

Université de Strasbourg
Ecole Doctorale des Humanités – ED 520
U.F.R des Langues
Département d'études japonaises

« Ceci est mon corps »
L'économie de la violence chez Ôé Kenzaburô

Antonin BECHLER

Soutenance publique le 1^{er} décembre 2011

Thèse de Doctorat

Doctorat études méditerranéennes et orientales, spécialité études japonaises (littérature)

Sous la direction de Madame Sakae MURAKAMI-GIROUX

Membres du jury :

Monsieur Makoto ASARI (Université Bordeaux III)

Madame Anne BAYARD-SAKAI (INALCO, Paris)

Madame Kimiko KANAZAWA (Université Seijô, Tôkyô)

Madame Sakae MURAKAMI-GIROUX (Université de Strasbourg)

Madame Cécile SAKAI-MINK (Université Paris VII)

RÉSUMÉ

Cette thèse a pour objet l'analyse du discours développé dans ses essais par le romancier japonais Ôé Kenzaburô, Prix Nobel de Littérature 1994, et de la correspondance entre le thème central de la violence tel qu'il apparaît dans ces derniers et ses manifestations dans l'œuvre romanesque de l'auteur, à la lumière du contexte historique et politique dans lequel ce discours s'inscrit. La thèse propose, à partir des essais de l'auteur, de retracer son parcours personnel et son cheminement intellectuel, marqué par l'ambivalence entre une aspiration démocratique forgée par le nouveau système éducatif d'après-guerre et un désir d'auto-affirmation dans la violence et la mort hérité de celui d'avant-guerre. Elle s'attache ensuite à l'étude thématique de l'œuvre romanesque de l'auteur en s'intéressant principalement à la mise en scène à travers ses personnages des obsessions personnelles de l'auteur mises au jour à travers l'étude de ses essais : fascination pour la violence, désir de sacrifice, nostalgie de la guerre, sentiment apocalyptique. A travers une analyse suivie de ces thèmes et de leur évolution tout au long de l'œuvre romanesque de l'auteur, la thèse montre la prégnance du désir de sacrifice ainsi que d'une pensée fondée sur un rapport de force binaire, impliquant la violence infligée ou subie comme moyen privilégié d'autoréalisation de soi. En confrontant le discours de l'auteur déployé dans ses essais et son œuvre romanesque à sa critique ainsi qu'aux travaux des historiens spécialistes de l'immédiat après-guerre, la thèse propose une lecture de l'œuvre romanesque d'Ôé Kenzaburô au prisme de l'Histoire et de son influence sur son histoire personnelle.

Mots clefs : Ôé Kenzaburô, littérature japonaise contemporaine, histoire du Japon d'après-guerre, *Seventeen*, affaire Asanuma, Traité de coopération mutuelle et de sécurité entre le Japon et les États-Unis (Anpo), Démocratie d'Après-guerre, violence, sacrifice, ultranationalisme, tennôïsme, romantisme, ironie romantique.

SUMMARY

Title: « The essays and novels of Oe Kenzaburo : an economy of violence. »

The topic of this thesis is a study of discursive techniques developed in his essays by the Japanese novelist Ôe Kenzaburo, Nobel Prize in Literature in 1994, and the correspondence between the portrayal of the central theme of violence in these essays and its appearances in the fictions of the author, as seen through the historical and political context in which these discourses take place. The thesis proposes, through these essays, to follow the personal path of the author and his intellectual growth, marked by the ambivalence between a democratic hope created by the new educative system of post-war Japan, and a desire of self-affirmation in violence and death inherited from the pre-war one. It then goes through a thematic study of the fiction works of Ôe while focusing on the representation, through the characters of the novels, of the personal obsessions of the author as shown through the studies of his essays: fascination of violence, desire of self-sacrifice, apocalyptic feeling, and nostalgia of war. Through a thorough analysis of these themes and of their evolution through the works of fiction of Ôe, the thesis shows the pregnancy of the desire of sacrifice and of a meditation based on a binary dynamic opposition, involving violence, active or passive, as a privileged way of self-accomplishment. By confronting the discourse of the author in his essays and his works of fiction against its criticism and the work of the historians published soon after the war, the thesis allows a reading of the fiction work of Ôé Kenzaburô through History and its influence on his personal history.

Key words: Ôé Kenzaburo, contemporary Japanese literature, Postwar Japan History, ultranationalism, tennoism, *Seventeen*, the Asanuma scandal, Treaty of Mutual Cooperation and Security between the United States and Japan (Anpo), Postwar Democracy in Japan, violence, sacrifice, romanticism, romantic irony.

REMERCIEMENTS

... sincères et respectueux à ma directrice de thèse, Sakae MURAKAMI-GIROUX, pour avoir tenu fermement la barre durant toutes ces années et toutes les embardées, et avoir mené finalement cet esquif à bon port.

Par leurs encouragements, leurs relectures, leurs conseils, leurs corrections ou leur hospitalité (et parfois tout à la fois), ces personnes ont contribué à l'élaboration de cette thèse. Qu'elles en soient ici chaleureusement remerciées :

Anne, Arnaud, Aurélie, Bernadette, Devrim, Hiroko, Iggy, Kenjirô, Marie-Thérèse, Nicolas, Patrice, & la communauté GOBAR de Kushihara.

NOTES PRÉLIMINAIRES

- Pour la transcription en écriture latine des termes et noms japonais, nous employons le système Hepburn.
- Les noms de personnes japonais sont indiqués dans l'ordre nom-prénom.
- Les titres d'ouvrages japonais sont donnés dans leur transcription en alphabet latin (*romaji*), à l'exception des titres correspondant à des translittérations de termes anglais. Exemple : *Seventeen* et non *Sebuntîn*, *Postcolonial* et non *Posutokoroniaru*.
- En note, nous donnons la traduction française des titres d'ouvrages japonais, entre crochets pour notre proposition, ou en italique pour une traduction ayant fait l'objet de publication. Nous donnons ensuite le titre en caractères japonais.
- Pour les noms d'auteurs, de maisons d'édition et de collections japonais, nous donnons le terme en caractères japonais uniquement dans leur première occurrence.
- Concernant les citations des œuvres d'Ôé Kenzaburô : lorsque nous avons employé une traduction existante, nous le signalons en note à la première citation. Toute modification par nos soins de cette traduction sera signalée en note par la mention « Tr. modif. »
- Les passages en gras dans les citations correspondent à l'usage du gras dans le texte original. Les passages en italique dans les citations correspondent à une mise en exergue dans le texte original à l'aide de signes diacritiques ou par l'écriture en syllabaire *katakana*, sauf exception précisée en note par la mention « c'est nous qui soulignons ».
- Concernant les titres d'ouvrages cités en note : nous avons abrégé certains titres à partir de leur deuxième occurrence. Ceci sera signalé par la mention [~] à la suite du titre.
- Dans les notes, l'abréviation [OKZ1:*] désigne les [Œuvres complètes d'Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎全作品』 第一期 (période 1), éditions Shinchôsha 新潮社, 6 volumes, 1966-1967 ; et [OKZ2:*] désigne les [Œuvres complètes d'Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎全作品』 第二期 (période 2), Shinchôsha, 6 volumes, 1977-1978, « * » désignant le numéro du volume dans la collection.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	p. 9
PREMIÈRE PARTIE/ HISTOIRE(S) DE VIOLENCE	p. 19
CHAPITRE I/ 1945 : la mort de dieu, la mort du père, l'imaginaire.	p. 20
1/ L'enfance d'Ôé et du Japon moderne.	p. 20
2/ La fin de la guerre, la mort de dieu.	p. 27
3/ Mourir pour l'empereur.	p. 30
4/ La mort du père, la peur de la mort.	p. 37
5/ L'imaginaire et l'Histoire.	p. 41
CHAPITRE II/ 1947-1960 : Démocratie et désillusions.	p. 54
1/ La renaissance démocratique.	p. 54
2/ La désillusion.	p. 64
3/ L'immense communion.	p. 78
CHAPITRE III/ 1960-1963 : De l'Anpo aux victimes.	p. 89
1/ L'Anpo et l'après.	p. 89
2/ La volonté d'affirmer son opposition.	p. 101
3/ La violence et ses victimes.	p. 112
4/ Conversion à Hiroshima.	p. 125
CHAPITRE IV/ Le discours d'Ôé : bilans critiques.	p. 129
1/ L'imagination politique.	p. 129
2/ L'imagination apocalyptique.	p. 142
3/ Ôé et l'Histoire : les mots des essais.	p. 151
DEUXIÈME PARTIE/ RÊVES D'AILLEURS ET DE MORT	p. 160
CHAPITRE I/ Le malaise dans la jeunesse : catégories négatives.	p. 161
1/ Le degré zéro du désir.	p. 161

2/ La banalité du sexe, ou la soumission du corps individuel et collectif.	p. 182
3/ La haine de soi et des autres.	p. 208
4/ Ne pas ou ne plus être.	p. 219
CHAPITRE II/ Stratégies de fuite.	p. 239
1/ L'enfance mythique.	p. 239
2/ Pour une belle guerre.	p. 254
3/ Hors du monde.	p. 271
4/ Diagnostic critique.	p. 281
TROISIÈME PARTIE/ LES PRÉDATEURS	p. 291
CHAPITRE I/ Jeux de domination.	p. 292
1/ Vers le passage à l'acte.	p. 292
2/ « Libération » sexuelle.	p. 307
CHAPITRE II/ Le jeune homme et la mort : <i>Seventeen</i> (1961).	p. 326
1/ L'affaire Asanuma : le contexte, les faits, les protagonistes.	p. 326
2/ Répercussions.	p. 339
3/ L'extrême droite : une mystique de la force.	p. 345
4. Parcours initiatique : vers la transcendance vide ?	p. 372
5/ Bilan critique : Ôé Kenzaburô et <i>Seventeen</i> , une relation ambivalente.	p. 391
QUATRIÈME PARTIE/ LES PÉNITENTS	p. 397
CHAPITRE I/ Des bourreaux aux victimes.	p. 398
1/ Prise de vue : la pensée des victimes.	p. 398
2/ Généalogie sacrificielle.	p. 406
CHAPITRE II/ Explorer : <i>Man.en gannen no futtobôru</i> (1967).	p. 410
1 Takashi, une histoire de violence.	p. 410
2/ S., l'Asie et la « lignée des fous » : la violence de l'Histoire.	p. 425
3/ « La fête dans la neige », reprise : la violence communautaire.	p. 434
4/ Le mythe du révolté.	p. 439

CHAPITRE III/ Implorer : <i>Kôzui ha waga tamashii ni oyobi</i> (1973).	p. 453
1/ Prologue : L'Histoire en miettes.	p. 453
2/ Voyageurs de la Liberté : la mort pour l'être-ensemble.	p. 459
3/ Isana : l'extinction de soi et des autres.	p. 471
4/ L'idiot sain, victime et martyr.	p. 482
CHAPITRE IV/ « Ceci est mon corps » : <i>Moeagaru midori no ki</i> (1993-1995).	p. 489
1/ Prologue : vers le religieux.	p. 489
2/ Frère Gî, martyr volontaire.	p. 497
3/ Après Aum.	p. 512
CONCLUSION	p. 517
BIBLIOGRAPHIE	p. 528
ANNEXES	p. 544
<i>Seventeen</i> deuxième partie : [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, traduction.	p. 545
Liste avec traduction des titres d'œuvres d'Ôé Kenzaburô citées.	p. 602

悲しみ、それは人生の親戚

Pour Ninon, et Itsuki

INTRODUCTION.

Né en 1935, Ôé Kenzaburô fait partie des auteurs majeurs de la scène littéraire japonaise, et ce depuis ses débuts en 1957. Lauréat du Prix Nobel de littérature en 1994, son œuvre romanesque est traduite dans le monde entier, et a fait l'objet de nombreuses études universitaires au Japon et de plusieurs monographies en langues occidentales.

Pourquoi revenir aujourd'hui sur cette œuvre, et comment prétendre en proposer un éclairage neuf ? C'est que l'œuvre d'Ôé est double, et que l'un de ses versants est trop largement éludé ou minimisé par la critique, japonaise comme occidentale. L'auteur, depuis son arrivée sur la scène littéraire en 1957, mène en effet de front une fructueuse carrière de romancier et une autre, plus controversée même si moins commentée, d'essayiste, qui compose une image publique reposant en grande partie sur une série d'expériences personnelles liées à l'histoire du Japon d'après-guerre.

Dans ses essais, rassemblés dans des recueils tels *Genshuku na nawawatari*¹, *Hiroshima nôto*², *Jizoku suru shi*³, *Kujira no shimetsu suru hi*⁴ ou encore *Kowaremono toshite no ningen*⁵, Ôé relate ses expériences de jeunesse, l'élaboration de sa pensée politique et éthique, tout en commentant les événements de l'histoire du Japon de l'immédiat après-guerre au prisme desquels il s'est construit. Le discours public de l'auteur tel qu'il se manifeste dans ces essais laisse apparaître une étonnante ambivalence, entre fascination pour l'idéal de mort glorieuse

¹ Ôé Kenzaburô 大江健三郎, [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, Bungeishunjû 文芸春秋, 1965.

² Ôé K., *Notes de Hiroshima* 『ヒロシマ・ノート』, Iwanami 岩波書店, collection Iwanami shinsho 岩波新書, 1965. Traduction par Dominique Palmé, Gallimard, 1996.

³ Ôé K., [Volonté continue] 『持続する志』, Bungeishunjû, 1968.

⁴ Ôé K., [Le jour où les baleines s'éteindront] 『鯨の死滅する日』 (1972, Bungeishunjû), Kôdansha 講談社, collection Kôdansha bungei bunko 講談社文芸文庫 (poche), 1992, 692 p.

⁵ Ôé K., [L'homme, attention fragile] 『壊れものとしての人間』 (1970), Kôdansha, collection Kôdansha bungei bunko (poche), 1993.

pour la patrie véhiculé durant la guerre par la *doxa* ultranationaliste, et volonté affichée de défendre les valeurs pacifistes et démocratiques inculquées au jeune collégien qu'il fût par le nouveau système éducatif qui l'a remplacée.

Cette ambivalence est renforcée par les dérives du modèle démocratique que le jeune Ôé a érigé en pilier de sa morale, la désillusion culminant avec l'échec, en 1960, du mouvement de protestation contre le renouvellement du Traité de Sécurité nippo-américain qui lie le Japon au camp occidental au plus fort de la Guerre Froide. Cet échec, suivi en décembre par l'assassinat du président du Parti Socialiste Japonais par un jeune militant d'extrême droite, accentue le repli d'Ôé, que nous suivrons à travers ses essais puis ses romans, vers des tentations de revalorisation du modèle de « vie accomplie » inculqué par la propagande ultranationaliste à laquelle il fut soumis enfant. Dans sa première partie, la thèse suit donc les circonvolutions théoriques d'Ôé au travers des essais rassemblés dans les recueils cités plus haut, au fil de l'histoire du Japon d'après-guerre et de son histoire personnelle.

Cette carrière d'essayiste n'est cependant rendue possible que par l'éclosion précoce et explosive du romancier Ôé sur la scène littéraire en 1957. Les premiers romans sont de grands succès de librairie à défaut d'enchanter systématiquement la critique. L'auteur y dénonce les compromissions et l'apathie du Japon d'après-guerre, décrivant non sans ironie les fantasmes de ses contemporains trop désabusés pour s'engager dans une action politique jugée stérile. Ses œuvres urbaines écrites au tournant des années 1960 sont alors considérées comme un rite de passage obligé par les jeunes japonais en cette période qui ouvre la très agitée « décennie politique » qui s'achève en 1970, et leur auteur est adoubé par ses pairs comme l'un des enfants terribles des Lettres japonaises.

Mais plusieurs évènements viennent bouleverser l'équilibre précaire qui gouverne le personnage public construit par Ôé tel qu'il apparaît dans les essais qu'il publie à un rythme soutenu en parallèle à son activité de romancier : la naissance en 1963 d'un enfant handicapé mental et la visite au même moment de l'auteur à Hiroshima, où il rencontre, à travers une série d'entretiens avec un médecin responsable du soin aux irradiés, les victimes de la bombe atomique et le problème moral insoluble qu'elle pose, le conduisent à infléchir sa position publique.

En liant le drame personnel de son fils handicapé à la tragédie collective des victimes de Hiroshima, Ôé atteint à l'universel de la souffrance humaine et se veut désormais témoin au côté de toutes les victimes de la violence des hommes. Son action politique se recentre sur un discours de défense de la Constitution au nom des victimes, passées et présentes, de la violence, au premier rang desquelles celles de l'atome érigé en symbole et en horizon absolu de la soumission de l'homme à celle-ci, et qui deviendra le second pivot de l'activité publique d'Ôé à partir de la fin de la décennie.

Bien entendu, cette position moraliste intransigeante générera des réactions extrêmement tranchées, de soutien ou de rejet, et nous en présenterons les plus emblématiques qui ne sont pas sans rappeler l'accueil glacial réservé à Albert Camus et à sa pensée de la « mesure »⁶ dans l'immédiat après-guerre. Certaines de ces critiques pointent par ailleurs une contradiction centrale dans l'œuvre d'Ôé, entre un discours public centré sur la compassion et le rejet de la violence, et une œuvre romanesque profondément « infectée » par celle-ci, y

⁶ CAMUS Albert, *L'homme révolté*, Gallimard, 1951, p. 367.

compris dans ses avatars les plus fermement condamnés par l'auteur, à savoir les tenants de la pensée ultranationaliste nostalgiques du « système impérial »⁷ d'avant-guerre.

En effet, sur le plan littéraire, l'œuvre épouse les contours d'une histoire personnelle forgée au feu de la grande Histoire, au plus près de la part d'ombre de l'auteur. Car si l'on assimile, par métaphore, la part du discours public de l'essayiste développant son engagement pour la démocratie pacifiste à son surmoi, l'œuvre romanesque, elle, est plus proche du ça, la contredisant, la dépassant continuellement. Comme on le verra, l'engagement en faveur de la démocratie et la fascination pour l'ultranationalisme ne relèvent pas chez Ôé d'un choix rationnel : ce sont deux manifestations d'un même désir, vital, d'auto-affirmation, séparées seulement par l'impératif éthique qu'impose à l'auteur la découverte des victimes. Ce désir d'affirmation de soi, constant dans l'œuvre d'Ôé, en constitue en quelque sorte la superstructure : au niveau le plus profond, il est désir de résistance, et de transcendance, points cardinaux d'une économie de la violence et de la mort.

S'il y a donc bien évolution, elle ne concerne que le positionnement de l'auteur et de ses personnages de fiction ou d'autofiction dans *l'économie* de cette violence : craignent-ils le bâton, rêvent-ils de le tenir ou d'être de l'autre côté ? C'est ce désir, son évolution dans les formes et sa constance sur le fond que nous nous proposons ici d'étudier.

Nous verrons que pour Ôé, tout se joue dans le rapport de force : face à l'autre, au pouvoir, au lecteur et à la mort. Que dès lors, cette quête d'auto-affirmation ne saurait être qu'une histoire de la violence et que dans ce rapport, le plus important est la netteté du positionnement :

⁷ *Tennôsei* 天皇制. Organisation étatique à caractère totalitaire dans laquelle l'empereur (i.e. le *tennô*), sacré et inviolable, est à la tête du pays et de ses sujets, dirigés par l'intermédiaire de l'administration civile et militaire. Il s'agit d'un système politique et social dans lequel l'empereur est considéré comme le centre du pouvoir et des valeurs morales de la nation. Ce système acquit une existence légale avec la promulgation de la Constitution de l'Empire du Grand Japon en 1889. Cf. Article « *Tennôsei* », dictionnaire *Kôjien* 『広辞苑』, Iwanami, 5^{ème} édition. Pour éviter toute confusion avec la notion d'impérialisme, nous emploierons le terme « tennôïsme » pour désigner l'idéologie correspondante.

criminel ou victime, bourreau ou martyr, tout ce qui compte c'est de ne pas être *rien*. Plus l'opposition est forte, plus l'identité se fait nette, et le mot fétiche d'Ôé prend alors tout son sens, tel qu'il apparaît dans son discours de remise du Prix Nobel 1994 : « Moi, d'un Japon ambigu »⁸. Ou, faudrait-il écrire, moi ambigu, aliéné par la conscience de cette ambiguïté même, à la recherche d'absolus niés dans le même mouvement. Ambiguïté donc, et ambivalence, qui font toute la richesse de l'auteur et de son œuvre.

Ainsi, après avoir dégagé les grands axes de l'espace discursif et du positionnement public d'Ôé à travers ses essais et leur réception tout en précisant le contexte historique dans lequel ils se développent, c'est à l'articulation et à l'économie de la violence dans son œuvre romanesque que se consacrera cette thèse, dans une approche thématique, à travers l'étude de ses causes, de ses manifestations et de ses fonctions dans les deux versants de celle-ci : la période précédant 1963 et la « découverte » des victimes, soit celle des œuvres de jeunesse, et la période qui la suit, celle des années de la maturité au cours desquelles sont publiées les œuvres qui vaudront à l'auteur le Prix Nobel 1994.

La seconde partie de l'étude traitera de l'imaginaire de la violence et de l'économie pulsionnelle qui animent les personnages d'Ôé dans les récits qu'il publie de 1957 à 1963. En présentant la structure cyclique des premiers récits dont la fiction s'annule, de personnages caractéristiques du héros romantique moderne tel que défini entre autres par René Girard, posant leur apathie et leur absence de désir comme personnalité, et la logique inhumaine de l'autorité irresponsable qui préside à leur destinée, nous montrerons l'adéquation rigoureuse entre la lecture que l'auteur fait dans ses essais de la situation socio-politique du Japon d'après-guerre et sa démarche romanesque, soutenue par une mobilisation des rapports de

⁸ ÔE K., *Moi, d'un Japon ambigu* 『あいまいな日本の私』, Iwanami, collection Iwanami shinsho, 1995. Traduction par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji, Gallimard, collection Hors série, 2001.

dépendance sexuelle comme métaphore de la relation de « soumission consentie » du Japon à l'égard de l'ordre géopolitique imposé par les États-Unis.

Nous analyserons les discours et les pratiques d'auto-dépréciation au travers desquels les personnages vivent et expriment leur angoisse : aliénation, déracinement, déficit identitaire, peur de la mort, etc. Dans un second temps, nous nous attacherons aux stratégies de fuite fantasmatiques mises en place par l'auteur pour répondre à ces angoisses : retour nostalgique à l'univers mythique de l'enfance dans la vallée originelle, fantasmes d'auto-affirmation *via* l'héroïsme guerrier sous le signe de la dialectique hégélienne du désir, du risque et du devoir, recherche d'identité par différenciation ou inclusion au sein de la communauté urbaine. L'étude s'attache ensuite aux motifs proprement romantiques des fantasmes animant les personnages : désirs de fuite hors du Japon vers un ailleurs aventureux, terre rêvée d'une authenticité perdue ou d'un accomplissement politique possible à travers l'engagement – « forcément » caduc au Japon –, ou simplement micro-communautés d'exclus.

Cette seconde partie, dans une approche thématique, prendra principalement pour objet les recueils de nouvelles et romans suivants : *Shisha no ogori*⁹ ; *Memushiri ko.uchi*¹⁰ ; *Miru mae ni tobe*¹¹ ; *Warera no jidai*¹² ; *Seventeen*¹³ ; *Okuretekita seinen*¹⁴ ; *Sakebigoe*¹⁵.

⁹ ÔE K., *Le faste des morts* 『死者の奢り』 (1958), [OKZ1:1]. Traduction (partielle) par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji, Gallimard, 2005.

¹⁰ ÔE K., *Arrachez les bourgeons, tirez sur les enfants* 『芽むしり仔撃ち』 (1958), [OKZ1:1]. Traduction par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji, Gallimard, collection Haute enfance, 1996.

¹¹ ÔE K., [Saute avant de regarder] 『見るまえに飛べ』 (1958), [OKZ1:1].

¹² ÔE K., [Notre époque] 『われらの時代』 (1959), [OKZ1:2].

¹³ Première partie : ÔE K., *Seventeen* 「セヴンティーン」 (1961), [OKZ1:3]. Traduction par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji in *Le faste des morts*, *op. cit.* Deuxième partie : ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *Bungakukai* 『文学界』, février 1961, p. 8-47. Toute mention du titre *Seventeen* dans le corps du texte, sauf exception précisée, désigne l'œuvre complète formée par les deux parties du diptyque.

¹⁴ ÔE K., [Un jeune retardataire] 『遅れてきた青年』 (1960-1962), [OKZ1:4].

¹⁵ ÔE K., [Hurlements] 『叫び声』 (1963), [OKZ1:5].

Après avoir questionné le sens des distorsions et des apories qui caractérisent la vision socio-politique du Japon telle qu'elle apparaît dans ces œuvres, nous procéderons dans une troisième partie à une recension des fantasmes de violence proprement dits et des cas de passages à l'acte présents dans les fictions, en proposant une typologie des personnages en fonction de leur rapport à ceux-ci : purement fantasmatiques, pulsionnels, ou de préméditation. Nous nous attacherons alors au dernier type constituant l'aboutissement tant chronologique que théorique de la recherche par Ôé de stratégies d'auto-affirmation dans un espace social considéré comme borduré, à travers trois fictions publiées de 1960 à 1963 : *Seventeen*, *Sakebigoe* et *Seiteki ningen*¹⁶. Le crime sexuel et le meurtre, puis le suicide en constituent l'horizon ultime, et nous montrerons comment l'auteur s'inspire d'affaires réelles pour insuffler aux personnages, dérivés des criminels en question, des obsessions personnelles qui transparaissent à la lecture de ses essais. Ceci est particulièrement parlant dans le cas de *Seventeen*, récit de fiction conçu à partir de l'assassinat commis en décembre 1960 du président du Parti Socialiste Japonais par un jeune ultranationaliste, qui fait l'objet d'une analyse suivie qui clôturera cette troisième partie de l'étude. Dans cette optique, nous proposons en annexe une traduction intégrale de la seconde partie du récit, restée inédite en langue française, et indisponible au Japon depuis sa première publication en magazine du fait des pressions de l'extrême droite japonaise sur l'auteur et ses éditeurs.

Enfin, la quatrième partie de cette étude interrogera les rapports de violence qui continuent d'informer l'univers romanesque de l'auteur après la « conversion » (telle qu'il nomme son expérience de Hiroshima suite à la naissance de son fils¹⁷) de 1963, soit au cours de la seconde période de son œuvre romanesque, de 1964 à nos jours.

¹⁶ ÔE K., [Homo sexualis] 『性的人間』 (1963), [OKZ1:6].

¹⁷ ÔE K., « Préface pour la nouvelle édition anglaise », *Notes de Hiroshima*, *op. cit.*, p. 12. Nous employons la traduction de *Hiroshima nôto* par Dominique Palmé.

La thèse que nous tenterons d'y démontrer est la suivante : si le positionnement éthique de l'auteur condamnant la violence de manière unilatérale au nom des victimes détourne la trajectoire romanesque de ses personnages de la parabole les menant invariablement au crime puis à la mort en vertu d'un désir d'auto-affirmation par la domination, la logique du mécanisme demeure. En effet, leur parcours tourne toujours autour de cet axe central de l'affirmation par la mort « prouvant » par l'absurde l'(in)humanité du héros aux yeux de la communauté qui en témoigne, sur le modèle inculqué à l'enfant Ôé par la propagande militariste, et dont l'étude préliminaire des essais nous montrera qu'elle est restée centrale dans sa conception de l'homme : il ne saurait se réaliser que dans le rapport de force violent.

Or, l'auteur se refuse désormais à dépeindre sur un mode non critique une action proactive engageant ses personnages dans un rapport de violence, comme nous le démontrerons en analysant les personnages secondaires de ces récits relevant du même type que ceux de la période précédente.

Dès lors, l'auteur ne peut faire participer ses héros à de tels rapports de force que sur le mode passif : ainsi, ses personnages qu'il motive systématiquement par une obsession éthique de culpabilité conditionnée par un crime antédiégétique qui les assimile aux héros de la période précédente, sont en quête de salut sous forme expiatoire, et l'œuvre littéraire d'Ôé finira dans les années 1980 par s'orienter résolument vers le religieux. Notre étude s'efforcera alors de démontrer que les différentes formes d'utopies communautaires, de révoltes locales ou de mouvements spiritualistes dans lesquels l'auteur implique ses personnages permettent avant tout d'organiser la mise à mort qu'ils *désirent*, en tant que boucs émissaires ou martyrs.

Ces mises à mort désirées savamment mises en scène sous les yeux du chœur antique communautaire ne pouvant prendre sens que sous le regard et dans la parole d'autrui, nous analyserons la manière dont le discours de ses actants s'organisera comme un témoignage polyphonique à la gloire de ces victimes consentantes.

Cette étude thématique prendra principalement pour objet les trois romans suivants : *Man.en gannen no futtobôru*¹⁸ ; *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi*¹⁹ ; *Moeagaru midori no ki*²⁰.

Enfin, nous conclurons en évoquant les dernières œuvres romanesques de l'auteur, parues dans la décennie 2000, conçues comme autant de témoignages polyphoniques et protéiformes de ce que Philippe Forest a qualifié de « légende du romancier lecteur de sa vie »²¹.

Car il semble bien qu'aujourd'hui, l'auteur ne soit plus mort, et peut-être l'homme non plus²². Mais que cela ne nous autorise pas pour autant à ignorer les avertissements de ceux qui les avaient enterrés : il ne s'agira donc pas tant dans cette étude d'expliquer l'œuvre par l'homme ou l'homme par l'œuvre, dans une approche biographique et psychologique, que de dégager en elle un faisceau thématique et sémantique d'obsessions.

Il ne s'agira pas de rechercher à tout prix, dans les romans, une correspondance exacte avec des « faits » biographiques, ni de lire les récits personnels que nous citerons abondamment dans la première partie de cette étude comme strictement factuels. D'ailleurs, aucun écrit d'Ôé n'est *stricto sensu* autobiographique, aucun pacte de ce genre n'est noué avec le lecteur, et il conviendra de traiter la figure d'Ôé telle qu'elle se dévoile dans les textes de ce type comme une construction littéraire certes privilégiée, mais pas fondamentalement différente de celles qu'il élabore dans ses récits romanesques. C'est uniquement en ce sens que, comme les

¹⁸ ÔE K., *Le jeu du siècle* 『万延元年のフットボール』 (1967. Litt. [Football en l'an un de l'ère Man.en]), [OKZ2:1]. Traduction par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji, Gallimard, 1985.

¹⁹ ÔE K., [Les eaux ont atteint mon âme] 『洪水はわが魂に及び』 (1973), [OKZ2:4,5].

²⁰ ÔE K., [L'arbre vert en flammes] 『燃えあがる緑の木』, Shinchôsha 新潮社, 1993-1995.

²¹ FOREST Philippe, *Ôé Kenzaburô - Légendes d'un romancier japonais*, Editions Pleins Feux, 2001, p. 175.

²² Antoine Compagnon renvoie ainsi dos à dos la critique traditionnelle intentionnaliste et les tenants de la mort de l'auteur, au premier rang desquels Roland Barthes et Michel Foucault. « Ni les mots sur la page ni les intentions de l'auteur ne tiennent la clé de la signification d'une œuvre, et aucune interprétation satisfaisante ne s'est jamais limitée à la recherche du sens des uns ou des autres. » COMPAGNON Antoine, *Le démon de la théorie*, Seuil, collection Points, 1998, p. 110.

passages parallèles de romans différents peuvent s'éclairer les uns les autres, les *révélés* de vie personnels de l'auteur, traités comme tels, doivent pouvoir être mobilisés.

En multipliant les citations – parfois contradictoires – tirées d'essais, entretiens et romans évoquant les expériences personnelles de l'auteur ou de ses « doubles » romanesques, nous tenterons de mettre au jour, dans la tension issue de ces confrontations, un réseau d'obsessions qui nous permettra de comprendre l'évolution thématique et de résoudre certaines contradictions apparentes de l'œuvre et du discours public de l'auteur, tiraillé entre désir d'auto-affirmation dans la violence, et éthique de compassion absolue pour les victimes de celle-ci.

Mais nous verrons également que ce que nous qualifions ici d'obsessions n'est pas, chez Ôé, dissociable d'une interaction entre identité personnelle et Histoire. Ses œuvres romanesques s'inscrivent dans un temps et des faits historiques donnés et choisis, et sont toujours le produit d'une rencontre, que l'on pourrait schématiser par une forme triangulaire, avec aux deux côtés l'identité personnelle de l'auteur et l'Histoire, et au sommet son imagination, concept auquel, l'interprétant aux lumières de Sartre puis de Bachelard, il attache une importance capitale. Nous allons commencer par explorer les bases de cette construction, soit la formation de l'identité personnelle de l'auteur dans le rapport très particulier qu'il entretient avec l'Histoire, et le rôle joué par l'imagination dans ce rapport.

**PREMIÈRE PARTIE/
HISTOIRE(S) DE VIOLENCE**

*Ainsi s'épanouissent les jours des Nibelungen, et leur espoir grandit
Entre les jours joyeux de la bataille et la marée de leur paix bien gardée.*

Moltke

CHAPITRE I/ 1945 : la mort de dieu, la mort du père, l'imaginaire.

1/ L'enfance d'Ôé et du Japon moderne.

Ôé Kenzaburô naît le 31 janvier 1935 au village d'Ôse, dans la préfecture d'Ehime, sur l'île de Shikoku. Le Japon est alors à une période critique de son histoire. Précipité dans la modernité définie selon les termes occidentaux par l'arrivée des « bateaux noirs » américains au large d'Uraga en 1853, le Japon avait entamé un processus de modernisation à marche forcée, passant par une recomposition de l'ordre géopolitique régional sino-centré dont il était alors membre périphérique, vers un « nouvel ordre en Asie orientale » centré sur sa propre domination impérialiste colonialiste, mimant ainsi ses modèles occidentaux.

Komori Yôichi a résumé ce processus mimétique dans son ouvrage *Postcolonial*, par une analogie éloquente avec le « stade du miroir » lacanien.²³ Bébé balbutiant dans le concert des États-Nations modernes, le Japon se construit alors dans un rapport d'identification à l'autre occidental considéré comme supérieur, puisque plus fort, plus cohérent, plus avancé technologiquement. Komori évoque un processus d'« auto-colonisation » culturelle, prôné notamment par Fukuzawa Yukichi, l'un des théoriciens de l'occidentalisation, dont le fameux article *Datsua ron* (1885) compare la civilisation occidentale à une « maladie » inévitable et incurable qu'il convient de « propager pour s'en protéger ». Cette inoculation aurait permis de « rendre proactif » le peuple japonais, de le mettre « sur la voie du progrès »²⁴, et d'abattre l'ancien gouvernement décati pour faire place au nouvel État Meiji qui naît au monde en 1868 après une courte guerre civile contre les partisans du pouvoir féodal sclérosé du *shôgun* à la

²³ KOMORI Yôichi 小森陽一, [Postcolonial] 『ポストコロニアル』, Iwanami, 2001, pp. vi-x.

²⁴ FUKUZAWA Yukichi 福沢諭吉 (1835-1901), [Pour une sortie de l'Asie] 「脱亜論」 (1885), cité in KOMORI Y., *ibidem*, p. 40.

tête du *bakufu* (le « gouvernement militaire » : établi à Tôkyô – alors Edo, il dirigeait le pays depuis 1603, qu’il avait presque totalement isolé du monde extérieur depuis 1639).

Ce nouvel État japonais, avec à sa tête les jeunes nobles issus des fiefs dont l’alliance a eu raison du *bakufu*, à la fois guerriers et intellectuels formés au contact de l’Occident, veut précipiter – au sens chimique – la formation d’une conscience nationale au sein du peuple japonais, considérée comme élément constitutif indispensable d’un État construit sur le modèle occidental. Dans ce but, la symbolique de la nation comme corps est particulièrement adaptée, et c’est au souverain traditionnel, relégué depuis huit siècles à un rôle plus ou moins décoratif, que l’on va faire appel pour incarner physiquement et symboliquement ce corps, et pour jouer le rôle du père. Ainsi, c’est au nom du *tennô* (empereur), que s’opère la Restauration qui inaugure en 1868 l’ère Meiji dont il prend le nom. L’empereur est replacé du même coup au centre de l’organigramme politique et de la construction idéologique de l’État. La Constitution de l’Empire du Grand Japon (大日本帝国憲法) promulguée en 1889 est magnanimement accordée par Lui à ses sujets, auxquels il est réclamé une fidélité absolue.

Le nouvel État doit ensuite se trouver ses propres autres « inférieurs » pour se confirmer dans une identité revalorisée. Cela commence par les peuples de la périphérie proche aux extrémités de l’archipel (les îles Ryûkyû, future préfecture d’Okinawa au sud, Ezo, futur Hokkaïdô au nord), mais l’assimilation progressive de ces « autres » dans le « corps national »²⁵ en efface dans le même mouvement l’altérité, obligeant les Japonais à chercher plus loin des « inférieurs » auxquels se mesurer avantageusement, d’où la progression sur le continent chinois. Le traité d’amitié signé d’égal à égal avec l’Angleterre (1902), les guerres gagnées contre la Chine (1895), ancien modèle local tombé en disgrâce, puis la Russie (1905),

²⁵ *Kokutai* (国体), traduction littérale. Le terme est généralement traduit par « structure de l’État ». Ici, celle de l’État-famille, centré autour de l’empereur.

membre - certes aux abois - du club des grandes puissances occidentales, débouchant sur l'annexion de la Corée (1910), achèvent de persuader le Japon qu'il est désormais un grand, prêt à tuer le père américain.

Père contre père, c'est au nom et à la gloire de l'empereur, dont l'origine divine est mobilisée afin de renforcer *via* son culte la cohésion nationale, que seront prises les décisions politiques, stratégiques et militaires qui vont mener le Japon, le 15 août 1945, à la conclusion de la « guerre de quinze ans » (十五年戦争) débutée en 1931 avec le second conflit sino-japonais, période finale de l'expansionnisme en Asie orientale et dans le Pacifique, jusqu'à sa dernière phase initiée en 1941 à Pearl Harbor.

Cette analogie a évidemment ses limites, envoyant à pertes et profits les causes géopolitiques, économiques voire démographiques ayant conduit le Japon sur la voie de l'expansion impérialiste colonialiste, mais elle a le mérite d'introduire une problématique qui va nous suivre tout au long de cette première partie : le rapport au père, réel, symbolique avec l'empereur, ou « adoptif » avec l'occupant américain, « tuteur » du Japon à compter de 1945.

C'est au cœur de la phase finale du conflit que grandit l'enfant Ôé. Son père dirige une petite exploitation fournissant aux presses du Ministère de l'Intérieur la matière première destinée à la fabrication de billets de banque²⁶. Sa mère, dit-il, « est issue d'une famille peu aisée mais très ancienne de la région : c'est elle qui représentait le secret passé du village. »²⁷

Nous évoquerons plus loin la nature de ce « secret passé », mais il nous faut d'abord remarquer que la figure du père elle-même n'est pas exempte de « secret », ou tout du moins

²⁶ ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, Shinchôsha, 2007, p. 14.

²⁷ ÔE K., *Nostalgies et autres labyrinthes – Entretiens avec André Siganos et Philippe Forest*, éditions cécile default, 2005, p. 99.

d'ambivalence dans les portraits qu'en fait Ôé. La plupart des passages qui lui sont consacrés dans les entretiens et les essais que nous avons pu consulter présentent les informations ci-dessus, assorties parfois de l'un ou l'autre épisode soulignant son hostilité sourde à l'autorité centrale durant la guerre (épisodes qui figurent également, avec quelques variations, dans certaines œuvres romanesques). Étonnamment, un entretien accordé en 2002 à un chercheur français laisse entendre un tout autre son de cloche. Ôé y confie que son père « a tenu une petite école d'extrême droite nationaliste », qu'il « avait un petit nombre de disciples dans cette boîte à concours d'extrême droite », et qu'après la guerre, ces disciples « voulaient qu'[Ôé] lui succède et ont cherché à convaincre [sa] mère de [l']envoyer à Kyôto poursuivre des études à cette fin. »²⁸ Cette image du père, sensiblement différente de la précédente mais pas incompatible, est représentée dans les romans les plus récents d'Ôé, tels *Torikaeko-Changeling* (2000)²⁹ ou *Suishi* (2009)³⁰, mais n'est évoquée, à notre connaissance, dans aucun essai ou entretien publié par l'auteur au Japon, ni dans aucune des nombreuses monographies publiées à son sujet par les critiques et chercheurs japonais. Il s'agit ici d'un assez bon exemple de la difficulté, voire de la vanité de l'entreprise consistant à démêler le fait de la fiction en ce qui concerne les récits fournis par l'auteur le concernant, et ce quel que soit leur caractère. Aussi la précision supplémentaire qu'il ajoute encore au cours de l'entretien précité, pour vraisemblable soit-elle, n'est-elle d'aucun secours dans cette entreprise : « Mon père, dit Ôé, qui a beaucoup respecté Itagaki Seishirô, nationaliste très célèbre tenu pour responsable de la guerre de Mandchourie, lui a emprunté son nom pour nommer mon frère. »³¹ Le frère cadet d'Ôé se prénomme bien Seishirô, mais pour le reste, rien n'est certain. Tout juste

²⁸ *Ibidem*, p. 86.

²⁹ ÔE K., [Changeling] 『取り替え子』 (ci après, *Changeling*), Kôdansha 講談社, 2000.

³⁰ ÔE K., [Noyade] 『水死』, Kôdansha, 2009.

³¹ ÔE K., *Nostalgies et autres labyrinthes*, *op. cit.*, p. 99. Itagaki Seishirô 板垣征四郎(1885-1948) : général de l'armée de terre, et ministre de la guerre en 1938-1939. Il fut l'un des planificateurs de l'incident de Moukden en 1931 qui déclencha l'invasion de la Mandchourie par les troupes japonaises, marquant le début de la « guerre de quinze ans ». Condamné à mort par le Tribunal militaire international pour l'Extrême-Orient à l'issue du Procès de Tôkyô (1946-1948), il est exécuté par pendaison le 23 décembre 1948.

pouvons-nous nous étonner de la distribution étonnante de cette « autre » figure du père : sous forme romanesque au Japon, d'entretien en France. Vérité en deçà des Pyrénées, fiction au-delà ? Si nous nous sommes attardés sur cette anecdote, c'est qu'elle illustre bien une double problématique que nous retrouverons à maintes reprises dans cette étude : le rapport ambigu entre vie réelle et imaginaire, et l'attraction ambivalente à la fois pour « l'extrême droite nationaliste » révéralnt l'empereur, et pour la « Démocratie d'Après guerre » (戦後民主主義)³² conçue comme une éthique de résistance à tout ce qu'il représente.

Quoi qu'il en soit, ce père meurt (vraisemblablement d'une crise cardiaque) en novembre 1944, choc terrible pour le jeune Ôé, qui plonge sa famille dans une grande difficulté :

私らは七人きょうだいで、一番上に姉がいるんですが、その姉は、骨董商だった叔父が当時の満州の新京、中国東北部の大きい都市で商売をしていましたから、そこへ手伝いに行っていました。一番上の兄は、海軍予備練習生ということで、まだ十六、七歳なのに海軍航空隊に入るための訓練を受けていた。二番目の兄は松山の商業学校。あとは私よりちょっと年上の姉、妹、弟。それに私。そこで頼りになる男というのは、家に私しかいない。母には、誰も頼る人間はいないわけです。

Nous étions sept frères et sœurs. Il y a d'abord ma sœur aînée ; comme mon oncle antiquaire avait un commerce à ce qui s'appelait alors Hsinking en Mandchourie, une grande ville du Nord-Est de la Chine, elle est partie l'aider là-bas. Mon frère aîné le plus âgé était cadet à l'école de la Marine : alors qu'il n'avait que seize ou dix-sept ans, il s'entraînait pour rejoindre un régiment de l'aéronavale. Mon deuxième frère aîné était à l'école de commerce de Matsuyama. Il y avait encore une autre sœur aînée, une sœur et un frère cadets ; et moi, donc. J'étais le seul homme de la maison sur qui on puisse compter, ma mère n'avait personne d'autre.³³

³² Position idéologique défendant les valeurs progressistes de la nouvelle constitution de 1946, en particulier l'article IX de celle-ci, inscrivant dans le droit l'idéal d'une nation pacifiste et démilitarisée.

³³ ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 22. Hsinking est la capitale de l'État fantôme du Mandchoukouo créé par les Japonais en 1932 en Mandchourie. Matsuyama est le chef-lieu de la Préfecture de Ehime dans le Shikoku, où se trouve le village d'Ôse d'où est originaire Ôé.

Cette mort suit de peu celle de la grand-mère d'Ôé, et la fin de l'année 1944 voit également une série de typhons et d'inondations dévaster la vallée natale de l'auteur. Par ailleurs, les nouvelles de la guerre sont peu réjouissantes.

昭和十九年で、国のやってる戦争が恐ろしい状態になってるのは、子供らにも伝わってくるんです。(…)父がなくなって、自分らの生活がどうなるかわからない、国がどういうふうになるのもわからない。そういう不安は、恐ろしい、こちらの抵抗などすぐにもはねつけてしまいそうな、暴力的な「現実」。そういうことを知ったのが、昭和十九年と二十年の二年間でした。

En 1944, la guerre que menait le pays prenait une tournure épouvantable, même les enfants s'en rendaient compte. (...) Mon père mort, je ne savais pas comment nous allions faire pour vivre ; ni ce qu'allait devenir le pays. Cette angoisse, c'était celle de la terrible, la violente *réalité*, qui semblait vouée à renvoyer tous nos efforts contre elle. C'est dans ces deux années, 1944 et 1945, que j'ai réalisé cela.³⁴

C'est dans ce contexte que survient la déflagration du 15 août 1945. Ôé n'aura de cesse de rappeler l'importance primordiale de cette journée et de ce qu'elle représente, dans sa vie et sa future œuvre littéraire. « C'est pour me guérir de cette blessure que j'ai commencé à écrire des romans »³⁵, écrit-il en 1991. Vingt ans plus tôt, il analysait ainsi l'évènement fondateur, dans une rhétorique qui doit beaucoup à Maruyama Masao³⁶ :

敗戦の経験は、天皇制を中心にすえた日本の近代化の破滅をまさに徹底的にあきらかにするものであった。明治維新以来、日本の近代化の疾走にあたってすべての日本人の頭上にかか

³⁴ *Ibidem*, p. 21.

³⁵ *Ibid.*, p. 100.

³⁶ 丸山眞男 (1914-1996). Spécialiste de la pensée politique du Japon féodal, sa critique du système impérial comme fondé sur une irresponsabilité essentielle, amorcée dès les derniers mois de la guerre, en fait le chef de file d'une lignée de penseurs que leurs adversaires nommeront avec dédain les « intellectuels progressistes » (進歩的文化人), au rang desquels on peut compter Ôé, très influencé par Maruyama. Défenseur acharné de la Constitution de 1946 et de la Démocratie d'Après-guerre, il considère l'échec factuel de la lutte contre le Traité de sécurité nippo-américain (ab. Anpo) de 1960 comme une victoire populaire infusant la démocratie dans l'esprit du peuple. Les étudiants révoltés de 1968-69 lui reprocheront cette « illusion » et feront de lui l'un de leurs boucs émissaires favoris. Pour une présentation synthétique de la pensée de Maruyama, voir JOLY Jacques, « Maruyama Masao : de l'autonomie au pacifisme », BAYARD-SAKAI Anne, LOZERAND Emmanuel, LUCKEN Michael (dir.), *Le Japon après la guerre*, Philippe Picquier, 2007, p. 85-108.

げられた、神たる天皇の幻がついさった瞬間は、すなわち神が突然人間の声で語った日の記憶は、僕自身にいまもなまなましい。おそらく十歳の地方の少年の前にもっとも色濃く現前した、敗戦の経験とは、ラジオをつうじて人間の声で語る、昨日までの絶対神たる天皇の存在にほかならなかった。

L'expérience de la défaite a démontré de manière absolument radicale l'effondrement de la modernisation du Japon centrée sur le système impérial. L'instant où le fantôme de l'empereur divin, placé au dessus de la tête de tous les Japonais en vue de la course à la modernisation du pays à partir de la Restauration de Meiji, s'est effacé, c'est-à-dire le jour où le dieu a soudain parlé avec une voix humaine, j'en garde encore aujourd'hui le souvenir vivace. Il est probable que l'expérience de la défaite telle qu'elle pouvait se manifester de la manière la plus vive à un enfant provincial de dix ans, n'était autre que l'être de cet empereur, qui jusqu'à la veille était une divinité absolue, s'exprimant à la radio avec une voix humaine.³⁷

L'empereur « renoncera » officiellement à sa divinité dans un rescrit impérial émis le premier janvier 1946, encore que ce texte sibyllin connu sous l'appellation de « Déclaration d'humanité » (人間宣言) laisse la porte ouverte à l'interprétation : « Les liens qui m'unissent à vous, mon peuple, reposent sur une relation de confiance et de respect mutuel, ils ne se réduisent pas à de simples mythes ou légendes. Ils ne reposent pas non plus sur les conceptions fantasques qui font de l'Empereur une divinité *révélée* et des Japonais un peuple supérieur à tous les autres ou destiné à dominer le monde »³⁸. La constitution rédigée par l'autorité américaine, qu'il promulgue en novembre 1946, lui ôtera ensuite tout pouvoir effectif mais fera de lui « le symbole de l'État et de l'unité du peuple ; il doit ses fonctions à la volonté du peuple, en qui réside le pouvoir souverain » (article premier)³⁹. Ben-Ami Shillony remarque par ailleurs qu'aucun texte officiel n'assimile directement l'empereur à une divinité : ils rappellent simplement son *origine* divine du fait de sa descendance en droite ligne de la déesse solaire du panthéon *shintô*. Même au plus fort de la période militariste, la

³⁷ ÔE K., [L'expérience de la défaite et la situation en 1971] 「敗戦経験と状況七一」, [Le jour où les baleines s'éteindront] 『鯨の死滅する日』, *op. cit.*, p. 95. Ce recueil regroupe les essais publiés par Ôé de 1968 à 1972.

³⁸ BAYARD-SAKAI A., LOZERAND E., LUCKEN M. (dir.), *Le Japon après la guerre*, *op. cit.*, p. 354. C'est nous qui soulignons.

³⁹ *Ibidem*, p. 373.

distinction demeure, au moins dans les termes sinon dans les faits, entre les divinités et un empereur « sacré » car *d'ascendance* divine. Ainsi, selon Shillony, l'empereur n'aurait renoncé à *rien* dans sa déclaration d'humanité, si ce n'est, pour agréer l'occupant américain, à une conception occidentale de celle-ci qui était de toute manière étrangère à la tradition japonaise.⁴⁰

2/ La fin de la guerre, la mort de dieu.

Ainsi l'empereur sacré annonce-t-il à la radio, le 15 août 1945 à midi, la capitulation du Japon et la fin de la guerre du Pacifique (la capitulation sera signée officiellement le 2 septembre), mettant fin à un processus débuté près de cent ans auparavant, celui de la recherche à l'échelle de la nation de ce « moi moderne » (近代的自我)⁴¹ calqué sur l'Occident dont les intellectuels japonais supposaient l'existence et la supériorité, et qu'il s'agira finalement de dépasser.

Ce constat d'échec, aussi minimisé fut-il par les mots savamment choisis d'un empereur qui prétendait ainsi, après deux explosions atomiques, offrir au monde une chance de ne pas sombrer dans la destruction⁴², est un coup de tonnerre au sens propre pour une population japonaise qui n'avait jamais entendu la voix de son « divin » souverain.

Pour le jeune enfant qu'était alors Ôé, la déflagration est avant tout proportionnelle à son adhésion, à son niveau de compréhension élémentaire, à l'idéologie ultranationaliste

⁴⁰ SHILLONY Ben-Ami, « Divinity and gender : the riddle of the japanese emperors », *Nissan occasional papers*, n°30, 1999, p. 8.

⁴¹ Idéal d'un « moi » qui se formerait sur la base d'une conscience individuelle indépendante que l'on suppose celle de citadins modernes. Sa recherche, ou son refus, constituera l'un des grands thèmes de la littérature japonaise moderne qui se développe à partir de l'ère Meiji.

⁴² « ... L'ennemi, faisant nouvellement usage d'une bombe particulièrement cruelle, n'a de cesse de massacrer des innocents et les dévastations s'avèrent à la vérité incalculables. Poursuivre les combats pourrait non seulement aboutir à l'extinction de notre race, mais encore à l'anéantissement de la civilisation humaine ». Traduction par Jacques Joly in BAYARD-SAKAI A., LOZERAND E., LUCKEN M. (dir.), *Le Japon après la guerre*, *op. cit.*, p. 349.

institutionnalisée des dernières années de la guerre qui lui est inculquée à l'école. On peut d'ailleurs concevoir sans peine le caractère éminemment gratifiant que pouvaient avoir, pour l'enfant qu'il était, ces idées d'appartenir à un pays et un peuple élus, dirigé par un empereur divin, menant une guerre lointaine et glorieuse de libération des peuplades arriérées d'Asie.

ぼくは日本にうまれて、なんと幸運だったことだろう！という発見にとりつかれて、しばらくのあいだ興奮していたのをおぼえている。それは太平洋戦争のあいだのことで、ぼくは四国の山村の七歳か八歳のチビだった。(…)

ぼくが十歳のとき戦争は終わった。敗けたのだった。ぼくの最高の国が。

Quelle chance d'être né au Japon ! Je me souviens de l'excitation que j'ai ressentie pendant un moment, fasciné par cette découverte. C'était pendant la guerre du Pacifique, j'étais un môme de sept ou huit ans dans son village de montagne du Shikoku. (...) Quand j'ai eu dix ans, la guerre s'est terminée. Et mon pays fabuleux, il avait perdu.⁴³

En 1958, alors qu'il débute tout juste sa carrière littéraire, Ôé rédige pour un hebdomadaire les souvenirs de ce qu'il a éprouvé ce jour-là, au fond de ce petit village d'une vallée isolée de l'île de Shikoku.

戦争がおわったとき、ぼくは山村の小学生で、十歳にしかすぎなかった。天皇がラジオをつうじて国民に語った言葉は、ぼくには理解できなかった。ラジオのまえで大人たちは泣いていた。ぼくは、夏の強い陽射しのあたっている庭から、暗い部屋のなかで泣いている大人たちを見つめていた。

それから、ぼくは退屈しきって遊びに出かけた。大人たちはみんな家のなかでラジオを聞いていたから、村道に出ているのは子供だけだった。ぼくらは村道のそこかしこに集まって話しあった。

だれ一人、正確なことを知っていたわけではない。いちばん興味をそそる話題であったのは、天皇が、ふつうの大人とおなじように、《人間の声》で話したという、ふしぎで、いくぶん期待はずれな事実だった。(…)ぼくの幼い友達の一人は、それをたくみにまねることができた。ぼくらは、その《天皇の声》で語る、きたならしい半ズボンの仲間をかこんで、声をあげて笑った。

⁴³ ÔE K., [Eléphant ou souris prétentieuse ?] 「象か気どり屋のネズミか」, [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.* Ce recueil regroupe les essais publiés par Ôé de 1959 à 1965.

ぼくらの笑いは、夏の昼まの、静まりかえった山村にひびきわたり、小さなこだまをよびよせ、そして高く晴れた空へ消えていった。それから、ふいに空の高みからまいおりてきた不安が、ぼくら不敬な子供たちをとらえた。ぼくらは黙り込んで、おたがいを見つめあった。 Quand la guerre s'est terminée, j'étais un écolier dans un petit village de montagne, et je n'avais que dix ans. Ce que l'empereur a dit au peuple à la radio, je n'arrivais pas à le comprendre. Les adultes pleuraient devant le poste, et depuis le jardin ensoleillé, je les regardais sangloter dans la pénombre.

Ensuite, n'y tenant plus, je suis sorti jouer dehors. Comme les adultes étaient tous chez eux à écouter la radio, il n'y avait que les enfants dans les rues du village, et nous nous sommes rassemblés au bord d'un chemin pour discuter.

Aucun d'entre nous ne savait vraiment ce qui se passait. Notre principal sujet de conversation, c'était le fait étrange et un peu décevant que l'empereur ait parlé avec « la voix d'un homme », comme un adulte tout ce qu'il y a de plus normal. (...) L'un de mes petits camarades a réussi à imiter habilement sa voix. Entourant ce gamin en bermuda crasseux qui parlait avec « la voix de l'empereur », on s'est tous mis à rire de bon cœur.

Notre rire a retenti dans le village silencieux en cette journée d'été, créant un petit écho, avant de disparaître dans le ciel dégagé. Alors, une angoisse tombée soudain des hauteurs célestes s'est emparée de nous, enfants insolents. Nous nous sommes tus, et nous sommes tous regardés.⁴⁴

Un autre texte, dix ans plus tard, dit bien l'influence durable qu'a pu avoir l'évènement pour le jeune Ôé :

一九四五年夏、ある山村に、ひとりの痩せた子供がいた。かれはいましがた、天皇が、人間の声でかたるのを聞いたばかりだった。暗い土間では、戦争にゆかぬ老人たちと、女たちが、じっと黙りこんで座り、この夏の日におこったことの意味を理解することはあきらめて、なにものかを、ただ待っていた。子供は、彼のまわりの山や森や畑が、川面の反映さながらに、ゆらゆらゆらめくただなかで、恐ろしい孤独をあじわっていた。一九七〇年夏、かつての痩せた子供は、飢えの思い出にいつも追いたてられて、肥満した中年男となり、(...)あの恐ろしい孤独の後遺症のうちにある。

A l'été 1945, dans un village de montagne, vivait un enfant maigrelet. A l'instant, Il venait d'entendre l'empereur parler avec une voix humaine. Sur le sol de terre battue, dans la pénombre, les femmes et les vieux qui n'étaient pas partis à la guerre étaient assis en silence, et ne cherchant

⁴⁴ ÔE K., [Images de la génération d'après-guerre] 「戦後世代のイメージ」(1959), [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *ibidem*, p. 19.

même plus à comprendre le sens de ce qui était arrivé ce jour d'été, attendaient simplement on ne sais quoi.

L'enfant, alors que les montagnes, les forêts, les champs autour de lui semblaient tous vaciller comme s'ils se reflétaient à la surface d'une rivière, ressentit alors une atroce solitude. A l'été 1970, celui qui fut cet enfant maigrelet, devenu un homme gras parce que toujours poursuivi par le souvenir de la faim, (...) souffre encore des effets secondaires de cette solitude atroce.⁴⁵

Pourquoi la forme que prend cette déclaration impériale pratiquement indéchiffrable pour lui semble-t-elle provoquer chez l'enfant un tel choc, à tel point que la réalité lui semble « vaciller » ? Pourquoi en découle-t-il un sentiment « d'atroce solitude » ? Pour le comprendre, il faut développer les motifs associés à la figure impériale et à la guerre pour l'enfant Ôé.

3/ Mourir pour l'empereur.

Ôé a beaucoup théorisé pour critiquer l'idéologie du système impérial, mais il laisse également quelques textes évoquant son ressenti direct d'enfant à qui le système en question était imposé, et l'image qu'il pouvait en avoir. Ainsi écrit-il, en 1958, pour expliquer la peur irrationnelle ressentie par les « enfants insolents » dont il était, après avoir ri quand l'un d'eux a imité l'empereur :

天皇は、小学生のぼくらにもおそれ多い、圧倒的な存在だったのだ。ぼくは教師たちから、天皇が死ねといったらどうするか、と質問されたときの、足がふるえてくるような、はげしい緊張を思いだす。その質問にへまな答えかたでもすれば、殺されそうな気がするほどだった。

おい、どうだ、天皇陛下が、おまえに死ねとおおせられたら、どうする？

死にます、切腹して死にます、青ざめた少年が答える。

⁴⁵ Ôé K., [La tête basse, je regarde en arrière : mon après-guerre] 「おもてを伏せてふりかえる—わが戦後」 (1970), [Le jour où les baleines s'éteindront] 『鯨の死滅する日』, *op. cit.*, p. 24.

よろしい、つぎとかわれ、と教師が叫び、そしてつぎの少年がふたたび、質問をうけるのだった。(…)

御真影というものに、どんな顔がうつっているのか、ぼくは好奇心にかられながら、決してそれをまっすぐ見ることはできなかった。見たらさいご、眼がつぶれてしまう。

僕は病気になったとき、白い羽根を体いちめん生やした、鳥のような天皇が空をかけってゆく夢をくりかえして見た。そしてぼくはおそれおののいた。

そのてんのうが、ごくふつうの人間の声で語りかけたのである。ぼくらはみんな、おどろきにうたれていた。天皇を、なお神のようにおそれうやまう気持ちはあったのだ。あれほどの威力をふるった存在が、ある夏の日のある時刻をきして、たんなる人間になってしまうということ、それは信じられることだろうか。

このおそれの感情は、やがて正しいことがあきらかになった。ある日のこと、ぼくは教師にたずねてみたのである。天皇制が廃止になると大人が知っているが、それはほんとうだろうか？

教師はものもいわず、ぼくを殴りつけ、倒れたぼくの背を、息がつまるほど足蹴にした。そしてぼくの母親を教員室によびつけて、じつに長いあいだ叱りつけたのである。

L'empereur était un être redoutable, écrasant, y compris pour nous autres écoliers.

Je me rappelle de la tension violente, de mes jambes qui tremblaient quand les professeurs me demandaient « que ferais-tu si l'empereur t'ordonnait de mourir ? ».

J'avais l'impression qu'ils me tueraient si je répondais de travers à cette question.

« - Allons, réponds ! Si Sa Majesté Impériale t'ordonnait de mourir, tu ferais quoi ? »

- Je mourrais. Je m'ouvrirais le ventre et je mourrais, ainsi répondait l'enfant, tout pâle.

- C'est bien, au suivant ! », hurlait le professeur, et un autre enfant subissait la question à son tour. (…)

J'étais curieux de savoir quel visage arborait le portrait impérial, mais je n'osais jamais le regarder directement. Quand je le faisais, au dernier moment, je finissais toujours par fermer les yeux. (…)

Quand j'étais malade, je rêvais sans cesse d'un empereur qui volait dans le ciel, le corps recouvert de plumes blanches comme un oiseau. J'en étais terrifié.⁴⁶

Cet empereur avait parlé avec une voix absolument normale. Nous étions tous abasourdis. Et en même temps, au fond de nous, on le craignait toujours comme un dieu. Comment croire que cet être si puissant, un jour d'été à telle heure, était redevenu un simple humain ?

Ce sentiment de crainte finirait par se prouver justifié. Un jour, j'ai posé la question à un professeur: « les adultes disent que le système impérial va être aboli, c'est vrai ? »

⁴⁶ Ôé évoque ailleurs d'autres rêves hallucinatoires dont il aurait fait l'expérience durant ces années de guerre, notamment des visions de batailles dans le Pacifique, à Guadalcanal ou ailleurs. Voir ÔE K., [La sensation de danger] 「危険の感覚」, et [Ma littérature de guerre] 「ぼくの戦争文学」, [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 429, 444.

Le professeur, sans un mot, m'a roué de coups, et quand je me suis écroulé, il a continué à me bourrer le dos de coups de pieds jusqu'à en perdre son souffle. Ensuite, il a convoqué ma mère en salle des professeurs et lui a fait la leçon pendant un long moment.⁴⁷

Ôé, élève dissipé « passant son temps à observer la nature »⁴⁸, semblait régulièrement en proie à l'autoritarisme forcené de ses professeurs, prompts à appliquer des châtiments corporels au nom du respect dû à Sa Majesté. Ainsi écrit-il dans *Hôanden to yôsû onshitsu*, texte publié en 1960 :

大瀬国民学校のひにくれ者の生徒だったぼくは毎朝、校長から平手でなく、拳でなぐられていた。左手をほおにささえ、逆のほおを力まかせになぐるのだ。今もなお、ぼくの歯はそのためにゆがんでいる。校長は、奉安殿礼拝のさいに、ぼくがふまじめであったとってなぐるのだ。(…)

日本の農民出の青年は天皇にかくべつ敵意をもってはいまい？とアメリカ人の二等書記官が尋ねたとき、ぼくは答えたものだ。おれは校長と天皇を最も恐れていた……

L'élève « désaxé » de l'école d'Ôse que j'étais se faisait cogner tous les matins par le principal. Pas avec des gifles, mais à coups de poings : il me tenait la joue de la main gauche, et me cognait la droite le plus fort qu'il pouvait. C'est pour ça qu'encore aujourd'hui, j'ai les dents tordues. Il me cognait parce qu'il disait que je me tenais mal au moment de la prière face à l'autel⁴⁹.

Quand un officier américain m'a demandé si les jeunes Japonais de la campagne ne ressentaient pas d'animosité envers l'empereur, j'ai répondu que l'empereur et le principal étaient les personnes que je craignais le plus au monde...⁵⁰

Pour Ôé qui évoque ces tristes souvenirs, « il est évident que les enfants qui grandissent en temps de guerre pensent bien plus souvent à la mort que ceux qui grandissent en temps de

⁴⁷ ÔE K., [Images de la génération d'après-guerre] 「戦後世代のイメージ」(1959), [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 19.

⁴⁸ ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 17.

⁴⁹ Cet autel, donc l'origine remonte aux années 1910 et l'installation est généralisée dans les écoles primaires à partir de 1935, renferme la photographie de l'empereur ainsi que le Rescrit Impérial sur l'Education (教育勅語) promulgué en 1890.

⁵⁰ ÔE K., [L'autel et la couveuse] 「奉安殿と養雛温室」, [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 76.

paix »⁵¹. L'empereur est alors cette entité terrorisante, qui communique avec ses « enfants » par l'intermédiaire des poings des professeurs, chargés de les programmer à une mort certaine en son nom. Certaine, certes, mais *glorieuse*, et d'une certaine manière, *transitoire*⁵². Au début du roman *Okuretekita seinen*⁵³, qu'Ôé qualifie d'« autobiographie romancée » et dans lequel il affirme avoir transposé ces souvenirs d'enfance⁵⁴, alors que le jeune héros fugue après avoir donné un coup de couteau à l'institutrice qui lui avait affirmé qu'un « sale gosse » comme lui ne pourrait « jamais devenir soldat », et encore moins *kamikaze*, il entend « la voix de l'Empereur » lui intimer de ne pas fuir, « s'il est un enfant de Sa Majesté, un vrai Japonais ». Il revient sur ses pas et s'explique :

《なぜ戻っていく、なぜ逃げない？日本人でなくなる、天皇の子でなくなる、なによりも恐ろしいからだ。それは死よりも恐ろしい。ぼくが死ぬことを恐くないのは、ぼくが死んでも天皇陛下は生きつづけるからだ。天皇陛下が生きつづけることは、ぼくが永遠に無になることがないということだからだ。それを教師が教えてくれるまで、ぼくは戦死が恐かったのだ。しかし今は、死ぬことも恐くはなくなった。日本人でさえあればなにひとつ恐れることはない、陛下の赤子でさえあれば、なにひとつ恐れることはない》。

« Pourquoi je reviens ; pourquoi je ne m'enfuis pas ? Parce qu'il n'y aurait rien de plus effrayant que de ne plus être Japonais, de ne plus être un fils de l'Empereur. C'est plus effrayant que la mort. Si je n'ai pas peur de mourir, c'est parce que même si je meurs, Sa Majesté Impériale vivra encore, et que tant qu'elle vivra, je ne pourrai jamais disparaître. Jusqu'à ce que mes professeurs m'apprennent ça, j'avais peur de devoir mourir au combat. Mais maintenant, la mort ne m'effraie plus. Tant que je serai Japonais, et tant que je resterai un enfant de Sa Majesté, je n'aurai rien à craindre. »⁵⁵

⁵¹ ÔE K., [Huckleberry Finn ira en enfer] 「地獄にゆくハックルベリィ・フィン」 (1966), [Le jour où les baleines s'éteindront] 『鯨の死滅する日』, *op. cit.*, p. 212.

⁵² « Mort glorieuse » ou *gyokusai* (玉砕), du dicton « plutôt *joyau brisé* que tuile intacte ». Cette idée commence à être propagée dans la population à partir de 1943, quand les premiers revers sérieux laissent envisager une possible défaite. Elle est diffusée à travers des slogans édifiants tels « une mort glorieuse pour la multitude des sujets » (一億総玉砕), « la multitude de *kamikaze* » (一億総特攻), etc. Cf. LAVELLE Pierre, *La pensée politique du Japon contemporain*, P.U.F., collection Que sais-je ?, 1990, p. 84.

⁵³ ÔE K., [Un jeune retardataire] 『遅れてきた青年』 (1960-1962), [OKZ1:4], *op. cit.*

⁵⁴ ÔE K., [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 17.

⁵⁵ [OKZ1:4], p. 33-34.

Mais c'est bien en réclamant à ses enfants de « mourir au combat » que l'empereur les protège de la mort « définitive », envoûtant ainsi le jeune héros nostalgique de *Warera no jidai* :

第二次大戦のあいだ、日本人の青年は死に憑かれました。天皇は、現在では日本人及び日本の象徴だということに憲法が規定していますが、戦時には、天皇は死の象徴でした。特攻隊の若者をおびやかす死、(...)それは天皇のイメージをつうじてかれらに君臨していたわけです。

Pendant la seconde guerre mondiale, les jeunes japonais étaient obsédés par la mort. Maintenant, la Constitution dit que l'empereur est le symbole des Japonais et du Japon, mais pendant la guerre, il était le symbole de la mort. La mort qui menaçait les jeunes *kamikaze* (...) régnait sur eux à travers l'image de l'empereur.⁵⁶

Nous verrons plus loin à quel point ce texte de fiction sensé brocarder ironiquement de telles pulsions nostalgiques est plus sincère qu'il n'y paraît. Constatons pour le moment que l'empereur est ici encore « symbole de mort », cette mort réclamée en son nom par les professeurs de l'enfant Ôé. Mais l'empereur et la mort, à travers la guerre livrée en son nom, ouvrent aussi une voie d'accès vers l'autoréalisation, à travers l'exaltation de valeurs telles que le courage et l'héroïsme. A tel point que la défaite laisse un vide terrifiant : s'il n'est plus possible de gagner la vie éternelle, en mourant héroïquement à la guerre au nom de l'empereur, que peut-on faire? Comment vivre?

Cette exaltation héroïque, dans les jours qui suivent la fin de la guerre, tout le monde veut encore s'y raccrocher. Les soldats survivants racontent comment ils ont frôlé de près cette mort glorieuse pour laquelle ils étaient prêts, les jeunes appelés restés à quai s'inventent des mouvements de résistance au futur occupant américain⁵⁷.

⁵⁶ ÔE K., [Notre époque] 『われらの時代』 (1959), [OKZ1:2], *op. cit.*, p. 277.

⁵⁷ ÔE K., [Images de la génération d'après-guerre] 「戦後世代のイメージ」, *op. cit.*, p. 30.

Dans leurs études historiques de la période, John Dower et Oguma Eiji rapportent de nombreuses anecdotes de ce type, et rappellent la honte que pouvait constituer pour les soldats appelés à la mort le fait de revenir vivants, ainsi que la déception liée à la gêne que leur retour pouvait causer à des familles qui bien souvent ne les attendaient plus, du moins plus sous cette forme⁵⁸. Par ailleurs, les deux historiens disent bien le drame d'un empire aux abois, qui se joue un peu partout dans les derniers mois de la guerre, des batailles navales désespérées du Pacifique aux grottes d'Okinawa où les civils se tuent à la grenade sur ordre des mêmes officiers qui, dans les mornes plaines mongoles de Nomonhan, avaient inauguré cinq ans plus tôt ces stratégies fatales en faisant charger à la baïonnette les tanks soviétiques. Tout cela au nom de l'empereur, et du mythe ancien et funeste, érigé en doctrine officielle, selon lequel la volonté, érigée en valeur absolue, doit suffire à supplanter la matière pour peu qu'elle soit suffisante.⁵⁹

Doctrine si bien implantée que dans les semaines qui suivent la fin de la guerre, les appelés survivants rêvent encore paradoxalement à la mort. Les morts, eux, n'ont pas besoin de ce genre d'artifice : ils sont transmutés, par un traitement proprement alchimique, en « âmes héroïques » (英霊) éternelles et glorifiées, et l'enfant Ôé ne peut que les envier.

Dans un texte destiné à critiquer la remilitarisation larvée du Japon dans les années 1950, Ôé se montre étonnamment solidaire de ces « nostalgiques » qu'il prétend condamner :

⁵⁸ DOWER John, *Embracing Defeat*, Norton / The new press, 1999, pp. 58-61 ; OGUMA Eiji 小熊英二, ["Démocratie" et "Patriotisme" – Nationalisme et chose publique dans le Japon d'après-guerre] 『〈民主〉と〈愛国〉・戦後日本のナショナリズムと公共性』, Shinyôsha 新曜社, 2002, p. 114-115.

⁵⁹ Sur les origines et l'évolution au fil de la guerre de ces « stratégies fatales », voir : OGUMA E., *ibidem*, chapitre I, ainsi que PINGUET Maurice, *La mort volontaire au Japon*, Gallimard, 1984, chapitres XI et XII.

われわれにとっては、いま英雄的であろうとすることはむつかしい。ところが、あの戦争のあいだ、(...)日本人の若者は、英雄的であるための機会を限りなく豊富に、もっていたのであった。ほとんどあらゆる若者が。

戦争が終わりに近づくころ、ぼくの村へも、戦って死んだ若者たちの《英霊》が、たびたび帰ってきた。ぼくらは心からの畏敬の念をもって、その、どこか遠いところで勇敢にも戦って死んだ若者の遺骨をおさめた木箱に頭をさげ(...)た。

悪ふざけばかりするので評判のよくなかった大工の見習いが、ある夏、出征し、すぐに戦病死ということで《英霊》になってもどってきた。(...)それは小学生のぼくらにとって、じつにふしぎな、そしてじつにすばらしい変身というべきだった。

戦争さえおこらなかったら、あの大工の見習いは一生のあいだ、英雄的であることはなくおわたにちがいない。それは、逆にいえば、戦争さえあれば英雄的でありうる若者が、平和な時代にその機会がない、ということでもあるだろう。

英雄的であったはずの旧兵士たちが、銃も剣も持たず、手榴弾も腰につらず、たんなる農夫、鍛冶屋の息子、運転手などとして帰ってきた時に、はっきりわかったのである。復員兵をむかえるたびに、ぼくらは奇妙な失望を胸に育てるのだった。

これは復員した当人たちにとってはなおさらのことであつたようである。かれらは自分の背後に再び英雄的な光芒を回復するために、いろんな試みをした。((戦場での手柄話の流行、それも終戦まぎわの、きわめて血なまぐさい話の流行があつた。))(...)村中のだれもかれもが、(...)英雄的な昂揚にみちた危険一髪の《体験談》を發明するにいたり、村は奇跡的な生き残りでいっぱいになった。

Pour nous, il est à présent bien difficile de se montrer héroïques. (...) Mais d'une manière ou d'une autre, pendant cette guerre, les jeunes Japonais avaient d'innombrables occasions de l'être. (...)

Dans mon village aussi, il arrivait souvent, vers la fin de la guerre, que les « âmes héroïques » de jeunes qui s'étaient battus et avaient trouvé la mort reviennent. On baissait la tête (...), pleins de déférence, devant ces boîtes qui contenaient les ossements de ces jeunes qui avaient combattu valeureusement et étaient morts quelque part dans ces contrées lointaines.

L'apprenti du charpentier, méprisé de tout le village à cause de ses sales coups, a été appelé un été et est revenu très vite sous forme d'« âme héroïque », mort de maladie. (...) Pour nous autres écoliers, c'était là une métamorphose particulièrement mystérieuse, et magnifique.

Si la guerre n'avait pas eu lieu, cet apprenti charpentier aurait sans aucun doute fini sa vie sans jamais se montrer héroïque. Ce qui signifie, dans l'autre sens, que les jeunes, qui ont la possibilité de l'être pour peu qu'il y ait la guerre, n'en ont pas l'occasion en temps de paix. Quand la guerre s'est terminée, c'est devenu parfaitement clair.

Quand les anciens appelés censément héroïques sont revenus, sans fusil, sans sabre, sans grenades, comme de simples paysans, fils de forgeron ou chauffeurs (qu'ils étaient), on l'a très bien compris.

Quand on accueillait les soldats démobilisés, on éprouvait un étrange sentiment de déception. Visiblement, cela devait être encore plus fort pour eux, et pour retrouver cette lueur héroïque dont ils avaient jadis été nimbés, ils tentèrent diverses choses. (...)

Dans le village, chacun inventait son « histoire vécue » de face à face avec la mort (frôlé la mort d'un cheveu), pleine d'excitation héroïque, et le village se remplit de survivants miraculés.⁶⁰

L'héroïsme des morts détermine encore les comportements des vivants, et il n'est sans doute pas étranger à la « solitude atroce » ressentie par l'enfant Ôé alors qu'il observe les vieillards et les femmes écouter un dieu redevenir homme. Les appelés, eux, sont unis à jamais dans la solidarité d'une mort héroïque. Ils l'ont laissé seul, survivant, dans un monde où l'absence de dieu et sa guerre sainte n'offre plus guère que « l'attente d'on ne sait quoi ».

Ainsi faut-il, sans doute, lire cette étonnante référence biblique évoquée par Ôé, au cours d'un débat tenu en 2001, au sujet de la relation père-fils : « elle me fait souvent penser, dit-il, à l'épisode d'Abraham et d'Isaac. Non pas dans l'Ancien Testament, mais dans le récit qu'en fait le Coran. Le fils Isaac jouant pleinement son rôle de fils qui va être tué par son père (...). »⁶¹

4/ La mort du père, la peur de la mort.

⁶⁰ ÔE K., [Images de la génération d'après-guerre] 「戦後世代のイメージ」, *op. cit.*, p. 29.

⁶¹ ÔE K., *Nostalgies et autres labyrinthes*, *op. cit.*, p. 48. Ôé ajoute : « cette scène du père est pour moi très importante. Cela représente sans doute en moi le motif littéraire le plus important bien que non encore totalement développé. » Il faudra pour cela attendre [Noyade] 『水死』, en 2009, comme nous le verrons dans la conclusion de cette étude.

Mais la mort symbolique de l'empereur en tant que dieu est aussi un écho de la mort bien réelle du père, qui l'a précédée. Cette mort réelle, conçue comme basculement dans un néant absolu, insurmontable, indépassable, est bien loin du rêve morbide glorieux inculqué par les professeurs à coups de poings, devenu du même coup d'autant plus impressionnant et terrifiant, comme le remarque Watanabe Hiroshi, maintenant que l'enfant « sait » le néant de la mort⁶². Le critique précise par ailleurs que si ses propres souvenirs de l'école nationale qu'il a fréquentée à la même période qu'Ôé, sont relativement similaires aux siens, lui n'était pas si prompt à relier l'empereur à la mort. L'expérience personnelle de celle-ci que vit l'enfant Ôé à travers celle de son père, ainsi qu'un environnement familial peut-être plus marqué par la *doxa* ultranationaliste si l'on en croit l'entretien cité plus haut⁶³, conditionnent sans doute le rapprochement en question.

Quoi qu'il en soit, Ôé voit dans l'œil toujours ouvert sur le vide de son père mort la réalité démythifiée de celle-ci, et cette vision le remplit d'effroi, tandis que le héros de *Okuretekita seinen* veut encore croire au mythe de la « transmutation héroïque » et de la solidarité des combattants :

ぼくの父が死ぬ時、その眼は兎が死ぬ時にする眼とおなじだった、(...)人間と兎がちがう死を死ぬるといふのも嘘だ。ただ戦場で勇敢に戦死する兵隊たちだけが、兎とはちがう死にかたをする権利をもっているのだ。他はみんな同じだ。わたしは父を愛し、兎を愛していた。しかし父も兎も、わたしの戦友ではなかった。

戦争にくわった時に、ほんとうのわたしの味方ができるのだ。そしてわたしは一人ぼっちでなくなるのだ。死ぬ時、兎や父親がしたような、なにか大きい怪物に屈伏しているような眼をして、声もでないほど怯えて泣きわめきながら怖い死を死ななくてよくなるのだ。

Quand mon père est mort, il avait les mêmes yeux que quand un lapin meurt ; (...) c'est un mensonge de dire que les hommes et les lapins pourraient mourir différemment. Seuls les

⁶² WATANABE Hiroshi 渡辺広士, [Ôe Kenzaburô] 『大江健三郎』, Shinbisha 審美社, collection Shinbi Bunko (poche), 1973, p. 13.

⁶³ Cf. *supra*, p. 23.

soldats morts courageusement sur le champ de bataille ont le droit de mourir d'une mort différente de celle des lapins. Les autres sont tous pareils.

J'aimais mon père et le lapin, mais ni l'un ni l'autre n'ont été mes camarades de combat. Une fois que je participerai à la guerre, je pourrai me faire de vrais amis, et je ne serai plus seul. Et quand je mourrai, je n'aurai pas besoin de mourir d'une mort terrifiante à en gémir sans qu'un son ne sorte, comme un lapin ou mon père, avec ce regard comme s'ils avaient capitulé face à un énorme monstre.⁶⁴

Ôé relate, dans un essai publié en 1960, sa rencontre avec le monstre.

自然死についてぼくは、ある体験をもっている。それはぼく自身の父の死にたちあつたときの体験で、ぼくの少年期の主張低音はそれからみちびかれた。(…)父は森の奥でひとりぼっちで死ぬ獣のようにひっそりと黙って、眼だけしっかりひらいていた。父は死という強大な怪物の接近を、(…)恐怖とともに受けいれようとしていたのだ。(…)父の死に、仏教の増がやってきて読経したとき、ぼくは、その意味不明の一種の歌が、あの死の寸前の父の眼にぼくが見たところのものを説明しときあかすべく(…)もののように思われた。ぼくは(…)成長してあの経の意味がわかり始める日のことを絶望的に恐れて少年期を過ごした。

A propos de mort naturelle, j'ai vécu une certaine expérience. C'est une expérience que j'ai vécue quand j'ai assisté à la mort de mon père, et le *basso ostinato* de ma jeunesse a été guidé par elle. Mon père gardait le silence, comme une bête qui meurt toute seule au fond de la forêt, mais gardait aussi les yeux grands ouverts. Il voulait accepter, malgré sa peur, l'approche de cet énorme monstre qu'est la mort. Quand, après le décès, un moine bouddhiste est venu psalmodier un soutra, j'ai pensé que cette sorte de chanson incompréhensible était là pour m'expliquer ce que j'avais vu dans l'œil de mon père juste avant qu'il ne meure. J'ai vécu mes jeunes années dans la peur désespérée du jour où, plus grand, je commencerais à comprendre le sens de ce soutra.⁶⁵

Plus loin, Ôé constate que cette peur de la mort a immédiatement embrayé, chez lui, sur celle du vide, qui elle aussi l'aurait poursuivi toute sa jeunesse. Il traite d'ailleurs de cette peur du vide très largement et de manière constante au fil de ses essais et romans. En la matière, l'anecdote suivante est assez représentative : Ôé affirme avoir reçu juste après la guerre des

⁶⁴ [OKZ1:4], p. 32.

⁶⁵ ÔE K., [Le mariage ou la mort] 「結婚および死」(1960), [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 246.

ouvrages scientifiques dont un livre d'astronomie intitulé [Cartographie complète du *ciel*] (『全天星図』), titre qu'il lit par erreur, en raison de la similitude des caractères chinois, [Cartographie complète de *l'empereur*] (全天皇図). Il affirme avoir « rencontré » alors, à travers ces premiers ouvrages scientifiques, non pas les sciences, mais « en plus de [sa] propre mort individuelle à venir, le monstre de la mort du cosmos, Terre comprise ». ⁶⁶ Dans plusieurs articles publiés en 1961, il écrit ainsi avoir été pris de vertige et avoir vomi à la lecture d'un article de presse relatant le premier vol spatial de Gagarine !⁶⁷ Peur de la mort et du vide, de la « solitude du néant », du « silence des espaces infinis » pascalien⁶⁸ d'autant plus forte qu'elle n'est plus anesthésiée, après guerre, par cet autre vertige qu'est la *doxa* ultranationaliste. Ainsi :

おなじころ、死後の虚無のイメージがぼくを畏怖せしめたと同時に、死のさなかの恐怖と苦痛を考えることが、(...)ぼくを逃れようもなくおいつめていたこおもまたかくしておくわけにはゆかない。しかも戦争が終わることによって、漠然と予感されていた共同の死が、個人の死に還元されあらためてぼくひとりの手に戻されてみると、ぼくはすでに「死」という活字から恐ろしいなにごとかを喚起されないですますということが、決してできないところの自分を発見するほかになかったのである。

A la même époque, en même temps que les images du vide d'après la mort qui m'inspiraient la crainte, je dois avouer aussi que j'étais obsédé par la pensée de la souffrance et de la terreur ressenties au moment de la mort. En plus, du fait que la guerre était finie, la mort commune qu'on pressentait vaguement m'est revenue réduite à une mort individuelle, et j'ai alors été bien obligé de réaliser que je ne pouvais pas rester indifférent à la terreur que m'inspirait ce mot de « mort ». ⁶⁹

⁶⁶ ÔE K., [La mort d'un Homme, la fin du monde] 「個人の死、世界の終わり」, [L'homme, attention fragile] 『壊れものとしての人間』, *op. cit.*, p. 156. Cette anecdote figure également dans *Okuretekita seinen*. De nombreux jeunes personnages des fictions d'Ôé sont sujets à la peur du vide et de la mort évoquée ici.

⁶⁷ ÔE K., [La terre est bleue] 「地球は青かった」 et [Premier poème] 「最初の詩」, [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 394 et 443.

⁶⁸ ÔE K., [La mort d'un Homme, la fin du monde] 「個人の死、世界の終わり」, *op. cit.*, p. 152. C'est à l'université qu'Ôé découvre l'œuvre de Pascal qui, comme on peut le supposer, l'impressionnera beaucoup.

⁶⁹ *Ibidem*, p. 168.

Le mot, ou plus exactement le « caractère imprimé » (活字) de « mort ». On en arrive ici au lien aux mots, et à l'imaginaire. Nous allons voir que les fonctions qu'il remplit pour l'enfant Ôé ne sont pas sans lien avec, d'une part, cette peur de la mort « réelle », et, d'autre part, la fascination exercée par la guerre lointaine et l'héroïsme des combattants.

5/ L'imaginaire et l'Histoire.

幼年時に、それはは戦いのさなかのことだ、ぼくの固定観念のひとつは、まずしい数の書物の小さな積みかさなりの上に毛細血管をはびこらせて生きていた。(…)

書物のうちなる架空の言葉を、架空なままに受けとって楽しむことで、自分としてはどうにもうまく関係づけのできない現実の事物から遠ざかることにしたのである。(…)書物のなかの言葉を、現実世界の事物にひきよせることなしに受け入れる習慣ができあがると、それはむしろ習慣などというより、谷間のしばしば凶暴な子供らの社会で、チビの変わり者あつかい^{リンチ}され私刑を加えられかねない、ひとつの危険な「生き方」を選んだ、ということなのであるが、ぼくは現実生活とまったくかけはなれた内容をはらむ活字からも、現実⁷⁰に事物あるいは人間が、ぼくに物理的な力をくわえると同じ、具体的な衝撃を受けることになった。

Dans mon enfance, c'est-à-dire en plein pendant la guerre, l'une de mes idées fixes vivait en développant ses veines capillaires sur la somme de mes quelques livres (...).

En m'amusant à accepter tels quels, pour imaginaires, les mots imaginaires des livres, je m'éloignais des choses de la réalité, par rapport auxquelles j'éprouvais de la peine à me situer. (...)

Quand on prend l'habitude d'intégrer les mots des livres sans plus les rapprocher des choses de la réalité, ce n'est plus tant une habitude qu'un choix de vie périlleux, qui ne pouvait que me faire passer pour un petit original et me faire persécuter dans la société enfantine souvent violente de la vallée, et j'en vins à subir de caractères imprimés au contenu totalement séparé de la réalité, des chocs aussi concrets que ceux que m'infligeaient par la force physique les choses et les personnes réelles.⁷⁰

Un retournement s'opère, et l'enfant « fait sans arrêt l'expérience d'instant où les faits décrits dans les livres existent bien plus concrètement que les faits réels survenant autour » de lui.

⁷⁰Ôé K., [Point de départ : imaginaire et réalité] 「出発点、架空と現実」, [L'homme, attention fragile] 『壊れものとしての人間』, *op. cit.*, p. 8, 12.

« Des instants, écrit-il, où la forêt et la vallée devenaient imaginaires, où, surgissant uniquement des livres, une réalité incontestable s'emparait de mon esprit et me possédait. »⁷¹

幼年時の森にかこまれた谷間での生活において、ぼくは活字の世界の奥ふかく、あるいはその片隅に、現実生活の環境へとひらいている通路があることを認めなかった。ぼくは架空の世界にはいりこむことで、現実生活においては拒まれていることの、情念の緊張を味わった。しかしそこからもちかえった知恵によって現実世界の事物を解釈したり、関係づけたりすることを試みることはなかった。橋はたち切られていた。

Dans la vie que je menais, enfant, dans cette vallée entourée de forêts, je ne voyais aux tréfonds ou au bord du monde des lettres aucun passage débouchant sur l'environnement de la vie réelle. Dans le monde de l'imaginaire, je goûtais une tension des passions qui m'était refusée dans la réalité, mais je n'essayais jamais d'interpréter les faits réels à la lumière des connaissances que j'y gagnais, ou de les y relier. Le pont était rompu.⁷²

La tentation de prendre les « mots » des livres pour argent comptant, sans chercher à les rapprocher de la réalité concrète, n'a d'ailleurs rien d'étonnant lorsqu'on songe à la pénurie matérielle qui est celle de l'environnement immédiat de l'enfant Ôé. Ainsi :

まことに幼年時のぼくにとって、書物のうちなる事物、人間はみな架空のものだったのだ。異邦人、猛獣はもとより、ビルディング、汽船が架空だった。海すら架空であった。戦争の末期に、(...)ぼくの住む谷間をかこむ両側の山のあいだの、狭く限られた空を飛びこえ、われわれの地方の中心都市を焼きにゆく敵国の爆撃機のみが、現実化した飛行機であった。バター、牡蠣、サラダ菜が架空だった。麵麩すらも架空だった。教師たちは、ぼくや同級生たちがあまりにも教科書のうちなる事物を知らないので、ついには活字で印刷された事物の名前と、現実においてそれに照応するものとの *identification* をあきらめた。生徒たちは困惑することなしにそれにしたがった。誰が実物のスサノオノミコトを思いえがくべくつとめるだろう？檸檬もコオフィも神話の時代の無限定な広がりの中に放置しておくがいい。

Quand j'étais petit, je considérais toutes les choses et les personnes que je trouvais dans les livres comme imaginaires. Les étrangers et les bêtes évidemment, mais aussi les immeubles et les bateaux à vapeur. Même la mer était imaginaire. A la fin de la guerre, c'est-à-dire au moment où je m'apprêtais à sortir de l'enfance, les bombardiers ennemis qui passaient dans la

⁷¹ *Ibidem*, p. 13.

⁷² *Ibid.*, p. 14.

bande de ciel étroite entre les montagnes qui entouraient la vallée où je vivais pour aller incendier la ville principale de notre province, ceux-là seuls étaient des avions réels.

Le beurre, les huîtres, la salade étaient imaginaires. Même le pain était imaginaire.

Les professeurs, voyant que nous ignorions tout des choses figurant dans nos manuels scolaires, avaient fini par arrêter de chercher à identifier les noms des choses tels qu'ils étaient imprimés à ce à quoi ils correspondaient dans la réalité. Qui chercherait à imaginer le vrai Susano.o no Mikoto? Ainsi citrons et café étaient-ils eux aussi lâchés dans l'étendue infinie du temps mythique.⁷³

En somme, la réalité est littéralement trop « pauvre » pour retenir la bride de l'imagination. Celle-ci joue évidemment un rôle central dans la construction personnelle de tout enfant, et *a fortiori* dans les circonstances exceptionnelles qui sont celles de l'enfant Ôé. Ce rapport privilégié, excessif jugeront ses adversaires, à l'imagination, constituera plus tard le cœur de sa création littéraire, ce qui semble évident, mais aussi de ses convictions et de son engagement politique.

Pour l'enfant Ôé, cette introduction aux mondes imaginaires ne se fait pas uniquement par le biais de l'écrit, mais aussi, et de manière bien particulière, par la parole. L'auteur évoque à de très nombreuses reprises, dans ses essais ou en fiction, sa principale pourvoyeuse en la matière, personnage composite et énigmatique .

Dans *Kowaremono toshite no ningen*, publié en 1970 et que nous citons abondamment ici, il se montrait en effet très évasif sur son identité, évoquant une « vieille » assumant la fonction officieuse de « conteuse du village », qui aurait « travaillé pour sa mère »⁷⁴.

Plus tard, Ôé admettra que les modèles de cette « conteuse » sont en réalité sa grand-mère et sa mère. Une fois encore, notons que la réalité factuelle n'est pas indispensable pour saisir le propos de l'auteur : la multiplicité des sources, des versions et des significations attachées à

⁷³ *Ibid.*, p. 9. Susano.o no Mikoto est l'« enfant terrible » du panthéon *shintô*. Dieu des tempêtes, frère de la déesse solaire Amaterasu à l'origine de la dynastie impériale, et fils d'Izanami et Izanagi, divinités fondatrices du Japon dans les mythes des origines consignés dans les récits tels que la [Chronique des faits anciens] 『古事記』 (712) destinés à asseoir la légitimité de la lignée impériale.

⁷⁴ ÔE K., [Point de départ : imaginaire et réalité] 「出発点、架空と現実」, *op. cit.*, p. 17.

cette figure prégnante suffit à en confirmer l'importance. Par ailleurs, il est évident qu'Ôé, devenu romancier et reprenant ainsi à son compte, d'une certaine manière, la fonction de la « conteuse » en plus de ses récits, s'identifie également en partie au personnage, notamment à partir de la rédaction de *Man.en gannen no futtobôru*⁷⁵, premier roman à « recompiler » les récits en question, les entremêlant à l'Histoire du Japon moderne.

Aboutissement somme toute logique, puisque la *parole* de cette « conteuse » va constituer, on va le voir, le socle du rapport problématique d'Ôé à l'Histoire.

文字で書かれたものをすべて自分の現実生活にかかわりのない架空のものとして拒む以上、あるいは、架空のものとして認めたうえで熱中することよりほかのことはしない以上、もしぼくの村または集落の歴史を書いた文書が手に入ったとしても、ぼくはそれを自分をふくむ谷間の現実生活の歴史とみなすことを、まともな実感とともに、おこないえなかっただろう。
(...)

ぼくは谷間の言葉で、自分の口から村の歴史を語る人物の傍らで、それに耳をかたむけていることをのみ望んだのである。そのような言葉は、つねに不正確であり、時と場所の混乱にみちており、不均衡にある一事件のみを拡大して語るものであったが、それに活字によって印刷されたものでない、という唯一の理由によって、ぼくはその言葉を信じたのである。しかもあきらかに矛盾を見出し、混乱になやまされつつ、それらの矛盾、混乱をそのまま受け入れることによって、だからこそこれは架空のものではない、現実そのものなのだと思じたのであった。そしてそのような矛盾と混乱にみちているからこそ、手のこんだ房かざりのようにも厚ぼったく重い手ごたえのある現実世界のタテの流れに、自分も谷間のひとりのガキとしてくみこまれていると感じ、父親の不意の死以来、ぼくをつかまえて話さぬ固定観念となった死および狂気の不安から、自分の赤裸の心と肉体を剥ぎとることができたのである。

A partir du moment où je refusais tout ce qui était *écrit* comme choses imaginaires n'ayant aucun lien à ma vie réelle, ou que je me passionnais pour elles tout en les sachant imaginaires, même si je mettais la main sur un texte racontant l'histoire de mon village ou du coin, je ne pouvais pas réellement considérer ça comme l'histoire de la vie réelle de la vallée, dans laquelle j'étais inclus. (...)

Je n'avais qu'une envie, c'était l'écouter de quelqu'un qui raconterait elle-même, dans le langage de la vallée, l'histoire du village. Ces mots-là étaient constamment erronés, pleins de

⁷⁵ ÔE K., *Le jeu du siècle* 『万延元年のフットボール』, [OKZ2:1], *op. cit.*

confusions de temps et de lieux, et ne racontaient qu'une seule et même histoire montée en graine de manière totalement disproportionnée, mais pour la seule raison qu'ils n'étaient pas imprimés sur du papier, je les croyais. Et tout en remarquant leurs contradictions, en souffrant de leur confusion, ce sont ces contradictions et cette confusion mêmes qui me poussaient à croire qu'il ne s'agissait pas là de choses imaginaires, mais de la réalité elle-même.

C'est justement parce qu'elles étaient pleines de contradictions et de confusion qu'elles me faisaient me sentir intégré, en tant que gamin de la vallée, dans le flux vertical du monde réel, aussi épais et lourd au toucher qu'un collier soigneusement élaboré, et que j'arrivais à arracher mon âme et mon corps nus à *l'idée fixe de l'angoisse de la mort et de la folie qui m'avait saisi pour ne plus me lâcher depuis la mort soudaine de mon père.*⁷⁶

Cette mort, en effet, est une brisure précipitant l'enfant hors du monde imaginaire rassurant des livres :

父の不意の死が、もっとも鋭く、書物のうちなる世界と、現実生活とのあいだの連絡路をたちきる役割をはたした。父の死は、ぼくが活字で読んだかぎりの、いかなる死とも似かよっていなかったのである。父親の死がぼくの世界をおしひろげて、ぼくは様ざまな他人と、それも大人たちと父親の死について話したが、ぼくはおたがいのつかっている「死」という言葉が、じつは同一の実体をはらんでいないことに気づかざるをえなかった。ぼくは他人のもちいる死という言葉が、書物のうちなる死という活字と同じく、架空な言葉であるように感じた。

La mort soudaine de mon père a eu pour effet de couper de la manière la plus tranchante le conduit reliant le monde livresque à la réalité quotidienne. La mort de mon père ne ressemblait à aucune de celles que j'avais pu lire. Elle a éventré mon univers, et j'ai parlé d'elle avec des personnes diverses, dont des adultes, mais je n'ai pu que constater que le mot de « mort » qu'eux et moi employions n'avait pas la même substance. Pour moi, le mot « mort » que les autres employaient me semblait un mot imaginaire, comme le caractère imprimé dans les livres.⁷⁷

C'est donc vers la « vieille », « conteuse de la vallée », que l'enfant Ôé se tourne alors pour chercher le réconfort des contes. Elle lui raconte ses histoires sous forme de « souvenirs ».

⁷⁶ ÔE K., [Point de départ : imaginaire et réalité] 「出発点、架空と現実」, *op. cit.*, p. 15. C'est nous qui soulignons.

⁷⁷ *Ibidem*, p. 10.

その思い出話のスタイルはきわめて特殊なものであって、老婆の意識の世界では、ぼくはわれわれの家系の、三代にわたる人間たちの、ひとりに濃縮された具体的象徴なのである。すなわちぼくは祖父の弟であり、父親の弟であり、現在の当主たる長兄の弟である。そして、(...)彼女の語り部めいた饒舌もまた、谷間のすくなくとも七十年間の歴史が同時的に現前しているかのような話しぶりであった(...).

Le style de ces récits de souvenirs était assez particulier, puisque dans le monde intérieur de la vieille, j'étais un symbole concret qui concentrait en un seul plusieurs membres de ma famille sur trois générations. C'est-à-dire que j'étais à la fois le frère cadet de mon grand-père, de mon père, et de mon grand frère qui était le chef actuel de la maisonnée. De plus, (...) dans son langage volubile de conteuse, l'histoire de la vallée – tout du moins les soixante-dix dernières années – se montrait comme simultanée.⁷⁸

L'enfant Ôé se sent ainsi conforté dans son inclusion au sein de l'histoire de sa famille, et de la vallée, le tout se retrouvant « concentré », sur le plan du récit, en un seul phénomène spatio-temporel. Quelle est cette histoire ?

老婆の歴史談のそもそものモチーフはただひとつで、明治はじめにこの谷間を起点としておこり、そこを流れる川の下流にむかって大規模な広がりをもたせた一揆についてであった。(...)一揆はとくに成果をあげず鎮圧され、無謀者は殺害された。その若者がいかに無謀な乱暴者であったかということを知り、それを彼女がくらかえしかたり、そして彼女のはなしは、その死にはたして若者が米騒動ではまたひとたび暴れし、いまでも、すなわち第二次世界大戦においても、南方か中国大陸で荒あらしく戦い続けているという方向に発展するのであった。

Le motif premier des récits historiques de la vieille était toujours le même : (...) c'était la révolte qui avait éclaté au début de l'ère Meiji en partant de la vallée, et s'était propagée rapidement jusqu'à devenir un mouvement de grande ampleur en suivant le cours descendant de la rivière. (...) La révolte avait été écrasée sans obtenir de succès, et son meneur exécuté. Elle racontait sans cesse à quel point ce garçon était une brute téméraire, et son histoire débouchait ensuite sur la participation de ce jeune homme censément mort aux émeutes du riz,

⁷⁸ *Ibid.*, p. 16.

lui qui continuerait encore actuellement – c'est-à-dire pendant la Seconde guerre mondiale – à combattre avec acharnement quelque part au Sud ou sur le continent chinois.⁷⁹

ぼくは森に食用の野菜を採取すべく入りこんだ時など、樹木のむらがりの濃く湿っぽいあたりに、明治初年の一揆の首謀者であり、米騒動の煽動家であり、いまなおつづいている対戦の勇士であるところの、若い無法者がじっとひそんでいる気配を感じたものだ。

Quand j'allais en forêt, par exemple pour cueillir de quoi manger, je sentais toujours, dans la touffeur épaisse des arbres agglutinés, la présence silencieuse de ce jeune hors-la-loi qui avait dirigé la révolte du début de Meiji, avait déclenché les émeutes du riz et combattait toujours, courageusement, dans la guerre en cours.⁸⁰

Trente-sept ans plus tard, Ôé livre une version peut-être moins romancée des événements, et dans laquelle le portrait qu'il dresse de la figure centrale du rebelle en présente un angle sensiblement différent :

祖母の話は、(...)私らの地方に江戸時代後期に起こった二度の一揆、「内の子騒動」(一七五〇年)と「奥福騒動」(一八六六年)です。とくに最初の一揆がすべての背景をなしている。大きいオコフクの物語として祖母はすべての小さな面白い場面を統一していたわけです。オコフクは百姓一揆の指導者で、(...)村の弱い人間を集めて大きい力にして、私らの村に権力を及ぼすあらゆる人間に対して、それらの全体をひっくり返すことを企てた。(...)魅力のある人で、私はそのオコフクという人格をずっと考えづめて少年期をすごしたよ。

L'histoire contée par ma grand-mère (...) était celle des deux révoltes qui avaient eu lieu dans notre région à la fin de l'époque d'Edo, les « troubles d'Uchinoko » (1750), et les « troubles d'Okofuku » (1866). La première en particulier forme le cadre de toute l'histoire : ma grand-mère en réunissait tous les petits éléments intéressants pour en faire le grand récit d'Okofuku. Okofuku était le leader de la révolte paysanne ; (...)il rassemblait les faibles villageois pour en faire une force d'envergure, et cherchait à abattre tous ceux qui voulaient exercer leur pouvoir sur notre village. (...) C'était un personnage attirant, et j'ai passé toute ma jeunesse à songer à cette personnalité.⁸¹

⁷⁹ *Ibid.*, p. 18. Les « émeutes du riz » : mouvements de protestation populaire d'envergure nationale en 1918 contre l'inflation galopante du prix du riz, avec mise à sac des entrepôts de gros revendeurs, de demeures de notables ainsi que des commissariats. Centrées sur les paysans et les ouvriers, elles seront réprimées par l'armée.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 19.

⁸¹ Ôé K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎一作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 16. Les « troubles d'Uchinoko » de 1750 font partie de ces innombrables révoltes paysannes contre l'autorité du seigneur local à l'ère féodale, le plus souvent générées par la pression fiscale pesant sur une paysannerie qui fournissait l'essentiel des ressources

On entrevoit le caractère ambivalent du personnage, qu'Ôé développera ensuite dans plusieurs de ses romans. D'autres textes montrent bien l'importance capitale que revêtait déjà, pour Ôé, l'acte de s'approprier un récit.

いうまでもなく子供の僕にしても、われわれの時代におなじような一揆がありうると考えたのではなかった。(…)ただ僕は、そのように一揆の参加者たちに自分を同一化してみることによって、自分の根を谷間の百年をさかのぼる「歴史」に、草花を移植するようにうえこむことをねがっていたのだと思う。僕はつねに死を恐れながら、巨大な暴力的なるものを現実に見すえている戦時の子供であったわけであるが、自分こそはオコフクの生まれかわりかもしれないと夢想することは、死の恐怖をやわらげてくれる力をそなえていた。

Bien sûr, quand j'étais enfant, je ne pensais pas que de telles révoltes puissent avoir lieu à notre époque. (...) Je crois que je voulais simplement, en m'identifiant ainsi à ceux qui y prirent part, transplanter mes racines, comme on le ferait de fleurs, dans l'« histoire » de la vallée remontant une centaine d'années en arrière. J'étais enfant pendant la guerre, j'avais toujours peur de la mort, et les yeux braqués sur la violence énorme qui m'apparaissait dans le réel, et le fait de rêver que j'étais peut-être rien moins que la réincarnation d'Okofuku permettait d'adoucir la peur de la mort.⁸²

僕はそのようにして自分のやがて死すべき肉体が、今日の現実と、歴史とに関わって生きているのだと考えることによつてのみ、死の恐怖から救助される。

Ainsi, c'est uniquement en pensant que ma chair vouée à la mort vit confrontée à la réalité d'aujourd'hui et à l'histoire, que je me sauve de la peur de la mort.⁸³

Ces deux derniers extraits sont tirés de textes dans lesquels Ôé explique les motivations qui l'ont conduit à écrire *Man.en gannen no futtobôru*, le premier de ses nombreux romans à évoquer ces révoltes, et à jouer sur un va-et-vient entre leur époque et le présent contemporain.

à la classe noble et guerrière. La réalité historique de ces émeutes et du personnage d'Okofuku est attestée. Cf. SATÔ Hideaki 佐藤秀明, [Man.en gannen no futtobôru – La violence en mouvement] 「『万延元年のフットボール』—転移する暴力」, *Kokubungaku* 『國文学』, février 1997, pp. 59-65.

⁸² ÔÉ K., [A la recherche de mes « racines »] 「自己の『根』をもとめて」, [Volonté continue] 『持続する志』, *op. cit.*, p. 410. Ce recueil regroupe les essais publiés par Ôé entre 1965 et 1968.

⁸³ ÔÉ K., [Football simultané] 「同時性のフットボール」 (1967), [Volonté continue] 『持続する志』, *op. cit.*, p. 408.

Mais on pourrait considérer, à la limite, que sa carrière littéraire avait déjà commencé lorsque enfant, se prenant au jeu, il reprenait à son compte le rôle de la « vieille » et régala ses camarades médusés d'histoires dont ses fameux *alter ego* étaient le plus souvent le(s) héros⁸⁴.

それでは戦時の谷間で自分があたかもそれに立ちあつたとでもいうように明治初年の一揆について雄弁にしゃべりたてていたガキであるぼくを、いったいなにが内部から昂揚させ、けしかけ、黙っていることのできない、気の狂うような熱い気分にしたのであろうか？

Mais alors, ce gamin que j'étais dans cette vallée pendant la guerre, qui glosait allègrement sur cette révolte du début de l'ère Meiji comme s'il y avait pris part, qu'est-ce donc qui l'excitait au plus profond de lui-même, l'agitait, l'empêchant de se taire, le mettant d'humeur aussi passionnée, à en devenir fou?⁸⁵

(...)現実生活のあらゆる細部にぶつかっては吃り、ただ老婆の語り部のスタイルで谷間の一揆の首謀者たる若い無法者の話を自分の経験談としてしゃべる時だけ、ぼくはこの上もなく饒舌になって吃ることがなかった。

Je bégayais jusque dans les plus petits détails de la vie quotidienne, mais quand je racontais, avec le style de la vieille conteuse et comme si je parlais de mes propres hauts faits, l'histoire du jeune hors-la-loi qui avait dirigé l'émeute de la vallée, alors seulement je me montrais incroyablement volubile et ne bégayais jamais.⁸⁶

Alors qu'au dehors, l'enfant Ôé, menacé par la mort et la violence, souffre dans son rapport aux autres, il trouve dans les récits matière à recomposer une identité incertaine et malmenée dans la réalité.⁸⁷

⁸⁴ ÔE K., [Point de départ : imaginaire et réalité] 「出発点、架空と現実」, *op. cit.*, p. 19.

⁸⁵ *Ibidem*, p. 21.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 31.

⁸⁷ Karatani Kôjin n'hésite pas à tirer du faisceau d'obsessions qui transparaît dans ces essais d'Ôé, agrégat de sentiments négatifs de peur de la mort, de la violence et de la folie, l'expression de complexes d'infériorité et de haine de soi fondamentaux issus d'une ou plusieurs expériences originelles que l'auteur évidemment ne dévoile jamais directement, complexes qu'il aurait ensuite cherché à fuir en rejoignant la capitale, ce qui n'aurait fait que les attiser davantage. Ces complexes, que les essais chercheraient davantage à réprimer et camoufler (les expériences-limites qu'ils décrivent n'étant selon Karatani que des substituts « pour la galerie »), Ôé les explorerait sans restriction dans son œuvre romanesque. Voir KARATANI Kôjin 柄谷行人, [Deux prédécesseurs – à propos de la querelle entre Etô et Ôé] 「二人の先行者—江藤・大江論争について」(1971), [L'homme craignant] 『畏怖する人間』, Kôdansha, collection Kôdansha Bungei Bunko (poche), 1990, p. 313, 318. Incidemment, dans son roman *Ureigao no dôji* ([L'enfant à la triste figure] 『憂い顔の童子』(2002), Kôdansha, collection kôdansha bunko (poche), 2005, p. 567), Ôé fait brûler par son double romanesque

Ici, nous touchons au fond de ce qu'André Siganos nommera, sans parvenir à lui attribuer autre chose que les habituels modèles psychologisants qui lui sont associés, la « nostalgie » d'Ôé. Nostalgie qui pousserait selon lui l'auteur à des retours incessants mais « toujours seulement entrevus » vers ce « pays natal » auquel le lierait « comme un destin », où se donnerait « à sentir comme résolue l'énigme d'une existence »⁸⁸.

Mais ce que les textes nous ont permis d'« entrevoir », c'est avant tout la « nostalgie » d'un évènement fondateur, d'une déflagration imaginaire déchirant l'angoisse du réel, qui viendrait confirmer la vie de l'enfant au plan « latéral » l'incluant dans une communauté, comme dans son « flux vertical » l'incluant dans une temporalité. Cet évènement imaginaire est aussi conditionné par les circonstances historiques et personnelles dans lesquelles il s'inscrit. Au loin, une guerre livrée au nom d'un empereur qui réclame une mort « enrobée » d'héroïsme ; au plus près, la mort réelle du père : si ni l'une, ni l'autre ne peuvent être dépassées, le récit imaginaire doit au moins permettre de les contourner. Ce contournement se joue dans l'héroïsme et la solidarité de la révolte en lieu et place de la guerre, et l'identification à son fétiche, l'agitateur transcendant le temps et la mort. Ainsi cette révolte est-elle perçue comme une alternative à la grande cérémonie mystique de soumission au pouvoir fatalement absolu de l'empereur. En d'autres termes, comme une fête.

われわれにはいかなる神も語りかけることはなかったが、われわれはみな一様にひとつの祭りに参加することを望んだのである。祭りの核には一揆の首謀者の幻がある。われわれの意識に、すぎさった黄金時代の祭りを再現してくれる、あるいは祭りの昂揚とおなじ質のもの

Chôkô Kogito une recension de son roman précédent (*Changeling*) par un critique célèbre (Katô Norihiro) qu'il traite de « merdeux » pour avoir osé y lire, sous la description d'une telle expérience-limite, l'expression romancée d'une possible source réelle de tels complexes.

⁸⁸ ÔÉ K., *Nostalgies et autres labyrinthes*, op. cit., p. 32. Nostalgies de la Mère, de l'enfance, de la forêt, etc. Voir aussi SIGANOS André, « Ôé Kenzaburô, M/T et l'histoire des merveilles de la forêt », *Mythe et écriture : la nostalgie de l'archaïque*, PUF, 2000, p. 147-157.

を喚起してくれる、そのキッカケをつくる役割を、あの(...)老婆がひきうけ、そして幼年時のぼくはそれにならってまたひきうけたのだ。

Nous ne parlions jamais de dieux, mais voulions tous prendre part à une fête. Au cœur de cette fête, il y avait le fantôme de l'agitateur qui avait déclenché la révolte. La vieille à la perception du temps faussée avait pour rôle de donner le signal de départ pour recréer dans nos consciences cette fête d'un âge d'or perdu, ou éveiller en nous quelque chose qui corresponde à cette excitation de la fête, et à son écoute, le gamin que j'étais avait repris ce rôle à son compte.⁸⁹

実際、戦時に村祭りは禁じられて、語り部によってよみがえらせられた明治初年の一揆、大正の暴動こそが、「きれいな興奮」を誘い、「それに伴うイマジネーション」を広く強く開放するところの真の祭りだったのである。

De fait, pendant la guerre, les fêtes de village étaient interdites, et c'était bien plutôt la révolte du début de l'ère Meiji [1868-1912] ou les troubles de l'ère Taishô [1912-1925], tels qu'ils étaient recréés par la conteuse, qui constituaient la vraie fête, celle qui en invitant à une « pure exaltation », libérait largement et puissamment « l'imagination qui allait avec ».⁹⁰

A travers l'exaltation de ce héros rebelle menant la « vraie fête » de la violence, l'enfant Ôé fonde avec les enfants et les adultes qui « l'entourent pour l'écouter » « une communication fondée sur l'imagination collective de la vallée »⁹¹.

Cette « vraie fête » est un acte libérateur, une forme de résistance imaginaire au pouvoir agonistique de l'empire et de la mort. Mais ce qu'il faut remarquer ici, c'est que l'évènement imaginaire est en quelque sorte une union de pulsions contraires : la fête de la révolte est résistance au pouvoir, mais l'agitateur qui en est au « cœur » est aussi une « brute » violente qui combat « courageusement » dans la guerre menée au nom de l'empereur.

⁸⁹ Ôé K., [Point de départ : imaginaire et réalité] 「出発点、架空と現実」, *op. cit.*, p. 22.

⁹⁰ *Ibidem*, p. 24. Ôé emprunte les termes entre guillemets à Yanagita Kunio 柳田國男 (1875-1962), fondateur de l'ethnologie japonaise, qui a travaillé à la recension et l'analyse des coutumes et des croyances des communautés rurales au moment de l'entrée dans la modernité, quand le culte impérial, par l'entremise du *shintô* d'État, est venu supplanter la multitude de croyances populaires.

⁹¹ Ôé K., [Qu'est-ce que la société pour l'écrivain ?] 「作家にとって社会とは何か」, [L'homme, attention fragile] 『壊れものとしての人間』, *op. cit.*, p. 130.

Cette figure du résistant qui combat, dans la violence, pour finalement transcender la mort dans la reconnaissance de son héroïsme par sa communauté, est essentielle pour comprendre l'œuvre romanesque, et la conscience politique d'Ôé, dont nous allons évoquer la formation dans les pages qui suivent.

Ainsi, ces années de guerre passées entre l'exaltation d'une mort héroïque inéluctable au nom de l'empereur dieu, la peur panique de la mort réelle du père et du vide cosmique qu'elle laisse entrevoir, les mondes imaginaires des lettres et de la construction fictive du héros révolté qui permet de supporter la seconde en sublimant la première, s'achèvent le 15 août 1945 sur un sentiment à nouveau ambivalent. Comment, en effet, départager la honte de la défaite (敗戦) – ou plutôt de la « fin de la guerre » (終戦) comme préférera la qualifier l'enfant Ôé à l'instar de nombreux compatriotes⁹² –, du soulagement éprouvé ? Honte d'avoir « perdu la guerre », d'être encore là, et ainsi de ne jamais pouvoir s'élever par sa mort au combat au statut de héros, qui touche comme nous l'avons vu de nombreux jeunes gens, qu'ils soient soldats rapatriés ou ex-futurs appelés, dans ces premiers mois de l'après-guerre... mais aussi honte d'en éprouver, justement, du soulagement.

国家が戦いに破れたとき、ひとりの農村の愛国少年が屈伏感の巨大な種子をかかえこんでしまう。しかも同時にかれば、おなじく巨大な開放感、新生の感覚とともに、戦後の時代を生きる徒弟修業をまた、始めたのであった。(…)

いわば屈伏感と開放感、新生の感覚が、それぞれ乾くまえに色を重ねて塗った水彩画さながら、あいまいに微妙に、にじみあい干渉しあって一種特別な色調をつくりあげて共存している。

Quand la patrie a perdu la guerre, le jeune patriote, dans son village de paysans, s'est retrouvé à porter en lui le poids énorme du sentiment de capitulation. Mais en même temps, il a commencé l'apprentissage de la vie dans l'époque de l'après-guerre, avec un sentiment de libération, de résurrection tout aussi énorme.

⁹² ÔE K., [Images de la génération d'après-guerre] 「戦後世代のイメージ」, *op. cit.*, p. 21.

Les sentiments de capitulation et de libération, de résurrection étaient comme une aquarelle sur laquelle on aurait appliqué plusieurs couleurs avant que chacune ne sèche : ils cohabitaient de façon ambiguë, étrange, se brouillant et se mêlant l'un à l'autre pour former une teinte particulière.⁹³

⁹³ ÔE K., [La littérature doit-elle vraiment être choisie ?] 「本当に文学が選ばれねばならないか？」, [OKZ1:1], *op. cit.*, p. 368.

CHAPITRE II/ 1947-1960 : Démocratie et désillusions.

1/ La renaissance démocratique.

Les quelques mois qui suivent la fin de la guerre sont pour le moins chaotiques. Ôé évoque l'attitude étonnante de ses professeurs qui hurlaient leur haine des Américains encore un mois auparavant, et qui enseignaient à présent aux élèves comment accueillir amicalement l'occupant au cri de « *hello !* »⁹⁴. L'enseignement, un temps interrompu, reprend rapidement avec la suspension des cours d'histoire et de géographie et la suppression du cours de morale (修身), jugés par les autorités américaines comme les plus marqués par la propagande, les élèves censurant eux-mêmes à l'encre les passages les plus problématiques de leurs manuels. Le collège le plus proche étant à Matsuyama, encore trop loin pour ne pas avoir à résider sur place, le jeune Ôé craint de devoir mettre un terme prématuré à sa scolarité en raison des difficultés financières auxquelles sa famille est en proie depuis la mort du père. Mais le nouveau système scolaire « démocratique » mis en place au printemps 1947 s'accompagne de l'ouverture d'un collège obéissant à ces nouvelles normes (新制中学) dans son village, offrant ainsi au jeune Ôé une échappatoire, y compris sur le plan moral, au sentiment de « capitulation » qui pour lui « était devenu une véritable obsession »⁹⁵.

En effet, les occupants apportent avec eux une formule magique destinée à supplanter et effacer l'ancienne: elle est toute entière condensée en un mot, « démocratie ». Face au système éducatif des « écoles nationales » (国民学校)⁹⁶ voué à la fabrique de sujets dévoués à leur empereur et à l'État, le nouveau système scolaire exalte l'individualité, le peuple souverain

⁹⁴ ÔE K., [Images de la génération d'après-guerre] 「戦後世代のイメージ」, *op. cit.*, p. 31.

⁹⁵ *Ibidem.*

⁹⁶ Mis en place en 1941. Ôé rappelle qu'il fait partie de « la seule génération à avoir accompli toute sa scolarité primaire » en son sein. ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, *op.cit.*, p. 24.

(主権在民), la paix mondiale et la vie, la Constitution entrée en application la même année faisant même du Japon un modèle de pays pacifiste proprement unique au monde, renonçant à son droit de guerre et d'entretien d'une armée.⁹⁷

Ôé se rappelle l'enthousiasme avec lequel ses jeunes professeurs fraîchement démobilisés enseignaient ces nouvelles valeurs, l'un d'eux lui montrant le texte de la nouvelle Loi fondamentale sur l'éducation (教育基本法), enjoignant ses jeunes élèves à « être indépendants », à « agir démocratiquement ».⁹⁸

Promulguée le 31 mars 1947, sa philosophie centrée sur la souveraineté du peuple est, précise Christian Galan, « à l'exact opposé de celle du Rescrit Impérial sur l'Education » de 1890 qu'elle vient remplacer et qui posait comme pierres angulaires de celle-ci la fidélité à l'empereur et à l'État, suspendu en octobre 1946 et aboli deux ans plus tard. Première loi organique promulguée à la suite de la nouvelle constitution, elle garantit « l'accès de tous à l'éducation et l'égalité des chances, la liberté d'étude et la liberté d'enseignement »⁹⁹.

Pour Ôé, si prompt on l'a vu à investir les mots de la toute puissance de l'imaginaire, ces formules magiques sont de véritables bouées de sauvetage, et il restera fidèle toute sa vie à ce *mantra* démocratique, même s'il remplace la honte de l'été 1945 par celle d'avoir auparavant cru en l'absolu du système précédent désormais caduc.

⁹⁷ Article 9 de la Constitution : « Aspirant sincèrement à une paix internationale fondée sur la justice et l'ordre, le peuple japonais renonce à jamais à la guerre en tant que droit souverain de la nation, ainsi qu'à la menace ou à l'usage de la force comme moyen de règlement des conflits internationaux. Pour atteindre le but fixé au paragraphe précédent, il ne sera jamais maintenu de forces terrestres, navales et aériennes, ou autre potentiel de guerre. Le droit de belligérance de l'État ne sera pas reconnu ». BAYARD-SAKAI A., LOZERAND E., LUCKEN M. (dir.), *Le Japon après la guerre*, op. cit., p. 374.

⁹⁸ ÔÉ K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, op. cit., p. 46-47.

⁹⁹ BAYARD-SAKAI A., LOZERAND E., LUCKEN M. (dir.), *Le Japon après la guerre*, op. cit., p. 387. La loi a été réformée en 2006 par le gouvernement conservateur, qui y a fait inscrire parmi les objectifs de l'éducation « le respect des traditions et de la culture » japonaise et « l'amour de la patrie et du pays natal ».

L'auteur se remémore la découverte du premier manuel scolaire édité en 1947 pour le nouveau système éducatif, d'abord dans son contraste éclatant avec les piteux manuels imprimés sur papier journal dont les élèves devaient s'accommoder dans les premiers mois de l'après-guerre, qu'ils qualifiaient de « faux livres » :

ぼくは上下二冊の『民主主義』というタイトルの教科書が、ぼくの頭にうえつけた、熱い感情を思い出す。(…)分厚く、がっしりした、素晴らしい本で、滑稽なさし絵まで入っていたのである。だれもが夢中になった。

しかし、この本は部数がすくなくて、ちょうど戦争のあいだクラスで、ズック靴のクジビキ配給がおこなわれたように、今度は、『民主主義』のスリルにみちたクジビキがおこなわれた。クジにはずれた生徒のなかには、(…)肩を震わせてすすり泣くものまでいる始末だった。

Je me rappelle de l'ardente émotion qu'a provoquée en moi ce manuel en deux volumes intitulé [Démocratie]. (...) C'était un livre épais, solide, magnifique, qui contenait même des illustrations comiques. On en était tous fous.

Mais il était imprimé en peu d'exemplaires, alors comme pour les chaussures de coutil qui, pendant la guerre, étaient distribuées dans la classe par loterie, il y eut cette fois une loterie pleine de frissons pour [Démocratie]. Parmi ceux qui perdaient, (...) certains se mettaient même à sangloter en tremblotant.¹⁰⁰

Ce manuel, édité par le Ministère de l'Éducation japonais, est paru en deux parties en octobre 1948 et juin 1949, il est donc vraisemblable qu'Ôé s'en soit servi en deuxième ou troisième année de collège. Le premier volume s'ouvre sur une longue préface qui présente les idéaux de la démocratie, dont voici quelques extraits représentatifs :

« L'esprit fondamental de la démocratie, c'est d'accorder à chacun la valeur et le respect auxquels il a droit en tant qu'individu. »

« Ceux qui savent que la vie de tous les gens qui vivent dans la même société, dans les pays voisins, ou loin par delà la mer, est aussi précieuse, ceux-là décideront sans le moindre doute de coopérer avec eux, de travailler pour le monde et pour les gens, pour fabriquer un monde

¹⁰⁰ Ôé K., [La génération d'après-guerre et la Constitution] 「戦後世代と憲法」(1964), [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 131.

de paix où il fait bon vivre. Ainsi, tous les êtres humains comprendront, si l'occasion leur est donnée de faire valoir également leurs talents, leurs mérites et leurs valeurs, que l'objectif suprême de la politique est, par la coopération de tous, d'arriver au bonheur et à la prospérité commune. C'est cela, la démocratie, et rien d'autre. »

« La démocratie est au sein de la famille, dans les villages et dans les villes. C'est un principe politique, un principe économique, l'esprit de l'éducation, et la forme de base de la vie commune des hommes qui doit régner dans tous les domaines de la société. »

Après avoir rappelé brièvement que la démocratie était « la seule voie pour que les Japonais puissent vivre en tant qu'hommes » après avoir accepté la déclaration de Potsdam (qui réclamait la capitulation sans conditions du Japon), le texte adoucit la menace en précisant « que cette voie n'est ouverte qu'à ceux qui la feront leur et l'emprunteront volontairement, et qu'elle les mènera à coup sûr à la prospérité et à la construction [d'un nouveau Japon]. Nous, le peuple japonais, devons suivre de notre propre volonté la voie de la démocratie, rebâtir la patrie anéantie par la guerre, et retrouver l'espoir et la prospérité dans nos vies ».

Le manuel cite la nouvelle constitution, insiste beaucoup sur la notion de « souveraineté populaire » et le vote à la majorité, mais n'évoque pas l'article IX et la notion de rejet de la guerre. Est-ce, se demande Hiraoka Toshio, « parce que la notion va de soi, ou bien la marque d'un certain nationalisme » ? En tout état de cause, le manuel reflète fidèlement les positions de la Constitution, celles des jeunes fonctionnaires américains progressistes qui l'ont rédigée en quelques jours – dans l'esprit du second *new deal* –, mais également, et c'est un point qu'Ôé se garde de rappeler, une position anticommuniste primaire qui s'exprime longuement au chapitre XI de l'ouvrage, [Démocratie et dictature] (「民主主義と独裁主義」).¹⁰¹

¹⁰¹ Les extraits du manuel sont tirés de HIRAOKA Toshio 平岡敏夫, [La défaite et l'éducation démocratique chez Ôé Kenzaburô] 「大江健三郎における敗戦と民主教育」, *Kokubungaku* 『國文学』, février 1979, p. 28-29. Une édition abrégée du manuel est disponible à la consultation sur le site Internet de la Bibliothèque de la Diète : http://www.ndl.go.jp/constitution/shiryo/05/002_12/002_12_001r.html

C'est dans ce manuel tant convoité qu'avec l'aide de ses professeurs, il découvre les principaux concepts de la nouvelle constitution. Dans une série de conférences données quinze ans plus tard, il rappelle l'importance qu'ils revêtent pour lui:

ぼくはいま、《主権在民》という思想や、《戦争放棄》という約束が、自分の日常生活のもっとも基本的なモラルであると感じる(...).

Aujourd'hui, je ressens cette idée de « peuple souverain » et cette promesse de « rejet de la guerre » comme les bases les plus fondamentales de ma morale pour la vie quotidienne.¹⁰²

Cette importance ne se démentira jamais : Ôé restera fidèle toute sa vie à cette « morale » politique qu'il découvre à l'âge de douze ans. Ses écrits sur le sujet sont innombrables, et il n'est pratiquement pas un entretien dans lequel il ne manque de souligner son adhésion à cette « morale ». Cependant, et on touche là à un point essentiel, il ne justifie jamais son attachement aux valeurs de la Démocratie d'Après-guerre en arguant de théorie politique. C'est un mouvement viscéral qui lui fait « harnacher » ces valeurs à son identité, ses apologies enfiévrées de jeune écrivain progressiste lui attirant autant de sarcasmes que de sympathie, comme lorsqu'il soutient que « ce n'est pas l'empereur, mais bien plutôt la démocratie, qui a permis aux Japonais de surmonter la ruine de la défaite », ce à quoi Etô Jun répondit que c'était bien plus sûrement « la volonté de s'en sortir »¹⁰³.

Les critiques les plus conservateurs, tel Etô Jun justement, ne seront pas les seuls à dénoncer cette « imagination politique » débordante d'Ôé, qui le conduira à idéaliser hors de toute mesure la Démocratie d'Après-guerre. Ainsi de Noguchi Takehiko, Suga Hidemi ou encore Karatani Kôjin, qui considère qu'Ôé se sauve de l'apologie aveugle par l'ambivalence de ses

¹⁰² ÔE K., [La génération d'après-guerre et la Constitution] 「戦後世代と憲法」, *op. cit.*, p. 132.

¹⁰³ ÔE K., [Mémoire et imagination] 「記憶と想像力」, [Volonté continue] 『持続する志』, *op. cit.*, p. 24. La réponse d'Etô formulée dans [L'après-guerre et moi] 「戦後と私」 est citée in KARATANI K., [Deux prédécesseurs~] 「二人の先行者~」, *op. cit.*, p. 314.

romans, qu'il est assez intelligent pour ne pas transformer en « romans engagés » supports de ses idéaux politiques, mais qui au contraire laissent apparaître les béances et les contradictions de ces derniers.¹⁰⁴

Vu l'âge auquel Ôé doit faire face aux bouleversements de l'après-guerre, cette irrationalité apparente n'a rien d'étonnant : le mythe de la Démocratie d'Après-guerre est peut-être le seul à même d'exorciser le précédent, et le jeune auteur n'est de loin pas le seul à en rejoindre le culte. La confiance inaltérable qu'il lui accordera au fil des décennies et de toutes les ciguës que l'histoire de l'après-guerre le forcera à avaler est déjà plus rare, et en apparence plus étonnante. A chaque crise, Ôé fera entendre la même plainte, dont voici une itération en 1964, au moment des premières fortes pressions gouvernementales pour la réécriture de la Constitution de 1946¹⁰⁵ :

この憲法を非難する声を聞くたびに、自分の人格を否定されているような不安を感じるのである。

Quand j'entends des voix critiquer cette Constitution, je ressens une angoisse, comme si c'était ma personnalité elle-même qu'on niait.¹⁰⁶

Car l'enjeu, pour lui, est de taille :

(...)戦後の日本的デモクラシーを、戦後の新教育を(...)うたがうことは、自分の精神の成長過程のすべてをうたがうことなのである。(...)ぼくらの存在そのものが、選ばれてしまった重要な選択の証拠なのである。

¹⁰⁴ NOGUCHI Takehiko 野口武彦, [Aboiements, hurlements, silence – l'univers d'Ôé Kenzaburô] 『吠え声・叫び声・沈黙—大江健三郎の世界—』, Shinchôsha, 1971. SUGA Hidemi 桂秀実, [Révolutionnaires, trop révolutionnaires – Sur l'histoire de la « révolution de 1968 »] 『革命的な、あまりに革命的な—「1968年の革命」史論』, Sakuhinsha 作品社, 2003, p. 92. KARATANI K., [Deux prédécesseurs~] 「二人の先行者~」, *op. cit.*, pp. 317-320.

¹⁰⁵ 1964 est l'année où la Commission de réflexion sur la Constitution, mandatée par le gouvernement conservateur au pouvoir pour travailler à sa révision, rend ses conclusions.

¹⁰⁶ ÔE K., [La génération d'après-guerre et la Constitution] 「戦後世代と憲法」, *op. cit.*, p. 134.

Douter de la démocratie japonaise de l'après-guerre, de la nouvelle éducation d'après-guerre, c'est douter de tout le processus de formation de notre esprit. Notre existence elle-même est la preuve du choix essentiel qui a été fait.¹⁰⁷

Il faut comprendre l'attraction qu'a pu exercer la nouveauté des mots sur l'enfant rêveur et déchiré que nous laissent entrevoir les récits cités plus haut, dans un contexte extrêmement difficile et violent. Ainsi, dans un entretien accordé en 1971, l'auteur explique à quel point le retour des appelés désœuvrés, la frustration des jeunes « laissés sur le carreau » et les difficultés de la subsistance elle-même, avec le marché noir et ses dangers notamment, engendraient dans son environnement rural immédiat une violence quotidienne.¹⁰⁸

La rencontre avec le nouveau credo démocratique est contée sur un mode aussi lyrique dans la forme que prosaïque dans ce qu'il sous-entend :

終戦直後の子供たちにとって《戦争放棄》という言葉がどのように輝かしい光をそなえた憲法の言葉だったか。

Pour les enfants, juste après la fin des hostilités, les mots de « rejet de la guerre » étaient ceux d'une Constitution baignant dans une lumière proprement éclatante.¹⁰⁹

非常に啓蒙的な情熱で先生が子どもたちに新憲法とはこんなんだと教えます。ぼくは国民主権ということはとっても好きだったですね。国家の命令があっても国民がそれに抵抗もできるとか、民主が国家のしくみを決めるといようなことがあって、これが非常によくわかると思った。そういう気分が高等学校の一年生までぼくには続いたと思うんです。

Les professeurs enseignaient aux élèves le contenu de la nouvelle constitution, avec une vraie passion d'instruire. J'aimais beaucoup l'idée de « souveraineté populaire »: que le peuple puisse *résister aux ordres de l'État*, qu'il décide de son fonctionnement : je comprenais tout ça très bien. Je crois que j'ai gardé cette sensation jusqu'à la première année du lycée.¹¹⁰

¹⁰⁷ ÔE K., [L'âme de la nouvelle génération d'après-guerre] 「新・戦後派の心」, [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 57.

¹⁰⁸ Entretien accordé au magazine *Kokubungaku* 『国文学』, janvier 1971, p. 9.

¹⁰⁹ ÔE K., [La génération d'après-guerre et la Constitution] 「戦後世代と憲法」, *op. cit.*, p. 133.

¹¹⁰ Entretien accordé au magazine *Kokubungaku*, janvier 1971, *op.cit.*, p. 10. C'est nous qui soulignons.

Cette notion de « résistance » renvoie à d'autres récits que nous avons évoqués plus haut. Force est de constater que les professeurs savaient effectivement animer les « mots débordants de vie » (生き生きした言葉)¹¹¹, et Ôé les investir :

日本は戦いに敗れた、しかも封建的なものや、非科学的なものの残りかすだらけで、いまや卑小な国である。しかし、と教師は、突然に局面を逆転させるのだった。日本は戦争を放棄したところの、選ばれた国である。ぼくはいつも、十分に活躍する最後の切札をもってランプ・ゲームをやっているような気がした。このようにして、《戦争放棄》は、ぼくのモラルのもっとも主要な支柱となった。

Le Japon a perdu la guerre, ce n'est qu'un pays insignifiant, encore bourré de résidus féodaux et non scientifiques. Cependant – et là le professeur retournait soudainement la perspective –, Le Japon est un pays élu, car il a rejeté la guerre. J'avais toujours l'impression d'être en train de jouer aux cartes, et d'avoir dans la manche un dernier atout suprêmement efficace. C'est ainsi que l'idée de « rejet de la guerre » est devenue le plus important pilier de ma morale.¹¹²

L'idée que le Japon « féodal » se serait engagé dans la guerre en raison de son arriération sociale et l'aurait perdue en raison de son arriération « scientifique », magnifiée par le choc des bombes atomiques, acquiert dans l'immédiate après-guerre une forme de vérité officielle permettant d'éluder l'épineuse question de la responsabilité, qui sera attribuée assez vite à la « clique » militariste (軍閥) représentée par les officiers jugés au Procès de Tôkyô, au premier rang desquels Tôjô Hideki. Le discours du professeur rapporté ici est particulièrement révélateur de ces stratégies de fuite discursives. Mais ces subtilités dépassent sans doute l'enfant Ôé, littéralement émerveillé par les mots magiques qui changent la défaite en victoire. La révélation quasi mystique qu'ils engendrent illumine rétroactivement le jour de la capitulation d'une lumière nouvelle :

¹¹¹ Ceux de « rejet de la guerre » que l'enfant Ôé lit, selon ce texte, dans les « essais publiés dans les journaux à l'occasion du Nouvel An » durant les premières années de l'après-guerre. ÔE K., [Mon expérience personnelle de la Constitution – Conférence] 「憲法についての個人的な体験」, [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 140.

¹¹² ÔE K., [La génération d'après-guerre et la Constitution] 「戦後世代と憲法」, *op. cit.*, p. 133.

あの日、ぼくは二度目の誕生体験したような気になることさえある。あの日からつづく、戦後数年のデモクラシー・エイジは、ぼくの中等教育のすべての時期にわたって、あつく輝かしい熱と光とを充満させた。ぼくは四国の山村の谷間で、新制中学にかよったのだったが、その時分、ぼくは、全国だったデモクラシーの気分において、東京の中学生と、おなじ場所、おなじ時点にたっていると感じて、ほとんど地域的な劣等感をもたなかったのであった。

J'ai parfois l'impression d'avoir vécu ce jour-là une seconde naissance. L'âge de la démocratie qui a commencé ce jour-là et a duré quelques années a rempli mes années de collège d'une fièvre et d'une lumière chatoyantes. J'allais au collège dans mon village montagnard de la vallée du Shikoku, et je savais qu'en même temps, dans cette atmosphère de démocratie qui s'étendait à tout le pays, je me tenais au même endroit, au même moment que les collégiens de Tôkyô, et je ne ressentais pratiquement aucune infériorité provinciale.¹¹³

Ôé ajoute, « ... de la même manière que les enfants du Shikoku sont aujourd'hui unis dans un temps simultané à ceux de Tôkyô lorsqu'ils regardent *Astroboy* à la télévision »¹¹⁴.

Plusieurs critiques relèvent dans cette insistance sur le « sentiment d'égalité » avec les enfants de Tôkyô, l'expression d'un complexe d'infériorité particulièrement prégnant. Ainsi, pour Karatani, il est évident que les enfants de Tôkyô ne voyaient pas de « lumière chatoyante » à la lecture de ce manuel, qui n'était pour eux guère plus qu'un outil, diffusant un message par ailleurs foncièrement individualiste – la promotion par l'éducation de l'individualisme fut l'un des chevaux de bataille des autorités d'occupation –. Selon lui, ces collégiens de Tôkyô, à l'inverse d'Ôé à leur égard, « n'avaient évidemment pas en tête leurs camarades de province » lorsqu'ils étudiaient ou regardaient la télévision. Ainsi, en choisissant de « voir la démocratie », Ôé s'évitait, selon Karatani, de voir « la réalité de son village provincial »¹¹⁵.

Oguma Eiji rapporte justement ces paroles d'Ôé, lors d'un débat avec Uno Kôichirô 宇能鴻一郎,

¹¹³ ÔE K., [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 17..

¹¹⁴ *Astroboy* 『鉄腕アトム』, ou *Astro le petit robot* en France, est la première série animée diffusée par la télévision japonaise, à partir de 1963.

¹¹⁵ KARATANI K., [Deux prédécesseurs~] 『二人の先行者~』, *op. cit.*, p. 316-318

romancier originaire du Hokkaidô : « comme j'ai toujours vécu à la campagne, j'ai toujours été fasciné par tout ce qui relève du centre, de la ville. »¹¹⁶

Tout aussi critique, Oketani Hideaki, né en 1932 et qui était en seconde année de collège au moment de la défaite, évoquant le texte d'Ôé cité plus haut dans lequel ce dernier déclama son amour pour le manuel [Démocratie] et les « mots magiques » qu'il enseignait, affirme qu'il n'était « même pas au courant qu'un tel manuel avait existé », et que les termes fondamentaux de la morale d'Ôé ont été loin d'avoir sur lui le même effet. Selon lui, quand l'enseignant du collège évoque devant Ôé « le Japon ayant renoncé à la guerre comme un pays élu », « pour eux, toute l'humiliation et le sentiment d'infériorité liés à la défaite sont retournés en un instant en sentiment de supériorité. Le problème est qu'Ôé n'a pas compris alors, et pas plus au moment où il raconte ce souvenir près de vingt ans plus tard, que ce "rejet de la guerre" soutenu par cette impression de retournement conserve et quelque part ravive le sentiment ultranationaliste de la guerre, quand on croyait au "corps national fondé sur la lignée impériale ininterrompue" »¹¹⁷. Oguma Eiji rapporte de nombreux exemples de cette interprétation nationaliste de l'article 9 de la Constitution, largement relayée par les journaux de l'époque.¹¹⁸

Il peut paraître sévère de critiquer Ôé pour des jugements subjectifs conditionnés par l'âge et une situation extrêmement particulière. Mais comme le montrent les textes cités, la spécificité du discours d'Ôé est justement d'être resté littéralement figé sur ces positions et de défendre unilatéralement leur validité, dans le temps, en dépit de toutes les désillusions qui ne vont pas tarder à affluer.

¹¹⁶ OGUMA E., [Démocratie d'Après-guerre et nationalisme – l'exemple des débuts d'Ôé Kenzaburô] 「『戦後民主主義』とナショナリズム—初期の大江健三郎を事例にして」, [Formation d'une nation : penser le XX^e siècle 1] 『ネイションの軌跡—20世紀を考える(I)』, Shinseisha 新世社, 2001, p. 35.

¹¹⁷ OKETANI Hideaki 桶谷秀昭, [La conscience politique d'Ôé et Etô] 「大江と江藤における政治意識」, *Kokubungaku* 『國文学』, janvier 1971, pp. 76-82.

¹¹⁸ OGUMA E., ["Démocratie" et "Patriotisme"~] 『〈民主〉と〈愛国〉~』, *op. cit.*, p. 156-160. Voir aussi DOWER J., « Buddhism as Repentance and Repentance as Nationalism », *Embracing defeat*, *op. cit.*, p. 496.

2/ La désillusion.

Les années qui suivent sont celles des premières grandes rencontres littéraires, après *Huckleberry Finn* ou *Nils Olgerson* que lui fait découvrir sa mère, le *Dit du Genji* et les quelques recueils plus ou moins abscons de poésie chinoise appartenant à son père, qui le faisaient rêver d'une carrière dans les lettres classiques, quand il ne s'imaginait pas futur scientifique en dévorant les traités de physique ou d'astronomie qu'il avait pu se procurer¹¹⁹. Il est au demeurant permis de douter de cette dernière « vocation » : Ôé l'évoque dans un essai dans lequel il prétend également avoir participé à un « concours Lépine » local pour lequel il aurait présenté un ingénieux « piège à rats à répétition ». Il est vraisemblable que cette idée lui ait été soufflée par une nouvelle de Pierre Gascar tirée du recueil *Les bêtes*¹²⁰. Procédé habituel, on l'a vu, qui voit la fiction revenir informer (ou plutôt déformer, dirait Bachelard) une réalité qui n'est d'ailleurs que matière à récit.

A cette période, Ôé découvre la poésie japonaise moderne, les écrivains japonais de l'immédiat après-guerre, mais aussi et surtout la littérature européenne, abondamment traduite et publiée dans ces années qui voient chez la population japonaise une véritable fureur de lire¹²¹. C'est surtout à partir de 1951 et de l'« exil » à Matsuyama à la fin de sa première année de lycée pour cause de maltraitance par ses petits camarades de l'établissement local, et

¹¹⁹ ÔE K., [Premier poème] 「最初の詩」, *op. cit.*, p. 442.

¹²⁰ GASCAR Pierre, *Les bêtes suivi de Le temps des morts*, Gallimard, 1953. Traduit en japonais par Watanabe Kazuo en 1955. Ce recueil est au cœur de la vocation littéraire d'Ôé puisque sa première oeuvre publiée est une variation sur une autre de ses nouvelles, *Entre chiens et loups*.

¹²¹ Parmi les poètes japonais découverts à cette époque par Ôé, citons notamment Tominaga Tarô 富永太郎, et Nakahara Chûya 中原中也 dans l'édition compilée par Ôoka Shôhei 大岡昇平. Parmi les écrivains japonais, Ôé s'intéresse notamment à Ôoka Shôhei justement, mais aussi Noma Hiroshi 野間宏, Haniya Yutaka 埴谷雄高, Takeda Taijun 武田泰淳, Shiina Rinzô 椎名麟三, Ishikawa Jun 石川淳 et Abe Kôbô 阿部公房. Enfin, il dévore les grandes monographies de Kobayashi Hideo 小林秀雄 et de Hanada Kyoteru 花田清輝. Parmi les auteurs occidentaux, il lit surtout Balzac, Camus, Dostoïevski, Kafka, Poe, Rimbaud, et enfin Sartre avec qui le premier contact est délicat, et qu'il redécouvrira à l'université.

sa rencontre avec Itami Jûzô¹²² avec qui il échange ses trouvailles, et qui reconnaît d'ailleurs déjà son talent littéraire, que se fait cette découverte.

La plus importante d'entre toutes, c'est incontestablement l'ouvrage de Watanabe Kazuo, alors professeur de littérature française à l'Université de Tôkyô, sur les grandes figures de l'humanisme de la renaissance, *Furansu runesansu danshō*¹²³. Ôé, qui déclare n'avoir alors « pas d'intérêt particulier pour la littérature ou la pensée françaises », affirme posément que cet ouvrage est « le meilleur livre »¹²⁴ qu'il ait jamais lu. Le « coup de foudre » s'explique aisément par les figures que présente l'ouvrage (pas nécessairement françaises : Erasme, Calvin, Ignace de Loyola, Luther, Henri IV, etc.), permettant à l'auteur de développer des notions telles que la « tolérance et l'intolérance », l'« esprit de libre examen », autant de *mots* qui, là encore, se gravent dans l'esprit du jeune démocrate, s'imbriquant à merveille à ceux de sa nouvelle morale politique. « Ce livre, écrit-il, montrait des hommes faibles qui cherchaient à résister pour diffuser leur pensée, qui parfois échouaient, étaient tués, mais aussi l'importance de tels hommes : je me suis dit que si j'étudiais la renaissance française, je pourrais rencontrer des gens susceptibles de me plaire. »¹²⁵

¹²² 伊丹十三 (1933-1997). Acteur et réalisateur de cinéma, fils du réalisateur Itami Mansaku 伊丹万作. Ami intime d'Ôé qui épousera sa sœur cadette, il est le modèle du héros du roman *Nichijō seikatsu no bōken* ([Les aventures de la vie quotidienne] 『日常生活の冒険』 (1964), [OKZ1:5]), qui s'achève sur son suicide. Itami lui-même se tue en 1997, peut-être sous la pression des *yakuza* que ses films ridiculisaient allègrement. Ôé lui consacra le roman *Changeling*.

¹²³ WATANABE Kazuo 渡辺一夫, [Fragments sur la Renaissance française] 『フランスルネサンス断章』, réédité sous le titre [Les hommes de la Renaissance française] 『フランス・ルネサンスの人々』, Hakuishisha 白水社, 1964. Watanabe Kazuo (1901-1975) est spécialiste de la renaissance française et traducteur de Rabelais. Il est également connu pour avoir contribué à éditer *Les voix qui nous viennent de la mer* (『きけわだつみのこえ』, Comité pour l'édition des écrits des étudiants tombés à la guerre 日本戦歿学生手記編集委員会, Département des publications de la coopérative de l'Université de Tôkyô 東大協同組合出版部, 1949. Edition française : Gallimard, 1954). Ce recueil d'écrits posthumes de jeunes appelés, dont il rédigea également la préface, aura un très large retentissement à sa parution, parmi les progressistes comme les nostalgiques du régime militariste. Watanabe et sa pensée humaniste exerceront une très grande influence sur Ôé, qui le considère comme son véritable père spirituel.

¹²⁴ ÔÉ K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, *op.cit.*, p. 28.

¹²⁵ *Ibidem*, p. 29.

Ainsi Ôé se décide-t-il pour les études françaises, et prépare les examens d'entrée à l'Université de Tôkyô, qu'il intègrera en 1954, au grand dam de sa mère qui désirait le voir rapidement terminer ses études et « rentrer dans la forêt »¹²⁶. Oguma Eiji suppose par ailleurs que cet attrait pour la France correspond également à une certaine forme de défiance envers les États-Unis, sujets de l'humiliation de l'occupation, auxquels la France est considérée alors comme « résistante ».¹²⁷

Car ces années de lycée ne sont pas toutes de miel : l'« âge de la démocratie » chanté par Ôé, avec ses réformes résolument progressistes, est de courte durée.

Sous l'autorité du général MacArthur (1880-1964), le Commandement Allié (SCAP, en fait sous le contrôle total des Américains) avait pris, dès son entrée en fonction dans les mois qui suivirent la fin de la guerre, de nombreuses mesures de démocratisation et de libéralisation sur les plans politique, social, foncier, administratif et économique. La plupart de ces orientations se reflètent dans la nouvelle constitution, qui garantit entre autres l'égalité des sexes, le vote au suffrage universel direct, les droits à l'expression, de grève et de syndication, qui génèrent par ailleurs une très forte poussée des revendications sociales, que les autorités américaines vont très vite chercher à limiter. Par ailleurs, une censure très rigoureuse en vigueur jusqu'au retour à l'indépendance de 1952 interdit toute critique publique de la politique et de l'armée américaine, toute forme de discours pouvant être interprétée comme une apologie du système militariste ou féodal, ainsi que tout discours sur l'utilisation et les effets des bombes atomiques ayant frappé le Japon.¹²⁸

Avec l'entrée dans la guerre froide (1947), la *realpolitik* remplace rapidement les idéaux progressistes des premières années de la gouvernance américaine, et il s'agit désormais

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ OGUMA E., [Démocratie d'Après-guerre et nationalisme~] 「『戦後民主主義』とナショナリズム~」, *op. cit.*, p. 40.

¹²⁸ Sur tous ces points, voir DOWER J., *Embracing defeat*, *op. cit.*, chapitres II, XII, XIII.

d'endiguer (la fameuse stratégie du *containment*) toute progression des idées communistes en Asie, y compris avant tout sur le sol japonais conçu comme premier rempart contre celles-ci. Les dernières années de l'occupation défont ainsi consciencieusement le programme des premières, et certaines des valeurs gravées de force dans le marbre de la nouvelle constitution deviennent des obstacles qu'il convient de lever. Ainsi, les manifestations trop enthousiastes sont désormais réprimées, le droit de grève limité, les fonctionnaires, enseignants et dignitaires communistes purgés aussi vigoureusement que ne l'avaient été les militaristes en leur temps – eux sont progressivement réintégrés –, et le pacifisme du Japon est mis entre parenthèse par la signature d'un Traité de sécurité plaçant le pays sous la « protection » américaine, l'arrimant de fait au camp occidental lorsqu'il retrouve son indépendance en 1952.

Du coup, ni la République Populaire de Chine et la Corée (en guerre), principales victimes, ni les pays communistes ne sont présents à San Francisco pour la signature du Traité de paix le 8 septembre 1951. Une paix séparée devra être négociée avec eux (les relations seront normalisées en 1956 avec l'URSS, un traité de paix signé en 1965 avec la Corée du Sud, et en 1978 avec la Chine). Signé le même jour, le Traité de sécurité nippo-américain (日米安全保障条約, ab. Anpo), ratifié sans limitation de durée ni possibilité de le dénoncer, prévoit notamment la conservation et la création de nombreuses bases militaires américaines sur le sol japonais. Les forces militaires stationnées pouvant être utilisées par les USA pour leurs opérations extérieures sans consultation du gouvernement japonais, et même sur l'archipel en cas de troubles.¹²⁹

¹²⁹ L'Anpo et sa révision feront l'enjeu de conflits politiques majeurs que nous présenterons plus loin. Par ailleurs, Okinawa, où la présence militaire américaine est concentrée, est exclue du traité d'indépendance et n'est restituée qu'en 1972. Même si leur nombre et leurs effectifs ont diminué au fil des décennies, la présence des bases militaires américaines et leur redéploiement reste, y compris de nos jours, un sujet épineux.

Dans le même temps, le pays opère un redémarrage économique foudroyant, dû en grande partie aux commandes américaines pour la guerre de Corée (1950-1953), pour laquelle il sert à la fois de base arrière, d'hôpital et d'usine. Un voisin dont l'éclatement n'est évidemment pas étranger à l'aventure coloniale japonaise qui vient de s'achever.

Pour les intellectuels progressistes japonais, à la signature du Traité de San Francisco qui redonne son indépendance au Japon tout en l'enchaînant au bloc occidental, le constat est amer :

思えば明治維新によって、日本が東洋諸国のなかでひとりヨーロッパ帝国主義による植民地乃至半植民地化の悲運を免れて、アジア最初の近代国家として颯爽と登場したとき、日本はアジア全民族のホープとして仰がれた。……ところが、その後まもなく、日本はむしろヨーロッパ帝国主義の尻馬にのり、やがて「列強」と肩をならべ、ついにはそれを排除してアジア大陸への侵略の巨歩を進めていったのである。(…)つまり日本の悲劇の因は、アジアのホープからアジアの裏切者への急速な変貌のうちに胚胎していたのである。敗戦によって、明治初年の振り出しに逆戻りした日本は、アジアの裏切者としてデビューするのであるか。私はそうした方向への結末を予想するに忍びない。

Quand on y pense, grâce à la Restauration de Meiji, le Japon fut le seul pays d'Asie orientale à échapper au malheur de se retrouver colonie ou semi-colonie de l'impérialisme européen ; et quand il s'est érigé audacieusement en première nation moderne d'Asie, il fut salué comme l'espoir de tous ses peuples.

... Mais peu après, le Japon s'est mis à marcher dans les pas de l'impérialisme européen, a fini par prendre place parmi les « grandes puissances », et finalement leur a grillé la politesse pour entamer à marche forcée l'invasion du continent asiatique. (...) En d'autres termes, les causes de la tragédie du Japon sont à chercher dans la mutation accélérée qui l'a vu passer d'espoir à traître de l'Asie. Le Japon, que la défaite a ramené au point de départ des premières années de Meiji, va-t-il faire ses grands débuts [dans le concert des nations] en tant que traître de l'Asie ? Je préfère ne pas penser à la conclusion probable d'une telle perspective.¹³⁰

¹³⁰ MARUYAMA Masao, [impressions depuis mon lit de malade] 「病床からの感想」, [Maruyama Masao – recueil] 『丸山眞男集』, Iwanami, 1995-1997, volume 5, p. 82.

Ainsi, le rêve d'une démocratie pacifiste s'estompe, et le jeune Ôé qui s'y raccroche comme au radeau de la méduse, constate que peut-être, quelque part en route, il a été floué.

新制高校の一年生の時、ある朝のこと、新聞を読むと、徳田球一氏や野坂参三氏の写真があつて、共産党の幹部が追放されたという記事が載っていた。やはりその時にぼくは、戦争が終わってからいわば最初の絶望的ショックを受けたと思います。

もちろんぼくは Kommunismus について知らず、野坂参三氏や徳田球一がどういう思想家かということも正確なことはなにひとつ知りませんでしたけれども、しかし、言論の自由ということを憲法に約束している以上は、これはまずいんじゃないかという暗い気分におちいっただけですね。(...)

共産党の指導者の追放後、すなわち朝鮮戦争前後を通じて、ぼくらの世界にも、あまり明るくない雰囲気がしのびこんできはじめていました。

Quand j'étais en première année de lycée, un matin, en lisant le journal, j'ai vu des photos de Tokuda Kyûichi et Nosaka Sanzô, dans un article qui expliquait que les cadres du Parti Communiste avaient été chassés. Je crois que ça a vraiment été mon premier choc de désespoir depuis la fin de la guerre.

(...) Bien sûr, je ne savais rien du communisme, et encore moins quel genre de penseurs étaient Nosaka et Tokuda, mais à partir du moment où la liberté d'expression était garantie par la Constitution, je me suis dit que ça ne pouvait être que très mauvais, et ça m'a profondément déprimé. (...)

Ensuite, à partir de leur exclusion, et de la guerre de Corée au même moment, l'atmosphère s'est faite de moins en moins respirable.¹³¹

Le jeune Ôé réalise alors ce que signifiait pour le Japon le fait d'être occupé, par cette même puissance américaine dont l'armée avait pu apparaître tantôt comme libératrice, y compris d'ailleurs pour les dirigeants communistes en question. Mais le calice doit être bu jusqu'à la lie :

おなじくそのころ警察予備隊というものができていて、それが今日の自衛隊にむかってどんどん改造されてゆくのが新聞をつうじて眼にふれるし、警察予備隊にこいという勧誘がぼく

¹³¹ ÔE K., [Mon expérience personnelle de la Constitution – Conférence] 「憲法についての個人的な体験」, *op. cit.*, p. 140. Sur les dirigeants communistes cités ici, voir *infra*, p. 89, note 173.

らの身近にある。そこでぼくは戦争放棄という戦後の日本の大看板というか、最大のモラルというか、それがすっかり踏みにじられている、辱かしめられているという気持ちをいだいた。しかもそういう現実があって、自分がそれに気づきながら、それについて口をぬぐっている、なにも感じないふりをしている、それをひどく困る悪い状態だと思い続けていました。

A la même époque a été créée la Police Nationale de Réserve, on lisait dans les journaux au fur et à mesure qu'elle évoluait, jusqu'à devenir l'actuelle Force d'Auto Défense, et on trouvait autour de nous des incitations à la rejoindre.

Là, pour moi c'était comme si le rejet de la guerre, cette grande affiche du Japon d'après-guerre, ce qui représentait sa plus grande morale, était complètement piétiné, insulté.

Et le pire, c'est que tout en étant conscient de cette réalité, je me taisais, je faisais comme si je ne ressentais rien, alors que j'avais constamment à l'esprit cette situation que je trouvais terriblement mauvaise et pénible.¹³²

Le jeune Ôé réalise qu'il y a « la loi et la réalité », « la dualité des apparences positives et de la réalité de la vie », et s'efforce de la supporter en se convainquant qu'il n'a « rien à voir avec ce gouvernement qui insulte la Constitution », qu'il est « innocent » puisqu'il n'a « pas le droit de vote »¹³³. Mais en clôturant la conférence dans laquelle il relate cette expérience de désillusion, il lance à son auditoire un appel qui résume, en une phrase, la portée et la limite de son engagement politique :

われわれはその憲法を、死んでしまった怪物、なにか自分の現実生活とは無関係なものというふうを考えることをやめて、自分の想像力でもって、憲法に自分の想像力の血を与えてみる必要があると思います。

¹³² *Ibidem.*, p. 142. La guerre de Corée (qui éclate en juin 1950) convainc l'occupant américain d'autoriser le Japon à se doter de forces armées malgré le veto constitutionnel, dont le contournement au prix de maintes contorsions sémantiques va constituer pour les gouvernements conservateurs successifs un « loisir » très prisé jusqu'à nos jours. En juillet 1950 est créée la « Force de police de réserve », rebaptisée « Force de sécurité » en 1952, puis « Force d'Auto Défense » (FAD) en 1954, date à laquelle est créée l'Agence de Défense à qui en est confiée la gestion. Cette « non-armée », source de débats et de conflits politiques tout au long de l'après-guerre, a un objectif strict de protection de la souveraineté nationale, et il faudra attendre 1992 (et la loi PKO) pour la voir intervenir dans des opérations de maintien de la paix sous l'égide des Nations Unies, dans un cadre humanitaire ou logistique.

¹³³ *Ibid.*

Nous devons arrêter de considérer cette Constitution comme une créature morte, sans rapport à notre vie quotidienne, et faire appel à notre imagination : il nous faut infuser à la Constitution le sang de notre imagination.¹³⁴

L'imagination, encore. Celle-là même qui avait déjà permis à Ôé de supporter l'expérience de la guerre et de la mort du père, doit maintenant lui permettre de supporter l'agonie des nouveaux idéaux sur lesquels il s'est reconstruit.

Pendant la guerre, l'enfant Ôé opposait à la fiction imposée par la réalité du système impérial, contestée par la réalité de la mort du père, la fiction proposée par la « vieille » des révoltes festives de la vallée, qui permettait de sauvegarder la part idéalisée dudit système (*via* la figure du rebelle comme héros combattant, transcendant la mort et le temps). Quelle fiction sublimera celle de la démocratie mise à mal par les faits ?

La désillusion du jeune Ôé est à la mesure de l'espoir suscité par les « mots » de la nouvelle constitution. Finalement, troquer l'héroïsme houleux des combats pour la quiétude d'une solidarité paisible n'était peut-être pas un si bon calcul, et dans le mouvement de balancier ambivalent liant « le sentiment de capitulation » à celui de « libération » avec lequel l'Histoire peignait à l'aquarelle l'esprit du jeune Ôé, c'est la première teinte qui reprend le dessus. Elle se retrouve largement dans ses premières œuvres romanesques, que nous évoquerons plus longuement dans les seconde et troisième parties de cette étude, mais également dans les très nombreux essais qu'Ôé publie à partir de son éclosion sur la scène littéraire en 1957. On le trouve alors en jeune romancier posant le plus souvent dans son uniforme d'étudiant, trop heureux de se voir propulser par les médias au rang de porte-parole de la jeunesse, assez fier de se voir accorder soudain tant d'importance, et comblé de pouvoir côtoyer ses idoles dans le

¹³⁴*Ibid.*, p. 150.

milieu des lettres. Il est « découvert » avec la nouvelle *Kimyô na shigoto*¹³⁵, publiée dans le journal de l'Université de Tôkyô et primée par Ara Masato 荒正人, dont Hirano Ken 平野謙 fera ensuite la recension dans un grand quotidien. Les deux sont des représentants emblématiques de la critique littéraire accompagnant les romanciers de l'immédiate après-guerre (戦後派文学 : Noma Hiroshi, Haniya Yutaka, Shiina Rinzô, Takeda Taijun, etc.), notamment à travers la revue [Littérature moderne] 『近代文学』, et ils contribueront à introduire le jeune Ôé dans le milieu des lettres. Fort de ce patronage, il se considérera lui-même comme le « successeur » de cette lignée d'écrivains de l'après-guerre auxquels il n'aura de cesse de rendre hommage.

Entre deux appels à la défense de la constitution et à la lutte contre les mesures réactionnaires du gouvernement conservateur alors particulièrement virulent, le jeune auteur trouve le temps de commenter sa première œuvre :

短い小説を書くプランをたてた時、ぼくがもうっていたのはいくつかの基本的なイメージと軸になる論理とだった。

ぼくら日本の若い人間たちが、あいまいで執拗な壁にとじこめられてしまっているというイメージ、ぼくらのあいだには真に人間的な連帯はなく、ざらざらした毛皮をおしつけあってほえる犬たちのように、ただ体をからませあっているだけだというイメージ。

そして、あいまいに閉ざされているために、しだいにリアリスチックな判断力や分析力が衰退したあげく、持続的なエネルギーもうしなつて怒りっぽく非論理的になった若い精神の生きつくところは、おおかれ少なかれファシズムにつながるという理論。

Quand j'ai conçu le projet de rédiger une courte fiction, j'avais quelques images, et une théorie qui en constituerait le pivot.

L'image de nous autres jeunes japonais, enfermés entre des murs vagues et tenaces, l'image de l'absence de réelle solidarité humaine entre nous, qui comme des chiens hurlants en se frottant les uns aux autres leur pelage revêche, ne faisons qu'entremêler nos corps.

La théorie voulant qu'ensuite, à mesure que du fait de leur enfermement ambigu, leur capacité d'analyse et de jugement réaliste décline, la destination finale pour ces jeunes esprits ayant

¹³⁵ ÔE K., [Un curieux travail] 「奇妙な仕事」(1957), [OKZ1:1].

perdu leur énergie interne, devenus irritables et dépourvus de toute logique, soit d'une manière ou d'une autre liée au fascisme.¹³⁶

Laissons pour l'instant la question de ce « nous autres jeunes japonais », grandiloquent tic de l'époque habituel chez le jeune Ôé, qui lui vaut encore, près de cinquante ans plus tard, les sarcasmes d'un Suga Hidemi¹³⁷ : la propension d'Ôé à s'« imaginer » représenter infiniment plus que lui-même lui sera en effet régulièrement reprochée. Considérons donc qu'il ne s'exprime ici qu'en son nom, pour prendre la mesure du contraste entre les récits enchantés de la parenthèse démocratique et les « images », la « théorie » que les bégaiement de l'Histoire le poussent à développer en nouvelle. Le héros de celle-ci, jeune étudiant réduit à accepter un travail dégradant, reprend en effet ce discours désabusé alors qu'il observe les chiens qu'il est chargé de conduire à leur mort, amaigris, attachés et indifférents :

僕らだってそういうことになるかもしれないぞ。すっかり敵意をなくして無気力につながれている、互いにかよって、個性をなくした、あいまいな僕ら、僕ら日本の学生。しかし僕はあまり政治的な興味を持っていなかった。僕は政治をふくめてほとんどあらゆることに熱中するには若すぎるか年をとりすぎていた。僕は二十歳だった。僕は奇妙な年齢にいたし疲れすぎてもいた。

Si ça se trouve, on est comme ça nous aussi. Mollement attachés, sans la moindre once d'agressivité, uniformes, sans personnalité, flous, nous autres étudiants japonais. Mais pour autant, je n'éprouvais quasiment aucun intérêt pour la politique. J'étais trop jeune, ou trop vieux, pour me passionner pour quoi que ce soit, y compris la politique. J'avais vingt ans, un âge bizarre, et j'étais trop fatigué.¹³⁸

¹³⁶ ÔE K., [Un écrivain en apprentissage] 「徒弟修業中の作家」, [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 40.

¹³⁷ Cf. SUGA H., [Révolutionnaires, trop révolutionnaires~] 『革命的な、あまりに革命的な~』, *op. cit.*, p. 72.

¹³⁸ [OKZ1:1], p. 8.

Les perspectives offertes à une jeunesse japonaise progressiste en cette fin des années 1950 ne sont en effet guère réjouissantes, les gouvernements conservateurs successifs poursuivant l'œuvre d'évidement de la Constitution et des acquis sociaux de l'immédiat après-guerre.

Le paysage politique japonais se fige en 1955 : le parti socialiste réunifié obtient une minorité de blocage empêchant toute révision de la Constitution. En réponse, les deux grands partis conservateurs s'unissent au sein du nouveau Parti Libéral Démocrate (PLD) qui va gouverner quasiment sans interruption jusqu'en 2009.

L'expression « retour en arrière » (逆コース) est employée à partir de 1950 au moment de l'éclatement de la guerre de Corée, pour désigner le changement d'orientation dans la politique américaine, puis japonaise, visant à revenir sur les acquis démocratiques de l'immédiat après-guerre. Cette orientation est poursuivie par les gouvernements conservateurs après le retour à l'indépendance, générant une contestation sociale extrêmement forte. C'est ainsi qu'en octobre 1956, Ôé participe à ses premières manifestations de protestation, celles de Sunagawa 砂川 en périphérie de Tôkyô (1955-1957, contre l'extension de la base militaire américaine de Tachikawa 立川), qui feront plus de mille blessés. En février 1957, l'arrivée au pouvoir de Kishi Nobusuke 岸信介 (ancien des cabinets militaristes d'avant-guerre, emprisonné en 1945 mais jamais jugé) accentue encore la tendance. En avril, Ôé participe encore au mouvement de protestation contre l'application aux enseignants du système de notation des fonctionnaires (勤務評定) destiné à les mettre au pas. Un peu partout, des conflits sociaux éclatent contre la rationalisation et ses réductions d'effectifs drastiques, notamment dans l'industrie lourde et les mines. En avril 1958, Kishi réintroduit l'éducation morale à l'école, mais échoue en novembre à faire valider son projet de loi visant à renforcer les prérogatives de la police (警察官職務執行法), qui lui aurait redonné ses pouvoirs d'avant-guerre, face à une mobilisation populaire sans précédent. En 1959, il entame les pourparlers avec les USA en vue d'une renégociation du Traité de sécurité, générant une mobilisation

progressive pour son abolition. Il est également l'un des partisans d'une modification de la Constitution visant à la rapprocher du modèle de la constitution impériale de Meiji.¹³⁹

Rien de très réjouissant, donc, pour le jeune Ôé, qui écrit en 1958, à propos des nouvelles de son premier recueil *Shisha no ogori*¹⁴⁰ :

監禁されている状態、閉ざされた壁のなかに生きる状態を考えることが、一貫した僕の主題でした。

Le fait de réfléchir à la condition d'être emprisonnés, d'avoir à vivre entre quatre murs, fut mon unique sujet.¹⁴¹

Puis commentant celles du second, *Miru mae ni tobe*¹⁴², publié la même année :

強者としての外国人と、多かれすくなかれ屈辱的な立場にある日本人(...)をえがくことが、すべての作品においてくりかえされた主題でした。

Dans toutes les œuvres, le sujet fut de dépeindre, à chaque fois, l'étranger comme fort, et le Japonais dans une position, avec des degrés variables, d'humiliation (...).¹⁴³

Cette question de l'humiliation liée à la soumission est au cœur des premières œuvres d'Ôé, mais aussi de son discours politique. Il s'en explique notamment dans l'essai *Warera no sei no sekai*¹⁴⁴ qui accompagne la parution du roman *Warera no jidai* en 1959, et se lit comme une notice qui en explique par analogie la signification politique des nombreuses descriptions d'actes sexuels et du vocabulaire afférent, d'un niveau de crudité inédit dans la littérature japonaise.

¹³⁹ Cf. ISHIKAWA Masumi 石川真澄, [Histoire politique de l'après-guerre] 『戦後政治史』, Iwanami, collection Iwanami shinsho, 1995, chapitres X-XII.

¹⁴⁰ ÔE K., *Le faste des morts* 『死者の奢り』 (1958), [OKZ1:1], *op. cit.*

¹⁴¹ Postface à *Le faste des morts* 『死者の奢り』, citée in [OKZ1:1], p. 380.

¹⁴² ÔE K., [Saute avant de regarder] 『見るまえに飛べ』 (1958), [OKZ1:1], *op. cit.*

¹⁴³ Postface à [Saute avant de regarder] 『見るまえに飛べ』, citée in [OKZ1:1], p. 380.

¹⁴⁴ ÔE K., [Notre univers sexuel] 「われらの性の世界」, [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 227.

Il y échafaude une typologie sociale binaire, séparant les hommes en général (et ses concitoyens en particulier) en *seijiteki ningen* (政治的人間) et *seiteki ningen* (性的人間), que nous pourrions traduire pour en rendre la connotation crypto-scientifique par *homo politicus* et *homo sexualis*. L'*homo politicus* serait l'homme qui « refuse l'être absolu » (*i.e.* le pouvoir incarné), qui « fait exister l'autre comme opposé à lui », alors que pour l'*homo sexualis*, « l'autre » n'existe pas : il « ne s'y oppose pas, mais s'y assimile ». L'*homo politicus* cherche à établir son moi, l'autre à le dissoudre. « Pour exister avec l'être absolu, l'*homo politicus* doit cesser d'en être un, se faire *homo sexualis*, accepter l'être absolu comme le vagin accepte le pénis, se soumettre à lui comme la femelle se soumet au mâle dominant (...), ces actes de pénétration et de soumission lui apportant, comme dans le cas de l'acte sexuel, du plaisir »¹⁴⁵.

La terminologie employée dérive de celle de Sartre (sa pièce *Les mains sales* est d'ailleurs largement mobilisée par Ôé dans sa critique des partis institués), et il s'agit de démontrer d'une part l'impossibilité pour les jeunes Japonais de « se dépasser » du fait de la situation insoluble de soumission dans laquelle ils sont enfermés, et d'autre part la perversité des partis politiques institués. Si les conservateurs entretiennent la dynamique de soumission, celle qui fait que « le Japon actuel est devenu une nation d'*homo sexualis*, qui se complait dans l'oisiveté depuis sa capitulation, gentiment soumise au mâle dominant américain », ses opposants ne valent guère mieux. Ainsi du Parti Communiste, qui « exclut les leaders de la *Zengakuren*, jeunes *homo politicus*, et n'accepte que les membres bien soumis »¹⁴⁶.

Dans la nouvelle *Miru mae ni tobe*, le personnage du journaliste américain, qui se vante de la soumission à son égard de l'amie du héros, une prostituée qui l'entretient, pontifie ainsi en reprenant cette rhétorique à son compte :

¹⁴⁵ *Ibidem*, p. 231.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 232-233. *Zengakuren* (全学連, ab. de 全日本学生自治会総連合), Fédération japonaise des associations étudiantes autogérées, créée en 1948 et dominée par les communistes jusqu'à son éclatement en factions multiples autour de 1960, elle joue un rôle majeur dans les mouvements de contestation de la période.

戦争いらい、日本人はじつにおとなしくおだやかになったんだ。かれらは決して怒らない。
(...)どんなに猥せつな姿勢でも客しだい。(...)なんとおとなしい国民なんだ。

Depuis la guerre, les Japonais sont devenus bien sages et bien gentils. Ils ne se fâchent jamais.
(...) Ils prendront les poses les plus obscènes pour peu que le client leur demande. (...) Quel peuple obéissant.¹⁴⁷

Ce discours est développé régulièrement, généralement de manière plus policée, dans les essais publiés par Ôé à cette période, en particulier après l'échec de la lutte contre l'Anpo de 1960 :

日本の青年たちが日本人に絶望しているのは、自分が日本の国造りに参加しているという実感がなからである。また、日本の政治は結局、自分たちの手に届かない所でおこなわれるのだ、という断念からである。この(...)二つの基本的な感情は、ただ一つの事実にもとづいている。日本がアメリカの支配下にあつて、日本を動かすものが日本人の意志でないという事実である。(...)この恥すべき事実がうちこわされ(...)なければならない。日本の青年が国について情熱を回復するためには日本から外国の基地がなくならねばならない。

Si les jeunes japonais désespèrent [du fait d'être] Japonais, c'est parce qu'ils n'ont pas la sensation de participer réellement à la construction du pays. Cela provient aussi de la résignation de ce que la politique du Japon se décide hors de leur portée. Ces deux sentiments fondamentaux reposent sur une seule réalité : le Japon est contrôlé par les USA, et ce n'est pas la volonté des Japonais qui meut le Japon. (...) Cette réalité honteuse doit être démolie. Pour que les jeunes japonais retrouvent la passion de leur pays, les bases étrangères sur le sol japonais doivent disparaître.¹⁴⁸

それでは、ぼくの区別する二十世紀後半の大国の基準はなにかといえば、ぼくは端的にこう思っている。外国に基地をおいているのが大国で、外国に基地をおかれてるのが小国だと。Si je devais dire quel critère distingue pour moi les grands pays de la seconde moitié du XXe siècle, voilà mon avis, en toute franchise : ceux qui ont des bases à l'étranger sont les grands pays, et les pays dans lesquels elles se trouvent sont les petits.¹⁴⁹

¹⁴⁷ ÔE K., [Saute avant de regarder] 「見るまえに跳べ」(1958), [OKZ1:1], *op. cit.*, p. 331.

¹⁴⁸ ÔE K., [Retour au Japon d'un jeune d'après-guerre] 「戦後青年の日本復帰」, [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 113.

¹⁴⁹ ÔE K., [Eléphant ou souris prétentieuse ?] 「象か気どり屋のネズミか」, *op. cit.*, p. 499.

3/ L'immense communion.

Ces sentiments de « stagnation du réel »¹⁵⁰ et d'humiliation liés à l'occupation puis à la soumission aux USA avaient conduit le jeune Ôé à renouer avec certaines des obsessions de son enfance, alors même que la situation internationale fourmille de révoltes contre l'occupation coloniale, laissant augurer d'autant de perspectives de « combats héroïques ».

Ainsi écrit-il, en 1958 :

一昨年の冬、ぼくはエジプトの土の家に泥まみれになって眠り、ナセルの軍隊に加わって戦いたいという、狂気じみて暗く、激しい情念にとらえられていたものだった。

L'hiver d'il y a deux ans, j'étais pris d'une passion violente, ténébreuse et folle : je voulais m'engager pour combattre dans l'armée de Nasser, dormir couvert de boue dans une maison d'Egypte.¹⁵¹

Hashikawa Bunzô, spécialiste de l'histoire de la pensée politique japonaise, fait l'éloge de ce texte d'Ôé peu après sa publication, « l'une des plus belles choses écrites après-guerre par un jeune d'une vingtaine d'années ». Selon lui, « parmi les jeunes d'après-guerre, il y en a bien peu qui n'ont pas été la proie d'une telle passion, violente et ténébreuse. Pour des jeunes un peu plus âgés qu'Ôé, c'est la "Corée" qui aurait pris la place de l' "Egypte". Et pour la génération au dessus, c'aurait été la "Nouvelle Guinée" ou la "Birmanie" ». ¹⁵²

Passion pour l'héroïsme, donc, ou plutôt son impossibilité. Le héros de la nouvelle *Miru mae ni tobe*, parue la même année, est un jeune étudiant en littérature française qui vit aux crochets d'une prostituée plus âgée, et tient à son client américain ce même discours :

¹⁵⁰ ÔE K., [La stagnation du réel et la littérature] 「現実の停滞と文学」, *Mita Bungaku* 『三田文学』, octobre 1959, p. 24.

¹⁵¹ ÔE K., [Un écrivain en apprentissage] 「徒弟修業中の作家」, *op. cit.*, p. 40.

¹⁵² HASHIKAWA Bunzô 橋川文三, [Structure de l'esprit de la génération d'après-guerre] 「戦後世代の精神構造」, cité in OGUMA E. [Démocratie d'Après-guerre et nationalisme~] 「『戦後民主主義』とナショナリズム~」, *op. cit.*, p. 33.

「戦いたいよ、ぼくは平和にはあきあきしているんだ。戦争がおこってくれないかとおもっているくらいだしね。 (...)若い人間が (...)その成長期を、しごく平穏ぶしな世の中ですごすことは不幸だ。戦争の激しい混乱をくぐって成長すること、それは立派な人間をいやおうなしに造るだろう。 (...)ぼくは遅れて生まれてひどい損をした」(...)

「それでおまえはエジプトかヴェトナムへ行って戦いたいと思ってたんだな」とガブリエルはくりかえした。 (...)

「エジプト人といっしょに土の家で泥まみれになって寝るんだ、そして戦う。ケンブリッジの奴らを撃ちたおしてやる。ヴェトナムのにごった川にひそんで暑さにうだりながら、パリ生まれのやつらを殺す計画をねってやる」。

« Je veux me battre, j'en ai jusque là de la paix. C'en est au point où j'aimerais bien qu'une guerre éclate. (...) Pour un jeune, (...) quel malheur d'avoir à grandir dans un environnement pacifique. Grandir pendant une guerre, survivre au chaos violent, c'est ça qui fait les vrais hommes, c'est clair. (...) J'ai vraiment perdu gros en naissant trop tard. (...)

- Et donc, tu veux te battre en Egypte ou au Vietnam ?

- Dormir couvert de boue dans une maison en terre avec des Egyptiens, et puis me battre et dézinguer des types de Cambridge. Me planquer dans une rivière trouble du Vietnam sous la chaleur accablante, et fomenter des plans pour zigouiller des parigots. »¹⁵³

« *Look if you like, but you will have to leap* », lui répond le journaliste américain qui lui propose de l'emmener avec lui dans sa mission prochaine au Vietnam. Mais le héros « se dégonfle », et l'Américain, qui s'en doutait, conclut : « il y a deux types d'hommes : ceux qui regardent, et ceux qui sautent ». L'héroïsme se refuse aux jeunes japonais : « la guerre, dit l'Américain pour le consoler, il faut attendre qu'elle vienne à soi »¹⁵⁴. Toutes les nouvelles de cette période content des miettes d'occasions manquées, le vague espoir vite étouffé d'une étincelle de passion qui ne peut prendre dans l'humidité cotonneuse qui étouffe les jeunes du Japon d'après-guerre dépeint par Ôé.

¹⁵³ ÔE K., [Saute avant de regarder] 「見るまえに跳べ」, *op. cit.*, pp. 325-327.

¹⁵⁴ *Ibidem*. Suga perçoit une connotation fascisante dans le titre de la nouvelle et du recueil dérivé d'un poème de W.H. Auden. SUGA H., [Révolutionnaires, trop révolutionnaires~] 『革命的な、あまりに革命的な~』, *op. cit.*, p. 68. Rappelons le mot de Tōjō Hideki, général tout juste « promu » Premier ministre, quelques jours avant Pearl Harbor : « Une fois dans sa vie, un homme doit savoir se jeter du haut de la terrasse du temple de Kiyomizu ». Cité in PINGUET M., *La mort volontaire au Japon*, *op. cit.*, p. 249.

C'est encore au nom de ce manque à être qu'il prétend comprendre, et expliquer, le geste du jeune assassin de l'affaire Komatsugawa (小松川高校殺人事件). A Tôkyô, le 21 août 1958, le jeune Ri (Lee) Chin.u 李珍宇, dix-huit ans au moment des faits, de père coréen et de mère japonaise et détenteur du statut bâtard de « résident coréen au Japon », étrangle une lycéenne sur le toit de son lycée. Ensuite, il revendique son « crime parfait » auprès des médias et de la police, qu'il met au défi de l'arrêter, leur avouant un second meurtre précédé d'un viol. Son accent coréen, sur les messages enregistrés puis diffusés par les médias, facilitera son arrestation. Ôé en tirera plus tard le roman *Sakebigoe*¹⁵⁵, mais voici les réflexions que lui inspire l'évènement sur le moment :

我々は、いま明治以降、もっとも英雄的でない時代に生きている。かつて若者たちは英雄的な感情を満足させる場として戦場をもっていた。(…)生きるか死ぬるかの英雄的な瞬間に立ちむかわねばならなかった。かれらはそこで、「取りかえしのつかない」ことをやるはずになっていたのである。(…) この文学好きな少年、血色の悪い少年は英雄的な事件を体験した。

Nous vivons aujourd'hui dans la période la moins héroïque depuis Meiji. Jadis, les jeunes avaient les champs de bataille pour satisfaire leur sentiment héroïque. Ils devaient traverser des instants héroïques de vie ou de mort, au cours desquels ils devaient commettre des actes « irrémédiables ». (...)

Cet adolescent anémique amateur de littérature, il a fait l'expérience d'un évènement héroïque.¹⁵⁶

Dans la suite du texte, Ôé soutient que le fait que le jeune ait été Coréen n'a « aucun lien » avec son crime, et qu'il ne faut donc surtout pas blâmer la communauté coréenne (par ailleurs très mal considérée). Or, dans le roman qu'il tirera en 1963 de cette affaire, et dans divers essais publiés ensuite, il présentera des justifications toutes différentes : ce jeune homme, déraciné, « monstrueux » puisqu'il ne serait ni vraiment Japonais ni vraiment Coréen, aurait

¹⁵⁵ ÔE K., [Hurllements] 『叫び声』 (1963), [OKZ1:5], *op. cit.*

¹⁵⁶ ÔE K., [Un tueur parmi les autres] 「人殺したちの中の一人」, [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 68.

tué pour acquérir une identité, fut-elle celle du « monstre »¹⁵⁷. Étonnamment, le critère de l'origine complètement nié en 1958 redevient alors prédominant. Dans un entretien récent, Ôé s'identifie lui-même au héros du roman qu'il rédige d'après cette affaire, mais uniquement du point de vue de l'« exilé », du « déraciné » (*uprooted*, écrira-t-il ailleurs, de sa vallée pour Tôkyô) : le désir d'héroïsme a disparu¹⁵⁸. Ou plutôt, il a été refoulé, comme on va le voir plus loin.

Dans ces premières années d'université, une autre source, liée cette fois à l'imaginaire, contribue à réveiller ce désir d'héroïsme mis en sourdine depuis la fin de la guerre : la littérature française. C'est en effet à cette période qu'Ôé découvre réellement (le premier contact a eu lieu dès le lycée) les œuvres de Sartre, et la pensée existentialiste. Ses romans (en particulier *Les chemins de la liberté*), ainsi que ceux d'autres auteurs français de l'immédiat après-guerre, réveillent en lui des sentiments que l'exorcisme démocratique avait rejetés à l'état latent¹⁵⁹.

Ôé s'attache alors à l'expression d'« immense communion » qu'il découvre dans une nouvelle de Pierre Gascar, expression qui visiblement l'a énormément marqué puisqu'il la cite

¹⁵⁷ Ôé K., [La sensation de malaise] 「困難の感覚ということ」(1962), [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 188. Evoquant la figure du jeune assassin telle qu'il la développée dans son roman [Hurlément], Ôé soutient que c'est la sensation de double exclusion du jeune homme (ni Japonais, ni Coréen) qui le mène au meurtre et à l'auto dénonciation comme forme d'autoréalisation de soi.

¹⁵⁸ Ôé K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 71. Sur le « déracinement », voir Ôé K., [Un jeune retardataire] 『遅れてきた青年』, Shinchôsha, collection Shinchôsha Bunko (poche), 1970, postface, p. 557-558.

¹⁵⁹ En 1959, année où il décide de quitter l'université pour se consacrer exclusivement à la littérature, son mémoire de fin d'études, « sur les images dans les romans de Sartre », est consacré à la question de l'imaginaire chez Sartre, s'appuyant principalement sur *L'âge de raison*. On peut en avoir un aperçu théorique dans Ôé K., [Sur les images dans *L'âge de raison*] 「“分別ざかり”のイメージについて」, [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 155. Durant ces années, Ôé découvre également Céline, et les romanciers américains puis anglais : Norman Mailer, Henry Miller (qui lui fournissent l'idée et la rhétorique du « sexe comme outil » en littérature), Saul Bellow, William Faulkner, James Jones puis D.H. Lawrence. Aussi, en plus des écrivains japonais de l'immédiat après guerre, les « nouveaux auteurs de la troisième voie » (第三の新人) : Shôno Junzô 庄野潤三, Kojima Nobuo 小島信夫, Yoshiyuki Junnosuke 吉行淳之介, Yasuoka Shôtarô 安岡章太郎.

ensuite régulièrement dans ses essais et entretiens pour évoquer ce que la guerre peut receler de fantasmagique. Voici le passage en question, tiré de la nouvelle *Les chevaux* :

Un orage qui n'avait pas encore éclaté et qu'on avait vu monter de l'est, une heure plus tôt, alors que le jour finissait, obscurcissait la nuit. (...)

Ce doux pays, cet orage... la guerre était déclarée depuis deux jours et, pendant ces dernières heures d'une vie qui n'avait pas encore tout à fait perdu le visage de la paix, les êtres, un peu sanctifiés par leur surprise, s'attardaient dans un état d'émotion simple et de silence, que bientôt, demain peut-être, remplaceraient la passion des faits et l'instinct du combat.

Peer ne se sentait pas seul au sein de cette nuit ; après tant d'orages qu'il avait fait siens, qu'il avait fait se ruer sur sa tour solitaire, il assistait enfin à un orage sur le monde, à un orage vers lequel toutes les faces de ses semblables et toute la face de la terre se tendaient. Seulement, il ne pouvait pas s'empêcher de penser que, par la suite, cette immense communion ne serait plus amenée que sous des symboles moins purs et demandant moins de passivité.¹⁶⁰

Et ce qu'il a éveillé chez Ôé à sa lecture, tel qu'il le décrit quelques années plus tard :

この主人公がやがては脱走兵となってしまうだけに、ぼくはかれが戦争のはじまりとともに感じた《宏大な共生感》に興味をいだかないではいられない。戦争に、孤独な人間たちをそのようにむすびつける磁力があるのだ、と戦争体験家にいわれれば、ぼくはそれを信ずるほかないのである。(...)

戦争にさして協力的でないガスカルの主人公さえ、戦争の開始に《宏大な共生感》をあじわうのだから、スペイン市民戦争の人民共和派の人々が戦争のはじまりにたちまち広く深い連帯感をもって、サリュド！と叫び、握った拳をあげて挨拶した風景は、マルローの小説のなかできわめて説得力がある。ぼくはふたたび自分の内部に戦争への憧憬をみだしたものであったし、スエズ戦争のときには大学の友人たちと義勇軍募集の噂を追いかけてたりもした。

D'autant plus que ce héros finit ensuite par désertir l'armée, je ne peux pas m'empêcher d'éprouver de l'intérêt pour l'« immense communion » qu'il a éprouvée avec le début de la guerre. Si quelqu'un qui a fait la guerre me disait qu'on y trouve une force magnétique à même de lier ainsi les individus solitaires, je ne pourrais que le croire. (...)

Comme même le héros de Gascar, qui n'était pas spécialement favorable à la guerre, ressent au début du conflit cette « immense communion », les scènes décrites dans le roman de Malraux

¹⁶⁰ GASCAR Pierre, *Les chevaux*, in *Les bêtes suivies de Le temps des morts*, op. cit., p. 11.

où les gens du camp républicain, au début de la guerre civile espagnole, éprouvent ce large et profond sentiment de solidarité quand, le poing levé, ils crient « *salud!* », m'ont semblées très convaincantes. Alors, je retrouvais à nouveau en moi cette fascination pour la guerre, et au moment du conflit de Suez, avec mes amis de l'université, je guettais les rumeurs d'engagement volontaire.¹⁶¹

L'exaltation de la lutte et de la solidarité qu'elle entraîne est en effet bien plus présente, et celle-ci « imaginable », chez ces auteurs étrangers, en particulier chez un Sartre pour qui la glorification de la résistance relève d'une exigence personnelle vitale, que chez les romanciers japonais de l'après-guerre chez qui la guerre n'est que folie, ruine et compromission. Quoique. Ainsi peut-on trouver un tel passage, dans une œuvre aussi emblématique de cette orientation que *Kurai e* de Noma Hiroshi, alors que le héros tente sans succès de sauver des flammes son recueil de reproductions de tableaux de Bruegel:

このとき、この画集の置かれていた工場の寄宿舎の居室がやけて行くのを見ながら、深見進介の心はいよいよ暗く、防空頭巾と鉄帽の下の彼の顔は、大きな戦争がかれの生命から呼び出した生き生きとした生命の緊張のために輝いてはいたが、さらに一層暗かった。

A cet instant, alors qu'il regardait brûler la chambre de la pension de l'usine où se trouvait ce recueil, l'âme de Fukami Shinsuke était obscurcie, et son visage, sous le casque de fer et le tissu ignifugé, *même s'il brillait de la tension frémissante de la vie que la grande guerre éveillait en lui*, l'était plus encore.¹⁶²

Ainsi, une fois encore, les Écrivains de l'après-guerre auront devancé Ôé dans l'examen de leurs obsessions, lui qui au moment de prendre la plume pour écrire en fiction le malaise de sa génération, confiait son angoisse face à ses illustres prédécesseurs :

¹⁶¹ ÔE K., [La guerre en moi] 「ぼく自身のなかの戦争」, [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 124.

¹⁶² NOMA Hiroshi (1915-1991), [Sombre tableau] 「暗い絵」 (1946), [Anthologie de la littérature de l'ère Shôwa] 『昭和文学全集』, Shôgakukan 小学館, 1987, p. 529. C'est nous qui soulignons.

Noma, communiste ayant participé à la guerre (aux Philippines notamment, d'où il sera interné pour « pensées subversives »), est l'un des romanciers les plus importants de l'immédiat après-guerre. La nouvelle *Kurai e*, publiée en 1946 et décrivant les atermoiements de jeunes étudiants révolutionnaires avant-guerre, partagés entre leurs convictions et leur égoïsme, aura un très grand retentissement.

ぼくが小説を発表しはじめたとき、いつも心にかかっていたのは、これはすでに戦後文学者がのりこえた問題でないか？という不安だった。(…)あの、中国とか治安維持法とか、軍隊とか、二・一ストとかパンパン風俗とかを悠々と体験してきている小肥りの暗い顔つきの怪物たちは、いま、平和な時代のガラス箱のなかで育ったぼくが考えついた地獄など、すっかり書きつくしてしまっているのではないか？

Quand j'ai commencé à publier des fictions, j'avais toujours une angoisse au cœur : et si les Écrivains de l'après-guerre avaient déjà surmonté ce problème ? Ces monstres au visage rondouillard et sombre, qui avaient vécu pas à pas la Chine, la Loi sur la sécurité publique, l'armée, la grève du premier février et les *pan-pan girls*, n'avaient-ils pas déjà tout écrit de l'enfer que j'avais imaginé, moi, élevé dans la couveuse de mon époque de paix ?¹⁶³

Mais c'est bien l'enfer doucereux de cette époque de paix qui le fait rêver à la guerre civile espagnole, qui lui apparaît à travers les livres d'histoire ou les récits de Malraux ou d'Hemingway :

それは人間的で、感動をさそう、あるいは非人間的で憤激と悲しみをさそう。しかしそれらすべてをふくめていかにも失われたユートピアの武勲詩の印象があるのだった。(…)

ぼくはむしろこの戦争のなかの人々に嫉妬を感じるほどだ、ああ、このようにして人間が戦ったのだ！という感慨にとらえられる。しかし、それはすでに百年前の戦争なのだ、というようにもぼくは思うわけである。(…)

ロマネスクな戦争の時代は終わったのだ。

C'était humain, provoquant l'émotion, ou inhumain, provoquant l'indignation et la tristesse. Mais, et avec tous ces sentiments, cela donnait l'impression d'être la chanson de geste d'une utopie perdue. (…)

¹⁶³ ÔE K., [Comment ai-je saisi la littérature d'après-guerre] 「戦後文学をどう受けとめたか」, [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 176. La définition d'Ôé des « Écrivains de l'après-guerre » (戦後文学者) est plus personnelle que celle, moins idéologique mais établissant plusieurs subdivisions temporelles, des dictionnaires. Pour lui, « ce sont d'abord des intellectuels, qui ont fait l'expérience de la guerre, qui en littérature sont passés par Dostoïevski jusqu'au symbolisme, et qui sont attachés à l'idée du réalisme socialiste. » ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 61.

La Loi sur la sécurité publique (治安維持法) désigne une loi ultrasécuritaire promulguée en 1925 par le régime militariste. La « grève du premier février » désigne le mouvement de protestation sociale contre le gouvernement Yoshida devant aboutir à une grève générale prévue pour le 2 février 1947, interdite au dernier moment par MacArthur. Enfin, le terme *panpan* (パンパン), à l'origine incertaine (peut-être importé des îles du Pacifique Sud assimilées durant la phase d'expansion japonaise durant la première guerre mondiale), désignait durant l'occupation américaine les prostituées « spécialisées » dans la clientèle étrangère.

C'en est au point où je ressentirais plutôt de la jalousie pour ceux qui ont vécu cette guerre...
Ah, c'est ainsi que les hommes se sont battus ! Voilà l'émotion qui m'assaille. Mais cette guerre me semble aussi vieille d'une centaine d'années. (...)

Le temps des guerres romanesques est terminé. ¹⁶⁴

Cette guerre, utopie poétique, ne lui inspire « aucune peur ». Au contraire, telle qu'elle apparaît dans ces extraits, elle n'est plus seulement source d'héroïsme, mais aussi de fraternité communautaire, sentiment que nous l'avons vu éprouver quelques années plus tôt, quand le jeune collégien provincial qu'il était se sentait intégré, au même titre que ses homologues tokyoïtes, dans cette communauté nationale créée et unifiée par la magie de la démocratie. Sentiment qui se superpose, à la lecture de ces récits, à un autre contexte, plus ancien encore : quand « enfant, dans la forêt », il savait que « si la guerre continuait de la sorte », lui et ses camarades « seraient sans doute tués », mais « dans l'immense communion qu'ils ressentiraient » en tant que « fils de l'empereur ». ¹⁶⁵ Il faut admirer les contorsions d'Ôé qui tente de concilier son obsession guerrière et sa volonté de respecter ses nouvelles valeurs humanistes dans la conclusion du texte précité évoquant l'« utopie » de la guerre, dans laquelle il rêve en évoquant l'ébauche d'un récit de science-fiction, à une humanité réunie dans l'« immense communion » d'une résistance à une offensive martienne ! L'essai s'achève sur une ultime contorsion, lorsque Ôé, après avoir fait état de sa « peur panique » d'une guerre réelle, s'interroge « en une sombre rêverie » sur la possibilité pour lui de « savourer de son vivant » cette « immense communion ». ¹⁶⁶

Mais dans la mesure où le jeune romancier Ôé a placé les valeurs pacifistes de la nouvelle constitution au centre de sa vie morale, en a fait le socle de son identité même, qu'il consolide consciencieusement en manifestant et écrivant en leur nom dès qu'il le peut dans ces années

¹⁶⁴ ÔE K., [La guerre en moi] 「ぼく自身のなかの戦争」, *op. cit.*, p. 126, 127.

¹⁶⁵ ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 71.

¹⁶⁶ ÔE K., [La guerre en moi] 「ぼく自身のなかの戦争」, *op. cit.*, p. 130.

de notoriété nouvelle et d'offensives réactionnaires, il peut difficilement se permettre de vivre au grand jour les obsessions de son ancien moi. Il est intéressant de lire que non seulement il les reconnaît, mais cherche consciemment à réprimer ce qu'il qualifie de « désir de mort flamboyante tapi aux tréfonds de [lui]-même ».¹⁶⁷

Ainsi conclut-il sa rêverie sur l'Égypte de Nasser :

日本の文明批評家たちは、サルトルが絶対協力作家に対したような、右翼の胎動にきびしい眼をむけない。したがってぼくは一昨年の冬、ぼくにつきまとった非論理的で甘美に英雄的な衝動を再び押しつぶす責任を自分自身に持っているのだ。

Les critiques culturels japonais, à l'inverse d'un Sartre à l'égard des écrivains ouvertement collaborateurs, ne portent pas un regard sévère sur les soubresauts de l'extrême droite. C'est pourquoi j'ai la responsabilité de réprimer moi-même les impulsions suavement héroïques et irrationnelles qui se sont emparées de moi, pendant cet hiver d'il y a deux ans.¹⁶⁸

Réprimer soi-même une pulsion, voilà qui n'a rien d'évident. Réagissant en 2007 aux critiques concernant la révélation par son ami Günter Grass de son enrôlement dans les Waffen-S.S.¹⁶⁹, Ôé rappelle ses propres contradictions :

私自身、戦争中は軍国主義時代の絶対天皇崇拜の少年ですよ。戦争に行つて死ぬことを夢見ていた。それが戦後、民主主義の社会に心から入れ込んでしまう。それこそ右に左にヴァシレーションする。そうやって極端に揺れながら生きてきた自分のがあ(って、それはすべて小説家としての自分を構成している。

Moi-même, quand j'étais enfant pendant la guerre, je vouais un culte à l'empereur absolu de l'époque militariste. Je rêvais d'aller mourir à la guerre. Et cela ne m'a pas empêché d'entrer ensuite à cœur perdu dans la société démocratique. Voilà un beau mouvement de vacillation de droite à gauche. J'ai vécu ainsi, en oscillant entre les extrêmes, et tout cela a composé l'écrivain que je suis.¹⁷⁰

¹⁶⁷ ÔE K., [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 89.

¹⁶⁸ ÔE K., [Un écrivain en apprentissage] 「徒弟修業中の作家」, *op. cit.*, p. 42.

¹⁶⁹ Dans un entretien publié par la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* le 12 août 2006, précédant la parution de son autobiographie. Grass, né en 1927, est lauréat du prix Nobel de littérature en 1999, cinq ans après Ôé.

¹⁷⁰ ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 274.

Oda Makoto qui collaborera avec lui au sein du Collectif citoyen pour la paix au Vietnam (へ平連) à partir de 1965, décrivait ainsi la posture « acrobatique » du jeune essayiste Ôé à l'occasion de la parution cette même année de son recueil d'essais lucidement intitulé *Genshuku na nawawatari* [Solennel funambule] : « en deux mots, il y a le Ôé jeune d'après-guerre arrivé en retard pour la guerre, cette "occasion d'être héroïque", qui souffre de mauvaise conscience, d'irritation et de regret par rapport à ça, et le Ôé champion de la Démocratie d'Après-guerre : entre les deux, il y a un fil tendu, et lui fait des allers-retours dessus comme un funambule »¹⁷¹.

Mais en tout état de cause, à la fin des années 1950, il s'agit justement de ne pas vaciller, car le pays se prépare alors au grand choc, que les progressistes considèrent comme la véritable épreuve du feu pour la démocratie d'après-guerre, celle qui doit lui permettre de dépasser le statut de parenthèse enchantée ou d'aréopage de beaux concepts illusoire pour s'imprimer dans l'esprit du peuple et dans la réalité historique du Japon : la renégociation du Traité de sécurité nippo-américain, programmée pour le printemps 1960.

Cette lutte peut-elle être la cause nouvelle qui viendrait combler le vide qu'a laissé la défaite dans l'esprit des jeunes Japonais, libres mais perdus, et qui conduit Ôé à refouler, encore et encore, sa douceuse nostalgie de la guerre ?

ぼくは若いものの一人として証言するが、絶対に戦争を望んでいない。(...)

ぼくらはつい、あの英雄的な戦争の時代！ などと呻きかねないだけに、よりしっかり精神の方向を見きわめつづけていなければならない。(...)

¹⁷¹ ODA Makoto 小田実, [*Genshukuna nawawatari* d'Ôé Kenzaburô] 「大江健三郎『厳粛な綱渡り』」, [Travaux complets d'Oda Makoto] 『小田実全仕事』 volume 8, Kawade Shobô Shinsha 河出書房新社, 1970, p. 244. Sur le Collectif citoyen pour la paix au Vietnam (*Beheiren*), voir *infra*, p. 151, note 281. Oda Makoto (1932-2007), écrivain et militant pacifiste de la même génération qu'Ôé connu notamment pour son récit de voyage autour du monde [Je veux tout voir !] 『何でも見てやろう』 (1961), paru alors que les voyages à l'étranger étaient encore réglementés (la libéralisation aura lieu en 1964).

日本の青年は、自由な眼で現実を見る資格をあたえられているが、かれの未来はその自由な個人の眼でさがしもとめなければならない。平和な時代に青年として生きることの苦しみは、この個人の目の自由という刑を負った孤独な青年の苦悩である。かれは勇気をもってこの刑に耐えねばならないが、戦争の時代の青年の勇気を、国家とか天皇とかがささえてくれたような事情は、一九六〇年の日本人青年にはないのだ。

J'en témoigne ici en tant que faisant partie de la jeunesse : je ne veux absolument pas d'une guerre. (...)

Dans la mesure même où nous en sommes réduits à gémir sur « cette époque de la guerre héroïque ! », il nous faut nous assurer continuellement d'une orientation plus ferme pour notre esprit. (...)

Le jeune Japonais est doté de la capacité de voir la réalité d'un œil libre, mais c'est avec ce regard d'individu libre qu'il doit chercher son avenir. La souffrance du jeune homme qui vit à une époque de paix, c'est celle du solitaire condamné à cette peine qu'est la liberté du regard de l'individu. Il doit endurer cette peine courageusement, mais les bases qui soutenaient le courage d'un jeune pendant la guerre, comme la nation ou l'empereur, elles ne sont plus là pour le jeune japonais de 1960.¹⁷²

Derrière le « nous » de majesté et la rhétorique sartrienne désormais familière, on lit toute l'ambiguïté des désirs du jeune Ôé : la liberté est solitude, et si le courage consiste désormais à la supporter, ne pourrait-on pas trouver une valeur substitutive à celles de « l'époque de la guerre héroïque » pour la surmonter comme alors, et retrouver la solidarité de l'« immense communion » ? C'est dans les « gémissements » de semblables textes que transparaissent les causes profondes de l'attachement viscéral d'Ôé à la Démocratie d'Après-guerre.

¹⁷² ÔE K., [Un Japonais à vingt ans] 「二十歳の日本人」, [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 60.

CHAPITRE III/ 1960-1963 : De l'Anpo aux victimes.

1/ L'Anpo et l'après.

De scission en recomposition, au fil des soumissions ou des frictions avec un parti communiste influent et orgueilleux, mais dont la prégnance sur la scène politique a oscillé au fil des attermolements de ses dirigeants et des consignes moscovites¹⁷³, les associations étudiantes s'organisent, politiques ou formellement apolitiques, et viennent porter leur aide aux innombrables luttes qui secouent en cette fin de décennie 1950 un Japon sous la coupe d'un gouvernement particulièrement réactionnaire, dirigé par un premier ministre que les forces progressistes adoreront détester : Kishi Nobusuke.

Ôé apporte sa contribution à l'écot progressiste : il proteste en écrits, et manifeste beaucoup, puisque « les écrivains de l'après-guerre et les théoriciens du mouvement comme Maruyama Masao (...) n'étaient plus en âge de le faire tous les jours »¹⁷⁴. De fait, si les manifestations sont d'abord pacifiques (quand les étudiants réaliseront que le gouvernement ne plierait pas,

¹⁷³ Fondé en 1922, le Parti Communiste Japonais (PCJ) est légalisé pour la première fois à la fin de la guerre, jouissant alors d'une grande popularité : ses dirigeants, Tokuda Kyûichi, Shiga Yoshio 滋賀義雄 et Nosaka Sanzô font partie des rares progressistes à ne pas avoir « renié » leur engagement sous la pression des autorités d'avant-guerre, les deux premiers sortant de ce fait de quinze ans de détention, le troisième de seize ans d'exil en Chine. Le parti passera à la clandestinité et à la lutte armée en 1950 suite aux critiques du *Kominform* lui reprochant sa mansuétude à l'égard de l'occupant américain d'abord qualifié de « libérateur », changement de cap qui détériorera grandement son soutien populaire et son unité. Revenu à la légalité en 1955, il fait ensuite les frais de la désillusion générée par la critique de Staline et la répression en Hongrie et en Pologne (1956) par Khrouchchev, et se voit déborder dans les années 1960 par la nouvelle gauche. Il est alors sujet à de brusques changements d'orientations en fonction des rapports de force entre pro-soviétiques et pro-chinois, se manifestant par des exclusions régulières, notamment d'écrivains sympathisants, quand ils n'en démissionnent pas. Nakano Shigeharu 中野重治, Haniya Yutaka, Noma Hiroshi et Abe Kobô quittent ainsi le parti à cette période. Ôé fait partie des rares écrivains progressistes japonais à ne pas avoir été influencé par la théorie marxiste. On a déjà vu qu'il critiquait vertement l'autoritarisme de l'appareil du PCJ (cf. *supra*, p. 75). Il reprend également à son compte les critiques de Sartre formulées dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, reconnaissant que si le Parti « donne une direction à suivre », il contribue surtout à « bloquer la liberté des écrivains » qui s'en réclament, les condamnant à « stagner ». ÔE K., [Un jeune auteur et ses critiques] 「批評家と若い作家」, [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 51.

¹⁷⁴ ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 66.

elles se feront bien plus violentes), la réaction policière l'est moins, sans parler de celle des diverses milices d'extrême droite encouragées à lui prêter main forte.

Après l'armistice précaire de Corée, la dégradation de la situation en Indochine depuis la défaite française de 1954, et la tension dans le détroit de Taiwan (les communistes, vainqueurs en 1949, bombardent quotidiennement les îlots nationalistes depuis 1957), les Japonais craignent d'être entraînés dans une guerre américaine en Asie. Fin 1958, Kishi leur réclame donc une renégociation du Traité de sécurité dans un sens plus favorable au Japon, alors que la gauche réclame son abolition. En novembre 1959, il obtient un accord mais la ratification prendra plus de six mois. Les manifestations sont incessantes jusqu'à la ratification du traité le 19 mai 1960. Ce soir-là, les députés du Parti Libéral Démocrate au pouvoir votent l'approbation du nouveau Traité, ainsi qu'une prolongation de la session parlementaire nécessaire pour la faire valider par le Sénat, après minuit, dans l'intervalle record de treize minutes, après avoir fait évacuer de force par la police leurs homologues socialistes qui « jouaient la montre ». La méthode employée génère un électrochoc dans l'opinion publique, et décuple la popularité d'un mouvement de protestation jusqu'alors concentré autour des étudiants et des sympathisants progressistes. Le vote du Traité entraîne également une radicalisation du mouvement, qui transpose sa frustration contre Kishi et son cabinet dont il réclame la démission immédiate.

Le président Eisenhower est attendu en visite officielle un mois plus tard pour fêter l'évènement, mais le dix juin, son attaché de presse venu préparer sa visite doit être évacué en hélicoptère suite à la pression des manifestants qui l'« accueillent » à l'aéroport de Haneda. Le quinze juin, le sénat examine le texte sur fond de grève générale dans tout le pays, pendant que les manifestants devant la Diète se battent avec la police, les *yakuza* et les milices d'extrême droite. Une jeune étudiante communiste de l'Université de Tôkyô, Kamba Michiko,

trouve la mort, ce qui choquera tout le pays : le lendemain, les sept plus grands quotidiens signent un éditorial commun sur la « démocratie en péril ». Kishi, après avoir un temps envisagé de faire intervenir les Forces d'Autodéfense suite à la radicalisation du mouvement en juin, demande à Eisenhower d'annuler sa visite et finit par démissionner sitôt le traité ratifié par le Sénat, avec la satisfaction du devoir accompli.

Dans sa nouvelle version, le désormais « Traité de coopération mutuelle et de sécurité » peut être dénoncé par chaque partie à partir de 1970, et mentionne l'article IX de la Constitution, base solide permettant au gouvernement japonais de refuser aux États-Unis le réarmement massif qu'ils réclament. Les forces américaines perdent le droit d'intervenir dans l'archipel en cas de troubles, et devront désormais, en théorie, consulter le gouvernement japonais avant toute intervention depuis leurs bases sur des théâtres extérieurs, mais cette disposition ne sera jamais appliquée.¹⁷⁵

Pendant la période décisive d'avril-mai 1960, durant laquelle Ôé participe aux manifestations et s'engage au sein de l'Association pour la Critique de l'Anpo (安保批判の会) et de l'Association du Jeune Japon (若い日本の会)¹⁷⁶, ses essais, s'ils sont marqués par un certain lyrisme, ne font pas preuve d'un enthousiasme délirant, ce qui se conçoit aisément car le gouvernement est intraitable. Ainsi, après le vote rocambolesque du 19 mai confirmant la prorogation du Traité :

警官たちは国会議事堂によびこまれ、かつて選挙の日、自分も駆使した民主主義の権利をみずから踏みにじらねばならなかった。(...)

¹⁷⁵ BOUISSOU Jean-Marie (dir.), *Le Japon contemporain*, Fayard/CERI, 2007, p. 67-68, 498 ; ISHIKAWA M., [Histoire politique de l'après-guerre] 『戦後政治史』, *op. cit.*, p. 92.

¹⁷⁶ Associations d'intellectuels fondées respectivement en 1959 et 1958, regroupant des personnalités de sensibilités politiques diverses, et consacrées à la protestation contre les projets de loi réactionnaires du gouvernement Kishi, puis l'Anpo.

しかし日本人を戦争がまきこみ、再び日本が崩れついえる日がきたなら、警官たちも気づくだろう、今殺される自分の首をしめている手は、自分の手によって準備されたものであると。
(...)

この民主主義汚辱の日、自民党長老たちだけが笑って拍手していた。(…)

ほかに笑っているものはなかった。警官も、学生たちも、国会前で雨に濡れて、憂鬱な顔を睨み合っていた。(…)日本で核兵器の番をしている外国兵も、憂鬱そうに、おお、ノオなどといっていた。(…)

国会前のこの学生たちが、ずっと幼かったころ、ある日突然に、かれらは民主主義の子となった。そして今日、かれらは雨に濡れて震え、警官や右翼のおどかしにも震えながら、十五年間それによって育ってきた、民主主義の死にたっているのである。

Les policiers ont été appelés dans l'hémicycle de la Diète, et ont du piétiner le droit démocratique qu'ils avaient eux-mêmes exercé les jours d'élections. (...)

Mais le jour où les Japonais seront à nouveau impliqués dans une guerre, où le Japon redeviendra un champ de ruines, les policiers eux aussi s'en rendront compte : qu'au moment de mourir, ces mains qui les étrangleront, ce sont leurs propres mains qui les auront guidées.

En ce jour de honte à la démocratie, les vieillards du PLD étaient les seuls à applaudir en souriant. (...)

Personne d'autre n'a souri. Devant la Diète, trempés sous la pluie, les policiers et les étudiants se toisaient tristement. (...) Le soldat étranger chargé de faire le guet à l'arme atomique à la porte du Japon, aussi attristé qu'eux, a fait « oh, no ! » (...)

Les étudiants devant la Diète, dans leur tout jeune âge, un jour soudainement, sont devenus les enfants de la démocratie. Et aujourd'hui, frissonnants et dégoulinants sous la pluie, tremblants sous les menaces des policiers et des milices de droite, ils assistent à la mort de cette démocratie, celle-là même qui, ces quinze dernière années, les a élevés.¹⁷⁷

Karatani Kōjin soutient que « chez tous les progressistes défenseurs de la Démocratie d'Après-guerre », on trouve une tendance à « passer sans transition de la joie au désespoir » et à « court-circuiter » directement du « je au collectif »¹⁷⁸. On peut certes douter que de nombreux soldats américains aient éprouvé l'angoisse que leur prête ici Ôé, ou même que les dizaines de milliers de manifestants ayant encerclé la Diète ce soir-là se soient considérés

¹⁷⁷ ÔE K., [La démocratie a été piétinée] 「民主主義は踏みこまれた」, [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 92.

¹⁷⁸ KARATANI K., [Deux prédécesseurs~] 「二人の先行者~」, *op. cit.*, p. 312.

comme les « enfants de la démocratie ». Pour le reste, la métaphore funèbre est de rigueur, car c'est bien ce soir du 19 mai que tout s'est joué. Ôé poursuit :

しかし、この若者たちはルールをまもった。テロも行わず、嘘もつかず、かれらは勇気をもって自己の怒りと悲しみと不安を抑制し、ルールをまもった。

それにもかかわらず、恥知らずにも、国会議事堂のなかで岸首相はルールを破ったのだ。

Mais ces jeunes ont respecté les règles. Sans tomber dans le terrorisme, ni dans le mensonge, ils ont maîtrisé vaillamment leur colère, leur tristesse et leur angoisse, et ont respecté les règles. Et pourtant, dans l'enceinte de la Diète, en toute impudence, le premier ministre Kishi les a enfreintes.¹⁷⁹

Ce rappel aux règles du jeu pourrait sembler dérisoire, s'il n'en appelait pas justement à celles de ce fameux « jeu de cartes » de l'Histoire que l'enfant Ôé croyait encore, en 1947, pouvoir retourner de la défaite à la victoire avec le « dernier atout » de la démocratie. Le lien fortuit des deux textes dit toute la détresse de l'auteur, qui conclut sur une menace envers Kishi : qu'il « démissionne » – prix de consolation que réclament alors la plupart des déçus du vingt mai –, ou qu'il en réponde aux « âmes des victimes de la guerre atomique » à venir, voire à des jeunes devenus « démocrates de combat »¹⁸⁰. Etrange attelage d'obsessions passées et à venir, sur lesquelles nous reviendrons.

C'est sur cette malédiction qu'Ôé quitte le pays pour un séjour d'un mois en République Populaire de Chine, au sein de la troisième Délégation des Ecrivains Japonais. Il est littéralement ébloui par sa découverte de la Chine communiste dont il semble mesurer la réussite politique à l'aune de critères imparables : l'humour, le sourire éclatant et les « yeux qui brillent » de ses interlocuteurs. La bonne humeur est visiblement contagieuse, car en suivant de loin l'évolution de la lutte contre l'Anpo au Japon, Ôé retrouve le moral, pour autant que l'on puisse en juger d'après les textes qu'il publie à son retour, alors que la lutte

¹⁷⁹ ÔE K., [La démocratie a été piétinée] 「民主主義は踏みにじられた」, *op. cit.*, p. 92.

¹⁸⁰ *Ibidem.*

vient de se conclure sur l'échec qu'est la prorogation automatique du traité le dix-neuf juin, malgré les quelques 330 000 manifestants hurlant leur colère et leur frustration autour d'une Diète assiégée.

一九六〇年の夏、ぼくは北京のホテルで、(...)『人民日報』を読んでは興奮していた。安保問題をめぐっての日本人の動きが、そこには行きいきと運動エネルギーにみちて報道されていた。

A l'été 1960, dans un hôtel de Pékin, je m'enthousiais à la lecture du *Quotidien du Peuple*. Les activités des Japonais contre l'Anpo y étaient rapportées avec une énergie vivifiante et dynamique.¹⁸¹

Visiblement, de tels articles qui lui donnent l'impression que la lutte contre l'Anpo ne serait rien moins qu'une « fusée pleine de dynamisme lancée vers l'avenir »¹⁸², ainsi que l'excellente impression que lui laissent les jeunes Chinois qu'il juge comme ayant parfaitement intégré et « digéré », « dans leur esprit et leur cœur », « les principes du socialisme », « politique et vie réelle ne faisant pour eux qu'un », lui redonnent espoir en son propre pays. Ôé s'affirme d'ailleurs à plusieurs reprises « prêt à jurer que [l'État socialiste chinois] progresse parfaitement, idéalement »¹⁸³. Kawamura Minato relève son aveuglement, ainsi que celui des autres écrivains invités de la délégation, dont Noma Hiroshi, et Kaikô Takeshi 開高健, qui se manifeste dans leurs commentaires dithyrambiques sur le régime. Promenés et régalez par le pouvoir, ils ne verront pas l'envers du Grand bond en avant, ni l'immense famine, ni la misère.¹⁸⁴

¹⁸¹ ÔE K., [La volonté d'affirmer son opposition au pouvoir] 「強権に確執をかもす志」, [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 97. Le *Quotidien du peuple* est le journal officiel du comité central du Parti Communiste Chinois, édité en plusieurs langues dont le japonais.

¹⁸² *Ibidem*, p. 98.

¹⁸³ ÔE K., [Les jeunes de Pékin] 「北京の青年たち」, [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 71, 72.

¹⁸⁴ KAWAMURA Minato 川村湊 [La littérature d'après-guerre en question] 『戦後文学を問う』, Iwanami, collection Iwanami shinsho, 1995, p. 25-34.

Toujours est-il que cette expérience s'avère pour lui si positive qu'il écrira, dans ses chroniques de voyages parues en 1962 :

しかし、おなじころ、日本で学生たちを中心とする日本の青年たちは勇気に戦い、自己改造をおこなっていたのである。私は帰国後ニュース映画や新聞、実際に会った人たちから、それを理解することになる。中国でも一人の絶望的な青年が快方にむかっていた。旅行が終わり羽田におりたった時、私は妻に、

「子供を生んで育てよう、未来はゼロなわけじゃないようだ。」

といった。あの激しい国会デモを毎日テレビで見ながら日本でこの一月をすごした妻は、

「私も、そういいたいと思って迎えにきたのよ」とこたえた。

Mais à la même époque, au Japon, les jeunes, entraînés par les étudiants, combattaient avec courage, et s'efforçaient de progresser. Une fois rentré au Japon, à travers les films d'actualités, les journaux et les personnes que je rencontrais, je l'ai bien compris. Déjà en Chine, le jeune désespéré que j'étais était sur la voie de la guérison. De retour de voyage, quand j'ai atterri à Haneda, j'ai dit à mon épouse :

« Faisons un enfant, l'avenir n'est pas complètement bouché, finalement. »

Mon épouse, qui était restée au Japon et avait passé le mois à regarder tous les jours ces violentes manifestations à la télévision, m'a répondu :

« Moi aussi, je suis venue pour te dire ça. »¹⁸⁵

Karatani Kôjin, qui le cite, ajoute que c'est à la lecture de ce genre de passage qu'il a commencé « à réellement se sentir mal vis-à-vis d'Ôé », voire à se demander s'il n'était pas « simplement idiot ». Karatani soutient que non seulement les jeunes Japonais sur place (dont il était), qui « combattaient courageusement », étaient loin de partager son enthousiasme et son espoir, mais que le passage du « désespoir » à l'espoir d'Ôé qui va jusqu'à le décider à faire un enfant, prouverait que sa propension malade à « court-circuiter » du « je au collectif » est encore plus forte que chez les autres intellectuels progressistes « atteints du même syndrome ». S'il est capable de somatiser si rapidement qu'il passe du désespoir à

¹⁸⁵ ÔE K., [La jeunesse du monde] 『世界の若者たち』 (1962), cité in KARATANI K., [Deux prédécesseurs~] 「二人の先行者~」, *op. cit.*, p. 311.

l'envie d'un enfant, conclut Karatani en citant Yoshimoto Taka.aki 吉本隆明, c'est qu'en tout état de cause, il devrait « désespérer plus profondément ». ¹⁸⁶

Il est vrai qu'à la lecture du texte d'Ôé, on peut pratiquement apercevoir la cigogne, guidée par la colombe de la paix, se poser sur les ruines de la « démocratie piétinée » qu'il pleurait encore un mois auparavant. Notons, outre le « courageux combat » de ces jeunes qui rappelle évidemment d'autres obsessions de l'auteur, que cette revalorisation *a posteriori* de la lutte contre l'Anpo se fait par l'intermédiaire des encouragements de ses interlocuteurs chinois et de leurs journaux, puis des « films d'actualité », des journaux et des recensions que lui en font ses interlocuteurs japonais. En d'autres termes, l'optimisme qui l'avait quitté sur place, il lui revient par l'intermédiaire de *récits*. Gardons pour l'instant nos conclusions, et suivons encore le texte cité plus haut dressant le bilan de la lutte un an plus tard :

日本に帰ってぼくは、安保をふりかえる集会にでた。(…)その集会で、ぼくをもっとも感動させたのはニュース映画のひとこまで、それは首相官邸のまえのデモ(…)だったが、その一瞬、一人の学生が門柱の高みから、(…)密集した警官たちの上へダイビングしたのである。ぼくはパセティックな感動にとらえられた。勇敢で、絶望的で、むなしい、危険と恐怖にみちたダイビング。

En rentrant au Japon, j'ai participé à une réunion de bilan sur l'Anpo. Ce qui m'a le plus ému dans cette réunion, c'est une séquence d'un film d'actualités : c'était une manifestation devant la résidence du premier ministre, et on y voyait un jeune étudiant sauter depuis le haut du portail sur les policiers agglutinés. J'ai ressenti une émotion déchirante face à ce saut courageux, désespéré et vain, plein de danger et de peur. ¹⁸⁷

Ôé, si prompt à dénoncer l'intolérable violence de l'État et des milices de droite, n'« imagine » visiblement pas ce que cet étudiant et ses camarades auraient pu faire s'ils étaient parvenus à pénétrer dans la résidence du premier ministre. Comme, d'ailleurs, il

¹⁸⁶ *Ibidem*, p. 312.

¹⁸⁷ ÔE K., [La volonté d'affirmer son opposition au pouvoir] 「強権に確執をかもす志」, *op. cit.*, p. 98.

n’imagine pas ce qu’ils auraient fait s’ils étaient parvenus, le 15 juin, à pénétrer dans la Diète après en avoir enfoncé le portail de l’enceinte, ce qui mena à la mort de Kamba Michiko, piétinée lors de l’affrontement avec la police. Le raisonnement d’Ôé à ce stade semble être le suivant : la (sa) démocratie est pacifiste et les pacifistes sont contre l’Anpo. Les étudiants sont contre l’Anpo. Donc les étudiants sont démocrates et pacifistes. A ce stade, il y a toujours pour lui une « mauvaise » et une « bonne » violence – requalifiée en « résistance courageuse » –. Evidemment, nous ne réglerons pas ici la question de l’éthique de la violence politique, quand il aura fallu sept volumes et vingt ans de travail à William Vollmann pour ne serait-ce qu’établir un possible « calcul moral » visant à établir dans quelles circonstances elle se justifierait. Vollmann tente de démontrer dans quels cas la violence contestataire peut se justifier. Si l’on suit son raisonnement¹⁸⁸, la lutte contre l’Anpo n’en relève pas, le Traité ne visant pas à renforcer le pouvoir de l’État sur ses citoyens, et étant voté par une majorité démocratiquement élue, même si les conditions du vote lui-même ne sont pas à son honneur. De fait, aucun des huit cas de figure établis par Vollmann pour justifier la défense violente contre l’autorité ne s’applique *stricto sensu* dans le cas de l’Anpo – contrairement, par exemple, au projet de loi liberticide sur les pouvoirs de la police présenté par Kishi en 1958. Habermas aboutirait sans doute aux mêmes conclusions. Selon lui, « la violence ne peut être légitimement *voulue* et ne peut être efficace pour l’émancipation que dans la mesure où elle est *provoquée* par la violence d’une situation qui apparaît à la conscience comme *universellement* insupportable. »¹⁸⁹ Nous étudierons plus loin le cheminement qui conduira Ôé à se rallier à cette position, mais poursuivons d’abord avec l’auteur son bilan de la lutte contre l’Anpo.

¹⁸⁸ VOLLMANN, William T., *Rising up and rising down*, McSweeney’s, 2003. Edition française abrégée : *Le livre des violences*, Tristram, 2009, p. 646 : « [6.2.C.1] : QUAND LA DEFENSE VIOLENTE D’UNE AUTORITE PREEXISTANTE EST-ELLE INJUSTIFIEE ? *C’est-à-dire, quand est-il justifié de se dresser contre elle ?* »

¹⁸⁹ HABERMAS Jürgen, *Profils philosophiques et politiques*, Gallimard, 1974, p. 228.

Dans le même texte, Ôé évoque l'affaire lue dans le journal d'un père de famille ayant perdu sa fille dans un accident dû à un train, qui serait allé bloquer la voie avec des voisins du quartier pour protester contre la compagnie de transport. Il en conclut :

この貧しい市民の抵抗は、もし安保をめぐるデモがなければ、もっと穏やかでじめじめした、いわゆる日本的な型をとったにちがいない、とぼくは考えたのであった。

Je me suis dit que la résistance de ces citoyens démunis, s'il n'y avait pas eu les manifestations de l'Anpo, aurait certainement pris une forme plus douce, plus molle, « à la japonaise ». ¹⁹⁰

Ce qu'il retient du mouvement, c'est donc la solidarité populaire qu'il y a entrevue, la volonté des jeunes Japonais de se dépasser dans l'action, et surtout la capacité de résistance au pouvoir. Toujours dans le texte cité plus haut, après avoir rappelé que le mouvement n'a pas rempli l'objectif qu'il s'était fixé, Ôé explique ce qu'il considère comme en être le « gain minimum » certain :

石川啄木(...)が死ぬまえに書いたエッセイの一筋に、《われわれ日本の青年は、いまだかつてかの強権にたいして何の確執をかもしたことがない》という批判がある。われわれ五十年後の日本の青年は、とにかく強権に確執をかもしたのだ、この反逆精神、抵抗精神は、われわれにとって確かに血肉となっているにちがいないと信じたい。(...)

ぼく個人のかぎっていえば、ぼくは強権に確執をかもす志が、ぼくにとって現実生活にも文学にも最も重要であると実感をこめてさとったということができると思う。(...)

戦後の民主主義教育は、われわれのてのなかにこそ強権があるのだという理念を教えたが、手のなかが空虚だとしたとき、いかに強権に確執をかもすかについては教えなかった。一九六〇年夏に日本を揺りうごかしたものは、教育の側面からいえば、デモクラシー精神の抵抗的、反逆的要素を学生たちの心に加える仕事をしたとっていいと思う。

Dans un passage d'un texte écrit peu avant sa mort, Ishikawa Takuboku formule la critique suivante : « Nous autres les jeunes Japonais, nous n'avons jamais, jusqu'à aujourd'hui, affirmé notre opposition au pouvoir ». Cinquante ans plus tard, nous autres les jeunes Japonais, quoi qu'on en dise, avons affirmé notre opposition au pouvoir, et je veux croire que cet *esprit de révolte, de résistance*, est désormais solidement inscrit dans notre chair. (...)

¹⁹⁰ ÔE K., [La volonté d'affirmer son opposition au pouvoir] 「強権に確執をかもす志」, *op. cit.*, p. 99.

Personnellement, j'ai réalisé, de manière concrète, que la volonté d'affirmer son opposition au pouvoir était absolument essentielle dans ma vie personnelle et mon activité littéraire. (...)

L'éducation démocratique d'après-guerre nous a enseigné l'idée que le pouvoir était entre nos mains, mais quand on a compris qu'elles étaient vides, elle ne nous a pas appris comment affirmer notre opposition au pouvoir. Ce qui a fait trembler le Japon à l'été 1960, sur le plan éducatif, a accompli la tâche d'introduire dans le cœur des étudiants *les éléments de résistance, de révolte* inhérents à l'esprit démocratique.¹⁹¹

L'éducation démocratique mise en place par l'occupant américain n'avait certes pas vocation à fournir un mode d'emploi de « révolte » et de « résistance ». Noguchi Takehiko, romancier et critique littéraire fortement impliqué dans la lutte contre l'Anpo au sein d'une organisation d'extrême gauche, aurait ici beau jeu de souligner l'aporie fondamentale de l'« imagination politique » de l'auteur, incapable de comprendre que la démocratie, « dictature de la majorité », est avant tout une modalité d'exercice du pouvoir politique impliquant mécaniquement un rapport de force et donc une certaine forme de violence, et ne peut donc fonctionner en binôme indissociable d'une éthique du pacifisme qui serait celle de l'« éducation démocratique d'après-guerre ».¹⁹²

Il n'est certes pas le seul. Hayashi Fusao rappelle qu'après l'assassinat du président du Parti Socialiste Japonais (PSJ) Asanuma Inejirô 浅沼稻次郎 en octobre 1960, qui inspirera à Ôé son diptyque *Seventeen*¹⁹³, tout le monde découvre subitement la violence intrinsèque à la démocratie : celle de gauche, comme celle de droite, avec une tendance à tout assimiler sous le même terme, et à banaliser ainsi les extrêmes tout en condamnant par assimilation à ceux-ci des comportements agressifs mais plus défendables. Qu'il s'agisse des manifestations « vigoureuses » des étudiants ou des tentatives d'assassinats ciblés de personnalités politiques

¹⁹¹*Ibidem*, p. 100. C'est nous qui soulignons. Ishikawa Takuboku 石川啄木 (1886-1912) est un poète de l'ère Meiji, sympathisant socialiste.

¹⁹² NOGUCHI T., [Aboiements, *Sakebigoe*, silence~] 『吠え声・叫び声・沈黙~』 *op. cit.*, pp. 166-170.

¹⁹³ Première partie : ÔE K., *Seventeen* 「セヴンティーン」 (1961), [OKZ1:3], *op. cit.* Deuxième partie : ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *Bungakukai* 『文学界』, février 1961, *op. cit.*

par des militants extrémistes de droite, « la violence est intolérable en démocratie (...). Que ce soit les députés socialistes ou du PLD, tous l'ont dit et répété. En l'espace d'une nuit, tous les politiciens et éditorialistes politiques sont devenus des moralistes prêchant le refus de la violence, comme s'ils avaient oublié les principes de base selon lesquels la politique elle-même repose sur le "pouvoir" et le "monopole de la violence" ». ¹⁹⁴

Mais le bilan de la lutte contre l'Anpo est aussi l'occasion pour Ôé, qui découvre que les « pauvres citoyens » peuvent aussi s'engager et prendre l'initiative, de faire son *mea culpa*, celui d'une forme d'élitisme des intellectuels dont il est, coupés de la masse qu'ils méprisent, et de se placer résolument de son côté. Ainsi, il se sauve en profitant au passage de l'autocritique pour « dénoncer » ses camarades (en particulier les conservateurs ayant participé au mouvement, tels Etô Jun et le romancier Ishihara Shintarô qui au grand dam d'Ôé rejoindra bientôt les rangs du PLD au pouvoir), procédé qui deviendra plus tard systématique :

「若い日本の会」という若い芸術家の会をとおしても若い芸術家の頹廢の徴候はあきらかである。ぼくはその会員の一人として自己批判しなければならないだろう。

「若い日本の会」が(...)芸能人や芸術家を糾合して、一般市民の無関心層にまで広くアピールすることをめざしていた。(…)

ぼくらが考え予想した一般市民の無関心層とは単なる幻影にすぎなかったのだ。ぼくらは舞台うらから、この幻影を舞台にひきずりだそうともくろんでいた。しかし一般市民の無関心層とは、むしろぼくらだったのだ。

Si l'on regarde l'Association du Jeune Japon, ce rassemblement de jeunes artistes, les premiers signes de leur déchéance apparaissent clairement. En tant que membre de cette association, je dois faire mon autocritique. L'association du Jeune Japon, en rassemblant des jeunes talents et des artistes, voulait s'adresser largement à la masse indifférente des citoyens normaux.(…)

¹⁹⁴ HAYASHI Fusao 林房雄, [L'illusion terroriste] 「テロリズムの幻想」, *Shinchô* 『新潮』, février 1961, p. 22.

Cette masse indifférente de *citoyens normaux* que nous supposions n'était rien d'autre qu'une illusion. Nous voulions tirer cette illusion, depuis la coulisse, sur le devant de la scène, mais la masse indifférente, c'était plutôt nous.¹⁹⁵

A travers la résistance au pouvoir et le dépassement de soi de ces *citoyens normaux* et des jeunes Japonais, Ôé entrevoit à nouveau la possibilité de l'« immense communion ».

2/ La volonté d'affirmer son opposition.

この《宏大な共生感》をぼくは、きわめて凝縮されたかたちにおいてではあるが、安保闘争のときに感じたようだった(...)。

Cette "immense communion", il m'a semblé l'éprouver, à une échelle certes réduite, au moment de la lutte contre l'Anpo.¹⁹⁶

La lutte contre l'Anpo fut donc l'occasion pour Ôé d'éprouver la solidarité qu'il a tant recherchée, pour supporter la peur de l'enfant isolé face à la mort, l'humiliation du jeune patriote occupé, du provincial exilé, du démocrate bafoué. Mais l'écriture elle-même, à l'image des histoires de révoltes dont, enfant, il se faisait le conteur, devient elle aussi le lieu possible de cette solidarité désirée.

若い小説家が小説を書く。かれは日本の青年をえがきだそうと試みる。そのみにかれの芸術家としての情熱はかかっている。なぜなら若い小説家にとってその小説をかれに書かせるエネルギーは、おなじ日本人青年への呼びかけの要求(友情)にあるからだ。そしてかれが小説をおくりだす勇気をもつのは、それをむかえてくれる読者たちと自分の共通な地盤の信頼(連帯感)があるからだ。

Un jeune auteur écrit des romans. Il cherche à y dépeindre les jeunes japonais. Tout sa passion d'artiste ne repose que sur cela ; parce que l'énergie qui lui permet d'écrire, elle réside dans son besoin (*i.e.* l'amitié) d'en appeler aux jeunes japonais qui sont ses semblables. Et s'il

¹⁹⁵ ÔE K., [Retour au Japon d'un jeune d'après-guerre] 「戦後青年の日本復帰」, *op. cit.*, p. 106.

¹⁹⁶ ÔE K., [La guerre en moi] 「ぼく自身のなかの戦争」, *op. cit.*, p. 125.

trouve le courage de diffuser ses romans, c'est grâce à la confiance (*i.e.* la solidarité) qu'il a du fondement commun qu'il partage avec les lecteurs qui les accueillent.¹⁹⁷

Ce qui donne à Ôé, pour reprendre ses termes, « le courage d'endurer la peine de la liberté du regard individuel », c'est l'« amitié » et la « solidarité » avec ses lecteurs dont il éprouve ainsi le « besoin ».

Mais le désir d'Ôé, on l'a vu, avait toujours été bipolaire : « immense communion » dans la solidarité de destins, et dépassement de soi dans l'action vers la mort. La plupart des modèles imaginaires auxquels il adhérerait permettaient les deux, à travers un rapport de force avec un « ennemi » ou oppresseur (ainsi du rebelle des révoltes de son enfance : fou de guerre ultra violent, et protecteur des pauvres), sauf la Démocratie d'Après-guerre qui se révéla vite une déception sur ce plan, car elle n'offrait finalement ni l'un ni l'autre (d'où le retour de la fascination pour la guerre)... jusqu'à la lutte contre l'Anpo. La démocratie devient alors le lieu désiré d'une résistance au pouvoir et d'une possibilité de dépassement de soi.

Ce dernier élément ne disparaît pas pour autant après l'échec de l'Anpo : il redevient alors un modèle d'action valorisé par Ôé tant qu'il est couplé à l'idée de résistance des faibles à l'oppression.

Ainsi, même lorsqu'il continue à traiter de ces assassins qui le fascinent tant, s'efforcera-t-il de les repeindre en marginaux victimes de l'oppression du pouvoir et de la masse dominante. Quitte à changer complètement sa lecture originelle de leurs actes. C'est le cas du jeune meurtrier coréen, désormais « pauvre opprimé », qu'en bon sartrien Ôé voit à présent rechercher l'instant du dépassement de soi, non pas tant dans le meurtre lui-même qui n'est plus qualifié d'héroïque, que dans le défi qu'il lance ensuite aux journaux et à la police,

¹⁹⁷ ÔE K., [Retour au Japon d'un jeune d'après-guerre] 「戦後青年の日本復帰」, *op. cit.*, p. 106.

représentants de la force qui l'a opprimé et, en quelque sorte, « forcé » à commettre l'acte irréparable :

...在日朝鮮人としてわれわれの国の最下層に、幾種もの差別と共に生きて、彼ら独自の *se dépasser* の試みをくりかえした、二人の殺人者(...).

それは強姦殺人者としてすでに絞首刑に処された李少年(...)であり、今僕がこの文章を書いている現在、ふたりの男を射殺した後、人質と多量のダイナマイトと高性能のライフル銃とによって、いわば日本のすべての警察権力に対抗して、その自由を確保しつつけている金嬉老(...)である。(...)

(...)ふたりの悲惨な犯罪者は、かれら自身の実在においてまことに生きいきと、*se dépasser* はどういうことか、想像力とはどういう現実か、ということのみならず、異様に鋭い光を今日の悪しき現実にあてて、一種の戦慄と共に明日をかいま見せるのである。(...)

李少年とはわれわれ日本人自身であり、金嬉老もまたわれわれ自身、現代日本自身にほかならず、われわれ自身が強姦して絞首され、われわれ自身がダイナマイト束を腹にまいてライフル銃を乱射しているのだ(...).

[Voici] deux assassins, qui en tant que résidents coréens au Japon, ayant vécu dans les couches les plus basses de notre société, subissant la discrimination à tous les niveaux, ont tenté à plusieurs reprises, à leur manière, de se dépasser. (...)

Il s'agit du jeune Lee, qui a déjà été exécuté par pendaison pour viol et meurtre, et de Kim Hyi-ro, qui à l'heure où j'écris ces lignes, [retranché] après avoir tué deux hommes avec ses otages, sa dynamite et sa carabine de précision, s'oppose pour ainsi dire à toutes les forces de police du Japon, et continue ainsi d'affirmer sa liberté.

Ces pauvres criminels, par leur existence même, nous permettent d'entrevoir non seulement ce que c'est que de se dépasser, et à quelle réalité se rapporte l'imagination, mais aussi, en portant une lumière incomparablement pénétrante sur la réalité maléfique d'aujourd'hui, d'entrevoir avec un certain frisson ce que sera demain. (...)

Le jeune Lee, c'est nous-mêmes, les Japonais, et Kim aussi, c'est nous, les Japonais d'aujourd'hui ; c'est nous qui violons et qu'on pend, nous qui tirons à la carabine sur tout ce qui bouge avec une ceinture d'explosifs (...).¹⁹⁸

Ce « nous », dans les essais *Ôé*, peut toujours être entendu de deux manières : « vous (mais pas moi) », lorsqu'il accuse ou harangue ses compatriotes pour se justifier lui-même, ou

¹⁹⁸ ÔE K., [Imagination politique et imagination des assassins] 「政治的想像力と殺人者の想像力」, [Volonté continue] 『持続する志』, *op. cit.*, p. 272, 273.

« nous » de majesté, lorsqu'il s'identifie à l'objet de son discours comme c'est le cas dans ce texte. Il va sans dire que l'on retrouve ici la série d'obsessions que nous poursuivons depuis les premiers essais de l'auteur : il s'agit toujours, en « imagination », de « se dépasser » dans la résistance à « une maléfique réalité ». Ôé analyse justement la fonction de l'imagination chez les deux assassins, notamment chez le jeune Lee qui avait rédigé une fiction décrivant des faits similaires à ceux pour lesquels il sera condamné. Il met en exergue l'extrait suivant :

《俺はだれかが俺の事を罪を犯したといえ、そいつに俺の立場になってみると言ってやりたい。》

« Moi, si quelqu'un dit que j'ai commis un crime, je voudrais lui dire de se mettre à ma place ». ¹⁹⁹

C'est bien ce que tente de faire ici Ôé, et nous verrons plus loin que cette attitude, qu'il érige à cette période en véritable impératif éthique en matière politique, n'est pas sans poser problème. Mais voici pour l'instant les conclusions que cette méthode lui permet de tirer au sujet du jeune assassin :

彼の犯罪は、かれの小説と、彼の実在の根本において緊密にむすびついたのである。李少年がかれの自分自身を超えてゆくためには、かれを歪め屈伏させ抑圧しているところのものを否定しなければならない。

Son crime est intimement lié à son roman, et au fondement de son existence. Pour que le jeune Lee puisse se dépasser, il lui faut nier ce qui l'a distordu, le soumet et l'opprime. ²⁰⁰

Selon Ôé, le jeune Lee a trouvé, à l'aide de son imagination, deux « représentants » de cette source d'oppression : les journaux et la police. Il va se venger à travers eux en les humiliant par téléphone et en s'y vantant de son « crime parfait ».

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 275.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 277.

新聞社に最初の電話をかけて、かれの最初の他人たちの意識をひきつけそれを支配し、最初の嘲弄の声で警察を踏みにじった瞬間、かれは *se dépasser* しつつあったのであり、かれは確実な充実感にかざられた自由をえていた。

Au moment où il a pour la première fois téléphoné aux journaux, et attiré l'attention de ces autres pour les contrôler, au moment où il a pour la première fois ridiculisé la police de ses moqueries, il était en train de se dépasser, et éprouvait une liberté assortie d'une satisfaction certaine.²⁰¹

Ôé confirme alors la nécessité d'un pouvoir oppresseur auquel résister, lorsqu'il se demande si l'acte du jeune tueur aurait été « complet » pour peu que les journaux et la police l'aient « approuvé, félicité » :

その時には逆に「新聞」と「警察」はかれの想像力の世界において具体的な否定の対象たる存在の重みをうしない、かれはもっとも不安な宙ぶらりんの状態にかえらざるをえなかったであろう。

A cet instant, les « journaux » et la « police » auraient perdu le poids d'entités concrètes objets de son refus qu'elles occupaient dans son imagination, et il serait sans aucun doute retombé dans un état d'indécision plus angoissant que jamais.²⁰²

Ainsi, la sensation de liberté éprouvée est « fugitive » : le tueur ne peut la savourer que dans les moments de frisson où il téléphone à ses « symboles » pour les humilier, ce qu'il réitère à de nombreuses reprises, causant ainsi son arrestation rapide. Car après tout il est humain, et souffre donc d'une incomplétude fondamentale :

それはサルトルのいうように人間が自分自身を超えてゆく向こうに、かれがいかなる欠けた部分をもたぬひとつの完全な全体として存在しうる到達点があるのではなく、かれはたびたびひたすらその不完全なかれ自身の核心にむかって自分自身を超えて行くのであり、人間の現実とはもともとその不安な、欠けているところのある状態を決して脱することはできないものだからである。(…)

²⁰¹ *Ibid.*, p. 279.

²⁰² *Ibid.*, p. 280.

すなわち右にのべたような根源的な意味において李少年の事件は、われわれすべての人間の現実世界でのありようの根本に関わる事件であ(...)る。

Car comme le dit Sartre, au bout de ce dépassement de l'homme par lui-même, il n'y a pas de point d'aboutissement où il pourrait être comme une totalité complète sans la moindre part manquante : il ne fait que se dépasser vers le cœur de lui-même comme contingent, et la réalité de l'homme réside d'abord dans ce qu'il lui est impossible de s'échapper de cette condition angoissante de manque.²⁰³

Ôé emploie ici la dialectique sartrienne sans plus trop s'embarrasser de reformulation personnelle, mais à ce stade de l'argumentation, il n'est plus guère possible de douter que l'identification à ces deux assassins n'est là que pour lui permettre d'explorer sa propre condition. Cette angoisse de l'incomplétude rejoint le point de vue de Miura Masashi, qui expliquera la fascination d'Ôé pour la bombe atomique par l'angoisse de l'impuissance de l'homme qu'il décuple lui-même au fur et à mesure qu'il la met au jour, en cherchant à prendre conscience de lui-même. La volonté illusoire de maîtrise de l'homme moderne sur lui-même et le monde ne pouvant qu'aboutir à la réalisation de son inconnaitance de l'un, et de son impuissance sur l'autre. Nous reviendrons plus loin sur cette épineuse question²⁰⁴.

Ôé développe ensuite le même raisonnement pour Kim, qu'il voit de l'autre côté de son poste de télévision « en train de goûter à la plus grande liberté » possible. Il rapproche les deux affaires, pas seulement parce qu'elles mettent en scène deux Coréens, mais surtout parce qu'elles en appellent à ce « problème fondamental » de l'existence qu'il vient d'exposer, et à son propre rapport à l'imagination et au récit. Ainsi, on s'est étonné de voir ces deux assassins si bavards – les *mass media* ayant été ravis de jouer le jeu et de leur fournir une tribune, quitte à les ridiculiser ensuite :

²⁰³ *Ibid.*

²⁰⁴ Voir *infra*, p. 145.

かれらがともに表現力にとんだ雄弁をそなえているのは、抑圧され、つねに自己弁明をしなければならぬ危険にさらされてきた弱者として、これまで言葉に頼るほかなかったからであり、犯罪後、「新聞」(...)と「警察」を具体的に把握し、それを否定することによって自分自身を超える瞬間を体験したからである。

Si tous les deux font preuve d'une telle éloquence dans leur capacité d'expression, c'est qu'en tant que faibles qui ont été opprimés et, en péril, continuellement sommés de se justifier, ils n'ont pu compter que sur les mots, et après leur crime, percevant comme des entités concrètes « les journaux » et « la police », ont fait l'expérience d'instantanés de dépassement de soi en les niant.²⁰⁵

Kim, qu'Ôé compare alors à un héros sartrien, vit l'un de ces moments limite où l'on fait l'expérience de la liberté, et l'auteur en retire une révélation :

(...)金嬉老は、われわれ自身に、われわれの实在の本質的な意味あいを教示するであろう。

Kim Hyi-ro nous montre le sens fondamental de notre existence.²⁰⁶

Une révélation qui s'impose d'autant plus clairement à Ôé après son arrestation par des policiers « veules » déguisés en journalistes, alors qu'il éteint son poste « avec un sentiment de honte et de dégoût d'être Japonais » :

(...)李少年と金嬉老の挫折した絶望的な行動によって、新しい想像力の契機をあたえられた日本人が、かならずしも多数ではないにしても、いま日本人たる自分への嫌悪と恥の思いと共に、(...)第二、第三の李少年、金嬉老が暗闇のうちからむっくりと躰をおこすのをみているであろうことを僕は信じる。それはかれ自身の内部における、かれ自身の想像力に力をあたえられた、李少年＝金嬉老＝かれ自身が、むっくりと躰をおこす光景である。それこそはおそらく今日のわれわれにもっとも現実的な、鋭い政治的想像力をあたえる光景なのだ。

Je crois qu'un Japonais, chez qui les actes désespérés et stériles du jeune Lee et de Kim Hyi-ro auront engendré une imagination nouvelle, même s'il ne représente pas la majorité, en proie au dégoût et à la honte d'être Japonais, doit voir en ce moment même un deuxième, un troisième Lee et Kim se lever doucement dans les ténèbres. Dans ce tableau, c'est aussi le Lee = Kim =

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 281.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 283.

lui-même qu'il porte en lui, nourri par sa propre imagination, qui se lève doucement. C'est bien ce tableau-là qui aujourd'hui nous fournit l'imagination politique la plus réaliste, et la plus incisive.²⁰⁷

L'imagination par laquelle Ôé prétend ici comprendre et analyser, dans la logique de l'existentialisme qu'il a fait sienne, le geste de ces deux criminels, en dit bien davantage sur lui que sur eux. Qu'il s'agisse de l'importance accordée aux « mots » face à un réel décevant ou méprisant, que nous avons déjà soulevée, ou de ce moment d'héroïsme tant recherché, ici décrit avec le vocabulaire sartrien, et rendu tangible dans la « résistance » à un pouvoir si abstrait qu'il doit être « symbolisé » : la jeune fille tuée (dont il n'est autrement pas question) ne serait donc que la nation japonaise qui refuse le droit de cité au jeune étranger (*i.e.* « minorité opprimée »), quand les « journaux » et les « policiers » seraient la bouche et le bras qui en condamnent et punissent le geste, après avoir nié l'identité même du jeune homme tout au long de son existence.

Il faut constater qu'après l'échec de l'Anpo qui marque la prise de pouvoir définitive d'un camp conservateur décomplexé et soutenu par la majorité de l'opinion publique, qui salue ses réussites économiques indéniables manifestées par une augmentation substantielle du niveau de vie des classes moyennes, Ôé est attiré par tout comportement déviant susceptible d'être lu comme résistance au pouvoir et refus de la société japonaise, surtout s'il lui permet de laisser libre cours à un discours de dépréciation d'un Japon honteux, inhumain, qu'il faut critiquer, abandonner au moins moralement, quand il ne s'agit pas de le combattre.

Ainsi écrivait-il, toujours en 1958 : « Je me suis souvent demandé si j'avais plus de chances de devenir homme politique, ou délinquant sexuel voire criminel violent. Une chose est sûre : (...) il n'y a aucune chance que je devienne homme politique. »²⁰⁸

²⁰⁷ *Ibid.*

Le mot d'héroïsme n'est pas directement présent dans cette discussion du cas des deux Coréens, alors qu'on s'en souvient, il avait été présenté par Ôé quelques années auparavant comme l'unique justification de l'acte du jeune Lee. Cette réécriture des justifications du jeune tueur (qui se retrouve également dans le roman que publie Ôé en 1963 à son sujet) est un signe de l'évolution d'Ôé, perceptible dans ses essais : le désir d'héroïsme « pur », résiduel de la période militariste et que l'auteur avait un temps retrouvé dans les romans de guerre, cède la place à l'idée du dépassement de soi dans la résistance collective au pouvoir, au nom de la démocratie, au fur et à mesure que ses valeurs s'imposent en lui et qu'il découvre la possibilité de telles actions dans l'engagement lui-même, dans le contexte oppressif et réactionnaire de la fin des années 1950.

Cependant, comme on vient de le voir, Ôé n'a pas renoncé à la part d'ombre liée au dépassement de soi dans la violence, mais l'a simplement « rhabillé » sous des justifications plus présentables. Il n'a pas non plus définitivement abandonné le mot fétiche d'héroïsme dans ces années post-Anpo. Simplet, l'objet en a changé. Ainsi évoque-t-il, dans un texte au titre évocateur, [Le droit d'être dégoûté du Japon] 「日本に愛想づかしする権利」, la mort d'un jeune *hibakusha*²⁰⁹ de Hiroshima victime d'une leucémie, et surtout le suicide subséquent de sa fiancée, mettant les deux en parallèle avec l'attribution par le gouvernement japonais d'une décoration au général Curtis E. Lemay ayant participé, en tant que chef d'état major de l'armée de l'air américaine, à la décision d'employer la bombe atomique.

²⁰⁸ ÔE K., [Salutations à un criminel sexuel] 「性犯罪者への挨拶」, [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 255.

²⁰⁹ « Victimes atomisées » (littéralement : « bombardés »). Victimes directes et indirectes des bombes atomiques.

(...)この、結びつけられたふたつの死において、第一の死は直接、日本という国家に責任があり、第二の死も、もし人間的な心をもった日本人なら、やはり国家にその責任があると感じるにちがいない(...).

白血病で死んだ青年には、まだほんの幼年であったかれに、いわば白血病の種子をまいた原爆にたいして、戦争にたいして、戦争をひきおこした国家にたいして、賠償を請求する権利がある。戦争についての責任はかれにはなかったのに、二十年後、かれは個人的に、その生命をかけて、犠牲となったのだ。もちろん、青年は拒否するだろうが、国家はこのような青年にこそ勲章を授与すべきだった。

しかし、青年にあたえられた本当の勲章は、かれを愛している娘の後追い自殺だったのである。(…)

もし、国家の代表とこの世界全体の代表が、広島(...)を尋ねて、お嬢さん、死んだ青年より、国家とこの世界が、すなわち生きている者たち全体のほうに価値があると認めて、生き延びてください、と頼んだとしても、彼女は拒否したであろう。いやです。いまとなつては、日本もこの世界すべても、自分には関係ありません！と彼女はいったらう。本当に青年の死後、(...)彼女は自殺によって、それを確実にかたった。この絶望した娘のヒロイックな自殺のにがい味...

Concernant ces deux morts liées l'une à l'autre, la responsabilité de la première est directement imputable à l'État japonais, et de même, en ce qui concerne la seconde, tout Japonais doté d'une âme humaine ne manquera pas de ressentir que la responsabilité en incombe là encore à l'État (...).

Ce jeune homme mort d'une leucémie, par rapport à l'explosion atomique qui, pour ainsi dire, en a planté en lui le germe alors qu'il n'était qu'un tout jeune enfant, par rapport à la guerre, et par rapport à l'État qui l'a déclenchée, a le droit d'exiger réparation. Alors qu'il n'avait aucune responsabilité dans cette guerre, vingt-cinq ans plus tard, à titre individuel, il en paie le sacrifice de sa vie. Même s'il la refuserait sans le moindre doute, c'est plutôt à un jeune homme comme lui que la nation aurait du décerner une médaille.

Mais sa véritable médaille, c'est le suicide de la jeune fille qui l'aimait et l'a suivi dans la mort. (...)

Si des représentants de l'État et du monde entier étaient venus à Hiroshima et lui avaient demandé : mademoiselle, il vous faut continuer à vivre, et accepter que la nation et ce monde, c'est-à-dire l'ensemble des vivants, ait plus de valeur que ce jeune homme mort, elle aurait sans aucun doute refusé. « Hors de question. Au point où j'en suis, je n'ai plus rien à faire avec le Japon ou le monde entier », aurait-elle sans doute répondu. Et en vérité, après la mort

de ce jeune homme, c'est bien ce qu'elle a fait, à travers son suicide. Le suicide héroïque de cette jeune fille désespérée, au goût si amer...²¹⁰

L'épisode figure également dans *Hiroshima nôto*, le recueil d'essais qu'Ôé consacre aux victimes du bombardement atomique. Ôé y développe également l'idée du suicide comme résistance ou « riposte » (反撃) :

彼女はひとつの価値を転換したのだ。国家というものの厭らしい欺瞞を、その犠牲となった弱者の姿勢において(...)。そして恋人ともども、沈黙したまま、彼女たち独自の威厳にかざられた死の国へ歩みさったのである。

La jeune fille a opéré un « *renversement de valeurs* : placée dans la position des *faibles* qui en étaient les *victimes*, elle a répondu aux impostures écoeurantes de l'État, (...) s'en allant rejoindre son amoureux, en silence, vers *un pays de mort embelli* par leur très particulière dignité ».²¹¹

A nouveau, Ôé fait de cette jeune fille une figure de la résistance au pouvoir. Mais en saluant son geste « désespéré » et « héroïque » comme il le faisait auparavant des étudiants en lutte et, plus loin, des combattants appelés à mourir, il effectue un déplacement de valeur par rapport à ces anciennes obsessions. Il dresse ici contre l'État la figure de la victime innocente mourant pour les péchés des autres, ou en d'autres termes, celle du martyr. Cet intérêt pour la victime en tant que telle est nouveau : on a vu que jusqu'ici, elle avait peu de place dans le champ théorique et sémantique du dépassement de soi qu'Ôé labourait sans relâche dans ses essais. Même quand l'idée était présente, le mot lui-même était absent, sans doute parce qu'il eut paru inconvenant de qualifier nommément de victimes, par exemple, les assassins évoqués plus haut. Mais en filigrane et derrière un champ sémantique de la misère sociale et de l'oppression, l'objectif était bien de démontrer que ces bourreaux étaient avant tout les

²¹⁰ ÔE K., [Le droit d'être dégoûté du Japon] 「日本に愛想づかしする権利」(1965), [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 500.

²¹¹ ÔE K., *Notes de Hiroshima* 『ヒロシマ・ノート』 *op. cit.*, p. 154. (Tr. modif.). C'est nous qui soulignons.

victimes d'un système. Même si pour ce faire, les véritables victimes passaient à pertes et profits : elles ne sont mentionnées dans ces textes qu'à de très rares reprises, uniquement comme « objets » passifs de l'action du criminel, qui constitue, on l'a vu, l'unique intérêt et objet d'identification d'Ôé.

Mais depuis 1961, la situation a changé pour lui, et si la frustration envers son pays et ses compatriotes le conduit encore à quelques démonstrations « acrobatiques » de défiance au nom de la résistance à l'oppression telles celles que nous venons de présenter, il découvre progressivement ce continent jusqu'alors inconnu qui est celui des victimes.

3/ La violence et ses victimes.

Noguchi Takehiko reprochait à Ôé d'idéaliser la démocratie, et de ne pas vouloir voir la violence inhérente à ses rapports de force. Mais ses textes de 1961 font bien état d'une prise de conscience :

ぼくは去年の六月、(...)むごたらしい死を死んだ女子学生のことを考えた。そして(...)白熱したイメージが沸いてぼくをとらえた。

死者はいつまでも若い、という言葉よりもっと切実な表現をとれば、死者はいつまでもむごたらしい。(...)ぼくは政治青年としての素質をまったくもっていないことをこの一年、深く実感してきた。

J'ai pensé à l'étudiante qui était morte, en juin de l'année dernière, (...) d'une mort horrible. Et là, une image brûlante s'est imposée à moi.

Les morts sont jeunes pour toujours ; ou, pour dire les choses plus justement, leur mort est pour toujours atroce. (...)

Au cours de cette année, j'ai réalisé, au plus profond de mon être, que je n'avais absolument rien d'un jeune politique.²¹²

²¹² ÔE K., [Les morts sont atroces pour toujours] 「いつまでもむごたらしい死者」, [Solennel funambule] 『厳粛な綱渡り』, *op. cit.*, p. 96.

En effet, « au cours de cette année », Ôé fait une découverte fondamentale : la politique, dans un État démocratique, peut être réellement violente, et cette violence peut réellement tuer. Comme sous l'empire, donc. De fait, la réalité de la violence et de la mort, à titre personnel, était associée aux expériences qu'il avait pu vivre pendant la guerre, et que les « mots magiques » de la constitution démocratique avaient censément renvoyées à un passé proprement féodal, ne conservant de celui-ci que les aspects fantasmatiques. Mais il faut bien se rendre à l'évidence : la démocratie fait des victimes. Des victimes « spectaculaires », comme Kamba Michiko, tuée le 15 juin 1960, puis Asanuma Inejirô, président du PSJ assassiné par un jeune militant d'extrême droite le douze octobre. Au moment où Ôé choisit de réaliser ce qui sera son plus grand, et peut-être son seul réel acte politique d'écrivain, en rédigeant deux nouvelles sur cette affaire²¹³, il passe à son tour du côté des victimes.

Victime peu spectaculaire, pourrait-on dire, puisqu'il ne subit pas de violence physique, ses adversaires se contentant des habituelles lettres de menaces et du siège de son éditeur. Mais celui-ci, en publiant des « excuses publiques » sans l'accord d'Ôé, « tue » en quelque sorte son œuvre, désormais impubliable, et le blesse ainsi dans son identité et sa liberté de romancier. Encore peut-on considérer qu'il s'en tire à bon compte. Pour un « crime » similaire, à savoir sa nouvelle *Furyû mutan*²¹⁴ publiée en novembre, Fukazawa Shichirô doit fuir Tôkyô, tandis que le premier février 1961, un jeune militant furieux armé d'un couteau s'introduit dans la demeure de son éditeur, blesse grièvement son épouse et tue une femme de ménage.

²¹³ ÔE K., *Seventeen* 「セヴンティーン」 ; ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*

²¹⁴ FUKAZAWA Shichirô 深沢七郎 (1914-1987), [Conte d'un rêve fantasque] 「風流夢譚」, *Chûôkôron* 『中央公論』, décembre 1960. Il semblerait que l'éditeur ait longtemps hésité à publier cette courte satire décrivant le rêve d'une révolution et l'exécution de la famille impériale, et qu'il s'y soit décidé sur le conseil de Mishima Yukio 三島由紀夫. Fukazawa Shichirô, musicien et écrivain, est notamment l'auteur de la *Ballade de Narayama* 『榎山節考』, dont l'adaptation cinématographique par Imamura Shôhei 今村昌平 obtient la Palme d'Or en 1983.

« Cette année », commencée en juin 1960 avec la mort de Kamba Michiko, s'achève donc pour Ôé en juin 1961, alors qu'il assiste à un débat sur la proposition de loi censée, peut-être, empêcher ce type de violences politiques, et plus sûrement réprimer encore plus sévèrement les manifestations d'opposition au pouvoir. « Cette année », donc, s'achève pour lui sur le constat de divorce d'une union jamais consommée avec les représentants politiques « officiels » de la Démocratie d'Après-guerre :

防政法の国会審議おをめぐって社会党の成田氏、共産党の志賀氏の話聞いた。文化人のつどいということで多くの知識人があつまってそれをきいたのである。

ぼくは集会の片すみで、ひそかに、これらの政治家たちにも心が通いあわないのをお感じた。

また、ぼくの周囲の学者たちにも共感の触手がのびないのを感じていた。(…)

ぼくは日本の政治家に、この六月の緑のなかのいつまでも若い女性学生の死者のことを、人間の心と肉体で実感してもらいたいとねがう。

J'ai écouté M. Narita, du Parti Socialiste, et de M. Shiga, du Parti Communiste, parler du projet de loi contre les violences politiques en délibération à la Diète. C'était une réunion organisée par des intellectuels, et ils étaient nombreux rassemblés là à les écouter.

Dans un coin de l'assemblée, j'ai senti en mon fort intérieur que je n'avais pas non plus d'affinité pour ces politiciens-là ; et que les intellectuels autour de moi ne m'inspiraient pas non plus la moindre sympathie. (...)

Je voudrais que les politiciens japonais ressentent, dans leur chair et leur cœur d'hommes, la présence cette étudiante morte, éternellement jeune dans le vert du mois de juin.²¹⁵

Si la solitude d'Ôé, « lâché » par le monde des lettres suite à la parution de la seconde partie de *Seventeen* et aux excuses de son éditeur, le rapproche solidairement des autres victimes de la violence politique, il conclut en réclamant à ces mêmes politiciens de voir « la réalité des gens », de ne pas « faire de la politique une abstraction ». Se rend-il compte alors qu'il vient lui-même de faire le pas décisif hors de la politique, pour s'enfermer définitivement dans la morale ? Une « morale pour sa vie quotidienne », un « socle » pour son identité, c'est

²¹⁵ ÔE K., [Entre deux mois de juin] 「ふたつの六月の間」, [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 95.

finalement ce qu'aura toujours été pour lui la Démocratie d'Après-guerre, apprise sur les bancs du collège à la place de l'ancien cours de morale de l'école primaire impériale. Nous allons voir que dans un intervalle de trois ans, de juin 1960 à juin 1963, cette morale aura trouvé son objet.

En effet, cette découverte de l'homme comme victime se fait en deux temps : celle des victimes de la violence politique en 1960-1961 s'élargit et se complète, en 1963, avec celle des « victimes absolues » d'une violence immanente à la condition humaine elle-même, dont l'expression personnelle est pour Ôé celle du fils « monstrueux » qui lui naît en juin²¹⁶. Celle-ci embraye alors sur l'expression d'une violence collective absolutisée à son voyage à Hiroshima le même été, Ôé en faisant « le lieu où s'universalise la condition humaine », comme l'écrit Philippe Forest²¹⁷.

Cette découverte de la violence nue, hors de tout code idéologique et de toute raison, le force à faire face à une réalité qu'il n'avait jusqu'alors jamais appréhendée consciemment, y compris dans ses rêves de révoltes, de guerres et de mort lointaines et glorieuses : s'il peut s'imaginer en victime, il lui faut aussi s'imaginer en bourreau.

ぼくが暴力をくわえる肉体としての意識にはっきりと顔をつきあわせたのは、自分の最初の息子が頭部に余剰な、それこそ肉体のわけのわからなさそのものともいべき肉瘤をつけた新生児として柳編みのベッドにちぢこまり声にならない叫び声をあげている、救急車の窮屈な内部においてだった。嬰兒はこの世界に存在するありとあるものから、暴力をくわえられる肉体としてそこに横たわっていると感じられた。そして(...)自分はいまにもその無垢なるものに暴力をくわえる、肉体となりかわるのではないかという根深い恐怖にとらえられていたのである。

²¹⁶ Hikari 光, premier des trois enfants d'Ôé, né avec une malformation à la tête, et resté mentalement handicapé. Adulte, il compose de la musique classique qui obtient un certain succès au Japon. Sous diverses incarnations, il deviendra l'un des personnages incontournables de l'œuvre romanesque d'Ôé à partir de 1964.

²¹⁷ FOREST P., *Ôé Kenzaburô - Légendes d'un romancier japonais*, op. cit., p. 133.

La première fois que j'ai pris conscience d'être un corps infligeant la violence, c'est dans l'intérieur étriqué d'une ambulance, où mon premier enfant, avec sur la tête une masse de chair en trop qui représentait l'inintelligible même du corps, hurlait en silence, recroquevillé sur un brancard. Il m'a semblé que le nouveau-né gisait là comme un corps subissant la violence de tout ce qui pouvait exister en ce monde.²¹⁸

Ce texte, comme les autres essais qui composent le recueil introspectif *Kowaremono toshite no ningen*, est rédigé en 1969. On peut penser que les nombreuses réflexions sur la question de la violence qu'Ôé y développe sont liées au tour problématique que prennent les mouvements de protestation étudiants ayant atteint leur apogée l'année précédente, bien qu'ils n'y figurent que de manière allusive. Ôé les évoque très peu dans ses essais, probablement parce que les étudiants en lutte rejetaient brutalement les idéaux de la Démocratie d'Après-guerre et leurs théoriciens, au premier rang desquels Maruyama Masao, l'un des maîtres à penser d'Ôé.

Le mouvement étudiant accompagne celui qui s'oppose à la guerre au Vietnam, mais acquiert une identité et des revendications autonomes à partir de 1967 et, surtout, 1968. Ce mouvement qui s'inscrit dans le « malaise mondial de la génération du baby-boom au moment de son passage à l'âge adulte », comme l'écrit Jean-Marie Bouissou, est accentué au Japon par la proximité des foyers de luttes exemplaires (la Chine maoïste en pleine révolution culturelle, le Vietnam en guerre) ; les forces américaines opèrent depuis l'archipel, et en particulier les bases d'Okinawa, dont la question de la restitution attise les passions nationalistes. Les étudiants se révoltent contre une société de consommation arrivée trop vite, de manière trop insensible (les grands cas de pollution industrielle apparaissent à cette période), et contre la massification de l'éducation qui engorge les universités. De plus, le décalage des mentalités

²¹⁸ Ôé K., [Le tyrannicide à l'ère de l'atome] 「核時代の暴君殺し」, [L'homme, attention fragile] 『壊れものとしての人間』, *op. cit.*, p. 113.

est flagrant entre des jeunes élevés à la démocratie chantant l'individualisme, et des élites (politiques, universitaires et intellectuelles) formées avant-guerre. Le Vietnam sera le premier détonateur du mouvement : en janvier 1968, à Sasebo près de Nagasaki, le mouillage du porte-avions nucléaire américain Enterprise déclenche plusieurs journées d'émeutes, avec à la clef des milliers de blessés et d'arrestations. Au même moment, les internes de la faculté de médecine de la prestigieuse Université de Tôkyô où Ôé a fait ses classes protestent contre l'exploitation et l'autoritarisme de l'administration, accentuant un mouvement démarré l'année précédente dans plusieurs universités contre la hausse des frais d'inscription. La contestation étudiante gagne tout le pays, sur le modèle de la révolution culturelle chinoise : pillage des locaux, séquestration et procès publics des enseignants. Mais les gauchistes radicaux s'isolent en critiquant le PSJ et PCJ qu'ils jugent trop mous, et leur violence effraie la population. En janvier 1969, année où Ôé rédige les essais composant *Kowaremono toshite no ningen*, les luttes sont de plus en plus violentes : le soutien du gouvernement japonais à la guerre américaine au Vietnam, le retour d'un nationalisme économique encouragé par la prospérité, poussent les étudiants vers un discours d'autodestruction prônant la haine de soi en tant que classe privilégiée, et du Japon, bâti sur la fiction de la démocratie pacifiste d'après-guerre à l'ombre du parapluie nucléaire américain, en tant qu'exploiteur néo-colonialiste d'une Asie à laquelle il doit toujours des excuses. Face à la contestation, le gouvernement adopte plusieurs lois lui permettant de faire fermer les universités en grève et d'arrêter les activistes à tour de bras, beaucoup étant condamnés à des peines de prison ferme. Les promesses de restitution d'Okinawa (dans le communiqué commun Nixon-Satô de novembre) et de désengagement américain au Vietnam apaisent l'opinion publique à l'approche de la reconduction automatique du Traité de sécurité en juin 1970, après quoi les derniers foyers de contestation étudiante sont matés par la force.²¹⁹

²¹⁹ BOUISSOU Jean-Marie (dir.), *Le Japon contemporain, op. cit.*, p. 243-245 ; SUGA H., [1968] 『1968年』,

Pour les étudiants, la Démocratie d'Après-guerre n'est guère plus qu'une fiction molle et hypocrite ayant laissé émerger une société de consommation ultra policée niant leur individualité et sa responsabilité dans l'histoire passée et présente de l'Asie. Le constat d'échec de l'action pacifique les conduit par ailleurs à une escalade dans la violence : les groupes révolutionnaires issus de schismes et de recompositions incessants règlent à coups de bâtons puis de couteau, parfois jusqu'à la mort, leurs divergences idéologiques. A partir de 1970 et de l'échec cuisant de la lutte contre l'Anpo renouvelé automatiquement cette année-là sans susciter de réelle protestation populaire, certains groupes d'extrême gauche passent à la lutte armée et à l'action directe.

Les activistes issus de groupuscules d'extrême gauche plastiquent postes de polices, grandes entreprises et banques. En mars 1970, un avion de la Japan Airlines est détourné vers Pyongyang par la Faction Armée Rouge (赤軍派), refondée ensuite en Armée Rouge Unifiée (連合赤軍). En février 1972, ses militants exécutent quatorze de leurs propres membres avant d'être démantelés après un siège de neuf jours dans un chalet de montagne au cours duquel deux policiers trouvent la mort. Ôé publiera, l'année suivante, un roman décrivant un mouvement terroriste subissant un assaut similaire. Les leaders du groupe se réfugient au Liban où ils poursuivront leurs activités à l'international sous le nom d'Armée Rouge Japonaise (日本赤軍), en lien notamment avec le FPLP. En mai, trois Japonais mitraillent la foule à l'aéroport de Tel-Aviv (vingt-six morts). Les terroristes japonais de divers groupuscules mèneront encore plusieurs opérations spectaculaires à l'étranger jusqu'en 1988. Au Japon, le terrorisme d'extrême gauche sera responsable de 166 attentats entre 1971 et

1980 (dix-sept morts, 677 blessés). Pour ce qui concerne le mouvement étudiant, il s'autodétruit progressivement en vendettas sectaires entre groupuscules (150 morts)²²⁰.

La violence étudiante et celle des différents mouvements terroristes est avant tout dirigée contre la société japonaise elle-même, la culpabilité et la frustration d'être Japonais, de faire partie d'une société considérée comme percluse dans l'égoïsme et le négationnisme dégénérant en une pulsion autodestructrice. On l'a vu, ce sentiment de honte et de haine de soi en tant que Japonais est prégnant dans les écrits d'Ôé jusqu'à cette période, et encore davantage dans ses premières œuvres romanesques. Et si la posture pacifiste et moraliste d'Ôé se fige définitivement dans la seconde moitié des années 1960, le rendant inaudible et méprisable pour les étudiants, il ne fait aucun doute que l'auteur est bien conscient d'avoir lui-même contribué à préparer le terrain idéologique pour cette crise d'auto flagellation au sens propre. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette question, mais pour l'instant, remarquons que cette crise violente est l'occasion pour Ôé d'interroger la notion et d'aboutir à une véritable prise de conscience personnelle. Il est donc logique que ce recueil de réflexions autobiographiques soit centré sur son enfance et les récits de révolte qui l'accompagnèrent, la naissance de son fils, la violence dans les œuvres littéraires qui l'ont influencé, et finalement la perspective d'une guerre atomique.

暴力という言葉が、ぼくに喚起する内容は、そもそもはじめから、あるいは、そもそものはじめにおいて、暴力をくわえられる肉体としての意識だった。

Ce que m'évoque le mot de violence, ça a été depuis le début, ou plutôt à l'origine, ma conscience de moi comme d'un corps subissant la violence.²²¹

²²⁰ *Ibidem.*

²²¹ ÔE K., [Le tyrannicide à l'ère de l'atome] 「核時代の暴君殺し」, *op. cit.*, p. 89.

La violence subie, telle que la décrit Ôé, n'est pas tant celle des brimades et des coups, ceux de ses professeurs ou plus tard de ses camarades de classe, que la perspective de subir la violence absolue de sa propre mort, dont nous avons déjà relevé l'obsession.

それは端的に言えば、ぼくが言葉によって、壊れものであり fragile である肉体をそなえた自分を隠蔽しようと日々つとめるであろうという予感があったからだ。われわれは死の刻印を押されているが、日々を正気で生き延びるために、われわれのうちなる死を隠蔽しようとする。しかし、いったん死を見出す眼をそなえた者は、偏在する死を正面からむきあわないわけにはゆかない。そしてしかもなおそれを隠蔽しつづけようとするのは、最悪の困難をそなえた状態である。

Pour le dire simplement, cela provient du fait que j'avais le pressentiment que je devrais m'efforcer jour après jour, par les mots, de me dissimuler en tant que possédant un corps destructible et fragile. Nous sommes marqués du sceau de la mort, mais pour vivre sains d'esprit au quotidien, nous nous dissimulons cette mort inscrite en nous. Cependant, ceux qui ont acquis un regard susceptible de saisir cette mort qui s'impose alors obstinément à eux doivent lui faire face. Et le fait de s'obstiner ensuite envers et contre tout à se la dissimuler est la plus pénible condition.²²²

ぼくは言葉によって、壊れものであり fragile である肉体をそなえた自分を隠蔽しようと日々つとめてきた、とすでに書いたが、ぼくは暴力という激しいダイナミズムをそなえた言葉の内部の、いわばメビウスの輪の軌道をひとめぐりするようにして、そのまったく逆のこともまたいわねばならない。ぼくは言葉によって、壊れものであり、fragile である肉体をそなえた自分を赤裸に剥ぎだそうとしてきた。

J'ai déjà écrit qu'à travers les mots, j'ai cherché jour après jour à me dissimuler en tant que corps destructible et fragile, mais comme si je faisais le tour de l'anneau de Möbius que porte en lui ce mot de violence au dynamisme intense, il me faut aussi dire l'exact inverse. A travers les mots, j'ai cherché à me mettre à nu en tant que doté de ce corps destructible et fragile.²²³

²²² *Ibidem*, p. 90.

²²³ *Ibid*, p. 95.

Il s'agit donc d'écrire pour cacher sa fragilité, mais aussi la montrer et ainsi l'assumer. Cette fragilité n'est pas seulement celle de la victime potentielle, mais aussi celle de l'homme qui peut à son tour infliger la violence, comme il l'écrit au sujet de son fils.

Ainsi, au-delà de cette prise de conscience d'une motivation souterraine de son écriture, c'est du rôle même de la violence, de son économie pourrait-on dire, dans toutes les étapes, réelles ou imaginées, de sa vie, que traite ici Ôé.

さて、いま一九七〇年にむけて多様なベクトルが集中するわれわれの国において、暴力をくわえられる肉体としての意識を確実にもち、また暴力をくわえる肉体としての意識をもつことをもまた、あえて回避しようとしないう青年たちの行動をめぐって、ぼくはごく短い、小説のミニアチュールのごときものを書こうとしていた。(…)

.....一撃うけて倒れながら、片膝ついて軀の重みを押さえるあいだ二秒間、無意識だったかれは、覚醒しながらも当の自分が、機動隊員の盾で殴られた学生か、飛んできた礫でこめかみを撃たれた機動隊員であるのか、わからなくなっているのをさとった。眼は見えぬ、軀じゅうが熱く嵩ばって、ドン、ドンという地響きだけが耳にあきらかであるが、それも逃げてくる足跡か、攻めよせる足跡かわからない。もう二秒たって、両膝ともついてしまい、頭を重かった最後の荷物のように地面におろすと、右眼のわきに催涙弾のごときものが転がっていると感じられる。彼はそれを掴んで学生にむかってなげる(あるいは、機動隊にむかって投げかえす)つもりになったが、いったん掴んでみると、それは眼窩からとびだした自分の眼球で、まだつながっている神経束から、痛みが真赤な花火のように炸裂して、それは掌を透かしたばかりか、天地のあいだを赤い光の矢でつらぬきとおし、なにかもを照らしたかのようにだった.....

J'étais en train d'écrire une sorte de fiction miniature sur le comportement de ces jeunes qui ont clairement conscience d'être des corps subissant la violence, et ne cherchent pas non plus, bien au contraire, à se dérober à la conscience d'être des corps l'infligeant, dans ce pays qui est le nôtre, où de nombreux paradigmes convergent vers l'année 1970. (...)

...Il s'était écroulé sous le coup, et avait perdu conscience deux secondes pendant qu'il supportait le poids de son corps, genou à terre ; mais même réveillé, il s'était rendu compte qu'il ne savait plus s'il était un étudiant cogné par le bouclier d'un agent, ou un agent touché à la tempe par un pavé qu'on avait lancé. Il n'y voit plus rien, tout son corps est brûlant et enflé, et les vibrations du sol, bom, bom, sont tout ce qui parvient clairement à ses oreilles, mais

impossible de savoir si ces bruits de pas fuient ou montent à l'assaut. Encore deux secondes et il met l'autre genou à terre, puis sa tête sur le sol comme une dernière valise trop lourde, et il a l'impression qu'un objet qui pourrait être une grenade lacrymo roule par terre à côté de son œil droit. Il s'est mis en tête de la ramasser pour la lancer sur les étudiants (ou la renvoyer sur les policiers), mais une fois en main, c'était son œil qui avait jailli de son orbite, et du nerf qui l'y rattachait encore, la douleur éclata comme un feu d'artifice écarlate, irradiait à travers sa main devenue transparente, et semblait transpercer le monde entier de flèches d'une lumière pourpre qui illuminait tout...²²⁴

Agresseur ou/et agressé, l'essentiel réside ici dans la violence du rapport de force, dernière frontière de l'identité. Ayant montré cette miniature à « l'un de ces jeunes » et essuyé son rejet fondamental pour la raison que l'imagination ne serait plus d'aucune utilité une fois projeté au cœur de la violence, Ôé s'interroge.

(...)かれが想像力による他者とのつなぎめのロープを、いちいち切りおとしてかれひとりの暴力の現場にむかってゆくとき、かれが個人的な実在のタコ壺にはいりこむともまた確かだ。かれは自分のタコ壺のなかで、壊れものであるところの自分、*fragile* であるところの自分をあらためて確認する。暴力をくわえられる肉体としての意識はかぎりなくとぎすまされ、かれをかれ自身の人間的な根源にむけて押しあげる。かれはその極点で、言葉がなんだ、想像力がなんだ、と否定の叫び声を発する実在的な権利をもつだろう。

Lorsqu'il coupe soigneusement la corde qui le reliait aux autres par l'imagination pour s'avancer vers sa zone de violence solitaire, il est évident qu'il pénètre dans la souricière de l'existence individuelle. Là, il se re-confirme comme destructible et comme *fragile*. Sa conscience d'être corps subissant la violence est aiguisée à l'infini, et le propulse vers son fondement humain propre. A ce point limite, il a certainement le droit existentiel de nier dans un hurlement : les mots, l'imagination, et puis quoi ?!²²⁵

Ce texte est l'exact négatif de celui qui faisait l'apologie des deux assassins coréens. Nous sommes toujours face à une logique du dépassement de soi, mais de la violence infligée dans le premier cas, on passe ici à la violence subie.

²²⁴ *Ibid.*, p. 103.

²²⁵ *Ibid.*, p. 112.

しかし同時に、かれが、しかもなお言葉について、想像力について、自分でそれらにかれの
実在にかかわる有効性をあたえる決断をすることもまた、ありえぬことではないであろう。
すくなくともかれは、暴力をくわえられる肉体としての意識をつきつめることで、それまで
かれを縛りつづけていた既成の言葉、想像力の限界から自由になったところの、赤裸のこわ
れものであり fragile な存在なのだ。かれが新しい言葉、新しい想像力を選びとる自由もまた、
かれのものではないか？

Mais en même temps, il n'est pas non plus impossible qu'il fasse *néanmoins*, sur les mots, sur
l'imagination, un choix porteur d'une validité par rapport à son existence. A tout le moins, en
allant jusqu'au bout de sa conscience de corps subissant la violence, le voilà mis à nu, être
destructible et fragile, libéré des limites des mots et de l'imagination préexistantes qui le
ligotaient jusque là. N'est-il pas libre alors de choisir de nouveaux mots, une
imagination nouvelle ?²²⁶

C'est du moins ce à quoi parviennent les héros hachés menu par la vie des romanciers anglo-
américains qu'Ôé cite en exemple. Ceux de John Braine, Alan Sillitoe ou Saul Bellow. Ôé
commente le retournement décisif qui sauve l'un d'entre eux, le forçant à reconsidérer sa vie
après une monumentale raclée qui le laisse pour mort :

この青年にとって暴力をくわえる肉体としての意識から、暴力をくわえられる肉体の意識に
いたった経験は、すべての事物への展望に、新しい抜け穴のような窓が開いたことであつた
(...)。

Pour ce jeune homme, l'expérience qui l'a vu passer de la conscience d'être corps infligeant la
violence à celle de corps la subissant fut comme une fenêtre s'ouvrant, comme une lucarne
inédite, sur la perspective de toutes choses (...).²²⁷

Ôé propose ici à une tentative de réhabilitation de la (sa ?) littérature auprès d'une génération
qui considère qu'il n'a plus rien à lui dire. Mais surtout, ce qu'il demande ici, c'est d'imaginer
l'homme dans sa faiblesse, dans sa vulnérabilité, en somme dans son état de victime

²²⁶ *Ibid.*, p. 113.

²²⁷ *Ibid.*, p. 97.

potentielle. C'est l'aboutissement d'un processus entamé avec les premiers appels de 1961 à imaginer la jeune étudiante morte, poursuivi avec la naissance du fils, et enfin accompli avec la « découverte » de Hiroshima.

C'est aussi la réalisation, rétrospective, que les rapports de force imaginés par Ôé dans sa quête de dépassement de soi et de solidarité impliquent une part incompressible de violence qui avait été jusque là totalement oblitérée : les morts héroïques au combat, les révoltes dans la vallée ou à Tôkyô, les meurtres des jeunes Coréens opprimés ou le suicide d'une fiancée éplorée de Hiroshima, tous impliquent l'exercice de la violence, contre l'autre, ou contre soi.

Cette prise de conscience ne conduit pas pour autant Ôé à renoncer à ses obsessions de dépassement de soi dans la confrontation, mais à opérer, on l'a vu, un déplacement : le sujet du dépassement n'est plus le bourreau, mais la victime, si possible innocente, et donc martyr. Si le sujet est encore trop coupable, comme Ôé lui-même complice de la violence que le monde entier inflige à son fils, et ne serait-ce que pour s'être rêvé lui-même agresseur, il lui reste encore la possibilité d'expier pour le rejoindre du côté des victimes. Ainsi, ce poème qu'il aurait rédigé dans un moment de désespoir, peu après sa naissance, dit bien l'ambivalence de ce désir : pour sanctifier le corps qui la subit, il faut qu'un corps inflige la violence. Fut-il le même.

頸を吊ると

おとなしそうな死体になる、

おれは凶悪な恰好をした

死体になりたいのだ。

Quand on se pend

On devient un cadavre tranquille,

Qu'il soit menaçant

Le cadavre que je voudrais être.²²⁸

4/ Conversion à Hiroshima.

Entre 1961 et 1963, Ôé découvre donc la violence inhérente à tout rapport de force. Cette violence fait des victimes, et Ôé les découvre tour à tour, jusqu'à l'expérience personnelle de la naissance de son fils Hikari. Le destin de violence insensée qui est le sien est généralisé ensuite comme celui de la condition humaine dans son ensemble par le biais de Hiroshima et de l'atome.

C'est dans l'état de stupeur désespérée dans lequel l'a plongé la naissance de son fils, et la prise de conscience subséquente de la vulnérabilité fondamentale de l'homme, qu'Ôé quitte Tôkyô à l'été 1963 en compagnie d'un ami éditeur pour la neuvième conférence mondiale contre les armes nucléaires. « ... Abandonnant tout le travail que je faisais jusque là », précise-t-il dans la première notice autobiographique qu'il publie. Précision intéressante, qui dit déjà la cassure fondamentale entre l'avant et l'après dans son œuvre²²⁹.

僕については、自分の最初の息子が瀕死の状態でガラス箱に横たわったまま回復のみこみはまったくたない始末であったし、安江君は、かれの最初の娘を亡くしたところだった。そして、われわれの共通の友人は、かれの日常の課題であった核兵器による世界終末戦争のイメージにおしつぶされたあげく、パリで縊死してしまっていた。われわれはおたがいにすっかりうちのめされていたのである。

しかし、ともかくわれわれは真夏の広島にむかって出発した。あのようにも疲労困憊し憂鬱に黙り込みがちの旅だちというものを、かつて僕は体験したことがなかった。(...)

しかし一週間後、広島を発つとき、われわれはおたがいに、自分自身がおちこんでいる憂鬱の穴ぼこから確実な快復にむかってよじのぼるべき手がかりを、自分の手がしっかりつかんでいることに気がついていたのである。

²²⁸ *Ibid.*, p. 114.

²²⁹ ÔE K., [OKZ1:1], p. 384.

そしてそれは、ごく直截に、われわれが、真に広島的人間たる特質をそなえた人々に出会ったことにのみ由来していたのであった。

僕は広島の、まさに広島の人間らしい人々の生き方と思想とに深い印象をうけていた。僕は直接かれらに勇気づけられたし、逆に、いま僕自身が、ガラス箱のなかの自分の息子との相関においておちこみつつある一種の神経症の種子、頽廢の根を、深奥からえぐりだされる痛みの感覚をもあじわっていた。

そして僕は、広島とこれらの真に広島的人な人々をヤスリとして、自分自身の内部の硬度を点検してみたいとねがいはじめていたのである。(…)

僕は、そうした自分が所持しているはずの自分自身の感覚とモラルと思想とを、すべて単一に広島のやすりにかけ、広島のレンズをとおして再検討することを望んだのであった。

En ce qui me concerne, mon premier fils se trouvait en couveuse, entre la vie et la mort, et ses perspectives de guérison étaient tout à fait improbables. Yasue, quant à lui, venait de perdre sa première fille. Enfin, l'un de nos amis communs, anéanti par les visions d'une guerre nucléaire qui marquerait la fin du monde – visions qui le préoccupaient sans cesse –, avait fini par se pendre à Paris. Yasue et moi étions donc complètement abattus. Nous sommes pourtant partis tant bien que mal, en plein été, pour Hiroshima. Jamais je n'avais vécu un tel départ en voyage : exténués, nous avions tendance à nous murer dans un silence lourd de mélancolie. (...)

Pourtant, en quittant Hiroshima une semaine plus tard, nous sentions déjà l'un et l'autre que nous tenions fermement une prise qui allait nous permettre, en nous hissant hors du trou de la mélancolie dans lequel nous étions tombés, de nous acheminer à coup sûr vers la guérison. Et cela, nous le devions directement et uniquement à nos rencontres avec des gens dont la caractéristique commune était d'incarner l'esprit de Hiroshima.

La façon de vivre, les pensées de ces gens si humains avaient produit sur moi une très forte impression. Le contact avec eux m'avait redonné courage, mais en même temps j'éprouvais de la douleur à sentir qu'on arrachait du plus profond de moi les graines d'une sorte de névrose, les racines d'une déchéance vers laquelle je glissais dans la corrélation avec mon fils en couveuse.

Et je sentais en moi le désir de tester mon degré de solidité interne en la soumettant à l'épreuve qu'étaient à mes yeux Hiroshima et ceux qui en incarnaient l'esprit.

(...) Les sensations, la morale, les idées qui étaient miennes (...), je souhaitais à présent les réexaminer sans exception, en les passant simplement à la lime de Hiroshima, en les filtrant à travers l'objectif de Hiroshima.²³⁰

²³⁰ ÔE K., *Notes de Hiroshima* 『ヒロシマ・ノート』, *op. cit.*, p. 2-3.

Les mots rendent bien compte de la conflagration qui se fait, dans l'esprit d'Ôé, entre la souffrance de son fils handicapé et celle des *hibakusha* de Hiroshima, dont les rencontres et les témoignages, avec ceux des médecins qui les traitent, constituent l'essentiel de l'ouvrage documentaire qu'il tire de cette expérience.

Cette investigation qu'Ôé s'impose, face à la souffrance de son fils et à la lumière de Hiroshima, débouche évidemment sur les conclusions que nous avons évoquées plus haut.

Dans la postface de ces *Notes de Hiroshima* 『ヒロシマ・ノート』, réunies en un volume publié en juin 1965, Ôé livre les titres alternatifs qu'il avait imaginés pour l'ouvrage : « penser l'être humain à Hiroshima », « Hiroshima en nous », « comment survivre à Hiroshima ». Autant de titres qui, précise-t-il, expriment clairement ses objectifs :

おそらくは広島こそが、僕のいちばん基本的な、いちばん硬いやスリなのだ。そのように根本的な思想の表現とみなすことにおいて、僕は自分が日本人の小説家であることを確認したいのである。(…)

僕は広島で、人間の正統性というものを具体的に考える、手がかりをえたとと思う。(…)

そして僕は、真に広島を思想を体現する人々、(…)僕がもっとも正統的な原爆後の日本人とみなす人々に連帯したいと考えるのである。

Hiroshima est, si je puis dire, la lime la plus dure à laquelle je me sois frotté, celle qui va à l'essentiel. Et c'est par référence à Hiroshima – en la considérant comme l'expression d'une pensée fondamentale – que je tiens à me re-situer en tant que romancier japonais. (…)

A Hiroshima, je crois avoir trouvé des clés pour réfléchir de façon concrète à ce qu'est l'authenticité de l'homme. (…)

Et de ceux qui (...) incarnent véritablement la pensée de Hiroshima, (...) de tous ces gens en qui je vois les Japonais les plus authentiques qu'ait connus notre pays depuis le bombardement, je veux être entièrement solidaire. ²³¹

C'est donc bien une nouvelle solidarité qu'Ôé découvre ici, mais fondamentalement différente de celles auxquelles il s'attachait jusqu'alors. Cette solidarité relève d'une éthique désormais

²³¹ *Ibidem*, p. 184-186. (Tr. modif.)

découplée du politique, puisqu'elle unit les victimes, toutes les victimes de la violence humaine. C'est au nom de son fils qu'Ôé s'inclut dans cette nouvelle communauté, et c'est à la lumière de cette solidarité nouvelle qu'il relit ses principes de vie démocratiques. La défense de la Constitution, du pacifisme, trouvent ici leur justification éthique absolue : il ne s'agit plus de s'opposer à la présence américaine ou à la réécriture de la Constitution au nom de la défense de l'autonomie subjective (主体性) du Japon et des Japonais, mais au nom de celle des victimes passées et à venir.

Dans ses essais, c'est désormais en leur nom qu'Ôé va conjurer ses cibles favorites, les dirigeants conservateurs (et à travers eux la masse de ses concitoyens qui les maintiennent au pouvoir), de faire fonctionner leur « imagination politique ».

CHAPITRE IV/ Le discours d'Ôé : bilans critiques.

1/ L'imagination politique.

Dans l'œuvre d'essayiste d'Ôé, la découverte et la sanctification des victimes lui permet de réaffirmer la portée éthique de ses valeurs constitutives qui sont celles de la Constitution, son discours se limitant dès lors explicitement à celles-ci.

Ce discours moraliste²³² en appelant systématiquement à la considération des victimes comme *ultima ratio* de toute action politique intègre un paramètre essentiel qui nous a suivi tout au long de cette recension des essais du jeune Ôé : le rôle central de l'imagination.

Comme il demandait à ses pairs de réanimer la Constitution mourante « par le sang de leur imagination », ce sont maintenant les victimes qu'il faut imaginer : au moment du traité d'amitié et de paix avec la dictature militaire coréenne, de la guerre du Vietnam, de la rétrocession d'Okinawa, des négociations pour limiter la prolifération nucléaire, etc.

Cette posture moraliste revendiquée par Ôé a été particulièrement critiquée, et pas seulement par les intellectuels conservateurs. A titre de conclusion sur la question de l'engagement politique d'Ôé dans ses essais, nous allons en présenter quelques lectures critiques, à commencer par celle du philosophe marxiste Karatani Kôjin, qui propose également une vision sans concession de la théorie de l'imagination telle que la revendique Ôé en matière politique.

²³² Nous entendons ici la morale dans le sens de l'analyse que fait Paul Ricoeur du second impératif catégorique kantien : « Agis toujours de telle façon que tu traites l'humanité dans ta propre personne et dans celle d'autrui, non pas seulement comme un moyen, mais toujours aussi comme une fin en soi. ». Ricoeur commente : « *La morale, en ce sens, est la figure que revêt la sollicitude face à la violence et à la menace de la violence. A toutes les figures du mal de la violence répond l'interdiction morale.* » RICOEUR Paul, *Lectures 1 – autour du politique*, Seuil, 1991, p. 262.

Cette critique s'appuie sur deux textes représentatifs de cette tendance. Dans le premier, publié en 1965, Ôé décrit la séance de la Diète au cours de laquelle le traité nippo-coréen a été adopté par les députés conservateurs. Le traité, adopté en juin 1965, est signé avec la junte militaire au pouvoir en Corée du sud, contre l'opposition qui a toujours refusé une paix séparée n'impliquant pas les deux Corées. Pour voter sa ratification, les députés du PLD ont usé de la technique habituelle du passage en force destiné à couper cours aux manoeuvres de ralentissement de l'opposition : groupés autour du président de l'Assemblée qu'ils protègent d'une contre-offensive socialiste pendant qu'il débite à grande vitesse les articles qu'ils votent « à tour de bras ». Ôé décrit le procédé comme « une chose horrible » en évoquant une fête de son village durant laquelle les jeunes se déguisaient en monstre cornu terrorisant le petit enfant qu'il était. Dans les deux cas, la réaction est la même : la terreur et la nausée.

じつに恐ろしいものを見た。強行採決の後、(...)一部始終を見ていた者たちのひとりである僕も、おなじく嘔気を感じた。(...)それは結局、本当に恐ろしいものを見たあとの嘔気だったと思われるのである。

J'ai vu une chose vraiment horrible. Après le vote forcé, (...) moi qui faisais partie de ceux qui avaient tout vu du début à la fin, j'ai eu à mon tour envie de vomir. En fait, je crois que c'est le genre de nausée qui vous prend après voir vu quelque chose de vraiment atroce.²³³

Pour Karatani, la capacité de représentation visuelle, par Ôé, de l'expérience à laquelle il a assisté, ne doit pas être directement qualifiée d'imagination. Il ne s'agit, après tout, que d'une affaire de vocabulaire et de perception : ce qu'Ôé *ressent* comme « chose horrible », ses camarades « intellectuels progressistes » le *pensent* comme « faillite de la démocratie », mais les deux relèvent strictement de la même « sphère de discours ». L'« imagination » d'Ôé ne peut fonctionner que sur la base d'une croyance à une idée *a priori* (la démocratie). Saluer,

²³³ ÔE K., [Elle court, l'horrible chose] 「恐ろしきもの走る」 (12/11/1965), [Volonté continue] 『持続する志』, *op. cit.*, p. 206.

comme l'ont fait certains critiques dont Noguchi Takehiko, la capacité d'indignation proprement physique d'Ôé, serait donc « du même ordre que de révéler pour sainte une femme hystérique que sa croyance *a priori* en Dieu aurait fait somatiser des stigmates sur le front »²³⁴.

Karatani prend ensuite l'exemple du texte publié par Ôé en 1967 suite à la mort d'un étudiant lors de l'opération de protestation du huit octobre destinée à empêcher le départ du Premier ministre Satô pour une tournée en Asie du Sud-Est devant s'achever à Saigon. Ôé condamne Satô pour ne pas avoir annulé son voyage suite à ce décès, et pour son refus du « dialogue avec les étudiants ».

想像力を動かせるとは首相が、死んだ学生の内面にはいりこんで、あらためてこの事件をめぐる国内・国際状況の全体を展望しなおしてやることである。すくなくともそれだけの想像力の行使を首相にもちいるだけの重みを、惨めに死んだひとりの学生の死体が持っているような体制をこそ、民主政治というのではないか？

Faire travailler son imagination, pour le premier ministre, consisterait à remettre en perspective l'ensemble de la situation nationale et internationale autour de cette affaire, en pénétrant dans l'esprit de cet étudiant mort. La démocratie, n'est-ce pas le nom que l'on donne à ce système dans lequel le cadavre d'un étudiant mort misérablement devrait avoir le poids suffisant pour nécessiter du Premier ministre, au minimum, un tel usage de son imagination ?

²³⁵

Il est évident, raille Karatani, que ni le premier ministre, ni en fait quiconque, n'est susceptible de « pénétrer dans l'esprit de cet étudiant mort ». Si c'était possible, il ne faudrait même plus parler de démocratie, mais « plutôt de royaume de Dieu sur Terre », puisque Ôé ne ferait ici rien d'autre que prêcher le commandement du Christ : « aime ton prochain comme

²³⁴ KARATANI K., [La carte est-elle consumée ? – Imagination et conscience relationnelle chez Ôé et Abe] 「地図は燃えつきたか—大江、安部にみる想像力と関係意識」 (1970), [L'homme craignant] 『畏怖する人間』, *op. cit.*, p. 298.

²³⁵ ÔÉ K., [De l'imagination pour l'étudiant mort] 「死んだ学生への想像力」, [Volonté continue] 『持続する志』, *op. cit.*, p. 68.

toi-même ». « Le Christ, ajoute Karatani, a cependant pris soin de préciser qu'il convenait de rendre à César ce qui lui appartient, mais Ôé lui réclame, en sus, de l'imagination ». En somme, il fait porter au concept de démocratie « le poids bien trop lourd d'une révélation religieuse ». Par ailleurs, il lui semble douteux qu'Ôé lui-même soit parvenu à « pénétrer l'esprit de ce jeune homme ». Ôé n'a rien fait d'autre que de *ressentir* l'action de cet étudiant mort et de ses camarades comme relevant d'une défense de la démocratie, leur superposant sa propre pensée, mais « ces derniers ne se sont-ils pas justement efforcés de réduire en miettes, à coups de bâton, cette fameuse imagination d'Ôé (soit la « fiction » de la démocratie d'après-guerre) ? »²³⁶

Karatani accuse Ôé de ne pas vouloir comprendre que la relation à un tiers ne peut guère dépasser l'empathie, qui par rapport aux sentiments éprouvés par exemple par la famille de la victime en question, n'est guère plus que de l'indifférence. Ainsi, « pour ses parents, l'étudiant mort est un être irremplaçable, mais pour Ôé, il se compare et se superpose aux victimes de la bombe atomique, de la guerre du Vietnam ou d'ailleurs, et rien de plus ».

Ce problème proviendrait selon Karatani de la « perversion commune chez les intellectuels japonais qui leur fait ressentir comme réelles des relations à des objets éloignés ». Qu'il s'agisse de l'étudiant mort ou du bébé malformé de *Kojintekina taiken*²³⁷, l'objet est imaginé et assimilé aux irradiés ou aux Vietnamiens. « L'étudiant, les irradiés ou les Vietnamiens sont certainement très différents de ceux qu' "imagine" Ôé » : ceux-là ne sont que des créations de sa pensée, « en d'autres termes, il n'y a là rien d'autre que lui-même ». Prétendant « pénétrer à l'intérieur de l'esprit » d'autrui, Ôé ne ferait guère mieux que *ressentir*, « comme un chat qui somnole, le fruit de ses rêveries autistes. » Cette « faculté de ressentir » dénoterait plutôt,

²³⁶ KARATANI K., [La carte est-elle consumée ? ~] 「地図は燃えつきたか~」, *op. cit.*, p. 300.

²³⁷ ÔE K., *Une affaire personnelle* 『個人的な体験』 (litt. [Une expérience personnelle]) (1964), [OKZ1:6]. Traduction française (de l'américain) : Stock, 1970. Le roman relate les attermoissements d'un jeune père suite à la naissance de son bébé malformé, qu'il est tenté de laisser mourir, jusqu'à sa décision finale de le garder et l'élever.

dans ce cas précis, « une certaine forme d’insensibilité et de froideur », Ôé ne faisant guère qu’utiliser l’étudiant, tel un ventriloque, pour défendre une conception politique (Karatani écrivait sans doute « religieuse ») exprimée par le biais d’une « imagination » que celui-ci, avec ses camarades, s’efforçait justement de « démolir à coups de bâton (*gebabô*) »²³⁸.

C’est pourtant bien au nom de telles victimes, en sa qualité de père de l’une d’entre elles, innocente entre toutes, qui l’autorise à s’imaginer en partenaire « solidaire » des victimes absolues de Hiroshima, et donc de toute l’humanité, qu’Ôé interpelle ses concitoyens, les enjoignant à faire acte de contrition, de repentance de leur responsabilité de bourreaux.

C’est ainsi, par exemple, qu’il « pénétrait à l’intérieur de l’esprit » de la jeune fiancée d’un *hibakusha* évoquée plus haut, pour « imaginer » les raisons l’ayant poussée au suicide, geste d’« amour absolu », écrivait-il, mais après y avoir lu un refus « de l’État et ses tromperies, [des] vivants et leurs tromperies »²³⁹.

Cette responsabilité est inévitable puisque dans la logique qu’il déploie, être Japonais, c’est être coupable *a priori*. Coupable de complicité passive (ou active si l’on vote pour lui) avec les cynismes du gouvernement conservateur, de profit du parapluie nucléaire américain au mépris des habitants actuels et des victimes passées d’Okinawa, du Vietnam, des dictatures coréennes et d’Asie du Sud-Est, etc.

²³⁸ KARATANI K., [La carte est-elle consumée ? ~] 「地図は燃えつきたか〜」, *op. cit.*, p. 301. *Gebabô* (ゲバ棒), « bâtons à violence » : avec les casques de chantier marqués aux couleurs de leur faction, ils constituent la panoplie des étudiants japonais en lutte à la fin des années 1960, panoplie apparaissant pour la première fois en masse lors de ces mouvements de protestation d’octobre 1967. *Geba*, de l’allemand *Gewalt*, « violence » exercée par les étudiants en réponse à celle de l’« autorité » (*Gewalt* encore). Le terme *uchigeba* (内ゲバ), « violence interne », désignera les luttes à mort entre factions d’extrême gauche qui débutent en 1970.

²³⁹ ÔE K., ÔE K., *Notes de Hiroshima* 『ヒロシマ・ノート』, *op. cit.*, p. 154.

Une position moraliste facile, lui reprocheront ses détracteurs : Ôé prétendrait rejoindre les rangs des victimes en confessant son identité de bourreau (i.e. de Japonais), et ainsi pouvoir « faire la morale » à ses compatriotes fort de sa « conversion », tel qu’il qualifie son expérience décisive de Hiroshima²⁴⁰. Se chargeant de péchés qu’il absout pour lui-même dès le moment où il les proclame et en appelle à ses semblables, Ôé s’achèterait à peu de frais une identité privilégiée de saint. Si l’on en croit Emmanuel Levinas, l’exigence éthique est bien « exigence de sainteté », qui en appelle à « une responsabilité totale, qui répond de tous les autres et de tout chez les autres ». Pour Lévinas, en effet, « c’est dans l’éthique entendue comme responsabilité que se noue le nœud même du subjectif »²⁴¹. Ôé lui-même convoque cette image dans *Hiroshima nôto*, qualifiant les victimes de la bombe de « saints », et rapportant ce dialogue, tiré de *La peste* de Camus, entre Tarrou et Rieux : « ... ce qui m’intéresse, c’est de savoir comment on devient un saint. – Mais vous ne croyez pas en Dieu. – Justement. Peut-on être un saint sans Dieu, c’est le seul problème que je connaisse aujourd’hui. »²⁴²

Kasai Kiyoshi, critique, romancier et anciennement activiste d’extrême gauche ayant renoncé à l’engagement politique suite aux dérives de l’Armée Rouge Japonaise, résume de manière radicale, voire caricaturale, ce qu’inspire à ses destinataires non sympathisants la formulation par Ôé de telles exigences éthiques. Il prend l’exemple de cette déclaration, qui clôt *Hiroshima nôto* :

われわれがこの世界の終末の光景への正当な想像力をもつ時、(...)《被爆者の同志》たることは、すでに任意の選択ではない。われわれには《被爆者の同志》であるよりほかに、正気の人間としての生き様がない(...).

²⁴⁰ ÔE K., « Préface pour la nouvelle édition anglaise », *Notes de Hiroshima*, op. cit., p. 12.

²⁴¹ LEVINAS Emmanuel, *Ethique et infini*, Fayard/France culture, collection biblio essais, 1982, pp. 91-102.

²⁴² ÔE K., *Notes de Hiroshima* 『ヒロシマ・ノート』, op. cit., p. 107. CAMUS Albert, *La Peste*, Gallimard, 1947, collection Folio, 1972, p. 230.

Si nous sommes capables de nous figurer de façon juste ce paysage de fin du monde, alors devenir les « compagnons des *hibakusha* » (...) n'est même plus une question de choix : c'est le seul moyen qu'il nous reste de vivre en êtres sains d'esprit.²⁴³

Cette « déclaration grandiloquente », qualifiée par Yoshimoto Taka.aki de « menace stupidissime »²⁴⁴, est selon Kasai typique de « l'éthique idéaliste » d'Ôé, qu'il résume par une métaphore désarmante : « en allant au bout de cette logique, on ne peut qu'aboutir à un personnage de bande dessinée qui, quand il mange une banane importée, souffre du caractère anti-écologique de la monoculture, de toute l'histoire de l'exploitation coloniale, et de tout ce qu'il a fait subir (en tant que Japonais) au peuple philippin. » En vertu d'une telle logique, « tous les Japonais qui osent manger des bananes sans être conscients » de ces réalités « devraient être exécutés au nom de l'éthique et de la justice ». Or, toujours selon Kasai, « il est indéniable qu'au bout d'une telle éthique perverse, on en vient pour se sauver moralement de son identité de Japonais souillé, à critiquer, accuser les Japonais qui ne se sont pas encore rachetés, voire finalement encourager à les massacrer au nom des peuples du tiers-monde » qu'ils ont jadis opprimé. Pour Kasai, il ne fait aucun doute que le type de « moralisme irresponsable » prêché dans *Notes de Hiroshima* a contribué à encourager les mouvements terroristes d'autoflagellation tels que l'Armée Rouge Japonaise ou le Front Armé Anti Japonais d'Asie Orientale²⁴⁵.

²⁴³ *Ibidem*, p. 185. (Tr. modif.).

²⁴⁴ KASAI Kiyoshi 笠井潔, [La sphère et la déchirure] 『球体と亀裂』, Jōkyō Shuppan 状況出版, 1995. Les citations dans ce paragraphe sont extraites des pages 12 à 16. Yoshimoto Taka.aki 吉本隆明 (1924-) est un penseur, critique et poète (originellement) d'extrême gauche, célèbre pour la virulence de ses critiques à l'égard de l'*establishment* intellectuel dans l'immédiat après-guerre, et plus tard des intellectuels progressistes, dont Maruyama Masao et Ôé. Il exercera une grande influence sur les étudiants engagés durant les années 1960.

²⁴⁵ Sur l'Armée Rouge Japonaise, voir *supra*, p. 118. Le Front Anti Japonais (東アジア反日武装戦線), groupuscule terroriste d'extrême gauche fondé en 1972 et actif jusqu'en 1974 (ses membres sont tous Japonais, et le groupe n'opère qu'au niveau national, sans le moindre lien avec « l'Asie orientale », si ce n'est la solidarité revendiquée avec les peuples que l'impérialisme japonais a opprimés), est l'auteur de plusieurs attentats, notamment celui du siège du consortium Mitsui en 1974, qui causera huit morts et 376 blessés. L'objectif affiché était de punir les grands groupes industriels japonais, complices de la colonisation et de l'exploitation des peuples asiatiques avant-guerre.

Prétendre qu'Ôé aurait (même involontairement) exercé une influence significative sur ces mouvements extrémistes semble exagéré, d'autant que comme le rappelle Suga Hidemi, l'impact des écrits d'Ôé auprès du jeune lectorat japonais – notamment étudiant –, s'il atteint son apogée au début des années 1960, ne cesse de refluer ensuite²⁴⁶. Il n'en reste pas moins qu'Ôé préfigure puis accompagne cette tendance à l'« autonégation » (自己否定) d'un *moi comme Japonais* qui deviendra effectivement l'une des composantes majeures du discours du mouvement étudiant de la fin des années 1960, et de ses dérives extrémistes du début de la décennie suivante.

Par ailleurs, on peut comprendre Kasai lorsqu'il dénonce, avec Yoshimoto, le « syndrome pathologique de perversion sentimentale » qui transparait dans de tels passages de *Hiroshima nôto*, « obéissant à cette logique des faibles consistant à ériger la Négativité en fondement absolu ». Kasai détaille ainsi le « processus logique » qui serait celui d'Ôé : « je commence par m'identifier à mon fils handicapé. Puis, je = mon enfant trouve chez les *hibakusha* de Hiroshima des représentants universels. Après quoi je déclare : « la seule manière pour nous de garder la raison, c'est de se faire "solidaires des *hibakusha*" ». Mon malheur = celui de mon enfant est superposé à celui des *hibakusha*. Ainsi, ceux qui les abandonnent délaissent aussi mon enfant = moi, de tels hommes n'étant "pas sains d'esprit". Hommes sains d'esprit, à travers le symbole des *hibakusha*, c'est moi = mon enfant que vous devez soutenir et aider. » Evidemment, pour Kasai, les *hibakusha* comme les enfants handicapés ont parfaitement le droit de « réclamer à grands cris que le monde fasse sien leur malheur ». Mais « affirmer que ceux qui ne sont pas solidaires des victimes de la Bombe ne sont pas sains d'esprit, lorsqu'on n'en a pas été soi-même victime », ne serait rien d'autre que du « terrorisme intellectuel ».

²⁴⁶ SUGA H., [Révolutionnaires, trop révolutionnaires~] 『革命的な、あまりに革命的な~』, *op. cit.*, p. 90.

Pour finir, Kasai fait pour les romans d'Ôé le constat équivalent à celui auquel nous sommes parvenus pour ses essais : le changement de vecteur d'autoréalisation des bourreaux aux victimes. Ce qui était jusque là considéré comme « acte privilégié » pour combler le retard pris sur « l'Origine » et ainsi s'autoréaliser, c'est-à-dire la participation à des guerres lointaines et/ou à des actes de résistance héroïques, prenant dans *Kojintekina taiken* la forme d'un départ pour l'Afrique du héros qui rêve d'abandonner sa femme et son enfant malformé, y est dévalorisé et représenté comme « fuite irresponsable des faibles ». A l'inverse, le choix de supporter la vie quotidienne, qui représentait dans les œuvres précédentes la négativité, apporte ici, par la présence du fils handicapé au côté duquel le père choisit finalement de vivre, une supériorité nouvelle. Kasai ne manque pas de souligner, dans cette perspective, le rôle joué par la guerre atomique, qui vient prendre la place, dans le futur, que la guerre occupait dans le passé pour les précédents héros. Ainsi, les œuvres d'avant le « retournement » de 1963 comme celles d'après positionnent toujours leur récit dans leur distance par rapport à la guerre.²⁴⁷ Nous traiterons ces questions dans la dernière partie de cette étude consacrée aux œuvres de fiction d'Ôé après 1963.

Les critiques de Kasai sur le discours public d'Ôé, aussi outrancières soient-elles dans leur formulation, ne sont pas infondées, mais il faut tout de même rappeler, n'en déplaise à Kasai, que la notion d' « impératif éthique » n'a rien d'injurieux. Le problème, dans le cas d'Ôé, viendrait plutôt de ce que Sartre lui-même avait déjà résumé : « l'imaginaire pur et la *praxis* sont difficilement compatibles ».²⁴⁸

Comme on l'a vu, la position humaniste d'Ôé relevant chez lui d'une exigence vitale, il s'est en quelque sorte condamné à occuper cette fonction de « gardien de la flamme » de la

²⁴⁷ KASAI K., [La sphère et la déchirure] 『球体と亀裂』 *op. cit.*, p. 17.

²⁴⁸ SARTRE Jean-Paul, *Qu'est ce que la littérature ?*, Gallimard, collection folio essais, 2008, p. 303.

Ôé fait pour la première fois référence à Susan Sontag dans [Notes d'Okinawa], lui empruntant le terme de *moral imagination*. ÔE K., [Notes d'Okinawa] 『沖繩ノート』, Iwanami, collection Iwanami Shinsho, 1970, p. 207.

Démocratie d'Après-guerre. Pour reprendre ses mots, la nier serait nier son identité même, et à la limite, la rhétorique « hyper éthique » qui irrite tant ses détracteurs se conçoit dans la mesure même où il a *besoin* de telles réactions de rejet pour justifier son combat, et donc son identité, comme les résistants auxquels il s'identifiait avaient *besoin* du pouvoir oppresseur pour se dépasser dans leurs actes de violence. Ôé connaît évidemment le sens de la célèbre formule de Sartre : « jamais nous n'avons été plus libres que sous l'occupation allemande ». Sa reformulation, dans un passage certes coupé du manuscrit final, par l'un des personnages d'Ôé, est exemplaire : « nous n'avons jamais été aussi libres qu'à l'âge atomique. »²⁴⁹

L'objection que l'on pourrait éventuellement opposer à Ôé ne porte pas tant sur la valeur d'exemplarité qu'il accorde à toute victime, mais sur l'aporie de l'abstraction qui en découle : le discours éthique d'Ôé est toujours un épilogue, un appel au souci de l'autre *une fois celui-ci mort ou estropié*. Et s'il ne l'est pas encore, il convient de *l'imaginer comme tel* pour pouvoir le pleurer. La condamnation de toute violence au nom des victimes qu'elle aura entraînés ne dit ni comment l'empêcher, ni comment la prévenir à l'avenir. En se coupant volontairement des modalités concrètes de toute action politique, et en l'absence de tout projet de société, l'éthique et l'imagination d'Ôé se ferment sur elles-mêmes, et finalement s'annulent dans une fatalité éplorée.

L'auteur, d'ailleurs, le confirme lui-même dans un entretien accordé en 1999 à Philippe Forest: « Pendant trente-cinq ans, j'ai obstinément voulu m'engager et je considère cette dimension de la littérature comme essentielle. Cependant je dois prendre acte de l'inefficacité radicale de mon action. (...) Je dois répéter que tout ce que j'ai entrepris dans le domaine

²⁴⁹ Cf. SARTRE J.-P., *Œuvres romanesques*, Gallimard, collection Bibliothèque de la Pléiade, 1981, p. 2146. ; ÔÉ K., [Cahier de littérature] 『文学ノート』, Shinchôsha, 1974, p. 199.

politique m'apparaît rétrospectivement comme inutile. A cet égard, ma vie a été un échec. »²⁵⁰

Comme souvent, Ôé propose un autre discours à son public japonais. Ainsi, en conclusion de la série d'entretiens réalisés en 2007 et rassemblés dans l'ouvrage *Ôé Kenzaburô sakka jishin o kataru* : « En ce qui concerne ma vie d'intellectuel, quant à savoir si elle fut bonne ou inutile, ce sont les générations futures, selon la valeur qu'ils accorderont à la Démocratie d'Après-guerre au Japon, à notre système démocratique basé sur la Constitution actuelle, qui en jugeront. »²⁵¹ Le glissement d'un discours de l'action politique du romancier à un discours de reconnaissance de l'identité politique de l'intellectuel est édifiant : c'est vis-à-vis du Japon qu'Ôé projette son identité de « démocrate d'après-guerre », et c'est le Japon qui doit la lui renvoyer, l'enjeu est donc autrement plus important.

A défaut de toute efficacité, ce discours, dans sa répétition lancinante et invariable au fil des décennies qui ont suivi son « rodage » à la fin des années 1960, n'a donc plus pour autre objet que de permettre à Ôé de se re-confirmer, encore et encore, dans son identité de défenseur de la Démocratie d'Après-guerre, solidaire des victimes, et pour ces deux raisons, opposant à l'arme atomique.

Par exemple, quand en 1969, les valeurs de la Démocratie d'Après-guerre sont niées à la fois par les étudiants révoltés et par le gouvernement qui apporte son appui inconditionnel à la guerre américaine au Vietnam, Ôé trouve à Okinawa, où il est parti voir s'il ne lui serait pas possible de « se changer en un Japonais différent des Japonais d'ici »²⁵² (*i.e.* de la métropole), le réconfort de ses fondamentaux :

²⁵⁰ FOREST P., *Ôé Kenzaburô - Légendes d'un romancier japonais*, *op. cit.*, p. 231.

²⁵¹ ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎一作家自身を語る』, *op. cit.*, p 284.

²⁵² ÔE K., [Notes d'Okinawa] 『沖繩ノート』, Iwanami, collection Iwanami shinsho, 1970, p. 227.

(...)戦後の民主主義教育が、単に「国家問題」、「政治問題」の仕組みについての教育ではなく、根本的なモラルの感覚にかかわる教育であった(...).

いま沖縄には、われわれが経験した戦後的な民主主義教育が現に生きいきと実在している。

(...)

戦後的なるものを抹殺する方向に大規模な力が形をととのえつつある年のはじめに、あらためて僕は自分に問う。おまえに今日もっとも重要な経験としてなにがあるか。「敗戦時と戦後の経験」がある。そしてそれがつくったモラルに従って明日を生きてゆくつもりだ、と僕は答える。

... L'éducation démocratique d'après-guerre ne visait pas simplement à expliquer les mécanismes de la « nation » ou de la « politique » : elle touchait à un sens moral fondamental (...).

Aujourd'hui, à Okinawa, l'éducation démocratique d'après-guerre dont nous avons fait l'expérience existe réellement, elle y est pleine de vie. (...)

En ce début d'année où une force de grande envergure destinée à supprimer tout ce qui relève de l'après-guerre est en train de prendre forme, je me pose à nouveau la question : aujourd'hui, quelles sont les expériences les plus importantes que tu aies vécues ? Je réponds qu'il s'agit de « l'expérience de la défaite et de l'après guerre », et que je compte vivre l'avenir en obéissant à la morale qu'elle a créée.²⁵³

Ce processus de re-confirmation permanente, Ôé le poursuit toujours :

五十年からさらにさかのぼって、少年、青年時からの戦後民主主義について、そして安保闘争の際の態度について、というふうを考えて行って、私は最初ほとんどなにも知らない。まったくオクテです。ただ、ある感覚がある。(...)

一九六〇年の日米安保改定をめぐる反対運動、それに自分は参加したが、それはどういう意味を持ったものだったか、アメリカが広島と長崎に原爆を落としたこと、いまも日本に米軍の基地があるということ、さらに沖縄に最大の基地がありつづけていることで、現実に日本人は社会的な安定感を持ち、経済は発展していく、この状況はどういうことなんだろうか。

(...) 私は本当は一緒にやる人たちから遅れていて、安保の最中にはまだ多くのことがよく分っていなかった。それでいてあの時、ほとんど感覚的に自分がこの方向に行こうと決めた運動は正しかったか、それをずっとたしかめてきたということなんです。

En remontant encore plus loin que cinquante ans en arrière, quand je songe à la Démocratie d'Après-guerre que j'ai vécue adolescent et jeune adulte, et à mon attitude au moment de la

²⁵³ ÔE K., [A nouveau, ce que fut l'expérience de la guerre] 「ふたたび戦争体験とはなにか」, [Volonté continue] 『持続する志』, *op. cit.*, p. 74-75.

lutte contre l'Anpo : au début, j'étais presque complètement ignorant. J'étais un attardé complet. Tout ce que j'avais, c'était une certaine sensation. (...)

Le mouvement contre le renouvellement du Traité de sécurité nippo américain de 1960, j'y ai participé, mais quel sens cela avait-il ? Le fait que les États-Unis aient largué des bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki, qu'il y ait toujours des bases militaires américaines au Japon, qu'Okinawa reste la plus grande d'entre elles, que dans la réalité les Japonais éprouvent un sentiment de stabilité sociale, que l'économie poursuive son développement, que signifie cette situation ? (...) J'étais vraiment en retard par rapport à ceux avec qui j'agissais, et pendant la lutte contre l'Anpo, il y avait encore beaucoup de choses que je ne comprenais pas bien. De la sorte, j'ai passé mon temps depuis lors à vérifier que le mouvement, que j'avais décidé de suivre de manière quasiment sensitive, était le bon.²⁵⁴

Ainsi en 2009, à l'occasion de la parution de *Suishi*, son roman le plus récent qui vient clôturer le cycle entamé au début de la décennie :

これらの仕事で自分を崩壊させずに生き延びてきました。(…)自分とは民主主義を守って生き、死んでゆこうと願う人間にほかなりません。私は民主主義者。これが、最後の小説になるかも知れない作品を書く上での覚悟でした。

J'ai survécu sans m'écrouler grâce à ces œuvres. (...) Je ne suis rien d'autre qu'un homme qui souhaite mourir, comme il a vécu, en défendant la démocratie. Je suis un démocrate : voilà la résolution que je portais au cœur au moment d'écrire cette œuvre qui sera peut-être mon dernier roman.²⁵⁵

Enfin, sa réaction à la suite du séisme qui a frappé le Japon en mars 2011, et de l'accident nucléaire qu'il a provoqué, illustre sa volonté constante de se placer avant tout au côté des victimes :

Quelle que soit l'issue du désastre que nous sommes en train de connaître – et avec tout le respect que j'éprouve pour les efforts humains déployés pour l'enrayer –, sa signification ne

²⁵⁴ ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎一作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 77.

²⁵⁵ [Le nouveau roman d'Ôé Kenzaburô, deux ans après le précédent : sur la trace de la mort de son père et de l'esprit de la guerre] 「父の死追い、戦中精神描く大江健三郎さん二年ぶりの小説」. Article mis en ligne le 19 décembre 2009 sur le site Internet du quotidien *Asahi Shimbun* 『朝日新聞』 : http://www.asahi.com/culture/news_culture/TKY200912190208.html

prête à aucune ambiguïté : l'histoire du Japon est entrée dans une nouvelle phase, et une fois de plus nous sommes sous le regard des victimes du nucléaire, de ces hommes et de ces femmes qui ont fait preuve de grand courage dans leur souffrance. (...)

Les Japonais, qui ont fait l'expérience du feu atomique, ne doivent pas penser l'énergie nucléaire en termes de productivité industrielle, c'est-à-dire qu'ils ne doivent pas chercher à tirer de la tragique expérience d'Hiroshima une « recette » de croissance. Comme dans le cas des séismes, des tsunamis et autres calamités naturelles, il faut graver l'expérience d'Hiroshima dans la mémoire de l'humanité (...).

La grande leçon que nous devons tirer du drame d'Hiroshima, c'est la dignité de l'homme, de ceux et de celles qui sont morts sur le coup comme des survivants, atteints dans leur chair, et qui pendant des années durent endurer une extrême souffrance que j'espère avoir pu rendre dans certains de mes écrits.²⁵⁶

L'atome, voilà bien pour Ôé la dernière frontière : le socle sur lequel va reposer son discours de compassion et d'imagination aux victimes, et l'horizon dernier de son engagement d'essayiste depuis le début de la décennie 1970, quand les derniers soubresauts sanglants des luttes étudiantes de sa jeunesse lui firent lever pudiquement les yeux vers un combat plus noble, mais aussi plus distant.

2/ L'imagination apocalyptique.

En tout état de cause, une fois Hiroshima érigée en autel de l'humanité comme victime de la violence, et par là même le « corps infligeant la violence » étendu à toute l'humanité, le pouvoir oppressif contre lequel il convient de se révolter et de résister ne peut plus être réduit à telle ou telle entité délimitée.

われわれ民衆は、恐怖するものとしてしか、あるいは殲滅されるもの、としてのみ、核戦争に参加する。

²⁵⁶ ÔE K., « Nous sommes sous le regard des victimes », entretien accordé au quotidien *Le Monde*, 17 mars 2011, cahier spécial, p. 8.

La seule façon dont nous, le peuple, puissions participer à une guerre atomique, c'est en tant que *terrorisés*, ou massacrés.²⁵⁷

C'est désormais contre l'objet par lequel l'humanité a la capacité de s'infliger une violence telle qu'elle irait jusqu'à s'anéantir elle-même qu'il convient de résister : l'atome, incarnation de la violence absolue, qu'Ôé considère comme le nouveau « dieu » de l'ère moderne dont les dirigeants des puissances nucléaires ne sont guère que les « grands prêtres »²⁵⁸.

核兵器をそなえた政治指導者は、あらゆる想像力の触手がかれにふれるやいなや、それらを枯死せしめる。それは人間的な規模の想像力に関するかぎり、最悪のデッド・エンドを構成する。

Le dirigeant politique détenteur de l'arme atomique dessèche instantanément toute tentacule d'imagination qui l'atteindrait. Pour ce qui relève d'une imagination à l'échelle de l'homme, ceci constitue la plus effroyable impasse.²⁵⁹

Il convient de noter ici que dans les essais qu'Ôé publie à partir de la fin des années 1960, c'est désormais l'atome qui « gèle l'imagination »²⁶⁰. Alors que dix ans plus tôt, au moment des luttes démocratiques et de l'affaire *Seventeen*, c'était encore l'empereur²⁶¹. Une évolution qui s'explique en partie par celle de la situation éditoriale : en effet, après les diverses affaires d'intimidations de la presse par l'extrême droite, dont celles que nous avons citées, l'empereur redevient un tabou dans les médias. Les grands magazines, notamment, se montreront dès lors bien moins virulents envers le pouvoir, et peu enthousiastes à l'idée de relayer les discours critiques envers la figure impériale.²⁶²

²⁵⁷ ÔÉ K., [Le tyrannicide à l'ère de l'atome] 「核時代の暴君殺し」, *op. cit.*, p. 106.

²⁵⁸ *Ibidem*, p. 109.

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 105.

²⁶⁰ « Sous le règne de la terreur des armes atomiques, l'imagination des Japonais est gelée indéfiniment ». ÔÉ K., ÔÉ K., [La tête basse, je regarde en arrière : mon après-guerre] 「おもてを伏せてふりかえる—わが戦後」, *op. cit.*, p. 24.

²⁶¹ Cf. citations p. 342.

²⁶² Cf. INO Kenji 猪野建治, [L'extrême droite japonaise] 『日本の右翼』, Chikuma, collection Chikuma Bunko ちくま文庫 (poche), 2005, p. 84

Mais cette évolution est avant tout engendrée par l'inflexion de la position éthique de l'auteur lui-même, que nous avons évoquée plus haut.

Dans les essais et déclarations publiques d'Ôé, tout devient alors infiniment simple : les rêves de gloire et de courage des glorieux combattants de la résistance aux pouvoirs laissent peu à peu la place à des appels à la compassion aux victimes de tous les drames de l'Histoire, au premier rang desquels les victimes absolues, sanctifiées, de la bombe atomique. Dès lors, l'horizon dernier de ses interventions se pose loin, très loin au-delà de la réalité sociale du Japon, ou même de ses pays voisins : c'est celui, millénariste, d'une fin du monde dans l'apocalypse atomique, dont le risque transforme tous les hommes en victimes potentielles, ainsi appelées à s'unir dans la solidarité des « justes » qu'Ôé a faite sienne à Hiroshima.

(...)現在、われわれが、自分の状況を見まわしつつ終末観ということを用いる際には、われわれは終末の日の、救いの光景が見えているわけではありません。(…)

しかもなお、この核兵器の世界制覇の時代ということを考えれば、(...)われわれにこの世界の終末がしだいにはっきりみえてくることは否定しがたいのではないかと思います。

(...) Quand aujourd'hui, on parle de vision de fin du monde en observant la situation autour de nous, ce n'est par pour autant que l'on voit dans ce jour de la fin du monde l'image d'un salut.

(…)

Et quand on songe à cette époque de règne de l'arme atomique sur le monde, je pense qu'il est difficile de nier que la fin de celui-ci nous apparaît de plus en plus clairement.²⁶³

巨人の時代は去ったのだ。いかなる時代の巨人も、民衆の集団的想像力に支えられて生きていた。いま平均的な身体をそなえた人間しか、想像力のうちにおいてもまた生き延びられぬ時代に、核兵器のみが巨大ロボットのごとく実在して全世界を覆っているのは、今日の人類の集団的想像力が、悲惨にも歴大な恐怖心としてのみ実在するからにはかならないはずではないか？

L'époque des géants est terminée. Les géants de toutes époques vivaient grâce à l'imagination collective des peuples. A cette époque où seul un homme au corps normal peut encore survivre

²⁶³ ÔE K., [Situation et imagination littéraire] 「状況と文学的想像力」[Le jour où les baleines s'éteindront] 『鯨の死滅する日』, *op. cit.*, p. 646, 648.

en imagination, si les armes atomiques seules sont là, comme des robots géants, à recouvrir le monde, n'est-ce pas parce que l'imagination collective de l'humanité d'aujourd'hui ne subsiste plus, malheureusement, que comme une immense terreur ?²⁶⁴

Miura Masashi a traité cette peur exagérée d'Ôé en cet âge atomique sous l'angle de la critique de l'humanisme amorcée avec les tentatives de décentrement de l'Homme qui ont lieu au moment même où Ôé rédige le texte qui précède.²⁶⁵

Il rappelle d'abord que « l'homme prend conscience, mais pas totalement ». Car la prise de conscience se fait toujours *a posteriori*, et ce phénomène est continu. Ainsi, « aucun passé fixe n'est possible, l'histoire n'est qu'une succession louche de moments opaques », et « la conscience n'est que différenciation ». Une « distorsion » naît alors du fait que « bien qu'on n'en soit pas capable, on cherche à prendre conscience du tout ».

La conscience produit ainsi « de l'inconscience, la volonté de fixer le sens en produit une multiplicité, la volonté de clarté produit l'ambiguïté. Ainsi, la conscience de soi, ou la conscience du fait que celle-ci ne soit pas complète, génère une sensation d'impuissance fondamentale. »²⁶⁶

Cette impuissance, c'est celle d'Ôé lui-même quand il parle de la Bombe ou de la course à l'armement. Miura cite un extrait tiré d'une série de conférences d'Ôé sur le péril atomique.

Après avoir rappelé la formule de Senancour²⁶⁷, il s'y interroge :

ブラネット

しかしあらためて核兵器に覆われたわれわれの地球を考え、しかも国際関係の進み行きが、核廃絶の方向にあるどころか、すくなくとも核軍縮の方向にあるどころか、さらに新種の核

²⁶⁴ ÔE K., [Qu'est-ce que la société pour l'écrivain ?] 「作家にとって社会とは何か」, *op. cit.*, p. 131.

²⁶⁵ MIURA Masashi 三浦雅士, [Sur le sentiment d'impuissance] 「無力感について」, [Gunzô – Les écrivains japonais n° 23 - Ôé Kenzaburô] 『群像 – 日本の作家 23 大江健三郎』, Shogakukan, 1992, pp. 36-44.

²⁶⁶ *Ibidem*, p. 37-38.

²⁶⁷ « L'homme est périssable. Il se peut ; mais périssons en résistant, et si le néant nous est réservé, ne faisons pas que ce soit une justice! ». SENANCOUR Etienne Pivert de, *Obermann*, Charpentier, 1840, p. 503. La traduction japonaise est de Watanabe Kazuo.

兵器を積みかさねる勢いにあるのを認める時、どうか？人間は滅び得るものだという言葉が、文字通り人間の絶滅を意味すると受けとめざるをえぬ今、僕はひそかに、抵抗しながら滅びることがなんになるろう？虚無の不正を主張しつつづけて、その虚無にとびこむことがなんになるろう？と、徹底した無力感におちいりもするのであります。

Mais qu'en est-il vraiment, lorsqu'on songe à notre planète croulant sous les armes atomiques, que l'on constate que l'évolution des relations internationales ne va pas vers une suppression, ni même au moins vers une réduction de l'arsenal nucléaire, mais tend vigoureusement, au contraire, à multiplier les armes atomiques toujours plus perfectionnées ? L'homme est périssable, mais alors qu'on ne peut plus désormais que prendre la formule à la lettre comme signifiant l'anéantissement de toute l'humanité, il m'arrive, à part moi, de sombrer dans l'impuissance absolue, et je me dis, périr en résistant, à quoi bon ? A quoi bon parler d'injustice du néant si c'est pour s'y jeter derechef ? ²⁶⁸

L'impuissance d'Ôé « dépasse de loin celle du citoyen à agir sur des crises politiques : c'est une impuissance profonde, presque brutale », et selon Miura, on peut penser que dans la logique d'Ôé, « même si l'homme parvenait à résoudre le problème des armes nucléaires, il générerait sans aucun doute un autre problème vital engendrant la même impuissance ». ²⁶⁹

Ainsi, chez l'auteur, la volonté de sortir de l'impuissance génère paradoxalement un sentiment d'impuissance plus fort encore. « Plus l'homme s'efforce d'être volontaire, subjectif, plus l'impuissance le tourmente. »

C'est exactement le cas d'Ôé : ses essais sont pétris de la volonté d'éloigner le risque d'une guerre atomique, mais « la force de cette volonté renforce paradoxalement son sentiment d'impuissance ». Pour sortir de cette impuissance décuplée, il faut renforcer sa volonté : la tension mentale est prise dans un cercle vicieux d'inflation, et il n'est dès lors pas étonnant qu'Ôé évoque sans arrêt le mot d'« encouragement » : tout ce qui est susceptible de l'encourager – généralement, l'attachement des faibles et des victimes à leur vie malgré leur

²⁶⁸ ÔE K., [Le feu atomique et la voix des "hommes"] 『核の大火と「人間」の声』, Iwanami, 1982. Cité par Miura Masashi, *op. cit.*, p. 38.

²⁶⁹ MIURA M., [Sur l'impuissance] 「無力感について」, *op. cit.*, p. 39.

souffrance – est bon à prendre. Sans s’encourager, comment survivre à une telle tension psychique ?²⁷⁰

Le problème est fondamental : il réside dans l’incapacité essentielle de l’homme à se saisir, à être le maître de lui-même. Miura rappelle que Kobayashi Hideo, ayant perçu l’incapacité de l’homme, créature contingente, à prendre ses responsabilités en quelque matière que ce soit, en avait pris acte, et finissant par abandonner la vision moderne de l’homme, s’était réfugié dans l’idée religieuse de l’abandon de soi²⁷¹. Cela aurait pu, aussi bien, être celle d’une vie après la mort ou de l’immortalité de l’âme.

A l’inverse, Ôé veut combattre cette impuissance, qui lui vient justement de l’illusion que l’homme est maître de lui-même. Mais c’est cette illusion même qui lui fait croire à la possibilité de la dépasser : finalement, Ôé la combat donc « pour la renforcer ». Combat qui est aussi celui de la modernité, et qui donne, pour Miura, toute sa valeur à la littérature d’Ôé.²⁷²

Pour Yoshimoto Taka.aki, Ôé souffrirait d’un masochisme qui « a fini par atteindre le niveau de la pathologie » : désirant inconsciemment la fin du monde, il chercherait « à réprimer ce désir en en appelant sans cesse à résister contre elle ». Pour Miura, ce genre de saillie qui n’entrave en rien l’intérêt de Yoshimoto pour l’œuvre romanesque d’Ôé est avant tout un appel à ne plus séparer ses essais de ses romans comme l’ont toujours fait les critiques : « comme son œuvre romanesque est profondément déterminée par la question de la mort, ainsi sont ses essais ».²⁷³

²⁷⁰ *Ibidem*.

²⁷¹ KOBAYASHI Hideo 小林秀雄, [Qu’est-ce que l’impermanence] 『無常といふ事』, Sôgensha 創元社, 1946.

²⁷² MIURA M., [Sur l’impuissance] 「無力感について」, *op. cit.*, p. 41.

²⁷³ *Ibidem*, p. 43.

Cet extrait, dans lequel l'auteur explique que le péril atomique « permet désormais à chacun de relier sa propre eschatologie de la mort individuelle à la fin du monde dans sa réalité concrète », est particulièrement représentatif de cette « névrose de l'atome » qui semble s'être emparée de l'essayiste Ôé à partir de la fin des années 1960, pour ne plus le quitter :

ぼく自身もまた、幼年時から少年時への移りかわりの時期に、(...)本当に自分の眼と意識とに、世界の終わりがはじまったと感じられ、ほかの可能性はないと考えられることになれば、それは自分が発狂したのであるから、とるものもとりにあえず、たちどころに自殺して、恥辱を最小限にとどめようと考えてきたのであるが、いまやそれは修正されなければならない行動原則である。

すなわちぼくは、いま世界の終わりがはじまった、という結論にいたらざるをえない観察をおこなえば、(...)あらためて自分が狂いはじめているのか、どこかの核専制王朝の強権者が、かれの忠臣たるコンピューターによって世界の終わりをひきおこすべきボタンを押すべくすすめられたのか(偶発事故ということもある!)、ともかく再度検討してみたあと、個人的に狂気したことのわかった頭を銃弾で砕くか、あるいは正気で寝そべったまま、アメリカの大陸の、アフリカの大陸の、またユーラシア大陸の、そしてすべての海の島々の、ありとある知人、あよそ見知らぬ人々と共に、熱風か衝撃波による一瞬の死、あるいは放射能障害による嘔気になやまされながらの永びく死を待ちうけるかの、二つの選択肢をあたえられているわけであるからだ。

A cette période durant laquelle je suis passé de l'enfance à l'adolescence, (...)je pensais que si je sentais, à travers mon regard et ma conscience, que la fin du monde avait commencé, et qu'il n'y avait pas d'autre possibilité que celle-ci, cela signifiait que j'étais devenu fou, et que je devrais me suicider immédiatement pour limiter la honte au minimum. Mais il me faut à présent réviser ce principe d'action.

C'est-à-dire que si aujourd'hui, ce que j'observe me forçait à conclure que la fin du monde a bien commencé, cela signifierait que je se suis, effectivement, en train de devenir fou, ou alors que l'un des puissants de la cour du despote atomique se serait vu conseiller par son fidèle ordinateur d'appuyer sur le bouton déclenchant la fin du monde (sans parler de la possibilité d'un faux mouvement !), et qu'après avoir réexaminé la chose, je devrais me faire sauter d'une balle cette tête qui viendrait d'en conclure à la folie individuelle, ou tout en somnolant sain d'esprit, attendre avec toutes mes connaissances et tous les inconnus des continents américain, africain, eurasien et de toutes les îles de toutes les mers, la mort instantanée due à la chaleur ou

à l'onde de choc, ou la mort lente et accablée de nausées due aux radiations, puisqu'il me serait laissé ces deux options.²⁷⁴

Miura rapproche le « diagnostic » de Yoshimoto de l'idée du « canari du mineur » qu'Ôé a empruntée à Kurt Vonnegut. L'artiste a la même fonction que le canari du mineur qui doit le prévenir de l'imminence d'un danger toxique dans son environnement. « Tout artiste est un malade », écrivait Yoshimoto. La « pathologie » d'un artiste, sensibilité exacerbée, lui fait ressentir plus vite et plus vivement qu'aux autres le malheur de son époque. Or le malheur, ici, a sa source dans le sentiment d'impuissance généré par l'ère moderne, y compris au niveau politique. Les images de la mort dans les œuvres d'Ôé comme dans ses essais correspondraient à cette volonté de dépasser l'impuissance, pour en fait la renforcer.²⁷⁵

Ce qu'induit Yoshimoto dans son appréciation psychologisante, c'est que la volonté de prise de conscience d'Ôé engendre l'inconscience. Le problème ne réside pas tant dans l'attachement d'Ôé à la question du nucléaire, que dans sa propension à « s'attacher » en tant que telle, ceci étant également valable pour l'autre versant (« démocrate ») de son discours politique. Ôé, en la matière, essaie désespérément de « montrer des hommes maîtres d'eux »²⁷⁶, alors que pour Yoshimoto il n'y a plus là qu'« un système maître des hommes ».²⁷⁷

Il arrive souvent, conclut Miura, que le sentiment d'impuissance conduise l'homme au religieux. « Voir jusqu'où la littérature d'Ôé se rapprochera du religieux, c'est poser la question de la destination dernière de la littérature contemporaine dans son ensemble »²⁷⁸.

²⁷⁴ ÔÉ K., « la mort d'un Homme, la fin du monde », *op. cit.*, p. 172-173.

²⁷⁵ MIURA M., [Sur l'impuissance] 「無力感について」, *op. cit.*, p. 43.

²⁷⁶ A la suite de Sartre, bien entendu : « Une libération qui se propose d'être *totale* doit partir d'une connaissance totale de l'homme par lui-même (je ne cherche pas ici à montrer qu'elle est possible : on sait que j'en suis profondément convaincu). » SARTRE J.P., Qu'est-ce que la littérature ?, *op. cit.*, p. 298.

²⁷⁷ MIURA M., [Sur l'impuissance] 「無力感について」, *op. cit.*, p. 44.

²⁷⁸ *Ibidem*.

Nous traiterons de cette question, pour ce qui concerne Ôé du moins, dans la dernière partie de cette étude.

En tout état de cause, cette vision apocalyptique et la tentation de lire le réel au prisme du péril atomique ne se démentira plus chez Ôé, le conduisant parfois à une lecture géopolitique étonnamment réductrice. Comme l'écrivait Karatani, sa « limitation conceptuelle » aux valeurs de la Démocratie d'Après-guerre limiterait fatalement son imagination politique à ce niveau²⁷⁹. Ainsi commente-t-il la situation géopolitique mondiale en 2007 dans le sillage du 11 septembre 2001 :

もちろん私は、たとえば広島、長崎の被爆者の、いわば下方からの、ねばり強い核体制への抗議にいくらかなりと加わりたいと考えて、もっとも無力な者の努力はしてきました。しかし今日の現実世界の最大の問題は、動かしがたい核兵器という大きい暴力構造が出来上がってしまっていてアメリカが独占する形になっていることです。

Bien entendu, j'ai voulu me joindre aux protestations d'en bas, pourrait-on dire, comme celles des *hibakusha* de Hiroshima et de Nagasaki, contre ce système nucléaire qui perdure, et c'est ainsi que j'ai collaboré avec les plus démunis. Mais le plus grand problème dans la réalité du monde d'aujourd'hui, c'est qu'une grande structure de violence, celle de l'arme atomique, s'est constituée de manière définitive et inamovible, qui plus est sous la forme d'un monopole des États-Unis.²⁸⁰

Pour résumer, l'idée de l'humanité comme victime de la Bombe aura permis à Ôé de fusionner toutes ses valeurs : défense de la démocratie et du pacifisme contre la guerre et les victimes qu'elle entraîne, à l'horizon (qu'il faut « s'efforcer d'imaginer ») d'une bombe atomique qui fait basculer l'humanité entière au statut de victime potentielle, nécessité de résistance aux pouvoirs qui la servent, dépassement de soi relu dans la figure du martyr pour la cause humaine qui doit être celle de tous les opprimés. La potentialité d'une guerre

²⁷⁹ KARATANI K., [Deux prédécesseurs~] 「二人の先行者~」, *op. cit.*, p. 321.

²⁸⁰ ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 267.

atomique vient fermer l'horizon du côté de l'avenir comme celle de la guerre le fermait pour l'enfant Ôé, puis fermait le passé pour le jeune nostalgique qu'il était devenu. En somme, l'apocalypse nucléaire offre une voie de résistance et de dépassement de soi comme le proposait la guerre, et a le mérite d'être suffisamment abstraite pour ne pas retomber dans le marécage de l'action politique et de la révolte réelle, qui à la fin des années 1960 débouche sur la violence de l'autonégation, loin de l'idéal de résistance de victimes innocentes qui est désormais celui d'Ôé.

Cet idéal désormais immuable et maîtrisé fait encore participer Ôé au *Beheiren*²⁸¹ contre la guerre du Vietnam, mais ses contributions d'essayiste à partir de la fin des années 1960 s'effectuèrent toujours sur ce même mode : contre la guerre et tout ce qui peut l'autoriser légalement²⁸², contre l'atome, et pour les victimes. Ôé ne se permettra plus de poursuivre en essais d'autres obsessions que sa peur (et sa fascination) de l'apocalypse atomique, et il faudra dès lors les chercher dans ses romans, son travail d'essayiste se tournant d'ailleurs très largement vers leur commentaire et leur théorisation.

3/ Ôé et l'Histoire : les mots des essais.

Nous avons tenté de présenter les mots de l'auteur sur lui-même et l'histoire qu'il a vécue, et de dégager ainsi les discours théoriques ainsi que les informations biographiques et

²⁸¹ Collectif citoyen pour la paix au Vietnam (ベトナムに平和を！市民連合, ab. *Beheiren* ベ平連), fondé en 1965 avec notamment Oda Makoto, Tsurumi Shunsuke 鶴見俊輔. En dehors de manifestations pacifistes, le *Beheiren* se signalera par la publication pleine page, dans le *New York Times* puis le *Washington Post*, de protestations contre la guerre, puis par des aides logistiques apportées aux déserteurs américains (JATEC) jusqu'à l'infiltration du réseau par leurs services secrets.

²⁸² Notamment une modification éventuelle de la Constitution, « serpent de mer » récurrent, surtout depuis l'implosion du Parti Socialiste en 1995 et la fin du « système de 1955 » dans lequel ce dernier détenait la minorité de blocage empêchant toute révision constitutionnelle. Ôé est ainsi l'un des membres fondateurs de l'Association pour la défense de l'article 9 (九条の会), créée en 2004 pour faire face aux pressions croissantes des néo-conservateurs sur la question. Cependant, depuis l'alternance politique de 2009, ce débat n'est plus à l'ordre du jour.

historiques les plus pertinentes pour une approche de ses œuvres romanesques. Conscients que de tels essais sont toujours les produits d'une reconstruction *a posteriori*, avec ce que cela comporte de jeu et d'investissement idéologique, nous avons souhaité interpréter ces dits et écrits non romanesques comme un texte exploitable de manière similaire.

Cette première partie a donc d'abord eu pour objet d'établir un corpus, car s'il est vrai que l'inconscient est structuré comme un langage, le « texte » de l'homme n'est évidemment pas préconstitué comme un roman. On a tenté d'articuler ce palimpseste autour de l'histoire du Japon telle que l'auteur l'a vécue, et surtout, racontée, car ces récits dans lesquels la subjectivité de l'auteur se confronte à l'histoire nous ont semblé les plus signifiants.

Nous pouvons, d'après eux, établir un bilan qui laisse apparaître une structure de désirs (ou d'obsessions, terme omniprésent) formée de notions-clefs constantes mais articulées les unes aux autres en fonction des choix politiques ou éthiques de l'auteur.

Ainsi, notre palimpseste montre bien la permanence d'obsessions présentes dès les récits des origines, requalifiées au fil des nouvelles phases ouvertes dans le rapport à l'histoire individuelle et collective. Ces phases sont : la guerre et sa fin, la démocratisation et sa réorientation idéologique, le « retour en arrière » des années 1950 et la nostalgie retrouvée de la guerre, la lutte contre l'Anpo et la revalorisation de la Démocratie d'Après-guerre, et enfin la découverte des victimes, concrétisée par la naissance du fils handicapé et la rencontre avec les irradiés de Hiroshima, qui aboutit à une cristallisation du discours sur le péril nucléaire.

Significativement, les discours des origines (l'enfance et la période de la guerre) et ceux de la période qui les suit (de l'enseignement des valeurs démocratiques aux combats pour leur

défense) se renvoient mutuellement une image inversée. Dans le premier temps, Ôé fait part d'une série d'obsessions « réelles » (l'empereur, la guerre, la mort, l'héroïsme, la peur, la solitude) sous-tendues d'une deuxième série où elles prennent racine dans « l'imaginaire » (la résistance, le combat, la fête, la communication, la solidarité).

Dans le second temps, cette série d'obsessions « réelles » exprimées dans le discours embrasse les valeurs de la nouvelle éducation (démocratie, paix, résistance, solidarité), mais toujours sous-tendue d'une deuxième série relevant de « l'imaginaire » (résistance, guerre, mort, héroïsme, « immense communion »).

Qu'en déduire ? Pendant la guerre, Ôé est sous l'emprise du « lexique officiel » de l'idéologie du régime militariste, mais rêve à la révolte et à la fête interdite. Après la guerre, il adopte le « lexique officiel » de la démocratie, mais rêve à la guerre, à la mort et à l'héroïsme.

Dans une progression spiralaire, chaque nouvelle phase du discours conserve les valeurs de la précédente, tout en cherchant à en dépasser les apories ; ainsi, les rêves de fête et de révolte visent à dépasser la peur de la mort tout en conservant l'héroïsme de la guerre, et en substituant à la figure absolue et intouchable de l'empereur celle, plus proche, du rebelle.

Le discours sur la démocratie conserve la notion de « résistance » au pouvoir visant à en relativiser l'autorité toujours menaçante, le pacifisme vient prendre la place de l'héroïsme comme valorisation identitaire, et la solidarité nationale posée dans le nouveau système politique et éducatif, dans une logique topique, dépasse à la fois la solidarité « négative » de la mort commune à la guerre et la solidarité « locale » des rêves de révolte. Mais le « retour en arrière » politique qui s'accroît tout au long de la décennie 1950 vient, comme la défaite de 1945 avait marqué l'effondrement du premier système de valeurs, contester la validité du second.

Il s'agit alors, comme durant la guerre, de lui adjoindre une béquille imaginaire destinée à en supporter et surmonter les apories. Ce sera donc la guerre, à nouveau, qui ramène l'héroïsme et la mort délaissés lors du passage à la nouvelle doctrine démocratique, mais à laquelle Ôé adjoint désormais les connotations « récupérables » de ses rêves d'antan pour la revitaliser et éviter d'en faire un simple retour en arrière nostalgique et morbide.

Dans cette nouvelle construction imaginaire, la guerre est donc toujours voie d'autoréalisation héroïque, mais parce qu'elle est avant tout « révolte » (*i.e.* « résistance ») « solidaire » contre l'oppression du pouvoir agonistique (ici, impérialiste colonialiste), destinée à défendre ou à établir les valeurs de la démocratie (indépendance et souveraineté populaire), et non plus de l'absolutisme impérial. Les conflits auxquels rêve Ôé sont donc anti-coloniaux ou anti-fascistes (Egypte, Algérie, Vietnam, Espagne).

La lutte contre l'Anpo, « pour un temps très court », semble transposer dans la réalité les valeurs positives attribuées aux rêves de guerres libératrices : solidarité (« immense communion ») dans la lutte de « résistance » « héroïque » au pouvoir. Mais là encore, l'échec du mouvement conduit Ôé à piocher dans d'anciennes obsessions une béquille imaginaire : ce sera « l'héroïsme » du « dépassement de soi » dans des actes de « résistance » individuelle à l'oppression. Là, « réalité » et « imaginaire » se rejoignent pour former un discours hybride : s'identifiant aux assassins qu'il décrit (notamment les deux affaires impliquant des résidents Coréens au Japon), Ôé les considère comme passant à l'acte dans la réalité pour ensuite le justifier en fonction de leur imaginaire personnel. A cette période, sur le plan du discours, « réalité » et « imaginaire » qui ressortissaient jusque là de deux plans clairement séparés, se rejoignent chez Ôé. Dès lors, il appellera dans ses essais à l'imagination pour percevoir et agir sur le réel.

Cette fusion des deux discours est concomitante chez Ôé d'une découverte fondamentale. Jusqu'en 1960, le discours de « révolte », de « combat », « d'héroïsme », de « dépassement de soi » dans un rapport de force intériorisé dans l'imagination, oubliait systématiquement qu'un rapport de force suppose une relation (interchangeable ou non) d'agresseur à agressé, et par là, le surgissement de victimes.

De fait, les discours d'autoréalisation dans « l'imaginaire », à commencer par le récit originel des révoltes de la vallée, n'avaient-il pas pour but de substituer à une violence réelle (celle de la mort, à travers celle du père), une violence déréalisée, simple vecteur d'héroïsme ou d'acquisition d'identité ? Ainsi, systématiquement, les discours d'Ôé escamoteront la violence interne à tout rapport de force, et la présence des victimes de ceux-ci. Qu'il s'agisse de combattre à la guerre, d'y tuer, d'y mourir, ou de « nier » la société japonaise oppressive en violant des jeunes lycéennes, les essais d'Ôé, théorisant sur des obsessions ou des valeurs éthiques, oublient curieusement de traiter de leurs retombées concrètes.

Ainsi, seule la mort du père, vecteur d'une angoisse qu'il convient de combler dans les contes, est réelle : les combattants morts à la guerre deviennent des « âmes héroïques », le rebelle, pourtant exécuté depuis longtemps, sévit toujours et partout, transcendant lui aussi la mort et le temps. Jusqu'aux illustres « faibles » de la renaissance, autres résistants héroïques, qui sont *immortalisés* dans l'œuvre de Watanabe Kazuo. Quant à l'assassin coréen qui marque tant Ôé en 1958, sa victime, désespérément hors champ, n'aura droit qu'à quelques mots, reléguée dans le flou de la reconstruction rhétorique par la fascination de l'essayiste pour l'objet auquel il s'identifie.

Le moteur obsessionnel du jeune essayiste Ôé tourne donc plus ou moins à vide jusqu'en 1960, quand apparaissent très timidement, comme des ombres portées, les premières victimes réelles. On les distingue tout juste, mais on ne peut plus les dire absentes : Kamba Michiko d'abord, jeune étudiante qui par sa mort détruit l'illusion de l'Anpo comme pure « communion », au rapport de force expurgé de sa violence, puis Asanuma Inejirô, dont la figure du jeune assassin place Ôé face à ses propres obsessions. Jusqu'à ce qu'enfin, il rencontre les victimes absolues, innocentes : son fils, et les irradiés de Hiroshima.

La prise de conscience de son incapacité fondamentale à saisir la réalité de la violence, dont témoignent chaque jour les corps de ses victimes, précipite Ôé à Hiroshima, lui faisant « abandonner tout ce qu'[il] faisai[t] jusque là ». La « conscience des victimes » sera la dernière phase du discours d'essayiste d'Ôé, qui cessera d'osciller entre une position politique officielle à défendre dans la réalité et la poursuite en imagination d'une obsession de dépassement de soi dans un rapport de force paroxystique²⁸³. Car les victimes seront le *nexus* qui viendra tout réunifier. La solidarité qu'Ôé se découvre avec elles dépasse les cadres locaux, ou nationaux : elle relève désormais, non plus d'un droit du sol ou du sang, mais d'une éthique partagée. Cette éthique de la responsabilité maximale justifie également les idéaux autour desquels Ôé a construit, après la guerre, son identité personnelle : l'article IX de la Constitution acquiert ainsi le statut d'un commandement biblique. De même, la figure du héros résistant, bourreau même au nom des victimes, est remplacée par celle du martyr : ceux (celles) qui se tuent pour rejoindre d'autres victimes innocentes de la violence, et surtout, ceux qui « malgré tout, ne se suicident pas »²⁸⁴, offrant par leur vie même le témoignage d'une résistance continue à la violence de l'homme. Cette violence absolue, c'est celle de

²⁸³ Ainsi l'auteur écrivait-il en 1965 : « [Jeune,] je me rêvais tantôt en brute violente, et tantôt me prenais pour un masochiste ». ÔE K., *Notes de Hiroshima* 『ヒロシマ・ノート』, *op. cit.*, p. 97.

²⁸⁴ *Ibidem*, p. 85.

l'apocalypse atomique²⁸⁵, qui remplace dans l'imaginaire d'Ôé la guerre originelle, et lui offre la symbolique d'un pouvoir central dominant contre lequel résister, au nom de toutes les périphéries opprimées.

Il convient à présent de voir dans quelle mesure ce cheminement, qui aboutit au retournement de la perspective originelle en plaçant l'essayiste Ôé non plus du côté du héros qui se réalise en infligeant la violence, mais du martyr qui la subit, se traduit dans son œuvre romanesque.

Les critiques que nous avons cités, s'ils ont chacun leur agenda propre, insistent tous sur la nécessité de ne pas oblitérer les essais politiques d'Ôé au moment de traiter son œuvre romanesque, comme cela fut généralement le cas jusqu'à présent, et c'est dans cet esprit que nous aborderons les fictions que nous allons traiter dans les pages qui vont suivre.

Nous nous appuyerons sur une sélection de fictions conçues comme autant de coupes emblématiques prises dans l'œuvre romanesque de l'auteur, que nous séparerons en deux périodes épousant le retournement de perspective que nous avons mis au jour : la première de 1957 à 1963, alors qu'Ôé est encore sujet à la nostalgie de la guerre, de la révolte et de leurs perspectives de mort glorieuse, et la seconde de 1964 à nos jours, qui manifeste son passage du côté des victimes.

Nous avons choisi de diviser l'étude des œuvres de la première période en deux volets qui constituent donc les seconde et troisième parties de cette étude. La seconde est centrée sur les premiers récits dans la mesure où ils s'attachent avant tout à décrire, du point de vue de jeunes Japonais, la sensation d'enfermement qu'Ôé considère comme caractéristique de la situation

²⁸⁵ Ainsi, la bombe atomique est le « symbole de la volonté maléfique de l'homme », *ibid.*, p. 141.

du Japon d'après-guerre. Nous les suivrons dans le développement de leurs fantasmes compensatoires, qui correspondent dans une large mesure, comme on le verra, à ceux que nous avons mis au jour dans les pages qui précèdent.

La troisième partie se consacrera ensuite à circonvenir et analyser la question de la violence dans ces fantasmes. Nous accorderons une attention particulière à trois récits inspirés à Ôé par l'actualité du moment, qui tous s'attachent à la réalisation *concrète* de fantasmes d'agression qui obsédaient les héros des œuvres antérieures sans pour autant qu'ils ne passent aux actes : *Sakebigoe*, *Seiteki ningen*²⁸⁶, et enfin, *Seventeen*.

Seventeen, parce qu'elle constitue une somme des obsessions poursuivies par Ôé au cours de la première période de sa carrière littéraire, et parce qu'elle est la première à traiter de l'une de ces victimes qui, dans la période qui s'étend de 1960 à 1963, généreront la prise de conscience décisive qui en amorcera la seconde, nous apparaît comme une œuvre centrale justifiant une analyse plus détaillée qui viendra clore cette troisième partie.

Enfin, la quatrième partie de cette étude sera consacrée à trois romans tirés de la seconde période de l'œuvre romanesque d'Ôé (à partir de 1964), représentatifs de l'évolution de la position éthique de l'auteur et de la manière dont celle-ci influe sur le traitement romanesque des obsessions mises au jour dans cette première partie, mais aussi des événements historiques contemporains que ces romans évoquent, accompagnent, et parfois annoncent.

A travers les œuvres que nous allons analyser en détail, ainsi que toutes celles que nous jugerons susceptibles d'offrir des points de continuité ou d'opposition significatifs avec elles, nous verrons dans quelle mesure l'évolution suivie au fil des essais par Ôé se traduit dans ses

²⁸⁶ ÔE K., [Homo sexualis] 「性的人間」 (1963), [OKZ1:6], *op. cit.*

récits, de quelle manière s'opère la suture de la pensée à la fiction, et comment s'y manifeste l'obsession de la violence que nous avons mise au jour au fil des pages qui précèdent.

DEUXIÈME PARTIE/

RÊVES D'AILLEURS ET DE MORT

遅れてきた、おれは遅れてきた人間だと
生きているあいだ いいつづけてきた
かれを いまこそ間にあったと喚いて
鬼が掴まえる

*En retard, j'ai toujours été en retard
Il aura passé sa vie à dire ça,
Lui que le diable emporte en hurlant :
Cette fois, tu es à l'heure !*

Ôé Kenzaburô, «Un genre de poème »
Postface, *Un jeune retardataire*

CHAPITRE I/ Le malaise dans la jeunesse : catégories négatives.

1/ Le degré zéro du désir.

Nous allons traiter ici des fictions de la première période de l'œuvre romanesque d'Ôé (de 1957 à 1963) qui, de *Kimyô na shigoto*²⁸⁷ à *Sakebigoe*²⁸⁸, mettent en scène des adolescents japonais en proie au mal-être, « enfermés » en eux-mêmes et, dans presque tous les cas, dans une situation sociale, historique et politique qu'ils considèrent comme la cause de leur malheur, puisqu'elle les empêche de s'épanouir et de se réaliser.

Encore faudrait-il, cependant, qu'ils l'aient voulu. Or, au début du moins, ils ne désiraient rien. Ainsi étaient-ils les parfaits anti-héros modernes, qui comme l'a montré René Girard, prennent la place des premiers romantiques dont la première des caractéristiques était de désirer plus que de raison, par-dessus tout : « Le premier romantique cherchait à prouver sa spontanéité, c'est-à-dire sa divinité, en désirant plus intensément que les Autres. Le second romantique [*i.e.* le héros moderne] cherche à prouver exactement la même chose par des moyens opposés. (...) Lui seul, semble-t-il, ne désire jamais. » C'est le « héros du moindre désir », souffrant d'un « engourdissement des sens, une perte totale ou partielle de la curiosité vitale ». Dans son cas, il s'agit de « convaincre les Autres, et surtout de se convaincre soi-même que l'on est parfaitement et divinement autonome », pour s'affirmer, ou supporter sa médiocrité et son sentiment d'impuissance.²⁸⁹

Dans ses premiers récits, Ôé place bien ses personnages de jeunes étudiants dans une situation de manque, d'insatisfaction, mais aucun objet de désir n'est proposé en compensation. De

²⁸⁷ ÔE K., [Un curieux travail] 「奇妙な仕事」 (1957), [OKZ1:1], *op. cit.*

²⁸⁸ ÔE K., [Hurlements] 『叫び声』 (1963), [OKZ1:5], *op. cit.*

²⁸⁹ GIRARD René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, (1961), Hachette, collection Pluriel, 2004, pp. 304-306.

plus, et contrairement à ce que certains critiques japonais, tels Matsubara Shin.ichi²⁹⁰, ont soutenu, les personnages en question ne se rebellent jamais contre la situation qui leur est imposée : elle les écoeure, éventuellement ils la déplorent, mais s’y résignent. Nous allons d’abord nous intéresser à ces résignés au travers des premières nouvelles publiées par Ôé, principalement *Kimyô na shigoto*, *Shisha no ogori*²⁹¹ et *Tanin no ashi*²⁹². Dans un second temps, nous nous intéresserons aux fantasmes compensatoires élaborés par les personnages des récits ultérieurs, principalement *Miru mae ni tobe*²⁹³, *Warera no jidai*²⁹⁴, *Seventeen*²⁹⁵, *Okuretekita seinen*²⁹⁶ et *Sakebigoe*. Nous accorderons aussi une importance particulière aux deux récits de la période traitant de l’enfance dans la vallée durant la guerre, *Shiiku*²⁹⁷ et *Memushiri ko.uchi*²⁹⁸, pour y mettre au jour certains motifs qui nous suivrons ensuite dans l’analyse des fantasmes de violence des personnages des récits ultérieurs. Nous employons à dessein le terme de « fantasme », car nous verrons que la caractéristique première de ces personnages est leur attachement à un ou plusieurs fétiches leur permettant de supporter une réalité qu’ils jugent insupportable. Ces fétiches restent cependant de simples supports de fantasmes compensatoires que ces personnages névrosés se gardent bien de chercher réellement à réaliser, et nous réserverons à la troisième partie de cette étude le cas plus problématique des « prédateurs » qui finissent par accomplir ces fantasmes investis d’une lourde portée symbolique, et qui apparaissent dans la dernière phase de cette première période

²⁹⁰ MATSUBARA Shin.ichi 松原新一, [Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎論』, Kôdansha, 1967, p. 53.

²⁹¹ ÔE K., *Le faste des morts* 「死者の奢り」 (1957), [OKZ1:1]. Traduction par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji in *Le faste des morts*, *op. cit.*

²⁹² ÔE K., [Les jambes des autres] 「他人の足」 (1957), [OKZ1:1].

²⁹³ ÔE K., [Sauter avant de regarder] 『見るまえに飛べ』 (1958), [OKZ1:1], *op. cit.*

²⁹⁴ ÔE K., [Notre époque] 『われらの時代』 (1959), [OKZ1:2], *op. cit.*

²⁹⁵ ÔE K., *Seventeen* 「セヴンティーン」 (1961), [OKZ1:3], *op. cit.* Traduction par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji in *Le faste des morts*, *op. cit.* Deuxième partie : ÔE K., [Mort d’un jeune militant] 「政治少年死す」 (1961), *op. cit.* Rappel : toute mention du titre *Seventeen* dans le corps du texte, sauf exception précisée, désigne l’œuvre complète formée par les deux parties du diptyque.

²⁹⁶ ÔE K., [Un jeune retardataire] 『遅れてきた青年』 (1960-1962), [OKZ1:4], *op. cit.*

²⁹⁷ ÔE K., *Gibier d’élevage* 「飼育」 (1958), [OKZ1:1]. Traduction par Marc Mécréant in *Dites-nous comment survivre à notre folie*, Gallimard, 1982.

²⁹⁸ ÔE K., *Arrachez les bourgeons, tirez sur les enfants* 『芽むしり仔撃ち』 (1958), [OKZ1:1]. Traduction par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji, Gallimard, collection Haute enfance, 1996.

de l'œuvre d'Ôé, de 1961 à 1963. Mais avant de nous intéresser au désir de ces tristes prédateurs, il convient de s'attacher d'abord à son absence chez les premiers personnages mis en scène par l'auteur.

Contée en narration autodiégétique, *Kimyô na shigoto* est la première nouvelle publiée par Ôé. Elle montre trois jeunes étudiants déprimés dont le narrateur, payés par un intermédiaire pour aider un liquidateur professionnel à tuer cent cinquante chiens conservés par l'hôpital d'une université pour des expérimentations scientifiques, après qu'une Anglaise se soit plainte à ce sujet, et surtout parce que l'université n'a plus les moyens de les entretenir. Mais suite à un scandale liant le promoteur chargé de l'opération à un trafic de viande canine auprès de bouchers peu regardants, le travail est interrompu et les étudiants ne sont pas payés. Sa seconde nouvelle, *Shisha no ogori*, reprend l'argument et la structure de la première : deux étudiants sont payés pour déplacer des cadavres conservés dans des cuves de la morgue d'une faculté de médecine. Là encore, la tâche se révèle inutile suite à un malentendu sur la destination finale des corps, et le narrateur doit tout de même aider à les transporter au bon endroit sans savoir si lui et sa collègue d'infortune seront rémunérés.

C'est évidemment le besoin d'argent qui force ces jeunes gens à accepter des tâches aussi ingrates, la situation matérielle de la population japonaise en cette fin des années 1950 étant encore marquée par la précarité, quoi qu'ait pu déclarer le gouvernement conservateur d'alors pour qui l'après-guerre s'est achevé, sur le plan économique, en 1956 quand l'économie Japonaise dépasse son niveau d'avant-guerre. La sensation d'épuisement et de lassitude liée aux travaux d'appoint tels les cours particuliers que les jeunes personnages – souvent étudiants en Lettres à l'instar de l'auteur – sont forcés d'accepter pour payer leurs études est un motif récurrent dans les œuvres de la période. Parfois, ils évitent les désagréments d'un

emploi en vivant aux crochets d'une amante plus âgée, prostituée au service d'une clientèle étrangère, voire d'un étranger justement dont ils sont eux-mêmes le partenaire sexuel ou au moins l'objet des fantasmes, mais cette fausse indépendance économique les place de fait dans une situation de dépendance équivalente, sinon plus forte.

C'est par manque de moyens que dans *Shisha no ogori*, la morgue reste dans la pénombre du petit matin, que les chiens sont tués dans *Kimyô na shigoto*, que l'administration refuse de les nourrir durant les trois jours prévus pour l'abattage, s'attirant ironiquement la colère de l'équarisseur, qui a sa dignité, aime les animaux et procède au bâton plutôt qu'au poison. C'est pour l'argent que les carcasses des chiens sont clandestinement destinées aux boucheries, scandale improbable qui interrompt l'opération et empêche les étudiants d'être finalement rémunérés. C'est encore pour l'argent que le jeune héros de *Unpan*²⁹⁹ accepte le travail d'abattage illégal proposé par un boucher, les deux chargeant chacun sur son vélo un demi veau qu'ils finiront par abandonner dans la nuit sous la menace de chiens errants. C'est parce qu'il rentre d'un énième cours particulier que l'étudiant somnolent de *Ningen no hitsuji*³⁰⁰ emprunte si tard le bus funeste rempli de G.I's éméchés qui lui feront subir une fessée en chanson aussi humiliante que faussement bon enfant.

Dans *Seventeen*, c'est la pauvreté initiale du père qui engendre, une fois celui-ci parvenu à un emploi stable de censeur dans un lycée, sa tendance au laisser faire pour éviter toute forme de vagues et tout risque de scandale qui pourrait lui coûter sa place, cette attitude de lâcheté, en public comme en privé, « cachée sous l'apparence d'un libéralisme à l'américaine » le rendant méprisable aux yeux de son fils, par ailleurs tributaire de sa sœur infirmière à l'hôpital des Forces d'Autodéfense (FAD) pour couvrir ses frais de scolarité. C'est aussi pour des raisons économiques qu'elle justifie sa défense de ces dernières : l'armée fournit des emplois aux fils

²⁹⁹ ÔE K., [Transport] 「運搬」 (1958), [OKZ1:1].

³⁰⁰ ÔE K., *Tribu bélante* 「人間の羊」 (1958), [OKZ1:1]. Traduit par Marc Mécéant in *Anthologie de nouvelles japonaises contemporaines tome I*, Gallimard, 1986.

cadets des paysans, exclus de la succession de l'exploitation familiale réservée à l'aîné. Dans *Sakebigoe*, c'est l'argent nécessaire à la construction d'un yacht incarnant tous les rêves du trio de jeunes déclassés héros du roman qui leur fait échafauder les plans les plus incongrus pour s'en procurer, dont les échecs successifs les plongent dans le désespoir et causent directement la mort de l'un d'entre eux. C'est encore le manque d'argent qui conditionne la description misérable du séjour à l'étranger du narrateur, dernier survivant du trio, qui vient clore le récit en le précipitant à son corps défendant dans les bras de l'Américain homosexuel qui l'attend à Paris.

Ce ne sont là que quelques exemples, mais il n'est pas nécessaire de dresser un inventaire complet, car la précarité économique n'est pas pour autant la cause première du découragement et de l'apathie des jeunes héros, tout au plus est-elle un outil narratif parmi d'autres permettant à l'auteur de décrire de tels états mentaux. Le caractère outré des tâches proposées (tuer des chiens, transporter des cadavres ou des veaux à vélo) qui viennent s'inscrire dans un cadre par ailleurs réaliste pour faire de ces œuvres des fables au grotesque bakhtinien bien avant que l'auteur se réclame expressément du théoricien russe, les confirme en effet comme autant de miniatures allégoriques. L'état de découragement y est posé *a priori*, il n'est pas le résultat direct des événements décrits par la fiction, dont la structure narrative est immuable : un état initial de manque, un événement qui suscite un léger espoir d'amélioration mais qui n'est que prétexte à une désillusion plus profonde qui remet les personnages face à leur manque initial, encore accentué par la prise de conscience de celui-ci par le biais de l'évènement et des objets qu'il présente, qui viennent le mettre en relief par analogie ou contraste. Si la structure est celle du schéma actantiel traditionnel qui conditionne les récits de cheminement initiatique, elle présente une différence fondamentale avec celui-ci dans le sens où sa circularité est totale : c'est un jeu à somme nulle dans lequel la situation

finale est exactement celle du début. Sur le plan matériel ou psychique, rien n'est gagné ni perdu, et c'est la nullité mathématique de la fiction comme calcul qui ajoute pour retrancher qui constitue la « leçon » nihiliste de l'étrange voyage : il vient confirmer un néant. L'écriture d'Ôé dans ces premières années est sous l'influence constante de Sartre, comme on l'a déjà vu dans le cas de ses essais. Comme chez Sartre, la fiction est le mode d'expression et d'exposition privilégiée, par la mise en situations, d'une pensée existentialiste légèrement adaptée par Ôé, étant entendu que toute influence est avant tout réappropriation, pour servir une thèse qui se dessine comme une réécriture amputée de cette dernière. Si les œuvres romanesques de Sartre demandent à leurs héros de prendre ou de refuser leurs responsabilités face à l'exigence d'une liberté inscrite dans l'homme, les premières œuvres d'Ôé leur retirent la conscience même de ce choix possible. Si l'enfermement dont Ôé affirme faire le thème principal de ces récits n'était pour Sartre qu'une proposition de travail, il devient chez lui la condition indépassable d'une négativité sans envers qui délimite l'existence même de ses héros.

C'est du moins le cas de ces deux œuvres initiales que nous avons succinctement résumées, qui présentent la forme la plus pure de cette passivité résignée, l'auteur s'efforçant ensuite de susciter chez ses personnages des désirs aussi puérils que chimériques dont le ridicule et l'impossibilité doit renforcer par contrecoup l'enfermement mental, ces héros romantiques se révélant incapables ne serait-ce que d'*imaginer* la possibilité de se réaliser dans la situation qui leur est donnée, obnubilés qu'ils sont par le désir irrésistible de la fuir, sinon de la détruire. Mais les adolescents « captifs » des premiers récits n'en sont même pas à ce stade : à leur niveau, seul existe le manque, et la tâche épuisante d'avoir à le porter, sans même le soutien de la béquille du désir névrotique qui soutiendra les suivants.

De fait, il est bien fatigant de ne pas désirer lorsqu'on n'a pas soi-même la plénitude, sinon du bouddha mais au moins des *choses*, et qu'on est au contraire tout entier caractérisé par son manque, et au premier plan celui du désir. Le narrateur de *Shisha no ogori* glose ainsi sur l'« autonomie » des cadavres qu'il est censé déplacer. Ces morts sont des « choses », en cela « elles jouissent de certitude et fixité ». Il considère rapidement que nous autres hommes « sommes des choses, des choses parfaites »³⁰¹. Mais alors, pourquoi tant d'épuisement ? C'est que l'homme traîne toujours son douloureux boulet : la conscience de soi, et que quand il ne désire rien, même pas ne pas être et mourir, elle se révèle un poids bien lourd à porter. C'est toute l'horreur et le talent de ces premiers récits que de mettre en scène ce *spleen* grisâtre de l'entre-deux. Ces étudiants ne sont pas les jouisseurs désespérés ou les soldats démobilisés en quête du sens de leur survie auxquels les écrivains de l'immédiat après-guerre ont habitué le lecteur japonais. Ils ne sont pas encore les romantiques désabusés en quête d'absolus des œuvres suivantes, ni même les introspectifs se grisant de la médiocrité de leurs vies données en offrande cathartique au lecteur et en miroirs justificateurs de leur être que les écrivains du roman-je avaient bâti au début du siècle sur les fondations de ce naturalisme qui formait le pilier de la littérature japonaise moderne. En définitive, ces jeunes ne sont rien de tout cela, ou plus simplement, ils ne sont rien. Ils sont presque des « choses », mais ce presque est leur souffrance : sans chercher à le combler, ils sont conscients de se définir par un manque, une négativité qui leur pèse, et donc, les épuise. A chaque page on lit leur « fatigue », leurs « bâillements », leur « lassitude », mais aussi leur « apathie ». Pour ces deux employés précaires trop intellectuels pour leur propre bien, la vision des chiens comme des cadavres, vies chosifiées interchangeable, ne peut que leur renvoyer à leur propre condition, renforcée encore par le texte lui-même qui, comme le remarque justement Shibata Shôji, va jusqu'à

³⁰¹ [OKZ1:1], p. 27.

refuser l'individualité du discours des personnages en supprimant tous les signes délimitant le dialogue³⁰².

僕らだってそういうことになるかもしれないぞ。すっかり敵意をなくして無気力につながれている、互いにかよって、個性をなくした、あいまいな僕ら、僕ら日本の学生。しかし僕はあまり政治的な興味を持っていなかった。僕は政治をふくめてほとんどあらゆることに熱中するには若すぎるか年をとりすぎていた。僕は二十歳だった。僕は奇妙な年齢にいたし疲れすぎてもいた。

Si ça se trouve, on est comme ça nous aussi. Mollement attachés, sans la moindre once d'agressivité, uniformes, sans personnalité, flous, nous autres étudiants japonais. Mais pour autant, je n'éprouvais quasiment aucun intérêt pour la politique. J'étais trop jeune, ou trop vieux, pour me passionner pour quoi que ce soit, y compris la politique. J'avais vingt ans, un âge bizarre, et j'étais trop fatigué.³⁰³

S'il trouve « abjecte » la tâche à laquelle il prend part, cette « abjection en actes » de l'équarisseur qui tue les bêtes qu'il lui amène, elle lui semble « déjà au-delà de la critique »³⁰⁴. D'une part, cette « abjection » est celle de la normalité, comme le lui fait remarquer sa camarade : « la culture du tueur de chien », cette efficacité brute de l'homme d'action tirant fierté de son métier qui s'inscrit dans une tradition et que les étudiants admirent de manière légèrement condescendante, c'est une culture du travail semblable à n'importe quelle autre, celle des « prostituées » comme celle des « cadres d'entreprises ». La normalité donc, et si elle le « désespère »³⁰⁵, elle ne le révolte pas pour autant. Car rien ne l'intéresse assez pour l'irriter.

僕はあまり激しい怒りを感じない習慣になっていた。僕の疲れは日常的だったし、犬殺しの卑劣さに対しても怒りはふくれあがらなかった。怒りは育ちかけ、すぐ萎えた。僕は友人た

³⁰² SHIBATA Shôji 柴田勝二, [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, éditions Yûseidô 有精堂, 1992, p. 14.

³⁰³ [OKZ1:1], p. 8.

³⁰⁴ *Ibidem*, p. 9-10.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 10.

ちの学生運動に参加することができなかった。それは政治に興味をもたないこともあるが、結局、持続的な怒りを僕が持ちえなくなっているせいだった。僕はそのことを時々、ひどく苛立たしい感情で思ってみるが、怒りを回復するためにはいつも疲れすぎていた。

Habituellement, je n'éprouvais quasiment jamais de colère violente. J'étais tout le temps fatigué, et la bassesse du tueur de chiens n'a pas suffi à m'irriter ; la colère est montée un peu pour retomber aussitôt. Je n'arrivais pas à participer au mouvement étudiant avec mes amis ; parce que la politique ne m'intéressait pas, mais surtout parce que je n'arrivais plus à éprouver de la colère de manière durable. Parfois, il m'arrive d'éprouver une irritation terrible par rapport à ça, mais j'étais toujours bien trop fatigué pour retrouver ma colère.³⁰⁶

En cela, il rejoint son calque transbordeur de cadavres, à qui le gardien de la morgue demande si le spectacle macabre ne fait pas « vaciller [s]es espérances ». « Je n'ai aucune espérance », répond le narrateur³⁰⁷. Au gardien qui lui demande alors pourquoi s'obstiner à fréquenter l'université et à accepter de tels emplois, il est incapable de trouver les mots pour répondre, et s'aperçoit qu'en cela, il est « ambigu », n'étant toujours pas parvenu à « se convaincre lui-même, de quoi le déprimer comme une indigestion chronique ». Il tente néanmoins de s'expliquer, « sans conviction » :

希望を持つ必要がないんだ。僕はきちんとした生活をして、よく勉強しようと思っている。そして毎日なんとか充実してやっているんだ。僕は怠ける方じゃないし、学校の勉強をきちんとやれば、時間もつぶれるしね。僕は毎日、睡眠不足でぶらぶらしているけれど勉強はよくするんだ。ところが、その生活には希望がいない。僕は子供の時の他は希望をもって生きたことがないし、その必要もなかったんだ。

Je n'ai pas besoin d'espoir. Je tâche de mener une vie régulière et d'étudier comme il faut. Mes journées sont bien remplies. Je ne suis pas paresseux ; à force d'étudier correctement pour la fac, je n'ai plus de temps à tuer. Tous les jours, je manque de sommeil et je reste vaseux, mais j'étudie comme il faut. Voilà, ma vie n'a pas besoin d'espérance. A part mon enfance, je n'ai jamais vécu avec l'espérance et je n'en ai jamais eu besoin.³⁰⁸

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 9.

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 41. Nous employons la traduction de *Shisha no ogori* par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji in ÔE K., *Le faste des morts*, op. cit.

³⁰⁸ *Ibid.*

L'allusion à l'enfance est importante et sera développée plus loin. Pour ce qui est du reste, au gardien qui l'accuse de « nihilisme », il répond encore « je suis un des étudiants qui bossent le plus. Je n'ai pas le temps pour l'espérance ni pour le désespoir »³⁰⁹. Dans la mesure où il n'est jamais question de finalité, question que le jeune étudiant se garde bien d'aborder puisqu'il peine en la matière à se convaincre lui-même, on doit en déduire que cet acharnement à l'étude qui l'épuise et le rend constamment « vaseux » n'est qu'une autre forme d'abrutissement par le travail. Dans le dialogue intérieur qu'il entretient avec les cadavres, l'un d'entre eux, soldat déserteur de la seconde guerre mondiale, lui propose pourtant une porte de sortie :

君は戦争の頃、まだ子供だったろう？

成長しつづけていたんだ。永い戦争の間、と僕は考えた。戦争の終わることが不幸な日常の唯一の希望であるような時期に成長してきた。その希望の兆候の氾濫のなかで窒息し、僕は死にそうだった。戦争が終わり、その死体が大人の胃のような心の中で消化され、消化不能な固型物や粘液が排泄されたけれども、僕はその作業には参加しなかった。そして僕らには、とてもうやむやに希望が融けてしまったものだった。

Pendant la guerre, tu étais encore un enfant, non ?

Je grandissais, me dis-je, pendant cette guerre interminable. Je grandissais au moment où le dénouement de la guerre était l'unique espoir de notre quotidien si malheureux. Et dans l'inflation de symptômes de cet espoir, j'étouffais et j'étais à deux doigts de mourir. Quand la guerre se termina, les adultes se mirent à digérer sa dépouille, dans leur cœur semblable à l'estomac, les corps solides et indigestes et le mucus furent excrétés, mais je ne participai pas à cette opération. Pour nous, l'espoir alla à vau-l'eau.³¹⁰

Compte rendu laconique de l'immédiat après-guerre, la métaphore organique du « corps national » d'où sont expurgés les sucs militaristes indigestes dans une tentative démocratique pour laquelle l'enfant est trop jeune, et qui se révèle un faux espoir, renvoie aux expériences que nous avons traitées en première partie. Le soldat, ou plutôt le narrateur, poursuit et se

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 42.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 31.

pose à lui-même cette question de la guerre comme objet du désir à même de combler le manque à vivre :

俺は全く、君たちの希望をしっかり背中に背負っていたことになる。今度の戦争を独占するのは君たちだな。

僕らとは関係なしに、又そいつが始まろうとしていて、僕らは今度こそ、希望の虚しい氾濫の中で溺死しそうです。

J'aurai donc porté sur le dos tous vos espoirs. Maintenant c'est vous seuls qui allez vous charger de la prochaine guerre. (...)

La guerre est prête à éclater indépendamment de notre volonté. Cette fois-ci, pour de bon, nous allons mourir noyés dans un vain déluge d'espoir.³¹¹

L'étudiant soupèse donc cette opportunité d'une guerre à venir, sur laquelle il n'a aucun poids, et la rejette au motif qu'en matière d'espoir, incontestablement, après la double trahison de la défaite et du « retour en arrière » (逆コース) suivant la transition démocratique, il a déjà épuisé son crédit. Dans un dernier échange ambigu, l'étudiant répond au soldat qui lui réclame le droit de juger ou de critiquer cette prochaine guerre, que si elle éclate ce sera à lui-même qu'on « imposera d'office le droit de critiquer et juger », alors que dans le même temps, il « sera tué »³¹². Cette allusion à l'imposition d'une souveraineté apparente par une autorité (« on ») qui ne dit pas son nom a peut-être valeur de critique historique, mais elle est renvoyé avant tout à une autre constante de ces nouvelles : le refus de s'investir, d'avoir à choisir, à prendre ses responsabilités pour quelque chose en quoi on ne croit pas. Et comme, on l'a vu, ces étudiants sont « trop fatigués », c'est-à-dire trop découragés par leur condition pour croire en quoi que ce soit, le refus de choix est total. L'étudiante « à la mauvaise mine » apprend ainsi au narrateur qu'elle est enceinte, et que c'est pour rassembler les fonds nécessaire à l'avortement qu'elle a accepté ce travail. Elle évoque ainsi sa décision :

³¹¹ *Ibid.*, p. 34.

³¹² *Ibid.*, p. 31.

「私がもし、このままじっとしていたら、どうなると思う？」と女子学生がいった。「十箇月私が何もしないでいたら、それだけで私は、ひどい責任を負うのよ。私が自分が生きていくことに、こんなに曖昧な気持なのに、新しくその上に別の曖昧さを生み出すことになる。人殺しと同じくらいに重大なことだわ。

« A ton avis, si je ne fais rien, que va-t-il se passer ? me demanda-t-elle.

Si je ne réagis pas pendant dix mois, j’aurai, rien que pour ça, une terrible responsabilité. J’en ai déjà assez de l’ambiguïté dans laquelle je vis, sans avoir besoin d’en créer une autre. Ce serait aussi grave qu’un meurtre. »³¹³

Comme lui mais à un niveau bien plus concret, elle ne saurait prendre la responsabilité d’un évènement qu’elle n’a ni choisi ni désiré. Elle semble particulièrement outrée de ce que la passivité même (« si je ne réagis pas pendant dix mois »), que ces jeunes ont érigée faute de mieux en ligne de conduite, puisse dans son cas être la cause même d’un choix irrémédiable.

Dans le jeu asymptote qui rapproche vie et mort tout au long de la nouvelle, il semble finalement logique de la voir comparer la naissance de son enfant à un meurtre, dans la mesure où « l’ambiguïté dans laquelle [elle] vi[t] » se traduit aisément, selon les règles de ce jeu métaphorique, par l’idée d’une vie qui serait semblable à la mort.

Un peu plus loin, elle compare d’ailleurs son fœtus, « amas de cartilage et de muqueuses (...) lié à sa chair par un cordon », aux morts baignant dans leur cuve et son liquide amniotique d’un autre genre. Le cordon relie ce boulet inanimé à ses responsabilités non voulues qui la clouent au réel, mais elle file l’analogie dans un autre sens : « dans les deux cas, dit-elle, ce sont des êtres humains, mais ce n’est pas un mélange de conscience et de corps, n’est-ce pas ? Ce sont des êtres humains, mais ce n’est qu’un amas d’os et de chairs ». « Des choses tout en étant des êtres humains »³¹⁴, précise le narrateur en son for intérieur. Ce qui, à tout prendre, n’est pas bien loin de la définition qu’il donnait lui-même de sa propre vie au gardien, ou de celle de son homologue apprenti équarisseur : une vie machinale et sans passions, sans espoir

³¹³ *Ibid.*, p. 34.

³¹⁴ *Ibid.*, p. 39.

ni désespoir, sans projet et donc sans humanité au sens existentialiste, mais sans non plus atteindre à l'inconscience de l'animal, de l'homme d'action ou du cadavre. Plus tard, la fille fait une chute sous le regard du narrateur qui retient un rire, et la possibilité d'une fausse couche la conduit, non sans ironie, à infléchir sa position : après avoir vu tous ces morts, elle se dit que même « destiné à mourir, il faut que le bébé naisse au moins une fois »³¹⁵. Pas d'amour ni de désir pour cet enfant à venir, mais une justification par l'absurde de la condition de ces jeunes qui doivent respecter la logique de l'être, à défaut d'exister.

L'absurde, c'est la caractéristique première de ces récits qui viennent se boucler sur eux-mêmes : dans les deux cas, les représentants de l'Autorité viennent interrompre le travail pour lequel les étudiants ont été engagés, et le frapper de nullité. Dans *Kimyô na shigoto*, c'est un officier de police qui annonce au tueur de chiens et à ses acolytes que le commanditaire a été dénoncé par un boucher comme revendeur de viande canine. Comme c'est lui qui devait payer les exécutants, ces derniers repartent bredouille. Même chose dans *Shisha no ogori* : à la suite d'un malentendu, les étudiants ont déplacé les cadavres d'une cuve à une autre, alors qu'il fallait les transporter au crématoire. Dans ce cas, l'arrivée imminente d'une délégation ministérielle censée inspecter l'hôpital oblige le héros, « piégé » puisqu'il ne sait pas s'il sera payé pour le travail inutile de la journée ni même les heures supplémentaires imprévues qui s'annoncent, à poursuivre le travail jusqu'au bout de la nuit.

On peut penser à Kafka, évidemment, à la lecture de ces travaux finalement inutiles dont la description en tant que telle, ramassée sur quelques lignes, toute de logique, et dont l'enchaînement de courtes propositions implacables décrivant des actions s'emboîtant mécaniquement les unes dans les autres, crée la même illusion de réalisme piégeant les protagonistes dans l'apparence d'une tâche vraisemblable et « normale » qui pour le lecteur

³¹⁵ *Ibid.*, p. 43.

n'en reste pas moins grotesque, aidée en cela, dans le cas de *Kimyô na shigoto*, par une propension au chiffrage et à des opérations de calcul arithmétique (cent cinquante chiens divisé par trois jours soit cinquante chiens par jour, trois cinquièmes du rendement de la journée au matin du deuxième jour, etc.) à la précision elle-même grotesque.³¹⁶

De fait, pas un ne doute, ne refuse ou n'abandonne, pas même le jeune étudiant critique à l'humanisme caricatural. La capitulation et le désintérêt des héros face au réel sont si complets qu'en l'absence de l'artifice final de l'annulation qui vient replier le récit sur lui-même, ils seraient repartis comme si de rien n'était sans réaliser le caractère problématique des actions auxquelles ils ont pris part. Anesthésiés, ils traversent leur petit enfer en somnambules, et n'ont donc rien à en tirer, au contraire du lecteur qui les observe.

Ces personnages, donc, se déclarent apathiques, et l'intrigue leur offre l'occasion de le montrer, alors que le récit s'annule lui-même pour confirmer si besoin était l'inutilité de l'action qu'ils entreprennent et éviter toute contagion possible d'un sentiment de satisfaction dans la réalité de ce qu'ils vivent. Ainsi, si les apprentis équarisseurs de *Kimyô na shigoto* commencent à éprouver un semblant d'accomplissement dans la tâche grotesque qui leur est confiée, du seul fait que la consommation de leur énergie semble (pour une fois) déboucher sur un résultat tangible (mathématique, donc : trois cinquièmes du quota quotidien de chiens morts atteint en une demi-journée), cette satisfaction fugace s'annule dans l'instant par la rébellion pathétique et aussitôt avortée du plus jeune étudiant, humaniste autoproclamé que ce travail met en porte à faux avec ses convictions, la souffrance inutile d'un chien qu'il ne parvient pas à achever, la morsure d'un autre qui oblige le narrateur à interrompre le travail, et finalement l'annonce que celui-ci est nul et non avvenu. L'auteur s'efforce soigneusement

³¹⁶ *Ibid.*, p. 7, 12. Sur la question des chiffres dans l'œuvre romanesque d'Ôé, voir HASUMI Shigehiko 蓮實重彦, [Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎論』, Seidosha 青土社, 1980.

d'éviter toute possibilité d'accomplissement de quoi que ce soit dans le petit univers qu'il développe.

En l'absence de tout élément de discours de la part des personnages qui expliquerait les raisons de leur « épuisement » et du « désintérêt » qu'ils affirment éprouver, pour la politique, leurs études ou la vie en général, le lecteur est contraint à conjectures.

Le modèle de réel proposé par les récits est donc seul à apporter un élément de réponse à la question du pourquoi de leur mal-être : toute action s'y annulant, il est illusoire d'espérer parvenir à quoi que ce soit par ses propres moyens. De plus, dans les deux cas, la tâche à accomplir, répétitive et ingrate, est proposée par une Autorité obéissant à une stricte logique économique, dont l'inhumanité est soulignée à plusieurs reprises : l'Université refuse de nourrir des chiens qui vont mourir, elle déclare qu'ils « ne la concernent plus »³¹⁷ du jour même où elle a chargé l'intermédiaire de l'en débarrasser, bien qu'ils soient toujours là ; dans *Shisha no ogori*, le mépris marqué du professeur et de l'administration à l'égard des cadavres et de leur gardien, qui leur font perdre de l'argent, est du même ordre. L'annulation de la tâche, dans les deux cas, est la conséquence d'une faute (la revente des carcasses) ou d'une erreur (le malentendu sur la destination finale des cadavres) qui est le fait d'adultes occupant des positions intermédiaires dans la chaîne hiérarchique et pour laquelle les jeunes étudiants devront payer – littéralement : l'apprenti tueur de chiens devra payer son vaccin antirabique, le transbordeur de cadavres donner de son temps pour achever le travail gratuitement –, alors qu'ils n'en sont pas responsables. Tous les échelons de la chaîne hiérarchique qui président à l'organisation des tâches se livrent à un déni ou une fuite de responsabilités caractérisée : le secrétariat de l'université n'a jamais entendu parler de l'abattage des chiens, le factotum de l'hôpital déclare qu'il n'a plus rien à voir avec eux, le trafiquant qui gère l'opération fuit la

³¹⁷ [OKZ1:1], p. 12.

police, le tueur s'en va en haussant les épaules, aucun médecin n'est plus là pour s'occuper de la jeune fille mal tombée. Dans le cas de la morgue, le professeur qui révèle l'erreur d'aiguillage l'impute au gardien, qui affirme qu'il « prendra ses responsabilités »³¹⁸ mais demande quelques instants plus tard au narrateur de bien se rappeler que c'est le secrétariat qui lui a expliqué ce qu'il convenait de (mal) faire, et serait donc fautif. Dans l'hôpital, personne n'est capable de dire à l'étudiant s'il sera tout de même payé pour son travail inutile, ni même si les heures supplémentaires nécessaires à rattraper l'erreur lui seront comptées. Ainsi, les causes de la condition de renoncement constant des jeunes héros des récits, si eux-mêmes ne les évoquent jamais, se déduisent de leur structure même, ainsi que du modèle de réalité qu'ils proposent. Ils offrent en effet l'allégorie d'un monde dans lequel le travail est dégradant, mécanique, « abject » et finalement inutile, organisé selon une logique strictement économique et inhumaine par une autorité qui, au même titre que les adultes voués à trahir et à se trahir, fuit obstinément toute responsabilité. Elle n'en contrôle pas moins tous les aspects de la vie des hommes. Ainsi le héros de *Kyôdô seikatsu*³¹⁹ refuse-t-il d'accueillir le bonheur que lui apporterait sa petite amie vivant dans une autre ville, car il croit son appartement occupé par quatre singes qui épient les moindres aspects de sa vie quotidienne. Ôé brosse donc à gros traits le portrait robot d'un coupable – et de l'apathie de « sa » jeunesse – qui n'a rien de bien mystérieux : c'est celui du Japon d'après-guerre, à la fois crèche et prison à ciel ouvert.

Confrontés au silence des jeunes héros quant à leur condition, les critiques japonais sont allés puiser dans les essais et les déclarations d'Ôé pour les faire parler à leur place. La notion d'« enfermement » qu'il affirme avoir voulu traiter, la sensation d'être nés trop tard pour

³¹⁸ *Ibid.*, p. 46.

³¹⁹ ÔE K., [Vie commune] 「共同生活」(1959), [OKZ1:2].

participer au Grand Récit³²⁰ de la guerre, trop tôt pour celui d'une démocratie qui s'écrase sur sa piste d'envol, d'une soumission à la puissance étrangère liée au souvenir plus lointain de la capitulation originelle ayant tant marqué l'auteur, des « conditions de la jeunesse intellectuelle citadine et de l'époque entrant en résonance », et plus généralement, de la « condition universelle de la jeunesse, qui cherche à combler ses désirs mais se heurte systématiquement à la réalité, et ressent alors de la haine de soi et de l'hostilité envers elle-même et le monde »³²¹. Le ressentiment lié à l'impossibilité pour ladite jeunesse d'imposer à la société ses désirs, donc. Mais quels désirs ? Il n'est guère étonnant que les critiques aient cherché à faire parler ces personnages muets qui n'affichent que leurs symptômes, et soient allés en chercher les causes hors des récits, dans la mesure où y manquent même les expressions de désirs ou d'aspirations qui permettraient d'en définir les contours par contraste, même si, on vient de le voir, en ce qui concerne ces causes du manque, le texte vend la mèche de manière peu équivoque. En tout état de cause, Ôé va se montrer très rapidement bien plus généreux en la matière : ses personnages de jeunes intellectuels bavards vont exposer de plus en plus clairement les causes de leur mal-être en même temps que leurs désirs compensatoires, et quand les héros seront trop jeunes ou mal dégrossis pour les exposer eux-mêmes, c'est le texte et la structure du récit qui se chargeront d'exprimer ce qui, pour leur auteur, allait et ne va plus. Ces deux premières nouvelles se contentent donc de proposer un degré zéro du mal-être, une situation de départ aussi péniblement ordinaire qu'indépassable à laquelle tous les héros ultérieurs viendront se coltiner avec plus ou moins de malheur. Les « choses animées » qui les habitent d'abord ne sont que des modèles, au même titre que les figurines posées au pied de maquettes pour permettre d'en saisir l'échelle. Des êtres humains, donc sujets désirants, vont bientôt venir habiter ces miniatures.

³²⁰ Cf. LYOTARD Jean-François, *La condition postmoderne*, éditions de Minuit, collection « Critique », 1979, p. 63.

³²¹ IGUCHI Tokio 井口時男, [Table ronde : Guide des œuvres d'Ôé Kenzaburô] 「座談会・大江健三郎作品ガイド」, in [Gunzô édition spéciale - Ôé Kenzaburô] 『群像特別編集・大江健三郎』, Kôdansha, collection Kôdansha MOOK, 1995, p. 109.

Remarquons pour finir que le désir n'est pas totalement absent des deux récits. Certes, si dans *Shisha no ogori*, le narrateur fait un effort pour prendre l'air sincère en expliquant au maître qu'il fait ce travail pour l'argent, c'est qu'il est incapable de répondre autrement, c'est « trop compliqué »³²², et en fin de compte, lui-même ne sait pas pourquoi il agit : la « complexité », « l'ambiguïté », autant de mots pour se dissimuler à soi-même une vie menée en pilotage automatique, face à un manque diffus de sens d'autant plus « épuisant » qu'aucun désir identifiable ne permettrait de le saisir, sans parler de le combler. Il n'y a qu'une occurrence dans chacun des deux textes d'expression directe d'un désir, mais toujours sur un mode ironique qui manque l'annuler à lui-même. La jeune étudiante de Travail explique au narrateur qu'elle économise pour partir faire l'ascension d'un volcan. Mais cette évocation du Sublime est aussitôt ramenée au ridicule : « une montagne avec un trou, franchement ». Le frisson romantique ? Non, le frisson de « trop rire en grim pant et de chuter à cause de ça »³²³. Dans *Shisha no ogori*, c'est le narrateur qui exprime son désir, une fois quittée la morgue et revenu au soleil de midi dans les couloirs de l'hôpital, exsudant la vie par tous les pores, se remémorant l'heureux temps de l'enfance. Le plaisir de la jeunesse pour cet Orphée de retour du séjour des morts. Mais lui aussi se retourne : dans un accès de passion empathique qui n'est pas sans égoïsme – il s'agit de se confirmer à lui-même sa vitalité et son inclusion dans la société des vivants, en usant d'un autre qui le serait *moins que lui* –, il touche l'épaule de celui qu'il prend pour un jeune malade en chaise roulante, en fait homme d'âge mûr qui lui lance « un regard chargé de colère et d'irritation »³²⁴. La désillusion le renvoie parmi les morts, ces « choses » dont, dans son apathie, il se sent si proche. Mais cela ne l'empêche pas de courir encore et de retrouver sa camarade interloquée, qui lui demande ce qui lui prend :

³²² [OKZ1:1], p. 37.

³²³ *Ibidem*, p. 11.

³²⁴ *Ibid.*, p. 33.

« je suis jeune, de temps en temps me prend l'envie de courir »³²⁵. Désirs rapportés sur le mode de l'absurde, mais désirs tout de même, qui se rejoignent dans l'élan vital de la nature et de la jeunesse, qui émergent ça et là comme de vagues lueurs dans la crasse d'un quotidien borduré.

Quant au désir sexuel, il ne se montre guère ici. Tout juste sert-il, dans *Shisha no ogori*, à souligner l'intériorisation par le héros du regard de l'autre, alors qu'il est pris par la culpabilité en observant le sexe « plein de vie »³²⁶ d'une enfant morte disséquée par les internes. Cette courte séquence est enchâssée dans une série plus large de confrontations avec ces derniers : les internes le regardent comme insignifiant, ce regard de l'autre intériorisé par le narrateur qui se manifeste dans sa tendance à faire parler les morts lui confirme ce qu'il est : lui-même, lui « dit » un cadavre, ne méprisait-il pas le gardien, homme simple de basse extraction, « qui devait être fier de travailler dans cette université nationale » où il est lui-même étudiant, et donc membre de l'élite³²⁷ ?

Le professeur qui supervise les internes dans le « traitement » de la jeune fille, après lui avoir donné l'occasion de rappeler cette identité d'étudiant (*i.e.* d'élite), le conspue pour avoir accepté ce travail par appât du gain. Le regard de ces autres qui le jugent rend le narrateur de plus en plus fébrile dans sa tâche, puis le confirme dans la nullité indécise de ce qu'il est, « nihiliste » comme l'assènera le gardien. Plus exactement, « sans espoir ni désespoir », lui répondra-t-il, ce qui semble encore moins vivable³²⁸. Dans sa dernière entrevue avec la jeune étudiante, il voit en elle « un oiseau malade », puant et dégoûtant comme il l'est pour elle³²⁹. La vision est insoutenable car il réalise qu'elle doit avoir exactement la même image de lui.

³²⁵ *Ibid.*

³²⁶ *Ibid.*, p. 35.

³²⁷ Les universités publiques sont minoritaires au Japon. Les frais de scolarité y sont moins élevés que dans les nombreux établissements privés, mais la grande difficulté de leurs examens d'entrée en limite l'accès et en renforce le prestige.

³²⁸ [OKZ1:1], p. 42.

³²⁹ *Ibidem*, p. 47.

Ainsi la boucle est-elle bouclée. Ce regard révélateur de soi dans l'autre est également présent dans *Kimyô na shigoto*, puisqu'il ouvre la première rencontre du narrateur avec les cent cinquante chiens, dans la prunelle desquels « se reflètent trois cent images de [lui]-même »³³⁰, le conduisant à la rumination déjà citée, qui établit un parallèle entre les bêtes et la jeunesse étudiante. Ce regard de l'autre omniprésent, du coup d'œil du commanditaire qui accrédite l'intrusion hasardeuse du narrateur dans le groupe des candidats potentiels à l'étrange travail, est aussi ce qui noue chacun dans la décision de l'accepter : la fille, étudiante en biologie et « habituée à voir des cadavres d'animaux », pour qui « la paie n'est pas mal », demande à l'étudiant « en université privée » ce qu'il compte faire³³¹. Celui-ci ne saurait perdre la face devant elle, et le narrateur, étudiant de la prestigieuse Université de Tôkyô où se déroule l'action, devant lui. Mais même cet orgueil hiérarchique semble encore une raison trop nette pour le narrateur apathique, qui obéit sans doute plus vraisemblablement à une dynamique de groupe qui lui sert comme une béquille à se confirmer ce qu'il doit souhaiter, dans la logique girardienne du désir mimétique, en vertu de laquelle on ne désire jamais que ce qu'en rend digne d'intérêt le désir de l'autre. La même logique d'imitation est à l'œuvre dans *Hato*³³², quand le fils du directeur pend une souris au mur de la maison de redressement où est enfermé le narrateur, qui s'y livre avec ses petits camarades au concours morbide de celui qui pendra la plus belle prise. Pour ces délinquants en herbe, pendre le cadavre d'un insecte, d'un lézard, d'un rat ou d'un chien, c'est justement exhiber un moi de substitution, pour qu'il soit vu, jugé et reconnu par les autres.

³³⁰ *Ibid.*, p. 8.

³³¹ *Ibid.*, p. 7.

³³² ÔE K., *Le ramier* 「鳩」 (1958), [OKZ1:1]. Traduction par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji in ÔE K., *Le faste des morts*, *op. cit.*

Le regard de l'autre était aussi, dans *Kimyô na shigoto*, ce qui venait annuler l'« humanisme »³³³ simplet de l'étudiant en université privée. Outré de la cruauté infligée aux chiens dont il participe à l'exécution au motif, énoncé avec peine le second jour et vraisemblablement élaboré sur le tard ou le tas, qu'il « ne saurait supporter que d'autres endurent à sa place »³³⁴ ce calvaire, il suffit pourtant que l'équarisseur le mette au défi d'en tuer un pour que piqué au vif, il s'exécute (mal), et reproche encore au narrateur d'avoir à finir le travail face à une bête « affaiblie »³³⁵. Ainsi l'humanisme n'est-il que la façade d'un jeu de différenciation stérile et égoïste, mais que l'autre qui juge vient mettre à nu. Le narrateur qui a achevé le chien sous les quolibets de son camarade n'est pas pour autant mieux loti sur ce plan : le tueur de chiens voit en lui un successeur potentiel, doué pour ce travail qui nécessite une main sûre sous peine de danger. Il n'en fallait pas plus pour le voir mordu à la cuisse par un chien aux dents pourries et infectes, nécessitant un traitement à l'infirmerie qu'il devra d'ailleurs payer : double nullité donc, de l'éloge du tueur et de la tâche de son apprenti, qui de futur crédité devient débiteur, annonçant le dénouement absurde du récit que le dialogue final avec l'étudiante vient boucler :

僕らは犬を殺すつもりだったろ、とあいまいな声で僕はいった。ところが殺されるのは僕らの方だ。(…)

犬は殺されてぶっ倒れ、皮を剥がれる。僕らは殺されても歩きまわる。

しかし、皮が剥がれているというわけね、と女子学生はいった。

« - On était censés tuer des chiens, ai-je dit d'une voix hésitante, mais c'est nous qu'on a tués. (...)

Les chiens sont tués, ils tombent et on les écorche. Nous, on continue à marcher même morts.

- Mais toi aussi on t'a écorché, dit l'étudiante. »³³⁶

³³³ [OKZ1:1], p. 14.

³³⁴ *Ibid.*, p. 14.

³³⁵ *Ibid.*, p. 15.

³³⁶ *Ibid.*, p. 17.

2/ La banalité du sexe, ou la soumission du corps individuel et collectif.

Le désir sexuel, on l'a vu, fait son apparition chez Ôé comme une pulsion honteuse ou tristement banale qui raccroche les hommes à leur faiblesse et leur dépendance. Elle est indissociable de l'épineuse question du regard de l'autre que nous traiterons plus loin d'après l'exemple de *Seventeen*.

Ôé a lu les auteurs anglophones ayant traité particulièrement de la question du sexe au vingtième siècle, tels D.H. Lawrence, Henry Miller et surtout Norman Mailer auquel il fait fréquemment allusion dans ses essais pour théoriser son propre traitement de la question. Mais si le sexe pouvait chez eux avoir valeur de libération (*L'amant de lady Chatterley*, *Le parc aux cerfs*) autant que de transgression (la *Crucifixion en rose*³³⁷), c'est bien moins le cas chez Ôé, qui fait siennes les déclarations de Mailer, « le sexe est la dernière question pour un romancier aujourd'hui », reprenant à son compte l'idée de l'acte sexuel comme « négociation avec le vide »³³⁸. S'il affirme avoir voulu avant tout s'en servir pour « choquer ses concitoyens » et les « guider vers la part de déviance que chacun porte en soi dans cette

³³⁷ LAWRENCE D.H., *L'amant de lady Chatterley* (1928), Gallimard, 1932. MAILER Norman, *Le parc aux cerfs* (1955), Denoël, 2004. MILLER Henry, *La crucifixion en rose* (1953-1960) : tome 1 : *Sexus*, tome 2 : *Plexus*, tome 3 : *Nexus*, Librairie Générale française, collection Littérature et documents, 1987.

³³⁸ ÔÉ K., [Notre univers sexuel] 「われらの性の世界」, *op. cit.*, p. 229. Pour un point de vue moins hagiographique que celui d'Ôé sur la mobilisation du sexe chez les écrivains américains d'après-guerre, on peut lire la diatribe pleine d'humour de Romain Gary dans *Chien blanc*. « Pris dans la complexité d'un univers qui lui échappe et dans les engrenages automatiques et implacables d'une société de plus en plus dominatrice et écrasante, l'homme américain enchaîné plus que tout autre dans les circuits préfabriqués d'une existence artificielle, l'individu à qui tout échappe de plus en plus, cherche à retrouver en lui quelque rassurante force élémentaire. (...) La « proclamation phallique » est un signe de désarroi, d'anxiété et d'incertitude. Alors que toutes les valeurs s'effondrent, jouir est une certitude qui vous reste. (...) L'exhibitionnisme sexuel est un des aspects les plus comiques de ce « retour aux sources » qui est sans doute un des plus vieux rêves humains, avec le paradis perdu. Plus l'intelligence se sent impuissante à résoudre et à s'imposer, et plus le coût devient l'ersatz de solution. (...) Tout se passe comme si les Philip Roth, les Norman Mailer et tant d'autres hommes de talent regardaient dans le noir leur zizi en état d'érection en murmurant : "look, Ma, no hands !" ». GARY Romain, *Chien blanc* (1970), in *Légendes du je – Récits, romans*, Gallimard, collection Quarto, 2009, p. 604.

société corsetée »³³⁹ du Japon d'après-guerre, il ressort de ses premières œuvres que de telles « négociations », seul le vide peut sortir gagnant.

Le sexe a eu de tout temps sa place dans la littérature japonaise. De jeu mondain dans les œuvres classiques du Moyen-Âge ou voluptueux dans les « comédies de boulevard » et les romans de mœurs de la dernière période de la société féodale (*Kôshoku ichidai otoko* de Ihara Saikaku³⁴⁰), il devient à l'entrée dans l'ère moderne et au contact de l'occident l'enjeu pour les romanciers de Meiji de l'ajustement problématique entre l'individu et les conventions sociales (*Hakai* de Shimazaki Tôson, *Futon* de Tayama Katai, *Vita Sexualis* de Mori Ôgai³⁴¹). Si la perversité n'est pas dédaignée par les auteurs modernes (le voyeurisme notamment chez Tanizaki Jun.ichirô dans *Kagi*, Kawabata Yasunari dans *Nemureru bijo*³⁴²), elle y est toujours synonyme – support – d'érotisme, de plaisir et de contrôle. Même pour les écrivains iconoclastes de l'après-guerre tels Nosaka Akiyuki, Ishihara Shintarô ou Mishima Yukio, le sexe, qu'il permette d'opposer à la « société corsetée » une logique de perversion ou d'hédonisme comme chez les deux premiers (*Taiyô no kisetsu*, *Erogotoshi tachi*³⁴³), ou une

³³⁹ ÔE K., [Notre univers sexuel] 「われらの性の世界」, *op. cit.*, p. 229.

³⁴⁰ IHARA Saikaku 井原西鶴, *L'homme qui ne vécut que pour aimer* 『好色一代男』 (1682) Shinchôsha, collection Shinchô nihon koten shûsei 新潮日本古典集成 volume 48, 1982. Traduction par Gérard Siary et Mieko Nakajima-Siary, Philippe Picquier, 2001.

³⁴¹ SHIMAZAKI Tôson 島崎藤村, *La transgression* 「破戒」 (1906), [Anthologie de littérature japonaise] 『日本文学全集』 volume 4, Shinchôsha, 1969. Traduction par Suzanne Rosset, You Feng, 1999. TAYAMA Katai 田山花袋, *Futon* 「蒲団」 (1908), [Anthologie de littérature japonaise] 『日本文学全集』 volume 2, Shinchôsha, 1967. Traduction par Okada Amina, POF, 2000. MORI Ôgai 森鷗外, *Vita sexualis* 『キタ・セクスアリス』 (1909), [Anthologie de littérature japonaise] 『日本文学全集』 volume 3, Shinchôsha, 1969. Traduction par Okada Amina, Gallimard / UNESCO, collection Connaissance de l'Orient, 1988.

³⁴² TANIZAKI Jun.ichirô 谷崎潤一郎, *La clef* 「鍵」 (1956), [Recueil : Tanizaki Jun.ichirô volume 2] 『谷崎潤一郎集 2』, Kôdansha, collection Nihon gendai bungaku zenshû 日本現代文学全集, volume 44, 1963. Traduction par Anne Bayard-Sakai, Gallimard, collection Folio, 2003. KAWABATA Yasunari 川端康成, *Les belles endormies* 『眠れる美女』 (1961), [Œuvres complètes de Kawabata Yasunari] 『川端康成全集』, volume 11, Shinchôsha, 1969. Traduction par René Sieffert, Albin Michel, 1997.

³⁴³ ISHIHARA Shintarô 石原慎太郎, *La saison du soleil* 「太陽の季節」 (1955), Shinchôsha, 1956. Traduction par Kuni Matsuo, René Julliard, 1958. NOSAKA Akiyuki 野坂昭如, *Les pornographes* 『エロ事師たち』 (1963), Kôdansha, 1968. Traduction par Jacques Laloz, Philippe Picquier, 1996.

pureté transcendant sa décadence chez le dernier (*Yûkoku*³⁴⁴), est toujours le lieu de l'affirmation de soi.

Chez Ôé, il en va tout autrement. Le sexe, cette dernière frontière de la littérature moderne, ce réservoir à chocs censé exprimer, dans la débauche ou la pureté de la communion extatique, la vie à son paroxysme, est détourné pour montrer non pas la transgression, ce qui serait encore trop vivant, mais l'image même de la passivité, de la banalité et, paradoxalement, de l'impuissance.

Au niveau lexical, c'est dans le même sens qu'Ôé mobilise l'imagerie sexuelle dans les œuvres de cette période : au même titre que les nombreuses métaphores sanguinolentes ou « bouchères » faisant intervenir des animaux, des insectes ou des mécanismes physiques tels que la digestion ou l'excrétion de substances diverses, le vocabulaire sexuel de « médecine légale » qui inonde ces œuvres est utilisé à tout propos, et si possible pour les descriptions d'évènements les plus banals, ou d'effusions sentimentales *a priori* dénuées de connotation sexuelle. Ainsi, lorsque l'enseignante de l'enfant provincial d'*Okuretekita seinen* pleure la fin de la guerre, ses yeux sont « humides et baveux comme la vulve d'une biche en chaleur qui attend l'assaut du cerf »³⁴⁵. On le verra dans les extraits qui vont suivre, le sexe envahit le discours et l'univers perçu par les personnages d'Ôé d'autant plus qu'il constitue pour eux le symptôme même de leur attachement à un quotidien abject. Leur corps sexué étant ce qui ligote et limite ces jeunes romantiques à la réalité, celle-ci devient pour eux un gigantesque corps, au même titre que les constructions théoriques d'Ôé sur les rapports de soumission au niveau politique usaient de métaphores sexuelles en personnifiant le partenariat entre « dame » Japon et « monsieur » États-Unis. Cette profusion de vocabulaire et d'imagerie sexuelle détournée de l'alcôve pour décrire la réalité dans ces aspects les plus triviaux, avec la description clinique des relations sexuelles elles-mêmes, sont des procédés inédits dans la

³⁴⁴ MISHIMA Yukio, [Patriotisme] 「憂国」, [Œuvres complètes de Mishima Yukio : édition définitive] 『決定版—三島由紀夫全集』, volume 20, Shinchôsha, 2002.

³⁴⁵ [OKZ1:4], p. 100.

littérature japonaise, et cette innovation ne manquera pas d'apporter à Ôé un succès de scandale. Cette relecture du réel et des relations humaines comme jeux de pouvoir au prisme du sexe n'est d'ailleurs pas étrangère à l'impact négatif de *Seventeen* sur le lectorat extrémiste. Higuchi Tokio affirme par ailleurs que l'emploi par Ôé du vocabulaire sexuel relèverait d'une forme de défamiliarisation³⁴⁶, bien avant l'adoption de ce concept issu du formalisme russe par Ôé dans les années 1970.

Ainsi, comme l'écrit Shibata Shôji, le sexe vient d'abord « remplacer les chiens et les morts des premières œuvres pour relativiser l'enfermement des jeunes » en leur tendant le miroir de leur condition de prisonniers de leur situation³⁴⁷. Situation qu'ils acceptent non sans complaisance. Dans *Tanin no ashi*, nouvelle publiée, comme *Shisha no ogori*, en août 1957, la cause de l'immobilisme des jeunes personnages, dont le narrateur, est inscrite directement dans leur corps : atteints de caries à l'épine dorsale, ils sont paraplégiques, relégués à l'isolement confortable d'un bâtiment *périphérique* bâti en bordure de mer d'une institution dont ils sont séparés par une vaste pelouse, une distribution spatiale à la symbolique « géopolitique » transparente. La nouvelle s'ouvre sur ce constat doux-amer du narrateur âgé de dix-neuf ans :

僕らは、粘液の厚い壁の中に、おとなしく暮らしていた。僕らの生活は、外部から完璧に遮断されていて、不思議な監禁状態にいたのに、決して僕らは、脱走を企てたり、外部の情報を聞きこむことに熱中したりしなかった。僕らに外部がなかったとっていい。壁の中で、充実して、陽気に暮らしていた。

Nous vivions paisiblement entre ces murs épais et visqueux. Notre vie était complètement déconnectée de l'extérieur, dans une situation d'enfermement étrange, mais jamais nous n'envisagions de nous évader, ou n'éprouvions d'intérêt pour les informations de l'extérieur.

³⁴⁶ Procédé consistant à substituer un signifiant du texte par un autre pour brouiller et gêner la perception habituelle du lecteur et le forcer à reconsidérer le signifié connu comme nouveau, extérieur. HIGUCHI T., [Table ronde : Guide des œuvres d'Ôé Kenzaburô] 「座談会・大江健三郎作品ガイド」, *op. cit.*, p. 120.

³⁴⁷ SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 39.

On peut même dire que l'extérieur, pour nous, n'existait pas. Nous vivions comblés et heureux entre les murs.³⁴⁸

L'absence de désir d'évasion est une précision ironique dans la mesure où, quelques lignes plus loin, on apprend la maladie dont souffrent ces adolescents, mais la disposition des propositions n'a rien d'innocent : ici encore, l'enfermement est un donné, et la maladie qui en est la cause première en est symboliquement réduite au statut de symptôme. Ces jeunes, qui n'ont connu que la maladie et n'ont pratiquement aucune chance de pouvoir marcher un jour, vivent paisiblement, passant le plus clair de leurs journées à prendre le soleil dans la salle prévue à cet effet, communiquant « à voix basse » ou par « petits rires étouffés », « en silence » le plus souvent, sans jamais élever la voix et crier sauf, « de temps en temps, pour demander aux infirmières d'apporter la cuvette »³⁴⁹ pour faire leurs besoins. Ces infirmières particulièrement complaisantes les aident également à en satisfaire d'autres, non moins vitaux, sous des prétextes plus ou moins fallacieux. En somme, une transplantation dans le Japon d'après-guerre de la relation particulière liant Charles à son infirmière Jeannine dans *Le sursis*³⁵⁰.

しかも僕らは、快樂に恵まれていた。それは、僕らの係の看護婦たちが、シーツや下着を汚されることをおそれて、あるいは彼女たちの小さな好奇心から、そして殊に、今までの習慣から、僕らに手軽な快樂をあたえてくれたからだった。

En plus, on nous comblait de plaisir. C'est-à-dire que les infirmières qui s'occupaient de nous, par peur que l'on ne salisse les draps ou nos sous-vêtements, ou par une légère curiosité, et plus sûrement encore par habitude, nous procuraient de petits plaisirs.³⁵¹

Ainsi vivent-ils dans cette micro-société au confort utérin, dans la certitude que leur condition les emprisonne de droit dans cette passivité ponctuée de menus plaisirs prodigués par une

³⁴⁸ [OKZ1:1], p. 51.

³⁴⁹ *Ibidem*.

³⁵⁰ Cf. SARTRE J.-P., *Le sursis*, in *Œuvres romanesques, op. cit.*, p. 791.

³⁵¹ [OKZ1:1], p. 51

autorité qui semble jouir autant qu'eux de leur dépendance. La même situation est décrite dans *Hato*, autre nouvelle contemporaine d'Ôé, alors que le narrateur, jeune délinquant pensionnaire d'une maison de redressement, fait un bref séjour à l'hôpital à la suite d'une chute. Il y passe quelques « journées à subir le contact du thermomètre froid et dur entre [ses] lèvres entrouvertes et l'insertion du clystère qui [lui] procurait à la fois une humiliation enragée et un plaisir indécent et secret, à recevoir les baisers que [lui] donnaient les infirmières avec leur langue râpeuse, en soufflant leur haleine, et à éjaculer dans le creux de leurs mains épaisses et molles »³⁵². L'image de l'infirmière dispensatrice de gratifications de cette sorte est particulièrement fréquente dans la sous-culture pornographique japonaise, que ce soit en bande dessinée ou récits. Le caractère maternant de la *nurse* renvoie au discours sur l'*amae*, configuration particulière de la dépendance maternelle dans l'inconscient japonais que des psychologues comme Doï Takeo³⁵³ ont traité abondamment. Constatons que contrairement aux œuvres de la littérature de genre, les descriptions de telles gratifications n'ont pas ici vocation à susciter l'émotion érotique du lecteur, loin s'en faut. Ainsi, l'arrivée d'un étudiant en lettres fraîchement accidenté vient bouleverser le petit équilibre de cette communauté de destin résignée. Si lui aussi a droit à l'habituel traitement de faveur, sa réaction est inhabituelle, alors que le narrateur, son voisin de chambrée, l'observe à la dérobée.

僕は、看護婦の赤茶けた頭髮の揺れ動く向うの、学生の裸の腹部の白い膨らみを見守っていた。欠伸が、喉の奥で、小さい梨のように固まり、なかなか出て来ない。

よせ、と激しく学生がいった。よせ。

学生は羞恥で顔を厚ぼったくし、喘いでいた。その下腹部から顔をあげ、濡れてぶよぶよしている唇を丸めて看護婦が意外だという感じでいった。

私は、あなたの体を、いつも清潔にしておきたいのよ。(...)

³⁵² ÔE K., *Le ramier* 「鳩」, [OKZ1:1], *op. cit.*, p. 188. Nous employons la traduction de *Hato* par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji in ÔE K., *Le faste des morts*, *op. cit.*

³⁵³ DOÏ Takeo 土居健郎, *Le jeu de l'indulgence* 『「甘え」の構造』, Kôbundô 弘文堂, 1971. Traduction par E. Dale Saunders, L'Asiathèque, 1988.

ほら、ごらんなさい。ほら、と看護婦が、学生の下腹部を見おろしていった。あなたは正直じゃないわ。

シーツを掛けてくれ、と屈服で囁いた声で学生はいった。

そして、看護婦が金盥にタオルをいれて、部屋から出て行くと、彼は声をひそめて泣き始めた。

J'observais, par delà la frange brunâtre de l'infirmière qui s'agitait, le renflement blanc de l'abdomen dénudé de l'étudiant. Un bâillement s'est mis à durcir au fond de ma gorge comme une petite poire, mais ne voulait pas sortir.

« Assez ! dit brusquement l'étudiant, assez ! »

L'étudiant avait les traits du visage épaissis par la honte, et il haletait. Relevant la tête de son ventre, l'infirmière arrondit ses lèvres baveuses et charnues et dit d'un air surpris :

« Je veux juste que tu sois toujours bien propre. (...) »

Ah, tu vois ? Regarde, dit-elle en désignant le bas-ventre de l'étudiant. Tu n'es pas sincère.

- Remontez la couverture, dit-il d'une voix desséchée par la résignation. »

Ensuite, quand l'infirmière fut sortie après avoir reposé la serviette sur l'étendoir, il se mit à sangloter à voix basse.³⁵⁴

Ce rapport imposé renvoie l'étudiant à sa condition nouvelle d'être « privé de liberté ». « Quand j'étais petit, dit-il, il m'est arrivé d'exciter un chien pour m'amuser, et maintenant c'est moi qu'on excite »³⁵⁵. Au narrateur qui tente de le consoler en lui expliquant que tous les patients bénéficient de ce traitement particulier, l'étudiant réplique que celui-ci est dégradant, et lui vante les vertus d'une « vie normale », « ouverte sur le monde ». « Tu n'as qu'à fonder un parti politique »³⁵⁶, réplique le narrateur, sceptique. L'étudiant s'exécute, mettant sur pied un petit séminaire de sensibilisation à la situation internationale auquel vont bientôt prendre part tous les jeunes patients, à l'exception du narrateur et du cadet d'entre eux, se remettant doucement d'une tentative de suicide et auquel médecins et infirmières font miroiter la possibilité d'une guérison grâce à une intervention chirurgicale. L'étudiant, progressiste, pacifiste et vraisemblablement maoïste, appartient à l'archétype du « militant gauchiste » qu'Ôé oppose dans les œuvres de cette période au héros passif et politiquement

³⁵⁴ [OKZ1:1], p. 53.

³⁵⁵ *Ibidem.*

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 54.

blasé. Mais cette opposition n'a pas pour objectif de porter un jugement moral sur ce dernier, car la figure du militant n'a rien de positif. Décrit comme une créature groupiste, froidement arriviste et butée sur des positions idéologiques aussi figées que caricaturales, le militant est un repoussoir chargé de convaincre héros et lecteurs qu'à l'instar de l'autorité, il n'y a rien à attendre de l'opposition politique. Ainsi, la nouvelle *Gishô no toki*³⁵⁷, publiée à la même période, montre-t-elle les membres d'un groupuscule gauchiste torturer dans les locaux de l'université un supposé traître qui parvient à s'enfuir et leur intente un procès. Les coupables, avec l'aide de tous leurs camarades ainsi que du corps enseignant, font alors disparaître toutes les preuves susceptibles de les mener à leur perte, allant jusqu'à convaincre un psychologue de produire une expertise mettant en doute la stabilité psychologique du plaignant. Celui-ci finira cependant, obéissant à la logique circulaire que nous avons dégagée plus haut, à rejoindre les rangs de ses bourreaux qui lui « pardonneront » sa méprise. Cette nouvelle n'est qu'un exemple parmi de nombreux autres du caractère peu honorable des étudiants engagés tels qu'ils apparaissent dans les œuvres de cette période : prêts à torturer ou à lyncher sans preuves les traîtres ou les opposants présumés (*Okuretekita seinen, Sakebigoe*), à maltraiter les indécis pour les rallier de force à leur cause (*Miru mae ni tobe*), à gloser sur la supériorité de leur faction tout en remettant éternellement toute action concrète, hypocrisie dont ils se vantent (*Warera no jidai*), à se dédire dès lors que l'autorité fait mine de leur tirer l'oreille (*Tatakai no kyô*³⁵⁸) ou tout simplement à manifester, transis, inutiles et pitoyables, sous des pancartes aux slogans en langue étrangère bourrées de fautes d'orthographe (*Sakebigoe*).

Pourtant, à la même période, nombreux sont les récits de fiction mettant en scène des jeunes qui se réalisent à travers leur engagement politique progressiste, au sein des mouvements étudiants ou du Parti communiste. S'ils font preuve de plus (*Enerugi*³⁵⁹) ou moins

³⁵⁷ ÔE K., [Le temps des faux témoins] 「偽証の時」(1957), [OKZ1:1].

³⁵⁸ ÔE K., [Le combat d'aujourd'hui] 「戦いの今日」(1958), [OKZ1:2].

³⁵⁹ ITABASHI Sei.ichi 舟橋聖一, [Energie] 『エネルギー』, Bungeishunjû, 1960.

(*Parutai*³⁶⁰) d'ironie concernant les motivations de leurs héros et héroïnes, aucun n'est aussi négatif que les fictions publiées par Ôé à cette période.

Le spécimen de *Tanin no ashi* ne déroge pas à la règle. Il tente certes de convaincre les autres patients de « se lever pour la bonne cause » (le narrateur relève l'ironie), de se « prendre par la main » pour agir, de retrouver leur « dignité humaine »³⁶¹, et parvient d'ailleurs à les faire cesser leur petite habitude consolatrice puis à faire publier par un grand journal une lettre ouverte d'appel à la paix mondiale qu'ils rédigent ensemble, suscitant chez les jeunes patients de cette « association pour la connaissance du monde » (世界を知る会) une joie et une excitation inconnues jusqu'alors, que le narrateur s'efforce de tempérer en soulignant le misérabilisme complaisant de l'opération (« les lecteurs du journal doivent se dire "regarde, même les éclopés sont d'accord" »³⁶²). De fait, l'étudiant tente avant tout, par la création de cette petite cellule centrée autour de lui – et qui lui vaut les faveurs de la jeune fille du groupe –, d'oublier la misère de sa nouvelle condition.

僕は、だめらしいんだ。(…)僕はもう、一人で街を歩けない、と学生がやはり窓の向うの夜お見つけながらいった。フランス人に一緒に会えない。船に乗ることも泳ぐこともできない。
C'est fichu pour moi (...). Je ne pourrai plus jamais arpenter seul les rues de la ville, dit l'étudiant en regardant par la fenêtre la nuit au dehors. Je ne pourrai jamais rencontrer des Français, je ne pourrai plus jamais prendre le bateau, ou même nager.³⁶³

Ce petit florilège de désirs inassouvis exprimés ici pour la première fois préfigure la large place que certains viendront prendre dans les œuvres ultérieures, que nous évoquerons plus loin. Au narrateur qui tente de le consoler en lui rappelant leur espérance de vie, soixante ans, l'étudiant oppose le désespoir du calcul et de la suite arithmétique : « vivre encore quarante

³⁶⁰ KURAHASHI Yumiko 倉橋由美子, [Partei] 「パルタイ」, Bungeishunjû, 1960.

³⁶¹ [OKZ1:1], p. 58-59.

³⁶² *Ibidem*, p. 61.

³⁶³ *Ibid.*, p. 59.

ans dans cette posture humiliante et incertaine, fêter mes trente ans, puis mes quarante ans en somnolant sur cette chaise roulante »³⁶⁴. Au narrateur qui s'est déjà résigné, tout cela ne semble guère insurmontable. Mais la circularité vient frapper à nouveau : l'étudiant était valide peu avant son arrivée, il doit repartir valide. Il guérit donc par miracle, et cette guérison vient, faut-il le préciser, réduire à néant les rêves solidaires d'activité politique des jeunes patients. Alors que leur leader éphémère revient leur dire au revoir, il rejette violemment l'un d'entre eux à qui il a laissé toucher ses jambes miraculées, que celui-ci, extatique, a du mal à lâcher. Tous constatent qu'ils ne font à présent plus partie du même monde, et lui le premier, qui s'en va sur ce nouvel *anticlimax* alors que le narrateur sent passer le plaisir fugace de la victoire : « je l'avais percé à jour, c'était un imposteur »³⁶⁵, que vient vite remplacer le vide initial. Pour la première et la dernière fois de la nouvelle, le patient exprime une volonté, celle d'en revenir à ladite situation initiale : il appelle une infirmière pour reprendre les habitudes interrompues, au grand soulagement de celle-ci : « il y avait quelque chose de bizarre, ces derniers temps »³⁶⁶.

Dans le sens où la gratification sexuelle prodiguée par les infirmières est une opération dégradante présentée par l'Autorité comme « normale » et purificatrice, elle relève du même ordre que l'abattage de chiens (auxquels l'étudiant fait allusion) ou le transport de cadavres. Mais elle permet également à l'auteur de développer des notions telles que le maintien par l'autorité dans une condition de dépendance satisfaite à un plaisir passif, qu'il théoriserait au niveau « sociopolitique » dans son essai *Warera no sei no sekai*³⁶⁷, ou l'activité politique comme simple jeu d'auto gratification sans conséquence, qu'il développe plus largement dans une nouvelle telle que *Tatakai no kyô* : deux jeunes étudiants y sont arrêtés par la police pour avoir distribué des tracts dans l'enceinte d'une base militaire américaine. Lorsqu'ils sont

³⁶⁴ *Ibid.*

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 64.

³⁶⁶ *Ibid.*

³⁶⁷ ÔE K., [Notre univers sexuel] 「われらの性の世界」*op. cit.* Voir première partie, p. 75.

finalement relaxés, l'un d'eux se déclare, soulagé, ravi de « vivre comme des bébés dans cette crèche où l'on ne risque rien », où « rien ne peut jamais arriver »³⁶⁸.

Au cours de cette première période, Ôé va multiplier les récits mettant en scène la relation sexuelle comme expression d'attachement passif et complaisant à une situation de laquelle les héros s'imaginent inéluctablement dépendants. Il apparaît clair à présent que celle-ci n'a rien d'inéluctable : le fait que l'auteur doive faire intervenir des facteurs extérieurs pour annuler *in extremis* toute opportunité d'accomplissement montre l'artificialité du modèle. Il s'agit ici, avant tout, de transmettre une idée. De même, lorsqu'il fait jouer des causes secondaires pour développer cette situation d'attachement à une situation (la dépendance financière, sexuelle), et s'attache à en démontrer l'inéluctabilité en orchestrant la tentative de ses héros d'en sortir, se voit-il forcé d'intervenir *manu militari* pour briser celle-ci et atteindre l'*anticlimax*³⁶⁹ tant recherché. Cette artificialité est particulièrement visible dans une nouvelle emblématique telle que *Miru mae ni tobe*.

Le narrateur, âgé de vingt ans, est un étudiant en littérature française qui vit aux crochets de Yoshie, une prostituée de quinze ans son aînée spécialisée dans la clientèle étrangère. Le narrateur, comme le montre sa rencontre houleuse avec un groupe d'étudiants engagés qui tentent de le faire signer de force une pétition contre la position du gouvernement français en Algérie, n'éprouve pas le moindre intérêt pour la politique, ou toute cause impliquant une vision à plus ou moins long terme. A son arrivée à l'université, il ne manque pas d'étancher sa soif à un robinet dont l'eau est connue pour provoquer la diarrhée :

³⁶⁸ [OKZ1:2], p. 89.

³⁶⁹ Le terme est fréquemment employé par les personnages d'Ôé, de ses premiers récits aux plus récents.

ぼくのまわりにも危険をおかして渴きをいやしたあげく、声を嗄らせ、下痢に青ざめて元気のない学生たちはたくさんいた。結局、無関心ということなんだ、とぼくは唇のまわりをこぶしでぬぐいながら考えた。政治にも無関心、あとあとの病気にも無関心、恋人を見つけ出すことにも無関心、そして、とうめんの喉の渴きをたいせつにする少年たち。

Il y en avait plein autour de moi, de ces étudiants mal fichus, enroués, blancs comme linge à cause de la diarrhée après avoir pris le risque de se désaltérer. En fait, ils s'en foutent, me suis-je dit en m'essuyant la bouche du revers de la main. Ils s'en foutent de la politique, des maladies qui les attendent, ou de se trouver une copine : ce qui les intéresse, ces jeunes, c'est d'étancher leur soif du moment.³⁷⁰

Ceux-là, il les aime bien, « ils ne dérangent personne », contrairement à « ceux qui ont les yeux qui brillent, qui se passionnent pour les discussions politiques qu'ils imposent aux autres, et qui aiguisent leur corps en prévision des lendemains »³⁷¹. Type du jeune désabusé mais incapable de résister à la satisfaction de ses désirs immédiats, comme il le reconnaît lui-même à propos de l'anecdote de l'eau croupie, le narrateur préfère se saouler en compagnie de son amante et de Gabriel, son régulier américain, très critique sur la passivité des Japonais. Pour lui, ils sont « bien gentils » et « soumis »³⁷², à commencer par Yoshie. Il explique ainsi au narrateur le plaisir qu'il éprouve à lui imposer, lors de leurs rapports, des postures dégradantes qu'elle accepte sans rechigner, ce qui ne manque pas d'ulcérer le jeune homme. Le jeu du désir mimétique s'organise donc dans ce ménage à trois qui ne renvoie que trop clairement à la situation politique du Japon d'après-guerre, mère patrie soumise à l'occupant américain, le triangle étant l'un des schémas favoris d'Ôé lorsqu'il s'agit de mettre en scène cette situation de soumission. L'assimilation de la partenaire plus âgée à une figure maternelle est fréquent : ici, Yoshie appelle le narrateur « mon petit » ; dans *Warera no jidai*, qui reprend la même configuration, ce sera « mon ange ». Quant à l'opposition entre la féminité d'un Japon conçu comme figure maternelle et la masculinité du « père » américain, c'est un lieu commun de la

³⁷⁰ [OKZ1:1], p. 319.

³⁷¹ *Ibidem.*

³⁷² *Ibid.*, p. 331.

critique d'après-guerre³⁷³ qu'Ôé est loin d'être le seul à faire jouer. Le plus souvent, les héros de ses récits n'éprouvent qu'une passion fort limitée pour leur partenaire plus âgée qu'ils perçoivent, on va le voir, davantage comme un poids faisant obstacle – bien pratique – à leur liberté, mais c'est la relation de celle-ci à un tiers américain qui la leur rend ponctuellement plus précieuse sous l'effet de la jalousie, celui-ci jouant le rôle de médiateur interne, conformément au mécanisme du désir mimétique tel que le définit René Girard³⁷⁴. Idéologiquement, le traitement n'est bien entendu pas neutre : ces jeunes désabusés n'éprouvent qu'un intérêt minime pour la femme / le Japon, mais la rivalité instaurée par sa soumission au mâle dominant américain entraîne chez eux un regain d'intérêt pour elle, de regret de la situation de soumission, et d'animosité envers le rival en question. Dans *Kurai kawa, omoi kai*³⁷⁵, le lycéen déniaisé par la prostituée qui vit dans l'appartement adjacent commence à échafauder des plans de mariage, d'enfants et de villa en bord de mer qu'elle fait semblant de croire à moitié, jusqu'à ce que le retour de son amant américain le lendemain matin mette fin à la plaisanterie. Entre deux vomissements dus à sa première gueule de bois, le lycéen fou de jalousie tente de percevoir ce qui se dit de l'autre côté du mur, et décide, « honteux », qu'il est amoureux « à en crever »³⁷⁶.

De la même manière, l'enfant d'*Okuretekita seinen*, qui vit le 15 août 1945 de son village du fin fond du Shikoku, s'amourache de la jeune « chamane » de la tribu indigène qui vit au cœur de la forêt voisine. C'est le fait d'apprendre qu'elle a été humiliée (en fait, violée) par un soldat américain qui le convainc définitivement de prendre les armes contre l'occupant.

³⁷³ Ikeda Hayato 池田勇人, futur premier ministre, n'avait-il pas lui-même déclaré en 1954 que la Japon était la « maîtresse » des États-Unis ? Cité in OGUMA E., ["Démocratie" et "Patriotisme"-] 『〈民主〉と〈愛国〉〜』, *op. cit.*, p. 460. Dans le même esprit, Ôsawa Masachi rappelle que la fameuse photographie diffusée dans la presse qui montrait l'empereur au côté du général MacArthur à l'occasion de leur rencontre le 28 septembre 1945, avait pu donner aux Japonais l'impression étrange que le souverain était la frêle épouse, et le général le viril mâle dominant. ÔSAWA Masachi 大澤真幸, [L'espace intellectuel de l'après-guerre] 『戦後の思想空間』, Chikuma, collection Chikuma shinsho, 1998, p. 61.

³⁷⁴ Cf. GIRARD R., *Mensonge romantique et vérité romanesque*, *op. cit.*, chapitre I.

³⁷⁵ ÔE K., [Sombre rivière, lourde pagaie] 「暗い川、おもい櫂」(1958), [OKZ1:2].

³⁷⁶ *Ibidem*, p. 22.

Dans *Miru mae ni tobe* également, le mécanisme joue à plein : le narrateur finit par frapper son rival Gabriel dans un accès de jalousie et le laisse pour mort. Mais si cela ravive, l'espace d'une nuit et très relativement, la passion qui l'unit à Yoshie, il la quitte tout de même peu après pour échapper à l'étouffante stagnation du réel qu'elle symbolise. Yasuo, le héros de *Warera no jidai*, est encore plus cynique : alors même qu'il attend le retour de sa concubine pour lui signifier son désir de la quitter enfin pour partir en France, il compte les minutes, pétri de jalousie, en pensant à son client américain. Dans *Ningen no hitsuji*, c'est encore l'attitude provocante d'une prostituée japonaise accompagnant un groupe de G.I's éméchés qui suscite leur colère et déclenche le rituel humiliant qui voit le narrateur, maintenu à quatre pattes et le pantalon sur les genoux sous la menace d'un couteau, contraint de subir, au moins symboliquement, les derniers outrages. Parfois, l'expression de cette soumission au mâle dominant américain (ou, à défaut, occidental) saute la case de l'intermédiaire japonaise et confronte directement le faible japonais à son rival. Dans *Kassai*³⁷⁷, le héros est directement soumis à son partenaire sexuel occidental, Lucien, et c'est la prostituée japonaise que ce dernier a engagé pour faire le ménage et la cuisine qui tente de le ramener dans ce qu'elle considère comme le droit chemin, celui de l'hétérosexualité. Les liaisons homosexuelles sont souvent l'occasion pour Ôé de rendre compte d'une ambivalence entre dégoût et plaisir procuré par la soumission, volontaire ou non, au partenaire, toujours dans sa logique de dénonciation de l'*homo sexualis* japonais se complaisant dans sa soumission au maître occidental. C'est encore le cas dans *Shiiku*, alors que le narrateur, enfant, est pris en otage par l'aviateur noir tombé du ciel qu'il était chargé de garder. Contracté par la terreur et contraint de faire ses besoins sous ses yeux, puis tenu fermement par la créature effrayante qui lui

³⁷⁷ ÔE K., [Applaudissements] 「喝采」 (1958), [OKZ1:2].

évoquait il y a peu un « animal génial » au « sexe triomphant »³⁷⁸ et qui maintenant éructe dans son dos, c'est la même honte furieuse mêlée de plaisir qui saisit le héros d'*Okuretekita seinen*, accusé de trahison par une cellule de militants gauchistes, alors qu'il subit la punition qu'ont imaginée pour lui ses tourmenteurs : nu, ligoté et laissé aux mains d'un clochard homosexuel.

Mais le narrateur de *Miru mae ni tobe* est encore loin de ces extrêmes. Lui qui rêve certes aux aventures plus palpitantes que lui offrirait la guerre du Vietnam ou l'Égypte se désole simplement du présent éternel fait de graisse, de sueur et autres sécrétions qu'il vit avec sa concubine Yoshie, lui qui s'est jeté à corps perdu dans cette relation strictement physique pour oublier ses désillusions d'étudiant engagé arrêté puis trahi par son organisation politique, et vit maintenant avec elle une relation faite de « tranquillité amoureuse ».

それはこれからも長いあいだつづくだろう、ぼくは決してこの年齢よりも老けた顔と若わかしい身体、逞しい欲望をもった娼婦を棄ててしまうことはできないだろう。ぼくは一生飛ぶことはなく、この女と暮らすためにおそらく私立大学の外国語教師になるだろう。そして見るばかりして跳ぶまい...

Ca va continuer encore longtemps comme ça, je n'arriverai jamais à me débarrasser de cette prostituée au visage vieilli avant l'âge et au corps juvénile avec son solide appétit charnel. Je ne sauterai pas une seule fois de toute ma vie ; pour vivre avec cette femme, je me retrouverai sans doute à enseigner les langues dans une fac privée. Et je me contenterai de regarder, sans jamais sauter...³⁷⁹

« Sauter » ou « regarder », c'est la distinction fondamentale entre les êtres sur laquelle Gabriel, grand admirateur de Sade, base sa philosophie. Mais lorsqu'il propose au jeune héros qui rêve de conflits exotiques de l'accompagner au Vietnam, celui-ci réalise qu'il n'a pas le cran

³⁷⁸ [OKZ1:1], p. 127-128. Nous employons la traduction de *Shiiku* par Marc Mécréant in ÔE K., *Dites-nous comment survivre à notre folie*, *op. cit.*

³⁷⁹ [OKZ1:1], p. 328.

d'accepter, et qu'il ne faisait que se gargariser de mots creux. Il accepte ensuite, sur la demande de Yoshie, de donner (gratuitement, puisqu'il n'a pas besoin d'argent) des cours de français à Yûko, une jeune étudiante en musique, avec qui il engage rapidement une relation faite de rencontres moroses dans un hôtel des environs de l'université, relation « qui n'a rien à voir avec l'amour »³⁸⁰, mais qui prend une toute autre tournure lorsque Yûko se déclare enceinte. Animé d'une résolution nouvelle, se sentant enfin « vivre », « heureux », plein de « solidarité » pour le monde entier, il évoque « son droit de père », déclare qu'il « n'acceptera jamais »³⁸¹ que sa partenaire refuse de garder l'enfant, et il ne fait guère de doute que cette nouvelle aventure paternelle qui s'offre à lui sans qu'il l'ait demandée n'est rien d'autre qu'un substitut à cette guerre qu'il n'a pas osé rejoindre. Gabriel, face à son silence, lui avait d'ailleurs répondu qu'il n'y avait pas de mal à cela, « la guerre, il faut attendre qu'elle vienne à soi ». Comme la paternité, en somme, échappatoire rêvée de la vie « stérile » à laquelle le condamne Yoshie, qui se montre en la matière redoutablement perspicace. « Tu crois, lui dit-elle, qu'il suffira d'un gamin pour que ta vie ne soit plus stérile ? »³⁸² Qu'à cela ne tienne, le narrateur la quitte et trouve immédiatement sept emplois de cours particuliers pour financer sa vie future. Selon Matsubara Shin.ichi, en plus des situations de départ peu plausibles de ces jeunes gigolos aux crochets de leurs pseudo marâtres prostituées, c'est à de tels détails qu'on reconnaît l'affiliation au registre du conte de ces premiers récits³⁸³. Ajoutons qu'Ôé se plaît à démontrer lui-même la nullité des facteurs de dépendance qui conditionnent la stagnation du réel dont se plaignent ses jeunes héros : le narrateur a beau jeu de souligner le désir sexuel qui « suinte » du visage de l'assistante avec qui il converse à l'université³⁸⁴ – le désir mimétique, encore, puisque celle-ci ne semble s'intéresser au héros que dans la mesure où ce dernier est aux crochets d'une femme plus âgée –, alors que sa carrière d'enseignant particulier du

³⁸⁰ *Ibidem*, p. 337.

³⁸¹ *Ibid.*, p. 340.

³⁸² *Ibid.*, p. 343

³⁸³ MATSUBARA S., [Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎論』, *op. cit.*, p. 98.

³⁸⁴ [OKZ1:1], p. 322.

français dérive presque immédiatement sur une relation physique avec son élève, l'enjoignant à quitter sa bienfaitrice sans pour autant sombrer dans l'indigence puisqu'il ne lui faut guère qu'une journée pour dégoter sept emplois. Dépendances, donc, toutes relatives, qui sont opportunément épaulées par les rebondissements spectaculaires de l'intrigue : on diagnostique à Yûko une faiblesse physique incompatible avec l'enfantement, et la voilà contrainte d'avorter. Les péripéties grotesques qui s'ensuivent voient le narrateur, dans l'ordre, vomir dans la corbeille à papiers du médecin qui lui explique la procédure opératoire, chasser des chats en plein accouplement alors qu'il patiente sur le banc d'un parc pour enfants désolé pendant que Yûko subit l'opération, et fuir un vagabond qui lui met sous le nez des photographies fort détaillées de sexes féminins agrémentés d'hémorroïdes, pour finalement se séparer d'avec Yûko et retrouver Yoshie. Au cours de la réconciliation fortement alcoolisée qui s'ensuit, alors qu'il se confesse à elle « comme à une mère », celle-ci lui raconte qu'elle s'est abaissée faute de mieux à prendre un « sale petit Japonais sans intérêt » qui ne lui aura pas duré plus de « trente secondes »³⁸⁵. La relation semble vouée à une remise sur les rails du quotidien, mais le narrateur lui-même est désormais physiquement impuissant, condamné à contempler, « désespérément honteux », son sexe « recroquevillé comme un poisson mort », et à rêver de soldats étrangers qui « jettent de sales petits Japonais pitoyables dans une fosse emplie d'eau sale » et se lancent à sa poursuite, avec à leur tête Gabriel, jeune et chantant :

Look if you like, but you will have to leap.

ぼくは追いつめられ、どんづまりでふるえていた。お好きなように、見るのもいいですよ、でも跳ばなくちゃならないことになりましような。ぼくはおびえきって、決して跳ぶ決意をできそうになかった。そして結局、二十一年のあいだぼくはいちども跳んだことがないとぼくは考えた。これからも決して跳ぶことはないだろう。

Look if you like, but you will have to leap.

J'étais acculé, je tremblais dans un coin. « C'est comme vous voulez, vous pouvez regarder, mais dans ce cas-là, il faudra sauter ». J'étais terrorisé, absolument incapable de me résoudre à

³⁸⁵ *Ibidem*, p. 358.

sauter. Alors, je me suis dit qu'en vingt et un ans, je n'avais jamais sauté une seule fois. Et que je ne le ferai sans doute jamais.³⁸⁶

« J'étais couvert de honte », conclut-il alors, en écho au « nous vivons dans la honte » qui venait clôturer la nouvelle *Harusaki no kaze*³⁸⁷ de Nakano Shigeharu, alors verdict lapidaire d'une jeune mère communiste à qui l'autorité répressive avait tout pris : son mari exécuté, son enfant mort de maladie suite à son séjour en prison, et jusqu'à ses meubles. Mais c'est de ne pas oser s'engager, dans les chimères de leurs rêves ou celles du présent, que meurent en permanence les cadavres ambulants d'Ôé torturés par l'indécision et la complaisance.

Le narrateur de *Miru mae ni tobe* a envisagé la paternité comme une fuite d'une situation bouchée à une autre, mais l'auteur a préféré la désillusion de l'avortement à celle de cette autre prison qu'elle aurait pu représenter pour un tel personnage. Il convient ici de remarquer que la perspective de la paternité, et son corollaire la grossesse, ne se départiront que très rarement d'une connotation négative dans l'oeuvre d'Ôé, celle d'une crainte et d'une menace d'ailleurs exprimée bien plus ouvertement par les personnages ultérieurs qui y seront confrontés. Ceci, comme l'a remarqué Susan Napier, indépendamment du caractère infiniment plus positif attaché au « produit final » de l'enfant né³⁸⁸. Le motif de l'avortement, on l'a vu, était déjà présent dans *Shisha no ogori*, dont la description du fœtus par la jeune étudiante enceinte faisait écho à celle de Mathieu dans *L'âge de raison* de Sartre³⁸⁹, roman auquel Ôé emprunte de nombreuses images et motifs. L'avortement est également au cœur de l'intrigue d'*Okuretekita seinen*, dont le jeune héros fraîchement arrivé à Tôkyô cherche à

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 360.

³⁸⁷ NAKANO Shigeharu, [Une brise printanière] 「春さきの風」(1928), [Nakano Shigeharu – Kobayashi Tagiji : recueil] 『中野重治集・小林多喜二集』, Kôdansha, collection Nihon gendai bungaku zenshû 日本現代文學全集, volume 70, 1963, p. 33.

³⁸⁸ NAPIER Susan J., *Escape from the wasteland – Romanticism and Realism in the Fiction of Mishima Yukio and Oe Kenzaburo*, Harvard University Press, 1995, p. 99.

³⁸⁹ SARTRE J.-P., *L'âge de raison*, in *Œuvres romanesques*, *op. cit.*, p. 437.

gravir l'ascenseur social en se liant à la fille d'un puissant homme politique conservateur. Malheureusement, celle-ci lui a préféré un petit voyou homosexuel que le héros qualifie de « pseudo-Jerry Lewis »³⁹⁰, qu'elle paie pour lui faire l'amour et qui l'engrosse involontairement. Changeant son fusil d'épaule, le héros décide de se faire bien voir du père en aidant la jeune fille à avorter discrètement, mais l'argent qu'il lui confie dans ce but génère un quiproquo auprès du groupuscule d'extrême gauche avec qui il s'est lié, et débouche sur le supplice déjà cité car le jeune héros, pour protéger la réputation de la fille et ainsi sa propre carrière, refuse de révéler la provenance de l'argent. A nouveau, la grossesse est directement responsable de souffrances et de désillusions, et quand ce n'est pas son élimination qui pose problème, c'est l'« objet du délit » qui cause la souffrance et l'angoisse. Dans *Kojintekina taiken*, c'est à un « monstre sans nom » semblant avoir deux têtes qu'a donné naissance le jeune Bird, que la « honte »³⁹¹ d'avoir donné la vie à une telle créature fait d'abord éclater d'un rire nerveux, mais qui va surtout déclencher chez lui une peur du sexe féminin en général, et de celui de sa femme en particulier, sans doute « rendu béant par l'accouchement »³⁹², d'où a jailli le bébé, peur telle qu'il en deviendra momentanément impuissant. L'impuissance semble être le mal auquel sont voués tous les personnages qui touchent de trop près à la paternité. Qu'il s'agisse du narrateur de *Miru mae ni tobe*, du jeune retardataire ou de Yasuo dans *Warera no jidai*, tous finissent frappés de ce « petit mal », comme si leur manque de volonté ou leur incapacité à influencer sur le réel devait finir, pour les besoins de la démonstration, par s'incarner dans leur chair.

Il est vrai que la plupart de ces personnages craignent par-dessus tout d'avoir à prendre leurs responsabilités en la matière. Bird est sauvé in extremis au terme d'une longue souffrance par sa décision de garder son enfant, mais ce *happy end* qui n'a pas manqué d'attirer à l'auteur de

³⁹⁰ [OKZ1:4], p. 174.

³⁹¹ ÔE K., *Une affaire personnelle* 『個人的な体験』 (1964), in [OKZ1:6], *op. cit.*, p. 222-223.

³⁹² *Ibidem*, p. 255.

nombreuses critiques³⁹³ semble d'autant plus inespéré que le jeune père partait d'aussi loin que ses prédécesseurs : si le mariage est pour lui une « cage » et qu'il en est réduit à noyer dans l'alcool la perspective d'une vie entière de rapports conjugaux mollasses avec son épouse, la « cage » conjugale est encore ouverte « tant qu'il n'y a pas d'enfant »³⁹⁴.

Aussi, il est bien rarement question de plaisir dans les relations sexuelles qui font le quotidien des couples « installés » des œuvres d'Ôé. Yasuo, le héros de *Warera no jidai* qui s'y adonne quotidiennement avec son aînée Yoriko, prostituée de son état, les supporte en se consacrant dans l'intervalle à la métaphysique, ou en calculant la quantité de sperme qu'elles auront produites en une vie. Le maigre intérêt de tels rapports se limite au « léger et adorable tremblement de toute la peau qui survient avec le reflux du plaisir. Alors, il sent sa peau tremblante comme une chose indépendante de lui. C'est agréable. C'est l'inverse d'être pourchassé, d'être observé par les autres »³⁹⁵. En résumé, la jouissance ne vaut que par l'oubli de soi, de la médiocrité du quotidien et de sa condition de prisonnier de cette relation symbolique d'une situation plus large d'enfermement, ce qu'il n'a de cesse de rappeler.

頼子は古い女房のように裸のかれにしがみついて快樂のなごりと疲労のなかでうつらうつらしていた。靖男は頼子の、汗のためにむれて赤く柔らかくなり、すべすべする腹のうえからおりたいと思った。そしてすでにこぼはってきはじめている自分の分泌物をぬぐいとりたいかった。しかし頼子はかれにじっとしがみついていた。日本の若い青年は裸の体にじっとしがみつかれて動きがとれない、やりきれないとらわれの状態にある。かれらは自分を解放するために荒あらしい行動をおこなうべきであるが、かれらはそれよりも無力感のなかに沈んで裸の皮膚から汗を流していることをえらぶ、と靖男は考えた。

Yoriko s'accrochait à lui comme une vieille épouse et dodelinait de fatigue et des derniers reflux du plaisir. Yasuo se dit qu'il aurait bien aimé descendre de son ventre gonflé, rougi,

³⁹³ Cf. MATSUBARA S., [Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎論』, *op. cit.*, p. 212-213. Matsubara cite les critiques les plus représentatives, dont celle de Mishima Yukio, qui après avoir fait l'éloge du roman dans son ensemble, conspue son dénouement, parlant à son sujet d'un *happy end* de cinéma grand public lui évoquant une « littérature en laisse ».

³⁹⁴ [OKZ1:6], p. 209.

³⁹⁵ [OKZ1:2], p. 131.

ramolli et glissant sous l'effet de la sueur ; et il voulait nettoyer ses propres sécrétions qui commençaient à sécher. Mais Yoriko s'accrochait fermement à lui. Les jeunes japonais sont tenus fermement par un corps nu qui les empêche de faire le moindre geste, ils sont dans une situation d'emprisonnement insupportable. Ils devraient agir violemment pour se libérer, mais ils préfèrent sombrer dans l'impuissance et suer de tous les pores de leur corps nu, se dit Yasuo.³⁹⁶

Entre Yoriko et lui, « rien ne peut arriver de spécial, rien ne se passe »³⁹⁷, répond-il à son frère qui lui demande des nouvelles de son amante. Mais il apprend l'existence d'un concours organisé par l'ambassade de France dont la récompense est une bourse d'études à Paris. Yasuo se prend alors à rêver, mais au-delà de la qualité de l'essai qu'il se propose de présenter, un obstacle de taille reste à franchir.

...かれはどううちあけるか、どうやって自分を頼子の汗疹のできた内腿からひきはなし、みずからを解放し、海外へ出発するか、それを考えている。あぶくのように意味のない考えしかみつからない。あいつは情事のあとで膣口をひきしめ消耗して息もたえだえのおれの性器をくわえこんだままはなしたがるように、おれの海外への出発を認めようとはしないだろう。不括約筋さえも動員しておれの柔らかい性器をはなしたがるあいつ、靖男は怨恨に、つもりつもってきた怨恨に身をやかれる思いで寢室を睨みつけた。ああ、おれが脱出したいのは、この女陰のような部屋とそこに寝そべて汗に濡れた内腿をむんむん匂わせている奴の女陰からなのだ！

... Il se demande comment lui dire, comment s'extirper des cuisses pleines de miliaires de Yoriko, comment se libérer et partir pour l'étranger. Mais il ne trouve que des pensées sans aucun sens, comme de l'écume. De la même façon qu'après le coït, elle serre son vagin pour retenir mon sexe qu'elle garde en elle et refuse de lâcher alors que je suis crevé et essoufflé, elle n'acceptera jamais mon départ à l'étranger. Elle qui est capable de mettre ses muscles inertes à contribution pour ne pas relâcher mon sexe ramolli ! Yasuo balaya la chambre du regard, rongé par toute la rancœur accumulée. Ah, si je veux m'évader, c'est bien de cette chambre qui ressemble à un vagin, et aussi du sien, elle qui dort là avec ses cuisses trempées de sueur qui empestent !³⁹⁸

³⁹⁶ *Ibidem*, p. 133.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 182.

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 186.

Une fois le concours gagné et le moment venu de dire adieu à Yoriko pour « fuir » enfin ce « sexe féminin, ce sol moite du Japon, ces relations humaines pleines de larmes, tout ça, tous ces trucs féminins », « ce quotidien qui [l']empêche de vivre », celle-ci, comme Yoshie dans *Miru mae ni tobe*, lui montre qu'elle l'a depuis longtemps percé à jour : « Tu dis que ce n'est pas une vie, mais mon ange, je crois que tu n'as jamais voulu vivre. (...) Et maintenant, tu as trouvé l'espoir ? L'espoir te vient comme ça, juste parce que tu partirais en France ? » Yasuo répond franchement qu'il n'a pas « trouvé l'espoir » mais qu'il veut « simplement [s]'en aller, [s]' en aller librement, pour ne pas finir [sa] vie sans avoir vécu »³⁹⁹. C'est alors que Yoriko tente de garder son « ange » par le seul moyen concevable dans les limites de leur relation : le sexe. Mais malgré tous ses efforts, rien n'y fait, voilà Yasuo « impotent », suprême humiliation, « honte » à laquelle il est certain de ne « plus jamais pouvoir échapper »⁴⁰⁰. Il ne reste à celle qu'il qualifie désormais de « pute » qu'à dévoiler son va-tout : elle est enceinte. La réaction de Yasuo est aisément imaginable.

ああ、この呻いているぶよぶよの肉のかたまりが胎児をはらんでおり、おれをあらゆる行動の可能性をうしなわせ束縛し圧死させようとしているのだ。妊娠、(...)おれはいつのまにか脊髄まで梅毒におかされてしまっていたような気がする！妊娠、それはおれに厭らしくからみつけた絶望的な梅毒だ。(...)ああ、おれの出発は無意味だ、おれはおれの恥部をいつまでもつかまえられつづけていることになる。一生つづく犬舐めだ。そして、おれの子供が生まれてき、存在しはじめるとしたら、ああ、おれは永久に拘束されてしまうことになるだろう！

Ah, cette masse de chair bouffie qui pleurniche abrite un fœtus, elle veut me priver de toute possibilité d'action, me ligoter et m'écraser ! La grossesse, (...) c'est comme si on m'avait soudain empoisonné jusqu'à la moelle épinière ! La grossesse, ce poison désespérant s'accrochait à moi de manière dégoûtante. (...) Ah, mon départ n'a plus aucun sens, elle va me tenir par mes parties honteuses jusqu'à la fin de mes jours. Je vais être son chien toute ma vie. Et quand mon enfant viendra au monde, quand il se mettra à exister, ah, je serai ligoté pieds et poings liés à tout jamais !⁴⁰¹

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 251-252.

⁴⁰⁰ *Ibid.*, p. 254.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 255.

Cette force d'attraction pulsionnelle du sexe assortie d'une peur panique de l'attachement et de l'engagement qu'il peut induire une fois ramené au cadre d'une relation instituée, surtout officialisée par le mariage, ou, pire, la naissance d'un enfant, est toujours doublée dans ces récits d'un soubassement politique renvoyant à une situation plus générale assimilant le territoire japonais à cette « crèche » sécurisée dans laquelle aucune aventure n'est possible, sinon celle d'une vie quotidienne dont la perspective glace le sang de ces jeunes velléitaires aux aspirations romantiques. Cette opposition entre une vie sexuelle morne et engoncée dans le cadre banal d'une relation subie et un désir d'ailleurs baudelairien est réduite à sa structure la plus épurée dans la nouvelle *Koko yori hoka no basho*⁴⁰², publiée en même temps que *Warera no jidai*.

La nouvelle décrit une occurrence du « triste combat » que répète à intervalles réguliers un jeune couple, dans une chambre d'hôtel louée à l'après-midi. La remise des clefs est déjà un calvaire pour mademoiselle qui, incapable d'éprouver du plaisir avec cet homme qui refuse obstinément de s'engager, se sent réduite à l'état d'objet, telle une « chienne en route pour l'abattoir »⁴⁰³. Lui se voit en « assassin » dans cet hôtel qui lui semble de plus en plus « irréel », refuge de « spectres du monde de la mort »⁴⁰⁴. Toute la haine et l'incompréhension mutuelle se cristallise sur une expression, « faire attention »⁴⁰⁵, soit le moyen de contraception le plus vieux du monde par lequel l'homme s'évite l'inconfort d'une paternité qu'il est incapable d'assumer, contraception qui réduit à néant, pour mademoiselle, le sens même de l'acte et l'empêche du même coup d'y éprouver autre chose que la souffrance de l'insulte. Pour monsieur, il s'agit de « liberté »⁴⁰⁶, ce que bien entendu il n'ose pas avouer, préférant pontifier sur l'argument maintes fois remâché : « rien ne serait plus cruel que de laisser naître

⁴⁰² ÔE K., [Quelque part ailleurs] 「ここより他の場所」 (1959), [OKZ1:2].

⁴⁰³ *Ibidem*, p. 305.

⁴⁰⁴ *Ibid.*, p. 306.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 307.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 311.

un enfant, un humain. Enfanter un autre Japonais, voilà qui est vraiment cruel. Ne devra-t-il pas vivre dans la crainte, se consacrer à des tâches toutes plus inutiles les unes que les autres ? Encore tout jeune, devenu fou sous l'effet de la peur, il finira sûrement par tuer ou se faire tuer. »⁴⁰⁷

L'absence de désir étant contagieuse, lui-même se demande pourquoi il se force à emmener sa partenaire à l'hôtel, alors qu'il n'a « même pas envie d'elle », « comme un tigre sans appétit qui risque sa vie »⁴⁰⁸, tout en rêvant au vieillard « aux yeux d'or »⁴⁰⁹ qui, à l'entrée de l'hôtel, l'a accosté pour lui proposer de s'associer avec lui pour partir à l'aventure en bateau. La discussion s'envenime, elle lui demande de partir, justement. Lui se sent libéré, « enfin libre de quitter cet enfer, ce pays de mort », « de sortir en homme libre vivre la belle journée de ce monde réel », mais l'inertie le rattrape, ce qu'il traduit en jugeant que ce serait « trop dégueulasse » pour mademoiselle. Il renonce donc, reconnaît comme elle le lui demande être « prêt à se marier et à élever un enfant »⁴¹⁰, ce qui la met instantanément dans de biens meilleures dispositions. L'homme s'accorde un dernier rêve de chasse au crapaud-buffle dans la jungle et à la baleine sur le bateau du vieillard, avant de rejoindre la salle de bain, « souillé », « comme une fille violée », face à ce mariage à venir qui lui ôtera « toute liberté »⁴¹¹ : ironie habituelle de la structure en miroir. Dans le taxi qui les ramène chez les parents de mademoiselle pour leur annoncer les fiançailles, alors qu'il l'observe se recroqueviller sur son siège « comme pour protéger passionnément son sperme, ce fœtus en puissance », il l'écoute deviser gaiement sur le vieil homme qui les avait pris à partie à l'entrée de l'hôtel. « Comment l'oublier, dit le jeune homme. C'est arrivé le jour de nos fiançailles »⁴¹².

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 310.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 311.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 315.

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 313.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 314.

⁴¹² *Ibid.*, p. 315-316.

En somme, « l'horreur vide de la conjugalité régulière les enferme déjà »⁴¹³, et comme le laisse entendre la dernière réplique du récit, le marché de dupes par lequel ce jeune homme échange ses chimères contre une réalité qu'il abhorre autant que sa partenaire l'idéalise ne laisse guère augurer de lendemains qui chantent. De même, lorsque l'auteur prend la peine de décrire une première expérience de rapport sexuel, il s'agit bien souvent de la dernière, au moins pour l'un(e) des partenaires.

Dans *Sakebigoe*, le jeune narrateur, fort impressionné par sa lecture de *Daphnis et Chloé*, se décide à passer aux actes, mais son expérience avec une prostituée d'un certain âge ne lui laisse que la peur panique d'une infection vénérienne, qu'il mettra de longs mois à surmonter. Lorsqu'il trouve enfin une jeune fille de son âge, leur peur respective (de la maladie pour lui, de la défloration pour elle) les conduit à préférer au rapport charnel un lien tout intellectuel, puisqu'ils passent le plus clair de leur temps à discuter des épineuses questions du sexe et de l'amour, repoussant autant que possible le passage à l'acte. Quand enfin les tourtereaux se décident, le résultat est prévisible.

「ソレデハシヨウ」

「ワタシハ処女ダカラ、ポリエチレンノ袋ヲモッテキタヨ、オ尻ニシクタメニ」

「シカシ、ソレハ小サスギルナア」

「シカタナイ、コレヲ床ニシイテ、立位デヤリマシヨウ、スクナクトモ絨毯ガ血デヨゴレナイヨウウニシテ」

ぎこちなく、自分のペニスを袋にとらわれた鼠のように感じる、不愉快で、厭な性交だった。おたがいの裸の踝に血のしずくがしたたった。よろよろして僕らの足は結局、灰色の絨毯に血の足型をつけた。ひとつまみの快樂もなかった。

二人の不幸に青ざめた戦士が最悪の戦いをおこなったようなものだった。やがて、

「アナタハ早漏ノ逆ジャナイ？」

女子学生の恋人がそうだったので結局僕は中止した。彼女は溺死寸前の表情だった。僕らは三十分間もつづけていたのだった。

⁴¹³ Georges Bataille, cité in BLANCHOT Maurice, *La communauté inavouable*, éditions de Minuit, 1983, p. 79.

« *Bon, allons-y.*

- *Comme je suis vierge, j'ai emmené un sachet plastique pour mettre sous mes fesses.*

- *Mais c'est beaucoup trop petit.*

- *Tant pis, on n'a qu'à le mettre par terre et le faire debout, essayons au moins de ne pas salir le tapis avec du sang. »*

Ce fut un accouplement affreux, désagréable et gauche, durant lequel mon pénis me donna l'impression d'un rat enfermé dans un sac. Des gouttes de sang tombaient sur nos chevilles nues. Nos pieds malhabiles finirent par laisser sur le tapis gris des empreintes sanglantes. Il n'y avait pas là la moindre once de plaisir.

C'était comme deux guerriers pâles sous leur malheur qui auraient livré le plus misérable des combats. Enfin,

« *Tu ne serais pas le contraire d'un éjaculateur précoce ?* » dit ma petite amie étudiante, et je finis par m'interrompre. Elle avait l'expression de quelqu'un à deux doigts de mourir noyé.

Ça faisait trente minutes qu'on s'activait.⁴¹⁴

Un ami de monsieur affirme avoir vu mademoiselle vomir dans les toilettes de la gare après l'acte, et dans un courrier qui lui parvient le lendemain, elle lui confirme qu'elle ne veut plus jamais avoir affaire à lui. La première expérience du jeune extrémiste de *Seventeen* n'est guère plus probante : saoul d'alcool et de son triomphe sur un écrivain progressiste dont il vient d'assister à la déchéance, il s'évanouit dans les bras d'une jeune serveuse peu attrayante qui n'attendait que cela. L'expérience qui s'ensuit dégôûtera le héros des amours terrestres.

おれはどこか暗くていい匂いのする柔い場所に倒れこみ、それから裸にひきはがれ、鬼のようにひげもじやの田舎女給にてもなくひねられて、きゅと叫びながら童貞でなくなった...

Je me suis écroulé quelque part dans un endroit sombre et douillet qui sentait bon. Ensuite, je me suis fait arracher mes vêtements par la serveuse fruste et poilue comme un troll, elle m'a enfourché sans façon, j'ai beuglé un grand coup et je n'étais plus puceau...⁴¹⁵

Le lendemain, en effet, sa réaction n'a rien à envier à celle du héros de *Sakebigoe* après sa première expérience.

⁴¹⁴ [OKZ1:5], p. 64.

⁴¹⁵ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 24.

おれは豚のような酔いどれのことから、今朝抱いて寝ていることを発見して心底驚いた汚らしい病気の犬のような女給と、眼ざめるすぐ前におれの唇にくすぐったくふれたその長く黒い鼻毛のことを思いだし、自己嫌悪の毒におかされた、おれは梅毒にかかっているかもしれないのだ！

Je me suis souvenu de ma cuite de cochon, de ma stupeur ce matin quand j'ai découvert que je dormais dans les bras de cette serveuse qui faisait penser à une sale chienne malade, de ses longs poils de nez noirs qui m'avaient chatouillé la bouche un instant avant mon réveil, et j'ai été intoxiqué par le poison de la haine de soi... J'ai peut-être chopé la syphilis ! ⁴¹⁶

Chez Ôé, le sexe dans sa dimension socialement acceptable de relation consentie et/ou suivie, n'est et ne sera jamais rien d'autre, dans les œuvres de cette première période, que le lieu dans lequel l'homme s'enferme lui-même de par ses pulsions, cette conscience limitant dès lors toute possibilité de plaisir à quelques brefs moments d'oubli de soi. Quant aux femmes, Ôé les condamne *via* le sexe au rôle ingrat de représentantes de l'ordre social et de la stagnation du réel, vouées dans le premier cas à l'angoisse inhibitrice de la défloration, et dans le second, à la vie végétative des ces prostituées heureuses de leur sort qui n'aspirent qu'au plaisir pseudo-maternel de retenir sur leur sein l'enfant irresponsable qui le leur procure. Si pour les hommes, le plaisir sexuel va très vite se dévoiler dans toute son intensité à travers diverses formes de perversion généralement liées à un désir de domination et de transgression, les femmes devront patienter encore plusieurs décennies avant de dépasser leur statut de simples objets ou chevilles narratives pour pouvoir vivre une certaine forme de libération.

3/ La haine de soi et des autres.

Dans *Seventeen*, le sexe exprime à nouveau cette notion d'enfermement volontaire dans la prison du réel, mais l'auteur insiste davantage sur son rôle compensatoire, et le cercle vicieux

⁴¹⁶ *Ibidem*, p. 25.

qui se noue alors : l'adolescent médiocre se livre à sa pulsion masturbatoire car elle le console et l'éloigne d'une réalité elle-même abjecte, mais le fait d'y céder le renvoie à sa médiocrité accentuée par la peur panique du jugement de l'autre sur celle-ci, qui témoigne de sa faiblesse. Alors que les œuvres précédentes avaient tendance à minimiser largement le plaisir lié au rapport sexuel qui serait venu affaiblir le propos, les descriptions d'orgasme dans *Seventeen* tendent au contraire à le maximiser. Davantage encore que de l'inertie du réel, c'est d'isolement que traite ici Ôé, et dans l'arsenal de pratiques sexuelles à sa disposition, le choix de l'onanisme est en ce sens plus indiqué que l'habituel schéma de dépendance à un tiers.

Comme nous le verrons dans la troisième partie de cette étude, le choix d'une pratique sexuelle solipsiste est également particulièrement efficace dans le traitement du rapport fantasmatique qui unira le jeune homme à l'objet de sa passion fanatique, la figure de l'empereur ; passion qui le conduira aux actes les plus extrêmes.

Contée à la première personne par un narrateur-héros comme la grande majorité des récits que nous avons déjà évoqués, *Seventeen* s'ouvre sur une longue séquence de masturbation et d'introspection qui semble un pendant à l'introduction de *Warera no jidai*, qui voyait Yasuo se livrer à une rumination « métaphysique » tout en s'affairant sur le corps rebondi de sa partenaire. Cependant, il n'est plus question ici de jouer à l'adulte blasé pour qui le rapport sexuel est le lieu même de la banalité quotidienne, mais de profiter au contraire de ce bref répit hors du monde. De fait, les descriptions du plaisir recherché à travers la pratique de l'onanisme sont surtout pour l'auteur l'occasion d'exprimer les envers de toutes les catégories négatives par lesquelles le personnage se définit, sanctionnées par un rapport à l'autre systématiquement dégradé ou dégradant.

Le temps de la masturbation est celui du rêve : s'enfermant à clef dans le petit univers tiède et mousseux de la salle de bain, le héros fête ses dix-sept ans que sa famille a oubliés, la

masturbation venant comme un « cadeau » de sa sœur, la seule qui s'en soit rappelé, qui l'y engage d'une phrase équivoque. Le héros se pense affublé d'une « érection chronique ; j'aime ça, dit-il, parce que j'ai le sentiment que la force envahit tout mon corps et j'aime aussi regarder ma queue qui bande ». Son sexe en érection lui semble « rayonne[r] d'une beauté vigoureuse », le bras même dont il se sert lui paraît plus musclé, et il se prend à rêver d'un corps sculpté par la musculation qui « sur la plage » attirerait « les regards des filles » et imposerait « un respect fébrile »⁴¹⁷ aux garçons. Le rêve se poursuit :

海の風の塩辛い味、熱い砂、太陽の光が灼けた皮膚になおもふりかけるムズガユイ粉、自分や友達の体の匂い、海水浴する裸の大群集の叫喚のなかで不意におちいる孤独で静かで幸福な目眩の深淵、ああ、ああ、おお、ああ、おれは眼をつむり、握りしめた熱く硬い性器の瞬間のこわばりとそのなかを勢いよく噴出していく精液、おれの精液の運動をおれの掌いっぱい感じた。そのあいだ、おれの体のなかの晴れわたった夏の真昼の海で黙りこんだ幸福な裸の大群集が静かに海水浴しているのがわかった。

Goût salé de la brise marine, sable chaud, « poudre à gratter » que le soleil déverse sur la peau brûlée, odeur de mon corps et de ceux des amis, et dans la rumeur de la foule des baigneurs dénudés, je sombre soudain dans l'abyme vertigineux de la solitude, du calme et du bonheur.

Ah, ah, oh, ah, je ferme les yeux, mon sexe brûlant et raide que je saisis se contracte instantanément, et en lui gicle le sperme dont je sens le flux à travers mes doigts. Pendant ce temps, je me rends compte que tout mon corps est une mer d'été, à midi, en plein soleil, où se baigne une grande foule dénudée, silencieuse et heureuse.⁴¹⁸

Pour qui a lu *L'âge de raison*, cette dernière série d'images dit déjà tout ce que le jeune homme voudrait être et n'est pas. Elle renvoie en effet à cette description envieuse que Mathieu fait de Brunet, l'homme engagé, bien bâti, que la certitude des valeurs (celles du PC) pour lesquelles il combat rend inaccessible : « C'était le calme de la mer (...), il avait la vie

⁴¹⁷ [OKZ1:3], p. 263-264. Nous employons la traduction de *Seventeen* par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji in ÔE K., *Le faste des morts*, op. cit. Les citations extraites de la seconde partie du diptyque, *Seiji shônen shisu*, sont traduites par nos soins. Nous proposons en annexe une traduction complète de cette nouvelle.

⁴¹⁸ *Ibidem*, p. 264.

lente, silencieuse et bruissante d'une foule »⁴¹⁹. Mais la plénitude est fugace, et dès l'instant où l'adolescent quitte son cocon tiède et humide, tout, « cette sensation de bonheur qui avait jailli chaotiquement, à l'intérieur et à l'extérieur de mon corps, à l'instant même de l'orgasme, l'amitié que j'éprouvais pour des inconnus, un sentiment de symbiose », tout disparaît, reste « prisonnier » de la vapeur de la salle de bain.⁴²⁰ On saisit la transmutation à laquelle procède le jeune homme, métamorphose malheureusement prisonnière de l'intervalle réduit de la rêverie érotique : la virilité, la beauté, l'admiration et le respect des autres, jusqu'à ce que l'orgasme vienne effacer la conscience de soi et ne garder qu'une corporéité triomphante, fluide, hors langage, antérieure à toute différenciation de soi à soi comme de soi à l'autre. C'est à cet état idéalisé de la prime enfance, libéré du piège de la conscience de soi, qu'André Siganos fait référence lorsqu'il évoque les « nostalgies » d'Ôé pour ce qui relève de « l'archaïque »⁴²¹. Si ramener la signification de la « nostalgie » affleurant dans certains récits d'Ôé à cette forme mythique d'un « état de nature » désiré qui les caractériserait tous semble très réducteur, l'idée joue à plein dans le cas de *Seventeen*, puisque les catégories qu'elle mobilise présentent une image - miroir parfaite aux insuffisances qui tourmentent le jeune homme.

La pratique de la masturbation, réprouvée par la morale commune, engendre chez l'adolescent une honte à la mesure de ce qu'il va y trouver : ce n'est pas tant l'acte lui-même dont il a honte, mais le fait que sa dépendance au réconfort qu'il lui apporte en le laissant fantasmer une meilleure image de lui-même le renvoie à la distance de celle-ci au réel.

⁴¹⁹ SARTRE J.-P., *L'âge de raison, op. cit.*, p. 434. Plus loin, le jeune adolescent de *Seventeen* regrettera justement de ne pouvoir rejoindre le Parti Communiste.

⁴²⁰ [OKZ1:3], p. 265.

⁴²¹ Cf. première partie, p. 50.

Et le réel est retors. L'adolescent s'y sent laid, physiquement et intellectuellement faible, coincé dans une famille dont aucun des membres ne lui offre de modèle gratifiant : son père se désintéresse de ses enfants et de toute responsabilité, adepte d'un laisser faire qu'il qualifie de « libéralisme à l'américaine »⁴²² et qui lui vaut le mépris de son fils comme des lycéens dont il a la charge. Son frère aîné pourtant promis à un bel avenir et qu'il tenait pour complice et modèle a été brisé par le poids de la routine professionnelle qui l'a littéralement lobotomisé pour le transformer en conformiste hédoniste que seuls intéressent encore les maquettes d'avion en plastique et le *modern jazz*. Sa sœur aînée, myope et si honteuse de l'être qu'elle semble avoir renoncé au mariage, est infirmière à l'hôpital des Forces d'Auto Défense. Son discours conservateur heurte la sensibilité progressiste du héros, qu'il adopte faute de mieux probablement parce qu'elle est plus à la mode dans la jeunesse que la posture inverse, mais il se révèle incapable de lui opposer une répartie réfléchie, ce qui le convainc si besoin était qu'il est tout simplement stupide. La série d'examens au lycée qu'il rate lamentablement ensuite conforte encore son complexe d'infériorité intellectuelle, et par contrecoup sa haine des bons élèves, ces « techniciens de la bonne note »⁴²³. Physiquement, la description qu'il fait de lui-même après la séance onaniste qui ouvre le récit laisse augurer d'un complexe tout aussi perturbant, qui se manifeste à nouveau lors de sa pitoyable performance à la course à pied, au cours de laquelle il finit par faire sous lui sous l'effet de la honte. Mais il est malaisé de déterminer objectivement la gravité des tares dont se plaint ce jeune homme, toutes s'exprimant par l'intermédiaire de son discours subjectif et, par-dessus tout, d'une honte de soi proprement pathologique dont le corollaire est une peur et un ressentiment envers les autres qui confinent progressivement à la haine.

⁴²² [OKZ1:3], p. 270.

⁴²³ *Ibidem*, p. 282.

Cette honte de soi s'exprime à toute occasion : la masturbation évidemment montre que l'adolescent a intériorisé le regard des autres de manière particulièrement vive :

おれは呻きたい気持で鏡のなかの自分の顔を睨みつけていた。顔の色が青黒くなってきている、それは自洩常習者の顔の色だ、おれは街でも学校でも、自分がいつも自洩していることを宣伝しながら歩きまわっているようなものかもしれない。他人が見れば、おれの自洩の習慣はすぐわかるのかもしれない。おれの怨みっぽい大きい鼻を見るたびに他人どもはみんな、ほらこいつはあれをやるやつだ、と見ぬいてしまっているのかもしれない。(…)おれが自洩することを他人に知られることの死にたいほどの恥ずかしさ(…)。ああ、おれのことを、他人どもは、あいつは自洩常習者だ、あの顔の色やら眼のにごりを見ろよなどといって厭らしいものでも見るように唾を吐いて見ているのだろう。

En retenant un gémissement, je fixai mon visage dans le miroir. Il avait pris une teinte bleu-noir : c'est le teint d'un onaniste invétéré. Il est possible qu'il suffise que je me promène dans les rues, à l'école, pour clamer que je passe mon temps à me branler. Il se peut aussi que n'importe qui lise sur moi mes mauvaises habitudes. Dès qu'on voit mon gros nez retors, on doit se dire : « Celui-là, c'est sûr, il ne fait que ça ! » (...) J'ai honte à en crever qu'on sache que je me branle. Ah, les gens doivent cracher comme s'ils avaient vu quelque chose de répugnant, en se disant : « C'est un onaniste invétéré, il suffit de regarder son teint et ses yeux torves ! »⁴²⁴

Le problème, donc, c'est la conscience de soi : « Car ma tête, dit-il, contenait une cervelle débile faite de sperme de cochon et la conscience qui s'ensuit. Dès que je prenais conscience de moi, j'avais l'impression que tous les regards du monde se portaient sur moi avec malveillance. (...) A la seule idée qu'il existât en ce monde une conjonction de corps et d'esprit, appelée moi, j'en serais mort de honte. (...) J'avais envie de supprimer le regard des autres. Ou carrément me supprimer moi-même »⁴²⁵. L'épreuve de la course à pied constitue le climax de cette crucifixion permanente sous l'œil des autres. Sous le regard du professeur, des badauds autour du stade et des filles inaccessibles et hautaines, le jeune homme vit son calvaire.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 266.

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 275.

他人どもは、さっぱりして乾燥していて雄々しく余裕綽々だった、おれは恥辱で眼もくらみ衰れっぽく、ぎこちなく怯え、ぶくぶく肥り、臭い汗をだしていまにも腐ってしまいそうで、みじめな駆けっこをしていた。他人どもは、犬のように唾を顎にたらし腹をつきだしてのこのこ走っているおれを見ていたが、おれには彼らが本当に見ているのが、裸のおれであり赤面しておどおどするおれであり、猥褻な妄想にふけるおれ自洗するおれ不安なおれ臆病者で嘘つきのおれであることがわかった。他人どもはおれを眺めて嘲笑しながら喚いていた、
《おまえのことはなにかも知っているぞ、おまえは自意識の毒にやられ春のめざめにやられ、体の内側から腐っているんだ、おまえのみっともない湿った股倉見とおしだぞ！》おれは(...)再び女生徒たちに眺められた。おれは自分が心臓発作で死ぬことを願ったが、そのような軌跡はおこらなかった、そのかわりにあくまでも眼ざめている自意識が恥辱のあまりに熊のように唸りだすような事実をおれは思い知らねばならなかったのだ。

Les autres étaient secs, nets, virils et impassibles, alors que je courais misérablement, aveuglé de honte, piteux, flageolant, adipeux, prêt à me décomposer en laissant suinter un liquide pestilentiel. Les autres me regardaient courir comme un chien à la gueule bavante, au ventre pendant. (...) Ce qu'ils regardaient, c'était moi, mis à nu, moi rougissant et empoté, moi en proie à des fantasmes obscènes, moi onaniste, moi angoissé, moi menteur. En me regardant, ils criaient avec des ricanements :

« Nous savons tout sur toi, tu es empoisonné par la conscience que tu as de toi-même et par l'éveil du printemps, tu pourris de l'intérieur. Nous lisons à travers ton misérable bas-ventre humide ! Tu n'es qu'un gorille solitaire qui se masturbe en public ».

... Je me suis retrouvé sous le regard des filles. J'aurais voulu être terrassé par une crise cardiaque, mais le miracle n'a pas eu lieu. J'ai plutôt constaté que, à force d'humiliation, ma conscience, toujours aux aguets, hurlait comme un ours.⁴²⁶

Les commentateurs ont tenté de déterminer les causes de cette honte de soi exagérée, qui en mettant l'accent sur telle ou telle des tares précédemment décrites, qui en allant chercher du côté de l'auteur qui infuserait au personnage ses propres complexes d'infériorité, ceux qui l'auraient poussé à l'écriture de ses premières œuvres. Certains se concentrent sur le volet politique du récit, montrant que l'idéologie progressiste dont se réclame l'auteur, censée au début du récit permettre au personnage de l'aider à s'affirmer, lui renvoie au contraire une

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 287.

image de faiblesse, de perpétuelle défaite, ce qui génère son ressentiment. Il est vrai que l'idéologie progressiste est souvent synonyme de faiblesse ou de duplicité dans les récits produits par Ôé à cette période. Mais il faut sans doute y lire un exutoire permettant à l'auteur de passer sa frustration de voir cet idéal constamment bafoué par le réel – particulièrement dans la période suivant l'échec de la lutte contre l'Anpo –, ainsi que les limites, que nous avons déjà évoquées au fil des essais, d'une vision éthérée qui considère les acteurs du jeu politique, de quelque bord qu'ils soient, comme intrinsèquement corrompus par les jeux de pouvoir, ne serait-ce qu'au sein de leur organisation, aussi groupusculaire fut-elle. En tout état de cause, dans la mesure où l'adolescent admet lui-même le manque de conviction de son engagement (il déteste manifester, et bien qu'il se sente « de gauche », défend à contrecœur les forces d'autodéfense, au nom de sa sœur, lorsqu'on les dénigre au lycée), cette idée est difficilement soutenable. De fait, comme les héros des autres récits de la période que nous avons déjà évoqués, l'adolescent déplore son impuissance à agir sur la réalité des « autres ». Les personnes qu'il considère comme les plus éloignées de lui sont justement les politiques, ceux qui bâtissent le monde pendant que lui reste à quai. Ainsi admet-il que l'opinion que sa sœur a exprimée concernant les contradictions de son engagement politique « convenait, se dit-il, bien mieux à ma vraie personnalité que celle que j'avais revendiquée à grands cris moi-même. La honte pénétrait tout mon corps, aigrissant ma chair et mon sang. Au fond, je ne suis qu'un idiot qui ne comprend rien à la politique. Je n'ai aucune opinion personnelle. »⁴²⁷

En réalité, aucune cause particulière, ni les pulsions sexuelles, ni la laideur ou la faiblesse physique et intellectuelle, ni l'impuissance politique, ne suffit à expliquer la peur de l'autre et la honte de soi proprement démesurées qu'éprouve le héros. On pourrait dire que c'est l'ensemble des facteurs susnommés qui forment la cause de cette honte et de la haine de soi

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 280.

qui en découle, mais il est plus probable que ce soit l'intériorisation du regard des autres qui pousse l'adolescent à considérer tous les aspects de sa vie matérielle et mentale comme des catégories de définition négative de son identité. On pourrait alors faire appel aux études d'anthropologie culturelle ayant tenté de mettre au jour le rôle central joué par cette intériorisation du regard de l'autre (la notion de *seken* 世間, « l'entourage ») dans l'éducation et le développement individuel des Japonais, génératrice de ce que Ruth Benedict a pu qualifier de « culture de la honte »⁴²⁸. Le héros, cependant, est conscient que son état relève d'une pathologie spécifique. Il ne cesse en effet de décrire des camarades de classe non affectés par le syndrome qui le frappe, certains pourtant guère plus dégourdis que lui physiquement ou intellectuellement. Sa saillie sur la honte supposée de sa sœur trop myope qui l'aurait décidée à renoncer au mariage et à travailler pour l'hôpital des FAD n'est qu'une facilité commode de sa part : pour se convaincre qu'elle n'a pu choisir que pour une raison inavouable cette situation qu'idéologiquement il réproouve, il plaque sur elle sa propre tendance paranoïaque. Enfin, il montre beaucoup d'intérêt pour son camarade Shin-Toho (新東宝), jeune dévergondé qui lui apparaît comme un double de lui-même débarrassé du problème de la conscience de soi : obsédé de sexe et adepte d'humour pornographique, il est l'une des personnalités les plus populaires du lycée, mais n'en reste pas moins un nabot couvert de boutons et sympathisant de droite trop faible pour l'avouer et encore moins capable de franchir le pas, que le héros sera trop heureux de dépasser ensuite, d'abord par la taille, petite mais agréable victoire, puis par l'engagement.

Le héros de *Seventeen*, de fait, est un type, et Ôé use de lui comme il l'avait fait de ses précédents personnages. Lorsqu'il s'agissait de démontrer leur impuissance, il n'hésitait pas à les placer dans une situation de dépendance artificielle dont ils étaient tout à fait capables de

⁴²⁸ BENEDICT Ruth, *Le chrysanthème et le sabre* (1946), Philippe Picquier (poche), 1995, p. 188.

s'extirper, au moins temporairement, l'auteur prenant alors plaisir à organiser leur échec pour les ramener à leur situation initiale, quitte à les affubler de tares à la mesure de leur désir romantique de fuite, générant un « effet d'élastique » implacable : plus ils s'efforcent de quitter leur réalité, plus celle-ci les ramène et les colle à elle. Pour Ôé, tel que nous l'avons suivi dans ses essais, il s'agit de faire œuvre de critique sociale, en renvoyant dos à dos la pesanteur du réel et les personnages qui la déplorent tout en refusant d'agir pour le changer, préférant à cette tâche ingrate et incertaine les chimères infantiles de fuites variées que nous explorerons plus loin. Mais l'aporie qui en résulte ne laisse place qu'au nihilisme, que certains personnages vont dès lors tenter de dépasser en le faisant éclater de l'intérieur, et le héros de *Seventeen* est à la fois le premier et le plus accompli d'entre eux.

Comme les personnages précédents, il est une construction romanesque toute entière tournée vers l'objectif assigné par l'auteur : l'assemblage de toutes les raisons qui pourraient pousser un jeune *qui pourrait être le jeune Ôé à son âge* à rejoindre l'extrême droite, à tuer puis se suicider au nom de l'empereur. C'est probablement en vertu de cette hypothèse que les critiques ont pu chercher dans la figure de l'auteur la honte de soi excessive dont souffre son personnage. L'attachement très étonnant de ce jeune citadin à la présence et aux images de la nature, certaines renvoyant directement à l'imaginaire de l'auteur (on pense à la « vallée » de l'empereur où le jeune extrémiste va métaphoriquement se poser après avoir quitté à tire d'aile la réalité boueuse de la ville⁴²⁹), accrédite également, dans une certaine mesure, cette identification. En réalité, nous verrons que l'auteur se livre ici à une expérience, malheureusement concluante, sur l'extraordinaire perméabilité de la figure impériale et sa capacité à combler symboliquement les besoins les plus divers. Le jeune héros de *Seventeen* souffre en effet de deux formes de mal-être liées : un complexe d'infériorité lié à une intériorisation trop prégnante du regard de l'autre, que son adhésion à l'extrême droite viendra

⁴²⁹ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 23.

combler, mais également un sentiment d'impuissance lié à un déficit général de sens, un manque à être qu'il reviendra cette fois à la figure impériale de venir résoudre. L'auteur a donc conçu le jeune homme comme un agrégat de toutes les catégories négatives susceptibles d'être comblées par les valeurs de l'idéologie extrémiste qu'il va s'attacher à décrire. Ainsi, la conscience de soi est-elle le contenant qui englobe et aiguise tous les complexes possibles susceptibles, au-delà d'un certain niveau, de faire basculer le jeune homme dans l'extrême : infériorité physique, intellectuelle, sociale, honte de soi et ressentiment envers les autres, absence de valeur refuge autour de laquelle se construire. Le portrait misérable du jeune homme qui cumule toutes ces tares peut sembler exagéré, mais la conscience de soi suraiguë dont il souffre permet à l'auteur d'en rendre la figure plausible : quelle que soit la réalité des « défauts » dont pense souffrir le héros, sa propension à l'intériorisation du regard de l'autre les maximisera dans toutes les dimensions possibles, chaque aspect de l'infériorité décrétée ainsi mis au jour venant ensuite renforcer la conscience négative qui l'a produite. La découverte de l'extrême droite viendra court-circuiter ce mécanisme d'amplification interne et en inverser la polarité : ainsi, une fois le jeune homme passé de l'autre bord, un camarade nationaliste usera de la même métaphore pour décrire le processus d'amplification solipsiste qui va l'animer.

きみは森のなかの一人狼みたいに、だんだんファナティックに、過激になって行くようだ、きみは独りぼっちで自分のなかの気圧をあげている、きみの躰のなかに永久運動の発電機と充電体とをしまいこんでいて、きみはつねに自分の内部の電圧をあげるばかりだ、そしてきみは自分をゴム布でくるんで外部から絶縁しているから、電圧は無限にあがるばかりだ。

Tu es comme un loup solitaire dans la forêt, de plus en plus fanatique, de plus en plus extrémiste : tu fais monter ta tension tout seul, dans ton corps tu as une centrale électrique à mouvement perpétuel reliée à une batterie, et tu augmentes la tension sans arrêt. Tu t'es recouvert de caoutchouc pour couper le contact avec l'extérieur, et du coup la tension ne fait que monter à l'infini.⁴³⁰

⁴³⁰ *Ibidem*, p. 31.

En se basant sur la définition de la pensée extrême proposée par Gérard Bronner, on constate que le jeune héros de *Seventeen* en obéit déjà aux premiers prolégomènes : *l'adhésion inconditionnelle à une croyance*, en l'occurrence, celle de son infériorité. En ce sens, sa pensée est déjà pré-conditionnée, et l'on pourrait dès lors soutenir qu'en adhérant à l'extrême droite, il ne fera qu'échanger une croyance contre une autre sur le « marché cognitif »⁴³¹. Sa condition pourrait également, bien entendu, être interprétée en termes de névrose. La notion de croyance en une valeur apparaît cependant comme centrale dans le sens où non seulement le héros de *Seventeen*, mais la majorité des jeunes mis en scène par Ôé dans les récits de la période affirment souffrir d'un manque à ce niveau, considérant ce manque comme les empêchant d'asseoir leur personnalité fragmentée sur une base solide, générant ainsi une forme aigue d'angoisse existentielle.

Suivons encore ce manque à être, ce déficit d'identité qui participe à l'angoisse existentielle du jeune héros de *Seventeen*, mais aussi de nombreux autres personnages mis en fiction par Ôé à cette période.

4/ Ne pas ou ne plus être.

Il apparaît en effet que pour l'adolescent de *Seventeen*, ne pas croire, c'est ne pas être. Au cours de la joute oratoire perdue contre sa sœur, lui qui affirmait « je veux rester quand même de gauche, j'ai le cœur à gauche et je m'y sens bien », se trouve vite à court d'arguments face

⁴³¹ BRONNER Gérard, *La pensée extrême*, Denoël, collection Impacts, 2009, p. 118. Nous suivons ici Ricoeur, pour qui la croyance, du point de vue des « motivations individuelles et des conditions sociales », désigne « une attitude mentale d'acceptation ou d'assentiment, un sentiment de persuasion, de conviction intime. (...) La croyance désigne non seulement un haut degré subjectif de conviction, mais un engagement intérieur et, si l'on peut dire, une implication de tout l'être dans ce en quoi ou celui en qui l'on croit. » RICOEUR P., article « Croyance », *Encyclopaedia Universalis 2009*, édition digitale DVD-ROM, 2009.

à la rhétorique « simplette » de sa sœur qui soutient le réarmement au nom de la sécurité du Japon et de l'emploi, et le gouvernement conservateur qui a « mené à bien la reconstruction de l'après-guerre et le développement économique du Japon ». ⁴³² Sa réaction finale trahit son désarroi :

「日本の現在の繁栄なんて糞だ、選挙で保守党をえらぶ日本人なんて糞だ、そんなものは厭らしいだけだ」とおれは叫んだ、涙がこぼれた、口惜しいし自分がなにも知っていない馬鹿だという気がしたのだ。「そんな日本は滅びればいいんだ、そんな日本人はみな、くたばればいいんだ」

Moi, je lui dis merde à la prospérité actuelle du Japon ! Je dis merde aux Japonais qui élisent le parti conservateur ! Tout ça c'est dégueulasse ! criai-je en sentant que mes yeux pleuraient, enrageant d'être aussi bête et ignorant. Si c'est comme ça, le Japon n'a qu'à disparaître et les Japonais n'ont qu'à tous crever ! ⁴³³

Sa sœur, tout comme les partenaires des héros déjà cités condamnaient l'inanité de leurs rêveries romantiques, ne se laisse pas tromper par cette apparence de conversion soudaine au nihilisme : « Si c'est ça que tu penses, dit-elle, tu es très cohérent. Mais, de manière générale, je ne trouve pas les gens de gauche très honnêtes avec eux-mêmes » ⁴³⁴. Piqué au vif, le jeune homme frappe sa sœur puis s'enfuit. Cet échange lui fait réaliser la faiblesse de ses convictions. Pour lui, la pensée de gauche est supérieure car (moralement) juste, et surtout, majoritaire dans sa classe. Lui-même participe à des manifestations, envoie des courriers, jusqu'à être rappelé à l'ordre par ses professeurs. En somme, il agit par désir d'opposition à l'autorité, et de solidarité avec ses camarades, mais la dispute avec sa sœur le met en face des contradictions de sa position idéologique, et de l'irrationalité de son adhésion puisqu'il est incapable d'étayer ses convictions. Plus tard, l'incapacité des forces dont il se veut solidaire est rapprochée à sa propre incapacité à agir sur le réel : il se sent « seul au fond de [son]

⁴³² [OKZ1:3], p. 268-269.

⁴³³ *Ibidem*, p. 269. (Tr. modif.).

⁴³⁴ *Ibid.*

cœur » lorsqu'il participe aux manifestations, actions qu'il juge « complètement inutile[s] ». Son existence « n'a aucune incidence sur la politique », et au fond, il « n'y comprend rien », n'a « aucune opinion personnelle »⁴³⁵. Mais contrairement aux personnages n'éprouvant (plus) aucun intérêt pour la politique sous toutes ses formes que nous avons présentés plus haut, le jeune adolescent de *Seventeen* se passionne pour elle. L'irrationalité même de son discours, sa capacité à défendre devant sa sœur les idéaux de gauche, et devant ses camarades ceux de droite pour défendre l'honneur de cette dernière tout en participant ensuite à des manifestations, montre bien qu'au fond, le positionnement idéologique n'est pas le plus important. Ce qu'il souhaite, c'est appartenir à quelque chose, quelque chose qui l'identifierait aux yeux des autres, lui fournirait éventuellement un lien solidaire, et pourquoi pas une transcendance : en un mot, une croyance. Ainsi conclut-il sa méditation sur la mort.

おれが死んだあとも、おれは滅びず、大きいな樹木の一分枝が枯れたというだけで、おれをふくむ大きいな樹木はいつまでも存在しつづけるのだったらいいのだ、とおれは不意に気づいた。それならおれは死の恐怖を感じなくていいのだ。しかしおれは、この世界で独りぼっちだった、不安に怯えて、この世界のなにもかもが疑わしく思え、充分には理解できず、なにひとつ自分の手につかめるものという気がしないのを感じている。おれにはこの世界は他人のもので、自分にはなにひとつ自由にできないと感じられる。おれには友人もなく味方もない。おれは左翼になって共産党に入るべきだろうか？ そうすれば独りぼっちでなくなるだろうか？ しかしおれは、いまさっき、左翼のえらい人たちがいうとおりのことをいって、(...) 姉から撃退された。おれは左翼の人たちがこの世界をつかんでいるようには自分でつかめなことがわかったのだ。おれは結局なにひとつわかっていないのだ。おれは自分を一つの小枝にしてくれる永遠の風雪に耐える巨大な樅の木を見つける能力がないのだ。理解できず不安の残り滓を頭にとどこおらせたまま共産党に入ってもおなじことだ、おれは信じることができず不安なままだろう。

Je réfléchis soudain que ce serait bien si, après ma mort, je subsistais, tel un grand arbre dont une branche seule serait morte, et qui continuerait à vivre car j'en ferais encore partie, moi. Comme ça, je n'ai pas à redouter la mort. Pourtant, je suis seul au monde, torturé de terreur ; tout dans ce monde me paraît incertain, difficilement compréhensible et insaisissable. J'ai le sentiment que ce monde appartient à autrui et que je ne dispose de rien. Je n'ai ni amis ni alliés.

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 280.

Devrais-je être de gauche et m'inscrire au parti communiste ? Comme ça, est-ce que je cesserai d'être seul ? Mais tout à l'heure, j'ai dit exactement ce que l'élite de gauche disait et je me suis fait rembarquer par ma sœur (...). J'ai compris que je ne pourrais jamais appréhender le monde comme le font les gens de gauche. Au fond, il n'y a rien que je comprenne. C'est que je n'ai pas la faculté de discerner un chêne gigantesque dont je pourrai devenir une branche et qui supporterait toutes les intempéries pour l'éternité. Il ne servirait à rien que je m'inscrive au parti communiste sans rien y comprendre et en gardant dans ma tête la lie de mon angoisse : sans la foi, je serai tout aussi inquiet.⁴³⁶

Toutes les angoisses existentielles dont souffrent les jeunes héros mis en scène dans les fictions d'Ôé à cette période sont résumées dans ce passage : la complexité du monde et l'impuissance à y agir, la peur de la mort, la solitude et l'absence de solidarité, d'identité communautaire et enfin de grande cause transcendant le quotidien et ses intempéries et apportant une réponse à toutes les formes d'angoisse ici listées.

Ces personnages souffrent donc d'un déficit de croyance : si la plupart ont tenté, avant le moment où débute l'intrigue des récits, de participer à des formes de protestation politique dans les rangs progressistes, ces mentions ont pour unique objectif de congédier cette croyance, ces activités les ayant confortés dans leur jugement selon lequel il est impossible d'agir efficacement sur le réel, et les ayant détournés de tout engagement politique. La désillusion liée à l'échec de l'Anpo a contribué à renforcer encore la prégnance de cette idée dans les récits publiés par Ôé à partir de 1960, à commencer par *Seventeen*. A ce sujet, Shibata Shôji remarque que ces œuvres rendent compte d'un paradigme important de la réalité politique d'alors, que la sœur du héros de *Seventeen* a beau jeu de mobiliser : dans le contexte de redémarrage économique très fort sous les gouvernements conservateurs successifs, le mot d'ordre obligé de révolution prolétarienne imposé par le Parti communiste devient de plus en plus difficile à « vendre » à des jeunes de la classe moyenne qui n'ont guère de raison de

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 277. (Tr. modif.).

« haïr » le pouvoir conservateur.⁴³⁷ On l'a vu, c'est plutôt leur propre passivité que ces jeunes déplorent tout en s'y complaisant, quitte à accuser l'autorité de l'organiser ou de montrer le (mauvais) exemple.

Dès lors que ces jeunes ont abandonné la sphère de l'engagement politique et de la solidarité dans l'adhésion à une valeur commune par une action commune, ils sont remis en face de leur propre isolement. On l'a vu, même les plus indolents de ces adolescents déplorent cette isolation, cette absence de solidarité entre des jeunes étudiants résignés et interchangeable.

Cette condition de dépersonnalisation est bien tout ce qui « unit » ces jeunes entre eux, mais cette union sur le mode négatif ne leur est d'aucun secours : seule la précarité économique (*Kimyô na shigoto, Shisha no ogori*), l'enfermement commun (*Tanin no ashi, Hato*) et la dépendance mutuelle, voire la misère sexuelle, les rapproche (*Warera no jidai, Okuretekita seinen*). Lorsqu'une réelle amitié se forme, l'intrigue la dynamite de l'intérieur en éliminant les protagonistes (*Warera no jidai, Sakebigoe, Nichijô seikatsu no bôken*), et la famille n'est pas non plus le lieu d'une solidarité voire d'un réconfort : les héros sont orphelins (*Warera no jidai, Sakebigoe*), leurs parents les ont abandonnés (*Memushiri ko.uchi*) ou se désintéressent de leur sort (*Seventeen, Hato*). S'il arrive qu'un lien familial soit décrit sur un mode positif ou au moins constructif, il est aussitôt rompu par la mort de l'un des membres, réelle (le frère, dans *Memushiri ko.uchi, Warera no jidai, Man.en gannen no futtobôru*⁴³⁸) ou symbolique (le frère aîné abruti par son travail et la sœur estropiée dans *Seventeen*). Mais la plupart du temps, les liens familiaux sont décrits comme distendus et oppositionnels. Ainsi, les personnages

⁴³⁷ SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 68. Rappelons que dans le cas du PCJ, le problème est encore différent : alors que la sortie de la clandestinité en 1955 déboussole les jeunes militants les plus engagés, les événements de 1956 mettent à mal l'idée même de nécessité historique qui sous-tendait la rhétorique marxiste-léniniste. L'éclatement et le bourgeonnement de multiples groupuscules d'extrême gauche libérés de la tutelle du Parti (et se réclamant de théoriciens radicaux tels Trotski, remis au goût du jour par le déclassement de la doctrine stalinienne qui les avait taxés d'hérésie), ravive paradoxalement le discours révolutionnaire qui fera si peur aux ultranationalistes.

⁴³⁸ ÔE K., *Le jeu du siècle* 『万延元年のフットボール』 (1967), [OKZ2:1], *op. cit.*

doivent se retourner vers le monde extérieur pour y trouver la possibilité d'une relation solidaire ou au moins de sa sensation, qui passe par l'inclusion dans une communauté liée par n'importe quelle dénominateur commun. C'est ainsi que le futur père de *Miru mae ni tobe*, euphorique alors qu'il vient d'apprendre la grossesse de son amie, se découvre un lien insoupçonné avec ses concitoyens.

地下鉄は混みあっていた。(…)人間たちは疲れきって青ざめた皮膚に垢をうかせ、むっつりして黙りこんでいた。かれらは醜かった。ぼくはかれらに力づよい連帯を感じた。夜になって(…)かれらのあいだに息ぐるしい愛の行為がおこなわれるだろう。そしてかれらは子供をつくるだろう、おれはかれらと腕をくみあって子供をつくっている。コオフィ店の前に、布でくるんだ幼児をかかえた中年の女が雨をさけて立っていた。ぼくは彼女へほほえみかけてからドアを押して入って行った。

Le métro était bondé. (...) Les gens étaient épuisés, leur peau pâle était crasseuse, et ils gardaient un silence taciturne. Ils étaient hideux. J'ai ressenti une profonde solidarité avec eux. La nuit, ils devaient se livrer à d'étouffants rapports amoureux, et faire des enfants : moi aussi, je fais un enfant, je suis main dans la main avec eux. Devant le café, une femme entre deux âges s'abritait de la pluie en tenant son bébé enveloppé dans un linge. Je lui ai souri avant de pousser la porte et d'entrer.⁴³⁹

Mais l'artificialité du lien ainsi conçu éclate à la figure du narrateur quelques semaines plus tard, alors que son amie avorte, et qu'il finit impuissant et hanté de cauchemars par quitter en catimini l'appartement de sa concubine, retournant à sa solitude. Yasuo, dans *Warera no jidai*, lui aussi euphorique après avoir appris qu'on lui octroyait la bourse d'étude signifiant la fuite de la banalité du quotidien japonais, se prend à rêver de l'amitié qui doit réunir les membres de l'organisation communiste que lui présente son dirigeant Yagizawa. Celui-ci lui révèle immédiatement la nature « mensongère » (ペテン) de la « publicité » (宣伝) nécessaire au recrutement des jeunes militants : on y promet que « d'ici quatre ans, les conditions pour la

⁴³⁹ [OKZ1:1], p. 340.

révolution seront réunies », « sinon, pas moyen d'attraper les étudiants »⁴⁴⁰. A nouveau, la politique est décrite comme le lieu du mensonge, mais dans son état, Yasuo a « bien envie de succomber au mensonge plein d'amitié de Yagizawa », il a envie que ce dernier lui « fasse confiance », et de se « lier dans la solidarité d'un "parti" vraiment humain ».⁴⁴¹ La figure même de Yagizawa transpire littéralement ces valeurs tant recherchées.

八木沢は友情にみちていた、友情 *amitié* それが男らしい意味内容をしっかりおびて八木沢の言葉、八木沢の体、八木沢の微笑、それらすべてを輝かしく充実させていた。靖男は青銅の肉体と青銅の精神をもったこの若いコミュニストが友情にみちてかれに語りかけてくれることを、今かれにめぐまれている《幸運》につながってくる一つの環だと思った。かれは八木沢の政治活動にたいしてずっと批判的だったが、今かれは寛大な感情に論理的しこりをとくされる思いだった。

Yagizawa transpirait l'amitié ; l'amitié*, elle irradiait une signification virile sur les mots de Yagizawa, son corps, son sourire, emplissant tout cela d'une plénitude étincelante. Pour Yasuo, le fait que ce jeune communiste au corps et à l'esprit d'airain lui adresse la parole, plein d'amitié, faisait partie de l'ensemble de « chance » dont il bénéficiait à présent. Il avait toujours été critique envers les activités politiques de Yagizawa, mais à cet instant, il ne demandait pas mieux que de laisser fondre ses réticences logiques sous l'effet d'un sentiment bienveillant.⁴⁴²

Comme dans le cas du narrateur de *Miru mae ni tobe*, une opportunité inespérée désamorce momentanément l'apathie et le défaitisme du jeune héros, et lui fait envisager la possibilité d'une solidarité réelle ici et maintenant. Mais plus tard, au nom de cette même envie de croire pour briser la solitude du quotidien et ressentir amitié et solidarité, Yasuo se liera avec un jeune arabe présenté par Yagizawa et militant nationaliste algérien, ce qui le forcera à renoncer à la bourse d'études et à son voyage en France, éveillant en lui des pensées suicidaires. Nous verrons que l'impossibilité pour les personnages d'Ôé de trouver une forme de solidarité est liée à leur mode de consommation névrotique du présent, qui les conduit dans

⁴⁴⁰ [OKZ1:2], p. 205.

⁴⁴¹ *Ibidem.*

⁴⁴² *Ibid.*, p. 202.

une attitude typiquement romantique à privilégier les rêves d'un accomplissement de soi toujours différé dans un ailleurs assez lointain ou abstrait pour rester indéfiniment hors de portée.

Mais pour plusieurs de ces jeunes citadins, le sentiment d'isolement rejoint également une autre forme d'angoisse, celle du déracinement et du déficit identitaire.

L'idée de déracinement est déjà perceptible dans la métaphore végétale employée par le jeune héros de *Seventeen*, qui ne parvient pas à trouver « un chêne gigantesque »⁴⁴³ dont il se sentirait part.

On pourrait s'attendre, au vu du parcours de l'auteur et de sa propension à faire usage d'éléments autobiographiques dans ses récits, à ce que l'angoisse du déracinement figure en bonne place dans ces premières œuvres centrées sur le malaise de la jeunesse de sa génération. Le thème est pourtant peu présent directement, même si, on le verra, il est au centre des ruminations romantiques qui motivent les personnages. L'œuvre dans laquelle il est abordé de la manière la plus frontale est *Okuretekita seinen*, dont la seconde partie décrit l'arrivée à Tôkyô d'un jeune provincial arriviste en mal de reconnaissance sociale « monté » de son village natal du Shikoku. Ôé, commentant le roman et la part d'investissement personnel qu'il a pu y intégrer, affirme avoir voulu traiter cette question du « déracinement », de la confrontation d'un « jeune campagnard pour qui la ville n'est d'abord que ténèbres », « du monde politique aux marges de la perversion sexuelle », auxquels il choisit « instinctivement » de se confronter « en guerrier ».⁴⁴⁴

La honte du provincial mal dégrossi confronté à l'artificialité et la sophistication de la grande ville est l'un des moteurs de l'intrigue, puisque le ressentiment qu'elle génère redouble la volonté de ce jeune Rastignac de faire rendre gorge à la capitale, de s'y imposer en *homo*

⁴⁴³ [OKZ1:3], p. 277.

⁴⁴⁴ ÔE K., [*Okuretekita seinen* et moi-même] 「遅れてきた青年と僕自身」, in [Un jeune retardataire] 『遅れてきた青年』, Shinchôsha, collection Shinchô bunko (poche), 1970, p. 556.

politicus, sur le modèle du tout puissant politicien conservateur dont il se rapproche à travers sa fille. Dès son arrivée, il renie ses origines face à une fille qui l'interroge, sous le regard narquois des jeunes passagers du bus où se déroule la scène. Un peu plus loin, il conspue « l'esprit bouseux »⁴⁴⁵ qui règne sur son village, avant d'être assailli de visions dans lesquelles les divinités de ce dernier le maudissent pour sa honte et son mépris, jurant qu'il ne parviendra jamais au succès. En effet, l'ascension du héros est celle d'un Golgotha qu'il pave lui-même de son arrivisme, isolé des autres par sa honte et son ressentiment qui l'obligent à une fuite en avant outrancière : d'exécuteur de basses œuvres manipulé par son mentor, il finit violé, drogué et impuissant, et quitte la ville la queue basse.

おれは結局、城の外の野蛮人、わけのわからぬ言葉を話す者ら、であっておれは東京とまったく本質的にかかわらぬ人間なのだ。(...)

わたしは去年の暮東京にでてきた汽車のなかでの空しい昂揚を(...)思い出した。東京と性交したい！とわたしはかんがえたものだった。わたしはたしかに勃起したペニスを斧のようにふりかざして東京のなかにはいったし、大都市と性交らしきものさえおこなった。しかし、わたしは快樂ひとつ感じず、いま射精後のペニスはゆっくりと萎みきってぐったりして汚辱の濡れて外へおしだされようとしているのである。

Finalement, je n'étais qu'un barbare devant les murs du château, l'un de ceux qui parlent une de ces langues incompréhensibles, et je n'ai rien, fondamentalement rien à voir avec Tôkyô.

Je me suis souvenu de mon excitation vaine à mon arrivée l'année dernière.

Je veux coucher avec Tôkyô ! Voilà ce que j'avais pensé. Effectivement, je suis rentré dans Tôkyô en brandissant mon pénis en érection comme une hache, et j'ai eu quelque chose qui ressemble à un rapport sexuel avec elle. Mais je n'ai jamais ressenti de plaisir, et aujourd'hui, mon pénis après l'éjaculation s'est flétri doucement, et, honteux et détrempé, est en train de se faire éjecter dehors.⁴⁴⁶

Catalogue de vices et d'outrances fatiguées dans sa seconde partie, critique poujadiste du politique (du même ordre que *Seinen no omei*⁴⁴⁷, le précédent roman à paraître en feuilleton)

⁴⁴⁵ [OKZ1:4], p. 161.

⁴⁴⁶ [OKZ1:4], p. 323.

⁴⁴⁷ ÔE K., [Le déshonneur d'un jeune] 『青年の汚名』 (1960), [OKZ1:3].

sans doute fortement guidée par la déception liée à l'échec de l'Anpo⁴⁴⁸, *Okuretekita seinen* est conquis par la majorité des critiques, notamment Etô Jun qui demande à l'auteur d'« avoir la décence de bien vouloir garder pour lui sa déprime et ses complexes »⁴⁴⁹, mais n'en constitue pas moins un document intéressant. C'est en effet le seul roman de la période dans lequel l'auteur confronte directement l'univers imaginaire de la vallée de son enfance à celui de la métropole, et le miroir tendu de l'un à l'autre nous livrera de précieuses indications sur l'articulation entre les œuvres « pastorales » de ses débuts, que nous traiterons plus loin, et le désert du réel auquel il assimile l'environnement urbain.

Le retour dans sa vallée natale de Mitsusaburô dans *Man.en gannen no futtobôru*, intellectuel passif dans le lignage des jeunes citadins apathiques dépeints par Ôé depuis ses premières œuvres, vient répondre à ce « déracinement » du *jeune retardataire*. Alors qu'il accepte faute d'autre projet de rejoindre son jeune frère Takashi dans leur vallée natale, « Mitsu » réalise en arrivant sur place, au pied d'une source dans laquelle il barbotait enfant, qu'elle lui est désormais étrangère : en la quittant, il a perdu son « identité »

いま現にここに屈みこんでいる僕が、かつてそこに剃きだしの膝をついてしゃがみこんでいた子供の僕と同一ではなく、そのふたつの僕のあいだに持続的な一貫性はなくて、現にここに屈みこんでいる僕は真の僕自身とは異質の他人だ、という感覚に発展した。現在の僕は、真の僕自身への identity を喪っている。

J'eus la sensation que ce moi accroupi devant la source n'était pas le même que l'enfant que j'étais, penché devant la source sur ses genoux nus, qu'il n'y avait pas de continuité entre les

⁴⁴⁸ Comme l'auteur le précise lui-même : « je ne me rendais pas bien compte de l'influence de l'Anpo sur la rédaction de ce roman ». ÔE K., [*Okuretekita seinen* et moi-même] 「遅れてきた青年と僕自身」, *op. cit.*, p. 560.

⁴⁴⁹ ETÔ Jun, HONDA Shûgo 本田秋五, TAKEDA Taijun 武田泰淳, [Synthèse critique] 「創作合評」, in *Gunzô* 『群像』, mars 1962, p. 231.

deux moi, et donc que le moi accroupi maintenant n'était pas le moi véritable. Le moi actuel a perdu sa propre identité.⁴⁵⁰

Nous reviendrons sur le caractère foncièrement romantique de cette angoisse, mais remarquons d'abord que cette souffrance liée à la sensation d'être entre-deux, tiraillé entre deux pôles sans appartenir vraiment ni à l'un ni à l'autre, est également présente sous une autre forme dans les premiers récits d'Ôé, celle de l'hybridité, ressentie elle aussi comme vecteur d'isolement.

Ainsi, *Sakebigoe* présente deux personnages métis, « Tigre » (虎) et Kure Takao, et il est évident que ni l'un, ni l'autre ne vit cette condition de manière épanouie. Les deux viennent d'emménager, avec le narrateur, dans la demeure d'un jeune Américain les ayant débauchés pour lui servir d'équipage – et plus si affinités, bien qu'ils n'en soient pas conscients – sur le yacht qu'il fait construire et finance en vendant des encyclopédies au porte-à-porte, « Les Amis ».

Tigre, qui doit son surnom à son père noir disparu du jour au lendemain pour rejoindre la terre de ses ancêtres, rêve lui aussi d'Afrique, de chasse et d'animaux sauvages. Alcoolique avant vingt ans et gigolo notoire, il conte à ses camarades l'expérience désagréable qu'on lui a fait subir après qu'il ait séduit et lutiné une voisine : battu et drogué aux somnifères, il est relâché nu dans une cour d'immeuble. Le message, pour le jeune au teint café au lait, est limpide. Dès lors, son objectif est de retrouver la trace de son père ou au moins de fouler le sol de l'Afrique, sa « terre d'origine »⁴⁵¹ et d'ici là de patienter grâce à l'alcool et au sexe dans la jungle urbaine de Tôkyô. Significativement, c'est son hybridité même qui causera sa perte : déguisé en G.I et armé d'une mitrailleuse en plastique, avec le projet grotesque de dévaliser une banque en se faisant passer pour un soldat américain et s'assurer ainsi de l'impunité (la

⁴⁵⁰ ÔE K., *Le jeu du siècle* 『万延元年のフットボール』 (1967), in [OKZ2:1], *op. cit.*, p. 63. (Tr. modif.). Nous employons la traduction de *Man.en gannen no futtobôru* par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji in ÔE K., *Le jeu du siècle*, Gallimard (1985), collection Folio, 2000.

⁴⁵¹ [OKZ1:5], p. 72.

description du plan fournissant à l'auteur l'occasion d'une lourde charge contre les dérives liées à la présence de l'armée américaine au Japon), Tigre vérifie d'abord dans les rues de Yokosuka qu'il produit bien sur ses compatriotes l'effet escompté. Le résultat est « ambigu »⁴⁵², provoquant tantôt les rires, tantôt la peur recherchée, alors que la police japonaise et les militaires américains ne se montrent guère convaincus, le prennent en chasse et l'abattent sur un malentendu. Jusqu'au bout, l'adolescent aura souffert de son identité ambiguë, bien que selon son camarade Takao, au moment où le Tigre s'est élancé sauvagement contre ses poursuivants en un geste désespéré, il a, « dans sa mort, transformé Yokosuka en jungle d'Afrique par un pouvoir magique n'appartenant qu'à lui »⁴⁵³. Cette relecture fantasmatique des derniers instants du jeune homme montre que son problème est partagé par son camarade : Kure Takao est né de père coréen, ce que sa mère l'a toujours forcé à cacher⁴⁵⁴. S'estimant lui aussi spolié de toute identité légitime, il aurait, avant sa rencontre avec ses amis, volé un bateau à Hokkaidô et tenté de rejoindre, sans succès, la Corée du Nord. Secouru par des marins japonais alors qu'il dérivait, il réalise qu'il recherchait « un autre monde, un monde à [lui] »⁴⁵⁵. Encore plus que Tigre, Takao est travaillé par son hybridité : « Je suis autre parmi les autres, parlant une autre langue ». « Frustré », il ne se « sen[t] pas exister en ce monde »⁴⁵⁶, et tente par tous les moyens d'acquérir une identité : comme le héros de *Seventeen*, c'est un adepte de l'onanisme, mais en bon intellectuel – il s'efforce de rédiger ses mémoires et est un fervent lecteur de Sartre –, son action doit avant tout être le prolongement d'une pensée. Ainsi se baptise-t-il « démon de la branlette », titre dérisoire pour une pratique qu'il considère comme « un geste de défense, comme un hérisson contre les autres », lui permettant d'« efface[r] [son] moi (...), pour oublier qu'[il] n'existe

⁴⁵² *Ibidem*, p. 80.

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 81.

⁴⁵⁴ Son modèle est le jeune résident coréen de l'affaire Komatsugawa. Voir première partie, p. 80.

⁴⁵⁵ [OKZ1:5], p. 19.

⁴⁵⁶ *Ibidem*, p. 20.

pas, dans ce monde des autres »⁴⁵⁷. Son père, coréen paysan du Shikoku mis à la porte par sa mère qui désirait à tout prix « élever son fils comme un Japonais » (26), devenu vagabond et rejetant la société japonaise autant qu'elle le rejette, l'avait en effet mis en garde : « ne fais pas confiance aux autres. Dans le monde des autres, ils riront toujours les derniers »⁴⁵⁸.

La mort de « Tigre », « emmené par les anges de la forêt africaine » vers les « rivages dorés »⁴⁵⁹ du berceau de l'humanité, fait forte impression sur lui, qui cherche à son tour à trouver, enfin, son « authenticité »⁴⁶⁰, sa « terre natale authentique », car la « branlette », ce « pitoyable jeu d'enfants », « ça ne suffit pas »⁴⁶¹. Après la mort de Tigre et le départ du narrateur tuberculeux pour un séjour en sanatorium, Takao est forcé de retrouver le ghetto coréen de Tôkyô, mais ne s'y sent pas non plus à son aise. « Encore heureux », lui expose posément sa mère venue à sa rencontre : « tu n'es pas le bienvenu ici parce que tu n'est pas coréen ». ⁴⁶² La solution trouvée par Takao pour dépasser cette aporie d'une identité problématique est une relecture amplifiée à l'échelle de la société du titre de « démon de la branlette » sous lequel il s'était présenté à ses amis : il étrangle une lycéenne et se forge une identité de « monstre » en revendiquant son geste face aux journaux et à la police. Il s'agit de mener ainsi « l'aventure décisive », celle « où l'on joue sa vie », pour se « libérer »⁴⁶³. Bien que son père, reconverti en ermite et « moraliste » croqueur d'ail⁴⁶⁴, ait déjà vendu la mèche aux journalistes en spécifiant que son fils avait sans doute agi ainsi parce qu'il ne se sentait « ni Coréen, ni Japonais », Takao lui-même ne le réalise qu'à la fin de son procès, quand sa

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 29

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 26-27.

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 87.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, en français dans le texte.

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 86,88.

⁴⁶² *Ibid.*, p. 84.

⁴⁶³ *Ibid.*, p. 87.

⁴⁶⁴ *Ibid.*, p. 102. L'un des lieux communs du racisme anti-coréen au Japon, que l'auteur brocarde ici à travers ce personnage de vieux sage : on leur reproche d'empester l'ail, ingrédient essentiel de la cuisine de la péninsule.

mère l'appelle par son « vrai » prénom. « Il comprit alors qu'il n'était pas un être authentique car sa mère l'avait forcé à vivre en Kure Takao plutôt qu'en Ochan »⁴⁶⁵.

La recension rapide du motif de l'hybridité tel qu'il apparaît dans *Sakebigoe* montre qu'Ôé l'a traité sous le même angle que les autres manifestations d'angoisse existentielle que nous avons mises au jour : celui du manque d'une croyance suffisamment forte pour permettre à ces personnages de se construire ou du moins de se centrer pour retourner la négativité par laquelle ils se caractérisent, et dépasser ainsi leurs complexes d'infériorité et leur sensation d'aliénation à la réalité sociale dans laquelle ils vivent. Ce manque apparaît dans toute sa nudité dans la dernière forme d'angoisse apparaissant dans ces œuvres, la plus fondamentale : la peur de la mort.

Okuretekita seinen est la première œuvre romanesque dans laquelle ce motif apparaît, et il y est présenté, dans ses causes et ses manifestations, de manière relativement fidèle à ce qu'Ôé a pu écrire dans ses essais : l'enfant élevé dans le culte de l'empereur et la peur d'avoir à mourir au combat y est confronté peu avant la fin de la guerre à la mort de son père dont il assiste aux derniers instants, lisant dans ses yeux « la même peur que celle d'un lapin pris au piège », face au « grand monstre » de la mort.⁴⁶⁶ Mais au cours de la fugue que l'enfant tente quelques jours plus tard suite à une altercation avec l'institutrice, il hallucine la voix de l'empereur et se rappelle les mots de ses professeurs : « tant que l'empereur vivra, je ne retournerai jamais au néant. Jusqu'à ce que le professeur me dise ça, j'avais peur de mourir à la guerre, mais maintenant, je n'ai plus peur de la mort. »⁴⁶⁷. Mais cette solution de facilité disparaît avec la fin de la guerre, ainsi que l'enfant le réalise alors qu'il contemple, tétanisé, l'autel impérial.

⁴⁶⁵ [OKZ1:5], p. 104.

⁴⁶⁶ [OKZ1:4], p. 32,29.

⁴⁶⁷ *Ibidem*, p. 34.

戦争二負ケタナンテ、嘘ダ、嘘ダ。天皇陛下ガ、戦争二負ケタト放送シタナンテ、嘘ダ。モシ本当ダッタラ、戦争デ死ンダ人タチハドウナルノダロオ。マタ、銃後デ死ンダ人ハドウナルノダロオ。ボクノ父サンハ、ミミズヤイヌノ死骸トオナジニ、タダ腐ルダケデ将来ズット魂ガノコルトイウヨウナコトハナクナルウジャナイカ。ボクモ、モウ、天皇陛下ノタメニ死ヌコトハデキナクナリ、イヌノヨウニ死ヌコトニナルダロオ。ボクハ恐イ、厭ダ、厭ダ、厭ダ。

*C'est un mensonge qu'on a perdu la guerre, un mensonge. C'est pas vrai que Sa Majesté a dit qu'on avait perdu. Si c'était vrai, qu'est-ce qu'ils vont devenir, ceux qui sont morts à la guerre ? Et ceux qui sont morts à l'arrière ? Mon père va pourrir comme les cadavres de vers de terre et de chiens, et il ne pourra pas garder son âme pour l'éternité ! Et moi, je ne pourrai pas non plus mourir pour Sa Majesté et je finirai par crever comme un chien. J'ai peur... non, non, non !*⁴⁶⁸

La croyance en l'empereur permettait de surmonter la peur de la mort, et plus généralement, donnait un sens à la vie de ce jeune patriote qui se considérera dès lors « éternellement retardataire ». Ne pas avoir pu mourir à la guerre constituera pour lui un fardeau aussi lourd à porter que son provincialisme lorsqu'il s'en ira pour la capitale, puisqu'il fait le serment de « continuer à vivre comme si la guerre se poursuivait »⁴⁶⁹, et percevra la vie citadine comme une lutte à mort entre gagnants et perdants au jeu de l'arrivisme.

Mais si l'importance accordée au motif de la peur de la mort est aisément compréhensible dans la situation extrême que vit cet enfant, elle l'est moins dans le cas de *Seventeen*. Le motif y est cependant encore bien plus prégnant.

眠りにおちいるまえにおれは恐怖におそわれるのだ。死の恐怖だ、おれは吐きたくなるほど死が怖い、ほんとうにおれは死の恐怖におしひしがれるたびに胸がむかついて吐いてしまうのだ。おれが怖い死は、この短い生のあと、何億年も、おれがずっと無意識でゼロで耐えなければならない、ということだ。この世界、この宇宙、そして別の宇宙、それは何億年と存在しつづけるのに、おれはそのあいだずっとゼロなのだ、永遠に！

⁴⁶⁸ *Ibidem*, p. 38.

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p. 39.

Avant de m'endormir, je fus assailli par la peur. C'était la peur de la mort. J'ai peur de la mort à en vomir. Je suis littéralement en proie à des crises de vomissement, chaque fois que je suis terrassé par la peur de mourir. Ce qui me terrifie dans la mort, c'est de devoir, après cette courte vie, l'endurer pendant des millions d'années, dans l'inconscience, dans le néant. Pendant que ce monde, cet univers et les autres univers vont continuer à exister des millions d'années, je ne serai qu'un zéro durant tout ce temps. Pour l'éternité ! ⁴⁷⁰136

L'épisode cocasse du cours de physique, durant lequel il s'évanouit et fait sous lui en écoutant, terrifié, des explications sur la nature de l'espace-temps est une bonne illustration de l'étendue de cette peur, au sujet de laquelle Edgar Morin a écrit des pages éclairantes, notamment sur sa place dans la littérature moderne :

Le spectre de la mort va hanter la littérature. La mort, jusque-là plus ou moins enrobée sous les thèmes magiques qui l'exorcisaient, ou refoulée dans la participation esthétique, ou camouflée sous le voile de la décence, apparaît nue. (...)

En coïncidence avec l'angoisse de la mort et l'aggravant, la faisant trébucher de néant en néant, les découvertes des sciences de l'homme et de la nature écrasent et rabougrissent l'individu, tardive création de la nature, fleur dernière des civilisations : elles le replacent, atome invisible, sur sa planète tourbillonnante, elle-même atome d'un soleil perdu dans les poussières de la voie lactée. La science ouvre la conscience sur des abîmes qui s'ouvrent les uns sur les autres, se dévorent les uns les autres... Les civilisations sont mortelles. L'humanité est promise à la mort. La terre mourra. Et les mondes et les soleils. La mort humaine, déjà vide infini, se dilate sur tous les plans du cosmos, de plus en plus vide et infinie : elle est comme l'univers, en expansion. Tout renvoie donc l'individu solitaire de plus au plus misérable au creux d'un néant sans limite.⁴⁷¹

En dehors de cette angoisse bien moderne, aucune raison particulière ne vient justifier la peur de la mort de l'adolescent. Il est donc particulièrement tentant de l'expliquer en faisant appel aux essais à caractère autobiographique que nous avons cités en première partie, dans lesquels l'auteur fait état d'une peur panique de la mort, liée à la guerre et à celle du père, qui l'aurait

⁴⁷⁰ [OKZ1:3], p. 275.

⁴⁷¹ MORIN Edgar, *L'homme et la mort*, Seuil, collection Points – Essais, 1970, p. 339.

poursuivie jusque dans son adolescence. Le personnage de *Seventeen* serait, sur ce plan, une construction romanesque à laquelle il aurait transmis sa propre obsession morbide, tout comme il semblait l'avoir fait pour l'enfance du *jeune retardataire*, comme si ce dernier avait grandi pour devenir le citadin de dix-sept ans adepte de l'onanisme et torturé par sa conscience de soi.

L'incident du cours de physique est aussi l'occasion de souligner à nouveau la honte du jeune homme, et le fait qu'il ait à cette occasion, dès le premier cours de l'année, « perdu tout ami véritable à qui ouvrir [son] cœur »⁴⁷². Horrifié, en proie au cauchemar, il se demande comment il pourrait, enfin, se libérer de sa phobie. Aboutissant à la rêverie déjà citée, du « grand arbre dont une branche seule serait morte et qui continuerait à vivre car [il] en ferait encore partie »⁴⁷³. Il va sans dire que le « grand arbre » en question est le même que celui qui abritait l'enfant patriote durant la guerre. Ainsi le jeune homme médite-t-il dans sa cellule, peu après le meurtre du politicien.

おれは将来になにを見ていたのか？ 死だ、私心なき者が恐怖なき死、至福の死、そして天皇こそは死を超え、死から恐怖の牙をもぎとり、恐怖を至福にかえて死をかざる存在なのだった！

Qu'est-ce que je pouvais bien m'imaginer comme avenir ? **La mort**, la mort sans crainte de celui qui s'est abandonné lui-même, la mort dans l'extase, et **l'Empereur** pour transcender la mort, pour en arracher les griffes de la peur, lui qui change la peur en plaisir pour en orner la mort !⁴⁷⁴

□自殺しよう、おれは汚らしい大群集を最後に裏切ってやる、おれは天皇陛下の永遠の大樹木の柔らかい水色の新芽の一枚だ、死は恐くない、生を強制されることのほうが苦難だ(...)□

⁴⁷² [OKZ1:3], p. 275.

⁴⁷³ *Ibidem*, p. 277.

⁴⁷⁴ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 45.

« Je vais me suicider, je vais trahir une dernière fois cette sale foule des hommes, je suis un bourgeon fraîchement éclos, tendre et bleuté, du grand arbre éternel de Sa Majesté Impériale, je n'ai pas peur de la mort, le vrai supplice serait qu'on m'oblige à vivre (...) »⁴⁷⁵

Ainsi, la peur de la mort est un autre syndrome susceptible de se trouver guéri par une croyance appropriée. Celle-là même qui, dix ans plus tard, « guérira » Mishima Yukio, qu'Ôé conspuera pour son acte. Morin commente ici avec acuité ce type de parcours :

Dans cette morbidité collective qu'entretient et développe le mal du siècle, l'ampleur des régressions prendra des proportions inouïes. La croyance la plus insensée, la participation la plus étroite, si elles apportent oubli ou consolation, peuvent alors fixer la névrose de mort. C'est parce qu'il est solitude, horreur et dégoût que le nihilisme débouche si souvent sur la foi la plus grossière. Et nécessairement grossière : seul le fanatisme permet d'oublier et de s'oublier.⁴⁷⁶

Nous reviendrons plus loin sur la mobilisation de la figure impériale comme valeur transcendante, mais il convenait de rappeler l'attachement d'Ôé à la question de la mort, de la signification que l'on peut lui attribuer et des solutions pour la surmonter. Il s'agit de l'une des questions centrales de l'œuvre romanesque d'Ôé, qui ne la quittera pas et ce jusqu'à sa dernière œuvre de fiction parue à ce jour, qui s'achève elle aussi sur un suicide lié à la figure impériale.⁴⁷⁷

Si l'on ne cherche pas à lier *a priori* le motif de la peur de la mort à la réponse qu'apporte la croyance en l'absolu de la figure impériale, on peut l'expliquer plus simplement à la lumière du manque à être dont souffre l'adolescent. Remarquons que l'expression de cette peur est contée sur un mode ironique : telle que la décrit le héros, ce n'est pas tant la mort elle-même en tant qu'extinction qui l'effraie, mais l'idée d'une souffrance absolue et constante de

⁴⁷⁵ *Ibidem*, p. 47.

⁴⁷⁶ MORIN Edgar, *L'homme et la mort*, *op. cit.*, p. 343.

⁴⁷⁷ ÔE K. [Noyade] 『水死』 (2009), *op. cit.*

l'instant de la mort étalé à l'infini dans le temps. Comme il le dit lui-même, « ce qui me terrifie dans la mort, c'est de devoir l'endurer pendant des millions d'années ». A la fois, donc, « la peur du temps éternel et du néant de [son] existence mortelle »⁴⁷⁸. En un mot, c'est la même chose qui l'effraie dans la vie et la mort : la conscience de soi, qui le condamne à la souffrance de sa propre nullité (« je ne serai qu'un zéro »⁴⁷⁹), et au cauchemar d'avoir à la subir pour l'éternité. La souffrance et la peur de n'être rien est si forte qu'elle déborde dans celle de n'être plus rien.

La peur de la mort s'ajoute donc à la honte de soi, au sentiment d'infériorité physique et intellectuelle, d'enfermement et d'impuissance, à l'apathie et au déficit d'identité et de croyance pour supporter tout cela, dans la longue liste des manques dont affirment souffrir les jeunes héros d'Ôé. Autant de catégories négatives face auxquelles la réalité telle qu'elle apparaît dans l'univers romanesque d'Ôé ne semble pas pouvoir présenter de valeurs compensatoires à leur opposer. L'engagement politique, on l'a vu, est caractérisé par l'hypocrisie et l'arrivisme, quand il n'est pas décrit comme simplement inutile. La famille, donnée ou construite, est présentée comme une structure oppressive vouant au malheur et à la médiocrité du quotidien. Il en va de même pour le sexe, dès lors qu'il relève d'une relation librement consentie, vecteur de dépendance que ne rattrape pas le plaisir fugace qu'il procure. La réalité selon Ôé semble n'avoir rien à offrir d'autre que la « boue » du quotidien dans laquelle les personnages sont condamnés à « ramper ventre à terre » à l'image du jeune écrivain progressiste menacé de mort par l'adolescent de *Seventeen* converti à la cause ultranationaliste.⁴⁸⁰

Pourtant, tous ces personnages déplorent le désert du réel dans lequel ils s'estiment condamnés à errer. Alors comment font-ils ? Quelles sont les stratégies qu'ils développent

⁴⁷⁸ [OKZ1:3], p. 276.

⁴⁷⁹ *Ibidem*.

⁴⁸⁰ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 23.

pour s'en accommoder, l'oublier, ne pas le voir ou le dépasser ? C'est vers l'envers de la négativité, dans sa misère et sa beauté, qu'il faut à présent nous diriger.

CHAPITRE II/ Stratégies de fuite.

1/ L'enfance mythique.

La situation d'enfermement et de soumission décrite dans les premières œuvres pousse Ôé à un retour à la vallée de son enfance, que la nouvelle *Shiiku* (prix Akutagawa 1958) et son premier roman *Memushiri ko.uchi*, tous deux parus la même année, sont les premiers à décrire.

Shiiku montre un petit village coupé du monde par des crues, vers la fin de la guerre, dans lequel un aviateur noir américain « tombe » littéralement du ciel. Capturé et détenu dans une cave, il est en quelque sorte « apprivoisé » par le jeune héros fasciné chargé de pourvoir à ses besoins vitaux, mais finira tué par les villageois en résistant quand ils tenteront de le livrer enfin aux autorités. A la fin, le héros contemple la blessure à la main infligée par son père quand le soldat s'est servi de lui comme bouclier humain, et conclut « je ne suis plus un enfant ».

Le héros de *Memushiri ko.uchi* fait partie d'un groupe d'enfants en maison de correction que l'on va confier à un village reculé pour échapper aux bombardements qui frappent les villes. Sur place, ces enfants enfermés dans une grange se retrouvent livrés à eux-mêmes quand les adultes fuient pour cause d'épidémie contagieuse, et bloquent la seule issue hors du village. Suit une période de liberté conditionnelle pour ces enfants seuls maîtres de leur *microcosmos*, jusqu'au retour des adultes qui leur imposent le silence sur leur abandon. Le héros, seul, refuse de plier et fuit dans la forêt.

La critique accueille ces deux œuvres avec une ferveur d'autant plus impressionnante qu'elle vouera bien souvent aux gémonies les romans suivants de la période, revenus à la « réalité »

de la ville. C'est peu dire que ces deux œuvres ont répondu à un désir et une attente de la part du lectorat japonais d'alors, et il est aisé d'en comprendre la raison : elles proposent une vision lyrique, mythique de l'enfance et de la nature qu'elles opposent et confrontent à la réalité de la guerre et de l'après-guerre. Dans le contexte littéraire de la fin des années 1950, caractérisé par l'urbanité et une tonalité faite de désespoir ou d'hédonisme cynique, alors que les grands récits de guerre publiés peu après la capitulation se concentraient sur la question de la survie ou de la déchéance du soldat ou du futur appelé face à des conditions extrêmes, les récits d'Ôé situés au cœur d'une campagne mythifiée et centrés sur la célébration de la nature et de la vie à travers la subjectivité enfantine font souffler un grand vent de fraîcheur. Une recension des études critiques parues sur ces deux œuvres montre le pouvoir de séduction qu'elles exercent sur les exégètes d'Ôé qui, tout comme l'auteur en les écrivant, semblent prendre un plaisir particulier au moment de traiter d'elles dans les monographies qu'ils consacrent à son œuvre. Il est vrai qu'elles présentent une anomalie dans le corpus de la période : elles sont en effet les seules à proposer l'image d'une positivité totale, qui ne soit pas le simple objet d'un désir compensatoire bricolé par les personnages pour combler un manque à être dans le réel. Le fait qu'elles mettent en scène des enfants et non des adolescents souvent pétris de littérature et prompts à intellectualiser leur situation, que cette situation justement ne soit pas, temporellement, celle du Japon d'après-guerre présenté comme un désert de valeurs et d'action, ni, physiquement, celle de l'urbanité synonyme de déracinement, est évidemment central. Mais il faut constater que cette positivité est l'expression d'un donné, soit la conjonction d'un âge et d'une situation spatiotemporelle, et qu'elle est donc fondamentalement inaccessible aux personnages des récits urbains de la période. Elle constitue l'idéal nostalgique d'un âge d'or perdu auquel ces derniers, qui ne l'ont pas connu sous cette forme, ne sauraient rêver comme à un tout, mais qui transparaîtra de manière fragmentaire, ne serait-ce qu'au niveau du langage métaphorique employé, dans leurs propres

fantasmes romantiques d'auto-affirmation, y compris ceux qui paraissent a priori les plus éloignés de cet univers mythique de l'enfance, de l'innocence, du plaisir et de la beauté simples des corps et de la nature, comme le crime sexuel ou l'assassinat politique suivi de suicide.

Un rapide tour d'horizon des lectures critiques traitant l'univers de ces deux œuvres permet d'en dresser un tableau relativement homogène.

Matsubara Shin.ichi, pointant les nombreux éléments irréalistes de l'environnement décrit, évoque une campagne idéale qui a bien peu à voir avec la réalité du monde rural japonais, à l'atmosphère pastorale clairement imaginaire⁴⁸¹. Kataoka Keiji évoque un « mythe primitiviste », au « temps circulaire »⁴⁸², Watanabe Hiroshi une « boîte fermée » renfermant « un âge d'or », un « monde intérieur mythique, d'un été éternel, celui d'une harmonie heureuse entre l'homme et la nature »⁴⁸³. Un monde qui, pour Etô Jun, charmé par « l'alliance du lyrisme et de la pensée » à l'œuvre dans ces récits qui disparaîtra dans les récits urbains qui suivront, en appelle à « l'antiquité que nous portons en nous »⁴⁸⁴.

Pour Okuno Takeo, ces deux œuvres disent mieux que toute autre « l'importance de la période de l'enfance » pour Ôé, « idéalisée », nous montrant « un monde enfantin dans lequel tout passe par le prisme de l'intérêt changeant de l'enfant, le monde adulte perdant toute réalité ». Elles nous montrent « l'allégorie d'un monde tourné seulement vers le passé »⁴⁸⁵.

⁴⁸¹ MATSUBARA S., [Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎論』, *op. cit.*, p. 67-69.

⁴⁸² KATAOKA Keiji 片岡啓治, [Ôé Kenzaburô – Celui qui marche dans l'enfer de l'esprit] 『大江健三郎論 – 精神の地獄をゆく者』, Rippû shobô 立風書房, 1973, p. 111.

⁴⁸³ WATANABE H., [Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎』, *op. cit.*, p. 18.

⁴⁸⁴ ETÔ Jun, [« Les nouveaux écrivains » : 5 (extrait)] 「《新しい作家達》5より」, in [Œuvres complètes d'Ôé Kenzaburô - Appendice] 『大江健三郎全作品・付録』 (période 1) appendice 4, 1966, p. 5-6.

⁴⁸⁵ OKUNO Takeo 奥野健男, [Le sexe dans l'œuvre d'Ôé Kenzaburô] 「大江健三郎文学における性」, in *Ibidem*, p. 14-15.

La situation initiale est pourtant similaire à celle des autres œuvres de la période : « être enfermé, (...) rêvant d'une évasion impossible, (...) dans le village, la maison de redressement, ou la prison virtuelle des idéologies d'après-guerre », ramenée ici au cœur de celle-ci. Pour dépasser « la honte de soi et l'enfermement », ces deux œuvres mettent en scène « la fête »⁴⁸⁶. Comme l'écrit Kuroko Kazuo, dans *Shiiku*, c'est le surgissement de « l'aviateur, présentant la double altérité d'être à la fois américain (ennemi) et noir »⁴⁸⁷, ce « marginal » absolu, « entité totalement extérieure, qui dépasse l'entendement », qui « place le village en état de fête », tout en représentant aussi ce « type de la liberté impossible que traite alors le jeune Ôé ». Le soldat, à qui les enfants présentent une chèvre qu'il tente de pénétrer, est « Pan » et le « Minotaure » d'une « fête dionysiaque »⁴⁸⁸.

De même le village abandonné des adultes de *Memushiri ko.uchi* devient espace de fête (donnant son titre au chapitre VII, « chasse et fête dans la neige »⁴⁸⁹), Ôé parvenant, selon Matsubara, à transformer « le village pouilleux et familier de l'inconscient collectif japonais en île magique de Robinson ». Cette transformation est rendue possible par le texte, dont le « lyrisme dynamique crée ce village natal à la fois rêvé et vivant, et non pas seulement une photographie sépia ». Ainsi, « les métaphores créent plus qu'elles ne décrivent ce monde »⁴⁹⁰. Pour Shibata, le monde de *Shiiku* est lui aussi « mythifié par des métaphores animant l'inanimé »⁴⁹¹, et l'influence de Pierre Gascar est ici omniprésente.⁴⁹²

⁴⁸⁶ MATSUBARA S., [Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎論』, *op. cit.*, p. 71.

⁴⁸⁷ KUROKO Kazuo 黒古一夫, [Ôé Kenzaburô – Pensée de la forêt et principes de vie] 『大江健三郎論—森の思想と生き方の原理』, éditions Sairyûsha 彩流社, 1989, p. 128.

⁴⁸⁸ SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 33.

⁴⁸⁹ [OKZ1:1], p. 270.

⁴⁹⁰ MATSUBARA S., [Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎論』, *op. cit.*, p. 71.

⁴⁹¹ SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 33.

⁴⁹² Cf. GASCAR P., *Les bêtes*, *op. cit.*

Dans *Shiiku*, la description de cet univers mythique est condensée autour de la relation d'attraction unissant les enfants à la figure extraordinaire de l'aviateur noir capturé, dont le narrateur est chargé de pourvoir aux besoins. La scène fameuse du bain dans le bassin du village dit mieux que toute autre les images et les plaisirs que cette créature surnaturelle concentre pour ses jeunes geôliers, et la teneur de la nostalgie qu'elle cristallise :

水に濡れ、強い陽ざしを照りかえして、黒人兵の裸は黒い馬のそのように輝き、充実して美しかった。(…)

僕らは黒人兵をたぐいまれなすばらしい家畜、天才的な動物だと考えるのだった。僕らがいかに黒人兵を愛していたか、あの遠く輝かしい夏の午後の水に濡れて思い皮膚の上にきらめく陽、敷石の濃い影、子供たちや黒人兵の臭い、喜びに嘎れた声、それらすべての充実と律動を、僕はどう伝えればいい？

僕らには、その光輝く逞しい筋肉をあらわした夏、不意に湧き出る油井のように喜びをまきちらし、僕らを黒い重油でまみれさせる夏、それがいつまでも終わりなく続き、決して終わらないように感じられてくるのだった。

Sa nudité aussi éclatante que la robe d'un cheval noir ruisselait d'eau et réfléchissait les rayons violents du soleil, le noir était d'une beauté absolue. (…)

Ce noir était à nos yeux une sorte de magnifique animal domestique, une bête géniale.

Mais comment pourrais-je donner une idée de l'adoration que nous avons pour lui ? des éclats de soleil sur nos peaux lourdes et ruisselantes en ce lointain après-midi d'un été resplendissant ? des ombres épaisses sur les dalles de pierre ? de l'odeur de nos corps et de celui du noir ? des voix rauques de joie ? Comment dire la plénitude, et le rythme de tout cela ?

Nous avons le sentiment que l'été qui dénudait ainsi cette musculature puissante, à l'éclat éblouissant – l'été qui, tel un puits de pétrole nous barbouillant de lourd naphte noir, faisait gicler la joie à profusion dans un jaillissement soudain –, que cet été-là durerait éternellement, qu'il ne finirait jamais. ⁴⁹³

Cette prose lyrique de rêve éveillé, par laquelle « le sujet se fond dans son objet »⁴⁹⁴, renvoie au même univers primitif et fusionnel qu'entrevoit le jeune onaniste de *Seventeen* au moment

⁴⁹³ [OKZ1:1], p. 127-128.

⁴⁹⁴ SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 17.

de l'orgasme. Dans *Memushiri ko.uchi*, l'auteur décrit la première expérience sexuelle du jeune narrateur, qui, gonflé de désir et de curiosité, traîne sur son grabat sa petite amie, une enfant du village abandonné restée sur place, au chevet de sa mère fauchée par la maladie, pour un accouplement qui comme souvent chez Ôé laisse peu de place au plaisir⁴⁹⁵. C'est que l'orgasme vient plus tard, alors que l'enfant quitte sa jeune amie pour répondre à l'appel impérieux de la première neige :

そこにはまったく新しい、清浄な夜明けがあった。雪が降りつもって血肌をおおいつくし樹木にまるっこい獣の肩のようなふくらみをあたえ、そして限りない明るさで光り輝いているのだ。雪、と僕は熱い嘆息をもらしながら考えた。雪、俺は生まれてこのかた、こんな豊かでぜいたくな雪を見たことがない。小鳥たちが激しく啼きたてていた。そしてそれ以外のすべての物音を厚い雪の層が吸収しつくしていた。小鳥の声と、巨大な静寂。僕は広い世界に一人ぼっちだった。そして愛が生まれてきたところだった。

C'était une aube pure, entièrement nouvelle. Comme il avait neigé, la neige recouvrait entièrement le sol et donnait aux arbres une rondeur qui évoquait des épaules animales, rayonnant d'une infinie clarté. De la neige ! m'exclamai-je avec un soupir brûlant. De la neige ! Depuis ma naissance, je n'avais jamais vu de neige aussi généreuse et luxueuse. Les oiseaux chantaient à tue-tête. Tous les autres bruits étaient absorbés par cette épaisse couche. Le chant des oiseaux et le silence gigantesque. J'étais seul dans le vaste monde : l'amour venait de naître.⁴⁹⁶

Ecrire que l'enfance, dans ces deux fables, apparaît comme le temps du bonheur et de l'innocence renvoie à un cliché encore trop faible pour rendre compte de l'importance qu'elle recèle pour Ôé. Lorsqu'il soutenait qu'il n'avait « jamais vécu avec l'espérance », le narrateur de *Shisha no ogori* prenait déjà soin d'ajouter, comme un codicille à l'exposition de sa condition d'enfermement apathique privée de joie comme de peine, « à part dans mon

⁴⁹⁵ Shibata Shôji évoque cependant *L'Essai sur l'homme* de Cassirer pour insister sur « l'attrait de la nature et la force vitale » et montrer que le sexe, dans les deux œuvres, est placé sous le signe de l'innocence primitive, de la « fertilité et de la vie », contre la connotation négative qui lui est associé dans les autres œuvres de la période que nous avons déjà évoquées. *Ibidem*, p. 34.

⁴⁹⁶ [OKZ1:1], p. 270. Nous employons la traduction de *Memushiri ko.uchi* par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji in *Arrachez les bourgeons, tirez sur les enfants*, op. cit.

enfance »⁴⁹⁷. Les allusions à l'enfance parsèment le texte de *Seventeen*, traçant les contours de ce bonheur perdu en regard duquel s'affirme la conscience malheureuse du jeune adolescent. Observant le vélo poussiéreux ayant « appartenu à l'enfant heureux qu'[il] avait[t] été », il dresse rétrospectivement un portrait de lui-même comme rigoureusement inverse de sa situation actuelle.

おれはちっちゃくて綺麗だったのだ。それはあの幸福で胸がわくわくする子供の時分で終わってしまったが、ほんとうにおれは、ちっちゃくて綺麗だったのだ。そして朝は気持ちがよく、世界中の人間が気持ちよく、太陽系の宇宙がどこもかも気持ちよかった。

J'étais tout petit et tout mignon. Il est vrai que ça s'est achevé avec mon enfance, quand mon cœur palpitait encore de bonheur, mais j'étais vraiment tout petit et tout mignon. Et le matin, c'était agréable, les gens étaient sympathiques. Partout, dans l'univers du système solaire, c'était agréable.⁴⁹⁸

Un peu plus tard, l'adolescent convaincu de sa laideur et de la haine de tous à son égard est retourné par le discours d'un orateur d'extrême droite qu'il va ensuite saluer en lui souriant, « émerveillé, comme un petit enfant »⁴⁹⁹. Parce que le discours en question l'a ramené à cet état d'indifférenciation heureux auquel se rapporte, dans son souvenir, l'enfance. « Telle une mer chaude et lourde de nuit d'été, le brouhaha [le] laissait flotter en [le] détachant de la réalité », lui apportant une « douceur paisible » qui finit par le libérer de sa conscience de soi et le ramène à un état antérieur d'acceptation totale de son être : « J'étais à la fois un chiot et une mère chienne aveuglément gentille »⁵⁰⁰. Le rapport qu'il établira ensuite avec l'empereur le renverra plus directement encore, dans son imaginaire, à cet état originel de l'enfance mythique des récits précités, un état fusionnel dans lequel l'enfant fait corps avec

⁴⁹⁷ [OKZ1:1], p. 42.

⁴⁹⁸ [OKZ1:3], p. 279.

⁴⁹⁹ *Ibidem*, p. 294.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 292.

son environnement, avant le clivage de la conscience, exprimé par la métaphore de la « feuille naissante sur le grand arbre immortel de l'empereur ». ⁵⁰¹

Dans la seconde partie du récit, l'assimilation de sa nouvelle condition de militant de droite adorateur de l'empereur à cet état originel, sinon de fusion à l'environnement, au moins de libération de la conscience de soi intériorisant le regard de l'autre, est encore plus évidente. Ainsi, en lisant la présentation que fait de lui la revue de son parti, l'adolescent est bouleversé de constater que celle-ci correspond parfaitement à l'idée qu'il se fait de lui-même, « c'est la première fois que ça m'arrive, à part quand j'étais tout petit et heureux. Je pensais qu'il n'y avait vraiment aucune chance pour que ça arrive à nouveau, surtout depuis que je suis possédé par cette saloperie de démon de la conscience de soi » ⁵⁰². Bien entendu, cette sensation d'accord complet entre la conscience qu'il a de lui-même et l'image que lui renvoie l'extérieur provient du fait qu'il s'efforce de mettre en conformité ses actes et ses pensées par rapport au modèle éminemment caricatural que lui propose la *doxa* du parti. Il n'en reste pas moins que ce conformisme crée chez lui l'illusion d'une transparence totale de la conscience qui le renvoie à un état primitif de l'enfance, synonyme de « bonheur », qui justifie d'autant son entreprise de remodelage.

Il est fascinant de constater que ce lien à l'empereur le ramenant au stade de l'Imaginaire indifférencié se manifeste par la même sensation d'harmonie avec la nature qui habitait les deux récits « pastoraux » précités. Ainsi, après avoir écouté le chef du parti discourir sur un jeune patriote s'étant suicidé peu après la capitulation du Japon, l'adolescent reçoit-il la « révélation » (autrement dit, il se convainc) qu'il devra en faire de même, alors que les poèmes du jeune patriote lui donnent l'illusion d'entendre « cette voix de tristesse, pure et juvénile, comme une douce herbe aux bourgeons bleu pâle entre deux majestueux rochers » ⁵⁰³.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 303.

⁵⁰² ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 29.

⁵⁰³ *Ibidem*, p. 28.

Sa visite sur les lieux du suicide rituel ne dépareillerait pas dans l'un des deux récits cités plus haut.

将校家族の幼稚園の遊び場になっているらしい自刃現場で、平和な音楽 と花かざりにかこまれて金髪の幼い子供たちが遊びたわむれていた、おれは寛容な優しい気特になっていたのもので、その愛らしい外国人の 子供らの幸福が楽しかった、夏の終りの快活な[空]の清らかな陽の光が独りぼっちのおれの微笑と、青い芝生にまいた水の銀色のしずくと、そこに遊ぶ金髪の子供のびくびく動きまわる小さな肩とを照していた。

Le lieu du suicide était visiblement devenu l'aire de jeu de l'école maternelle réservée aux familles des officiers. De jeunes enfants blondinets y jouaient, parmi les jardinières de fleurs et une musique relaxante. Je me sentais d'humeur indulgente et aimable, et je prenais plaisir au bonheur de ces enfants étrangers si mignons. La lumière pure du soleil dans le ciel allègre de cette fin d'été éclairait mon sourire de solitaire, les gouttes d'eau argentées qui piquetaient la pelouse verte, et les frêles petites épaules palpitantes des enfants blonds qui y jouaient.⁵⁰⁴

C'est par l'intermédiaire de ce spectacle bucolique que l'adolescent, dans sa rêverie, s'identifie au jeune patriote suicidé dont le sang a coulé au même endroit. L'idéal de pureté auquel il s'astreint est ainsi constamment assimilé à l'innocence enfantine. C'est d'ailleurs enfermé après son acte en présence de jeunes délinquants, quand il se souviendra dans un moment de panique de ce que ces « sales gosses »⁵⁰⁵, déchus de leur statut d'innocents, faisaient subir au frêle enfant qu'il était, qu'il prendra la décision définitive du suicide.

De fait, plus le jeune homme croit se rapprocher de la « volonté » de la figure impériale idéalisée qu'il porte en lui, plus il tend à cet état d'harmonie avec l'environnement naturel et humain que décrivait le « temps mythique » des récits pastoraux. Et comme l'adolescent s'identifie également à la princesse impériale, roturière promise à un Dieu qui ne manquera pas d'enfanter, c'est par l'intermédiaire du motif de la grossesse, jamais aussi positivement développé qu'ici dans toute l'œuvre d'Ôé, que se manifeste cet état d'ouverture à la nature. Le

⁵⁰⁴ *Ibid.*

⁵⁰⁵ *Ibid.*, p. 45.

jeune homme se considère en effet en « gestation » de l'acte meurtrier qui doit sceller son « mariage divin »⁵⁰⁶ et lui permettre de se rapprocher encore de l'empereur qui le féconde, mais aussi, plus fondamentalement, en gestation de lui-même, qui (re)naîtra par cet acte en tant que fils de l'empereur. Il vit cette période de gestation, à l'été 1960, en tant que travailleur saisonnier dans une ferme tenue par un militant d'extrême droite, conformément au parcours de son modèle Yamaguchi. Il est intéressant de voir l'importance qu'Ôé accorde à cet épisode rapporté dans la presse comme tout à fait anecdotique. Ainsi relate-t-il ses activités.

おれたちは農耕の 時をおくりながら夕暮の羊のように静かに柔順にある一瞬を待ちのぞむ。
そして額に湧きおこり自然にまた乾せさる汗、足指のやわらかな筋目とふくらみを汚し、同時に清めてもいる泥、熱い筋肉の雪のようにつもる疲労、空の太陽に優しく見張りをうけ、大地の裸の 肉体のようにあらわな土に懐しく受けいれられ、はやりたたず虚無的にもならず、墓場のために用いられることもある土の奥に柔らかくみずみずしい人間そのもののように脆い種を播いて冬を越す信頼感、芽ぐみ実のり熟する大運動の軌道の成長感、それらすべてを頭上にいただき胸中に充実させて働く農夫的生活のなかで、おれたちは待ちのぞんでいた天からの声□さあ、おまえはもう充分だ、行け！□を聴く、そしてその瞬間、おれたちはすべてを放棄して、排卵後の鮭のように身軽に、まっしぐらに行く！

On travaillait la terre en attendant bien sagement, bien tranquillement notre *moment*, comme des moutons le soir. Et la sueur qui perle sur le front et sèche naturellement, la boue qui salit et purifie à la fois les tendres articulations et la chair des orteils, la fatigue qui tombe comme la neige sur les muscles chauffés à blanc, sous la garde bienveillante du soleil dans le ciel, accueilli comme aux origines par la terre à nu, comme le corps dénudé du sol, sans hâte et sans idées noires. Planter dans cette terre, parfois utilisée comme cimetière, des graines fragiles et fraîches, frêles comme l'homme lui-même, avec la confiance qu'elles passeront l'hiver, dans la croissance miraculeuse du grand cycle qui va du bourgeon au fruit mûr, dans cette vie de paysans qu'on vit en travaillant, en gardant et en faisant fructifier dans son cœur tout cela, on finit par entendre la voix céleste tant attendue : « Allez, ça suffit. A présent, va ! », et à cet instant, on abandonne tout, et léger comme le saumon après la fécondation, on fonce droit devant !⁵⁰⁷

⁵⁰⁶ *Ibid.*, p. 26.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 28.

また芦屋丘農場でおれは家畜飼育の仕事をまかせられて果樹園の仕事のつぎの二週間でそれにあてたが、家畜小屋でおれに最も深い印象をあたえたのが、妊娠している牝たちだった。妊娠していたのは牛一頭と豚一頭、そしてこれは家畜小屋の外の陽かげの藁の上に寝そべっているのだが一頭の土佐犬だった。おれは妊娠している獣が、のろのろと動くことしかせず、おちついており、ある種の大いなる諦めとでもいうべき慈愛にみちた平穏な眼をもち、陽光のようにうしろめたさのない倦怠を躰いちめんから放射しているのを見ると感動を深く躰にも精神にも感じた。そしてまたおれは、おれ自身が、この妊娠した獣らとおなじ特徴を示しはじめているのをも感じていたのだ、鈍重なほど穏やかにおちつき、転んで流産するのを惧れて土地を踏みしめ踏みしめ歩き、やがてきたるべき出産の苦痛と喜びとを静かに予感して独り母性の微笑みをたたえている、そしてなお、首分の手足、胴、頭のすべてをいとおしんでいる□□

だからといっておれは、自分がいかなる果実を成熟せしめているか、いかなる胎児を妊もっているか、はっきり具体的に知っていたわけではないのだ。しかしおれは、芦屋丘農場の主、松岡源五郎氏が愛蔵していた古仏のように曖昧な、しかし明確であることはまさにあきらかな微笑を、いわば恒常微笑を、あまり敏感に表情をあらわさなくなった日灼けの激しい顔にうかべて出産を待っていたのだ。なぜなら啓示はすでにあきらかだったし、やがて□さあ、おまえはもう充分だ、行け！□という声がおれを見舞うだろうことがきわめてあきらかに予感されていたからである、すべての妊娠した生命体がそうであるにちがいないように...□□

A la ferme, je me suis aussi occupé des animaux durant deux semaines, après en avoir fini avec le verger. Dans l'étable, ceux qui m'ont fait la plus forte impression, c'était les femelles enceintes. Il y avait une vache, une truie, et dehors, sur la paille, une chienne bâtarde qui somnolait à l'ombre. Les bêtes enceintes ne se déplacent que très lentement, elles sont très calmes, elles ont un regard placide, plein de bonté, comme totalement résigné, et de tout leur corps émane une lassitude sans nuances, comme de la lumière du soleil. Quand je les regardais, une profonde émotion envahissait mon corps et mon esprit. Et là encore, je sentais que je commençais à montrer les mêmes signes que ces bêtes. J'étais d'un calme paisible, presque bovin, je marchais d'un pas lourd et égal, comme si j'avais peur de tomber et de faire une fausse couche, avec aux lèvres le sourire maternel particulier de qui attend tranquillement la douleur et la joie de l'accouchement à venir, tout en prenant soin de ses membres, de son corps et sa tête...

Pour autant, je ne savais pas clairement quel était le fruit que je faisais mûrir, quel était l'embryon que je portais en moi. Mais j'attendais simplement la naissance, avec sur mon visage brûlé par le soleil, qui ne laissait plus guère apparaître d'émotions, ce sourire permanent, à la fois vague comme celui d'un vieux bouddha et d'une netteté parfaite, que

Matsuoka Gengorô, le propriétaire de l'exploitation, aimait tant. Car la **révélation** s'était déjà donnée clairement, et j'avais le net pressentiment qu'une voix allait bientôt m'appeler : « Allez, ça suffit. A présent, va ! », dira-t-elle, comme à tous les êtres vivants qui attendent d'enfanter...⁵⁰⁸

L'adolescent, qui s'est lié d'amitié avec une jeune femme enceinte, se sent inclus avec elle et les animaux de la ferme, avec qui elle prétend pouvoir « communiquer cœur à cœur », dans le « cercle solidaire » des êtres vivants en attente d'enfanter.⁵⁰⁹ Communication pré-langage qu'il entretenait déjà, bien avant sa conversion, avec le chat de gouttière qu'il « apprivoisait », le seul contact direct qui les reliait consistant pour lui à lui faire boire directement sa salive. Après son meurtre, son processus régressif se poursuit : dans sa cellule, il imagine que les gardes le comprennent instinctivement, comme « des nouveaux nés », se remémore ses jeux d'enfant qu'il revit dans la « verte vallée » de son âme⁵¹⁰, lui qui avait déjà assimilé sa conversion idéologique à une fuite « dans la vallée étincelante de rose du culte de l'Empereur »⁵¹¹. S'il se rappelle le livre d'illustration qui le fascinait enfant, l'histoire d'un phoque faisant le tour du monde pour retrouver la terre de ses origines, c'est avec le souvenir de la « sensation de résignation » qui accompagnait la lecture, alors qu'il savait qu'il n'aurait jamais l'occasion de faire un tel voyage.⁵¹² L'empereur lui aura offert cette aventure, qui le fait remonter toujours plus loin, dépassant même l'enfance pour atteindre ce point d'origine fusionnel vers lequel tendait l'univers mythique au temps infini décrit dans les récits pastoraux. Ainsi, les derniers moments précédant le suicide du jeune homme le voient imaginer sa mort comme une telle réunification au Tout.

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 29.

⁵⁰⁹ *Ibid.*, p. 31.

⁵¹⁰ *Ibid.*, p. 40.

⁵¹¹ *Ibid.*, p. 23.

⁵¹² *Ibid.*, p. 41.

(...)おれは天皇陛下の永遠の大樹木の柔らかい水色の新芽の一枚だ、(...)おれの右翼の城、おれの右翼の社、それは永遠に崩れることがない、おれは純粹天皇の、天皇陛下の胎内の広大な宇宙のような暗黒の海を、胎水の海を無意識でゼロで、いまだ生れざる者として漂っているのだから、(...)おれは宇宙のように暗く巨大な内部で汐のように湧く胎水に漂よう、おれはビールスのような形をすることになるだろう。

Je suis un bourgeon fraîchement éclos, tendre et bleuté, du grand arbre éternel de Sa Majesté Impériale (...). Mon château de droite, mon sanctuaire de droite, ils ne s'effondreront jamais. Parce qu'à présent je flotte, *pas encore né*, zéro et inconscient dans l'océan amniotique de Sa Majesté Impériale, dans l'océan sombre comme un grand cosmos de l'utérus de l'*empereur pur*. (...) A l'intérieur sombre et vaste comme l'univers je dérive au fil du jaillissement des vagues de liquide amniotique, et ma forme sera celle d'un virus.⁵¹³

Il ne s'agit pas ici de démontrer que ce jeune homme s'engage et se perd dans l'extrémisme parce qu'il obéirait simplement à un désir nostalgique, conscient ou inconscient, de régression utérine. Il est certain que des causes bien plus concrètes l'animent, dont nous avons déjà évoqué certaines alors que d'autres sont encore à développer. Il est néanmoins signifiant que l'expression du processus mental d'identification à la cause qu'il a embrassée et de la plénitude qu'il lui procure partage tant de similitudes avec celle de l'univers mythique de l'enfance que l'on retrouve dans les deux écrits précités. Il est probable que l'auteur ait été conscient de cette proximité, lui qui met dans la bouche de son personnage, au sujet de sa vie à la ferme, le mot « pastorale » (牧歌的)⁵¹⁴ qu'il employait lui-même pour désigner *Shiiku* et *Memushiri ko.uchi*⁵¹⁵. Comme il l'a exprimé à de nombreuses reprises au fil des essais que nous avons cités en première partie, le mythe impérial est une composante indissociable de son enfance, et l'on peut donc supposer que la tentative de toucher au plus près de celui-ci à laquelle il se livre dans *Seventeen* l'associe forcément à celle-la, comme ce sera d'ailleurs le

⁵¹³ *Ibid.*, p. 46-47.

⁵¹⁴ *Ibid.*, p. 32.

⁵¹⁵ ÔE K., [Warewa no jidai et moi-même] 「『われらの時代』とぼく自身」, [Solennel funambule] 『厳肅な縄渡り』, *op. cit.*, p. 242.

cas dans les autres romans à travers lesquels il tentera de traiter directement de la question du système impérial (*Mizukara waga namida o nuguitamau hi*⁵¹⁶, *Suishi*).

Vu sous cet angle, on peut bien plutôt considérer *Shiiku* et *Memushiri ko.uchi* comme des anomalies, dans le sens où ce sont les seuls récits d'enfance d'Ôé inscrits dans le contexte de la guerre qui ne soient pas dominés par la présence surplombante de la figure impériale, remplacée en quelque sorte par le mythe primitiviste cristallisé autour de la figure du noir dans *Shiiku*, et de la communauté anarchiste des innocents dans *Memushiri ko.uchi*. Même s'il ne l'entendait pas dans ce sens, c'est bien plutôt ainsi qu'il faudrait saisir l'idée de Kataoka Keiji selon laquelle « dans ces deux récits, Ôé a fait entrer l'après-guerre dans la guerre »⁵¹⁷. Leur hypothèse de conte de fée, ce « il était une fois » sanglant qui accompagne l'ouverture de *Memushiri ko.uchi* de manière si provocante (« C'était le temps des assassins »⁵¹⁸), et qui ouvre au cœur de la guerre une parenthèse enchantée expurgée du poids du mythe impérial, n'en serait que plus belle.

Mais l'âge d'or mythique de l'enfance est déjà, dans ces deux récits, une bulle à la fois intemporelle et précaire formée par un bref reflux de la « longue inondation »⁵¹⁹ de la guerre, qui revient finalement l'éclater. L'enfant de *Shiiku* contemple sa main déchiquetée d'« agneau né avant terme »⁵²⁰ et redécouvre la réalité sanglante de la guerre des adultes. La situation de son homologue de *Memushiri ko.uchi* est plus ambiguë, puisqu'il choisit finalement de refuser leurs compromissions pour fuir, et termine bête traquée fuyant dans la forêt, en créature monstrueuse, qui sait l'innocence perdue mais refuse de rejoindre les coupables. Ce retour de

⁵¹⁶ ÔE K., *Le jour où il daignera essuyer lui-même ses larmes* 『みずから我が涙をぬぐいたまう日』 (1972), in [OKZ2:3]. Traduction par Marc Mécréant in *Dites-nous comment survivre à notre folie*, *op. cit.*

⁵¹⁷ KATAOKA K., [Ôé Kenzaburô~] 『大江健三郎論~』, *op. cit.*, p. 105.

⁵¹⁸ [OKZ1:1], p. 204. Ôé emprunte ce trope à Rimbaud, peut-être par l'intermédiaire du *Sursis* dans lequel il désignait déjà la seconde guerre mondiale. Cf. SARTRE J.-P., *Le sursis*, *op. cit.*, p. 859.

⁵¹⁹ [OKZ1:1], p. 204.

⁵²⁰ [OKZ1:1], p. 133.

la guerre mais surtout du mythe impérial au cœur de l'enfance fait d'*Okuretekita seinen* une fable bien éloignée de ces deux récits, alors qu'elle s'ouvre sur le même contexte : l'enfance dans une vallée perdue durant la guerre. Mais le temps du mythe est terminé : infecté par la mort du père et l'idéologie impériale, il est définitivement brisé par la clôture de l'Histoire. Le 15 août 1945 détruit le rêve glorieux de mort volontaire qui soutenait l'imaginaire de l'enfant au même titre que la nature supportait ceux des récits précédents. Ici, elle est menaçante, carnassière, et ne recèle que les cadavres de pendus. Les adultes d'*Okuretekita seinen* imposent le même type de révisionnisme que ceux de *Memushiri ko.uchi* (passer sous silence un massacre), mais ce n'est plus pour cela que l'enfant fuit : il veut entrer en résistance contre les Américains, continuer à tout prix cette guerre magnifique qui seule donnait un sens à sa vie et à sa mort. On entre alors dans un mythe d'un tout autre genre : une mystification.

Tel est bien l'effet de miroir qui renvoie *Seventeen* et *Okuretekita seinen* aux deux œuvres « pastorales » : Les obsessions de l'empereur et de la guerre conditionnent celles de l'enfance mythifiée, et *vice versa*. Car la condition qui avait offert aux enfants de *Shiiku* et de *Memushiri ko.uchi* l'occasion de vivre l'harmonie du mythe et d'acquérir leur identité en la perdant ou en refusant de participer à son meurtre, c'est l'anormalité de la guerre au nom de l'empereur.

C'est seulement contre, tout contre celle-ci que se forme la bulle heureuse de l'enfance, c'est seulement contre ou en vertu de ce qu'elle représente que les jeunes héros ont pu acquérir leur identité, c'est au nom de l'empereur que l'adolescent de *Seventeen* la retrouve, c'est parce qu'il ne vit que dans la nostalgie de la guerre perdue que le *jeune retardataire* échoue à donner un sens à sa vie.

En son absence, le monde est privé de mythes, bons ou mauvais, et la réalité est trop grise pour que l'on se batte pour elle. Expulsés de l'enfer paradisiaque de la « guerre sainte », les

jeunes personnages d'Ôé errent en quête du parfait miroir dans lequel ils se verraient enfin exister, mais il est brisé, ils sont nés trop tard et désormais prisonniers de cette conscience malheureuse, cherchent d'autres mirages. Arrêtons-nous à présent sur ces mirages et ce qu'ils recouvrent, à commencer par celui qui mime l'original, la guerre.

2/ Pour une belle guerre.

Attardons-nous d'abord sur la présence de la guerre dans *Shiiku* et *Memushiri ko.uchi*, qui sont les premières œuvres d'Ôé à traiter de la question. Comme nous l'avons écrit plus haut, l'univers mythique de bonheur et d'harmonie décrit dans ces œuvres n'est rendu possible et précieux qu'en vertu de la présence, d'abord voilée puis de plus en plus violente, de la guerre.

Comme l'écrit Philippe Forest, la vallée paradisiaque de *Memushiri ko.uchi* est aussi un tombeau, une fosse commune, une prison à ciel ouvert, et de même que l'Algérie de Camus dans *La peste* était la France de l'occupation, la vallée d'Ôé est aussi le Japon de la capitulation⁵²¹.

En effet, la guerre et la trahison des adultes ne sont jamais bien loin. Quand le héros de *Memushiri ko.uchi* tente de rameuter le médecin du village pour soigner son amie mourante, celui-ci le menace et refuse de se déplacer. Et comme l'écrit Noguchi, « à tout paradis sa chute »⁵²², puisque les adultes reviennent et contraignent les enfants, sous la menace des coups et contre la promesse de nourriture, à la même lâcheté, les forçant à faire comme si rien ne s'était passé. La lâcheté imposée, de même que la violence meurtrière vue et subie de la main des adultes par l'enfant de *Shiiku*, constituent autant de rites de passage qui viennent mettre fin à la fête et les intégrer au monde des adultes, entraînant la perte de l'innocence.

⁵²¹ FOREST P., *Ôé Kenzaburô - Légendes d'un romancier japonais*, op. cit., p. 28-30.

⁵²² NOGUCHI T., [Aboiements, hurlements, silence~] 『吠え声・叫び声・沈黙~』, op. cit., p. 188.

Shibata Shôji distingue cette violence infligée par les adultes de la violence survenant dans l'intervalle de leur absence. Celle-ci, certes omniprésente (la chasse, les bagarres, etc.) est une violence « primitive », « hors idéologie », une « sauvagerie » inhérente à la fête dionysiaque.

523

On trouve, au début de *Shiiku*, cette phrase : « Loin, dans les villes, c'était la guerre. Lointaine, grandiose, légendaire et minable »⁵²⁴. Pour Shibata, l'épidémie qui frappe le village de *Memushiri ko.uchi*, c'est bien elle. « Les adultes fuient (capitulent), les enfants restent pour se battre, héroïques. »⁵²⁵ En effet, ils se battent pour survivre, et enterrent leurs morts. Les adultes (les soldats) refluent des zones conquises, mais à présent, l'épidémie (les G.I's) arrive au village (au Japon), et les innocents doivent faire avec.

La métaphore peut être filée assez loin : Forest lit voit la trahison des adultes après-guerre dans le fait qu'ils confient ici aux jeunes le soin d'ensevelir (d'oublier) les morts, tout en leur confisquant le pouvoir.⁵²⁶ Une idée déjà prégnante dans *Shisha no ogori*.

Ainsi les enfants paient-ils les crimes commis par les aînés, le pire d'entre eux étant de leur avoir légué un monde semblant sans avenir, comme s'en désoleront les personnages des autres récits parus à cette période.

Pourtant, Shibata rappelle que c'est bien le danger, l'héroïsme du jeune héros de *Memushiri ko.uchi* qui lui « confère son moi ». Images d'un « romantisme à l'occidentale, (...) d'un héros enfermé mais qui se réalise en résistant »⁵²⁷. Certes, quand les adultes reviennent, il redevient l'enfant sans force qu'il était, mais conserve son identité fraîchement acquise en restant rebelle jusqu'au bout, fuyant vers la forêt. C'est aussi la situation limite d'enfermement, de résistance

⁵²³ SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 34.

⁵²⁴ [OKZ1:1], p. 104. (Tr. modif.).

⁵²⁵ SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 76.

⁵²⁶ FOREST P., *Ôé Kenzaburô - Légendes d'un romancier japonais*, *op. cit.*, p. 30.

⁵²⁷ SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 79.

à la famine et à l'épidémie, dans laquelle le petit groupe d'innocents doit se « serrer les coudes » pour survivre qui génère les sentiments d'amitié et de solidarité (« chapitre V : L'entraide de ceux qu'on a abandonnés »⁵²⁸) auxquels rêvent tant les héros citoyens des autres œuvres de la période.

Ainsi, le récit illustre bien « les deux désirs contradictoires d'Ôé tels qu'ils apparaissent dans ses premières œuvres : démocratie (le résistant, isolé, devient le moteur déviant de la rébellion), et héroïsme », qui est aussi désir de reconnaissance. Mais « pour être reconnu, il faut être validé par les autres, et pour ce faire, il faut que l'action soit conforme au *statu quo* »⁵²⁹, et de ce fait, incompatible avec l'idée du rebelle. Ambivalence encore, que vient souligner à son tour Kataoka. Pour lui, le but de ces deux œuvres est avant tout de transposer dans le contexte de la guerre les idéaux de solidarité et de résistance qu'Ôé rattache à la démocratie. Il amène donc la démocratie dans la guerre, mais ce n'est possible que sous forme de fable, car cela nécessite une « distorsion ». Ainsi, dans *Shiiku* et *Memushiri ko.uchi*, la solidarité entre innocents fonctionne-t-elle « sur la base d'une résistance à ceux qui ne le sont pas ». Distorsion, car « pour le peuple, les idées de "solidarité" et de "résistance" étaient alors du côté de la guerre »⁵³⁰, et l'étonnante discussion dans *Memushiri ko.uchi* entre les enfants résistants et le soldat déserteur – adulte mais intégré de par sa marginalité dans leur communauté d'innocents –, qu'ils accusent de lâcheté, montre bien cette ambiguïté. Au même titre que leur fascination, homo-érotique pour les soldats chargés de le retrouver, ainsi que pour le meurtre en général. Ôé arriverait à « plaquer sur le même support sa fascination guerrière pour l'héroïsme et son pacifisme », et Kataoka s'interroge sur les raisons qui l'ont poussé à une telle construction, « s'il a eu besoin de faire cela, écrit-il, c'est que la honte et le conflit intérieur devaient être profonds »⁵³¹. Les essais cités en première partie rendent bien

⁵²⁸ [OKZ1:1], p. 247.

⁵²⁹ SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 81.

⁵³⁰ KATAOKA K., [Ôé Kenzaburô~] 『大江健三郎論~』, *op. cit.*, p. 113.

⁵³¹ *Ibidem*.

compte d'un tel conflit, de même que le contraste saisissant entre la tonalité de ces deux récits et celle de toutes les autres œuvres de la période.

Ainsi, quand Noguchi cite Ôé: « j'ai mis dans ces récits toutes mes impressions d'enfance, et c'était un pur plaisir », c'est pour conclure que leur fête fut aussi pour lui un rite de passage à l'âge adulte, une sorte d'adieu nostalgique à une enfance rêvée avant de se retourner vers le présent de la forêt tokyoïte⁵³². Comme l'auteur l'écrira au sujet d'*Okuretekita seinen* qui traite de ce passage : « dans la première partie d'*Okuretekita seinen*, j'ai voulu montrer que le monde de *Memushiri ko.uchi* m'était désormais inaccessible »⁵³³.

Inaccessible, car c'est l'état de conscience particulier de l'enfance, encore libre du « poison de la haine de soi », qui permettait à ces jeunes gens, via leurs sens et leur regard, de transformer le village bouseux perdu dans l'œil du cyclone en théâtre mythique de guerres microcholines. Cet univers romantique vécu sans façons par les enfants des deux récits, il est inaccessible par nature aux héros adolescents, prisonniers de leur obsession à le penser.

Alors que *Shiiku* propose ainsi une manière de prologue aux autres nouvelles de la période en montrant la sortie de l'âge d'or de l'enfance, et l'entrée dans l'univers de compromission et de déni de responsabilité qui bordure l'horizon des adolescents citadins de ces dernières, *Memushiri ko.uchi* offre la perspective très différente d'une auto-affirmation dans la résistance. Sans impliquer directement son personnage dans des combats qu'il ne peut que rêver, Ôé lui offre une chance de vivre l'excitation, la solidarité, le danger et finalement l'expérience-limite de vie et de mort à la guerre auxquels les jeunes gens des œuvres ultérieures rêveront tant, et de plus, le place *a priori* dans la position éthiquement conforme du résistant. Il est le seul personnage à qui cette chance est donnée, et elle ne pouvait l'être

⁵³² NOGUCHI T., [Aboiements, hurlements, silence~] 『吠え声・叫び声・沈黙~』, *op. cit.*, p. 188.

⁵³³ *Ibidem.*

que sous cette forme assez distordue pour se justifier moralement et ne pas entrer en contradiction avec les idéaux pacifistes de l'auteur. Les personnages suivants, à commencer par le *jeune retardataire* qui vit pourtant des expériences très similaires, ne seront plus tant poussés par une forme épurée de romantisme que par son versant actualisé de l'*ironie romantique*, ce désir d'adéquation entre l'âme et l'action du retardataire conscient de l'être qui, pour reprendre Lukács, « saisit non seulement ce que cette lutte a de désespéré, mais ce que sa cessation a de plus désespéré encore, le bas échec que représente le fait de s'adapter à un monde pour qui tout idéal est chose étrangère et, pour triompher du réel, de renoncer à l'irréelle idéalité de l'âme. »⁵³⁴

Il serait prétentieux de chercher à proposer ici une définition d'un concept aussi fuyant et polysémique que celui de « romantisme » pour démontrer dans quelle mesure les récits d'Ôté correspondent ou s'éloignent d'un mouvement (de sensibilités et d'idées) dont notre modernité est loin d'avoir scellé les contours, et encore plus loin d'avoir dépassé les enjeux.⁵³⁵ Bornons-nous donc à recenser brièvement les « états d'âmes » qui formaient le soubassement des « théories et techniques » de la création artistique romantique au moment de sa cristallisation, dans la première moitié du dix-neuvième siècle⁵³⁶. Ces états d'âme, ce sont « l'insatisfaction du présent et la quête d'autre chose », « l'ennui de la vie », la mélancolie de ceux qui vivent après la « grande coupure » d'une guerre ou d'une révolution, « perpétuels exilés de l'intérieur, martyrs, non sans fierté, de leur aliénation » pour qui « la vie ne peut être vécue que si elle est agrandie par la contemplation de mythes. » Parmi les thèmes favoris du romantisme qui nous intéressent plus particulièrement, on peut citer celui de « la prison, réelle

⁵³⁴ LUKÁCS Georg, *La théorie du roman* (1920), Gallimard, collection Tel, 1968, p. 81.

⁵³⁵ « Il y a aujourd'hui, décelable dans la plupart des grands motifs de notre "modernité", un véritable inconscient romantique ». LACOUE-LABARTHE Philippe, NANCY Jean-Luc, *L'absolu littéraire – Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Seuil, collection Poétique, 1978, p. 26.

⁵³⁶ Les citations de ce paragraphe sont extraites de : PEYRE Henri, ZERNER Henri, article « Romantisme », in *Encyclopaedia Universalis 2009*, édition digitale DVD-ROM, 2009.

ou symbolique ». Enfermés dans le « cachot » de « l'univers » ou de « leur moi », les romantiques voudraient « s'identifier aux primitifs, aux sources et aux arbres (...), aux peuples d'une plus jeune humanité ou à ceux des âges à venir. » Leur « évasion » peut être « celle des voyages, dans lesquels ils se fuient eux-mêmes », lorsqu'ils ne rêvent pas au « paradis perdu de l'enfance, et de l'enfance de l'humanité. » Il n'est pas un seul de ces « états d'âme » ou de ces « thèmes » que nous n'ayons déjà rencontrés (y compris en essais), ou que nous ne nous apprêtions à rencontrer, dans les œuvres romanesques d'Ôé. Parmi ceux-ci, le plus prégnant est sans conteste la nostalgie et l'idéalisation du grand récit de la guerre, dont l'obsession gouverne ceux qui sont nés trop tard pour la faire. C'est à cette nostalgie de la guerre qu'il convient de nous intéresser à présent.

Dans *Okuretekita seinen*, la guerre, cette « hypothèse mythique »⁵³⁷, est indissociable de la perspective de la mort et du système impérial au nom de laquelle elle acquiert sa valeur héroïque. Dans le système éducatif tel qu'il apparaît dans le roman, celui des écoles nationales, la perspective de la guerre et de la mort au nom de l'empereur apporte à l'enfant une voie de réalisation et de reconnaissance de soi par la communauté rassemblée sur les valeurs de l'idéologie impériale. Pour l'enfant qui vient d'assister à la mort subite de son père⁵³⁸, cet enjeu est encore décuplé : la figure impériale, l'idée d'un sacrifice suprême au nom de la nation qu'elle symbolise, permettent de transcender la peur de la mort en lui donnant un sens nouveau. Dans ces conditions, l'idée d'une mort héroïque au nom de l'empereur qui viendrait couronner une existence autrement fade et inutile en vient à supplanter, dans le roman, celles d'une reconnaissance de soi par la communauté au travers de l'héroïsme du combattant, d'une inclusion dans une communauté solidaire unie par la conscience d'un destin et d'un

⁵³⁷ NOGUCHI T., [Aboiements, hurlements, silence~] 『吠え声・叫び声・沈黙~』, *op. cit.*, p. 128.

⁵³⁸ De très nombreuses expériences vécues par l'enfant dans le roman recourent celles qu'Ôé affirme, dans ses essais, avoir vécues. Le roman est en effet présenté par l'auteur comme une « autobiographie romancée ». ÔÉ K., [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 17.

péril commun, et d'une opportunité de se sentir exister à travers l'expérience-limite du danger. La guerre est le lieu de mobilisation le plus pur de ces sentiments, qui se retrouveront parfois séparément et de manière dégradée dans d'autres obsessions animant les personnages des œuvres de la période, que nous traiterons plus loin.

Accepter de risquer sa vie par devoir, au nom de la croyance qui rassemble la communauté, est donc le moyen le plus sûr pour s'affirmer en tant qu'homme. Hegel déjà avait théorisé cette idée : posant que le désir constitue et révèle l'homme à lui-même, il considère que le désir humain se sépare du désir animal dans la mesure où ce dernier relève d'un désir de conservation de sa vie. « Le désir humain doit donc l'emporter sur ce désir de conservation. Autrement dit, l'homme ne "s'avère" humain que s'il risque sa vie en fonction de son Désir humain. C'est dans et par ce risque que la réalité humaine se crée et se révèle en tant que réalité ». C'est pourquoi « parler de "l'origine" de la Conscience de soi, c'est nécessairement parler du risque de la vie (en vue d'un but essentiellement non vital) »⁵³⁹. Mais Hegel, avant Lacan qui le réinterprétera, voit aussi que ce désir humain se fonde avant tout comme un rapport à l'autre : il en appelle en effet au désir de l'autre. « Désirer le désir d'un autre, c'est (...) désirer que la valeur que je suis ou que je "représente" soit la valeur désirée par cet autre (...). Autrement dit, tout Désir humain, anthropogène, générateur de la Conscience de soi, de la réalité humaine, est, en fin de compte, fonction du désir de la "reconnaissance". Et le risque de la vie par lequel "s'avère" la réalité humaine est un risque en fonction d'un tel Désir. » On retrouve alors la notion d'héroïsme et de devoir : « L'homme réalise et manifeste son humanité en risquant sa vie, ou tout au moins en pouvant et voulant la risquer, uniquement "pour la gloire" ou en fonction de sa seule "vanité" (...) ou du seul "devoir" »⁵⁴⁰. Alexandre

⁵³⁹ KOJEVE Alexandre, *Introduction à la lecture de Hegel* (1947), Gallimard, collection Tel, 1979, p. 14.

⁵⁴⁰ *Ibidem*, p. 497.

Kojève, dont nous reprenons ici la lecture de Hegel, ajoute une note précieuse sur cette question du devoir.

On n'agit qu'en fonction du devoir qu'on reconnaît. Mais le devoir qu'on reconnaît soi-même est toujours censé devoir être reconnu par les autres, qui doivent, par définition, reconnaître aussi la valeur de celui qui agit conformément à ce devoir. Vouloir agir en fonction de devoir, c'est donc en fait vouloir se faire « reconnaître ».

(...) Souvent l'être qui est censé « reconnaître » celui qui agit « par devoir », est Dieu. Ainsi, on peut *croire* en agissant qu'on veut être reconnu par Dieu seul. Mais en fait « Dieu » n'est que le « milieu social » substantialisé et projeté dans l'au-delà.⁵⁴¹

On peut dire que l'idée principale, qui constituera la véritable malédiction du *jeune retardataire* et de l'enfant Ôé avant lui, inculquée par les enseignants de l'école nationale sous le régime militariste, et transposition concrète de cette logique hégélienne, est que la seule croyance véritable est celle qui est digne que l'on meure pour elle. C'est l'absence d'une telle croyance dans le Japon d'après-guerre qui est à la source du malheur des personnages d'Ôé. Or, dans le système idéologique totalitaire du Japon militariste, cette croyance constitue le fondement et l'expression de la communauté nationale. Comme le dit l'enfant lui-même, il « existe en tant que Japonais » à travers l'empereur divinisé, parce qu'il est prêt à mourir pour lui, condition nécessaire et suffisante pour que la communauté toute entière le reconnaisse ainsi dans son identité de Japonais. En d'autres termes, l'identité se fonde par *inclusion* à l'échelle de la nation, et les autres qui la renvoient sont les ennemis extérieurs : ainsi l'enfant est-il « pris d'un sentiment d'amitié pour tous les non-Américains et non-Anglais de la Terre »⁵⁴². Mais la guerre finie, cette perspective de se réaliser positivement au sein de la communauté nationale disparaît. Les Japonais ne sont plus des soldats en puissance unis par la

⁵⁴¹ *Ibid.*, p. 498.

⁵⁴² [OKZ1:4], p. 27.

perspective d'une mort glorieuse au nom d'une valeur absolue qui n'est autre que la nation personnifiée et divinisée, mais simplement des hommes. Une fois ce « grand autre » disparu, il ne reste qu'à s'affirmer par différenciation (appartenance politique, richesse, origine, etc.), une forme vécue par l'adolescent comme très dégradée en regard de l'ancien modèle. Bien entendu, hors du système totalitaire, il n'existe plus aucune croyance assez fortement partagée pour qu'une mort en son nom soit unanimement considérée comme digne d'être glorifiée. Pire, l'idéologie dominante qui remplace l'ancien système totalitaire est fondée sur le respect de la pluralité des croyances, le relativisme culturel, le pacifisme, et l'idée même de se tuer pour elle semble alors une contradiction dans les termes. L'adolescent, renvoyé à la solitude et à la contingence par la fin de la guerre, tente d'en jouer les prolongations pour glorifier sa mort en profitant *in extremis* de ses derniers rayons, mais sa tentative de rejoindre une hypothétique rébellion s'achève lamentablement : enfermé en maison de correction, il n'a même pas la chance, dont bénéficiera l'auteur, d'investir la nouvelle idéologie des attributs de l'ancienne en profitant du nouveau système éducatif. A la place, à sa sortie, il « poursuit la guerre sur un autre terrain » et tente d'accéder à ce qu'il croit être l'équivalent de la reconnaissance communautaire maximale de l'ancien système : la domination politique. Mais tout comme la guerre réelle est bien loin de la vision mythique que les jeunes héros d'Ôé en ont, la lutte politique, si tant est que l'on puisse qualifier ainsi les péripéties grotesques du héros aux ordres du cacique conservateur qu'il courtise, et au sein de la cellule révolutionnaire dans laquelle il est attiré malgré lui, est un cloaque qui n'a rien de glorieux, et dont il est « évacué » avec ses propres blessures (addiction à la drogue, viol, meurtre) sans obtenir la plus petite fraction de ce qu'il était venu y chercher.

La comparaison entre la fiction de la guerre et ce qu'Ôé montre, dans ses œuvres romanesques, comme la réalité de l'action politique est éclairante. A travers la description

toujours foncièrement négative de l'action et du milieu politique, faits de marchandages, d'hypocrisies et de batailles de tranchées boueuses, épuisantes et marquées au coin de l'échec, ou au mieux de victoires si précaires et imperceptibles qu'elles résonnent comme telles, et ce quels que soient les idéaux pour lesquels elles se jouent, il faut lire la déception qui saisit les personnages comme sans doute leur auteur lorsqu'ils réalisent la distance proprement infinie entre leur vision mythique du combat pour leur croyance et la réalité de ce qu'il implique au niveau concret. Comme on l'a vu dans la première partie de cette étude, Ôé voit dans la Démocratie d'Après-guerre l'image inversée, éthiquement juste, du système impérial au nom duquel il avait été préparé à mourir. Ainsi, il retrouve dans le combat pour la démocratie les sentiments qu'il attribuait à la guerre au nom de l'empereur, jusqu'à la désillusion entraînée par la réalité des faits : le caractère insignifiant et apparemment stérile des manifestations, les échecs politiques et, surtout, la violence puis la mort. Il en va de même pour les personnages de ces premières œuvres, qui sont presque tous des déçus de l'action politique convaincus que la réalité n'offre plus de voie de réalisation. Leur déception est la même que celle du *jeune retardataire* dont ils semblent tous avoir partagé l'enfance : cherchant dans la politique la valeur absolue, le combat et la mort glorieuse au nom de la nation au travers desquels ils avaient été modelés, ils sont dépités de n'y découvrir qu'une lutte ingrate au nom de valeurs que l'histoire vient chaque jour un peu plus relativiser. Ôé offre d'ailleurs une nouvelle entièrement consacrée à ces déçus : *Kôtai seinen kenkyûjo*, dans laquelle un jeune homme est payé par un institut américain pour les interroger et consigner par écrit leurs frustrations⁵⁴³.

La seule perspective qui reste à ces déçus de l'action est de charger la première chimère venue des sentiments que leur inspirait le mythe déchu.

⁵⁴³ ÔE K., [Le centre de recherche sur la jeunesse en déroute] 「後退青年研究所」(1960), in [OKZ1:4].

Le premier à le faire, on l'a vu, est l'étudiant de *Miru mae ni tobe* pour qui les conflits opposant les peuples égyptien et vietnamien à leurs anciens maîtres occidentaux ont décidément tous les avantages : ces guerres éthiquement « justes » puisqu'elles visent à la libération des opprimés et correspondent ainsi à l'idéal démocratique de résistance des peuples au nom de leur droit à disposer d'eux-mêmes, offrent également l'occasion d'un soulèvement revanchard, par procuration, contre le pouvoir dominateur occidental qui « opprime » le Japon. Bien entendu, elles garantissent des liens de solidarité et des moments de frisson et de danger. En somme, des guerres aussi lointaines qu'idéales, et il n'est pas étonnant de voir les trois adolescents de *Sakebigoe* se précipiter, hystériques, à l'université du narrateur alors que le projet de construction du yacht sur lequel ils fondaient tous leurs espoirs est tombé à l'eau, pour y trouver la source de rumeurs d'engagement volontaire en Egypte. Ils font chou blanc comme Yasuo dans *Warera no jidai* qui lui aussi aura voulu croire à la rumeur⁵⁴⁴, mais n'en concluent pas moins que la persistance de celle-ci prouve bien que « tout le monde cherche à quitter le Japon »⁵⁴⁵. Pour eux, il est moins question de mort héroïque que d'aventures et de cette solidarité qui unit face au danger. Au début du roman, ils sont témoins d'un accident de moto et forcent un homme peu philanthrope, un adulte coupable de plus, à embarquer le futur mort dans sa « Benz » immaculée qu'il a si peur de salir. Le trio qui occupe le siège arrière, avec le motard à l'agonie, est aux anges.

僕らはは戦争からかえって行く四人組というところで、僕らの靴をぬらしている血は四人みんなの血だという気持ちにさえなるのだ。

On était comme une escouade de quatre soldats de retour de la guerre, et on avait même l'impression que le sang qui souillait nos chaussures était le notre à tous.⁵⁴⁶

⁵⁴⁴ Tout comme Ôé lui-même si l'on en croit les essais cités en première partie, p. 78 et 83.

⁵⁴⁵ [OKZ1:5], p. 77.

⁵⁴⁶ *Ibidem*, p. 9.

Mais quand le blessé meurt dans un rôle atroce et que le conducteur s'arrête, les trois guerriers autoproclamés se ruent hors du véhicule et fuient à toute vitesse. Le narrateur se convainc qu'il a senti, comme ses camarades, passer au moment fatidique la mort comme une « ombre noire », et cette idée lui glace le sang. « Je tremblais de peur à l'idée de crever, et quand j'y pensais, dit-il, mon corps d'adolescent me paraissait complètement inutile »⁵⁴⁷. Cette entrevue fortuite avec la mort lui inspire une réflexion au fil de laquelle l'auteur résume les préoccupations qui tracent les frontières du malaise de la jeunesse qui travaille alors ses personnages : entre le soulagement et le regret de la fin du grand récit de la guerre, et le mal être universel de l'adolescence fait de peur qu'elle s'achève et de regret envers les limites qu'elle impose au désir d'affirmation du moi.

確かに僕が子供だったころ戦争がおこなわれていた、それは異常と個性の時代だった。しかし、僕の頭のなかに実際に意識を備えた僕自身の種子が芽ぶいたのは衛生無害に殺菌されたデモクラシーの平和時代においてだった、権のようにのっぺらぼうな過去。そして僕の予感では、現在も未来もすべて権のような形のままあらわれては消滅しそうに思われた、しかもそのごく平穏な日常生活のなかで、僕は時々不意にすばやい恐怖にみまわれていたのである。それはどのような性質の恐怖だったのだろう、日常生活の平穏のくりかえしのかわりに、ある晴れた日、突然に、暴力、悲惨、別れ、屈伏の時がおとずれるという予感のもたらす恐怖だったのか？それとも逆に、老衰しての死の時まで、この日常生活のくりかえししかないということへの恐怖だったのか？あるいはただ、それが二十歳という《黄金の青春の時》のせいなのか、ともかく僕はたびたび、不意の恐怖に足をすくわれた。

Il est vrai que quand j'étais enfant, il y avait eu la guerre : c'était une époque extraordinaire et originale. Mais c'est à l'époque pacifique de la démocratie, stérilisée et inoffensive, qu'a vraiment germé dans ma tête le bourgeon de ma conscience ; dans ce passé plat comme une rame. Et j'avais le pressentiment que ça allait être pareil pour le présent et l'avenir, tout allait apparaître pour disparaître aussitôt, avec la même forme aplatie d'une rame. Pourtant, dans cette vie tranquille, j'étais parfois sujet à de foudroyants accès de terreur. D'où pouvait-elle bien venir ? De l'impression que soudain, un beau jour, la violence, le malheur, la séparation et l'humiliation allaient prendre la place de l'éternel recommencement paisible du quotidien ? Ou au contraire, était-ce la peur qu'il n'y ait, jusqu'au jour où j'allais mourir de vieillesse, rien

⁵⁴⁷ *Ibid.*, p. 10.

d'autre que la banalité de la vie de tous les jours ? Ou encore, était-elle caractéristique de ces vingt ans qu'on qualifie « d'âge d'or de la jeunesse » ? Quoi qu'il en soit, il arrivait bien souvent qu'une peur soudaine vienne me couper les jambes. ⁵⁴⁸

Dans *Okuretekita seinen*, un activiste d'extrême gauche invite le héros à prendre la place qu'il va laisser vacante dans son organisation, parce qu'il a décidé de partir en Egypte s'engager dans l'armée de Nasser. « Dans un port quelque part en route, à cause d'un accident stupide, il mourut d'une mort misérable et sanglante »⁵⁴⁹, conformément au sort qu'Ôé réserve alors aux tentatives d'auto-affirmation de ses personnages, dans la réalité ou leurs chimères. Le groupuscule d'activistes en question finira par torturer et faire violer le héros, qui en concevra une haine définitive pour ses semblables, à l'exception de son camarade candidat à la guerre.

わたしは北田善男については憎悪をかんじなかったものだ。それは北田善男がげんじつにアフリカの戦場へ出発した男であったからだと思う。わたしの友人たちの世代では、どこか未知の危険な場所へ《出発する》人間はきわめてまれだ。わたしたちの兄の世代では、たれもかれも不可解な戦場へ出発したというのに。北田善男は出発した。かれは現実に一票投じた。それだけでかれはわたしのように出発しなかった人間の批判を足の下に踏みつける資格をもっている。

Je n'éprouvais pas de haine envers Kitada Yoshio ; je pense que c'est parce qu'il était vraiment parti pour les champs de bataille d'Afrique. Parmi la génération qui était celle de mes amis, il était très rare que quelqu'un « parte » pour l'un de ces endroits inconnus et dangereux, alors que dans la génération de nos grands frères, tous, qu'ils l'aient voulu ou non, étaient partis pour les champs de bataille. Kitada était parti. Il avait voté, dans la réalité. Ne serait-ce que pour ça, il a le droit de rembarquer les critiques de tous ceux qui, comme moi, ne sont pas partis. ⁵⁵⁰

⁵⁴⁸ *Ibid.*, p. 12.

⁵⁴⁹ [OKZ1:4], p. 191.

⁵⁵⁰ *Ibidem*, p. 192.

La métaphore du vote réel pour exprimer le départ pour la guerre dit bien l'adéquation profonde entre ce que les personnages attendent des deux domaines, politique et militaire. Ainsi, donc, rêvent ceux qui ne sont pas partis. Mais qu'en disent ceux qui sont revenus ?

A la fin des années 1950, les vétérans susceptibles de croiser la route des jeunes personnages d'Ôé sont avant tout ceux de la guerre de Corée. L'ami coréen du *jeune retardataire* lui conte son expérience de guerre : formé par les Américains comme espion contre le Nord avec le secret espoir de le rejoindre, il réalise une fois sur place que la cause pour laquelle il combat « n'a aucune importance », que les hommes des deux camps combattent le même ennemi commun : « la guerre, cette gigantesque machine »⁵⁵¹. Il est rapatrié au Japon après avoir été blessé à la jambe par un soldat américain, jeune « poète » qu'il considérait comme son meilleur ami, revenu fou d'un bombardement après avoir vu les « arbres calcinés par ses bombes »⁵⁵², pour avoir refusé de violer après lui une cuisinière coréenne de l'âge de sa mère.

Darius, le jeune homosexuel américain qui héberge le trio de *Sakebigoe*, est revenu épiléptique de son séjour en Corée, où il a abattu en pleine rue, « dans une ville à l'écart des combats », un jeune civil coréen qui lui demandait « simplement de l'emmener à quelque part, Hong-Kong, Tôkyô, Hawaï, San Francisco »⁵⁵³. Pour le narrateur à qui Darius éprouve le besoin de se confesser après avoir été arrêté pour agression sexuelle sur mineur et relâché sous caution, cette « légende est bien plausible ». « Des chats aux orphelins, tout le monde dans la Corée en guerre rêvait d'être sauvé et emmené au loin (...) par les chevaliers de l'humanisme américain. (...) Malheureusement pour ce jeune homme, le soldat américain qu'il a trouvé était humain, trop humain, trop sensible à tout, trop effrayé de tout, et dans sa petite main frêle d'humain, serrait un pistolet au cran de sécurité dégage »⁵⁵⁴.

⁵⁵¹ *Ibid.*, p. 231.

⁵⁵² *Ibid.*

⁵⁵³ [OKZ1:5], p. 52.

⁵⁵⁴ *Ibidem.*

La distance ironique du rêve de la guerre à sa sordide réalité est encore plus nette dans *Warera no jidai*. Shigeru, le frère cadet de Yasuo, voue une admiration inconditionnelle à Taka, le Coréen avec qui il forme en compagnie de Kenji le trio de jazz des Unlucky Young Men, parce qu'il a participé à la guerre de Corée. Il est donc l'incarnation même de l'héroïsme et de la virilité que Yasuo attribuait aux jeunes appelés morts à la grande guerre patriotique. Il s'est « occupé de soldats qui ont tué des gens », il a « conduit un camion au milieu des champs de bataille près de Séoul », et pour Shigeru, il est « un homme entre tous »⁵⁵⁵. Aussi, l'ironie se fait-elle mordante lorsque le lecteur apprend que Taka est un inverti qui a rempli auprès des G.I's le même rôle que les femmes de réconfort⁵⁵⁶, et qui éprouve une peur panique à l'idée que ses petits camarades, pour lesquels il éprouve un brûlant désir, ne découvrent la vérité. Ainsi les vétérans reviennent-ils désabusés, impotents, pervers ou masochistes, sans décourager pour autant les rêves de gloire de leurs jeunes admirateurs. Si Taka et Darius leur soufflent le rêve d'un « objoie » (un camion, un yacht), petit royaume mobile qui matérialiserait leur amitié virile soudée par l'aventure et libérée des contraintes de la société, leur objectif personnel est de s'assurer la disponibilité du cheptel de viande fraîche que leur honte les empêche de courtiser directement.

Quand à ceux qui sont revenus de la grande guerre patriotique à laquelle rêvent les jeunes retardataires élevés dans l'espoir de s'y révéler ou d'y survivre, ils ne sont pas plus comblés. Certes, les jeunes vétérans de retour au village du *jeune retardataire* impressionnent encore les enfants de leurs histoires (mensongères) de mort programmée annulée au dernier moment par la fin des hostilités, au point que ces derniers en viennent à « jouer » leurs fables de décollages interrompus et de suicides rituels, désirés et abandonnés par grandeur magnanime

⁵⁵⁵ [OKZ1:2], p. 163.

⁵⁵⁶ 従軍慰安婦. Euphémisme désignant les prostituées mises à disposition de l'armée japonaise sur le front asiatique pendant la seconde guerre mondiale. Si certaines d'entre elles furent (plus ou moins) volontaires, d'autres, notamment de nationalité coréenne, furent enrôlées de force. Les demandes de réparations de ces dernières, formulées à partir des années 1980, ont généré de violentes polémiques.

envers les officiers qui les « supplient les larmes aux yeux »⁵⁵⁷ de se préserver pour l'avenir de la nation. Mais le disque se raie, eux-mêmes sont « en retard »⁵⁵⁸ et un professeur ne manque pas de leur faire remarquer qu'ils n'ont pas participé aux combats. Ces jeunes décident alors d'aller passer leur frustration sur le ghetto coréen du village. Nous verrons plus loin que ce processus compensatoire visant à remplacer la perte de la possibilité de reconnaissance via le grand récit de la guerre par le récit autoproduit d'une violence soi-disant fondatrice n'a rien d'anecdotique et ponctuel, obéissant à un mécanisme central dans l'œuvre d'Ôé de réalisation de soi par l'opposition violente.

Revenons d'abord à ces jeunes retardataires de retour de la guerre dont Yasunishi Shigeru, le camarade du jeune extrémiste de Seventeen, nous montre un avenir possible. En effet, Yasunishi, trente-cinq ans, est un mort-vivant pour qui seuls comptent ses camarades de régiment, jeunes appelés morts au combat alors que lui a survécu. Pour lui, l'empereur ayant abandonné son statut divin pour se soumettre à l'occupant et sauver sa tête n'est sans doute qu'un traître qui insulte la mémoire de ceux qui sont morts pour lui, comme le suggèrent les caciques du parti qu'il quitte pour fonder sa propre organisation. Son jeune ami l'a bien perçu, cet homme est bloqué dans le passé. Il n'est pas question ici de gloire au combat, mais simplement de la déception d'avoir failli à ses camarades en leur survivant. Ainsi, Yasunishi ne défend les valeurs de l'idéologie ultranationaliste que parce que ses camarades sont morts en son nom et qu'il convient dès lors d'en entretenir la flamme. Il n'est plus question pour lui de se réaliser dans la mort, mais de vivre pour faire du Japon un mausolée à la gloire de ceux qui l'ont trouvée. L'adolescent en quête d'auto-affirmation sait qu'il n'a rien en commun avec un tel personnage, sinon la pureté supposée des intentions, et le quitte pour perpétrer son acte.

⁵⁵⁷ [OKZ1:4], p. 101.

⁵⁵⁸ *Ibidem*, p. 103.

Mais le mythe de la guerre sainte impériale a la peau dure, comme le montre Yasuo dans *Warera no jidai*, en pleine méditation métaphysique sur le corps molasse de sa partenaire entre deux âges qu'il s'efforce de contenter distraitemment. Sa complainte fait écho aux regrets du *jeune retardataire*, bien qu'en dépit de ses tirades, il s'accommode plus aisément que ce dernier de sa condition de « prisonnier » du « désespoir » de l'après-guerre.

おれがほんの子供だったころ、戦争がおこなわれていた。あの英雄的な戦いの時代に、若者は希望を持ち、希望を眼や唇にみなぎらせていた。(…)希望とは、死ぬか生きるかの荒あらしい戦いの場にいるものの言葉だ。(…)ああ、希望、友情、《宏大な共生感》、そういうものはおれのまわりには決して存在したことがない。おれは遅れて生まれてきた、そして次の友情の時代、希望の時代のためには、あまりにも早く生まれすぎたのだ。

Quand je n'étais encore qu'un gosse, il y avait eu la guerre. C'était l'époque des combats héroïques, les jeunes avaient de l'espoir, ils en avaient plein les yeux, plein la bouche. (...) L'espoir, c'est un mot qui appartient à ceux qui risquent leur vie dans la frénésie du champ de bataille. (...) Ah, l'espoir, l'amitié, « l'immense communion », rien de tout ça n'a jamais existé autour de moi. Je suis né trop tard, et beaucoup trop tôt pour la prochaine époque d'amitié et d'espoir.⁵⁵⁹

ああ、おれは悲劇的なものの一切からさえぎられた楽園で生きごろしにされている一匹の若い生きもの、みだらでぶよぶよした厭らしいなにかだ。(…)おれたちはみんな、自分の尻に老人をひとりかくまっておき、その老人と男色の関係にある。(…)ある朝、眼がさめてみればおれのおいぼれた老人の体でベッドに横たわり死をまっている。(…)おれたちは戦って死ぬことのできる英雄的な時代、若い人間の時代に生きているのではないのだ。

Ah, je suis une petite bête laissée pour morte dans ce paradis coupé du plus infime soupçon de tragique, je suis une chose obscène, mollasse et dégoûtante. (...) On a tous un vieillard bien planqué contre nos fesses, et on forme un couple homo avec lui. (...) Un de ces quatre matins au réveil, je serai là allongé sur mon lit à attendre la mort avec ce corps déglingué de vioc. (...) L'époque à laquelle on vit n'est pas faite pour la jeunesse, ce n'est pas l'époque héroïque où on pouvait mourir au combat.⁵⁶⁰

⁵⁵⁹ [OKZ1:2], p. 129.

⁵⁶⁰ *Ibidem*, p. 137.

Toute la panoplie des désirs et des regrets est ici présentée : l'espoir, la jeunesse, l'amitié, la solidarité, le frisson du danger et la mort glorieuse pour en faire passer l'amertume. Pris d'un frisson d'angoisse alors qu'il explique à son jeune frère Shigeru l'horreur que lui inspire l'idée de grossesse, Yasuo s'imagine le mettre en garde.

弟よ、勇敢な行動力と快活な笑いをもちつつけるためになら、女と性交渉をもつな、戦場の兵士は英雄的に自決する、自決は男性的な至福の自己愛にたかめられる。精液は血に汚れた土のうえにこぼれる、女の湿っぽい性器を糊づけするためには消費されない。(…)靖男は、戦争の時代に若く純潔で死んだ兵隊たちを愛していた。しかし現代は戦争における果敢で暴力的な野性の死が若者の精神と肉体を祝福しなくなった時代だ、死は飼いならされた家畜になってしまった。老人も、女子大生も、若者もおなじ死を、家畜となった死を死ぬる。

Mon frère, pour garder ta vivacité vaillante et ton rire allègre, ne couche pas avec les femmes. Les combattants sur le champ de bataille se masturbent héroïquement, la masturbation, c'est l'amour de soi élevé jusqu'à l'extase virile. Le sperme doit couler sur une terre maculée de sang, on ne doit pas le gâcher à colmater le sexe humide des femmes. (...) Yasuo aimait les soldats jeunes et purs morts à la guerre. Mais l'époque actuelle n'est plus à la guerre qui comblait les corps et les cœurs des jeunes d'une mort sauvage, violente et intrépide. La mort est devenue un animal domestique bien apprivoisé. Les vieux, les étudiantes et les jeunes gens ont tous droit à la même mort domestiquée.⁵⁶¹

Jeunesse, virilité et masculinité figées à jamais dans la mort, loin de la décadence et de la passivité féminine de la société d'après-guerre dans laquelle « les jeunes Japonais sont enfermés, en **sursis**, en attente d'une sentence » qui ne viendra jamais sinon sous forme d'une vieillesse inéluctable et stérile.⁵⁶²

3/ Hors du monde.

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 179.

⁵⁶² *Ibid.*, p. 182.

Shigeru a seize ans, il est trop jeune et donc né trop tard pour accorder à la guerre sainte le statut mythique que lui confère son frère aîné Yasuo. « Pendant mon sursis, je veux m’amuser »⁵⁶³, lui répond-il. Pour lui comme pour les deux camarades avec lesquels il forme le trio des Unlucky Young Men, la conscience malheureuse se manifeste différemment, n’étant engendrée que par la banalité du quotidien et non, en plus, le contraste avec le grand récit originel de la guerre sainte. Ils ne rêvent donc pas tant à l’harmonie perdue d’une fusion dans le grand tout de la valeur absolue certifiée par la glorification d’une mort héroïque qu’à une identité acquise par la différenciation vis-à-vis de l’altérité désormais banale et indifférente de la société et de son quotidien. En cela, ils sont bien plus en phase avec leur temps, puisque l’objet de leur désir est d’une part matériel (« un camion, ou vivre comme des insectes ! »⁵⁶⁴), et d’autre part relevant du régime de la sensation : ils recherchent le frisson, l’excitation (ce qui « fait bander ! »⁵⁶⁵). Ils ont déjà acquis *a priori* leur solidarité particulière, l’amitié qui soude leur trio de « marginaux » (la même configuration lie les marginaux de *Sakebigoe*, et les innocents de *Memushiri ko.uchi*), et le camion n’est qu’un projet qui doit sceller la réalité de leur famille de substitution, unie par le désir d’aventures viriles.

Le caractère inessentiel de l’objet fétiche apparaît de manière encore plus claire dans *Sakebigoe*. C’est pour constituer l’équipage du yacht « Les Amis » que les trois jeunes gens ont été réunis chez lui par Darius, qui prétend faire acte d’humanitarisme en redonnant l’espoir à des adolescents perdus. On sait que ses intentions sont en réalité plus troubles, d’où l’ironie du projet qui réunit le trio et scelle effectivement leur amitié quand, les premiers temps de leur séjour en commun, ils partagent leurs angoisses. Pour le narrateur relativement effacé, le yacht est une voie ouverte vers l’aventure, qui doit lui permettre d’oublier que « [sa]

⁵⁶³ *Ibid.*

⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 154.

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 196.

personnalité, c'est qu'[il] ne [lui] était rien arrivé de spécial en vingt ans de vie »⁵⁶⁶. Lui qui souffre d'un délire paranoïaque lié à la peur d'une hypothétique infection vénérienne se voit proposer par son médecin de « partir à l'étranger sur un yacht, pour s'éloigner de [ses] névroses » en allant « quelque part ailleurs »⁵⁶⁷, à l'instar du futur fiancé de la nouvelle éponyme. Pour ses deux camarades métis, le yacht devient rapidement le support d'un désir de retrouver une « authenticité »⁵⁶⁸ soit disant perdue : les deux rêvent de voguer, qui vers l'Afrique qui la Corée, mais il est clair que la terre natale dont ils rêvent est bien plus abstraite qu'une simple zone géographique délimitée. Lorsque Takao entend parler du projet de rapatriement volontaire des Coréens au Japon, il balaie cette opportunité d'un revers de la main : en effet, rentrer au pays sur un bateau de la croix rouge est loin d'être aussi excitant que d'y accoster clandestinement pour vendre au marché noir des radios d'occasion, conformément à l'un des plans grotesques échafaudés par le trio pour financer la construction du yacht. L'authenticité recherchée, à ce stade, réside dans le voyage trépidant vers un ailleurs inconnu, conformément à l'idéal romantique qui doit permettre d'effacer le réel. Le narrateur l'exprime bien alors que Darius emmène le trio déjeuner dans un *club house* où ils croisent le premier ministre à l'air dépressif : « le yacht a rendu l'État, la politique irréelles. (...) Je vivais dans un État, parmi un peuple imaginaire ». Quelle différence, se dit-il alors, entre cet « État » imaginaire grandiose et la lutte pitoyable qu'il menait encore il y a quelques mois contre l'État réel, quand il « allai[t] participer aux manifestations, avec leur petit théâtre de la violence »⁵⁶⁹. Mais bien entendu, le projet échoue alors que Darius, arrêté pour agression sexuelle, doit quitter le Japon, et que les plans du trio pour achever la construction du yacht, aussi éloignés de la réalité que l'objet lui-même dans leur conscience, échouent les uns après les autres de manière humiliante, grotesque, voire tragique. Alors qu'ils retournent une

⁵⁶⁶ [OKZ1:5], p. 11.

⁵⁶⁷ *Ibidem*, p. 15.

⁵⁶⁸ *Ibid.*, p. 88, en français dans le texte.

⁵⁶⁹ *Ibid.*, p. 40-41.

dernière fois voir la carcasse du yacht inachevé, « desséchée comme l'été » – toujours, dans ces récits, la saison dorée des mythes –, inspirant au narrateur un « poème d'automne de Baudelaire », sa carcasse exprime leur désillusion commune. C'en est fini du « temps des plaisirs », de la « jeunesse », ne reste que « la vieillesse et la mort ». Le yacht, « ce n'était pas que le symbole de notre jeunesse, c'était la vie, c'était l'éternité, ce départ avec Darius Serbezov sur Les Amis !»⁵⁷⁰

La déception est à la mesure du surinvestissement symbolique auquel succombent invariablement ces jeunes intellectuels, que leur propension à penser leur vie plutôt qu'à la vivre condamne au ratage perpétuel.

Yasuo, dans *Warera no jidai*, représente la forme achevée de cet archétype de l'intellectuel passif et velléitaire dont le héros de *Miru mae ni tobe* constituait le prototype. Prototype imparfait, puisque contrairement à Yasuo que cette perspective dégoûte, il imaginait encore qu'un enfant donnerait sens à sa vie, même s'il le concevait, paradoxalement, comme un désir compensatoire par rapport à celui de la guerre qu'il n'a pas eu le courage de poursuivre. Comme lui, Yasuo rêve de guerres glorieuses, et comme le *jeune retardataire*, il éprouve pour la mort héroïque une attirance à la mesure de son dégoût pour la vie morne du quotidien. Le texte, d'ailleurs, joue sciemment de l'opposition entre la glorification de la mort et le dégoût de l'acte inverse du don de la vie. Comme la plupart des personnages d'Ôé, Yasuo est blasé de toute activité politique et n'aspire qu'à partir, à l'instar du narrateur de *Sakebigoe*, non pas pour un voyage épique vers l'inconnu, mais simplement pour étudier en France grâce à une bourse du gouvernement français. Sa concubine, on l'a vu, lui fait remarquer à juste titre qu'il s'agit d'une fuite en bonne et due forme, et tente de le retenir en lui avouant qu'elle est enceinte, ce qui bien évidemment le conforte encore davantage dans sa décision. Le problème,

⁵⁷⁰ *Ibid.*, p. 75-76.

c'est que Yasuo est lui aussi prisonnier, non pas tant du réel que de ses rêves d'absolu cristallisés par l'idéal d'une mort héroïque pour une grande cause, dont il s'ouvre au jeune « Arabe »⁵⁷¹ que lui a présenté l'*homo politicus* Yagizawa.

Ce militant de la cause algérienne entretient Yasuo de ses activités clandestines, qui lui font entrevoir la « **solidarité et l'amitié** »⁵⁷² auxquelles ce dernier rêvait tant. Yasuo se laisse convaincre de collaborer avec l'Arabe en faisant publier dans *L'express*, à son arrivée en France, un communiqué de soutien au mouvement d'indépendance algérien, détournant son voyage d'études sanctionné par le gouvernement français, et profitant donc du fait que ce dernier l'a ainsi reconnu comme élément d'élite digne d'être entendu, pour en faire un exemple d'« engagement »⁵⁷³. Ce mot dont il déplorait, dans sa discussion avec l'Arabe, la tendance des jeunes Japonais à l'employer à toutes les sauces sans jamais l'appliquer. Voilà donc sa fuite honteuse repeinte en glorieuse offensive pour mener tel un cheval de Troie le boute-feu de la rébellion au cœur du système impérialiste. Il va sans dire que le projet n'aboutira pas : convoqué à l'ambassade et sommé de renier son engagement avec l'Arabe, Yasuo refuse et voit sa bourse annulée. La scène est particulièrement grotesque, puisque l'attaché de l'ambassade se contente de lui demander de confirmer qu'il « condamne les activités anti-françaises » de l'Arabe, et « promet[te] qu'[il] ne collaborera jamais avec lui »⁵⁷⁴. Bien entendu, absolument rien n'empêche Yasuo de mentir et de gagner sur les deux tableaux, mais pour lui, répondre oui serait « trahir », et prouverait sa « bassesse »⁵⁷⁵. Certes, la scène obéit à la logique narrative habituelle de ces récits qui conduit Ôé à étouffer dans l'œuf les vellétés d'action de ses héros pour démontrer, encore et encore, leur incapacité à agir sur le réel qui les oppresse. Mais il vient avant tout démontrer l'incapacité fondamentale de ces personnages à replacer leurs activités dans le contexte d'un objectif plus large et

⁵⁷¹ [OKZ1:2], p. 271.

⁵⁷² *Ibidem*, p. 279.

⁵⁷³ *Ibid.*, p. 273, en français dans le texte.

⁵⁷⁴ *Ibid.*, p. 294.

⁵⁷⁵ *Ibid.*

néanmoins réaliste. Cette incapacité les dégoûtait de l'activité politique parce qu'ils considéraient leurs actions comme trop fragmentaires et inutiles. Ironiquement, c'est parce que Yasuo ne peut, à l'inverse, détacher la question qui lui est posée des valeurs abstraites qu'il plaque sur la cause qu'il prétend embrasser qu'il se prive *in fine* de toute possibilité réelle de la défendre. Cette séquence montre plus qu'aucune autre que pour ces jeunes intellectuels, la cause concrète à laquelle ils s'attachent n'a pas la moindre importance : seul compte le sentiment personnel qu'ils peuvent éprouver en l'investissant symboliquement.

C'est aussi le drame de ces misérables actes de liberté auxquels se livrent parfois, sous la pression du moment, les personnages des premiers récits d'Ôé. Censés leur permettre de se réaliser par la démonstration de leur attachement à une valeur qu'ils croient juste, ils se révèlent toujours inutiles et contreproductifs. Personne n'est plus là pour féliciter Yasuo d'avoir résisté à la tentation de trahir – alors même que l'héroïsme ne vaut que s'il est validé par autrui –, et cette résistance passive dictée par l'orgueil annule son départ et la possibilité de résister réellement aux côtés de ses camarades solidaires. Dépité, Yasuo songe au suicide, mais ne trouve pas le courage de passer à l'acte. Son seul réconfort est de prétendre témoigner pour sa génération, s'absolvant ainsi dans le tragique complaisant d'une condition partagée : « il suffit d'ouvrir les yeux et on se rend compte que la possibilité du suicide est là, juste là, et qu'il suffirait de se décider. Mais dans la plupart des cas, on n'a pas le courage de se suicider, et on continue à vivre, surveillés par la perspective omniprésente du suicide : **c'est ça, notre époque** »⁵⁷⁶. Cette tentation de s'absoudre en se fondant dans la masse de laquelle on prétendait d'abord se distinguer est aussi la dernière carte du *jeune retardataire*, qui rédige son histoire dans une clinique psychiatrique du Hokkaïdô où il traite son addiction à la drogue, avant de rejoindre la fille du politicien qu'il a dû épouser sans amour, pour un mariage qu'il

⁵⁷⁶ *Ibid.*, p. 302.

ne consommera pas puisqu'il est désormais impuissant, condamné à vivre en exil aux crochets du loup politique qu'il croyait pouvoir utiliser : « je termine ce journal, je ne suis plus un héros à même de susciter la passion, je ne suis plus le témoin d'une époque. Je suis comme **vous.** »⁵⁷⁷

Yasuo, possédé par un idéal trop éloigné qui l'empêche d'agir sur le réel et accentue d'autant le dégoût qu'il lui procure, fait donc partie de ceux qui regardent sans oser sauter, mais son petit frère Shigeru se montre bien plus actif. C'est qu'avec ses camarades des *Unlucky Young Men*⁵⁷⁸, il poursuit le dernier sentiment que les jeunes héros d'Ôé recherchaient à travers la guerre, après le dépassement de la mort, l'héroïsme, et la solidarité : le frisson du danger. Ce que Saïki Saïkichi, le héros picaresque de *Nichijô seikatsu no bôken*, dernier roman correspondant à la première période de l'œuvre d'Ôé qui nous intéresse ici, nommera « le sens du danger »⁵⁷⁹.

Shigeru et ses compères sont trop jeunes pour vouloir croire encore en une valeur qui justifierait que l'on meure pour elle. Leur fuite du réel est bien plus terre à terre que celle des romantiques plus âgés mis en scène dans les œuvres d'alors, à commencer par Yasuo. Eux rêvent d'un camion, et surtout d'instant d'excitation pour leur permettre de supporter le quotidien. L'auteur ne manque aucune occasion de souligner leur absence totale de connaissance ou de croyance idéologique. Ainsi, un an avant l'adolescent de *Seventeen*, ils font la claque pour l'extrême droite, se prennent pour des fascistes parce qu'ils les trouvent

⁵⁷⁷ [OKZ1:4], p. 343.

⁵⁷⁸ Jeu de mot renvoyant aux *Angry Young Men*, les « jeunes gens en colère » de la littérature britannique dont les écrits violents dénonçaient l'apathie de la société anglaise de l'après-guerre. Correspondance ironique, les malchanceux *Young Men* d'Ôé ne dénonçant rien.

⁵⁷⁹ [OKZ1:5], p. 379. L'expression est tirée du poème de W. H. Auden *Leap Before You Look*, qui donne son titre à la nouvelle *Miru mae ni tobe*, et dont voici la première strophe :

The sense of danger must not disappear:

The way is certainly both short and steep,

However gradual it looks from here;

Look if you like, but you will have to leap.

AUDEN W.H., *Collected poems*, Vintage International, 1991, p. 313.

excitants. Mais quelques jours plus tard, les voilà qui fomentent un complot contre l'empereur, qu'ils ont trouvé « trop banal », trop humain, pas assez « excitant ». Ils décident de jeter une grenade sous sa voiture, comme les anarchistes russes, mais juste pour le « surprendre », parce que « ça fait bander »⁵⁸⁰. L'attentat est avorté parce que dans les toilettes de l'immeuble où ils patientent, alors qu'ils récupèrent la grenade cachée dans la poubelle, ils la découvrent maculée du sang d'un tampon hygiénique qu'une demoiselle y a jeté. La féminité, à nouveau, ramène l'héroïsme à la banalité du quotidien. Ecoeurés et vomissants, ils laissent passer leur chance et, eux aussi victimes de la tendance romantique au surinvestissement symbolique, voient dans cet échec le signe d'une déroute plus vaste : ils n'auront jamais de camion, jamais plus « d'excitation ». Un peu plus tard, Taka tue un ancien amant américain qui refuse de l'aider à financer l'engin, et propose à Shigeru de partir pour la Corée, perspective de fuite aventureuse dans la lignée des autres voyages rêvés par les jeunes héros d'alors. Mais le plus jeune du trio, Kenji, furieux d'être laissé pour compte pour son « immaturité » (!), défie Taka au « jeu de la mort »⁵⁸¹ : lequel des deux attendra le plus longtemps avant de fuir la grenade dégoupillée ? Cette perspective « excitante » n'appelle évidemment qu'une conclusion : les deux périssent dans l'explosion, et Shigeru qui se croit à tort poursuivi par la police, se jette du haut d'un pont et subit le même sort. Leur mort, qui n'avait rien de prémédité, ne sert aucun objectif et ne prend personne à témoin, n'a rien d'héroïque, ni même de tragique. Elle n'est que la conclusion d'un désir d'être poussé à son paroxysme par la conscience névrotique d'un manque toujours renouvelé par la supposition d'une « authenticité » perdue à retrouver, que Suga Hidemi a bien perçue dans sa critique de *Warera no jidai*, qui pourrait s'appliquer à toutes les œuvres que nous avons présentées jusqu'ici.

⁵⁸⁰ [OKZ1:2], p. 200.

⁵⁸¹ *Ibidem*.

Suga perçoit dans les tendances névrotiques des personnages de ces récits l'expression d'une pensée réactualisée par Pierre Bourdieu dans sa critique de Heidegger, celle de la « révolution conservatrice ». ⁵⁸² On l'a vu, l'œuvre d'Ôé à cette période tout comme celle d'autres romanciers tenants de cette littérature urbaine naissante comme Mishima Yukio ou Ishihara Shintarô, pourtant situés à l'opposé d'Ôé sur l'échiquier idéologique, relève d'abord de l'ironie romantique. Celle-ci suppose un fétiche auquel on feint sincèrement de croire tout en le sachant pertinemment faux. Dans l'après-guerre japonaise, c'est généralement l'idée de foyer, de « terre natale » (*furusato*) qui jouera ce rôle de fétiche, et se manifestera sous bien des formes : Peuple, Asie, Nationalisme, Empereur, etc. ⁵⁸³ Or, si Ôé semble n'écrire ses premières œuvres que pour fustiger l'attachement aux fétiches de l'après-guerre, en particulier ceux qui relèvent d'utopies politiques, elles n'en sont pas elles-mêmes à l'abri. Cette idée de perte du foyer, se retrouve ainsi dans toutes les œuvres d'Ôé, à des degrés divers.

Comme le héros d'*Okuretekita seinen*, Yasuo est un déraciné, orphelin aux parents morts à la guerre, aujourd'hui « enfermé » dans une ville décadente et dans une relation de soumission qui ne l'est pas moins. La critique permanente de cette décadence à travers les épisodes scabreux de la vie urbaine et la sexualité misérable des héros renvoie par opposition à une nostalgie de ce qui est perdu, ce foyer originel auquel on aurait substitué la déchéance de la ville. C'est cette nostalgie d'un foyer perdu à la base de l'œuvre (fétiche en fait inexistant du romantisme existentiel, ou « authenticité » comme l'appelle Takao dans *Sakebigoe*), caractéristique de la pensée de la révolution conservatrice, que dénonce Suga. ⁵⁸⁴

Ainsi, la fuite en avant décrite dans *Warera no jidai* comme dans *Okuretekita seinen* se manifeste avant tout par une fuite de la féminité : Yasuo cherche à se débarrasser de

⁵⁸² SUGA H., [Révolutionnaires, trop révolutionnaires~] 『革命的な、あまりに革命的な~』, *op. cit.*, p. 69.

⁵⁸³ *Ibidem*, p. 58.

⁵⁸⁴ *Ibid.*, p. 78.

l'envahissante maîtresse à laquelle il est soumis, le *jeune retardataire* fuit la ville décrite comme un sexe féminin qu'il n'a pu conquérir.

La décadence de l'*homo sexualis* se manifeste par son impuissance sexuelle, et le foyer originel (imaginaire) d'où il chute a toutes les caractéristiques de la virilité masculine (la fascination homo-érotique qui sous-tend la « solidarité » que le héros entrevoit dans les mouvements révolutionnaires va également dans ce sens) : l'élément féminin est systématiquement posé comme une dégradation.⁵⁸⁵

Mais le problème est plus vaste dans la mesure où ce foyer n'est pas seulement rêvé, mais paranoïaque. Car le problème majeur de ces jeunes, comme le retardataire déchu et perdu dans la ville qui imagine un « foyer » radieux conduit par l'empereur à une guerre glorieuse, c'est que c'est bien cette condition d'« aliénation » qui constitue leur vrai foyer. Le vrai foyer de Yasuo dans *Warera no jidai*, c'est la réalité populaire de la ville dans toute sa décadence, vécue comme perte du foyer. Dans ces conditions, tenter de recréer un foyer perdu équivaut à perdre le sien. Ainsi les héros de Ôé ne peuvent que consommer sur le mode de la névrose l'impossibilité de le reconstituer, et vivre cette consommation comme foyer. C'est cette névrose paranoïaque qui constituerait selon Suga Hidemi le moteur des œuvres d'Ôé à cette période, et les rapprocherait sur le fond de celles d'un Mishima.⁵⁸⁶

On a vu que la structure narrative des récits épousait celle de ce manque sur le mode *hystérique*. Le texte pose ses personnages comme souffrant d'un manque et surinvestissant symboliquement un fétiche qui acquiert une responsabilité proprement démesurée, pour leur refuser systématiquement la satisfaction de leur désir et les renvoyer à leur condition de manque qu'ils érigent en identité, mode d'expression privilégié de leur conscience

⁵⁸⁵ *Ibid.*

⁵⁸⁶ *Ibid.*, p. 80.

malheureuse : la guerre puis l'enfant à naître dans *Miru mae ni tobe*, la guerre puis la fuite en France dans *Warera no jidai*, la guerre puis l'ascension sociale du *jeune retardataire*, etc.

4/ Diagnostic critique.

Tous ces personnages souffrent d'un manque qu'ils cherchent à combler tout en s'en délectant à travers l'adoration de fétiches dont ils ne doivent ou ne peuvent surtout pas se satisfaire, de peur de perdre leur identité problématique de névrosés, autrement dit de romantiques. Le premier et le plus marquant de ces fétiches est la guerre livrée au nom de l'empereur, qui devait accomplir ces jeunes gens en comblant le désir le plus fondamental de l'homme, celui de l'autre, autrement dit celui de reconnaissance. Les marginaux infantiles du trio des Unlucky Young Men, qui n'ont plus à disposition ce fétiche structurant de la guerre pour servir de modèle et de juge à leur désir, sont conduits à l'escalade dans l'action du fait qu'ils en sont réduits à jouer les uns pour les autres le rôle de juge : en dehors d'eux-mêmes, plus personne n'est là pour valider leur honneur, et les voilà contraints à se livrer à la concurrence stérile du risque, qui ne peut s'achever que sur leur mort.

Ceux qui ont connu le système de reconnaissance aux conditions si limpides de l'ancien système impérial, quant à eux, sont empêchés de sombrer dans une telle concurrence par l'absence d'autorité validant le risque au sceau de l'héroïsme du devoir. C'est, on l'a vu, le principal reproche qu'ils adressent au Japon de l'après-guerre. On rejoint alors la dialectique hégélienne du maître / esclave : s'il est impossible à ces jeunes gens de gagner la reconnaissance de l'Autorité, et donc leur identité, en mourant par devoir en son nom, ne pourraient-ils au moins gagner celle de la minorité des révoltés en risquant leur vie contre elle ? Voire, car l'Autorité qui remplace l'empereur pour ces jeunes nés trop tard, c'est évidemment l'occupant américain qui l'a vaincu. D'où l'obsession confondante de la

soumission et de l'humiliation de ces jeunes à l'occupant, qu'Ôé retranscrit aussi bien par métaphores et expressions sexuelles que par jeux de désir mimétique, dans des relations triangulaires et les ruminations auxquelles se livrent les personnages sur leur condition d'enfermement et l'absence de possibilités d'héroïsme. Il faut remarquer que l'absence de possibilité de mort héroïque s'articule, chez les jeunes qui ont vécu la guerre, toujours à la condition de soumission et d'humiliation relevant de l'occupation. C'est que l'occupant a pris la place de l'ancienne Autorité, mais sans proposer de mode de reconnaissance aussi pur et totalisant que la mort en son nom que réclamait cette dernière. Susan Napier ne dit pas autre chose lorsqu'elle « analyse » ces jeunes retardataires en termes lacaniens.

Occupied, subordinate Japan has only powerless male defenders incapable of protecting her from the threatening American Other – the father who castrates the male whose only recourse is acceptance of the Symbolic order on the alien Other's terms. Yasuo's almost parodic intellectuality and his insistence that he is a representative of a "generation" or an abstract "era" are inevitable responses to a world where the father is so utterly alien that the child can hardly imagine competing with him in the theater of the Real. Consequently, he must resort to intellectual competition, where he can hope to win by manipulation.⁵⁸⁷ 53

Tous les critiques soulignent l'importance de ce motif de la soumission au Nom-du-Père américain qui anime ces héros prompts à s'ériger en témoins de leur génération, mais il convient de relativiser ce poids symbolique de la domination américaine parmi les causes de l'angoisse existentielle de la jeunesse japonaise telle qu'elle apparaît dans les récits d'Ôé. Même si ce poids est réel, il est douteux que cette soumission ait été la cause première du désespoir des jeunes Japonais, les obsédant au point de les rendre physiquement impuissants, de les pousser à faire un enfant par compensation, de les amener au bord du suicide, etc. Ceux qu'elle préoccupait y voyaient avant tout l'enjeu d'une lutte politique à mener.⁵⁸⁸

⁵⁸⁷ NAPIER S. J., *Escape from the wasteland*, *op. cit.*, p. 53.

⁵⁸⁸ NOGUCHI T., [Aboiements, hurlements, silence~] 『吠え声・叫び声・沈黙~』, *op. cit.*, pp. 128-133.

Pourquoi, alors, une telle exagération sur ce poids de l'époque ? S'agit-il de moquer ces tendances par l'exagération ? C'est douteux. Ôé ne justifie pas, par exemple, l'omniprésence dans ses récits du vocabulaire cru et des situations sexuelles scabreuses par un désir de ridiculiser ses personnages mais plutôt de « montrer les abîmes de folie que chacun porte au cœur de sa vie quotidienne »⁵⁸⁹, et de représenter justement la situation politique du Japon caractérisée par la soumission, comme il la déplore d'ailleurs dans de nombreux essais dont nous avons cité plusieurs extraits. Il est intéressant de constater que la seule critique qu'il formule à l'égard des personnages passifs qu'il décrit, c'est justement le fait qu'ils « regardent, mais sans jamais sauter ». Ôé ne condamne pas tant leurs pulsions que leur manque de courage à passer aux actes. On a vu par ailleurs qu'il faisait siens, dans ses essais, la plupart des désirs romantiques qu'il leur attribue, quitte à les réprimer ensuite pour, implicitement, se donner en exemple de « conversion » réussie à la démocratie pacifiste. Si l'on se fie à ses déclarations sur le jeune assassin qui lui inspire *Seventeen*, ceci apparaît encore plus clairement : « Je n'ai jamais voulu me montrer méprisant envers ce jeune homme »⁵⁹⁰, écrit-il quelques années après la publication du diptyque. Il faudra attendre 2001 pour voir l'auteur préciser définitivement sa pensée et lever tout doute à cet égard : « ce qu'il a fait, ce garçon, même si c'est mal, c'est un acte parfaitement complet en soi, dont je ne serais jamais capable »⁵⁹¹. L'auteur s'assimile ainsi lui-même à ces « jeunes qui regardent », en admirateur de celui qui « saute », et ce indépendamment des raisons de son acte, qu'il condamne. En ce sens, on ne peut donner tort à la critique, qui n'a pratiquement jamais lu ces œuvres comme des condamnations des personnages romantiques qu'elles décrivent, et a largement minimisé la portée de l'humour et de l'ironie mordantes qu'elles embarquent, politesse du désespoir plus que volonté satirique.

⁵⁸⁹ ÔE K. [Warera no jidai et moi-même] 「『われらの時代』とぼく自身」, *op. cit.*, p. 243.

⁵⁹⁰ ÔE K. [Un écrivain peut-il être totalement apolitique ?] 「作家は絶対に反政治的たりうるか」 (1966), in [OKZ1:3], p. 381.

⁵⁹¹ INO.UE Hisashi 井上ひさし, KOMORI K., ÔE K., [La littérature d'Ôé Kenzaburô] 「大江健三郎の文学」, *Subaru* 『すばる』, numéro spécial, mars 2001, p. 180.

Dans ce cas, s'agissait-il simplement de choquer, d'en dire trop pour s'assurer d'en faire comprendre un minimum ? Voire. Plus les romans d'Ôé hurlent « nous », « notre » angoisse, « notre » impuissance, « notre » époque, plus ce renvoi désespéré et insistant au collectif sonne comme une tentative d'universaliser et de justifier d'une obsession singulière.

Chez Ôé, il est impossible de déconnecter l'humiliation de la domination américaine de la guerre et du désir d'être qu'elle recouvre. Elle est, pour les « retardataires » des récits de la période, le signifiant de la perte de solution privilégiée pour accéder à la reconnaissance par le risque. L'anormalité de la situation qui permettait cette solution (la guerre) est conçue par ces jeunes gens comme l'état souhaitable, autrement dit normal, du réel. C'est la situation qui lui succède, la *pax americana* qui n'offre plus que des solutions de reconnaissance fragmentaires et pour eux insatisfaisantes, qui leur semble anormale.

Comme l'écrit Oguma Eiji, la génération d'Ôé est celle qui a été le plus profondément influencée par la propagande du système impérial mobilisé pour la guerre, maximisée au niveau du système éducatif et dans la population à l'âge où ils étaient le plus influençables, alors qu'ils n'avaient aucun point de comparaison ou de relativisation avec la période précédente.⁵⁹² L'empressement à investir le système de valeurs qui remplace celui qu'on leur a inculqué d'une aura quasi-magique en dit long sur le manque que son effondrement avait engendré.

Ainsi, l'humiliation de l'occupation ne vaut que parce qu'elle en appelle à la défaite, à la fin du système idéal de reconnaissance : les Japonais pourtant libérés sont décrits comme des prisonniers (*i.e.* de guerre), d'où l'insistance de la rhétorique de l'enfermement. Ils ne sont

⁵⁹² OGUMA E., ["Démocratie" et "Patriotisme"~] 『〈民主〉と〈愛国〉~』, *op. cit.*, p. 656.

prisonniers que du présent, par rapport à la guerre perdue dans les deux sens du terme. Ils sont des « perdants » parce qu'ils ont perdu non pas tant la guerre que la possibilité d'y mourir.

C'est donc le rêve d'une guerre mythifiée qui conditionne le désespoir d'un présent banal, dont les héros parviennent à se cacher qu'il est normal (et semblable dans tous les pays développés) – et qu'il faut donc s'en accommoder ou en tout cas s'y coltiner – en amplifiant la situation d'anormalité de la dépendance aux USA. De plus, la situation de domination américaine rappelle encore et encore aux héros son origine : la guerre, en accentuant l'importance, empêche de passer à autre chose, d'imaginer une possibilité d'auto-affirmation dans le présent, *hic et nunc*. Ce que vivent les jeunes japonais citadins décrits dans ces récits n'a rien de fondamentalement différent de ce que vivaient leurs homologues américains ou français, mais le carburant de la domination américaine accentue la sensation d'anormalité de la situation face à la normalité du réel, entretenant le sentiment d'inadéquation entre les deux. Cette consommation du présent se fait donc sur le mode de la névrose paranoïaque car la paix, la normalité sinon la prospérité sont bien là. Ainsi ces Japonais (symboliquement) « occupés » rêvent-ils de libération de l'oppression, du Japon vu comme prison, mais sur le sol japonais réel, il n'y a rien à libérer⁵⁹³ : alors ils rêvent à l'Afrique du nord, à l'Égypte ou au Vietnam.

D'où aussi l'élévation de situations *a priori* banales en métaphores d'une situation d'humiliation politique. Les critiques japonais élevés dans la tradition naturaliste⁵⁹⁴ n'ont pas manqué de relever l'« irréalisme » des relations triangulaires imaginées par le chaste étudiant Ôé⁵⁹⁵. Mais c'est la mise en scène de ces situations et leur perception par les personnages

⁵⁹³ Si l'on excepte, bien entendu, l'enjeu politique d'une libération des masses du système capitaliste. Mais les œuvres d'Ôé (tout comme ses essais) ne proposent pas de critique construite de celui-ci, et l'activisme révolutionnaire au nom des thèses marxistes y est présenté sous l'angle de l'aventurisme romantique.

⁵⁹⁴ Par exemple, HIRANO Ken, [commentaire] 「解説」, in [Œuvres complètes d'Ôé Kenzaburô - Appendice] 『大江健三郎全作品・付録』 (période 1) appendice 3, p. 10.

⁵⁹⁵ Cf. ÔE K., ÔE K., *Nostalgies et autres labyrinthes*, *op. cit.*, p. 77. Oguma Eiji souligne la prégnance du motif de la mort, de la peur panique de celle-ci chez les écrivains de la génération d'Ôé (Etô Jun, Ishihara Shintarô, Oda Makoto), conditionnés dès leur enfance à mourir à la guerre et trop jeunes pour exprimer leur angoisse. Selon lui, celle-ci s'est alors naturellement manifestée à travers des images sexuelles, conformément à l'âge

impliqués qui en fait des fables grotesques, parce que ceux qui les vivent cherchent désespérément à transformer de la banalité en anormalité. Les simples relations existantes – même entre prostituées japonaises et clients américains, omniprésentes – n’auraient pas suffi à montrer le banal comme anormal, inadmissible, désespérant. Pour justifier les rêveries de la guerre qui nourrissent le romantisme existentiel de ses personnages, Ôé doit arriver à faire croire à l’anormalité du réel, ou tout du moins à en amplifier démesurément la négativité. C’est ce qu’il fait dans toutes les œuvres de la période, à travers les discours de ses personnages ou la teneur des situations auxquelles ils sont confrontés ; les tâches confiées aux étudiants des premières nouvelles, ou la Passion vécue par le jeune adolescent de *Seventeen* durant la séquence de course à pied en sont autant d’exemples canoniques.

A l’inverse, il convient également d’escamoter les luttes réelles pour les problèmes réels, car elles ne sauraient rien changer à une situation d’anormalité mythifiée : en effet, ces luttes visent concrètement à améliorer la vie réelle, cette réalité jugée par les retardataires comme anormale. En d’autres termes, à la rendre encore plus normale (pacifique, harmonieuse) et donc pour eux insupportable. Pour que les personnages les jugent dignes d’intérêt, ces luttes devraient au contraire viser l’anormalité, c’est-à-dire le retour à la condition perdue de la guerre. Mais bien entendu, dans le Japon des années 1950, aucune lutte politique, pas même du côté de l’extrême-droite, ne vise à relancer la grande guerre patriotique qui « chantait la mort ».

Shibata Shôji résume assez bien l’opinion de la critique japonaise concernant ce hiatus entre la posture publique d’Ôé et les désirs romantiques d’absolus qui se manifestent dans ses romans : « la gauche y est faible, pitoyable, et la droite toute puissante ». La position

auquel ils ont du y faire face, ceci expliquant en partie la persistance de la mise en scène du lien, dans leurs œuvres, entre le sexe et la mort. OGUMA E., ["Démocratie" et "Patriotisme"~] 『〈民主〉と〈愛国〉~』, *op. cit.*, p. 667-668.

idéologique d'Ôé apparaît dès lors comme « risible »⁵⁹⁶. La critique la plus poussée émane sans conteste de Suga Hidemi, qui cite par ailleurs un échange, lors d'une table ronde, entre Mishima et Ôé sous le regard halluciné d'Abe Kôbô, les deux faisant assaut de politesse pour vanter l'atmosphère fasciste qui se dégage de leur œuvre respective⁵⁹⁷.

Marcel Gauchet, dans son étude sur la dérive totalitaire au vingtième siècle, l'interprète comme un retour de l'absolu du religieux dans une société moderne qui l'a progressivement évacué, et qui l'a remplacé par un régime démocratique qui apparaît comme incapable d'en présenter la même garantie de solidité. Les régimes offrent alors un spectacle de compromis, de compromissions, de lâchetés et d'indécision, et il est tentant de céder à l'attrait de systèmes « clos » sur eux-mêmes qui proposent au peuple sa justification en même temps que la fin de l'Histoire. Le portrait dressé de la démocratie japonaise dans les récits d'Ôé (mais aussi largement, on l'a vu, dans ses essais) ne correspond que trop bien à une telle vision négative⁵⁹⁸.

Rien d'étonnant, dès lors, à voir Ôé et ses héros rêver d'une guerre patriotique dans ces années qui voient s'effondrer le rêve démocratique qu'il avait tant investi. Cette guerre sera livrée pour la démocratie, pour la libération de la patrie de la domination étrangère. Or, les manifestations pour des objectifs concrets éloignent ce rêve d'une Grande Guerre de Libération (qu'elle soit panasiatique ou démocratique), et ont l'inconvénient majeur de montrer qu'il est possible de s'engager pour une cause et de chercher l'autoréalisation ici et maintenant, dans la réalité, sur le sol japonais. Tout ce qui relève d'un combat idéologique concret doit donc être dénigré, dévalorisé, congédié comme contingent et inutile. L' «

⁵⁹⁶ SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 89.

⁵⁹⁷ SUGA H., [Révolutionnaires, trop révolutionnaires~] 『革命的な、あまりに革命的な~』, *op. cit.*, p. 65. Cf. ABE Kôbô, MISHIMA Yukio, ÔE K., [Qu'est-ce qu'un écrivain] 「文学者とは」, in *Gunzô* 『群像』, novembre 1959, p. 191-192.

⁵⁹⁸ GAUCHET Marcel, *L'avènement de la démocratie III : à l'épreuve des totalitarismes, 1914-1974*, Gallimard, collection Bibliothèque des sciences humaines, 2010, p. 516.

occupation » (la domination) américaine fait rêver à la guerre, mais elle ne sert qu'à cela. A première vue, elle est le moteur supplétif de l'envie d'ailleurs exaspérée liée à l'angoisse existentielle de la jeunesse moderne qui n'est pas spécifique au Japon mais permet de l'exprimer et de la justifier. Mais plus profondément, la domination américaine sur le Japon qui lui assure la paix est, sur le plan de la justification fictionnelle, un cadeau du ciel puisqu'elle permet de la critiquer et de la dévaloriser : cette sale paix a chassé la guerre !

Ainsi, l'absence de contrôle sur une réalité désormais fragmentée et désespérément terre à terre renvoie chacun à sa condition d' « esclave ». Il ne reste à ces personnages qu'à déplorer cette condition d'esclaves face à des maîtres qui se désintéressent d'eux et les ont privés de (ce qu'ils prenaient pour) la voie royale pour se réaliser en tant qu'hommes. La réalité fragmentée n'offre plus cette chance de se réaliser simplement, aux yeux de tous et au nom du Dieu qui incarnait la totalité. Le *jeune retardataire*, inconscient du changement, tente de se réaliser dans la société de l'après-guerre comme si elle obéissait encore à la logique du monde total de la guerre, à la finalité unique et aux règles intégrées de tous. La désillusion est à la hauteur de ses attentes, puisqu'il lui est impossible d'être reconnu de tous, et qu'au moment où il renverse la perspective pour déclarer sa haine des autres, ceux-ci ne lui renvoient que l'indifférence, l'image de sa propre contingence et la certitude de son échec. Il comprend, trop tard, qu'il est impossible de se réaliser dans l'après-guerre sur le mode qui prévalait pendant, mais se révèle incapable d'ajuster sa vision au nouvel équilibre du réel.

D'autres, tels Yasuo ou le narrateur de *Miru mae ni tobe*, conscients de leur impuissance à influencer de manière satisfaisante sur le réel, tentent de lui substituer un monde conforme à leur désir, à travers les fétiches sur lesquels ils plaquent les sentiments qu'ils attribuaient à l'état « normal » enchanteur de la guerre originelle. Evidemment, ils sont voués eux aussi à l'insatisfaction : ces ersatz de la guerre ne leur apporteront jamais ce que la guerre elle-même

ne proposait en réalité pas, et que seule la propagande et l'effet produit sur leur regard d'enfants leur permettait d'imaginer. « Un rêve dans un rêve », comme le reconnaît l'un d'entre eux⁵⁹⁹. En définitive, celle-ci comme ceux-là ne sont que les supports d'un romantisme existentiel en vertu duquel ces personnages, d'une certaine manière, se réalisent à travers leur manque : ils sont des névroses, et quelque part, le savent. D'où leur propension à l'échec qu'ils s'efforcent d'appeler par tous les moyens, aidés au besoin par les caprices d'un destin (d'un auteur) aussi impitoyable que compatissant, et ce pour eux comme pour nous : il était sans doute préférable, en effet, de ne pas montrer l'horreur qu'aurait pu être pour le jeune narrateur de *Miru mae ni tobe* la vie conjugale et la paternité, ou l'engagement politique en faveur de l'indépendance algérienne pour un Yasuo parvenu en France ; il n'y a rien, en effet, que ces jeunes gens détestent autant que le quotidien banal et l'action politique réelle. C'est d'ailleurs, comme le dit bien Susan Napier, ce qui rend ces *losers* sympathiques par opposition à la perfection cynique et glacée de leurs équivalents mishimiens, bien plus méthodiques dans la poursuite de leurs chimères⁶⁰⁰ : ils ne désirent que leur désir, courent à la poursuite de leur manque en se sachant condamnés à le manquer à jamais, remettent souvent l'action et toujours leur suicide au lendemain, et ce manque de courage les fait boiter un peu plus loin.

Mais il y a bien des manières de tromper son nihilisme. On a vu que certains se font ainsi sauter sans penser à mal, par fierté mal placée ou pour un frisson mal dosé. Unlucky Young Men, donc, que ces trois clowns tristes qui auront traversé la scène au pas de course pour un final tragicomique qui n'avait de sens que pour eux seuls, et encore. Ceux là se moquaient bien de croire, de paraître ou de penser : seul comptait le risque dans leur petit univers fermé et solidaire. D'autres, cependant, ont intégré le nouvel ordre du réel comme normal et ont

⁵⁹⁹ [OKZ1:2], p. 244.

⁶⁰⁰ NAPIER S. J., *Escape from the wasteland*, *op. cit.*, p. 130.

compris qu'il fallait inverser la perspective pour espérer s'y réaliser aussi complètement que les morts héroïques de la guerre. Ceux-là ne cherchent plus la reconnaissance de la communauté entière par l'accomplissement d'un devoir reconnu et partagé par tous. C'est contre elle qu'ils se réaliseront. Avec cette nouvelle inversion des valeurs, le sexe retrouve son caractère productif à travers sa négativité, et le Dieu déchu d'avant-guerre redevient l'objet d'une croyance absolue au nom de laquelle il est digne et bon de tuer et de mourir, précisément parce qu'on est ainsi radicalement différencié des autres, forcés à juger. Il ne s'agit plus de fuir par la bande un réel trop consensuel, mais de le défier.

TROISIÈME PARTIE/

LES PRÉDATEURS



Tokyo Stabbing, par Nagao Yasushi (*Mainichi shinbun*)
Prix Pulitzer 1961, catégorie photographie.

CHAPITRE I/ Jeux de domination.

1/ Vers le passage à l'acte.

Si l'on en croit la théorie centrale de l'école de psychologie dynamique de J. Dollard, « la réaction première et caractéristique à la frustration (...) est l'agression. (...) L'agression se tourne directement contre la source de la frustration ; si elle est à son tour inhibée, elle produit des agressions dérivées ou de l'auto-agression. L'agression est en somme une catharsis de la frustration »⁶⁰¹. Or la frustration, on l'a vu, constitue l'état mental commun autour duquel s'articule la personnalité et les désirs des personnages d'Ôé que nous avons présentés jusqu'ici. Suga Hidemi, en les traitant sous l'angle de la névrose, a montré que la frustration était au cœur de leur identité, voire que la condition de frustration était l'essence de celle-ci.

Il n'y a dès lors rien de surprenant à les voir s'efforcer de compenser leur frustration en donnant libre cours à des fantasmes de violence aux formes extrêmement variées. Cependant, si la violence en elle-même est parfois l'objet direct de leurs fantasmes, elle est rarement une fin en soi. Comme l'écrit Yves Michaud, la violence ne doit pas être assimilée trop hâtivement à la folie comme c'est souvent le cas : au contraire, elle est avant tout un « moyen d'action » parfaitement rationnel à « l'efficacité peu contestable »⁶⁰². L'œuvre romanesque d'Ôé semble vouée à démontrer jusqu'à l'absurde cette évidence. Les fous, les idiots y sont innocents, étrangers à la violence qu'ils subissent des valides. Quand, en de très rares occasions, ils cèdent eux-mêmes à une pulsion agressive, l'auteur met un point d'honneur à expliquer la rationalité inattaquable qui sous-tend leurs actes apparemment marqués du sceau de l'aliénation, et leur absence totale de cruauté ou de volonté de nuire. Ceux qui sont en

⁶⁰¹ Cité in MICHAUD Yves, *La violence* (1986), PUF, collection *Que sais-je ?*, 2007, p. 78.

⁶⁰² *Ibidem*, p. 124.

pleine possession de leur esprit, au contraire, semblent obnubilés par une véritable fascination pour la violence, considérée comme moyen privilégié de règlement de leurs conflits intérieurs et extérieurs. Certains l'assimilent simplement à l'expression de la capacité d'action de l'homme sur le monde, de la force masculine et de la liberté humaine qui (selon eux) leur manquent. Ceux-là se contentent généralement de rêver à des fantaisies sans grand danger, de chasse, de pêche, de viol ou de meurtre...

D'autres se laissent aller à l'inspiration du moment, ils cognent et parfois tuent ou se tuent par frustration, ressentiment ou simplement désir de ressentir le frisson du risque qui les confirme comme vivants. La violence rêvée des premiers est éthérée, sans objet, alors que celui des seconds est circonstancié et direct : c'est celui de leur frustration ou de leur ressentiment qu'il s'agit d'agresser, ou de jouer un jeu de la violence qui se veut sa propre fin à travers l'excitation qu'il procure. Dans les deux cas, il s'agit avant tout de la satisfaction ponctuelle d'une pulsion ponctuelle : l'acte d'agression, rêvé ou réel, ne fait pas l'objet d'un investissement symbolique excessif, qu'il soit ou non prémédité.

Il en va tout autrement du dernier groupe que nous étudierons, auquel appartiennent le jeune extrémiste de *Seventeen*⁶⁰³, l'assassin métis de *Sakebigoe*⁶⁰⁴ (Takao), ainsi que le « pervers du métro » de *Seiteki ningen*⁶⁰⁵ (« J »). Ces trois-là diffèrent des rêveurs ou des agités spontanés de la violence sur tous les points. Fondamentalement, ces personnages souffrent, à des degrés divers, du même type de frustration que les autres (honte de soi, dégoût du réel, etc.). Mais contrairement aux précédents qui se contentent de stratégies de fuite compensatoires leur permettant d'entretenir leur frustration et donc leur moi, eux ont décidé d'agir, et ont théorisé l'acte violent comme mode privilégié de réalisation de soi, lui conférant ainsi une

⁶⁰³ ÔE K., *Seventeen* 「セヴンティーン」 (1961), [OKZ1:3], *op. cit.* Traduction par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji in *Le faste des morts*, *op. cit.* Deuxième partie : ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」 (1961), *op. cit.* Rappel : toute mention du titre *Seventeen* dans le corps du texte, sauf exception précisée, désigne l'œuvre complète formée par les deux parties du diptyque.

⁶⁰⁴ ÔE K., [Hurlements] 『叫び声』 (1963), [OKZ1:5], *op. cit.*

⁶⁰⁵ ÔE K., [Homo sexualis] 『性的人間』 (1963), [OKZ1:6], *op. cit.*

signification démesurée, paroxystique par rapport à leurs camarades moins radicaux. L'acte d'agression n'est rien moins, pour eux, que la manifestation du défi qu'ils lancent à la société qui doit, en les refusant, leur accorder la reconnaissance paradoxale due à l'unique, au différencié qu'ils aspirent à être. Aussi bien, on comprend que l'objet de l'acte violent lui-même n'ait pour eux qu'une importance toute relative : si le *jeune retardataire* d'*Okuretekita seinen*⁶⁰⁶ étrangle le clochard qui l'a violé, « J », dans *Seiteki ningen*, agresse sexuellement la première inconnue venue, et Takao, dans *Sakebigoe*, viole une lycéenne rencontrée par hasard, puis en étrangle une autre. A l'exception du politicien poignardé par l'adolescent de *Seventeen*, l'espace textuel dévolu à ces victimes est réduit à la portion congrue, se limitant parfois à quelques mots. A l'exception, encore, du politicien, elles n'ont d'ailleurs pas droit à la parole. Elles font l'objet d'une forme particulière de sacrifice rituel qui nécessite, autre différence fondamentale avec les agresseurs précités, la validation du regard de l'autre pour fonctionner. C'est l'autre, en effet, qui doit sanctionner le crime et reconnaître par là la valeur spécifique de celui qui l'a commis. Par ailleurs, si la victime n'est qu'un substitut anonyme pour la communauté défiée, il en va de même de cet autre qu'est le témoin : passants, policiers, journalistes ou spectateurs, ils joueront le rôle que Dostoïevski avait confié à l'évêque recueillant la confession de Stavroguine, le posant ainsi en figure d'une sainteté inversée. L'adolescent de *Seventeen* vise lui aussi à ce statut particulier, et le défi qu'il lance à la société est moins une fin en soi qu'une étape vers le chemin le menant à sa divinité privée. Il se distingue en cela de ses deux compagnons. Quoi qu'il en soit, on voit bien ce qui se joue dans ces actes de violence prémédités, investis d'un enjeu symbolique par un effort de réflexion théorique plus ou moins approfondi : il s'agit de recréer, par soi-même, le rituel disparu de réalisation de soi par le risque mortel, pris aux yeux d'une communauté à laquelle on fait remplir la fonction dévolue à l'ennemi désormais absent, et dont le rejet unanime doit

⁶⁰⁶ ÔE. K., [Un jeune retardataire] 『遅れてきた青年』 (1960-1962), [OKZ1:4], *op. cit.*

remplacer l'assentiment unanime. L'agression remplace le combat, la sentence (exécutée le cas échéant par le personnage lui-même) la mort héroïque.

Ces figures extrêmes de la violence concentrent et réalisent tous les fantasmes portés par leurs homologues moins décidés. Tous nous permettront néanmoins d'explorer les causes, les fonctions et les manifestations de la violence dans la première période de l'œuvre romanesque d'Ôé, aussi les traiterons nous dans l'ordre que nous avons esquissé : ceux qui rêvassent sans agir, ceux qui agissent sans y penser, et ceux qui pensent pour agir.

Si l'on excepte les fantasmes d'agression les moins problématiques car n'impliquant pas d'autres hommes (la chasse, en Afrique ou simplement « quelque part ailleurs »), les plus courants ont trait au meurtre ou à l'agression sexuelle, y compris pour les tous jeunes personnages tels le héros de *Hato*⁶⁰⁷ ou ceux de *Memushiri ko.uchi*⁶⁰⁸, ces jeunes délinquants qui se livrent à une compétition verbale de cruauté, s'inventant ou fantasmant les crimes les plus violents et inhumains. Le désir de meurtre est fréquemment lié à la fascination pour la guerre, comme c'est le cas dans *Kurai kawa, omoi kai*⁶⁰⁹, qui voit le jeune lycéen fasciné par l'amant de sa voisine, un soldat américain qui a « tué des Coréens »⁶¹⁰ à la guerre. De même, dans *Warera no jidai*⁶¹¹, le membre le plus âgé du trio des Unlucky Young Men cherche-t-il à attirer l'attention, avec succès, de ses deux camarades en leur rappelant qu'il a « côtoyé des G.I's qui ont tué des gens »⁶¹² durant la guerre de Corée. La guerre est le lieu où l'on peut laisser libre cours à ses pulsions meurtrières, et affirmer ainsi sa supériorité. Le ressentiment est l'autre grande source des fantasmes de meurtre, là encore, souvent liés à la guerre. En fait, la guerre, lieu d'une violence codifiée et exercée au nom de l'État et (officiellement) pour la

⁶⁰⁷ ÔE K., *Le ramier* 「鳩」 (1958), [OKZ1:1], *op. cit.*

⁶⁰⁸ ÔE K., *Arrachez les bourgeons, tirez sur les enfants* 『芽むしり仔撃ち』 (1958), [OKZ1:1], *op. cit.*

⁶⁰⁹ ÔE K., [Sombre rivière, lourde pagaie] 「暗い川、おもい櫂」 (1958), [OKZ1:2], *op. cit.*

⁶¹⁰ *Ibidem*, p. 12.

⁶¹¹ ÔE K., [Notre époque] 『われらの時代』 (1959), [OKZ1:2], *op. cit.*

⁶¹² *Ibidem*, p. 163.

sauvegarde de la communauté, devient pour les jeunes frustrés de ne pas être reconnus par celle-ci et de ne pas pouvoir l'être simplement par leur mort héroïque – c'est-à-dire à peu de choses près sans rien faire⁶¹³ –, l'enjeu d'un retournement contre ladite communauté.

C'est le sens des imprécations meurtrières du *jeune retardataire* contre sa famille et son village qui acceptent la fin du conflit, l'humilient ou lui démontrent leur lâcheté : « Je voudrais les tuer avec la mitraillette cachée dans la forêt, ma mère, mon frère, mes sœurs, et puis tous les habitants du village »⁶¹⁴. Cette haine, il l'étend ensuite à tous les Japonais, ces lâches et défaitistes, alors qu'il est arrêté en possession de la mitraillette avec laquelle il comptait rejoindre un hypothétique mouvement de résistance refusant la capitulation.

日本人誰もかれも敵だ。僕は敵をやっつけてやる。裸にして殴ってやる、跪かしてやる。殺してやるぞ。(…)教護院を出たら、ぼくはおまえらを足の下にしく人間になってやる、ヒットラーやムッソリニーみたいに一人だけで国を足の下にしいてやる。おまえらみんな敵だ、世界中みんな敵だ(…)

Tous les Japonais sont mes ennemis. Je vais buter tous mes ennemis, les déshabiller, les cogner, les faire mettre à genoux et les massacrer. (...) Quand je sortirai de la maison de redressement, je me servirai de vous comme tapis. Je mettrai le pays à ma botte à moi tout seul, comme Hitler et Mussolini. Vous êtes tous mes ennemis, le monde entier est mon ennemi (...).⁶¹⁵

L'enfant refuse la dernière chance qui lui est offerte de redevenir « un bon garçon », affirmant qu'il a « tout compris », qu'il n'est « plus un enfant »⁶¹⁶. Mais ce qu'il prend pour un rite de passage n'est qu'un leurre puisqu'il s'enferme doublement, physiquement, et surtout mentalement, dans l'enceinte d'un rêve de domination et de vengeance qui le bloquera à jamais dans une logique de ressentiment et de haine liée à la fin d'une guerre qu'il prétendra continuer à combattre. Son projet de « domination » d'une société qu'il exècre est voué à

⁶¹³ Comme le racontait Ôé évoquant ces jeunes bons à riens devenus glorieux héros une fois leurs cendres de retour dans son village. Cf. première partie, p. 36.

⁶¹⁴ [OKZ1:4], p. 106.

⁶¹⁵ *Ibidem*, p. 137.

⁶¹⁶ *Ibid.*

l'échec du fait d'une méprise fondamentale sur les mécanismes de la société démocratique d'après-guerre : l'adolescent perçoit les politiciens comme les « mâles dominants » reconnus unanimement par la société qu'ils dominent par leur puissance et leurs actes. Dans la logique binaire des maîtres/esclaves qui prévalait dans le système militariste tel qu'ils le fantasmaient, on s'élevait au rang de maître (i.e. d'homme) par sa prise de risque, ses actes héroïques. Comme l'écrit Shibata Shôji, l'adolescent ayant « manqué » son héroïsme durant la guerre veut compenser par l'ascension politique, mais « les deux supposent la reconnaissance de la société, et donc d'accepter la société en tant qu'instance normative qui donne sa valeur au geste de reconnaissance » ⁶¹⁷. L'adolescent est incapable de percevoir la complexité des rapports de force, l'ambivalence de la reconnaissance sociale toujours limitée du politique, et, aveuglement plus crucial encore, le fait que la violence en tant que telle est l'exception et non la règle du jeu politique basé sur la tractation et le compromis, et non l'action héroïque. Ironiquement, les tâches confiées par son maître politique relèvent de la plus basse cuisine politicienne (étouffer une scabreuse affaire d'avortement, dénoncer des opposants), alors que le héros finit toujours par être impliqué dans l'exception violente qui est la seule règle qu'il connaisse. Pour n'avoir voulu voir dans la politique qu'un champ de bataille où seuls règnent l'affrontement, le jeu des vainqueurs et des vaincus, l'adolescent est condamné à faire l'expérience de son pire versant, et d'en sortir, petit provincial mal dégrossi et mal ajusté, irrémédiablement perdant et humilié, le tout augmentant encore et toujours son ressentiment. Ainsi, après avoir été torturé et abusé sexuellement par la volonté de ses camarades révolutionnaires d'un soir, son désir de meurtre atteint son paroxysme.

わたしは生涯でもっとも深いと感じられる恥辱の重傷を負い、発狂して自殺することをさけるために意識存在であることをやめ、ただ灼熱した憎悪体としてのみ自己の肉体と精神を認

⁶¹⁷ SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 82.

識して(...)逃げだしていったのである。(...)殺してやるぞ、破壊してやるぞ、否定してやるぞ、拒否してやるぞ、すべてを、すべての人間を、(...)全世界を！

J'avais subi la blessure, l'humiliation la plus profonde de toute ma vie, et pour ne pas devenir dingue et me suicider, j'avais scellé ma conscience et je m'étais enfui en ne pensant mon corps et mon esprit que comme un bloc de haine en fusion. (...) Je vais les massacrer, les anéantir, les éliminer, les renier tous, tous les humains, (...) le monde entier ! ⁶¹⁸

Mais le seul moyen qu'il connaisse pour atteindre un tel objectif, la domination politique, génère une contradiction interne puisqu'il nécessite la reconnaissance de ceux qu'il prétend haïr, et le ressentiment induit par cette pulsion contradictoire entraîne le jeune retardataire toujours plus loin dans la décadence, l'échec et la désillusion.

L'adolescent de *Seventeen*, humilié par sa sœur, traduit lui aussi le ressentiment dû à son sentiment d'infériorité par la haine pour tous ceux qu'il considère responsables de sa condition. Il va jusqu'à jouer ses fantasmes de meurtre dans une mise en scène évoquant des films de guerre ou de *samurai*, en s'aidant ici de son poignard gravé du nom « d'un sabreur de la fin de l'époque Muromachi », avec lequel il « massacre les ennemis qui rest[ent] collés au ténèbres comme des lentes aux coutures d'une chemise ».

低く気合をこめながら、おれは来国雅の脇差で暗闇を刺しつづけた。いつかおれは敵をこの日本刀で刺殺するぞ、敵を、おれは男らしく刺殺するぞ、といつのまにかおれは考えていた。(...)しかしおれの敵はどこにいるのだろうか、おれの敵は、父親か？おれの敵は、姉か？基地のアメリカ兵か、自衛隊員か、保守政治家か、おれの敵はどこにいるのだ、殺してやるぞ、殺してやるぞ(...)！

En poussant des cris d'attaque caverneux, j'ai sabré les ténèbres. Un jour je tuerai un ennemi avec cette arme, me disais-je. Je le tuerais comme un homme. (...) Mais où était mon ennemi ? Mon père ? Ma sœur ? Les soldats américains dans leurs bases ? Les membres des Forces d'Auto Défense ? Les politiciens conservateurs ? Où était mon ennemi ? Je le tuerai, je le tuerai ! ⁶¹⁹

⁶¹⁸ [OKZ1:4], p. 216.

⁶¹⁹ [OKZ1:3], p. 272. (Tr. Modif.). Rappel : Nous employons la traduction de *Seventeen* par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji in ÔE K., *Le faste des morts*, op. cit. Les citations extraites de la seconde partie du diptyque,

Quant à ces autres qu'il intériorise comme juges de ses pulsions onanistes, ils sont eux aussi les objets de ses fantasmes meurtriers : « J'ai essayé de dire à voix haute : "J'ai envie de les tuer tous à la mitraillette, j'ai envie de les massacrer tous ! Ah, si j'avais une mitraillette !" »⁶²⁰

On le verra, son rapport à la société qui lui renvoie son image négative sera renversé par un mode de domination bien moins contradictoire que celui de son aîné « retardataire » hanté par l'« hypothèse mythique » de la guerre. Pour l'heure, l'adolescent se contente de rêver d'agression, celle-ci s'exprimant également par le biais de fantasmes d'ordre sexuel. L'adolescent se masturbe « en [se] rappelant la confession d'un mari (...) qui a provoqué chez sa femme une péritonite la nuit de leur noce, en perforant la paroi vaginale »⁶²¹. Cette concaténation de motifs violents et sexuels est omniprésente dans l'œuvre romanesque d'Ôé, et relève en partie de sa volonté d'exprimer les rapports de domination politique par le biais de métaphores sexuelles. Le rapport sexuel est le lieu privilégié de l'expression de cette domination, qu'Ôé développe en inversant la dynamique « traditionnelle » : l'homme y est présenté comme foncièrement passif alors même qu'il est doté du « phallus doré »⁶²² pourtant toujours décrit comme symbole de domination. Dès lors, la seule manière pour lui de renverser à nouveau la dynamique pour retrouver sa position dominante est d'imaginer un rapport transgressif : qui fasse souffrir, qui ne soit pas consensuel.

Puisqu'il s'agit de démontrer le plaisir lié à la domination ou à la soumission politique ou sociale (*i.e.* le confort matériel dans ce cas), le recours à la métaphore du rapport sexuel à travers lequel la domination ou la soumission peut procurer directement un plaisir physique ne semble que trop logique. Ce choix délibéré a pour conséquence de dissocier totalement le

Seiji shōnen shisu, sont traduites par nos soins. Nous proposons en annexe une traduction complète de cette nouvelle.

⁶²⁰ *Ibidem*, p. 266.

⁶²¹ *Ibid.*, p. 264

⁶²² ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 35.

rapport sexuel du sentiment amoureux, pour en faire le théâtre d'une lutte sociale ne recelant que deux aspects : la résistance ou la soumission à la pulsion sexuelle, et la domination ou la soumission à l'autre. Ainsi, nous avons vu que pour les héros « enfermés » dans une situation de couple, le rapport sexuel n'était qu'un mode d'expression de leur soumission à celle-ci à travers leur soumission routinière à leurs pulsions. Dans ces conditions, l'autre était réduit à son sexe. Les prostituées des premiers récits étaient le sexe féminin de la situation du Japon, à laquelle les héros se soumettaient en y tirant un plaisir strictement physique, en d'autres termes matériel (puisqu'elles les entretenaient). On a vu que l'adolescent de *Seventeen* était soumis de la même manière à sa pulsion onaniste, qui lui permet d'oublier un temps sa honte de soi mais qui finalement la renforce. Les fantasmes de rapport sexuel violent et/ou non consensuel lui permettent donc de retrouver une position dominante et de dépasser sa soumission face à une réalité qu'Ôé pose toujours – à cette période du moins – comme féminité, comme le rappelait Suga Hidemi.⁶²³

A cette période, le rapport sexuel chez Ôé se pose toujours comme une forme plus ou moins violente de sadomasochisme. La forme la plus bénigne de la pulsion masochiste voit ces personnages se soumettre à leurs pulsions tout en le déplorant, et la forme la plus violente de sadisme les fait fantasmer à l'humiliation de l'autre par la domination. Si l'on envisage le rapport sexuel chez Ôé comme métaphore politique, il est logique qu'il ne présente jamais de rapport symétrique entre les partenaires, puisque la vision politique de l'auteur telle qu'elle se déploie dans ses récits n'intègre pas non plus de rapport horizontal, mais uniquement et strictement vertical.

⁶²³ SUGA H., [Révolutionnaires, trop révolutionnaires~] 『革命的な、あまりに革命的な~』, *op. cit.*, p. 78.

Mais les fantasmes (et rapports) sexuels auxquels s'adonnent les personnages des récits d'Ôé que nous traitons ici, pour binaires qu'ils soient, n'en présentent pas moins certaines variantes. Si l'adolescent de *Seventeen* rêve à priori davantage de domination sexuelle violente, le sadisme consistant chez lui à s'imaginer infliger à l'autre l'humiliation et la honte qu'il ressent pour l'oublier momentanément, il est également sujet à des fantasmes masochistes, par ailleurs fréquents chez les personnages d'Ôé. La forme la plus banale de ces fantasmes est l'auto-dépréciation. Ainsi, l'adolescent qui se réveille, morose, après une nuit d'angoisse, contemple son sexe flapi et s' imagine, à quarante ans, en psychanalyse : « Je suis impuissant dès le matin, me dis-je avec un plaisir masochiste. »⁶²⁴ S'ensuit une longue rumination sur sa pulsion onaniste et le dégoût qu'il doit sans doute inspirer à ses semblables qu'il imagine tous voués à découvrir et juger cette dernière, qu'il conclut en affirmant qu'il « éprouve du plaisir à ce que les autres [le] maltraitent »⁶²⁵. Cette forme bénigne de masochisme relève du même type de stratégie identitaire que le dégoût de soi qui saisit Yasuo dans *Warera no jidai* et le narrateur de *Saute avant de regarder* face à leur propre faiblesse qui les ligote à leur concubine : il s'agit, faute de toute volonté d'action ou de croyance en la possibilité d'une réalisation de soi par l'action, de se définir négativement par ses défauts. Yasuo s' imagine prisonnier comme l'adolescent de *Seventeen* s' imagine « dégoûtant », et c'est déjà une manière de se saisir, et d'imaginer, chez le second qui se plaint de l'indifférence de sa famille à son égard, qu'il produit un effet sur ses semblables, et donc existe. Evidemment, comme l'écrit Maurice Blanchot, « dans la mesure où l'homme s'en fait une certaine gloire, où il pense être le roi du malheur, il en détruit la vérité ou l'authenticité, pour autant que ce malheur devient sa propriété, sa fortune, son privilège, ce sur quoi il lui appartient de pleurer ». ⁶²⁶

⁶²⁴ [OKZ1:3], p. 279.

⁶²⁵ *Ibidem*, p. 280.

⁶²⁶ BLANCHOT M., *La communauté inavouable*, op. cit., p. 89.

Mais l'adolescent est également en proie à des fantasmes relevant d'un désir masochiste de soumission sexuelle. Celui-ci apparaît, quoique peu clairement, dans la recension qu'il fait de son rêve suite à l'annonce du mariage de Shôda Michiko, une roturière, avec le prince héritier⁶²⁷.

En pleine méditation sur la peur panique que lui inspire la mort, il affirme qu'à l'annonce du mariage, il a collé sur le mur une photographie de « Mlle Michiko » et a prié pour que son mariage soit annulé, pris de peur « comme si la Princesse allait mourir »⁶²⁸. Après avoir vu à la TV un jeune homme ayant lancé une pierre sur le passage du couple princier, il dit avoir rêvé, cette nuit-là, qu'il était « à la fois la Princesse et le lanceur de pierre ». Kawamura Minato a longuement discuté cet épisode en le mettant en parallèle avec *Furyû mutan* de Fukazawa, décrivant une révolution ayant abouti à la décapitation des membres de la famille impériale, qui vaudra à son auteur la vindicte de l'extrême droite. Pour lui, le mariage du prince héritier avec une roturière est au cœur des deux œuvres, dans le sens où il manifeste de manière aussi évidente que polémique la redéfinition problématique du rapport des Japonais à l'empereur sous le nouveau régime démocratique, le rapprochement entre les deux pouvant être condamné ou applaudi en fonction de l'image du souverain à laquelle souscrit l'observateur. Pour Kawamura, la peur qui saisit l'adolescent de *Seventeen* alors qu'il s'identifie à la princesse, c'est la peur de la voir « quitter ce monde » pour en rejoindre un

⁶²⁷ KAWAMURA M., [La littérature d'après-guerre en question] 『戦後文学を問う』, *op. cit.*, pp. 73-76.

Le mariage de l'actuel couple impérial fut un événement populaire considérable en 1959, notamment parce qu'il unissait pour la première fois une roturière (issue de la grande bourgeoisie) à un prince héritier, et fut interprété comme une expression du nouveau statut de l'empereur, « symbole » du peuple japonais. Présenté comme un mariage d'amour, l'événement déclenche un véritable « michi-boom » (美智ブーム). En fait, comme l'écrit Eric Seizelet, « le mariage du prince héritier prit les proportions d'une gigantesque opération commerciale et publicitaire ». Il rappelle par ailleurs que ce que l'on qualifierait aujourd'hui de « *people*-isation » de la famille impériale fut également une « fructueuse opération politique ». « L'annonce du mariage du prince héritier vint à point nommé pour détourner l'attention de l'opinion [du projet de loi avorté sur la police de Kishi], et reléguer provisoirement au second plan de l'actualité le débat sur [la renégociation de l'Anpo]. » Grâce à ce processus de « massification », « les bases de la légitimité de l'empereur étaient elles-mêmes transformées : le *tennô* gagnait, par l'attachement des masses, ce qu'il perdait en crainte respectueuse ». SEIZELET Eric, *Monarchie et démocratie dans le Japon d'après-guerre*, Maisonneuve et Larose, 1990, p. 302.

⁶²⁸ [OKZ1:3], p. 276.

autre qui ne se situe pas dans la même « dimension » : celui de la dynastie impériale⁶²⁹. De fait, le jeune homme s'identifie en même temps au jeune lanceur de pierre, précisant que « ce n'était pas de la jalousie »⁶³⁰ : fantasme d'agression habituel envers une incarnation de la féminité, mais aussi ressentiment envers celle qui va démystifier l'institution impériale. Dans le même temps, il s'identifie à elle à travers sa peur de la mort,, mais aussi, implicitement, parce qu'elle va se lier à l'empereur. La « lointaine étoile au bout de l'infini »⁶³¹ qui l'effraie tant renvoie donc à la fois à la mort, et à la dynastie impériale.

Cette autre signification du fantasme n'est explicitée que dans la seconde partie de *Seventeen*, alors que l'adolescent déjà converti à l'extrême droite hallucine la présence de l'empereur qui lui annonce le « mariage divin »⁶³² qui va bientôt l'unir à lui à travers le meurtre qu'il lui commande de commettre. Le modèle du mariage en question est évidemment celui du couple princier qui l'a tant marqué. La nuit qui précède l'assassinat, l'adolescent rêve à nouveau de la princesse à laquelle il s'identifie, terrifié(e) à la perspective de la nuit de noces à venir⁶³³. Ce fantasme de soumission sexuelle (une fois converti, l'adolescent enchaîne les « orgasmes » à la simple évocation mentale de l'empereur) à un autre absolu est au cœur du dispositif déployé par Ôé dans *Seventeen* pour expliquer l'adhésion de l'adolescent à l'idéologie impériale.

En appliquant sa théorie du désir mimétique au rapport sadomasochiste, René Girard a démontré que la pulsion masochiste, loin d'obéir à un simple désir de punition, répondait à une demande motivée par un narcissisme exacerbé⁶³⁴. En effet, le désir étant toujours désir de l'autre, l'estime de soi est proportionnelle à la valeur attribuée à ce dernier. La soumission correspond donc à un abaissement de soi par rapport à l'autre relevé au plus haut degré par le

⁶²⁹ KAWAMURA M., [La littérature d'après-guerre en question] 『戦後文学を問う』, *op. cit.*, p. 73-74.

⁶³⁰ [OKZ1:3], p. 276.

⁶³¹ *Ibidem.*

⁶³² ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 26.

⁶³³ *Ibidem.*, p. 35.

⁶³⁴ GIRARD R., *Des choses cachées depuis la fondation du monde* (1978), Librairie générale française, collection Biblio essais, 1983, pp. 436-440.

rapport de force délibérément inégal qui s'instaure. Or, si dans le cas de l'agression sadique, la « réduction » de l'autre est limitée par sa résistance physique et psychique, la réduction consciente et volontaire de soi n'a pour limites que la seule imagination, de même que l'élévation volontaire de l'autre une fois celui-ci érigé en tyran privé. C'est dans la creusée infinie d'une inégalité artificiellement maintenue que réside le sens de la relation masochiste : plus l'autre est élevé et désirable, plus l'attention qu'il me porte me désigne comme l'objet à mon tour désirable et valorisé de son désir, y compris et surtout si cette attention contribue à creuser la différence de valeur (coups, humiliations, etc.). En résumé, la soumission à l'autre, paradoxalement, me valorise. C'est par l'instauration d'une relation de ce type entre l'adolescent et l'empereur, bien entendu unilatérale, qu'Ôé donne sens aux manifestations *a priori* incongrues de plaisir sexuel qui ponctuent le récit. Nous reviendrons plus loin sur ce mécanisme du désir qui permet de suivre et d'explicitier les étapes de la radicalisation de l'adolescent.

Observons une autre occurrence des fantasmes de violence sexuelle infligée et reçue, exprimés dans leur nudité la plus caricaturale dans le roman qu'Ôé a rédigé comme le manifeste de sa théorie sur la domination et la soumission politique, *Warera no jidai*. Significativement, nous y retrouvons l'empereur, puisque la scène décrit la rencontre des Unlucky Young Men avec ce dernier alors qu'ils sont engagés, à l'instar de l'adolescent de *Seventeen*, pour « faire la claque » pour l'extrême droite devant le centre commercial où le souverain doit assister à la projection d'un film. Le slogan du dirigeant ultranationaliste qui harangue la foule, inspiré d'Akao Bin⁶³⁵ comme son homologue de *Seventeen*, attire l'attention du trio : « le peuple japonais réclame un dictateur. L'empereur est le seul et unique dictateur qui convienne au Japon !⁶³⁶ ». La réflexion qu'inspire au narrateur la passion ardente

⁶³⁵ Voir p. 326, note 698.

⁶³⁶ [OKZ1:2], p. 193.

de l'orateur en appelant à la dictature impériale est en accord avec la thèse de l'auteur, et la relation développée dans *Seventeen* :

壇上の男は発情しきっている、かれの生殖器は充血して分泌をつづけている、かれは生殖器をつきだし《牝の姿勢》をとって、猛だけしい牡の襲来を待ちのぞんでいる。《ああ天皇陛下、天皇陛下の独裁こそわれわれの感泣してお迎えするものである》感泣している牡へ猛だけしく**独裁者**はのしかかってくる、かりたてられた牡として、鼻息を荒く、勃起しきって死ものぐるいの牡として。

L'homme sur l'estrade est terriblement excité, ses parties génitales exsudent abondamment, il les exhibe, prend la « position de la femelle » et attend impatiemment l'assaut du mâle farouche. « Ah, Votre Majesté, la dictature impériale, voilà ce que nous accueillerions en pleurant d'émotion ! » Le **dictateur** farouche s'approche de la femelle qui pleure de joie, comme un mâle qui n'en peut plus, comme un mâle qui trépigne, soufflant des naseaux, en proie à une terrible érection.⁶³⁷

La rencontre avec le tribun et ses troupes habillées de noir déclenche chez les deux plus jeunes membres du trio (ils ont seize ans, rappelons-le) une conversation fantasmagique dont la guerre occupe l'arrière-plan :

「日本にすばらしい右翼がうまれたら、おれは入党するぜ、ナチスのような右翼だ」

「ファシスト党にでも、おれは入ったな、おれがイタリアに生まれていたら、おれはムソリーニのために戦ってしんだだろう」

「ヒットラーのためにだって、おれはドイツ国民として死んだよ、ドイツ語でヒットラー万歳と叫ぶだろうな」

「右翼は頭をかんかんにしてる、気がちがってる、退屈しない。おれはナチスの親衛隊のために学校を中退したろうとおもうぜ」

「ああ、ナチスの親衛隊、大虐殺、征服を着た何百万の行進」

「それは、ほんとに《勃起させる》な、やりたくならせるよ」

「やりたくなったら、ユダヤ人の娘を強姦するんだ、強姦したあとではその娘の胸を銃剣でとつきするのが仕上げだ」

⁶³⁷ *Ibidem*, p. 192.

« Si on pouvait avoir une chouette extrême droite au Japon, tu peux être sûr que j'adhérerais : une droite dans le genre des nazis !

- J'aurais bien adhéré au parti fasciste, si j'étais né en Italie ; je serais allé me battre et crever pour Mussolini.

- Pour Hitler, je serais devenu Allemand et je serais mort direct ! J'aurais gueulé « gloire à Hitler » en allemand !

- La droite, ça déchire ! C'est des vrais tarés, on s'embête pas avec eux. Sûr que j'aurais laissé tomber l'école pour entrer dans les S.S.

- Ah, les S.S., les massacres, les défilés avec des millions de types en uniforme...

- Voilà, ça, *ça fait bander* ! Ca me donne envie de m'en payer une tranche !

- Quand on voudrait s'en taper une, on violerait une juive, et une fois qu'on aurait fini notre petite affaire, un bon coup de baïonnette dans le bide ! »⁶³⁸

Les fantasmes de domination par la violence et le sexe au nom de pouvoirs totalitaires sous lesquels il ferait bon combattre et mourir, autant de perspectives excitantes pour ces jeunes apprentis nihilistes qui ne s'intéressent qu'à ce qui pourrait les « faire bander » (à ce stade, on comprendra aisément que les femmes n'en fassent en réalité pas partie). Taka, leur compagnon coréen, homosexuel qui a connu la guerre de Corée, fait son miel de ces fantasmes, mais s'identifie aux victimes imaginaires des deux « fascistes en herbe », ce qui l'« excite au plus haut point », lui qui fait partie d'un peuple « violé », « massacré » par le leur, se rêve en « faible femme juive violée au sexe transpercé »⁶³⁹ par les jeunes gens. Ici encore, le fantasme masochiste obéit à la logique du désir mimétique : il s'agit d'exacerber l'abjection du bourreau pour décupler son plaisir de victime consentante. Mais Taka est terrorisé à l'idée que ses deux camarades pourraient l'abandonner s'ils apprenaient son penchant pour les hommes, et n'osera pas se déclarer.

Ces fantasmes de domination ou de soumission, ici formulés de la manière la plus caricaturale qui soit, ne font cependant pas l'objet d'un surinvestissement symbolique débouchant sur une réalisation concrète de la part de ces personnages. Certes, le trio, déçu par l'apparence banale

⁶³⁸ *Ibid.*, p. 196.

⁶³⁹ *Ibid.*, p. 196-197.

de l'empereur qu'ils aperçoivent peu après, décident de tenter un attentat contre ce « type taciturne » qui n'a « vraiment pas l'air impérial », mais il s'agit simplement de « lui faire une surprise », de « foutre le bordel »⁶⁴⁰, toujours dans l'optique de la compétition du risque. C'est pour la même raison que Taka assassinera un amant américain peu après, au prétexte qu'il refuse de lui prêter l'argent nécessaire à l'achat du fameux camion sur lequel le trio fonde tous ses espoirs. Mais en réalité, c'est parce que l'homme le traite de lâche que Taka, fou de rage, ne peut résister à sa pulsion meurtrière. En somme, jusqu'au bout, ces jeunes gens auront obéi, sans réfléchir (à quoi que ce soit), à la logique hégélienne de la compétition pour l'affirmation de soi au travers du risque.

2/ « Libération » sexuelle.

« Bird », le héros de *Kojintekina taiken*, est un Yasuo qui se serait marié et aurait eu un enfant. Infantile et égocentrique, il rêve aux phacochères d'Afrique alors que son épouse accouche dans les pires souffrances. Le fruit de leur amour est un « monstre » « bicéphale comme l'aigle prussien », « à la tête bandée comme Apollinaire »⁶⁴¹, songe Bird en proie aux derniers reliquats des fantasmes romantiques guerriers de Yasuo. Ne sachant s'il doit garder l'enfant ou le faire mourir à petit feu avec la complicité d'un médecin « compatissant », Bird sombre dans son autre grande passion escapistes, l'alcool. Réfugié chez une amie, il déplore l'impotence dans laquelle l'a plongé sa phobie nouvelle du « vagin et de l'utérus »⁶⁴² ayant abrité et expulsé le monstre qu'il a contribué à produire, acte qui accentue encore sa haine de soi. Ce faisant, il décrit la relation sexuelle dans le cadre conjugal dans des termes qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait reniés, et détaille des fantasmes similaires qui lui redonnent

⁶⁴⁰ ÔE K., *Une affaire personnelle* 『個人的な体験』 (1964), [OKZ1:6], *op. cit.*, p. 200.

⁶⁴¹ *Ibidem*, p. 223, 203.

⁶⁴² *Ibid.*, p. 289.

momentanément espoir au moment où il réalise que l'amie qui l'accueille était vierge lors de leur première « rencontre » quelques années auparavant.

それはまぎれもなく欲望そのものだった。(…)しかもそれは、かれの意識の高みに輝いているアフリカ旅行の夢の対極の、ぐったりして安穏な日常生活のひとつのイボくらいのもにすぎなかった、週に幾度かの妻との性交によっておとしめられつつ解消される、おとなしい欲望、無気力で猥らなウフツというひとごえとともにものかなしい疲労感の泥にまみれる、家庭的な欲望とはちがったものだった。(…)欲望のなかのもっとも激甚な欲望、厳密に反復不可能なので、その達成の瞬間、汗ばんだ裸の背後から、死がしのびよってくるのではないかと思われるほどの危険な欲望。それは、数年前の冬の真夜中の材木置場で、もし鳥が、いま自分はひとりの処女を強姦しているのだと十全にしていたとしたら、充たされたかもしれない欲望だった。

C'était bien du désir, il n'y avait aucun doute là-dessus. (...) Et ce désir là n'avait rien à voir avec le désir familial enduit d'épuisement boueux et triste, avec son petit soupir obscène et apathique, ce désir bien sage que venaient assouvir et oblitérer les quelques coïts hebdomadaires avec sa femme, et qui n'était guère plus qu'une verrue sur la tranquillité accablante du quotidien, aux antipodes du rêve de voyage en Afrique qui brillait au firmament de sa conscience. (...) Ce désir-là était le plus violent qui soit, un désir périlleux, si absolument unique qu'au moment de l'assouvir, on croirait sentir dans son dos nu et trempé de sueur la mort approcher à petits pas. Un désir que Bird aurait pu assouvir si, quelques années auparavant dans la remise à bois, il avait pleinement réalisé qu'il était en train de déchirer une vierge.⁶⁴³

もし、火見子を相手に、自分があの冬の真夜中にだめにしてしまった緊張しきった性関係を再現するとしたら、それにはもう彼女を絞め殺しでもするほかに手がないだろう、と鳥は考えた。かれの内奥の欲望の巢から、羽ばたいて飛びたつ声、殺戮し、屍姦せよ！

Pour recréer avec Himiko cette étreinte pleine de tension que j'avais gâchée cette nuit d'hiver, le seul moyen serait de l'étrangler, se dit Bird. Du nid du désir qu'il sentait au tréfonds de lui, une voix prit son envol : tu vas la massacrer et baiser son cadavre !⁶⁴⁴

Le fantasme de domination par la violence du sexe féminin abhorré, de même que celui du risque de la mort qui donne son sens aux actes, obsède Bird comme ses prédécesseurs. Et

⁶⁴³ *Ibid.*, p. 254-255.

⁶⁴⁴ *Ibid.*, p. 255.

c'est à la réalisation de ce fantasme que l'invite Himiko. Le rituel, comme l'auteur présentera toujours, que le terme soit explicitement cité ou non, ces actes de réalisation de fantasmes que l'on investit *a priori* d'un enjeu symbolique (ici, la catharsis, mais bien plus souvent, l'auto-affirmation), consiste à surmonter la peur et la haine du féminin, ainsi que le regard de l'autre sur soi qui culpabilise les pulsions ayant engendré le monstre, et plus largement la honte de sa lâcheté, par un acte que les récits d'Ôé ont largement banalisé mais qui retrouve ici une valeur transgressive : la sodomie.

Bird, d'abord hésitant, prend confiance et savoure « l'égoïsme » de la situation : il n'a « pas à se préoccuper de la jouissance de l'autre », « pas à laisser la femme le voir jouir », ni à « craindre la grossesse ». L'approche de l'orgasme est aussi le temps de la réalisation du fantasme :

おれはいま女をもっとも汚辱にみちたやりかたで蹂躪しているのだ、と燃えるあたまの奥で鳥は関の声をあげた。おれは、ありとある最も卑劣なことをやってのけられる人間だ。おれは恥のかたまりだ、おれのペニスがいまふれている熱いかたまりこそがおれだ、と鳥は考え、そして眼も昏むほど激甚なオルガスムにおそわれた。

鳥が快楽に痙攣するたびに火見子は鋭い苦痛の悲鳴をあげた。鳥はなかば失神しながら、それを聞いた。そして突然、鳥は憎悪にたえないとでもいうように、火見子の肩のつけねを噛んだ。

Je suis en train de posséder une femme de la manière la plus humiliante qui soit, hurle Bird dans sa tête en feu. Je suis capable des choses les plus abjectes qu'on puisse imaginer. Je suis un bloc de honte, la masse chaude dans laquelle s'enfonce mon pénis, c'est moi-même, se dit-il avant d'être emporté par un orgasme si violent qu'il sentit son regard se voiler.

Himiko répondait à chaque convulsion de plaisir de Bird par un cri de douleur aigu. Il les entendit, à demi inconscient. Puis, soudain, comme s'il n'arrivait plus à résister à la haine, il mordit Himiko à l'épaule. ⁶⁴⁵

⁶⁴⁵ *Ibid.*, p. 290-291.

« Sauvé » et « libéré »⁶⁴⁶ de son impotence sexuelle, Bird décide (momentanément) d'assumer sa lâcheté et de faire mourir son enfant. Il lui faudra encore trouver plus médiocre que lui, à commencer par Himiko, qui lui renvoie sa propre image de conscience malheureuse s'accrochant à la première chimère venue dès le moment où elle fait sien son rêve de fuite en Afrique, pour le décider à l'acte de liberté consistant à accepter la vie de famille avec son enfant, celui-là même que Mathieu, dans *L'âge de raison* auquel Ôé emprunte de nombreux tropes, n'avait pas su ou voulu tenter.

Mais si *Kojintekina taiken* marque une évolution décisive vers la seconde période de l'œuvre romanesque d'Ôé, ce n'est pas seulement parce que son héros se décide, pour la première fois, à assumer la réalité en abandonnant ses fantasmes de fuite ou d'agression, ou que l'œuvre passe enfin du côté des victimes⁶⁴⁷. C'est aussi parce que le roman montre la dernière tentative de réalisation d'un fantasme d'agression investi symboliquement d'une valeur affirmative. Par ailleurs, dans le sens où la réalisation de ce fantasme permet le dépassement d'un problème strictement ponctuel et défini, l'expérience relève davantage des accès de violence vengeresse des héros humiliés, ou des prises de risque des Unlucky Young Men, que des tentatives d'affirmation de soi par la violence que nous allons étudier à présent. De fait, Bird ne joue pas son identité en prenant à témoin le regard réprobateur de la société défiée dans son ensemble dans l'acte « extrême » (toutes proportions gardées) qu'il réalise d'ailleurs sur l'incitation de sa partenaire. Ce petit théâtre de la violence est donc un rituel circonscrit pour un homme qui va ensuite jouer son identité avec, et non contre la société. Bird est, en ce sens, très différent de « J » et Takao, qui jouent bien plus gros dans la réalisation de leurs fantasmes d'agression sexuelle.

⁶⁴⁶ *Ibid.*, p. 292.

⁶⁴⁷ D'ailleurs, comme le remarque Etô Jun, « du début à la fin, l'enfant qui est au cœur de la question est complètement escamoté ». Pour Etô, il n'est jamais question de lui mais uniquement du « dilemme existentialiste » de Bird, à savoir « l'acceptation du réel ». Cité in KARATANI K., [La carte est-elle consumée ?] 「地図は燃えつきたか〜」, *op. cit.*, p. 301-302.

J, héros de la nouvelle *Seiteki ningen*, est un jeune adulte issu de la grande bourgeoisie qui noie sa culpabilité (sa première épouse s'est suicidée après l'avoir surpris s'adonnant à ses penchants homosexuels avec un étranger) dans des jeux sexuels sans pour autant jamais parvenir à l'orgasme, pour se retrouver finalement membre d'un trio de pervers se livrant à des attouchements dans les trains ou le métro, occupation délictueuse très répandue au Japon.

En dehors de son histoire personnelle tragique mais peu développée qui a surtout pour avantage de l'affliger d'un désir de punition au second degré (pour son homosexualité, et le fait qu'elle ait causé la mort) et de faire de lui un impotent voué ironiquement à la décadence par désir de punition, J n'a rien à envier aux jeunes nihilistes qui parcourent les récits que nous avons déjà cités, comme son constat péremptoire le laisse entendre : « l'homme, en deux cent ans, a transformé la terre en jardin d'enfants bien rembourré. Il n'y a plus d'aventures possibles, sauf au plus téméraire. »⁶⁴⁸

Comme l'a remarqué Shibata Shôji, la caractéristique première des jeux sexuels auxquels se livre J est qu'ils nécessitent invariablement le regard des autres pour fonctionner. Enfermé dans un village reculé de pêcheurs pour tourner un film pornographique, J et ses amis se livrent au regard de la caméra mais également, involontairement, à celui de deux enfants du cru qui passaient par là et que ce spectacle terrorise. De fait, ce n'est que dans l'exhibition blasée de sa déchéance que J peut supporter sa vie. Mais tout change quand il rencontre par hasard deux « pervers du métro », dont un jeune poète expert en attouchements périlleux qui poursuit le rêve romantique du poème parfait réunifiant enfin l'acte et l'idéal : un poème « comme une tempête », dont le sujet serait justement « l'attouchement », intitulé « Solennel funambule »⁶⁴⁹. Pour porter son œuvre à la perfection, le poète se doit de « devenir le pervers le plus courageux et le plus désespéré » qui ait jamais été⁶⁵⁰. J voit la lumière : l'acte pervers

⁶⁴⁸ [OKZ1:6], p. 53.

⁶⁴⁹ *Ibidem*, p. 52. D'où le titre du premier recueil d'essais d'Ôé, [Solennel funambule] 『厳肅な縄渡り』 (1965), *op. cit.*

⁶⁵⁰ [OKZ1:6], p. 53-54.

est « une prière rituelle », le seul à même de le ramener au plaisir, par la grâce du « risque » dont l'absence condamnait sa vie sexuelle à l'indigence. Bien entendu, ce n'est qu'une fois pris que le pervers est « confirmé comme tel », et J songe avec délice à celui qui plus que tout autre aura fait la promotion de cette pratique, arrêté alors qu'il pelotait une demoiselle parmi la multitude des manifestants encerclant la Diète pendant la lutte contre l'Anpo.

いま十万人の恐れる政治的人間が、いまはその時期じゃないとして放棄している十万人分の性的昂奮が、連中のなかでつまらない娘の尻をねらっているわたしひとりだけの特権的な指に集中してくるようで、わたしの指はものすごい至福の熱に燃えあがりました。しかも、武装した第四機動隊の龐大なポリス群のま前で、それをやったんだから！

C'était comme si l'excitation sexuelle abandonnée par ces cent mille *homo politicus* en colère sous prétexte que ce n'était pas le moment pour ça s'était retrouvée concentrée dans mes seuls doigts privilégiés qui visaient les fesses d'une fille sans intérêt au hasard de la foule : ils brûlaient d'une terrible chaleur orgasmique. En plus, j'ai fait ça juste devant l'énorme groupe de flics armés de la quatrième compagnie des gardes mobiles ! ⁶⁵¹

Le « risque » qui sépare les maîtres des esclaves, il était donc toujours possible de le tenter. Le défi est lancé par le pervers à toute la société enfin réunifiée indépendamment des consciences politiques ou de la hiérarchie sociale : l'Autorité (la police) comme la masse des contemporains (les manifestants) sont prêts à reconnaître (*i.e.* à condamner) le pari tenté par le pervers. Shibata note que l'attouchement est bien « domination » (par humiliation, soumission de l'autre), mais « sans responsabilité », l'acte étant dissimulé. Cependant, pour le jeune poète, l'attouchement n'est pas un plaisir mais « une aventure vitale ». Le poète cherche à prendre le plus grand risque possible, celui-là seul conditionne son acte. Il y a là, note Shibata, « un désir romantique d'auto-affirmation dans le dépassement de la société » que l'on ne retrouve pas chez J. Lui cherche simplement à se « donner une personnalité » qu'il n'a pas. Faible, J « a besoin du regard réprobateur des autres pour se sentir exister en tant qu'être unique ». Il pense

⁶⁵¹ *Ibidem*, p. 54.

que « l'arrestation, la punition changera tous les actes faux en vrais », que « la punition "cautionnera" sa marginalité, sa spécificité »⁶⁵². Lui-même le réalise alors que le jeune poète passe à la vitesse supérieure, et kidnappe une petite fille dans une gare de Tôkyô. Elle tombe sur les rails en tentant de lui échapper, et il parvient à la sauver dans un dernier geste avant de se faire déchiQUETER par un train. La mère de l'enfant, qui n'a vu que ce dernier instant, dira de lui qu'il est « l'incarnation de Dieu ». Mais les deux autres pervers, qui ont assisté à la scène, comprennent qu'ils ne sont pas au niveau du jeune homme, « lui ne vivait que pour l'attouchement »⁶⁵³, et abandonnent ce qu'ils pratiquaient ensemble comme un loisir, avec le filet de sécurité du stratagème consistant à prendre l'air révolté et à faire semblant d'emmener le camarade qui se ferait prendre au commissariat. Face au spectacle du jeune poète mort pour sa passion, les deux survivants savent qu'il n'y a guère que deux solutions : « devenir un pervers comme lui, ou arrêter d'en être un »⁶⁵⁴.

Peu après, le père de J, entrepreneur richissime, lui propose un poste de secrétaire sous ses ordres dans ses activités aux USA. J accepte de « capituler », de « revenir à la vie réelle des conformistes hypocrites », même si cela équivaut à « un sauvetage par le bateau ennemi »⁶⁵⁵. Mais alors qu'il sort du bureau de son père, entourés des *salary men* qu'il va bientôt rejoindre, il est pris d'une impulsion subite et s'engouffre dans le métro. Alors qu'il frotte son sexe contre les fesses de la jeune fille qu'il a choisie, « il sentit qu'il s'apprêtait à franchir le point de non retour. Une nouvelle vie, une nouvelle vie sans hypocrisie. » Alors qu'il atteint l'orgasme, « il lui sembla que soudain, cent millions d'autres l'observaient d'un air réprobateur et crièrent, J ! ». Attrapé par « quelques bras », J verse des larmes de terreur qu'il

⁶⁵² SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 52-53.

⁶⁵³ [OKZ1:6], p. 74.

⁶⁵⁴ *Ibidem*, p. 75.

⁶⁵⁵ *Ibid.*, p. 78.

imagine « expier celles que son épouse a versées le soir de son suicide »⁶⁵⁶, mais ce sont bien les « cent millions » de regards qui le poussent à l'orgasme et le confirment enfin dans son unicité : non pas un « conformiste hypocrite », mais un pervers.

Le fantasme d'agression est investi, à travers la mort glorieuse du poète au nom de son « art », (certes ironiquement) divinisé par sa prise de risque absolue, de la même symbolique qui animait, pour les jeunes retardataires, la guerre au nom de l'empereur. Sans la mention du risque, celle de l'unanimité que l'acte attire contre lui démontrée par la parabole de la manifestation contre l'Anpo, et enfin sans la mort qui vient compléter le rituel, jamais J n'aurait opté au dernier moment pour l'acte pervers plutôt que la banalité du quotidien. Il aura fallu tous les éléments constitutifs de l'« hypothèse mythique »⁶⁵⁷ du risque de mort glorieuse à la guerre censé garantir l'(in)humanité de l'un sous le regard (dés)approbateur de tous pour lui apporter finalement la jouissance. Les derniers mots de J, cependant, confirment qu'il est trop hypocrite pour l'accomplissement promis au surhomme : conscient du caractère compensatoire de son acte, il cherche une fois pris à lui attribuer une connotation de pénitence, confirmant qu'il ne croyait pas réellement à sa valeur affirmative. Vicissitudes de l'ironie romantique, quête impossible qui réclame de mourir *sincèrement* pour un fétiche auquel on ne croit pas.

Kure Takao, le jeune métis coréen qui rejoint le futur équipage du voilier Les Amis dans *Sakebigoe*, raconte à ses deux camarades le cauchemar récurrent qui l'assaille, après la première nuit passée avec eux chez Darius Serbezof. Dans une ville pluvieuse, où les hommes ressemblent à « ces minuscules insectes qu'on trouve dans les citrons », Takao se voit « descendre d'une soucoupe volante » pour attirer dans un coin sombre une fille qui pousse tranquillement son vélo. A partir de là, tout devient « sombre » mais l'adolescent se voit

⁶⁵⁶ *Ibid.*, p. 79.

⁶⁵⁷ NOGUCHI T., [Aboiements, hurlements, silence~] 『吠え声・叫び声・沈黙~』, *op. cit.*, p. 128.

accomplir le « rituel »⁶⁵⁸. A la question de ses amis, « tu l'as violée ? », il est incapable de répondre. Il se rappelle néanmoins des mots de la jeune fille : « Je ne veux pas voir ton visage, je ne dirai rien à la police alors va-t-en en vitesse ; tout ça n'est pas arrivé, il ne s'est rien passé »⁶⁵⁹. Alors, Takao étrangle la jeune fille et, « fou d'excitation, relevant le nez vers le ciel sombre, s'en va tranquillement, couvert de boue, dans la nébuleuse obscure pleine de l'odeur du sang chaud et bouillonnant ». Dans son cauchemar, il vient « d'un autre monde », et quand il tue la jeune fille, il voit « briller sa soucoupe volante ». Il ne parvient pas à saisir le sens du « rituel », mais est convaincu que celui-ci doit « se révéler petit à petit, après le meurtre, pour peu qu'il ne l'oublie pas »⁶⁶⁰. Le narrateur, à l'écoute du rêve de Takao, se remémore une affaire similaire de viol et de meurtre ayant eu lieu quelques mois auparavant. Le rêve évoque le premier crime commis par le modèle de Kure Takao, l'assassin de l'affaire Komatsugawa⁶⁶¹, mais le roman ne dit pas encore explicitement si le rêve est un simple fantasme ou une forme de retour du refoulé, du geste que Takao s'efforce d'oublier mais qui lui revient parce qu'il veut à tout prix lui donner un sens.

Ses images fantasmagoriques annoncent en tous les cas l'enjeu du crime à venir dans la signification que Takao donne au crime passé, petit à petit, *a posteriori* : parmi les « insectes » humains, devenir être de « lumière » en tuant cette jeune fille qui « ne veut pas [le] voir », lui hybride indésirable venu d'un « autre monde »⁶⁶², foyer que son identité déchirée rend par définition indéfinissable, et que le yacht lui permet de composer en rêve. Etant entendu que l'hybridité problématique de Takao et de son compère « Tigre » n'est un problème que parce qu'elle se fait le support privilégié du mal-être des deux adolescents. Par rapport au narrateur que la névrose habituelle des jeunes héros de la période pousse à combler son manque à être, par définition inépuisable puisqu'il définit son identité même, par la

⁶⁵⁸ [OKZ1:5], p. 22.

⁶⁵⁹ *Ibidem*, p. 23.

⁶⁶⁰ *Ibid.*

⁶⁶¹ Voir première partie, p. 80.

⁶⁶² [OKZ1:5], p. 23.

première chimère venue (le yacht), Takao et Tigre ont à disposition un objet de manque originel qui cristallise leur mal-être et les pousse à la surenchère : l'absence de la terre d'origine que leur condition de métis les pousse à ériger en cause unique de leur celui-ci.

Chez Takao, l'investissement symbolique du fantasme criminel est progressif : il se charge au fur et à mesure que les autres objets compensatoires de son sentiment d'aliénation se vident de leur substance. En quête d'une définition de soi, Takao se présente d'abord comme le « démon de la branlette »⁶⁶³, qu'il pratique méthodiquement, considérant cette passion comme aussi estimable que le viol, qu'il qualifie d'« acte sexuel *plus alpha* »⁶⁶⁴. La masturbation est « spirituelle », « dirigée vers soi-même », c'est une pratique de « hérisson » qui permet, « hors du regard des autres », « d'effacer son moi » pour n'exister « que sous forme de pénis ». Aussi, les femmes ont l'inconvénient majeur de « ne pas disparaître en fumée » sitôt l'acte consommé. Takao s'imagine en « monstre »⁶⁶⁵, ainsi séparé de ses contemporains, à commencer par ses deux camarades. C'est cet effort constant pour maintenir une identité privilégiée qui le distingue d'un adolescent comme celui de *Seventeen*, l'empêchant de basculer comme ce dernier dans le circuit fermé dans lequel honte de soi et réconfort par l'onanisme s'auto-entretiennent. Mais il manque encore une caractéristique à son fantasme cauchemardesque d'agression sexuelle et de meurtre pour le lui faire considérer comme une voie possible vers l'auto-affirmation. Ce dernier élément, c'est le danger, et c'est la mort de Tigre, alors que le projet du yacht est définitivement enterré, qui lui fait retrouver son fantasme meurtrier et l'investir à l'exclusion de son identité de « démon de la branlette » dont la pratique solitaire et sécurisée lui semble désormais bien infantile. Pour Takao seul témoin de la scène, la mort tragicomique de Tigre apparaît comme la réalisation de son fantasme de retour sur la terre d'origine de ses ancêtres. Acculé par ses poursuivants armés alors que, complètement saoul, il jouait à effrayer les passants en se faisant passer pour un soldat

⁶⁶³ *Ibidem*, p. 29.

⁶⁶⁴ *Ibid.*, p. 27.

⁶⁶⁵ *Ibid.*

américain, « Tigre saisit sa mitraillette factice, rugit comme un vrai tigre, et se mit à courir en direction des policiers et des MP »⁶⁶⁶ qui le criblent de balles. Takao aurait voulu leur dire qu'il ne s'agissait que d'un jeu stupide, mais n'y parvient pas car, comme il l'explique au narrateur, il est pris de « cette impression qu[il n'est] pas vraiment de ce monde, que ça ne colle pas »⁶⁶⁷. Parce que, justement, il lit le geste de Tigre comme l'expression d'un fantasme plaqué sur la réalité. C'est peu après que Takao commence à évoquer la question d'une « authenticité »⁶⁶⁸ à trouver. C'est alors qu'il relit un article de presse relatant le viol et le meurtre d'une jeune fille survenu un an auparavant, et dont l'auteur court toujours. Takao ne parvient pas à savoir si c'est bien lui qui l'a commis, mais en tire néanmoins une « révélation » : s'il est l'auteur de ce crime, il n'a « pas su en tirer la véritable signification », et a « gâché cette expérience essentielle »⁶⁶⁹.

強姦殺人はこのあいまいで不確実な世界で、おれをぐっと強力に昂揚させてくれるめずらしい手がかり、稀有な方法だ、それは、はじめてこの現実世界という河馬の胴体におれの咬みつくことのできる切れ目をいれてくれるだろう。(…)そしておれが強姦殺人の武器でこの世界の他人どもを攻撃し連中とおれとのちがいを積極的におれの方からみせつけてやる時、連中はおれが別の *authentique* な生活の属すべき人であることを認めるだろう。おれを敵だと、怪物だとみとめるだろう。そしておれは、そんな他人どもの眼にかこまれさえすれば、おれ自身のなかの自分独自の国、自分独自の世界を実感できるだろう。虎が横須賀で他人どもを拒否して攻撃してかれの内なるアフリカを実感したように！

Le viol et le meurtre, c'était l'une des rares choses qui pouvaient m'exciter à fond, d'un coup, dans ce monde trouble et incertain, c'était un moyen précieux. Pour la première fois, ça déchirerait la peau de l'hippopotame du réel pour que je puisse y planter mes crocs. (...) Et quand j'aurai attaqué les autres de ce monde avec l'arme du viol et du meurtre et que je leur aurai bien montré la différence qu'il y a entre eux et moi, ils réaliseront que j'appartiens à une autre forme de vie authentique. Ils me reconnaîtront comme leur ennemi, comme un monstre. Alors il me suffira d'être sous le regard des autres pour ressentir que je porte en moi mon

⁶⁶⁶ *Ibid.*, p. 80.

⁶⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁶⁸ *Ibid.*, p. 87.

⁶⁶⁹ *Ibid.*, p. 90.

propre pays, mon propre monde. Exactement comme Tigre, quand il a senti l'Afrique en lui au moment où il a renié les autres et où il les a attaqués à Yokosuka !⁶⁷⁰

Comme J dans *Seiteki ningen*, c'est le regard réprobateur des autres, tous les autres, qui doit confirmer Takao dans son authenticité de monstre. Et comme dans son cas et celui de Tigre, c'est le « risque » qui doit couronner le rituel : rejoindre le « pays » privilégié de l'authenticité nécessite impérativement « une attaque désespérée et suicidaire »⁶⁷¹. Takao se voit en rêve, fuyant après son acte la meute des autres sur la lande désolée, enfin satisfait en entendant « le nom de l'ethnie » nouvelle dont il est le spécimen unique, composé « spécialement » pour lui, que lui hurle la foule d'inconnus qui le pourchasse⁶⁷². A partir de cet instant, Takao conçoit un jeu dont l'objectif est de le convaincre du bien fondé de la signification qu'il prête à son fantasme en en simulant la réalisation de manière répétée.

Le jeu consiste à prendre le train et à s'imaginer en train de violer puis d'assassiner les jeunes filles qu'il y croise. Assis en face d'une petite fille et sa mère, il rêve de les faire taire en les endormant au chloroforme ou en leur coupant la langue, ou simplement en les massacrant. Alors qu'il s' imagine en train de violer l'enfant, il réalise que la présence de la mère à côté qui l'observe lui est « indispensable »⁶⁷³. Il se voit, enfin, prendre soin de ne pas laisser apparaître la moindre trace d'expression au moment de commettre ses actes pour bien faire comprendre aux « victimes » qu'il n'agit pas pour son plaisir mais pour des raisons « métaphysiques »⁶⁷⁴, et se masturber ensuite devant leur cadavre. Croisant, un peu plus tard, deux agents de police, il s' imagine les prendre à partie pour leur avouer le meurtre déjà

⁶⁷⁰ *Ibid.*

⁶⁷¹ *Ibid.*, p. 88.

⁶⁷² *Ibid.*

⁶⁷³ *Ibid.*, p. 91. Ôé tire cet « épisode » d'un crime commis par un adolescent expédié dans une maison de redressement qu'il visite pour un reportage. Après y avoir discuté avec les jeunes en réinsertion devenus « doux comme des agneaux », sa conclusion est la suivante : « les jeunes doivent garder leur part de sauvagerie ». ÔE K., [Faut-il réprimer l'énergie de délinquance des jeunes ?] 「少年たちの非行のエネルギーは抹殺されるべきものか？」, in [Solennel funambule] 『厳肅な縄渡り』, *op. cit.*, p. 355-356, 362-363.

⁶⁷⁴ [OKZ1:5], p. 92.

commis, et les supplier de l'arrêter et de le pendre devant les « gens authentiques du monde entier »⁶⁷⁵.

Le fantasme d'agression ayant désormais acquis toutes les conditions attribuées à « l'hypothèse mythique » de la guerre, conçues comme nécessaires et suffisantes à la réussite symbolique du rituel d'auto-affirmation, il ne reste à Takao qu'à l'accomplir.

Mais devenir un monstre n'est pas chose aisée. Takao croise d'abord « trois sorcières » qui « urinent debout » contre un mur, mais n'ose pas s'en prendre à ces étranges parques⁶⁷⁶, sans doute trop masculines pour correspondre à son fantasme. Honteux de sa lâcheté, il jette une pierre contre une maison et attend « le bruit du verre qui se brise », ou « d'une branche d'arbre qui craque », mais rien ne vient. Takao imagine que la pierre a été « aspirée dans le vide » de la nuit. Pour tromper son impuissance et s'élever au rang de surhomme, il imagine alors un « dieu » qui protégerait de lui la communauté, et face auquel il s'agit de « prouver » qu'il « existe »⁶⁷⁷. Cette divinité contre laquelle il se bat, à l'instar de celle qui guide les actes de l'adolescent de *Seventeen*, mais qui n'est ici rien d'autre que la communauté déifiée, complète le tableau du rituel en lui conférant une valeur transcendante.

C'est donc « la voix de dieu »⁶⁷⁸ que Takao croit entendre résonner dans sa tête quelques semaines plus tard, alors qu'il monte sur le toit de son ancien lycée pour observer d'en haut la piscine vide, et y rencontre une jeune fille « aux yeux rougis », qui « existait, assise là, comme un petit animal » : « **Ce genre de choses ne peut pas arriver dans la réalité** »⁶⁷⁹. C'est l'occasion pour Takao de s'imprimer enfin dans une réalité qui l'a toujours rejeté, en plaquant dessus son fantasme. Autrement dit, de faire coïncider monde mental et réel, et

⁶⁷⁵ *Ibidem*, « authentiques » : en français dans le texte.

⁶⁷⁶ *Ibid.*, p. 93. Ces trois jeunes filles ont sans doute pour modèle celles qui, durant l'affaire Komatsugawa, ont reconnu le criminel alors qu'il téléphonait aux journaux d'une cabine pour revendiquer son crime.

⁶⁷⁷ [OKZ1:5], p. 93.

⁶⁷⁸ *Ibidem*, p. 96.

⁶⁷⁹ *Ibid.*, p. 95.

d'exister totalement, comme un monstre, libéré de sa conscience : « devenir un monstre et exploser, voir mon pays à moi, mon monde à moi, comme Taka a vu le ciel de l'Afrique quand il s'est fait descendre... ». « Libéré », Takao « s'endort » et le monstre « se réveille doucement », « comme un bébé »⁶⁸⁰, alors qu'il avance pas à pas. Il étrangle la jeune fille après un moment d'hésitation, s'assied dessus et se promet de « rester un monstre à jamais », de ne pas se « laisser [s']enfuir dans les rêves ». Après son crime, une fois rentré chez lui et conformément à son fantasme, il se masturbe et atteint « le meilleur orgasme »⁶⁸¹ de toute sa vie.

En intellectuel ayant théorisé pas à pas sa démarche, Takao ne saurait en jouir, comme il l'avait pressenti, qu'en la contemplant dans une distance métaphysique. Mais c'est aussi cette fuite en avant caractéristique de l'ironie romantique qui fait dire au narrateur, le dernier survivant du trio après la mort de Tigre, qu'il n'avait rien d'un véritable monstre. Il suffisait de « faire un pas dans les ténèbres qui entouraient sa conscience » pour comprendre qu'il « n'était qu'un jeune homme de dix-huit ans, solitaire, et trop sensible à l'angoisse »⁶⁸².

Le diagnostic se confirme dès lors que pour rester un monstre, Takao qui a accompli son crime sans témoin, a désespérément besoin du regard extérieur. Il entame alors la « campagne de publicité »⁶⁸³ qui doit le lui permettre, revendiquant son crime auprès des journaux, puis de la police. Le crime doit être vu, sinon il « fondra comme du sucre » et retombera dans l'oubli du rêve, et lui mourra vieux après avoir répété des milliers de crimes comme un « Sisyphe du viol et de l'assassinat ». Son « diplôme de monstre »⁶⁸⁴, ce sont les autres qui doivent le lui décerner. Les médias rapportent largement son geste, le voilà devenu « gigantesque », « universel », célébrité anonyme que ce statut ravit. Satisfait, il se promène dans Tôkyô « assombrie par son ombre gigantesque », celle du « King Kong » qu'il croit être, comme un

⁶⁸⁰ *Ibid.*, p. 96.

⁶⁸¹ *Ibid.*

⁶⁸² *Ibid.*, p. 97.

⁶⁸³ *Ibid.*, p. 99.

⁶⁸⁴ *Ibid.*, p. 98, 103.

« dictateur déguisé »⁶⁸⁵. Mais très vite, de nombreux imitateurs tentent de lui voler la vedette en s'appropriant son crime auprès des médias, et le « pauvre Takao » en est réduit à une surenchère hystérique qui fait de lui un « monstre malheureux ». Dépité, il réalise qu'il lui faudra « un acte décisif » pour affirmer son « authenticité », et se rend à la police. Les bras des agents qui l'agrippent lui semblent alors le « sauver d'un naufrage »⁶⁸⁶.

Le procès est un calvaire : centré sur la question du viol (qu'il n'a pas commis) qui doit décider de son exécution, Takao est d'une part atteint dans la virilité qui était partie intégrante du fantasme, et surtout, éprouve toutes les peines du monde à convaincre la cour qu'il est bien le monstre qu'il prétend être. Il en est réduit à supplier le juge de bien vouloir l'exécuter.

ひとりの青年が、自分の本来の正統の現実生活を生きている実感を与えるために、自分の精神の本当の国があつて、現在の不安はそこへ戻れば解消されるのだと信じるために、私刑になるとさえ拒まなかつたとすれば、生きている人間にはたれひとり、その青年の内部の真実を疑う権利はないでしょう。

Si un jeune, pour se sentir vivre la vie réelle et authentique qu'il considère comme la sienne, pour s'assurer que sa vraie patrie spirituelle existe et que son angoisse actuelle disparaîtrait s'il arrivait à y retourner, était prêt à accepter même la peine capitale, ne pensez-vous pas qu'aucune personne vivante au monde ne pourrait douter de sa vérité intérieure ?⁶⁸⁷

L'ironie romantique du geste de Takao se lit dans son désir de se tuer *pour* croire en son authenticité, et non parce qu'il y croit. « L'hypothèse mythique » n'est plus vécue qu'au second degré, mais le processus lui apporte tout de même une forme d'apaisement : à l'énoncé du verdict, sa mère qui avait jusque là tout fait pour l'élever en Japonais, l'appelle de son prénom coréen. Il comprend alors pour quelle raison il n'avait jamais pu se sentir

⁶⁸⁵ *Ibid.*, p. 99-100.

⁶⁸⁶ *Ibid.*, p. 101-102.

⁶⁸⁷ *Ibid.*, p. 103.

« épanoui », en être « authentique »⁶⁸⁸, forcé de vivre la vie d'un personnage de fiction, ce Kure Takao qu'il tentait de dépasser par d'autres fictions, à commencer par celle du monstre. L'auteur la balaie en quelques lignes en montrant un Takao repentant pressentant qu'il vivrait désormais le peu de temps qui lui reste « sous la lumière douce de la larme »⁶⁸⁹ qu'avait versée sa victime. Ce passage fait partie des quelques inserts rapprochant le récit d'un roman à thèse destiné à soutenir la lecture faite par Ôé de l'acte du jeune homme sur lequel est basé le personnage de Takao, que nous avons présentée en première partie : le meurtre revendiqué comme révolte contre l'État japonais oppresseur des minorités. Cependant, rien dans les déclarations de l'assassin ne laissent augurer de telles intentions, et il s'agit plus vraisemblablement d'une tentative de l'auteur de mobiliser son acte afin d'exprimer son ressentiment à l'égard de l'État suite à l'échec de l'Anpo. On a vu, en effet, qu'entre 1958, année de l'affaire, et 1962, année de rédaction du roman, la lecture de l'acte par Ôé a changé de teneur, passant d'une interprétation existentialiste d'un « moment héroïque » désiré à celle d'une révolte contre l'ordre oppressif de la société japonaise. On l'a vu, le roman penche plutôt vers la première justification, et les quelques inserts destinés à soutenir la seconde semblent bien faibles en regard, comme si l'auteur s'était fait violence pour dépasser l'expression habituelle de l'« hypothèse mythique » d'auto-affirmation qui l'obsède depuis l'enfance et la guerre. Mais le jeune tueur lui-même, issu d'une famille pauvre, dépuisé dès l'école primaire et en proie à un désir sexuel obsessionnel, fervent lecteur de Dostoïevski, Goethe et Melville, semble plutôt accréditer cette dernière hypothèse, lui qui écrivait dans son journal, le jour de son premier meurtre :

「屋上から見える空。雲も月も星も全部が注視している。見よ！この偉大なる力。すばらしい勝利。輝くひとみ。赤い顔」

⁶⁸⁸ *Ibid.*, p. 104.

⁶⁸⁹ *Ibid.*

J'observe le ciel sur le toit. Les nuages, la lune et les étoiles, tous ont le regard braqué sur moi. Admirez cette force gigantesque, cette magnifique victoire, ces prunelles étincelantes, ce visage vermillon.⁶⁹⁰

Il est vrai, cependant, que le jeune homme s'est repenti au cours de son procès et a refusé de faire appel, se convertissant en prison à la foi catholique. Il est également juste qu'il ait, à cette occasion, redécouvert son identité coréenne, mais c'est dans l'expiation et non dans le meurtre qu'il entendait s'en réclamer et s'en montrer digne, lui qui affirmait peu avant sa mort « Je préfère mourir en tant que Chin (son prénom en caractères coréens) que vivre en tant que Chin.u »⁶⁹¹. Les dernières pages du roman voient le narrateur, qui a créé une association de soutien visant à obtenir la grâce de son ami, rendre visite à un Takao grossi, au crâne rasé, « trop calme, trop harmonieux, trop grandiose, (...) aux yeux semblables à ceux d'un chien remplis de larmes sans raison »⁶⁹². Takao qui donne au narrateur sa bénédiction pour partir en France rejoindre Darius et le laisser derrière lui, Takao qui s'intéresse au christianisme parce qu'il veut « être bien certain que dieu n'existe pas »⁶⁹³, car dans le cas contraire, il serait condamné à vivre éternellement en enfer comme le meurtrier qu'il fut, ce qu'il ne saurait supporter. Une conversion qui semble bien forcée, alors même que son acte a réuni ses parents qui choisissent le rapatriement vers la Corée. Cette transformation du criminel en martyr qui sauve les autres par sa mort deviendra bientôt un lieu commun dans l'œuvre d'Ôé, à partir de *Man.en gannen no futtobôru*⁶⁹⁴, comme nous le verront dans la dernière partie de cette étude. Mais l'auteur n'est pas encore du côté des victimes, bien qu'il tente ici de rhabiller vaille que vaille le tueur et violeur mégalomane en saint de la violence.

⁶⁹⁰ Cité par IDE Magoroku 井出孫六, [Les dessous de l'affaire de l'assassinat de la lycéenne de Komatsugawa] 「小松川女子高生殺人事件の暗部」, in *Ekonomisuto* 『エコノミスト』, août 1986, p. 87.

⁶⁹¹ *Ibidem*, p. 91.

⁶⁹² [OKZ1:5], p. 108.

⁶⁹³ *Ibidem*, p. 110.

⁶⁹⁴ ÔE K., *Le jeu du siècle* 『万延元年のフットボール』 (1967), in [OKZ2:1], *op. cit.*

Le martyr volontaire de ce chrétien fraîchement converti qui libère son ami est en effet relativisé par un dernier trait d'ironie : au bout du voyage misérable vers Paris qui voit le narrateur faire escale en Grèce puis en Italie pour retarder le plus longtemps possible le moment fatidique des retrouvailles, l'attend un Darius Serbezov bien décidé à le convaincre de céder à ses avances.

Le désir d'auto-affirmation contre la société au travers de sacrifices rituels plus ou moins risqués semble donc, dans *Sakebigoe* comme dans *Seiteki ningen*, voué à l'échec du fait de l'ironie qui sous-tend la relation des personnages à leur fantasme : l'acte extrême, chez J comme chez Takao, n'est pas mené au nom d'une croyance, mais d'un désir désespéré de croire en son efficacité. Cette prophétie autoréalisatrice ne fait donc que re-confirmer la conscience malheureuse de celui qui la profère, et le semblant de salut auquel accède Takao prend la forme d'un renoncement qui n'est pas sans rappeler le choix final de Bird dans *Kojintekina taiken*. Bird, s'étant résolu à abandonner ses chimères pour vivre avec son épouse et son fils, y consultait un dictionnaire légué par un ami des Balkans qui y avait inscrit le mot « espoir », pour y chercher le terme « patience »⁶⁹⁵ ...

Que manque-t-il alors à ces névrosés radicaux pour atteindre l'authenticité à laquelle ils aspirent en réalisant leurs fantasmes d'agression ? Leur quête romantique d'absolu est-elle vouée à l'échec parce que l'échec lui-même fait partie du mécanisme qui les maintient, quoi qu'ils en pensent, en vie ? Tributaires d'un regard externe qu'ils prétendent justement transcender, leurs actes de défiance à son égard, aussi extrêmes soient-ils, ne dépassent pas le stade du vœu pieu. Il en est pourtant un qui parviendra à exister plus intensément qu'aucun autre des héros d'Ôé, peut-être le seul d'entre tous les innombrables personnages en quête

⁶⁹⁵ [OKZ1:6], p. 370.

d'eux-mêmes ayant traversé son œuvre jusqu'à ce jour, à accéder à cette félicité particulière qui consiste en la réalisation d'un désir d'auto-affirmation à travers un objectif consciemment fixé et poursuivi. Il s'agit de l'adolescent de *Seventeen*, et la réussite de son entreprise tient grandement à la teneur du fétiche qu'il s'est choisi et de la place qu'il occupe dans l'imaginaire de l'auteur : la figure impériale. Cette réussite est l'aboutissement d'un cheminement progressif, celle-ci n'acquérant réellement son statut de fétiche support d'un surinvestissement symbolique qu'une fois le jeune homme converti définitivement par la certitude de la justesse de sa croyance suite au renversement fondamental qu'elle opère sur son rapport aux autres.

Cependant, avant d'aborder l'étude de ce renversement et du cheminement vers la mort du jeune adolescent, il apparaît souhaitable de présenter le contexte historique, les faits ainsi que les protagonistes qui l'ont inspiré. Ces informations permettront, en éclairant ensuite la manière dont Ôé traite le matériau historique originel, s'en s'éloigne ou l'interprète, de cerner son investissement personnel et de mieux comprendre la nature des obsessions qui l'unissent au personnage du jeune extrémiste et à la figure impériale au nom de laquelle il affirme avoir tué, puis s'être tué.

CHAPITRE II/ Le jeune homme et la mort : *Seventeen*.

1/ L'affaire Asanuma : le contexte, les faits, les protagonistes.

Après la démission de Kishi en juin 1960 destinée à calmer la pression de la rue suite à l'échec de la lutte contre l'Anpo, le nouveau gouvernement dirigé par Ikeda Hayato, face à la défiance populaire vis-à-vis du pouvoir, adopte une posture dite de « profil bas » (低姿勢) plus conciliante que celle de son prédécesseur. Il fait passer l'accent des mesures politiques aux mesures économiques, énonçant le fameux slogan du « doublement des revenus en dix ans » (所得倍增政策), tout en se préparant à des élections législatives anticipées pour novembre.

C'est dans l'optique de ces élections qu'un rassemblement public, au cours duquel les dirigeants des trois grands partis (PLD, PSJ, PDS⁶⁹⁶) présentent leur programme, a lieu le douze octobre à l'auditorium de Hibiya, co-organisé par la NHK⁶⁹⁷. C'est au cours de son intervention débutée sous les huées d'Akao Bin et de ses militants du Parti Patriotique du Grand Japon, en début d'après midi, que le président du parti socialiste Asanuma Inejirô (浅沼稲次郎) est poignardé à deux reprises, par le jeune Yamaguchi Otoya, ex-membre du Parti Patriotique surnommé. Asanuma décèdera quelques instants plus tard lors de son transfert à l'hôpital de Hibiya.⁶⁹⁸

⁶⁹⁶ Parti Démocrate Social (民社党), issu de la défection d'une partie de l'aile droite du PSJ en janvier 1960.

⁶⁹⁷ Radio et télévision nationale. L'évènement est retransmis en direct à la radio. La chaîne de télévision généraliste de la NHK interrompra ses programmes quelques minutes après l'assassinat pour en montrer la séquence enregistrée. Six millions de foyers sont équipés d'une télévision en 1960. Beaucoup verront les images en question dans les programmes d'actualités diffusés entre les films au cinéma, comme le relate le romancier Hayashi Fusao. HAYASHI F., [L'illusion terroriste] 「テロリズムの幻想」, *Shinchô* 『新潮』, février 1961, *op. cit.*, p. 22.

⁶⁹⁸ AKAO Bin 赤尾敏 (1899-1990). D'abord sympathisant socialiste au début des années 1920, il change d'orientation en 1924 suite à la trahison d'un camarade. Il débute ses activités ultranationalistes deux ans plus tard, est élu à l'Assemblée (celle du parti unique de soutien au trône) en 1943, d'où il est expulsé l'année suivante pour avoir critiqué en public l'incompétence du Premier ministre (militaire) Tôjô Hideki. Bien que relativement pro-américain, il est purgé en 1945 jusqu'en 1951. En 1947, il reprend ses activités anti-communistes et pro-impériales. En octobre 1951, il fonde le Parti Patriotique du Grand Japon (大日本愛国党). Parti prônant la suprématie du Japon et de l'Empereur, l'élimination des influences communistes, la lutte contre la corruption dans le camp conservateur, et le soulèvement patriotique. Akao est devenu célèbre pour ses

Asanuma, précédemment secrétaire général, représentait plutôt l'aile droite du PSJ, mais suite à la scission et la création du PDS en janvier 1960, il avait été désigné en mars président, grâce au soutien de l'aile gauche du parti, supplantant Kawakami Jôtârô⁶⁹⁹.

Ce soutien avait été acquis grâce à son rapprochement progressif des positions de l'aile gauche, notamment sa déclaration célèbre de mars 1959 à l'occasion d'un voyage officiel en Chine selon laquelle « l'impérialisme américain est l'ennemi des peuples japonais et chinois »⁷⁰⁰, suivie d'un appel à abroger l'Anpo, qui avait été fort peu goûtée par l'extrême droite japonaise.

L'assassin, Yamaguchi Otoyô (山口二矢, 1943-1960) est le fils d'un colonel des Forces d'Auto Défense, qui démissionnera peu après l'assassinat. Passionné par les cours d'éducation sociale dès l'école primaire, et vouant une véritable haine aux socialistes ainsi qu'aux communistes depuis ses années de collège, il est décrit par son père comme un « enfant gentil et obéissant, mais très obstiné »⁷⁰¹, « prompt à s'exciter » selon sa mère qui affirme que la famille « évitait les discussions politiques ». Déjà politiquement engagé durant ses années de lycée à Tôkyô, au cours desquelles il gagne le sobriquet de « salaud d'extrême droite » (右翼野郎)⁷⁰², il se fait d'abord remarquer par ses actions violentes contre les protestataires durant le mouvement contre la loi sur la police de 1958.

harangues publiques enflammées qu'il délivrera dans les rues de Tôkyô quotidiennement, souvent deux fois par jour, et ce jusqu'à sa mort. Il est proche de Kishi qu'il a connu avant-guerre et de son frère Satô Eisaku (Premier ministre de 1964 à 1970). Arrêté le 29 octobre suite à l'assassinat d'Asanuma, il est libéré deux jours après le suicide de Yamaguchi, les charges étant abandonnées. INO K., [L'extrême droite japonaise] 『日本の右翼』, *op. cit.*, p. 197-217 ; HORI Yukio 堀幸雄, [Les forces d'extrême droite dans l'après-guerre] 『戦後の右翼勢力』, Keisô Shobô 勁草書房, édition révisée et augmentée, 1993, p. 40.

⁶⁹⁹ Lui-même victime d'une tentative d'assassinat manquée le 17 juin, tout comme Kishi le 14 juillet (toujours par des ultranationalistes).

⁷⁰⁰ Cité in HORI Y., [Les forces d'extrême droite dans l'après-guerre] 『戦後の右翼勢力』, *op. cit.*, p. 38.

⁷⁰¹ Quotidien *Yomiuri Shimbun*, 13 octobre 1960, p. 11.

⁷⁰² SAWAKI Kôtârô 沢木耕太郎, [Le solde de la terreur] 『テロルの決算』, *Bungeishunjû*, 1978, p. 56.

Son père déclarera, après l'assassinat : « les enfants n'aiment pas qu'on dise du mal de la profession de leurs parents. La pensée d'extrême droite a dû germer chez Otoyô quand il était enfant et qu'il réagissait très mal quand des voix hurlaient "à bas la police de réserve" ». ⁷⁰³

En mai 1959, sans doute influencé par son frère aîné qui vient de rejoindre le Parti Patriotique du Grand Japon, il souhaite l'intégrer à son tour, mais son père le lui interdit « tant qu'il n'est pas émancipé » ⁷⁰⁴. Yamaguchi quitte alors sa famille et son lycée, et rejoint le parti d'Akao Bin à la fin d'une journée passée à « l'écouter discourir devant la sortie Ouest de la gare de Shinjuku » ⁷⁰⁵. Sa pensée extrémiste fermente au cours de son séjour au quartier général du parti. Il y lit avec passion le *Kojiki* ⁷⁰⁶, *Mein Kampf* ou *Tennô zettairon to sono eikyô* de Taniguchi Masaharu ⁷⁰⁷, et déclarera aux enquêteurs admirer, entre autres, Hitler, Mussolini et Saigô Takamori ⁷⁰⁸.

Particulièrement remuant, il est arrêté le cinq août à Hiroshima pour agression de militants progressistes lors de la cinquième Conférence contre les Armes Atomiques, puis à nouveau en décembre à Niigata, où des troubles éclatent à l'occasion du départ du premier navire ramenant en Corée du Nord des résidents coréens au Japon répondant à l'appel au retour lancé

⁷⁰³ Quotidien *Mainichi Shimbun* 『毎日新聞』, 13 octobre 1960, p. 11.

⁷⁰⁴ *Ibidem*.

⁷⁰⁵ *Yomiuri Shimbun* 『読売新聞』, 18 octobre 1960, p. 11.

⁷⁰⁶ [Chronique des faits anciens] 『古事記』 (712). Lecture obligée pour les « apprentis » ultranationalistes, ce récit des origines mythiques du Japon pose les bases de l'origine divine de l'empereur.

⁷⁰⁷ *Yomiuri Shimbun*, 18 octobre 1960, *op. cit.*. TANIGUCHI Masaharu 谷口雅春 (1893-1985), [L'absolutisme impérial et son influence] 『天皇絶対論とその影響』, Kômei shisô fukyûkai 光明思想普及会, 1941. Cet ouvrage est cité dans *Seventeen*. Taniguchi fonde en 1930 la nouvelle religion 新宗教 syncrétique « la maison de la croissance » 成長の家 (autour de deux millions d'adeptes aujourd'hui) mélangeant concepts *shintô*, bouddhistes, chrétiens et scientifiques. Ultranationaliste pendant la guerre, il rédige plusieurs ouvrages de propagande prônant la fidélité absolue à l'empereur, et fait participer sa secte à l'effort de guerre.

⁷⁰⁸ Saigô Takamori 西郷隆盛 (1827-1877), guerrier du fief de Satsuma, l'un des grands artisans du renversement du gouvernement militaire en 1867. Chargé des affaires militaires dans le nouveau gouvernement impérial, il est désavoué en 1873 lorsqu'il prône une expédition militaire en Corée. Il prend ensuite la tête d'une révolte opposant les *samurai* mécontents de leur déclassement et de la nouvelle orientation de l'État Meiji, se soldant par sa défaite et son suicide. Saigô jouit d'un immense prestige parmi les ultranationalistes japonais : il est considéré comme le symbole de la pureté originelle de la Restauration de Meiji en faveur de l'empereur et de la tradition, refusant la modernisation *via* l'occidentalisation à tous crins.

par Kim Il-sung, alors Premier ministre, l'année précédente. Yamaguchi est alors condamné à une peine de quatre ans de surveillance juvénile, ce qui ne calmera guère ses ardeurs. Un camarade du Parti Patriotique le décrit comme « passionné, hyperactif, n'éprouvant aucun intérêt pour le groupe, et adepte de l'idée du "un homme - un meurtre" » (一人一殺).⁷⁰⁹

La lutte contre l'Anpo s'intensifiant, il sera arrêté quatorze fois au total pour intimidation, entrave à l'exercice du maintien de l'ordre, coups et blessures résultant de ses activités de propagande et d'intimidation violente.

Terrifié par la proportion prise par la lutte contre l'Anpo, il se demande s'il « serait véritablement possible d'arrêter la gauche en suivant la stratégie du Parti Patriotique », et rêve d'un coup d'état sur le modèle de ceux qui secouèrent les années 1930, avant de réaliser qu'à son échelle et vu la ligne « molle »⁷¹⁰ du Parti, il n'y a qu'une manière d'agir efficacement : « ceux qui n'ont ni argent ni organisation derrière eux doivent se tourner vers la doctrine du "un homme - un meurtre" »⁷¹¹.

Le 29 mai 1960, il quitte le parti avec deux camarades après un accrochage violent avec Akao Bin, et rejoint l'Union Panasiatique des Jeunes Libérales Anti-Communistes (全アジア自由反共青年連盟) fondée par l'un d'entre eux. Aiguillonné par les violentes manifestations contre l'Anpo, il nourrit le projet d'assassiner des dirigeants progressistes, la tentative perpétrée le 17 juin par un jeune « patriote » sur le socialiste Kawakami Jôtârô lui ayant montré la voie.

Il avait décidé d'assassiner le président du Syndicat National des Enseignants (日教組) Kobayashi Takeshi (小林武), qui « pollue l'esprit des enfants avec les idées communistes et veut rendre tout le Japon communiste »⁷¹², Nosaka Sanzô du PCJ, « esclave de l'URSS

⁷⁰⁹ *Yomiuri Shimbun*, 13 octobre 1960, *op. cit.*

⁷¹⁰ *Ibidem.*

⁷¹¹ *Yomiuri Shimbun*, 18 octobre 1960, *op. cit.*

⁷¹² *Ibidem.*

rejetant l'empereur », et enfin Asanuma, qui « trompe le peuple et à cause de sa déclaration » faite en Chine. Pour lui, le parti socialiste « est l'équivalent japonais du cabinet Kerenski pendant la révolution russe, qui a livré le pouvoir aux communistes. »⁷¹³ Il confesse par ailleurs avoir également été tenté d'assassiner des dirigeants conservateurs mais s'être ensuite ravisé⁷¹⁴.

Durant l'été, il effectue de nombreux séjours à Tama, au sud-ouest de Tôkyô, chez un éleveur membre de l'Union Panasiatique, qui le fait travailler et l'encourage à reprendre ses études. Nous avons évoqué plus haut cet épisode tel qu'il est romancé dans *Seventeen*. Il s'inscrit en septembre comme auditeur libre à l'Université Culturelle Daitô (*i.e.* Université de la culture panasiatique 大東文化大学) de Tôkyô. La mère de l'éleveur décrit Yamaguchi comme un jeune « de faible constitution, à la pensée éparpillée » mais « très droit », qui lui tenait régulièrement des discours enflammés, dont elle cite l'extrait suivant:

忠義とは自分を無にすることだ。

今は真の愛国者がいない。

Le dévouement consiste à s'effacer.

Aujourd'hui, il n'y a plus de vrais patriotes.⁷¹⁵

Yamaguchi se serait décidé à passer à l'acte début octobre, au moment où il découvre un poignard⁷¹⁶ au domicile familial. Le six, il va prier au sanctuaire Meiji pour la réussite de son entreprise, lisant les deux « poèmes » suivants, qui figurent tels quels dans *Seventeen* :

国ノ為神州男子晴レヤカニ　ホホエミ行カン死出ノ旅

⁷¹³ Quotidien *Asahi Shimbun*, 13 octobre 1960, p. 1.

⁷¹⁴ *Asahi Shimbun*, 3 novembre 1960, p. 1.

⁷¹⁵ *Mainichi Shimbun*, *op. cit.*

⁷¹⁶ *Wakizashi* 脇差, le sabre court que les *samurai* portaient au côté avec le *katana* à l'époque féodale.

Pour la patrie, le cœur léger et le sourire aux lèvres, les jeunes du Pays des Dieux s'en vont à la mort.

大君ニ仕エマツレル若人ハ 今モ昔モ心変ラジ

*Les jeunes dévoués à Son Altesse, d'hier ou d'aujourd'hui, gardent la même âme inébranlable.*⁷¹⁷

Le premier poème, en particulier, retrouvé dans son cahier, entretiendra la légende selon laquelle il avait prémédité son suicide après l'assassinat, mais on apprendra bien plus tard que ces deux œuvres furent en fait composées pour lui par un camarade, « qui écrivit ce qui lui venait à l'esprit »⁷¹⁸.

Se faisant passer pour un représentant étudiant, il cherche les adresses personnelles de Kobayashi et Nosaka, en vue de solliciter une rencontre pour les éliminer, mais sans succès. Le douze octobre, il apprend dans le journal la tenue du rassemblement tripartite à Hibiya. Bien que l'entrée soit sur invitation, il parvient à convaincre un préposé, et perpètre son crime en profitant du raffut causé par son ancien mentor du Parti Patriotique.

On retrouvera sur le jeune extrémiste un court texte préparé pour l'occasion :

汝、浅沼稻次郎は日本赤化をはかっている。自分は、汝個人に恨みはないが、社会党の指導的立場にいる者としての責任と、訪中に際しての暴言と、国会乱入の直接のせん動者としての責任からして、汝を許しておくことはできない。ここに於て我、汝に対し天誅を下す。
皇紀二千六百二十年十月十二日 山口二矢。

Toi, Asanuma Inejirô, tu cherches à transformer le Japon en pays communiste. Je n'éprouve pas de haine envers toi en particulier, mais ta responsabilité en tant que dirigeant du Parti Socialiste, tes déclarations violentes lors de ta visite en Chine, et ta responsabilité d'instigateur de l'invasion de la Diète, font que je ne peux pas te pardonner. Je t'inflige ici le châtement divin. Le douze octobre de l'an 2620 du Calendrier Impérial, Yamaguchi Otoya.⁷¹⁹

⁷¹⁷ *Asahi Shimbun*, 3 novembre 1960, p. 1.

⁷¹⁸ SAWAKI K., [Le solde de la terreur] 『テロルの決算』, *op. cit.*, p. 297.

⁷¹⁹ *Ibidem*, p. 180-181.

Arrêté, il déclare : « le sang japonais coule dans mes veines, et je suis né avec l'idée spiritualiste de l'esprit japonais, qui ne peut pas se contenter du matérialisme. Cette vision de la vie, cette pensée, elle est dans ma nature innée. »⁷²⁰ Apprenant au poste de police la mort d'Asanuma, il déclare aux policiers être « désolé pour lui », mais ne pas avoir « eu le choix »⁷²¹, et se dit « satisfait d'avoir accompli [son] devoir, et prêt à payer pour avoir tué ». ⁷²²

L'arrière plan de l'affaire et notamment les éventuels commanditaires, ou tout du moins les personnes qui auraient pu l'influencer en vue de commettre l'assassinat⁷²³, restera en partie dans l'ombre du fait du suicide par pendaison de Yamaguchi, dans la soirée du deux novembre, au centre d'internement pour mineurs de Nerima à Tôkyô où il venait d'être transféré, profitant d'un relâchement dans les rondes de surveillance. Peu avant, il aurait déclaré aux enquêteurs « avoir donné sa vie pour une grande cause », et « s'être senti soulagé d'avoir atteint son objectif ». ⁷²⁴ Sur le mur de sa cellule, il avait inscrit à la pâte dentifrice, juste avant sa mort, les mots suivants:

七生報国

天皇陛下万才*

Sept vies pour servir la patrie.

Gloire à Sa Majesté Impériale ! ⁷²⁵

⁷²⁰ ARAHARA Bokusui 荒原朴水, [Grande histoire de l'extrême droite] 『大右翼史』, Dainihonkokumintô 大日本国民党, 1966, p. 944.

⁷²¹ *Asahi Shimbun*, 3 novembre 1960, p. 1.

⁷²² *Yomiuri Shimbun*, 18 octobre 1960, *op. cit.*

⁷²³ La romancière Hirabayashi Taiko 平林たい子 constate que « la manière dont Yamaguchi Otoyô tenait son arme dénote un entraînement intensif », alors que c'est la maladresse d'exécution qui selon elle aurait permis à Kawakami Jôtârô d'en réchapper en juin. HIRABAYASHI Taiko., [L'arrière-plan du terrorisme] 「テロリズムの背後」, in Shinchô 『新潮』, décembre 1960, p. 30. Dans *Seventeen*, Ôé insistera lui aussi sur la qualité d'exécution du geste.

⁷²⁴ *Asahi Shimbun*, 3 novembre 1960, p. 1.

⁷²⁵ (* : *sic.*). *Asahi Shimbun*, 3 novembre 1960, p. 1. La première formule aurait été prononcée en 1336 lors de la bataille de Minatogawa par Kusunogi Masasue 楠木正季, défait par les Ashikaga, avant son double suicide avec son frère. Mishima Yukio l'arborera en bandeau sur le front le jour de sa mort.

Le père de Yamaguchi émettra l'hypothèse que son fils s'est suicidé par honte d'avoir causé sa démission. Il est possible qu'il ait souhaité éviter des complications à ses camarades d'extrême droite, mais les enquêteurs penchaient plutôt pour un suicide décidé « peu après le meurtre », ou « sur un coup de tête, au dernier moment », pour imiter les jeunes officiers conjurés d'avant-guerre auxquels il vouait une grande admiration⁷²⁶.

Suite à l'assassinat, la police arrêta Akao ainsi que les membres du parti l'ayant quitté en même temps que Yamaguchi pour interrogatoire, mais le suicide de ce dernier leva les poursuites, et la police ne parvint pas à établir une relation directe entre ces possibles commanditaires, ou du moins sources d'influence de Yamaguchi, et l'acte lui-même.

Le quinze décembre, les divers groupes d'extrême droite organiseront un service funéraire à sa mémoire au même auditorium de Hibiya où fut perpétré l'assassinat. Le quotidien *Asahi Shinbun* rapportait déjà, dès le cinq novembre, une mise en garde de la police contre « le culte voué à Yamaguchi », immédiatement élevé au rang de « martyr » par l'extrême droite, ajoutant qu'elle veillerait à « poursuivre toute menace d'ordre similaire, et tout encouragement à suivre son exemple »⁷²⁷. L'affaire Shimanaka⁷²⁸, trois mois plus tard, montre combien ces craintes étaient fondées.

Il reste difficile de savoir si Yamaguchi a agi seul ou sur « recommandation ». Il est certain que son séjour au *dôjô* du Parti Patriotique sous la houlette d'Akao Bin ne l'a sans doute pas dissuadé de passer à l'acte, même si paradoxalement, c'est la mollesse d'Akao, tout de

⁷²⁶ *Asahi Shinbun*, 4 novembre 1960, p. 11.

⁷²⁷ *Asahi Shinbun*, 5 novembre 1960, édition du soir, p. 10.

⁷²⁸ Du nom de l'éditeur de la revue *Chûôkôron* 『中央公論』 qui publie en novembre 1960 *Furyû mutan* ([Conte d'un rêve fantasque] 「風流夢譚」, *op. cit.*) de Fukazawa Shichirô, décrivant, via l'entremise d'un rêve, les cadavres des membres de la famille impériale exécutés un soir de révolution. Le premier février 1961, un jeune militant furieux armé d'un couteau s'introduit dans la demeure de Shimanaka, blesse grièvement son épouse et tue une femme de ménage.

rhétorique, qui l'a poussé à quitter le parti pour agir en solitaire. Akao Bin qui semble donc avoir joué un rôle de diversion involontaire le douze octobre, permettant à Yamaguchi de passer plus facilement à l'acte, le couvre d'éloge après celui-ci :

昨日は社会党の浅沼稻次郎君が、日比谷の公会堂で、天誅のの刃に倒れたのであります。あの精神、あの行為は、実にりっぱな国士の態度であろうと思うのであります。(…)

個人的な、国を思ってやったテロなんてものはね、推気愛すべきものなんだよ。素朴、純真、むしろ推賞すべきなんだ。こういう人がおればこそ、日本の社会はもってゆくんですよ。(…)

あなたのかわいい奥さんやお子さんが、暴力で犯される、あるいは殺されようとするときに、はなしあいなんて言っておられないんだ。そのときにね、本能的に暴力をもってこれを防ぐ、この暴力は肯定されるべきだと思う。日本はいまそういう非常段階にきている。このままほっといたら、四、五年のうちに、共産主義の革命に転落するかもしれない。(…)

マスコミは右翼の暴力といって、このかれんなる少年愛国者である山口君の行動を、ふくろだたきにしておるのであります。私は、山口さんのおやりになったことは、これはりっぱなことであると、日本民族の血の叫びであり、日本生命の発露であり、天地正大の気時によって反撥するという、一つのあらわれだとも思います。山口さんは、私のところに一年ちょっとおりましたが、非常にむじゃきな、純情な、まったく少年愛国者というにふさわしい人だったんです。かれは私のところから、共産党はむろん大嫌いですが、社会党はネコをかぶった共産党だ、偽装している、そして日本の国を亡ぼすところの勢力だ、これはもう自分たちが命がけで、政府や治安当局だけにまかすわけにゆかんから、自己犠牲をするよりほかはないと、彼は純情に思いつめて考えておったようであります。

Hier, à l'auditorium de Hibiya, Asanuma Inejirô est tombé sous la lame du châtement divin. Un tel esprit, un tel acte, c'est vraiment l'attitude d'un grand patriote.(…)

Un tel acte de terrorisme individuel, accompli dans l'intérêt de la patrie, c'est tout simplement merveilleux. C'est un acte simple, pur, et on devrait plutôt le prendre en exemple. C'est grâce à ce genre de personnes que la société japonaise peut tenir le coup.(…)

Si votre épouse ou vos enfants si adorables sont menacés de violence, vous n'allez pas discuter : vous allez combattre cette violence par votre violence instinctive, et cette violence-là doit être approuvée. Le Japon en est arrivé à un état critique : si on laisse faire, d'ici quatre ou cinq ans, on risque de sombrer dans la révolution communiste.(…)

Les *mass media* parlent de la violence de l'extrême droite, ils s'acharnent sur Yamaguchi, ce pauvre jeune patriote. Moi, je dis que ce qu'il a fait, c'est magnifique. Ça montre le cri du sang du peuple japonais, ça manifeste la vie du Japon, qui est capable de s'opposer à l'ordre établi du monde entier s'il le faut. Monsieur Yamaguchi est resté un an chez nous, c'est un jeune

innocent, pur, vraiment le jeune patriote idéal. Depuis qu'il est venu chez nous, évidemment il détestait déjà le parti communiste, mais il savait aussi que le parti socialiste n'était rien de plus qu'un parti communiste plus hypocrite, déguisé et qui allait mener le Japon à sa perte. Il a du penser ingénument que quitte à y perdre la vie, il ne pouvait pas laisser le gouvernement et la police s'occuper seuls de tout ça, et qu'il devait se sacrifier.⁷²⁹

Effectivement, la raison principale à la base du crime – et des autres tentatives de la période – est sans doute à chercher, pour Horii Yukio, dans « la forte crainte d'une révolution que le mouvement contre l'Anpo a généré chez l'extrême droite ». En effet, même si « les manifestants ne faisaient qu'exercer leur droit de protestation dans un État démocratique, l'extrême droite voyait dans ce mouvement (...) les signes avant coureurs d'une révolution communiste imminente »⁷³⁰.

Le mouvement ultranationaliste est, de fait, « politiquement immature »⁷³¹, peu rompu au concept même de démocratie, comme le montraient déjà les vagues d'attentats politiques qui soulevaient le Japon d'avant-guerre.

Les tentatives d'assassinat sur Kawakami, Kishi, celui d'Asanuma puis l'affaire Shimanaka marquent en effet le retour de la « tradition » du « un homme - un meurtre » (一人一殺), pratique courante de l'extrême droite d'avant guerre, consistant pour un militant à assassiner un adversaire idéologique puis à assumer par le suicide ou la prison, dont il ressort généralement auréolé de gloire une fois la peine purgée. Sur ce point, Maurice Pinguet rappelle la valeur morale attachée à la mort volontaire tout au long de l'histoire du Japon, capable à l'ère féodale de préserver en tout état de cause la dignité du guerrier ou de

⁷²⁹ Propos tenus sur Radio Tôkyô (KR) le 13 octobre 1960, rapportés par MURASAKI Toshio 村崎俊男, [Le problème de l'extrême droite vu de la radio et de la télévision] 「ラジオ・テレビにみる右翼問題」, in *Sekai* 『世界』, décembre 1960, p. 136. Ôé reprend tel quel un extrait de cette déclaration dans *Seventeen*.

⁷³⁰ HORII Y., [Les forces d'extrême droite dans l'après-guerre] 『戦後の右翼勢力』, *op. cit.*, p. 40.

⁷³¹ *Ibidem*.

l'intrigant vaincu, mais également, dans le cas de crimes ou plus tard d'actes terroristes, aussi injustifiables soient-ils, d'y associer la pureté d'intention et la dignité auxquelles a droit celui qui est prêt à les assumer par sa mort. Cette « distorsion » éthique aurait conduit les Japonais à faire preuve d'une certaine forme de mansuétude inconsciente à l'égard de ces terroristes « de la vieille école » qui paient leurs actes au prix de leur vie.⁷³²

Hayashi Fusao confie d'ailleurs une certaine fascination après avoir visionné l'assassinat d'Asanuma lors des actualités au cinéma. Il admet qu'« à l'instar de nombreux citoyens », lui aussi est « souvent en proie à des fantasmes terroristes »⁷³³. Ainsi, dans un essai publié avant l'Anpo, Ôé écrivait qu'au soir des premières élections auxquelles il ait participé, « faisant la queue parmi les gens à l'air triste, exténués et trempés de sueur », réalisant que l'exercice de son droit de vote ne signifiait rien d'autre que « rejoindre ce troupeau déprimé », la victoire du candidat conservateur de sa circonscription lui aurait inspiré la réflexion suivante : « la seule solution pour le jeune de vingt ans que j'étais, qui venait d'exercer pour la première fois son droit de vote, de retrouver la pureté de ma "voix d'électeur immaculée", était de tuer ce député conservateur »⁷³⁴.

De tels fantasmes n'ont rien d'étonnant : omniprésente depuis la Restauration de Meiji, la pratique de l'assassinat politique est inscrite dans les gènes de l'État japonais moderne. Des membres éminents des premiers gouvernements du nouveau régime sont ainsi régulièrement assassinés par des extrémistes, généralement mécontents de leur modération notamment dans les affaires militaires. Hayashi Fusao rappelle ainsi les mots célèbres de Yoshida Shōin 吉田松陰 (1830-1859), l'un des jeunes guerriers du fief de Chōshū au cœur du mouvement de

⁷³² Cf. PINGUET M., *La mort volontaire au Japon*, *op. cit.*, p. 237-246.

⁷³³ HAYASHI F., [L'illusion terroriste] 「テロリズムの幻想」, *op. cit.*, p. 22.

⁷³⁴ ÔE K., [Un Japonais à vingt ans] 「二十歳の日本人」, in [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 59.

« vénération de l'empereur et expulsion des barbares » (尊王攘夷) précédant la Restauration, que le jeune Yamaguchi comptait parmi ses modèles : « pour reconstruire une maison dont les fondations sont pourries, il est plus rapide de la détruire que de la réparer. Nous nous chargerons donc de la destruction, et laisserons la reconstruction à d'autres ». ⁷³⁵ Le cri est bien celui de Bakounine et Netchaïev ⁷³⁶, et de fait, ce terroriste japonais est contemporain de la montée en puissance des mouvements révolutionnaires russes. Ces derniers, cependant ne voulaient pas *refonder* un ordre ancien mythifié, mais préparer l'avènement d'une ère nouvelle.

Tsukui Tatsuo décompte les nombreuses victimes du terrorisme ultranationaliste d'avant-guerre, qui frappait « indifféremment à gauche ou à droite dès lors qu'il considérait ses victimes comme néfastes à la marche en avant de l'empire et irrespectueuses de leur devoir envers l'empereur : conseillers, ministres, entrepreneurs parmi l'élite, et évidemment, à l'autre bout de l'échiquier, marxistes de toutes les chapelles » ⁷³⁷. Mais ces derniers étaient déjà bien affaiblis par la répression officielle et ses apostasies (転向) obligatoires, c'est là toute la différence avec la situation d'après-guerre : la gauche est désormais légale, elle est plus puissante, plus active, plus populaire, et elle effraie donc d'autant plus les ultranationalistes, qui par ailleurs ne peuvent plus compter sur le soutien voire l'exemple de l'armée, dont les jeunes éléments les plus sanguins tentèrent au cours des années 1930 plusieurs coups d'état (mai 1932, février 1936) agrémentés de nombreux assassinats politiques, toujours au nom de l'empereur comme il se doit. L'empereur, qui devra prendre la peine de les désavouer lui-même pour mettre fin au plus fameux, en 1936.

⁷³⁵ Cité in HAYASHI F., « L'illusion du terrorisme » 「テロリズムの幻想」 *op. cit.*, p. 23.

⁷³⁶ « Notre mission est de détruire, non de construire ». Cité in CAMUS A., *L'homme révolté*, *op. cit.*, p. 181.

⁷³⁷ TSUKUI Tatsuo 津久井龍雄, [La peur du phénix noir] 「黒い不死鳥の恐怖」, in *Bungeishunjû* 『文芸春秋』, décembre 1960, p. 109.

La relative accalmie de l'immédiat après-guerre s'explique par la sévérité des autorités d'occupation américaines à l'égard de factions dont le dénominateur commun est l'idéologie tennôïste. Néanmoins, à partir du tournant de la guerre froide, lesdites autorités n'hésiteront pas à recruter parmi ces factions et leurs sympathisants, notamment les anciens membres de l'ancienne Police Spéciale (特高), spécialisés dans la traque des « déviances » idéologiques, de quoi combattre les forces communistes à l'échelle nationale. Ainsi, si une partie de l'extrême droite japonaise, du point de vue nationaliste, a d'abord exprimé sa défiance envers l'« ennemi » américain, la mansuétude de ce dernier à l'égard de l'empereur – maintenu à titre symbolique à la tête de l'État et non inculpé lors du Procès de Tôkyô – et sa détermination à combattre les communistes traditionnellement anti-impériaux, et donc hais de l'extrême droite depuis les années 1920, ont convaincu les factions ultranationalistes de choisir le moindre mal et de lutter à ses côtés, notamment lors de l'Anpo.

Concernant la progression de l'extrême droite à la fin des années 1950, il est clair, rappelle Horii Yukio, que la relative « mansuétude » du gouvernement Kishi a joué son rôle. Il est évident qu'au plus fort des vagues de protestations de 1960, « la police a utilisé l'extrême droite »⁷³⁸, Kishi activant alors ses réseaux avec les grands *kuromaku* (« éminences grises ») de l'après-guerre, facilitateurs évoluant en eaux troubles entre le milieu *yakuza*, l'extrême droite et la finance, auxquels les figures de politiciens maléfiques dans les romans d'Ôé doivent beaucoup. Hirabayashi Taiko soutient également que ce retour en force de l'extrême droite est lié à son instrumentalisation par le pouvoir conservateur et les grandes entreprises à partir de la seconde moitié des années 1950, qui l'utilisent pour « briser les grèves, lutter contre les mouvements progressistes, les provoquer et les radicaliser », n'hésitant pas pour

⁷³⁸ HORII Y., [Les forces d'extrême droite dans l'après-guerre] 『戦後の右翼勢力』, *op. cit.*, p. 40.

cela à « la financer ou à faire concourir ses dirigeants lors d'élections »⁷³⁹ locales ou nationales, comme ce sera le cas pour Akao Bin.

Ainsi, le terreau était fertile, et l'étincelle de l'Anpo et ses manifestations de grande envergure a convaincu les jeunes militants désireux d'en découdre, tels Yamaguchi, que le temps était venu de passer aux actes, et, en ranimant la tradition terroriste du « un homme - un meurtre », à la postérité.

2/ Répercussions.

Le meurtre d'Asanuma choque l'opinion publique, et sera évidemment condamné par l'ensemble de la classe politique à l'exception des extrémistes dont nous avons cité plus haut un discours exemplaire. Le premier ministre Ikeda, qui a vu Asanuma tomber sous ses yeux, lit devant l'Assemblée une oraison funèbre très appréciée qui contribuera grandement à sa popularité⁷⁴⁰. Au niveau politique, les retombées seront néanmoins timides : l'affaire entraînera la démission de l'un ou l'autre fusible parmi les hauts fonctionnaires, ainsi que l'annonce de « mesurées » contre les milices d'extrême droite (telles l'ajout d'une vingtaine d'inspecteurs au bureau qui leur est affecté), mais le parti conservateur et ses éditorialistes sympathisants n'hésiteront pas à lier l'assassinat à un « climat de violence » qu'ils estiment également entretenu par les activistes progressistes. L'amalgame est omniprésent dans les médias qui tous en appellent, dans un chœur angélique, au rejet de la violence sous toutes ses formes. La politique de profil bas du gouvernement Ikeda ainsi que les liens réels qui unissent le camp conservateur à l'extrême droite l'empêchent de prendre des mesures de fermeté, l'abandon du projet de loi sur la violence politique débattu à l'été 1961 symbolisant ce

⁷³⁹ HIRABAYASHI Taiko., [L'arrière-plan du terrorisme] 「テロリズムの背後」, *op. cit.*, p. 30.

⁷⁴⁰ ISHIKAWA M., [Histoire politique de l'après-guerre] 『戦後政治史』, *op. cit.*, p. 95.

manque de volonté, alors qu'une partie de l'opposition condamne le projet comme potentiellement liberticide.⁷⁴¹

Le parti socialiste tentera d'utiliser au mieux l'évènement lors des législatives de novembre, promenant la veuve Asanuma dans les circonscriptions de la capitale, mais l'opinion publique fatiguée des luttes politiques et séduite par les promesses de hausse du niveau de vie du gouvernement Ikeda (qui considère que le Traité de sécurité, en limitant les dépenses militaires, permet d'allouer des ressources à la croissance), reconduira la majorité conservatrice dans des proportions quasiment inchangées.

Quant à Ôé, on a vu que l'affaire avait eu pour lui des répercussions importantes.

Si l'accueil critique de la première partie de *Seventeen* en janvier 1961 (qui s'achève sur la lutte contre l'Anpo, peu après l'entrée du jeune héros inspiré de Yamaguchi à l'équivalent romanesque du Parti Patriotique) est très positif, et que la nouvelle ne déclenche aucune réaction particulière, la parution en février 1961 de la seconde partie (qui s'achève sur le suicide du jeune homme) entraîne l'ire de l'extrême droite alors même que *Chûôkôron*, la maison d'édition du magazine *Bungakukai* qui la publie, subit l'affaire Shimanaka.

Les pressions se multipliant contre Ôé et l'éditeur, ce dernier publie, dans le numéro de mars 1961 et indépendamment de la volonté de l'auteur, l'« avis » (謹告) suivant.

少誌一、二月号所載大江健三郎氏「セヴンティーン」は山口二矢氏の事件にヒントを得て、現代の十代後半の人間象の政治理念の左右の流れを虚構の形をとり創作化し、氏の抱く文学理念を展開したものである。が、しかし、右作品中、虚構であるとはいえ、その根拠になつた山口氏及び防共挺身隊、全アジア反共青年連盟及びに關係団体にご迷惑を与えたことは率直に認め深くお詫びする次第である。

⁷⁴¹ Pour la réaction désabusée d'Ôé à ce projet, voir première partie, p. 114.

Seventeen de M. Ôé Kenzaburô, publié dans les numéros de janvier et février de ce magazine, s'inspire de l'affaire de M. Yamaguchi Otoya, et décrit sous forme de fiction le passage de la gauche à la droite des convictions politiques d'un jeune adolescent d'aujourd'hui ; il s'agit-là du fruit de la création littéraire telle que la conçoit l'auteur. Cependant, nous reconnaissons que ladite œuvre, bien qu'il s'agisse d'une fiction, a causé du tort à M. Yamaguchi Otoya ainsi qu'aux groupes afférents dont elle s'inspire : la Brigade d'Autodéfense Anti-Communiste, et l'Union Panasiatique des Jeunesses Anti-Communistes. Nous exprimons ici à cet égard nos sincères excuses.⁷⁴²

Le critique Hirano Ken, qui a contribué à « découvrir » Ôé, critique ce geste en arguant de la liberté de la fiction et de l'impasse qu'il impliquait s'il fallait désormais s'excuser chaque fois qu'une fiction s'inspirait de faits réels, tout en reconnaissant la gravité de cette « situation nouvelle », marquant sa « sympathie » à l'égard des éditeurs du magazine, et en critiquant les écrivains qui les « laissent se dépêtrer »⁷⁴³.

Au fil de l'essai *Sakka ha zettai ni hanseijiteki tariuruka ?*, dans lequel il tente, cinq ans après les faits, de faire le bilan de l'affaire, Ôé fait part de sa « sombre honte »⁷⁴⁴ de ne pas pouvoir publier la seconde partie de *Seventeen*, et tente d'expliquer les raisons qui l'ont poussé à rédiger l'œuvre. Se demandant pourquoi les écrivains ne sont pas montés au créneau pour défendre *Seventeen* ou *Furyû mutan* après avoir tant fait pour *L'amant de Lady Chatterley*⁷⁴⁵, il en conclut que cela relève, davantage que d'un problème lié à l'extrême droite japonaise, du

⁷⁴² Cité in Ô Shinshin 王新新, [Du donneur de leçons à la critique culturelle – Ôé Kenzaburô de 1957 à 1967] 『啓蒙家から文化批評へ—大江健三郎の1957~1967』, Editions de l'Université du Tôhoku 東北大学出版会, 2007, p. 118.

⁷⁴³ Ôé K. [Un écrivain peut-il être totalement apolitique ?] 「作家は絶対に反政治的たりうるか」 (1966), in [OKZ1:3], *op. cit.*, p. 381.

⁷⁴⁴ *Ibidem*.

⁷⁴⁵ La traduction par le romancier Itô Sei 伊藤整 (1905-1969) de l'édition non expurgée du roman de D.H. Lawrence entraîne (en 1950) un procès pour obscénité qui s'achève en 1957 devant la Cour suprême par une condamnation en appel, procès au cours duquel le monde littéraire se mobilise au nom de la liberté d'expression artistique. Ôé témoignera par ailleurs, avec entre autres Haniya Yutaka, Endô Shûsaku 遠藤周作, Ôoka Shôhei et Yoshimoto Taka.aki, au cours du « procès Sade » サド裁判 jugeant en 1961 pour les mêmes motifs la traduction par Shibusawa Tatsuhiko 澁澤龍彦 (1928-1987) de *l'Histoire de Juliette ou les Prospérités du vice* (procès perdu devant la cour suprême en 1969).

rapport problématique que les Japonais entretiennent avec l'empereur. C'est ce rapport qu'il affirme avoir voulu explorer :

それはもっと本質的に、われわれの外部と内部に、普遍的に深く存在する天皇制とその影についての僕のイメージをくりひろげるための仕事にほかならなかったのである。(…)もっとも端的にいて、僕はこの小説のヒーローに対して、嘲弄的であったことは一瞬たりともない。Plus fondamentalement, ce travail avait pour but de développer mon image du système impérial et de son ombre qui existe, profondément, universellement, à l'intérieur comme à l'extérieur de nous.⁷⁴⁶

(…)今日の日本において一般人の芸術を抑制し、一般民衆の心のなかに抑制の力をもちこんでいるものが何であるかといえ、それはほかならぬ天皇制だと思います。

Qu'est-ce qui, dans le Japon d'aujourd'hui, (limite) la création artistique des gens, agit dans le cœur du peuple comme une force restrictive? Je pense que c'est avant tout le système impérial.⁷⁴⁷

Dans une conférence donnée en 1964 sur la question de la Constitution, dont nous avons cité plusieurs extraits en première partie de cette étude, Ôé expliquait ainsi le choc que lui avait causé le meurtre d'Asanuma :

数年前、やはり戦後世代のひとりの少年が左翼の政治家を刺殺し、かれ自身も、自殺した。それはぼくに激甚なショックをあたえた。ぼくはこのようなタイプの戦後世代についてひとつの小説を書いた。それがどういう性質のショックであったかといえ、ぼくにとって、日々の生活の基本的なモラルのひとつである《主権在民》の感覚(...)が、いまや、戦後世代すべての一般的な生活感覚とはいえなくなっていることを発見して受けたショックだった。

ぼくの『セヴンティーン』のヒーローは、かれの自由で不安な内部に存在する国民主権よりも、もっと絶対的に確実に感じられる主権を外部にもとめ、ついにその志に殉じたのだ。

Il y a quelques années, un jeune faisant partie de la génération d'après-guerre a poignardé un homme politique de gauche, et s'est suicidé ensuite. Ce fut un choc terrible pour moi, et j'ai écrit une fiction sur un jeune de ce genre. Si je devais expliquer la nature de ce choc, je dirais

⁷⁴⁶ ÔE K. [Un écrivain peut-il être totalement apolitique?] 「作家は絶対に反政治的たりうるか」、*op. cit.*, p. 381.

⁷⁴⁷ *Ibidem*, p. 384.

qu'il m'a été causé par la découverte que le sens de la « souveraineté du peuple » qui faisait partie de ma morale fondamentale dans ma vie de tous les jours, n'était plus forcément une valeur générale de la vie pour toutes les personnes grandiées après-guerre.

Le héros de mon roman *Seventeen*, plutôt que la souveraineté du peuple qui existe dans son for intérieur libre et instable, a voulu chercher à l'extérieur une souveraineté qu'il pourrait ressentir de manière plus absolue, à coup sûr, et a fini par mourir pour cela.⁷⁴⁸

En 1965, expliquant avoir reçu un certain nombre de lettres de menaces, non seulement de droite, mais aussi de gauche, et s'estimant lâché par le monde des lettres⁷⁴⁹, il confie :

ぼくは、やがて、この政治的な季節においてもともとその端緒が芽ばえた《セヴンティーン》という小説を書いて、(...)さかんな脅迫状の襲撃をうけることになったが、(...)やはり純正左翼からの奇妙な脅迫状がまぎれこんでいたものだ。おまえはなぜ、戦わないか、戦って刺されて死なないか！という風なもので、しばらくそれはぼくの内部の奥底の甘美な死への志向を揺さぶっていたものだった。

Finalement, j'ai écrit un roman nommé *Seventeen*, dont l'origine a germé dans cette saison politique, et cette fois, j'ai subi l'assaut de nombreuses lettres de menaces (émanant de sympatisants de droite), mais (...) il y avait parmi elles d'étranges lettres de menaces émanant de personnes résolument à gauche. Elles disaient quelque chose comme « Pourquoi tu ne te bats pas ? Pourquoi est-ce que tu ne meurs pas poignardé en combattant ?! », et elles ont eu pour effet de remuer, pour un temps, le désir d'une mort goûteuse que je portais au plus profond de moi.⁷⁵⁰

Nous l'avons vu, c'est avant tout pour Ôé lui-même que ce rapport à l'empereur et ce qu'il représente est problématique, et s'il convenait de détailler le versant historique de l'affaire et du jeune assassin dont l'œuvre s'inspire, c'est avant tout pour pouvoir montrer dans quelle mesure Ôé s'en éloigne, l'explique, l'exprime et l'investit de ses propres obsessions, qu'il considère à tort ou à raison comme celles de son époque.

⁷⁴⁸ ÔE K., [La génération d'après-guerre et la Constitution] 「戦後世代と憲法」(1964), in [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 132.

⁷⁴⁹ « Avec l'affaire *Seventeen*, mes liens avec mes quelques connaissances dans le milieu des lettres se sont rompus et je suis comme tombé dans un trou. » ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 74.

⁷⁵⁰ ÔE K., [Solennel funambule] 『厳肅な綱渡り』, *op. cit.*, p. 89.

Il faudra attendre décembre 2001 pour que l'auteur lui-même admette, au cours d'une table ronde organisée par le magazine *Subaru*, ce que de nombreux critiques avaient déjà relevé : il y a bien davantage que de la sympathie entre lui et le jeune assassin qu'il prend pour modèle de son récit : « effectivement, dans mes essais ou mes conférences, j'ai toujours soutenu la Démocratie d'Après-guerre, [mais d'un autre côté,] je m'efforçais de repousser au fond de moi l'idée que je suis un homme facilement attiré par l'ultranationalisme, éprouvant pour celui-ci une véritable fascination. [*Seventeen* est l'œuvre qui] a touché à la plus dangereuse part de mon âme ». ⁷⁵¹

En 2007, l'auteur réitérera l'aveu en rappelant l'intérêt porté au diptyque par son grand adversaire Mishima Yukio, dont il conspuait le spectaculaire suicide rituel :

三島由紀夫が強い関心を持たれて、「大江っていう小説家は、じつは国家主義的なものに情念的に引きつけられている人間じゃないだろうか」と、いろんな人にいわれたそうですし、直接、三島氏からの手紙を(...)いただいた。そして三島氏の読みとりは正しかったらうと思いますね。一方では安保闘争の運動に心から入っていながら、その反対側の、国家主義的な、ファッション的な、天皇崇拝の右翼少年にも共感を感じているような、そういう人間として小説を書いていたことが、自分にもいまははっきり分ります。

Mishima Yukio s'est montré très intéressé ; il paraît qu'il aurait dit à plusieurs personnes « Ce romancier, là, Ôé : je me demande si en fait, il ne serait pas attiré passionnément par le nationalisme », et j'ai aussi reçu une lettre de lui. Je pense que sa lecture était juste. D'un côté, je m'impliquais sincèrement dans la lutte contre l'Anpo, mais tout en éprouvant de la sympathie pour ce jeune homme de l'autre bord, nationaliste, facho et vouant un culte à l'empereur, et c'est comme ça que j'ai écrit le roman, je m'en rends bien compte à présent. ⁷⁵²

⁷⁵¹ INO.UE H., KOMORI K., ÔE K., [La littérature d'Ôé Kenzaburô] 「大江健三郎の文学」, *Subaru* 『すばる』, *op. cit.*, p. 180.

⁷⁵² ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 75.

Pour illustrer notre choix de tenter de saisir, dans l'œuvre romanesque d'Ôé, ce passage, que nous avons constaté dans ses essais, des « bourreaux » aux « victimes » comme sujets d'une quête d'autoréalisation, citons encore cette phrase qui conclut l'essai qu'il consacre au bilan de l'affaire *Seventeen* et par là à la question de l'engagement politique du romancier, qui doit nécessairement « s'ancrer dans la folie au plus profond de lui », par laquelle il justifie de son attachement aux victimes de Hiroshima :

(...)作家の仕事の全体とは、相対的なものしか存在せぬ価値の荒野に、かれの懐疑的な精神のすべてを賭けて、ひとつの絶対的な樹木を育成すべく試みることであらねばならない。

Le tout du travail de l'écrivain doit être d'essayer de faire pousser, au péril de son esprit sceptique, un arbre absolu dans la lande des valeurs où n'existe que le relatif.⁷⁵³

Cinq ans auparavant, *Seventeen* s'ouvrait sur l'expression de l'angoisse de son jeune héros, tétanisé par la peur de la mort, à la recherche d'un absolu qui l'en sauverait, et qu'il décrivait ainsi :

おれは自分を一つの小枝にしてくれる永遠の風雪に耐える巨大な樫の木を見つける能力がないのだ。

Je n'ai pas la faculté de discerner un chêne gigantesque dont je pourrais devenir une branche et qui supporterait toutes les intempéries pour l'éternité.⁷⁵⁴

3/ L'extrême droite : une mystique de la force.

Il convient dès à présent de noter que rien, dans les données biographiques auxquelles Ôé a pu avoir accès au moment de la rédaction de *Seventeen*, ne permet de faire correspondre directement les raisons ayant poussé le jeune Yamaguchi vers l'extrémisme, et celles du mal-

⁷⁵³ ÔE K. [Un écrivain peut-il être totalement apolitique ?] 「作家は絶対に反政治的たりうるか」, *op. cit.*, p. 385.

⁷⁵⁴ [OKZ1:3], p. 277. (Tr. modif.).

être qu' imagine Ôé pour son incarnation romancée. Le jeune Yamaguchi, d'après ses proches, est un enfant obstiné, visiblement sous la forte influence de son père officier des Forces d'Auto Défense puisqu'il marque dès son plus jeune âge une hostilité marquée à l'égard des valeurs pacifistes et individualistes de la démocratie d'après-guerre. On pourrait dire, avec Gérard Bronner, que le jeune Yamaguchi est « enserré dans un oligopole cognitif », et que son adhésion à la droite nationaliste résulte au moins en partie d'un phénomène de transmission.⁷⁵⁵ Vouant dès son enfance une haine farouche aux partis de gauche et aux valeurs de la nouvelle constitution et du nouveau système éducatif, il adhère à une idéologie ultranationaliste qu'il n'hésite pas à défendre y compris en milieu scolaire, sans craindre de s'isoler et de subir les moqueries de ses camarades. D'après ses déclarations ainsi que celles de son entourage, il semble que son engagement politique se soit radicalisé au fur et à mesure que se cristallisait l'opposition à la renégociation de l'Anpo, celle-ci ayant mené sur le devant de la scène des mouvements radicaux d'obédience marxiste dont il a sans doute pu mesurer (et surestimer) l'influence grandissante au sein de la jeunesse lycéenne et étudiante. Ainsi, l'empereur occupe visiblement une place bien moindre dans la pensée et l'évaluation des raisons de l'acte du jeune Yamaguchi que la perspective effrayante d'une révolution prolétarienne qui viendrait ruiner toutes les valeurs autour desquelles il a construit son identité depuis son plus jeune âge.

L'adolescent décrit par Ôé, dont nous avons dressé le portrait dans la seconde partie de cette étude, est très différent : indécis, en manque de certitudes comme de modèles et notamment paternel, ce dernier étant décrit comme l'antithèse même du père de Yamaguchi. L'adolescent souffre d'une sensibilité exacerbée au regard extérieur, dont l'intériorisation exagérée lui renvoie une image proprement pitoyable de lui-même. Aussi, c'est l'absence d'idée-force

⁷⁵⁵ BRONNER G., *La pensée extrême, op. cit.*, p. 205.

autour de laquelle se construire et non l'influence unique et trop prégnante de l'une d'elles qui le conduit à embrasser subitement l'idéologie ultranationaliste, et c'est le fait que cette nouvelle croyance adoptée pour résister au regard de l'autre soit constamment attaquée par sa tendance à son intériorisation excessive, profondément ancrée et qui ne saurait disparaître en l'espace de quelques mois, qui le conduit à des actes toujours plus extrêmes venant lui reconfirmer sa nouvelle identité, jusqu'au suicide final. La différence entre le portrait du personnage et de son modèle est particulièrement intéressante, car elle éclaire les partis pris narratif d'Ôé. Comme il l'a écrit, il ne s'agissait pas tant de décrire l'extrême droite japonaise que de s'intéresser au système impérial que chaque Japonais porte en soi.

Ainsi, Ôé ne décrit pas la fanatisation progressive d'un jeune depuis longtemps sous l'influence de l'idéologie d'extrême droite dont l'empereur ne serait que le symbole : prenant le contre-pied des informations biographiques dont il dispose, il décrit un jeune homme élevé dans le respect des valeurs de la Démocratie d'Après-guerre, en proie à des problèmes personnels que celles-ci ne peuvent l'aider à résoudre, qui découvre et embrasse les valeurs situées à l'opposé sur l'échiquier idéologique et avant tout la figure autour de laquelle elles s'articulent, parce que celles-ci apportent des réponses à ses problèmes. Le mal-être dont souffre l'adolescent décrit dans *Seventeen*, s'il est décrit sous une forme sensiblement amplifiée, est sans doute partagé, à des degrés divers, par une large partie de la jeunesse dans les années 1960, à plus forte raison si elle appartient à la même catégorie sociale (la classe moyenne urbaine).

En ce sens, le phénomène d'attraction de l'extrémisme perçu comme permettant d'y remédier, tel qu'il est décrit dans l'œuvre, présente une valeur d'exemplarité indéniable, au même titre que l'attraction qu'ont pu (et que peuvent sans doute encore) exercer l'extrémisme de droite et la figure impériale en fonction des spécificités de la configuration culturelle japonaise. Bien entendu, la manière dont l'adolescent vit ses problèmes, et dont il mobilise la symbolique

impériale et les valeurs de l'extrême droite obéit également, dans une certaine mesure, à une logique spécifique à sa génération s'inscrivant dans l'histoire du Japon d'après-guerre. Enfin, l'investissement spécifique de la figure impériale par le héros relève, pour une large part, de préoccupations et d'obsessions spécifiques à l'auteur. L'hypothèse d'une identification de l'auteur au jeune meurtrier comme force motrice de l'œuvre a en effet été soutenue par de nombreux critiques, et l'auteur lui-même a fini par la reprendre à son compte. Plus qu'une réponse à la question « comment ce jeune homme en est-il venu à faire ce qu'il a fait », tout porte à croire que *Seventeen* réponde d'abord à un questionnement intérieur de l'auteur que l'on pourrait traduire par « comment aurais-je pu en arriver à faire ce que ce jeune homme a fait ». Susan Napier a remarqué avec justesse que c'est l'humanité du personnage, avec ses faiblesses et ses doutes, qui empêche l'œuvre de basculer dans le strict registre du roman à thèse dressant un simple portrait à charge de l'idéologie qu'il embrasse⁷⁵⁶. Précisons que c'est l'investissement et le questionnement personnel de l'auteur qui confère à l'œuvre son humanité et sa spécificité, mais aussi sa justesse en ce qui concerne le portrait qu'elle dresse de ce jeune extrémiste. Comme le soutient Gérard Bronner, l'extrémiste, en effet, n'est pas un fou, ni même un être inhumain : c'est plutôt, au contraire, une rationalité ainsi qu'une sensibilité exacerbée qui président à ses actes⁷⁵⁷.

De tous les personnages d'Ôé, l'adolescent de *Seventeen* est sans conteste le plus profondément tourmenté par la honte de soi et la peur de l'autre. De tous, c'est celui qui semble le plus disposé à la tentation d'investir l'un de ses fantasmes d'agression d'une valeur symbolique qui l'enjoindrait à le réaliser. Un concours de circonstance lui dévoilera le fétiche sur lequel il effectuera son pari d'investissement symbolique. Cependant, dès l'origine, cette cristallisation des sentiments poursuivis à travers les fantasmes se fera sur un mode bien

⁷⁵⁶ NAPIER S. J., *Escape from the wasteland*, op. cit., p. 150, 152, 155.

⁷⁵⁷ BRONNER G., *La pensée extrême*, op. cit., p. 61.

différent de ses camarades « pervers » évoqués plus haut. Car la preuve de la validité, de l'influence sur les autres du fantasme acté, qu'ils supposent, en laquelle ils veulent croire et sur laquelle ils parient – pari systématiquement déçu –, elle lui est donnée d'entrée. En somme, *l'adhésion par dévoilement*⁷⁵⁸ de l'adolescent à la pensée extrême se fait en vertu de la capacité de celle-ci à résoudre le « problème » du jeune homme. Dès lors, il voit dans le discours de haine de l'orateur qu'il écoute au lendemain du calvaire de la course à pied qui l'a vu se couvrir de honte devant un échantillon représentatif de la société, le signe que celle-ci l'a élu parce qu'elle vient inverser son sentiment d'infériorité et de peur des autres : en endossant l' « armure de droite »⁷⁵⁹, les rôles sont inversés et c'est désormais lui qui fait peur.

Mais s'il est amené à endosser cette armure, c'est d'abord parce que l'orateur lui apparaît comme l'exact négatif de sa propre image : le discours de l'orateur est si « terrifiant », il dégage une telle impression de haine et de violence que le héros l'assimile immédiatement à un « lion humain » qui « chercherait à rivaliser seul avec le vrombissement du train » (une opposition entre animalité et technologie, nature et culture que l'on retrouve à plusieurs reprises dans le récit), et qui, surtout, « rugissait en paraissant avoir oublié qu'il avait engagé des soutiens » et « n'avait pas l'air d'espérer que qui que ce soit le prenne au sérieux »⁷⁶⁰.

On retrouve ici cette animalité que l'adolescent enviait tant chez son chat de gouttière, permettant d'échapper à la conscience de soi et ainsi de faire « disparaître les autres », et il en est profondément marqué. D'abord comme dans un rêve, « à la fois chiot et mère chienne », « léchant le chiot en [lui] tout en étant prêt à aboyer et mordre inconditionnellement les autres », avant d'entendre ces « mots de hargne et de haine (...) lancés aux autres » qu'il croit prononcer mais que « Sakakibara Kunihiko crachait à [sa] place ». Vient alors la révélation : le héros se met à « applaudir et crier », « parcouru d'une joie violente et soudaine », l'orateur

⁷⁵⁸ *Ibidem*, p. 253.

⁷⁵⁹ [OKZ1:3], p. 294.

⁷⁶⁰ *Ibidem*, p. 290.

lui paraît « nimbé d'un éclat d'or »⁷⁶¹. C'est le seul moment où il sera fait mention de manière laudative de la notion de groupe, auquel le héros se sent alors intégré, désormais revêtu de son « armure de droite »⁷⁶².

Il importe néanmoins de souligner que le déclic ne se produit pas en vertu d'une adhésion à un esprit de groupe ou des thèses fascistes intégrées et acceptées par le héros dont on sait qu'il se considérait plutôt comme sympathisant progressiste, mais par l'animalité même de l'orateur et sa capacité à « effacer les autres ». Quant au discours de Sakakibara, il semble voué à exprimer directement les fantasmes de meurtre et de violence sexuelle qui animaient le jeune dépressif : les « rouges », Sakakibara veut « les tuer », « les massacrer », « violer leurs femmes », « donner leurs fils en pâture aux cochons », « les brûler vifs », « les précipiter en enfer », « les exterminer » pour protéger les « vies fragiles » du peuple Japonais. La fragilité compensée par des fantasmes de meurtre : un tel discours ne pouvait que toucher au cœur le jeune adolescent, qui se lève « pour applaudir et crier (...) : ce n'est que justice, pour les âmes faibles bafouées et meurtries ! »⁷⁶³. C'est alors qu'à lieu la révélation, dans la démonstration du pouvoir nouvellement acquis du jeune homme sur les autres.

「あいつ、《右》よ、若いくせに。ねえ、職業的なんだわ」

おれは激しくふりかえり、おれを非難している三人組みの女事務員が一瞬動揺するのを見た。そうだ、おれは《右》だ、おれは突然の激しい歓喜におそわれて身震いした。おれは自分の真実にふれたのだ、おれは《右》だ！(...)おれはいま自分が堅固な鎧のなかに弱くて卑小な自分をつつみこみ永久に他人どもの眼から遮断したのを感じた。《右》の鎧だ！しかも、おれがなおい歩踏みだしたとき娘らは悲鳴をあげたが、足が竦んだように逃げることができないのだ、おれは娘らの熱い血がどきどき脈うつ胸のなかの恐怖に性欲のように激しい精神の喜びをそそられた。おれは怒号した、

「《右》がどうした、おい、おれたち《右》がどうしたというんだ、淫売ども！」

⁷⁶¹ *Ibid.*, p. 293.

⁷⁶² *Ibid.*, p. 294.

⁷⁶³ *Ibid.*, p. 292-293.

娘たちは(...)逃げこんで行った、そして残った男たちはぶつくさ不平をいいながら、同時におれを恐がっていることをかくそうと努めていた。

« Il est de droite, celui-là. Si jeune. Un vrai pro ! »

Je me suis brutalement retourné : je vis le trio d'employées qui m'avaient insulté paniquer un instant. Oui, c'est ça, je suis de droite. J'ai frissonné, parcouru d'une joie violente et soudaine. J'ai atteint ma vérité ! Je suis de droite ! (...) Maintenant je me rendais compte que ma nature faible et vile avait été enfermée dans une armure hermétique pour être éloignée à jamais des regards d'autrui. C'était une armure de droite ! A peine avais-je fait un premier pas que les filles poussèrent un cri, mais elles ne pouvaient pas s'enfuir, comme si leurs pieds étaient cloués au sol. La peur qui faisait battre un sang brûlant dans leur poitrine provoqua en moi une joie spirituelle aussi violente qu'une pulsion sexuelle.

J'ai hurlé :

« Où est le problème avec la droite ? Hé ! Ca vous dérange peut-être qu'on soit de droite ? Espèces de putes ! »

Les filles (...) se sont enfuies, (...) et les hommes, restés seuls, grommelèrent tout en tâchant de dissimuler la peur que je leur inspirais.⁷⁶⁴

Alors qu'il n'a pas été question une seule fois de lui durant toute la séquence, le jeune homme congratulé par Sakakibara comme étant « digne de l'Esprit de Sa Majesté Impériale » est touché « avec autant de beauté et de douceur qu'une rose » par « la voix de la révélation », avant d'halluciner « l'homme doré, Dieu, Sa Majesté Impériale »⁷⁶⁵. Il semble étonnant de voir cette unique mention de la figure impériale générer un tel effet chez le jeune homme, mais il ne faut pas oublier que l'émergence de celle-ci a déjà été préparée par le rêve de l'adolescent s'identifiant à la princesse en passe de « changer de dimension »⁷⁶⁶ par son union à la divinité. Cette figure transcendante sous laquelle se réaliser, l'adolescent la cherchait déjà lorsqu'il déplorait ne pas avoir « un chêne gigantesque dont [il] pourrai[t] devenir une branche »⁷⁶⁷ et qui le protégerait, s'imaginant alors que le PCJ ne voudrait pas de lui. Un Parti d'une toute autre envergure, semblant la manifestation même de la force, venait de l'accepter

⁷⁶⁴ *Ibid.*, p. 293.

⁷⁶⁵ *Ibid.*, p. 294, 295.

⁷⁶⁶ Voir *supra*, p. 302.

⁷⁶⁷ [OKZ1:3], p. 277.

dans ses rangs. Dès lors, le jeune homme qui, on l'a vu, n'a aucune connaissance réelle de la politique et n'éprouve qu'un intérêt strictement égoïste envers elle, entre dans une relation unilatérale avec la figure impériale qui lui renvoie sa propre image de force décuplée à l'infini, prouvée à chaque démonstration supplémentaire de celle-ci. Chaque contact humain avec des personnes extérieures au parti est ainsi l'occasion de renforcer la sensation de supériorité que l'adolescent acquiert à travers le pouvoir d'intimidation de la mystique d'extrême droite. Jeunes militants conservateurs, professeurs, camarades de classe et jusqu'à sa famille, tous sont ensorcelés par la « magie de droite »⁷⁶⁸.

皇道派の制服はナチスの親衛隊の制服を模したものだが、それに身をかためて街を歩く時も、おれは激しい幸福感をおぼえ、甲虫のように堅牢に体いちめんを鎧をまとい、他人から内部のぶよぶよして弱く傷つきやすい不恰好なものを見られることがないのを感じると天国にのぼったような気持ちをした。いつもおれは他人から見つめられるたびに怯えて赤面し、おどおどと惨めな自己嫌悪におそわれたものだ、自意識にがんじがらめになっていたものだ。しかし、他人はおれ自身の内部を見るかわりに、《右》の制服を見るのだ、しかも幾分恐れながら。おれは《右》の制服の遮蔽幕のかげに、傷つきやすい少年の魂を永遠に隠匿してしまっただけだ。おれはもう恥ずかしくなかった、(...)それはしだいに、制服を着ていない時にも、裸の時にも、決して恥ずかしさの傷を他人のめによって負わされることのないという極限にまでひろがった。

L'uniforme de l'Action Impériale imitait celui des S.S. Lorsque je marchais dans les rues ainsi vêtu, j'éprouvais là aussi une vive sensation de bonheur. Hermétiquement enclos dans cette armure, comme un scarabée, j'avais la certitude que les autres ne voyaient plus ce qu'il y avait en moi de mou, de faible, de vulnérable et de disgracieux et je me sentais au paradis. Auparavant, le regard d'autrui me terrorisait, me faisait rougir et me précipitait dans un dégoût de moi aussi timoré que pitoyable : je me trouvais complètement ligoté. Mais désormais, au lieu de me regarder intérieurement, les autres regardaient l'uniforme de droite, non sans quelque frayeur. J'avais dissimulé à jamais une âme vulnérable d'adolescent derrière l'écran de l'uniforme de droite. Je n'avais plus honte, (...) et peu à peu, j'en parvins au stade suprême

⁷⁶⁸ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 44.

où jamais les regards d'autrui ne pouvaient m'infliger une blessure honteuse, même quand je ne portais pas l'uniforme, même quand j'étais nu.⁷⁶⁹

Bien entendu, le fait que le jeune homme admette qu'il « dissimule » son « âme vulnérable d'adolescent », fusse à jamais, sous son « armure de droite », prouve que l'évolution est loin d'être définitive : il est parfaitement conscient du caractère utilitaire de sa nouvelle croyance, mais le fait est que son efficacité n'est jamais prise en défaut. Comment, dans ce contexte, ne pas se précipiter toujours plus avant dans le fanatisme ? A ce titre, la critique d'Ôé est d'abord une critique de l'efficacité du mythe de la toute puissance de l'extrême droite, forgé au fil des assassinats politiques, des bastonnades de manifestants et des tentatives de coups d'État, avant même la mobilisation de la figure impériale. L'auteur tente de désacraliser ce mythe en présentant les dirigeants et les militants d'extrême droite comme des arrivistes stupides, mais sa démonstration est constamment entravée par l'efficacité même du dit mythe pour le héros qui y trouve exactement ce qu'il est venu y chercher.

Ainsi, même sa honte la plus fondamentale, celle de sa pulsion onaniste, est désamorcée par la toute puissance de l'uniforme. La jeune fille du bain turc où l'envoie son chef le regarde « très précisément pendant cinq secondes »⁷⁷⁰, puis baisse les yeux pour ne plus jamais les relever. Le jeune homme peut alors laisser libre cours à son fantasme de domination violente, et l'image du jeune marié dont la « broche de fer brûlante (...) avait perforé la paroi vaginale de sa jeune épouse virginale »⁷⁷¹ lui revient, alors qu'il s'imagine en position de réaliser l'autre fantasme auquel il rêvait déjà sous la douche le soir de ses dix-sept ans, « bander toute [sa] vie », avoir « un orgasme qui durerait toute [sa] vie ». L'adolescent s'identifie à son fétiche alors qu'« aussi altier qu'un roi », il contemple la jeune fille le caresser « doucement, avec

⁷⁶⁹ [OKZ1:3], p. 300. L'uniforme du Parti Patriotique du Grand Japon imitait effectivement celui des S.S. Cf. SAWAKI K., [Le solde de la terreur] 『テロルの決算』, *op. cit.*, p. 73.

⁷⁷⁰ [OKZ1:3], p. 301.

⁷⁷¹ *Ibidem*, p. 264.

des doigts déférents, comme si elle priait Dieu »⁷⁷². Sa jouissance est immédiatement connectée à l'empereur, le texte laissant supposer qu'il s'imagine possédé par lui, et il faut y lire davantage qu'une simple volonté de choquer.

おれの男根は日の光だった、おれの男根が花だった、おれは激烈なオルガスムの快感におそわれ、また暗黒の空にかぶ黄金の人間を見た、ああ、おお、天皇陛下！

Mon phallus était le rayon du soleil, mon phallus était une fleur. J'ai eu un violent orgasme et j'ai vu un homme doré surgir dans un ciel ténébreux. Ah, oh, Votre Majesté Impériale !⁷⁷³

C'est alors que « la passion [le] saisit de connaître à fond tout ce qui concernait Sa Majesté Impériale », jusqu'à tomber sur la phrase décisive : « dans la loyauté, il ne peut y avoir d'esprit individuel ». L'adolescent songe alors qu'en « se dévou[ant] corps et âme »⁷⁷⁴ à l'empereur, il sera libéré définitivement du problème de la conscience de soi qui l'infecte à travers l'intériorisation du regard de l'autre qui le torture à chaque décision, lui faisant imaginer qu'il fait systématiquement « le mauvais choix ». Ainsi, « le monde réel si complexe et si incompréhensible [devient] très aisément classifiable », et la peur de la mort qui l'obsédait perd sa raison d'être, puisqu'à l'instar du « jeune retardataire » d'*Okuretekita seinen*, il est convaincu de vivre à jamais « sur le grand arbre immortel qui a pour nom Sa Majesté Impériale »⁷⁷⁵.

Autant de problèmes que la *pensée extrême* à laquelle adhère le jeune homme semble pouvoir résoudre. En cela, il semble souscrire aux principes de l'*adhésion par frustration*, l'une des quatre voies d'accès à l'extrémisme dégagées par Bronner, qui détaille ailleurs les mécanismes mentaux qui sous-tendent la croyance en une *causalité unique*.

⁷⁷² *Ibid.*, p. 301.

⁷⁷³ *Ibid.* (Tr. modif.).

⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 302.

⁷⁷⁵ *Ibid.*, p. 302-303.

... la croyance en un Dieu, en particulier s'il est conçu comme unique, est une candidate idéale pour imposer l'extrémisme : elle est infalsifiable et elle justifie absolument tout, dans la mesure où, si Dieu existe, c'est lui qui fonde les règles du réel, la notion de morale, etc. Se référer à un concept absolu favorise l'incommensurabilité entre les valeurs qu'il est censé inspirer et celles qui prévalent dans l'esprit du citoyen ordinaire. (...) Toute personne persuadée de détenir la vérité aura, en raison de l'idée fallacieuse selon laquelle la vérité est toujours unique, (...) tendance à expliquer le monde en mobilisant *une seule notion*. Ce « monisme explicatif » est une pente naturelle de l'esprit humain. (...) Ce type d'explications a un grand avantage, il permet de mettre en ordre notre esprit et de proposer des visions du monde facilement exportables.⁷⁷⁶

Cette forme de « pensée unique » donne donc aux fanatiques « l'impression de comprendre un monde qui leur paraissait insaisissable et hostile avant »⁷⁷⁷. Mieux, « en changeant d'objet d'intérêt, la frustration s'évaporera, car dans ce nouveau monde auquel ils accèdent, la hiérarchie des valeurs est tout à fait différente, comme si, en se radicalisant, les individus s'offraient des saturnales, ancienne fêtes romaines où les maîtres devenaient des esclaves et les esclaves les maîtres »⁷⁷⁸. Voilà bien les enjeux de la nouvelle croyance pour le jeune fanatique, lui qui apprend « trois leçons » à la sortie du bain turc qu'il quitte sans un mot pour l'« esclave » qui l'a servi : « l'adolescent de droite que j'étais avait complètement surmonté le regard d'autrui ; l'adolescent de droite que j'étais avait le droit d'exercer toute cruauté à l'égard des faibles ; et l'adolescent de droite que j'étais était le fils de Sa Majesté Impériale »⁷⁷⁹.

Mais le passage justifié d'esclave à maître que lui offre la croyance en l'empereur passe également par une soumission à celui-ci qu'Ôé transcrit comme très lourdement connotée sexuellement. La réalisation de l'adolescent selon laquelle « dans la loyauté, il ne peut pas y

⁷⁷⁶ BRONNER G., *La pensée extrême, op. cit.*, p. 166.

⁷⁷⁷ *Ibidem*, p. 236.

⁷⁷⁸ *Ibid.*, p. 242.

⁷⁷⁹ [OKZ1:3], p. 302.

avoir d'esprit individuel » lui procure un plaisir presque physique : « Ah, Majesté, Majesté, Tu es mon Dieu, Tu es mon soleil, Tu es mon éternité. C'est grâce à toi que j'ai commencé à vivre vraiment ! »⁷⁸⁰ Comme nous l'avons déjà évoqué, cette dynamique de soumission qui voit l'un se rabaisser infiniment au profit d'un modèle infiniment surélevé correspond à une forme de masochisme qui verra son aboutissement dans l'extase mystique qui saisira l'adolescent au moment de son suicide.

Dans un premier temps, le rapport « physique » de l'adolescent à l'empereur se manifeste dans la réalisation de ses fantasmes d'agression qui prennent sens dans la mesure où ils sont sanctionnés par une Autorité intériorisée sous les traits de l'empereur. C'est là l'une des différences fondamentales entre l'extrémiste de *Seventeen* et ses homologues pervers que nous avons traités plus haut : leurs actes de défi à la société ne pouvaient trouver leur sens que dans l'approbation de celle-ci, c'est à dire l'adéquation entre la signification qu'ils attachent à l'acte et celle que la société y lit. Etant entendu que cette adéquation est impossible, puisqu'un meurtre ou un acte pervers ne sera toujours considéré que comme tel : l'acte contingent d'un criminel. L'adolescent, lui, a résolu ce problème de la reconnaissance en intériorisant l'Autorité. Ainsi, tous ses actes se trouvent justifiés dans la mesure où ils correspondent au contenu de la croyance véhiculée par celle-ci. En l'occurrence, la force et la domination, valeurs dont le jeune homme a chargé le fétiche impérial. Dès lors, le moteur de la violence s'auto-entretient : plus l'adolescent se montre violent et brutal, plus il s'imagine en adéquation avec l'Autorité intériorisée, et plus celle-ci s'amplifie et réclame des actes de « loyauté » à la mesure de sa grandeur. « Plus on est violent, plus on se rapproche de Son Esprit, n'est-ce pas ? »⁷⁸¹, écrira-t-il ainsi à un camarade depuis Hiroshima où il s'efforce de cogner un maximum d'étudiants pacifistes.

⁷⁸⁰ *Ibidem*, p. 303.

⁷⁸¹ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 19.

Cette logique de surenchère a une conséquence fatale : elle maximisera la signifiante de chaque moment de doute ou de faiblesse qui sera dès lors vécu comme une épreuve à surmonter et débouchera sur l'hallucination par le jeune homme d'une figure impériale qui lui réclame un pas supplémentaire sur l'échelle de la loyauté (*i.e.* de la violence) pour la surmonter. Par exemple, l'adolescent surpris par la résistance que lui oppose un jeune écrivain progressiste se tire d'affaire en lui hurlant qu'il est indigne d'être tué, qu'il préfère assassiner quelqu'un de plus important. Mais le doute instillé en lui ne lui laisse pas de repos, jusqu'à ce qu'il hallucine la présence de l'empereur au travers d'un coucher de soleil sur la mer qui lui intime, ô surprise, d'assassiner pour sceller l'union divine qui fera de lui un « vrai fils de la droite »⁷⁸². La logique est résumée dans la formule lapidaire de Jung au sujet de Saint Paul : « le fanatisme ne se rencontre jamais que chez ceux qui ont à étouffer des doutes secrets. »⁷⁸³

Ainsi, dans la logique incrémentale de la pensée extrême, chaque pas supplémentaire rapproche le fanatique de la « vérité » de sa croyance, et rend le recul plus malaisé. La satisfaction apportée par la résolution apparente d'une « crise de foi » renforce celle-ci, sur le modèle d'un jeu à quitte ou double qu'il est impossible d'abandonner. C'est cette escalade que décrit de la manière la plus exemplaire la seconde partie de *Seventeen*.

La logique d'auto-entretien de la violence en regard d'une Autorité intériorisée est esquissée dès les dernières pages de la première partie de la nouvelle, alors que le jeune fanatique vit son baptême du feu lors des manifestations contre l'Anpo. Le jeune homme donne libre cours à ses fantasmes d'agression, considérés comme vecteurs d'auto-affirmation dès lors qu'ils sont réalisés au nom de l'instance supérieure qui les juge. C'est donc à une bataille que prend part le jeune homme, qui contrairement au *jeune retardataire* aura droit à sa guerre sainte,

⁷⁸² *Ibidem*, p. 26.

⁷⁸³ Cité in MORIN E., *L'homme et la mort*, *op. cit.*, p. 262.

certes à échelle réduite : elle oppose la minorité « juste » dont il est aux masses « rouges » qui veulent la révolution, soit les ennemis jurés de son dieu.

赤どもを踏みにじれ、打ち倒せ、刺し殺せ、絞め殺せ、焼き殺せ！おれは勇敢に戦い、学生どもにむかって憎悪の棍棒をふるい、女どものかたまりにむかって釘をうちつけた敵意の木刀をたたきつけ、踏みにじり追い払った。(…)おれは十万の《左》どもに立ちむかう二十人の皇道派青年グループのもっとも勇敢でもっとも兇暴な、もっとも右よりのセブンティーンだった、おれは深夜の乱闘で暴れぬきながら、苦痛と恐怖の悲鳴と怒号、嘲罵の暗く激しい夜の暗黒のなかに、黄金の光輝をともなって現れる燦然たる天皇陛下を見る唯一人の至福のセブンティーンだった。小雨のふりそぼつ夜、女子学生が死んだ噂が混乱の大群衆を一瞬静寂に戻し、ぐっしょり雨に濡れ(…)た学生たちが(…)黙禱していた時、おれは強姦者のオルガスムを感じ、黄金の幻影にみな殺しを誓う、唯一人の至福のセブンティーンだった。

Il faut écraser les rouges, les abattre, les poignarder, les étrangler, les brûler vifs ! Je me suis battu vaillamment, assénant des coups de barre aux étudiants, frappant avec haine les femmes d'un sabre de bois clouté, les piétinant et les pourchassant. (...) Moi, du haut de mes dix-sept ans, j'ai été le plus féroce, le plus à droite, parmi la vingtaine de membres de la section des jeunes de l'Action Impériale qui affrontait cent mille tarés de gauche. Dans les rixes nocturnes, j'ai castagné. Dans ces violentes ténèbres qui grondaient de cris de douleur et de peur, d'insultes et de lazzi, je voyais Sa Majesté Impériale rayonner sous une auréole, moi et mes dix-sept ans, le seul à être au comble du bonheur. Ce soir de bruine, le bruit qui courait sur la mort d'une étudiante avait réduit un instant la foule chaotique au silence. Et les étudiants, trempés de pluie, (...) observaient le silence ; pendant tout ce temps, moi, j'avais un orgasme de violeur, moi, moi seul, au comble du bonheur, jurant le massacre devant cette vision dorée.⁷⁸⁴

もっと多くの死骸がそこに横たわるべきだったのだ、左翼どもの暴動、市街戦、そして雪のふりしきるさなかまで、おれたちは天皇のための銃を とって闘いつづけているべきだったのだ、二・二六のときのように。

Il y aurait dû y avoir beaucoup plus de cadavres étendus sur ce sol ; on aurait dû prendre les armes pour l'empereur et continuer à combattre l'insurrection des gauchistes et leur guérilla urbaine, combattre jusque dans les bourrasques de neige, comme le vingt-six février.⁷⁸⁵

⁷⁸⁴ [OKZ1:3], p. 303. (Tr. modif.).

⁷⁸⁵ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 8.

La conversion passe par la désacralisation des icônes du camp progressiste telles Kamba Michiko, par la filiation à l'ascendance extrémiste ayant prétendu, au fil de la montée en puissance du militarisme, agir au nom de l'empereur : ici, les insurgés du coup d'état du 26 février 1936, aux ordres de la « faction de la voie impériale » originelle⁷⁸⁶, et enfin, par le sabotage d'une manifestation emblématique de l'orientation pacifiste du Japon d'après-guerre : la sixième Conférence pour la Paix organisée à Hiroshima au moment des commémorations du bombardement atomique. Le « film » de violence que le jeune extrémiste y joue est symptomatique de la nouvelle *persona* qu'il pense avoir acquise : « par miracle, j'avais acquis une autre personnalité »⁷⁸⁷, s' imagine-t-il. Celle d'un personnage de fiction vêtu de l' « armure de droite », moissonnant la violence au nom de son empereur, et prompt à interpréter tous les signes comme manifestations de sa sollicitude à son égard :

おれの現実¹は後退しおれの映画が始まる、暴れ者の主役おれは恐怖におびえた学生の眼の
大寫²のスクリーンに体当たりする、女子学生の髪をつかんで駈けるおれの手に髪一束、背後
に悲鳴、ぎゃあああ、ああ、カメラでおれを狙うやつを見つけ会場の隅に追いつめ、棍棒を
カメラにうちおろす、頭でカメラを覆う、ばかだ、頭を殴りつけると気をうしないカメラを
おとし自分の体の重みでカメラをつぶす、ぐしゃりと音がする、おれは演壇にむかって走る、
鳩と花束のかざりつけを全学連どもが会場の天井の横木に吊りさげている、その紐を跳びだ
しナイフでごしごしやる、不意に鳩と花束は金属質の喜びの歌をうたって、全学連どもが怯
えかたまっている黒いかたまりの頭上に墜落する、ぐわん、ぐわらん、真昼の市街を警
察車のサイレンが四方八方から洪水のようにおしよせる、おれは会場出口に向って走る、そ
こここで多数の学生どもにくみふせられた党员が殴ったり蹴られたりしている。学生どもの
反撃開始だ、おれは三人の学生に前方をふさがれ迂回しようとし、連中が作業衣の上衣にも
ご丁寧³に東大のバッヂをつけているのを見る、おれは叫びたてながら力のかざり棍棒をふり

⁷⁸⁶ *Kôdôha* (皇道派). L'une des deux tendances au sein du milieu militaire d'avant-guerre à se disputer le pouvoir et l'orientation politique et stratégique. La *kôdôha* était la plus aventuriste et la plus extrémiste. Ultra-spiritualiste et hostile au capitalisme et aux milieux dirigeants, elle était partisane d'une Restauration de Shôwa (昭和維新) renforçant encore le pouvoir impérial, et d'une guerre avec l'URSS. C'est finalement la « faction de contrôle », *tôseiha* (統制派), qui aura gain de cause, après le discrédit impérial jeté sur la première suite à la tentative de coup d'État manquée de février 1936. Cf. LAVELLE P., *La pensée politique du Japon contemporain*, op. cit., p. 73-74.

⁷⁸⁷ [OKZ1:3], p. 298. (Tr. modif.).

まわし襲いかかる、ごん、ごん、ぐしやり、棍棒が折れ淡い朱色の霧がおれに吹きよせる、怒りと恐怖で赤くなった学生どもの大群の おしよせるクローズアップのスクリーンにとびこんでゆく、おれは殴りつけ殴られ蹴りつけ蹴られ、猛然と衝突し、ひきずり倒され再び立ちあがり、衝突し殴りつけ殴られ、呻きながら敵を呻かせ、また倒れこんでしまう。おれにむかってのしかかってくる群集の顔のクローズ・アップだ、しかしそれはズーム装置の故障のように一瞬静止し、そして不意に学生どもの顔の大群は溶暗してしまう、ああ天皇よ、ああ、ぼくは殺されます、ああ天皇よ、再び明るくなるスクリーンはのぞきこむ警官たちの顔の大群だ、それは近づきクローズ・アップは過度に進行し、頬ずりされるほど近くの浅黒い顔が警官の声で《起きられるかい、ひどくやられたなあ、暴力全学連どもめが！》という、スクリーンすべてが警官の優しい同情にうるおった一つの眼だけでみたされる、スクリーンの外でおれ自身の声のナラタージュ《天皇よ、あなたはぼくを見棄てませんでした、ああ天皇よ！》

Ma réalité s'efface et mon film commence, avec moi dans le rôle principal du type violent qui me jette contre le grand écran dans l'œil des étudiants morts de trouille, je fonce avec dans la main une touffe de cheveux d'une étudiante que j'ai attrapée par la tignasse, derrière moi un cri : gnyaaa, aahhh, je trouve un type qui me tient en joue avec un appareil photo, je le poursuis jusque dans un recoin du bâtiment, je défonce son appareil à coups de bâton, il le protège avec sa tête, cet idiot ; je tape dessus jusqu'à ce qu'il perde conscience et lâche l'appareil et l'écrase sous son poids, ça fait crac, je fonce vers l'estrade, les étudiants de la Fédération ont décoré la salle avec des motifs de colombes et de bouquets de fleurs qui pendent des poutres au plafond ; je découpe les fils au couteau, tout d'un coup les colombes et les fleurs entament un hymne à la joie métallique et tombent sur la tête des étudiants apeurés acculés en une masse sombre en faisant clong, clong ; les sirènes des voitures de flics arrivent de partout comme une inondation dans le quartier au beau milieu de la journée, je cours vers la sortie du bâtiment, par-ci par là je croise des camarades entourés d'étudiants en train de cogner et de se prendre des coups de pieds.

C'est la contre-attaque des étudiants, il y en a trois qui me bloquent le passage et j'essaie de les contourner, mais je vois qu'ils arborent bien soigneusement le badge de l'Université de Tôkyô même sur leur blouson de travail, alors je fonce sur eux en hurlant et en faisant tournoyer mon bâton de toutes mes forces. Paf ! paf ! crac !, le bâton se casse en deux et une brume cramoisie me souffle dessus, je me précipite sur le gros plan saturé d'une troupe d'étudiants rouges de colère et de terreur, je cogne on me cogne je donne des coups de pied j'en prends, je me jette comme un enragé, on me re-traîne dedans je me relève, je me jette je cogne ils me cognent, en gémissant je les fais gémir et je m'écroule de nouveau. Gros plan sur le troupeau de visages qui me cernent ; mais l'image se fige un instant comme si le zoom était cassé, et soudain la masse de visages des étudiants disparaît en fondu ; ah, Majesté, on va me

tuer ; ahh, Majesté, et sur l'écran qui s'éclaire de nouveau un groupe de visages de flics qui m'observent, ils se rapprochent en gros plan exagéré, et une face olivâtre si proche qu'on pourrait se toucher dit avec une voix de flic « Tu peux te lever ? Ils t'ont bien amoché, ces sales brutes d'étudiants ! », tout l'écran se remplit d'un seul œil plein de la compassion affectueuse du flic, et hors écran, ma propre voix-off : « Majesté, vous ne m'avez pas abandonné, ah, Majesté ! »⁷⁸⁸

L'enjeu de son engagement apparaît rapidement comme strictement personnel : la notion de groupe qui avait brièvement joué son rôle dans l'attrait de l'extrême droite comme mystique de la force est bien vite reléguée à l'arrière-plan.

L'extrême droite a fourni au jeune adolescent le fétiche qui lui permet de renverser sa peur de l'autre. Une fois la croyance en la supériorité absolue du fétiche dûment démontrée par les réactions de soumission de ses pairs et sa propre capacité à les dominer, l'extrême droite comme force politique n'a plus pour lui aucune raison d'être. Il est significatif que l'adolescent se lie d'amitié avec un membre du parti fonctionnant selon le même type de rapport personnel ; certes non pas à l'empereur, mais à ses camarades morts au combat.

La démarche du jeune homme s'inscrit alors dans une progression qui se veut toujours plus solipsiste. A l'instar de ce qu'il recherchait dans la masturbation, et contrairement à un Takao ou un J qui ont désespérément besoin du regard des autres en tant que représentant d'une Autorité au regard de laquelle il se jaugent, l'adolescent de *Seventeen* intègre celle-ci dans un système de croyance articulé autour d'une relation strictement personnelle à la divinité, système essentiellement narcissique quoiqu'en dise l'adolescent prétendant supprimer son esprit individuel, puisque dans son culte alimenté par la violence, c'est la surenchère d'offrande en la matière qui doit lui accorder la suprématie non seulement sur la masse des incroyants, mais aussi sur ses camarades moins engagés. Avouant sa « jalousie » dans la

⁷⁸⁸ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 16.

relation de « possession »⁷⁸⁹ qui le lie à l'empereur, il lui faut d'abord discréditer ses camarades, puis supprimer les intermédiaires et enfin, tout ce à quoi est rattachée la symbolique impériale et qui déborde le cadre strict de sa relation personnelle : le peuple, et la nation.

Ainsi, l'adolescent s'empresse-t-il de confier sa déception dès son entrée au Parti en découvrant les jeunes militants ignorants à l' « expression hautaine, compassée et pesante », « au sérieux imperturbable », amateurs de films de sabre et de guerre, qui ressemblent trait pour trait « à la caricature de bande dessinée »⁷⁹⁰ qu'il s'imaginait avant d'y adhérer. Si l'esprit de corps joue encore temporairement, notamment dans les luttes politiques qui jettent la petite troupe des jeunes du Parti contre la masse des étudiants progressistes à Tôkyô puis Hiroshima, l'engagement de l'adolescent a alors déjà basculé vers un rapport unilatéral à la figure impériale. Si la fin de la lutte contre l'Anpo et donc de l'exercice de la violence qui conditionne sa nouvelle identité le laisse désemparé alors qu'il sent la politique, qui lui semblait si proche (et si simple !), « s'éloigner à nouveau » pour « repartir se terrer dans la forteresse des autres »⁷⁹¹, la proximité du palais impérial le ramène à sa nouvelle raison d'être :

(...)いったん宮城前広場につくと、おれは昂揚と幸福感にとらえられ、至福の満ちおこる汝におし流された。おれはあらためて、朝の教育勅語奉読から、夕暮に御真影に祈る眼も昏む快樂の一瞬まで、おれの皇道党本部での生活が天皇によってつねに償なわれ満たされ光輝をそえられているのだと感じた。おれが現実生活のなかでどんな寂寥感をもつときがあるうと、天皇の子としてのおれには至福の瞬間の連続しか真実ではないのだから、その灰色の世界こそ欺瞞なのだ。天皇に関係のないことを考える必要はないばかりか、天皇の眼、天皇の耳において世界をとらえるほかのことをおれはすべきでない、それは私心なのだから、おれは私

⁷⁸⁹ *Ibidem*, p. 13.

⁷⁹⁰ [OKZ1:3], p. 295.

⁷⁹¹ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 9.

心なき忠に徹しなければならない！おれは天皇にかかわりのない現実世界にたいしてはまったく冷淡な(...)若者になろう(...)

... une fois arrivé sur la place du palais, l'exaltation et la félicité se sont emparées de moi, et j'ai été emporté par les vagues de l'extase. J'ai senti que ma vie au quartier général de l'Action Impériale était constamment rédimée, comblée et illuminée par l'Empereur, de la lecture matinale du Rescrit Impérial sur l'Education à ce moment de plaisir si fort que j'en perdais momentanément la vue, quand le soir venu je priais face au portrait impérial. Je peux bien avoir des moments d'angoisse dans la vie réelle : comme ma seule vérité est la succession de moments d'extase que je ressens en tant que fils de l'empereur, ce monde grisâtre n'est rien qu'une illusion. Ce qui n'a pas trait à l'empereur ne vaut pas la peine que je m'en préoccupe, et d'ailleurs je n'ai pas à percevoir le monde autrement qu'à travers les yeux et les oreilles de l'empereur, car ce serait faire preuve d'esprit individuel, et je dois m'astreindre à la loyauté en abandonnant l'esprit individuel !

Je dois devenir un jeune complètement indifférent aux affaires du monde réel qui n'a rien à voir avec l'Empereur (...).⁷⁹²

Cette intériorisation progressive de la figure impériale lui permettant d'effacer les autres, y compris ses camarades, et jusqu'au réel, le conduit à se désolidariser de la figure du dirigeant qui avait pourtant symbolisé pour lui tout le pouvoir de la droite ultranationaliste à combler ses faiblesses. Sakakibara, malgré ses outrances verbales, reste une figure politique et joue un jeu tactique qui l'unit au pouvoir conservateur. Dès lors que le rapport d'attraction valorisant unissant l'adolescent à la figure impériale se ferme dans la surenchère de l'action violente et de l'adoration, il ne tolère plus d'intermédiaire, ne serait-ce que parce que ceux-ci le rabaisseraient à la plate dimension de la réalité politique. Après une discussion animée au sein du Parti au cours de laquelle son camarade Yasunishi Shigeru, peu satisfait de la tiédeur de ses dirigeants, propose la création d'un nouveau parti plus proactif dans la perspective d'un coup d'État, l'adolescent réalise que l'Action Impériale et son leader ne sont plus au niveau de sa foi.

⁷⁹² *Ibidem.*

おれにとって偶像は直接に天皇であったから、右翼の偶像としての逆木原国彦は必要でなかったのだ。(…)信仰の側面では神だけが他の附属物や障壁なしにあらわれることを望んだ、天皇という神が！

Mon idole, c'était l'empereur, et je n'avais pas besoin d'une idole de droite comme Sakakibara. (...) Sur le plan de la foi, je voulais un Dieu qui se manifeste seul, sans accessoires ni intermédiaires : un Dieu nommé l'Empereur !⁷⁹³

逆木原国彦は大きいが涸れた湖のような感じだった、荒れはてた湖底を風がヒステリックな砂埃をあげて吹きつゝの、そしてもう情念の水は一滴もない、おれは老人の肉体をつうじて天皇の幻影を見たくなかった、おれはセヴンティーンの肉体に天皇をやどしたいのだ。

Sakakibara Kunihiko était comme un lac, grand certes, mais à sec, le vent en raclait le fond desséché et soulevait des nuages de poussière hystériques, alors qu'il n'y restait plus une goutte de passion. Je ne voulais pas voir le fantôme de l'Empereur à travers le corps d'un vieillard, mais le porter dans mon corps de dix-sept ans.⁷⁹⁴

Pour l'adolescent, l'attrait de Yasunishi Shigeru réside non seulement dans sa position extrémiste et partisane de l'action directe, mais également dans le fait qu'il ne s'intéresse pas tant à la figure impériale qu'à celle de ses camarades morts à la guerre, qu'il prétend honorer par ses actes. Ainsi, l'adolescent peut-il conserver le monopole de la foi en la divinité impériale, sans craindre de devenir « jaloux de Yasunishi »⁷⁹⁵.

En dernier ressort, après s'être désolidarisé de ses camarades et avoir renié l'idole qui lui a révélé la voie de l'extrémisme, le voyage à Hiroshima, ville symbole d'une continuité historique, de la guerre livrée au nom de l'empereur au serment pacifiste qui ouvre l'après-guerre et que viennent renouveler les Conférences pour la Paix, achève de faire prendre conscience à l'adolescent de la spécificité et du sens de son rapport privilégié à l'empereur. La figure dorée, éblouissante, lui permet en effet de ne plus voir ses semblables, ces autres dont l'intériorisation excessive du regard le faisait tant souffrir. Par une opération chirurgicale faite d'outrances verbales délirantes, l'adolescent coupe le lien unissant la figure impériale à

⁷⁹³ *Ibid.*, p. 13.

⁷⁹⁴ *Ibid.*, p. 14.

⁷⁹⁵ *Ibid.*.

l'Histoire, à la terre et au peuple dont il est censé être le symbole, pour s'en assurer la propriété exclusive.

原爆、戦争の悲惨、平和への希い、ヒューマニズム、そんなことはおれと関係がない、第二次大戦のあいだ、おれはほんの子供だったのだ、その光輝に関係なく、その悲惨、その原爆をフィナーレの大合唱とする悲惨にも、まったく関係はないのだ。むしろ天皇をまもるためにならニューヨクへでもモスクワ、北京へでも原爆を投げこんでやる、もし広島が赤どもの牙城になったならもう一度こんどはおれが原爆を投じてみな [#「みな」に傍点] 殺しにしてやる、それが正義だ。もし日本じゅうが赤どもだらけになり、日本人民共和国ができたなら、おれは天皇をカンヌにうつしたあと、ヒロシマ原爆の十万倍の威力をもった核反応装置で日本全土をふっとばしてやるだろう、それが天皇の子の正義だ。

La bombe atomique, les souffrances de la guerre, le désir de paix, l'humanisme, tout ça ne me concerne pas. Pendant la deuxième guerre mondiale, j'étais à peine né, et je n'ai strictement rien à voir ni avec ses triomphes, ni avec ses tragédies, avec la bombe atomique en chœur pour le final. Au contraire, pour protéger l'empereur, je suis prêt à en balancer une sur New York, sur Moscou ou sur Pékin ; si Hiroshima devenait le repère des rouges, je balancerais moi-même une deuxième bombe atomique pour tous les massacrer, c'est ça la justice. Si le Japon finissait rempli de rouges, si ça devenait la république populaire du Japon, je transférerais l'empereur à Cannes, je détruirais le pays tout entier avec une bombe à neutrons cent mille fois plus puissante que celle d'Hiroshima : c'est ça la justice des fils de l'empereur.⁷⁹⁶

La visite au Musée du bombardement atomique confirme les mêmes sentiments : ce qui relève de la souffrance humaine du peuple japonais le rend « quasiment fou de dégoût et d'irritation, au point d'en gerber pendant vingt minutes », et s'il éprouve de l'émotion voire de la compassion, c'est « devant la photo d'un cheval avec des chéloïdes qu'on tuait pour faire des expériences », ou des spécimens de plantes conservant leur beauté « malgré leurs cellules détruites »⁷⁹⁷. Cette préférence pour la nature primitive et l'animalité inconsciente, qui se manifeste également dans les passages du récit mettant en scène le chat violent et indomptable

⁷⁹⁶ *Ibid.*, p. 18.

⁷⁹⁷ *Ibid.*, p. 19. Ôé met ici dans la bouche de son héros sa propre observation concernant les plantes mortes exposées au Musée, à l'occasion de sa première visite en 1960, telle qu'il la rapporte dans *Hiroshima nôto*. Cf. ÔE K., *Notes de Hiroshima* 『ヒロシマ・ノート』, *op. cit.*, p. 185.

qu'il envie tant, annonce l'intermède de la ferme d'Ashiyaoka. Le tout renvoie à un rapport privilégié à la nature tel qu'il se manifeste plus directement dans les œuvres « pastorales » précédant *Seventeen*, et qui appartient sans doute davantage à l'auteur qu'au personnage de ce jeune citadin. On a vu, par ailleurs, que la figure impériale elle-même était volontiers liée à cet univers naturel et primitif (vallée, arbres, bourgeons, feuilles, soleil, océan et inconscient) qu'à un imaginaire social et civilisé dont le personnage la détache irrémédiablement. A l'extrême, on pourrait même considérer que la violence exercée par l'adolescent procède d'un affrontement entre deux modes d'organisation de la réalité humaine : l'empereur tel que l'hallucine le jeune extrémiste possède en effet tous les attributs le rattachant à l'idéal d'une primitivité archaïque à la lisière de l'état de nature, à laquelle son imaginaire oppose les étudiants et politiciens progressistes, soit les tenants d'un ordre rationaliste (le socialisme) visant à promouvoir une organisation scientifique de la société humaine conçue comme le plus haut degré d'achèvement de la civilisation.

A ce titre, il est significatif que la figure impériale ne relève pour le jeune homme ni de la sphère de la tradition ou de la culture japonaise (comme c'est le cas pour Mishima), ni d'un mode d'organisation politique monarchiste seul susceptible, pour les nostalgiques de la période militariste, de rétablir la grandeur du Japon et d'empêcher la déliquescence morale de l'après-guerre. La vision de l'empereur développée ici par Ôé est unique, et le rapproche d'une divinité totémique primitive à laquelle serait voué un culte sacrificiel. Les motivations et l'adoration de la figure impériale par le jeune extrémiste de *Seventeen* dépassent ainsi de très loin l'enjeu politique qui anime son modèle Yamaguchi Otoya (la peur d'une révolution communiste aboutissant à la destruction de la « structure nationale » que son père, au sein des Forces d'Auto Défense, se consacre à protéger).

L'appropriation exclusive de la figure impériale par l'adolescent fait de lui un hérétique qui n'hésite pas à s'opposer à l'acception la plus largement partagée, y compris parmi les milieux

ultranationalistes, de la définition de celle-ci : en faisant de l'empereur un dieu absolu dont il prétend se soumettre à la volonté, bien plus proche par ses manifestations et ses attributs de la transcendance du monothéisme judéo-chrétien que de la figure du monarque sacré originaire du panthéon vernaculaire, il s'arroge la certitude d'en être le seul véritable disciple, tout simplement parce qu'il est lui-même le créateur de cette conception particulière de la divinité impériale dont il considère que les Japonais, on l'a vu, ne sont pas dignes. Concernant le rapport entre celle-ci et ses semblables, ainsi écrit-il à son camarade Yasunishi resté à Tôkyô, à la sortie du musée : « en voyant ces photos et autres objets monstrueux qui font honte au peuple japonais, j'ai décidé qu'il fallait à tout prix empêcher Sa Majesté de voir de telles horreurs, et que je devrais tout faire pour empêcher qu'Elle ne visite Hiroshima. »⁷⁹⁸.

La spécificité de « sa » figure impériale est soutenue au fil du texte par des analogies avec la conception et le discours chrétien sur la divinité. L'adolescent, « fils de l'empereur », forme ainsi avec « l'empereur pur » (純粹天皇)⁷⁹⁹ qui est l'essence de la divinité, et son incarnation terrestre, un équivalent de la sainte Trinité. Le tableau est complété par la jeune femme enceinte avec qui il communique à la ferme, qualifiée de « sainte vierge »⁸⁰⁰. L'adolescent s'assimile tantôt aux « croyants sans église » (無教会派), ces chrétiens japonais émancipés du début du vingtième siècle, et voit dans son passage de cellule en cellule, après son crime, une progression de l'enfer au purgatoire telle que la lui inspire *La divine comédie* que lisait sa sœur⁸⁰¹. Il emprunte également plusieurs tropes au texte biblique lorsqu'il décrit sa passion pour la figure impériale : la « forteresse de droite »⁸⁰² qu'il s'est construite renvoie ainsi au *Cantique de David*, « L'Eternel est mon rocher, ma forteresse »⁸⁰³, alors que peu avant son

⁷⁹⁸ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 20.

⁷⁹⁹ *Ibidem*, p. 9, 35.

⁸⁰⁰ *Ibid.*, p. 30.

⁸⁰¹ *Ibid.*, p. 13, 45.

⁸⁰² *Ibid.*, p. 26.

⁸⁰³ Deuxième livre de Samuel, (22:2).

suicide, il imagine l'empereur « transcender la mort, pour en arracher les griffes de la peur », et « la mort engloutie »⁸⁰⁴ dans l'extase mystique qu'il lui apporte, renvoyant à la célèbre formule de la première *Lettre aux Corinthiens* : « la mort a été engloutie par la victoire. O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? »⁸⁰⁵.

Cette conception de la figure impériale n'est pas sans poser problème lorsqu'il s'agit de l'expliquer à des personnes plus habituées à la définition commune de celle-ci. Ainsi entraîne-t-elle la rupture avec Yasunishi Shigeru, lui-même pris dans le culte tout personnel de ses camarades cadets morts à la guerre et qui font de lui un anachronisme vivant combattant pour le retour du Japon à la réalité politique pour laquelle ils sont morts. Mais justement parce qu'il est lui-même un « loup solitaire » coupé du réel, Yasunishi voit bien le solipsisme dans lequel s'est enfermé l'adolescent :

「じゃきみの祖国は未来にあるのか？ きみもおれのように独りぼっちだけど、きみの仲間は死んだわけではないから」

「天皇陛下があるんです。もしそういうべきなら、日本人もない、日本国もない、世界もない、銀河系もない……」

- Et ta patrie à toi, elle est où ? Dans l'avenir ? Toi aussi, tu es tout seul, et pourtant ce n'est pas comme si tes amis étaient morts.

- J'ai Sa Majesté Impériale. A la limite, pour moi, il n'y a pas de Japonais, ni de Japon, ni de monde, ni de voie lactée...⁸⁰⁶

De même, l'adolescent éprouve toutes les peines du monde à faire comprendre au policier qui l'interroge en prison les raisons de son meurtre. Ce dernier ne peut comprendre la spécificité de son rapport à l'empereur, et cherche à exciper de raisons politiques pour expliquer son

⁸⁰⁴ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 45.

⁸⁰⁵ Première Lettre aux Corinthiens, (15:54-55).

⁸⁰⁶ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 32.

geste, comme l'amour de la patrie ou la peur d'une révolution communiste. L'adolescent fait de son mieux pour dissiper tout « malentendu ».

«私は戦後の民主主義教育でそだったからでしょう、天皇と国家と国民とをそんなにむすびつけては考えないのです、そのように感じないんです。神洲男児とか神洲不滅とかいうのは単に和歌らしいものをつくるための言葉にしかすぎないんです。私は天皇のために自分の命をかけるだけでいい。日本のことも、日本人のことも二の次なんです、ただひたすら、天皇だけが私には問題なんです。天皇のために刺したんです、それで政治をよくし警察官の月給をたかくするなんて考えたわけではありません。あくまでも私と天皇とのあいだのつながりだけが問題なんです»

« C'est sans doute parce que j'ai été élevé avec l'éducation démocratique d'après-guerre, mais je ne fais pas vraiment de lien entre l'empereur, la nation et le peuple quand j'y réfléchis, je ne le ressens pas comme ça. Quand je parle des fils du pays des dieux, de la patrie immortelle, ce sont juste des mots que j'utilise pour écrire des genres de *waka*. Je veux donner ma vie pour l'empereur, c'est tout. Le Japon, les Japonais, c'est loin derrière. Tout ce qui m'intéresse, c'est l'empereur. C'est pour lui que j'ai tué, je ne me suis jamais dit que ça pourrait améliorer la politique ou augmenter le salaire des policiers. La seule chose qui importe, c'est le *lien* entre moi et l'empereur. »⁸⁰⁷

L'adolescent explique au policier que sa victime importe peu, que le plus important, lui dit-il, « c'était le fait que moi je tue », ce à quoi le policier répond, à part soi, « on dirait un pervers du métro »⁸⁰⁸. Expurgé de sa signification politique et éthique, le geste du jeune homme ne peut plus être lu, faute du code permettant de décomposer son lien particulier à l'empereur, que comme une expression narcissique de solipsisme.

Alors que l'adolescent cherche à prouver à tout prix qu'il a agi seul et lâche malencontreusement, « pour faire simple », que l'empereur est son seul « complice »⁸⁰⁹, le policier voit rouge et l'insulte vertement, mettant fin à la série d'interrogatoires. Le

⁸⁰⁷ *Ibidem*, p. 42.

⁸⁰⁸ *Ibid.*

⁸⁰⁹ *Ibid.*

surinvestissement symbolique de la figure impériale l'a érigée en signifiant qui ne recouvre plus le même champ de signification que lui attribuent ses semblables.

Ce divorce du sens est consommé en même temps que la séparation d'avec le parti, alors que Sakakibara apporte sans le savoir le dernier verset à l'évangile tout personnel que l'adolescent se propose de rejouer, en se lançant dans un discours conçu « spécialement pour [lui] »⁸¹⁰ glorifiant une phalanges de jeunes patriotes s'étant ouvert le ventre en signe de repentance à l'empereur peu après la capitulation. L'adolescent est particulièrement frappé par l'évocation du plus jeune d'entre eux, du même âge que lui, cette voix « pure et juvénile, comme une douce herbe aux bourgeons bleu pâle entre deux majestueux rochers »⁸¹¹ qu'il perçoit à travers ses poèmes d'adieux laborieusement composés en langue classique.

De fait, ce jeune homme suicidé est le seul héros d'extrême droite qui puisse lui parler vraiment : son geste ne correspond pas à une volonté d'action politique même violente, mais uniquement à un désir de se réaliser en s'annihilant au nom de la croyance à l'empereur. « Le droit de ce garçon à la certitude, il est garanti par son suicide héroïque »⁸¹², pense le jeune homme en larmes, avant de quitter définitivement le parti pour se rendre à la ferme d'Ashiyaoka.

Il est significatif que sans même de référence directe à la guerre et à l'idée de combattre et mourir pour l'empereur, le cheminement complet de la foi tel que le perçoit l'adolescent ne puisse être envisagé que sous cette forme : le risque du combat et la mort héroïque. La « programmation » du suicide (une interprétation d'Ôé que les écrits de Yamaguchi ou les témoignages recueillis ne viennent pas confirmer⁸¹³) ne l'envisage cependant pas comme acte d'autoréalisation esthétique autonome comme, par exemple, dans *Patriotisme* de Mishima,

⁸¹⁰ *Ibid.*, p. 27.

⁸¹¹ *Ibid.*, p. 28.

⁸¹² *Ibid.*

⁸¹³ Cette idée d'un suicide « programmé » est, affirme Sawaki Kôtarô, une « légende » forgée par les ultranationalistes désireux de faire de Yamaguchi le martyr idéal de la cause impériale. SAWAKI K., [Le solde de la terreur] 『テロルの決算』, *op. cit.*, p. 11.

mais comme l'aboutissement d'un processus rituel plus vaste, qui se dévoile progressivement au futur assassin, et qui rejoint finalement le plus vieux fantasme des jeunes héros d'Ôé et de l'auteur lui-même, celui de la mort à la guerre au nom de l'empereur.

Ainsi la première phase de son ascension était-elle celle des combats héroïques, à vingt contre cent mille à Tôkyô, ou seul contre tous à Hiroshima. Ces combats, comme autant de séquences de film à l'image du meurtre du politicien raconté par un tiers, s'adressant à l'adolescent à la deuxième personne et lui enjoignant de considérer sa lettre « comme une petite télévision portable »⁸¹⁴, sont autant de moments privilégiés. A travers eux, à l'instar du meurtre de la lycéenne par Takao, l'adolescent réalise la communion entre sa pensée et ses actes, s'oubliant dans le personnage de l'extrémiste enragé qu'il s'est construit et est si ravi de retrouver dans l'image que lui renvoient les autres – qu'ils le craignent, le haïssent ou l'encensent comme le rédacteur du journal de son parti ou Sakakibara –.

Mais à l'instar de Takao dans *Sakebigoe*, dont le narrateur soulignait la trop grande sensibilité et l'angoisse existentielle qui le poussaient à se construire une identité de monstre et à chercher à la maintenir à grand peine, l'adolescent de *Seventeen* est bien conscient de ce que sa foi en l'empereur doit lui permettre de dépasser : une angoisse qui ne demande qu'à remonter à la surface dès lors que passe l'excitation de la réalisation des fantasmes d'agression, ou que les circonstances ou les réactions des autres lui laissent penser qu'ils perçoivent son angoisse et sa faiblesse dissimulées sous son « armure de droite ». L'adolescent est loin d'un extrémiste convaincu à la résolution inébranlable : ce sont, au contraire, ses phases de doute que seule une adhésion plus profonde en sa croyance, prouvée par des actes toujours plus violents, peut lui permettre de dépasser, qui alimentent le moteur du parcours initiatique qui s'impose à lui au fil des révélations toujours présentées sous la

⁸¹⁴ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 36.

forme d'indices ouvrant la voie à un approfondissement de la relation à l'empereur, par des actes toujours plus extrêmes.

Etant entendu que pour l'adolescent, l'adhésion à l'extrême droite a été si bénéfique pour sa perception de lui-même et dans son environnement personnel, que tout retour en arrière semble à chaque palier plus insurmontable, puisqu'il équivaudrait à retomber dans l'angoisse et la faiblesse que l'adhésion vient effectivement et mécaniquement combler. Gérald Bronner parle à ce sujet d'un effet psychologique de « clapet » dans la logique incrémentale de la pensée extrême, qui à partir d'un certain niveau d'adhésion et de confort psychologique procuré, rend tout retour en arrière hypothétique⁸¹⁵.

C'est ce parcours initiatique aboutissant au meurtre et au suicide du jeune homme qu'Ôé articule dans la seconde partie de *Seventeen*.

4. Parcours initiatique : vers la transcendance vide ?

L'union gratifiante avec la figure impériale ne se réalisant qu'à travers l'exercice de la violence qui en constitue la manifestation concrète, les périodes d'oisiveté suivant la fin des combats génèrent chez l'adolescent une sensation de vide qu'il tente de combler par ses fantasmes. Fantasmes de destruction du Japon visant à en détacher la figure impériale, ou d'agression plus banale telle celle qui lui apparaît dans un film que pour une fois il ne joue pas mais regarde lors d'un quartier libre après la première et unique journée de violence à Hiroshima, *Plein soleil* de René Clément.⁸¹⁶ Le choix de ce film, dans lequel le personnage de jeune arriviste joué par Delon poignarde son riche ami américain pour ensuite usurper son identité, n'a rien d'un hasard : la séquence de meurtre sur un magnifique voilier, sous un soleil de plomb et au milieu de la Méditerranée, s'inscrit dans le droit fil des fantasmes

⁸¹⁵ BRONNER G., *La pensée extrême, op. cit.*, p. 201.

⁸¹⁶ *Plein soleil* (1960), réalisé par René Clément, adaptation du roman de Patricia Highsmith *The talented Mr. Ripley* (1955), avec Alain Delon, Maurice Ronet, Marie Laforêt.

érotiques qui soutenaient l'imagination du jeune onaniste, et les rêves romantiques de ses camarades moins politiquement engagés des romans cités plus haut. Le soleil, la mer et l'été sont des motifs qui reviennent sans cesse dans les fantasmes du jeune extrémiste, le premier se rattachant évidemment à la figure de l'empereur, descendant de la déesse solaire. Les trois expriment le bonheur d'une harmonie primitive de l'homme à l'espace bien souvent associée à la virilité du corps masculin, image dont Albert Camus a pu donner dans *Noces* l'expression la plus accomplie.⁸¹⁷ Il n'y a rien d'étonnant à ce que le jeune étudiant mentionne la « mer d'un bleu transparent pleine de *plancton* » lorsqu'il évoque le film, lui qui au moment de son suicide s'imaginera rejoindre « l'océan sombre comme un grand cosmos de l'utérus de l'empereur pur » dans lequel il prendrait la « forme (...) d'un *virus* »⁸¹⁸. Si, comme le soutient André Siganos, il y a bien dans l'œuvre d'Ôé une « nostalgie de l'archaïque »⁸¹⁹, il n'en existe pas de manifestation plus pure que dans l'ensemble de sensations et d'images qu'associe le jeune héros de *Seventeen* à l'extase que lui procure sa vénération de la figure impériale. Ce sont les images de cet imaginaire archaïque primitif et sauvage qui lient, dans l'œuvre, l'extase érotique, l'action politique violente, et la figure de l'empereur au nom duquel la seconde est menée et la première rendue possible.

C'est ce film et son cortège de motifs archaisants que l'adolescent convoque encore lors de sa confrontation avec le jeune écrivain progressiste qu'il est chargé de convaincre de se rétracter après avoir dénoncé lors d'un débat télévisé les violences de l'Action Impériale. Le face à face est d'abord un moment d'intense plaisir pour le jeune extrémiste, qui voit dans le visage consumé par la peur de l'écrivain tout ce que sa croyance lui a permis de dépasser. L'adolescent se sent omnipotent « fils de l'Empereur »⁸²⁰ tandis que son adversaire se décompose comme un spectateur « transi de trouille » devant un film d'épouvante, dont il se

⁸¹⁷ CAMUS A. *Noces suivi de L'été*, Gallimard, collection Folio, 1970, p. 19.

⁸¹⁸ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 21, 47. C'est nous qui soulignons.

⁸¹⁹ ÔE K., *Nostalgies et autres labyrinthes*, *op. cit.*, p. 31-35.

⁸²⁰ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 21.

gausserai en l'observant « à travers un trou dans la toile ». L'envie lui prend de le poignarder comme dans la scène précitée, « mais pas comme Alain Delon et son regard ténébreux, non. J'avais envie de le poignarder comme à la boucherie, avec un rire gras de dictateur sanguinaire »⁸²¹, et nous retrouvons ici les fantasmes de meurtre qui excitaient tant les jeunes musiciens de *Notre Epoque* rêvant au fascisme suite à leur rencontre avec ce même dirigeant qui a révélé à l'adolescent de *Seventeen* la voie de l'extrême droite. La confrontation semble ainsi bien partie pour lui offrir un nouveau moment d'extase pour peu que « la sensation violente de haine et de mépris sadiques »⁸²² aboutisse à la soumission de l'écrivain, qu'il s'attend à voir, d'un moment à l'autre, ramper à ses pieds pour le supplier de l'épargner. Or, si l'évocation de ce jeune auteur étudiant progressiste à lunettes, qui semble dessiner un portrait robot particulièrement ressemblant d'Ôé, s'arrêtait à cette scène, le lecteur pourrait y lire une complaisance certaine, car le personnage de l'écrivain, s'il plie, ne rompt pas. Sa réaction de résistance, pour timide qu'elle soit, creuse la première faille dans « l'armure de droite » du jeune extrémiste, et instille un doute qu'il lui faudra combler au pris d'une fuite en avant dans la violence autodestructrice.

L'adolescent est complètement désarçonné par la réaction de l'écrivain, et se retrouve réduit à engager le dialogue de la manière la plus naïve, en admettant la violence de l'extrême droite mais en se protégeant derrière celle des étudiants progressistes. La réaction de l'écrivain le blesse profondément.

南原の涙に汚れた赤い眼がほんの少し大きく見ひらき、おれを見つめたおれはいたずらっぽい感情の一瞬のひらめきみたいなものをそこに感じたと思ったが、うまくとらえられなかった。おれは自分が頭の悪い、単純なセヴンティーンの生地をあらわしてしまったという気がした、もうおれの右翼の鎧は威力を発揮できそうになかった。

⁸²¹ *Ibidem.*

⁸²² *Ibid.*

Les yeux rouges et souillés de larmes de Nanbara se sont ouverts un peu, et moi qui m'y reflétais, j'y ai vu passer comme une étincelle de sarcasme, mais rien de vraiment perceptible. J'ai eu l'impression d'avoir révélé ma vraie nature de simple jeune idiot de dix-sept ans. Mon armure de droite n'était plus d'aucun pouvoir.⁸²³

Ebranlé, le jeune homme tente de sauver la face en menaçant de mort l'écrivain, mais le cœur n'y est plus. Il quitte le champ de bataille et tente d'analyser cette révélation amère :

おれは(...)一つの疑惑にとらえられていたのだ、《あいつは臆病者だが三十分間も汗を流し涙をにじませて恐怖のトンネルの暗闇を匍匐前進しつづけ、すこしずつ忍耐のあげくの立ちなおり【#「立ちなおり」に傍点】をかちえた。あ あいうやりかたで生きている青年もいるのだ、現実の恐怖から眼をそらさず、現実の汚辱から跳びたつて逃れず、豚みたいに現実の醜くく臭い泥に密着した腹をひきずり匍匐前進する。ところがおれは現実の恐怖から全速力で逃げさり、天皇崇拝の薔薇色の輝きの谷間へ跳びおりたのだ！ もしかしたら、あいつのほうが正しいのではないか？》

J'étais pris (...) d'un doute de mauvais augure. « Ce type est un lâche, mais pendant une demi-heure, il a sué, chialé et rampé dans les ténèbres du tunnel de sa trouille, et il s'en est sorti petit à petit, patiemment. Il y a donc des jeunes qui vivent comme ça, sans détourner les yeux de la peur du réel, sans fuir à tire d'aile les humiliations du monde, en rampant comme des porcs, centimètre par centimètre, le bide bien collé à la boue puante et dégueulasse de la réalité. Alors que moi, j'ai fui à tire d'aile la crainte du réel, pour venir me poser dans la vallée étincelante de rose du culte de l'Empereur ! Si ça se trouve, c'est lui qui a raison ? »⁸²⁴

Ce doute qu'il cherche le soir même à noyer dans l'alcool, est largement atténué par une nouvelle rencontre fortuite avec l'écrivain qui apparaît drogué, alcoolique, homosexuel et souffrant d'un manque de confiance et d'un désir de reconnaissance tel qu'il en est réduit à écouter les compliments qu'il s'adresse à lui-même, « unique » et « bourré de talent », qu'il a enregistré au préalable sur cassette. L'adolescent se sent « infiniment supérieur » à son adversaire qu'il conspue : « Ainsi, tu ne peux pas échapper à ta peur. Quand tu ne rampes pas dedans, tu soignes tes plaies à la nuit tombée en t'enfonçant dans la boue, avec whisky,

⁸²³ *Ibid.*, p. 22.

⁸²⁴ *Ibid.*, p. 23.

drogue, sodomie et piano débile. Tu ne te caches pas derrière des illusions, mais tu te sens mal dès que tu ne baignes pas dans ta fange pourrie. Tu es un pessimiste. L'optimisme comme un orgasme étincelant, il est de mon côté. »⁸²⁵ Retrouvant ses fantasmes de meurtre, l'adolescent justifie son hésitation précédente en arguant de ce que l'écrivain ne vaut pas la peine qu'il le tue : il doit trouver une plus belle proie, à l'instar du vieux tueur ultranationaliste qu'il a entrevu auparavant en accompagnant un dirigeant au restaurant, et qui l'a complimenté sur sa détermination. L'adolescent veut lui aussi poignarder un « gros poisson ». A l'écrivain qui lui demande, dans un éclat de lucidité, « de quel droit » il prétend commettre un tel acte, il répond : « Je le ferai au péril de ma vie. Ce n'est pas un droit, c'est mon devoir. Poignarder le type qui empoisonne le plus le Japon, au péril de ma vie. C'est ça, mon devoir ! »⁸²⁶. On retrouve ici le « risque » qui doit valider l'accès à l'humanité véritable dans la logique binaire hégélienne, dans ce devoir que l'adolescent s'impose au nom de l'empereur, et qui constitue la première marche dans son parcours *théopathique*⁸²⁷ vers la divinité. « J'ai gagné »⁸²⁸, pense-t-il alors qu'il crache au visage de l'écrivain qui s'endort dans sa fange, puisque tout rapport humain se limite pour lui à la logique binaire des vainqueurs et des vaincus, avant de s'écrouler ivre mort dans les bras de la serveuse qui le déniaise sans ménagement.

Le retour en train vers Tôkyô, le lendemain, est l'occasion pour le jeune homme de réfléchir à ce mot de « devoir » qui a rejoint son « écurie comme un taureau reproducteur »⁸²⁹.

⁸²⁵ *Ibid.*, p. 23-24.

⁸²⁶ *Ibid.*, p. 24

⁸²⁷ Sur Thérèse d'Avila, mystique chrétienne qui a fasciné notamment Georges Bataille, William James écrivait ainsi : « Dans l'état (...) *théopathique*, l'amour de Dieu exclut tout autre amour. Les affections de famille, l'amitié, ne sont plus que des embarras inutiles. Quand à l'exaltation de la sensibilité se joint l'étroitesse de l'esprit, l'âme ne vit plus que dans un monde extrêmement simplifié. Elle ne saurait s'adapter à la variété, au désordre du monde réel. » La croyance, dès lors, n'a plus qu'un objectif : « unifier la vie, et simplifier l'univers ». JAMES William, *Les formes multiples de l'expérience religieuse : essai de psychologie descriptive*, Exergue, collection Les essentiels de la métapsychique, 2001, p. 340

⁸²⁸ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 24.

⁸²⁹ *Ibidem.*

Mais l'idée du meurtre n'étant alors encore qu'au stade de fantasme certes récurrent, mais dont les autres jeunes personnages d'Ôé nous ont bien montré qu'il était loin de déboucher invariablement sur une action réelle, l'adolescent s'interroge alors sur la manière de remplir ce fameux devoir qu'il doit accomplir au péril de sa vie. Lui revient d'abord le projet initial, soufflé par une camarade du lycée et approuvé par Sakakibara, d'intégrer l'Académie de la Défense pour y préparer un coup d'état de l'intérieur, conformément à la théorie développée par son camarade Yasunishi avant le départ pour Hiroshima. Incidemment, cette théorie du coup d'état monarchiste perpétré par les Forces d'Auto Défense traditionnellement très favorables à l'empereur contre un régime des partis considéré comme corrompu, loin d'être une invention d'Ôé qui leur est, on le sait, très défavorable, est une idée qui fut assez largement répandue au sein des élites des Forces d'Auto Défense, dont certains manuels soutenant des idées destinées à encourager le patriotisme des troupes n'auraient pas été reniés des ultranationalistes⁸³⁰.

Mais ce projet caressé par l'adolescent se heurte à des limites intellectuelles bien terre à terre : l'admission, sur concours, nécessite des capacités et une volonté d'apprentissage soutenue, dont le triste épisode de l'examen blanc vécu quelques mois auparavant⁸³¹ a montré qu'elles étaient loin d'être acquises pour le jeune homme, par ailleurs désormais totalement isolé du corps enseignant et des camarades de classe susceptibles de l'aider à travailler. Son incertitude le renvoie aux complexes d'infériorité qu'il s'était efforcé de réprimer.

おれは眼をつむった、おれはできの悪いインポテの高校生だと常に感じていた日々のことを思った、たえざる劣等感、他人の眼、自信のなさ、憂鬱、《おれはほんとうに、右翼になったことで本質的に変わったのだろうか？ ただ右翼になったというだけで、なかみ [#「なかみ」に傍点] はあいかわらずのできの悪いインポテの高校生にすぎないのではないだろうか？ どこに、おれが真の右翼の魂をもっている選ばれた少年だという証拠があるのだ？ おれは (...)小っぽけなぐず [#「ぐず」に傍点] にすぎないのではない か？ (...)おれは昨日、あの作家

⁸³⁰ Cf. SEIZELET E., *Monarchie et démocratie dans le Japon d'après-guerre*, op. cit., p. 238-241.

⁸³¹ [OKZ1:3], p. 281-282.

の豚に刺激されて、皇道党入党いらい始めての疑惑にとらえられた、そして今日おれはやはり入党いらい始めての暗く湿っぽく激甚な自己嫌悪の毒を味わっている。

J'ai fermé les yeux, et j'ai pensé à l'époque où l'idée que j'étais un simple lycéen médiocre et impotent ne me quittait jamais. Le sentiment d'infériorité insupportable, le regard des autres, l'absence de confiance en moi, la déprime. « Est-ce que j'ai vraiment changé fondamentalement en rejoignant la droite ? Est-ce que je suis juste devenu de droite, et à l'intérieur, je ne suis toujours qu'un lycéen médiocre et impotent ? Où est la preuve que je suis un jeune élu, avec une vraie âme de droite ? Est-ce que je ne serais pas une merde insignifiante (...) ? (...) Hier, j'ai été provoqué par ce porc d'écrivain, et j'ai douté pour la première fois depuis que j'ai rejoint l'Action Impériale, et aujourd'hui, voilà que je déguste le poison sombre, gluant et foudroyant de la haine de soi, pour la première fois depuis que j'ai rejoint le parti.⁸³²

Se rappelant alors que c'est dans l'action que la présence de l'empereur l'emplissait jusqu'à l'extase, contre la tranquillité de la paix qui ramollit et l'avait tant déprimé tantôt sur la place de la Diète, il n'y a guère plus qu'un pas à franchir pour lui faire entrevoir la voie vers l'étape supérieure de son union à la divinité, et, par là, du dépassement de la haine de soi dans une suprématie réaffirmée. C'est ainsi que le jeune homme hallucine la présence de l'empereur dans le soleil se couchant sur la mer, qui bien entendu lui intime de jouer la scène du meurtre qui manque au spectacle pour compléter le fantasme qui l'avait fait s'imaginer en assassin de fiction contre l'écrivain gauchiste.

《啓示、おれは自分の力でこの毒にみちた平和を破壊することによって、天皇にいたるのだ、啓示、おれは自分の力で真の右翼の魂をもっている選ばれた少年としての証拠をつくり出すのだ、啓示、おれは自分の力でおれを祭る右翼の社、おれを守る右翼の城をつくり出すのだ》おれは昨夜、酔っている自分が豚の酔いどれにむかって投げつけた言葉がそれ自身で強制力と権威とをもっておれに再び戻ってくるのを感じた、日本を最も毒するやつを、おれの命を賭けて刺す、それがおれの**使命**だ！

この新しい言葉から始った思考がひとめぐりして再びその言葉に戻り、円環は啓示をかこんで閉じた、そしておれは至福の昂揚のなかで優しく甘い華やかな声を聴いたのである、《お

⁸³² ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 25.

まえの命を賭けて日本を毒するものを刺す、それは忠だ、私心なき忠だ、おまえは私心をすて肉体をすて、真の忠を果たして至福にいたるだろう、それは神々の結婚のようであるだろう》

« La **révélation**, c'est ça : je rejoindrai l'empereur en détruisant cette paix empoisonnée de mes propres mains. La **révélation** : je forgerai de mes propres mains la preuve que je suis un jeune élu, que j'ai la véritable âme de droite. La **révélation** : je construirai de mes mains un sanctuaire à ma gloire, un château de droite pour me protéger. », j'ai senti que les mots que j'avais balancés à ce porc d'ivrogne quand j'étais moi-même saoul hier soir me revenaient d'eux-mêmes empreints d'exigence et d'autorité. Je poignarderai celui qui empoisonne le plus le Japon, au péril de ma vie : tel est mon **devoir** !

La pensée née de ce nouveau mot avait fait un tour sur elle-même avant d'y revenir, la boucle s'est refermée autour de la révélation, et dans un soulèvement d'extase, j'ai entendu une voix douce, gentille et sucrée : « Tu poignarderas celui qui empoisonne le plus le Japon, voilà la loyauté, **la loyauté sans pensée individuelle**, tu vas abandonner ta pensée individuelle, rejeter ton corps de chair, et atteindre l'extase en accomplissant la vraie loyauté, à n'en pas douter. Ce sera comme un mariage divin. »⁸³³

La logique à l'oeuvre n'est pas très différente de celle qui animait le « monstre » Takao : il s'agit de se réaliser à travers le défi lancé à toute la société (« détruire le monde »⁸³⁴, dira plus loin l'adolescent), et ce qui n'était qu'un fantasme d'agression est relu comme un geste de soumission à la volonté supérieure de l'Autorité transcendante. Le geste semble tourné vers (contre) l'extérieur, prendre la portée politique d'un acte terroriste destiné à mettre hors d'état de nuire et à intimider un « traître à la patrie » (c'était du moins la justification donnée à son acte par Yamaguchi), mais son enjeu profond est celui de l'affirmation de soi narcissique : le jeune homme est l'élu de la droite, le disciple parfait de sa divinité personnelle pour laquelle il s'apprête à risquer sa vie. En cela, le policier qui l'interrogera sera proche du sens véritable de son acte lorsqu'il évoquera « un pervers du métro »⁸³⁵. Mais ce n'est pas à J qu'il faut l'assimiler, simple angoissé en quête de reconnaissance sociale, fut-elle à rebours. C'est bien plutôt le jeune poète pulvérisé par un train alors qu'il porte l'offrande suprême au dieu du

⁸³³ *Ibidem*, p. 26.

⁸³⁴ *Ibid.*, p. 34.

⁸³⁵ *Ibid.*, p. 42.

risque et de la perversion qu'il s'est choisi, dans sa tentative d'auto-affirmation romantique qui se trouve le plus proche de la démarche du jeune extrémiste.

Quoi qu'il en soit, cette relecture du fantasme meurtrier comme seconde étape du cheminement initiatique du jeune extrémiste, bientôt complété par la révélation du suicide à venir comme couronnement du parcours de foi qui doit aboutir au mariage divin avec l'empereur (« **la certitude, l'action, le suicide** »⁸³⁶), le conforte dans sa décision de quitter le parti pour aller mûrir cette révélation à la campagne et se préparer à son acte. Après les quelques semaines passées à contempler la plénitude nouvelle que lui apporte la certitude de son élévation à venir, cet avant-goût de paradis étant décrit, on l'a vu, comme doté de tous les attributs de la nostalgie de l'archaïque (le travail de la terre, la vie « naturelle » en harmonie avec les animaux et les hommes, dans une communication sans langage), il ne reste au futur assassin qu'à trouver sa victime et à passer à l'acte. Celle-ci lui apparaît à travers un écran de télévision, et peut-être est-ce cette analogie supplémentaire avec les films au travers desquels le jeune homme imprime ses fantasmes au réel qui le décide pour sa victime, « président d'un parti progressiste qui discourait d'un air désabusé ». « L'homme à qui appartient ce visage qui se reflète là-bas dans ce tube cathodique, en fait, il a une maison à Tôkyô, il vit ici, et moi je peux détruire tout ça, je peux le toucher de ma main, je peux le poignarder, ce visage à la bouche grande ouverte comme un poisson, qui se reflète en noir et blanc comme un tableau abstrait sur cette TV couleur... »⁸³⁷

Mais ce qui semblait si simple en rêve ou au cinéma semble bien moins évident au moment de passer à l'acte, et l'adolescent connaît une nouvelle phase de doute, de retour dans le débarras de la maison familiale, alors qu'il « commence à pousser [s]es premiers gémissements à

⁸³⁶ *Ibid.*, p. 28.

⁸³⁷ *Ibid.*, p. 33.

l'approche de l'accouchement. » Ainsi, la « perceuse de la trouille » le transperce de part en part », le voilà « stupéfait face à ce retour de la peur qu[‘il] croyai[t] avoir surmontée ». Le jeune patriote suicidé auquel il s'identifie à certes fait preuve de courage, mais lui ne caressait pas « le projet de détruire ce monde entier », il ne portait pas « le poids de la terre entière sur ses épaules », en un mot n'avait pas « à supporter la peur de celui qui s'apprête à tuer quelqu'un »⁸³⁸. A nouveau se profile le spectre du retour en arrière :

おれにはわかっていたのだ、解決の道はただひとつ。おれは死と他人の眼を恐れ、自決と妄想に憔悴し無力感と自己嫌悪にもえているセヴンティーンに再び戻って、(...)現実世界の鬼どもの法廷にひきずりだされるしかないのだ。それは一年たらず前まで常におれがやってきたことだった、そして今や、それは簡単でも常識的でもなくアブノーマルで複雑な、死を賭する大冒険になってしまっていた。しかもその時、既におれには天皇の光がその熱情の粒子をふりかけてくれてはいない筈なのだ、ああ！ おれは天皇の光なしに暗黒世界を生きのびては行けない、おれはすぐに乾いて死んでしまうだろう……

Je le savais bien, qu'il n'y avait qu'une seule solution. Il ne me restait qu'à redevenir un jeune de dix-sept ans, terrorisé par la mort et le regard des autres, amaigri par ses chimères et la masturbation, brûlant d'impuissance et de dégoût de soi, (...) pendant qu'on me traînerait à la barre du tribunal des démons du monde réel. Mais au point où j'en étais, y vivre ne serait plus ni facile ni évident, mais une aventure perverse, compliquée, où je risquais ma peau. En plus, dans ce cas, la lumière impériale ne dardera plus sur moi ses rayons ardents. Ah ! Je ne pourrai jamais vivre dans ce monde de ténèbres sans la lumière de l'Empereur, ou je dessècherai et mourrai en un instant...⁸³⁹

L'adolescent tente de se réfugier dans la masturbation, mais à l'instar de tant de personnages avant et après lui reculant au dernier moment à la perspective du saut à venir, le voilà impotent. S'efforçant de dormir, il file à nouveau la métaphore du mariage divin en se rêvant en princesse Michiko, la nuit d'avant les noces, sanglotant « morte de trouille »⁸⁴⁰ devant ses parents. La peur du sort qui l'attend après l'acte, entre les mains des « rouges », rejoint le trac

⁸³⁸ *Ibid.*, p. 34.

⁸³⁹ *Ibid.*, p. 35.

⁸⁴⁰ *Ibid.*

de la fiancée avant la nuit de noces. Dans cette nuit de doute, c'est bien la perspective d'un retour à l'état d'angoisse intérieur qui ne l'avait jamais réellement quitté, et que seuls les moments d'exaltation (qu'il qualifie d'extase) durant lesquels il s'imaginait communier avec l'empereur dans la violence lui permettaient de sublimer, qui le convainc définitivement de passer à l'acte.

純粹天皇がほんとうに存在して、その全能の眼を、かれの選ばれたるセヴンティーンの物置の船室にそそいだとしたら、その神々しい眼は見た だろう、体を小さくしてうずくまり不眠と脂で黒ずんだ小っぼけな顔をした少年の頭のなかに、次のようなみすぼらしく枯れた言葉の花ぐさりがもつれあってひっかかっているのを見ただろう、《やるほかないさ、おれにはもう私心のひとかけらさえも自分の腕でさげて歩く力はない》

おれは決定的な今日が静かに熱情をこめて汗に濡れたおれの体のまわりにかもされてくるのを感じ、あれをやりとげさえすれば、昨夜の悪い悪い夜は暗闇のなかへ押し流され、どこか遠方の地下の下水道の縦穴を猫の喉がごろごろやるような音をたてて墜落していくのだ、と思った。

Si l'*empereur pur* existait vraiment, et qu'il braquait son regard omniscient sur la cabine du débarras du jeune de dix-sept ans qu'il avait choisi, son œil divin verrait, dans la tête de ce garçon recroquevillé, au visage jauni par la sanie et le manque de sommeil, ces mots comme une misérable couronne de fleurs desséchée enchevêtrée, restée coincée là, « je dois le faire, je n'ai plus la force de supporter la moindre *once* d'esprit individuel (...) ».

Je sentais ce jour décisif se lever, avec passion, tout autour de mon corps trempé de sueur, et je me suis dit que si j'arrivais à le faire, la mauvaise, si mauvaise nuit d'hier serait emportée dans les ténèbres.⁸⁴¹

Loin de la détermination sublime du devoir, l'acte est donc l'expression d'une fuite en avant dissimulée par l'« illusion éblouissante comme le soleil impérial » qui « aspire »⁸⁴² le jeune homme au petit matin alors qu'il complète le laborieux poème d'adieu cité plus haut.

⁸⁴¹ *Ibid.*

⁸⁴² *Ibid.*, p. 36.

Le meurtre lui-même n'est pas conté à la première personne, mais par une nouvelle instance narrative qui s'exprime par le biais d'une lettre adressée directement au jeune assassin en prison, qui l'interpelle à la deuxième personne du singulier. L'identité de ce narrateur n'est pas précisée. La teneur du discours laisse penser qu'il pourrait s'agir du jeune écrivain progressiste, le seul à qui le jeune homme ait révélé son projet de meurtre. Aussi bien, cette « lettre » composée comme un palimpseste de documents ayant trait à l'affaire et aux réactions immédiates qu'elle a suscitées (enregistrement vidéo, photographies, coupures de presse et extraits d'émissions télévisées et radiophoniques), aurait-elle pu être adressée directement au jeune tueur par l'auteur, dont elle reflète assez bien la réaction officielle lisible dans ses essais (« ton meurtre a empoisonné le Japon »⁸⁴³) de même que son découragement à l'égard de la situation politique japonaise suite à la déception de l'Anpo, qui s'exprime dans le discours intérieur désabusé qu'Ôé attribue au président du parti progressiste assassiné.

La lettre, conçue par son envoyeur comme une télévision portable à l'attention du tueur qui n'a pas vu son geste, et largement constituée de descriptions des photographies célèbres parues dans les journaux le soir et le lendemain de l'affaire, sans doute parce qu'elle est le passage du texte qui intègre le plus d'éléments directement tirés de la réalité factuelle de l'affaire, génère un effet parodique des plus cruels, la traitant comme un *simulacre*⁸⁴⁴. La description minutieuse des photographies génère le même effet de ridicule que l'enregistrement vidéo diffusé après le meurtre a pu inspirer à l'auteur : les photographies immobilisant l'instant, décrites de la manière la plus objective, montrent la victime comme une baudruche grotesque, à laquelle tous les acteurs du drame à l'exception du tueur se montrent rigoureusement indifférents. L'effet de simulacre généré par le traitement médiatique du réel le transpose en événement filmé, photographié et commenté qui acquiert ainsi un caractère rituel, à l'image de la représentation d'Orphée dans *La peste*, au cours de

⁸⁴³ *Ibid.*

⁸⁴⁴ Cf. BAUDRILLARD Jean, *Simulacres et simulation*, Galilée, collection débats, 1981, p. 17.

laquelle le comédien s'écroule sur scène devant le parterre de spectateurs endimanchés venus pour oublier l'épidémie⁸⁴⁵. De manière similaire, le meurtre du politicien sur scène renvoie aux spectateurs l'image de la réalité politique du Japon de 1960 et du « poison » de l'ultranationalisme qui « touche tous les Japonais »⁸⁴⁶, mais justement parce que l'acte en lui-même est aussi une représentation médiatique, il peut être désamorcé par les commentateurs comme un *spectacle* (au sens debordien) déréalisé.

La signification de ce spectacle n'est évidemment pas la même pour le jeune homme que pour les millions de témoins qu'il prend à partie. Pour les témoins, à travers les extraits caricaturaux que l'auteur cite au moment de clore sa « lettre », et qui pour certains reprennent des déclarations presque sans les modifier, notamment celles d'Akao Bin, le rituel macabre n'est qu'un prétexte à l'affirmation d'une position politique ou morale de soutien ou de condamnation, la victime, oblitérée, étant réduite, au mieux, au symbole d'un clivage politique. Le parti socialiste ne manquera d'ailleurs pas d'exploiter le dit symbole lors des élections qui suivront.

Pour le jeune homme reclus dans sa cellule qui a réalisé ce dernier film de violence rituelle, il en va tout autrement. L'auteur de la lettre le lui a écrit : « le poison de *ton meurtre* a intoxiqué tous les Japonais, ses cendres empoisonnées sont comme un nuage qui recouvre toute la surface des îles de tout l'archipel »⁸⁴⁷. Au-delà de toute espérance, l'assassin a donc accompli son objectif : « j'avais voulu fabriquer une preuve que j'étais bien un enfant élu doté d'une âme de droite »⁸⁴⁸, se dit-il, assis bien tranquillement dans sa cellule, enfin libéré et « isolé

⁸⁴⁵ CAMUS Albert, *La Peste*, *op. cit.*, p. 182.

⁸⁴⁶ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 36.

⁸⁴⁷ *Ibidem.*

⁸⁴⁸ *Ibid.*, p. 43.

des hommes »⁸⁴⁹. Dès sa première rencontre avec Sakakibara, c'était sa capacité à effacer les autres qui l'avait ensorcelé. Or, en se prouvant à lui-même, à la face du Japon tout entier, qu'il était bien l'enfant élu de la droite capable de tuer (peu importe qui) au nom de l'empereur, le voilà investi d'une supériorité telle qu'il est désormais « libre » face à tous, quand ces « autres »⁸⁵⁰ qu'il abhorrait, gardiens ou *salary men*, restent enchaînés à la société dont il s'est à jamais libéré.

Mais cette impression de liberté et de supériorité, portée par son enfermement et la déférence voire la sympathie de ses gardiens, n'est-elle pas une illusion ? Déjà l'angoisse le reprend, alors qu'il pense au vieux tueur de légende qui a assassiné tout jeune et a passé sa vie dans la crainte de perdre sa réputation d'assassin. Lui-même, comme Takao qui suppliera ses juges de confirmer son statut de monstre en l'exécutant, ne risque t'il pas de perdre son « badge d'assassin »⁸⁵¹ ? La morne vieillesse à venir, ou la peur de l'exécution capitale : déjà, les démons reviennent, alors que les interrogatoires s'achèvent et que l'adolescent s'attend à être « emmené à l'échafaud »⁸⁵². Mais le destin qui l'attend est bien pire encore : c'est au centre de rétention pour mineurs qu'on l'emmène, et la peur des autres le reprend de plus belle.

「練鑑じゃないか、愚連隊どもがブルースを歌う」とおれは車からおりた瞬間に考え、死刑だと思いこんでいたことの反動もあって、もうこれでおれが特別待遇をうけるのも終わりだ、不良少年どもとごたまぜだろうと思ひ、恐怖におそわれた「おれを小さいころから殴ったり虐めたりした子供の敵がここに蟻塚をつくっていっぱい棲んでいるのだ、おれはたちまち殴り倒され踏みつけられるだろう、おれの右翼の魔法などかからず天皇のことを天チャンなどといって屁とも思っていない若い野蛮人どもにおれは恥辱をうける だろう！」あれからあと、おれが恐怖に震えたのは刺殺後、背広の男たちにカメラマンまでまじった一団に倒れた委員長とおなじ床に首根っ子をおしつけられぎゅうぎゅうやられた時と、今との二度だけだという気がした、おれは暴れて逃げだしたいと始めて思った。

⁸⁴⁹ *Ibid.*, p. 40.

⁸⁵⁰ *Ibid.*

⁸⁵¹ *Ibid.*, p. 43.

⁸⁵² *Ibid.*, p. 44.

« Le centre pour mineurs ! Là où les petites frappes chantent le blues », voilà ce que je me suis dit en descendant de la voiture, sûrement en contrecoup de l'idée que j'allais être exécuté, et j'ai pensé que désormais, je n'aurais plus droit à un traitement de faveur, qu'on allait me coller avec les jeunes délinquants, et j'ai été pris de panique. « Mes ennemis les sales gosses, ceux qui me cognent et me maltraitent depuis que je suis tout petit, il y en a tout plein qui vivent ici, c'est une vraie fourmilière, il vont me bastonner, me jeter par terre et me piétiner dans la seconde, ces petits sauvages vont m'humilier, vu qu'ils sont insensibles à la *magie de droite*, et l'Empereur, ils l'appellent empounet et il s'en foutent complètement ! » J'ai eu l'impression que c'était seulement la deuxième fois depuis le meurtre que je tremblais de peur, depuis le moment où on m'avait pris par la nuque et écrasé contre le sol où gisait le président entouré d'un groupe de types en costume et de photographes. Pour la première fois, j'ai eu envie de me débattre et de m'enfuir.⁸⁵³

Détenu à l'isolement dans la cellule n°1, l'adolescent s'imagine encore préservé par les adultes en proie à la « magie de droite », et contemple paisiblement son acte, se remémorant les diverses phases de son ascension vers l'autoréalisation : « **donner ma vie pour le devoir suprême** » ; ainsi la peur de la mort est-elle enfin transcendée, alors que l'adolescent, au bout du parcours, boucle la boucle logique qui l'amène au fantasme d'autoréalisation à la guerre qui anima tant de jeunes personnages d'Ôé.

おれ個人の恐怖にみちた魂を棄てて純粹天皇の偉大な熔鋳炉のなかに跳びこむことだ、そのあとに不安なき選れたる者の恍惚がおとずれる、恒常のオルガスムがおとずれる、恍惚はいつまでもさめず、オルガスムはそれが常態であるかのようにつづく、それは一瞬であり永遠だ、死はそのなかに吸いこまれる、それはゼロ変化にすぎなくなる。おれは委員長を刺殺した瞬間に、この至福の四次元に跳びこんだのだ！ (...)おれは暗殺の剣をつき刺したが、あれは門をくぐりぬけるための旅券申請だったのだ、此処を過ぎるときの儀式だったのだ、剣の舞だ、いまおれは悦びの市にいる

Je dois abandonner mon âme personnelle pleine de crainte, et plonger dans l'immense brasier de *l'empereur pur* ; et alors viendra l'extase des élus sans peur ; l'orgasme perpétuel, la jouissance sans fin, l'orgasme continu comme un état normal, pour un instant et l'éternité, et la

⁸⁵³ *Ibid.*, p. 45.

mort aspirée là-dedans, réduite à une variation zéro. A l'instant où j'ai poignardé le président, j'ai plongé dans cette quatrième dimension de la félicité ! (...)

J'ai transpercé avec le poignard de l'assassin, mais c'était juste une formalité pour passer la porte ; un rite de passage hors d'ici, une danse du sabre, et maintenant me voilà dans la cité du bonheur. »⁸⁵⁴

Mais il ne s'agit encore que de fantasmes : trop heureux d'avoir échappé à l'échafaud auquel il s'attendait, l'adolescent rêve à présent de s'accomplir définitivement en marchant sur les traces du jeune patriote suicidé qu'il admirait tant. Mais une fois encore, c'est la réalité prosaïque de ses complexes dont il craint par-dessus tout le retour, qui le pousse à la dernière surenchère. Entendant un jeune délinquant fredonner la chanson qui ponctuait ses rêveries mélancoliques de jeune onaniste, l'adolescent ressent à nouveau cette peur panique qui dépassait même celle de la mort : être relâché, reprendre son existence de jeune homme scruté par le regard des autres, regard démultiplié par son nouveau statut qu'il lui faudra conserver à grand peine.

ここは外部世界とおなじだ、歌うやつ叱るやつ、そしておれはやがて大群集が喚声やら罵声やらをあげてテレビ・カメラ、ニュース映画カメラ、マイク、写真機、鉛筆、それらを千トンも持ったマスコミの連中とともに襲いかかってくる暴動のような騒ぎのなかへ追放されるのだ、そしておれは、ああ、疲れきった憂鬱な鬼として老年にいたるのだ。おれは再び、あの伝説的な暗殺者の三十年について考えた夜の夢の骨も凍る恐怖感のなかへ頭からおちこんだ。おれはへまもやってすぐに暗殺者の人間のバッジをなくすだろう！ おれは右翼の城から追われ、右翼の社からひきずりおろされ、右翼の選ばれたる子である証拠の百倍も、つまらないぐずの自決常習のインポテの泣き虫の低脳の劣等感過剰の犬のようなばかである証拠をつくりだしてしまうだろう……

おれは恐慌におそわれた大都市を胸に内臓しているようだった、おれは絶叫しながら跳ねあがり壁に体あたり弾 hi かれて床にあおむけに荒あらしい音をたてて倒れ呻き声をあげた、いやだ、いやだ、(...)強制だ、強制だ、汚ならしい外の世界へ強制的に追放される、いやだ、いやだ、いやだ！ 死刑にしてくれ、いますぐ執行人をよんで死刑にしてくれ！

⁸⁵⁴ *Ibid.*

C'est comme le monde extérieur ici, (...) et moi on va bientôt me relâcher dans un bordel pas possible, sous les cris et les insultes de la foule qui va m'attaquer avec les *media* et leurs milliers de tonnes de caméras de télé, de ciné, de micros, d'appareils photo et de stylos ; et je vais vieillir, ah, finir comme un démon mélancolique à bout de forces. Je suis retombé la tête la première dans la trouille qui m'avait glacé le sang du rêve que j'avais fait l'autre nuit quand j'avais réfléchi aux trente ans de l'assassin légendaire. Je vais gaffer et perdre mon badge d'*assassin* à la première occasion ! On va me virer de ma forteresse de droite, me jeter à bas de mon sanctuaire de droite, et à la place de la preuve que je suis un fils élu de la droite, je vais donner cent fois plus de preuves que je suis un merdeux minable de branleur impuissant de chialeur attardé de chien battu débile...

C'est comme si j'avais eu dans le bide une métropole en panique, je me suis mis à faire des bonds en hurlant, je me jetais contre les murs et me cambrais par terre avec des râles sauvages et retombais en gémissant **non ! non !** (...) Ils vont me forcer, me forcer, me balancer de force dans cette saloperie de monde là dehors, **non, non, non !** Tuez-moi, allez chercher le bourreau et exécutez-moi tout de suite !⁸⁵⁵

La vision du plafonnier apporte alors au jeune homme la dernière révélation de sa courte vie : celle du suicide. Ainsi, la peur des autres a-t-elle dépassé celle de la mort pour le pousser à s'accomplir en trahissant une dernière fois les hommes. « Aucune pression aussi forte soit-elle, aucune peur aussi monstrueuse soit-elle ne me fera plus vaciller »⁸⁵⁶, imagine-t-il alors qu'au dehors, le gardien faisant l'appel égrène les noms de ces autres tant haïs et tant craints, pendant qu'il déchire son drap et s'apprête à se pendre. Ainsi le culte de l'empereur le conduit-il à la seule solution lui permettant d'effacer définitivement les autres : s'effacer soi-même, comme le réclamait la vraie loyauté, l'expression qui avait révélé le jeune homme à lui-même lui apportant finalement l'ultime porte de sortie ; il suffisait donc de la lire au premier degré ! Mais ce qui ne représente somme toute qu'une forme extrême d'escapisme est réécrit par le jeune zélateur comme la forme ultime de communion avec l'empereur : en effet, dans la logique de la relation de soumission que nous avons développée plus haut, le rabaissement de soi au regard d'un partenaire / modèle à la position réévaluée d'autant

⁸⁵⁵ *Ibid.*, p. 46.

⁸⁵⁶ *Ibid.*, p. 47.

alimente un narcissisme ici exprimé en termes de jouissance. En s'éliminant au nom d'un empereur érigé au rang d'absolu par l'acte de soumission ultime que constitue le suicide, l'adolescent, loin de se fondre en l'empereur, porte la distance qui le sépare hiérarchiquement de lui à l'infini. L'auteur, dans les visions délirantes d'un empereur gigantesque qu'il attribue à son personnage au bord de la mort / jouissance, ainsi que l'allusion finale au double « 8 » marquant l'heure de sa mort et assimilé à l'infini du « mouvement perpétuel »⁸⁵⁷, a évoqué de manière éclatante cette forme de jouissance particulière liée à la relation de soumission. L'adolescent, en se tuant pour lui, élève son modèle au rang d'absolu, et l'absolu de ce modèle lui renvoie à son tour l'image idéale d'un moi atteignant la perfection au moment précis où il s'éteint.

歯みがき粉を水にといて 壁に指で文字を書きつける、猛然とおれの躰を熱情がふくれあがらせる、おれは爆発しようとする、いま、おれの躰は十倍の重み、十倍の巨きさだ、巨人おれは渾身の力をこめて黄金の文字を書きつける、(...)天皇陛下万歳、七生報国、おれの熱く灼ける眼はもう文字を見ず、暗黒の空にうかぶ黄金の国連ビルのように重大な天皇陛下の轟然たるジェット推進飛行を見ている、おれは宇宙のように暗く巨大な内部で汐のように湧く胎水に漂よう、おれはビールスのような形をすることになるだろう。幸福の悦楽の涙でいっぱい
の 眼に黄金の天皇陛下は燦然として百万の反射像をつくる、八時五分、おれは十分間、**真の右翼の魂をもっている選ばれた少年**として完璧だった、おれの右翼の城、おれの右翼の社！
ああ、おお、おお、天皇陛下！ ああ、ああ、あああ、**天皇よ、天皇よ！ 天皇よ！**おお、おお、あああ□□

Je dilue de la pâte dentifrice dans de l'eau et j'écris sur le mur avec mon doigt, mon corps entier gonfle furieusement sous l'effet de la passion, je vais exploser, mon corps pèse dix fois son poids, il fait dix fois sa taille, je suis un géant et j'écris en lettres dorées de toutes mes forces, (...) Gloire à Sa Majesté Impériale, Sept vies pour servir la Patrie, mes yeux me brûlent, je n'arrive même plus à voir les lettres, tout ce que je vois c'est le jet supersonique tonitruant

⁸⁵⁷ Michiko Wilson relève également les connotations symboliques du chiffre 8 dans *Mizukara waga namida o nuguitamau hi* (ÔE K., *Le jour où il daignera essuyer lui-même ses larmes* 『みずから我が涙をぬぐいたまう日』 (1972), [OKZ2:3], *op. cit.* Traduction par Marc Mécréant in *Dites-nous comment survivre à notre folie, op. cit.*) : WILSON Michiko, *The marginal world of Ôe Kenzaburô – A study in themes and techniques*, M.E. Sharpe, 1986, p. 74. De même, dans *Pinchi Rannâ chôsho* (ÔE K., [Le procès-verbal du coureur suppléant] 『ピンチランナー調書』 (1976), [OKZ2:6], p. 82, 85), la « volonté cosmique » inverse l'âge des deux héros, passant respectivement de 38 à 18 ans, et de 8 à 28 ans.

de Sa Majesté Impériale qui fend les cieux, gigantesque comme le siège de l'ONU. A l'intérieur sombre et vaste comme le cosmos je dérive au fil du jaillissement des vagues de liquide amniotique, et ma forme sera celle d'un virus. Dans mes yeux pleins de larmes de jouissance et de joie, l'empereur doré brille tellement fort qu'il se réverbère en un million d'exemplaires, huit heures cinq, dans ces dix minutes, j'aurai atteint la perfection en tant que **jeune élu à la vraie âme de droite**. Ma forteresse de droite, mon sanctuaire de droite ! Oh, oh, oh, Votre Altesse ! Ah, ah, aah, **Majesté, Majesté ! Majesté !** Oh, oh, aah...⁸⁵⁸

L'extase mystique est donc rendue par Ôé au premier degré, alors que le jeune homme trouve dans l'expression de son désir mimétique envers le médiateur externe absolu qu'est l'empereur la voie d'un salut tout personnel qui parachève ici l'analogie chrétienne. Le salut, écrit Edgar Morin, « fait revenir avec violence l'immortel sur le mortel, pour qu'il l'immortalise. Il rompt entre l'homme et le dieu universalisé les rapports intellectuels et introduit (...) l'extase. L'extase, c'est la communication immédiate avec le dieu ; la *participation mimétique* primitive (...). Dans cette identification, l'extase, anéantissement sublime d'amour qui ressemble à la mort, annonce la vie de béatitude promise pour le royaume des cieux. »⁸⁵⁹

純粹天皇の胎水しぶく暗黒星雲を下降する永久運動体が憂い顔のセヴンティーンを捕獲した八時十八分に隣りの独房では幼女強制猥せつで練鑑にきた若者がかすかにオルガスムの呻きを聞いて涙ぐんだという。

A huit heures dix-huit, quand le mouvement perpétuel descendu de la nébuleuse obscure dégoulinante de liquide amniotique de l'empereur pur a pris le jeune de dix-sept ans au visage si triste, l'adolescent de la cellule voisine détenu au centre pour agression sexuelle sur mineure aurait versé une larme en entendant d'imperceptibles gémissements d'orgasme.⁸⁶⁰

⁸⁵⁸ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 47.

⁸⁵⁹ MORIN E., *L'homme et la mort*, *op. cit.*, p. 258.

⁸⁶⁰ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 47.

5/ Bilan critique : Ôé Kenzaburô et *Seventeen*, une relation ambivalente.

Si l'œuvre s'achève sur une dernière outrance qui vient ponctuer l' « avis de décès » cité ici (« Le policier entre deux âges qui a détaché le pendu aurait senti l'odeur du sperme... »⁸⁶¹), l'auteur prend bien soin de distinguer le regard extérieur porté sur le cheminement et les actes de son jeune personnage, qui peut apparaître comme une pitoyable fuite en avant, et la signification qu'il revêt pour celui-ci. Comme nous avons tenté de le montrer ici, sa propre lecture du cheminement de l'assassin comme personnage de fiction diffère de ce que l'on peut lire de celui de son modèle. La signification qu'Ôé fait attribuer par son personnage à la figure impériale et le parcours qu'il lui fait arpenter en son nom renvoient à des obsessions qui lui sont propres, à commencer par l'aspiration originelle à l'autoréalisation à travers la mort héroïque au nom de l'empereur. C'est ainsi qu'il admettra, quarante ans après les faits, sa fascination pour la « perfection » de l'acte du jeune fanatique tout en le condamnant sur le plan éthique⁸⁶².

Ainsi l'adolescent de *Seventeen* apparaît-il comme le seul héros de la première période de l'œuvre romanesque d'Ôé à parvenir à une forme d'accomplissement, fut-elle indubitablement négative. Son désir d'autoréalisation romantique ne peut aboutir qu'à travers l'appropriation de la figure impériale, et c'est cette particularité qui le sépare, en définitive, des autres héros romantiques de la période que leur nostalgie d'un fétiche inexistant ou leur besoin désespéré de reconnaissance empêche de s'accomplir : le complexe d'infériorité de l'adolescent de *Seventeen* le pousse à redécouvrir un fétiche qu'il investit symboliquement à la mesure de son besoin de supériorité. En somme, alors que les autres personnages intellectuels ne font que penser des fétiches compensatoires, sa pathologie le force à se faire littéralement posséder par le sien.

⁸⁶¹ *Ibidem.*

⁸⁶² Cf. p. 283.

Qu'en est-il alors de la parodie ? De la satire qui a tant excité ses adversaires ? Elle est certes présente, mais bien malin celui qui pourra dire à quel point elle est sincère. Evidemment, il y a la misère sexuelle de l'adolescent et ses pulsions onanistes peu conformes à l'image héroïque du jeune fanatique que l'extrême droite a érigé en martyr.

Mais à y regarder de plus près, on voit bien que cette misère est justement plus pathétique que comique, et la condition de honte et de solitude extrêmes de l'adolescent qui en souffre suscite plus d'empathie que de rire. Nous sommes alors bien loin d'un roman à thèse impitoyable pour son personnage comme peut l'être *l'Enfance d'un chef*⁸⁶³, d'autant que le héros lui-même ne se gêne guère pour brocarder les travers de ses camarades extrémistes et de leur chef, rejetant la quasi-totalité de l'attirail théorique du parfait petit fasciste (le groupe, le peuple, le chef, l'amour de la patrie) pour n'en garder qu'une vision très personnelle du « signifiant flottant » qu'est le mythe impérial⁸⁶⁴. Une obsession personnelle qui est aussi, sans doute, celle de son créateur, qui déclarait cinq ans plus tard « n'avoir à aucun moment eu l'intention de [se] moquer du jeune héros [de *Seventeen*] »⁸⁶⁵.

Le procès fait au « masturbateur impérial » (ainsi que l'a qualifié Philippe Forest⁸⁶⁶) serait donc un faux procès ? Voire. A travers lui, ses actes et ses jugements définitifs à l'égard de ses camarades et de son mouvement, l'extrême droite japonaise est certes violemment brocardée, d'autant qu'elle se voit accusée justement de ne pas « rouler » pour le peuple, la patrie ou même l'empereur, mais pour des obsessions personnelles, quand bien même on aurait vu que celles-ci sont en fait celles de l'auteur. Par ailleurs les partis de gauche, les «

⁸⁶³ SARTRE J.-P., *L'enfance d'un chef* (1939), in *Œuvres romanesques*, op. cit., p. 314.

⁸⁶⁴ L'expression est de Harry Harootunian, citée in NAPIER S.J., *Escape from the Wasteland*, op. cit., p. 144.

⁸⁶⁵ ÔE K. [Un écrivain peut-il être totalement apolitique ?] 「作家は絶対に反政治的たりうるか」 (1966), [OKZ1:3], op. cit., p. 381.

⁸⁶⁶ FOREST P., *Ôé Kenzaburô - Légendes d'un romancier japonais*, op. cit., p. 68.

intellectuels progressistes » et la société japonaise qui se profile au tournant des années 1960 n'en subissent pas moins le feu nourri de la critique de l'auteur.

La satire est en fait bien présente, mais ses ficelles sont trop grosses, et la délimitent strictement à des moments ou des motifs précis qui laissent penser qu'elle n'est qu'un après-coup, un maquillage laborieux. Ainsi des références aux oripeaux du nazisme (« uniformes S.S. », « Mein Kampf » et autres « discours de Himmler à Poznan »⁸⁶⁷), de l'effet de choc tiré de certains symboles détournés dans l'outrance (la mort de Kamba Michiko, violée en pensée par le héros devant la Diète⁸⁶⁸), ses déclarations profanatrices atroces et appliquées sur Hiroshima et les victimes de l'arme atomique⁸⁶⁹, et finalement de la désacralisation de la mort fusionnelle – et empreinte, on l'a vu, d'une forte connotation homo-érotique – du héros en l'empereur, *via* son épilogue lapidaire.

Ces outrances ponctuelles, dont la lourdeur tranche nettement avec le reste du texte, semblent faire partie d'un système de protection peut être non conscient mis en place par l'auteur, auquel participe également son double, le jeune romancier progressiste à lunettes fraîchement sorti de l'université⁸⁷⁰ qui se donne en pâture au héros puis en spectacle au lecteur (cumulant la « trinité » de la perversion selon Ôé : alcoolisme, drogue et homosexualité), lui permettant d'éviter l'assimilation totale à son jeune héros en même temps que d'agiter un chiffon rouge face à l'extrême droite dans un habile jeu métanarratif. Le traitement réservé à l'écrivain progressiste (protestations des caciques d'extrême-droite auprès de la chaîne de télévision et intimidation directe de la part de leurs jeunes séides) « mimant » exactement celui subi par

⁸⁶⁷ [OKZ1:3], p. 300, 302, 303.

⁸⁶⁸ [OKZ1:3], p. 304.

⁸⁶⁹ ÔE K., [Mort d'un jeune militant] 「政治少年死す」, *op. cit.*, p. 19.

⁸⁷⁰ *Ibidem*, p. 20.

Fukazawa Shichirô et son éditeur à l'occasion de la parution de *Furyû mutan*⁸⁷¹ en novembre 1960. Il est peu probable qu'Ôé n'ait pas perçu que la teneur de son œuvre lui vaudrait le même accueil, ce qui adviendra effectivement.

La création et représentation mimétique du mythe vécu qui seraient en même temps son moyen et sa fin constituent certes un ressort essentiel du mécanisme fasciste tel qu'il est magistralement déconstruit par Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue Labarthe dans *Le mythe nazi*⁸⁷², et le diptyque d'Ôé est une illustration efficace de ce phénomène : il porte donc une valeur de critique sociopolitique qui a été relevée par de nombreux exégètes avant nous (Etô Jun, le « meilleur ennemi » d'Ôé, n'étant pas le moindre⁸⁷³), aussi ne nous sommes nous guère étendus sur cet aspect. Il nous importait davantage de dégager en quoi le mythe impérial dans *Seventeen* est aussi un moyen pour une autre fin : voie d'accès à l'archaïque, à une indifférenciation qui ne séparerait plus les êtres, qui apparaissait on ne peut plus clairement dans les œuvres pastorales auxquelles *Seventeen* renvoie régulièrement, mais aussi à une réalisation de soi dans la mort héroïque en l'empereur qui est le fantasme originel après lequel courraient tant de héros indécis au fil des œuvres de cette période, et l'enfant Ôé lui-même si l'on en croit les essais que nous citons en première partie.

Lors d'un entretien en 2001 avec l'auteur, André Siganos interrogeait ainsi ces « nostalgies d'Ôé » : « La nostalgie (...) d'un nouveau langage, d'un nouveau monde recréé et recomposé à travers l'existence de l'enfant, de cet enfant qu'est Ôé. Retourner vers la forêt du pays natal s'imposant alors comme une permanente nécessité. (...) Des différentes nostalgies d'Ôé, (...) celle qui structure toutes les autres, les conditionne, n'est-elle pas la révélation d'une

⁸⁷¹ FUKAZAWA S., [Conte d'un rêve fantasque] 「風流夢譚」, *op. cit.*

⁸⁷² LACOUÉ LABARTHE Ph., NANCY J.-L., *Le mythe nazi*, éditions de l'Aube, 1990.

⁸⁷³ ETÔ J., [critique littéraire] 「文芸批評」 (extrait), in [Œuvres complètes d'Ôé Kenzaburô - Appendice] 『大江健三郎全作品・付録』 (période 1) appendice 4, 1966, p. 20.

nostalgie ? (...) La nostalgie n'apparaît-elle pas alors comme la justification globale de toutes ses souffrances, n'est-elle pas nostalgie de cet instant où tout finit par se tenir ? »

Ce à quoi l'auteur répond en disant avoir « trouvé la description d'un instant de ce genre chez Mishima Yukio dans la dernière scène de (...) *Chevaux échappés* »⁸⁷⁴. Cette scène dans laquelle Isao, jeune extrémiste de droite ayant tué un industriel corrompu, s'ouvre le ventre sur la grève, en hallucinant sur la mer le même soleil radieux et impérial que le jeune de *Seventeen* avait vu en revenant de Hiroshima. Ôé assure qu'un tel « instant, qui ne peut être qu'un instant privilégié n'a pas sa place dans le roman ».⁸⁷⁵

Mais c'est bien à cet « instant privilégié » que correspond le geste du jeune suicidé de *Seventeen*, instant qui n'est pas contrebalancé comme chez Mishima par la certitude du néant. Ôé, obsédé par Mishima auquel il revient régulièrement, lui reprochera son snobisme : d'avoir voulu, par son suicide, « faire éclore pour lui seul une fleur de destruction », un « feu d'artifice de chrysanthèmes », et d'être mort pour une « idée et des passions (...) auxquelles il ne croyait même pas », « insultant » au passage tous les survivants de la guerre⁸⁷⁶. Mort pour l'image finalement vide que décrit l'épilogue de sa tétralogie *Hôjô no umi* – et son titre, lu au premier degré –, auquel Mishima mit, paraît-il, le point final le matin de son suicide.

Le problème et l'intérêt de *Seventeen*, œuvre écrite et publiée dans l'urgence et la fièvre, c'est que sous la satire féroce et appuyée de ce qu'elle prétend dénoncer, il n'y a pas seulement l'ambiguïté (l'un des maîtres mots d'Ôé), mais bien une voie tracée à la fois vers cette primitivité perdue et cet accomplissement de soi dans la mort héroïque par le biais de la

⁸⁷⁴ ÔE K., *Nostalgies et autres labyrinthes*, op. cit., p. 35-36. MISHIMA Y., *Chevaux échappés (Honba)* 『奔馬』, Shinchôsha, 1969. Second volume de la tétralogie, *La mer de la fertilité (Hôjô no umi)* 『豊饒の海』 (1965-1970), Shinchôsha, 1969-1971. Traduction française (de l'anglais) par Tanguy Kenec'hdu, Gallimard, 1988.

⁸⁷⁵ ÔE K., *Nostalgies et autres labyrinthes*, op. cit., p. 36.

⁸⁷⁶ ÔE K., [Les morts ; ultime vision, et nous qui devons vivre] 「死者たち・最終のヴィジジョンとわれら生き延びつづける者」 (1973), in [Ecrivain d'après-guerre – Ôé Kenzaburô : recueil d'essais contemporains, volume 6] 『戦後文学者—大江健三郎同時代論集6』, Iwanami, 1981, pp. 238-239, 240-241, 247.

violence, ce grand terrain de nulle part qu'il recherche depuis toujours, sous des formes variées mais invariablement liées aux mythes de son enfance.

Avec l'affaire *Seventeen*, il se ferme lui-même cette porte et s'assure de ne plus pouvoir explorer cette voie qu'avec la corde de sûreté de son progressisme désormais officialisé et sanctifié par son « martyr ». De fait, il faudra attendre plusieurs décennies pour que des critiques autres qu'ouvertement conservateurs se penchent sur les aspects les plus discutables de ces « nostalgies d'Ôé ». C'est peut-être ici qu'il faut chercher la véritable raison de l'absence de réédition de la seconde partie de *Seventeen*.

En même temps que celle de son triste héros, c'est en effet sa propre Passion que joue ici Ôé : elle tue l'un pour sauver l'autre.

Ainsi, *Seventeen* constitue-t-il l'expression paroxystique de la tentation d'auto-affirmation de soi par la réalisation de fantasmes d'agression qui anime les « prédateurs » que nous avons présentés dans ces pages. On l'a vu, les œuvres qui suivront, *Okuretekita seinen*, *Sakebigoe*, *Seiteki ningen* ou même *Kojintekina taiken*, ne proposent plus que des versions atténuées, limitées et incomplètes du grand rêve de mort qui animait le jeune zélote de *Seventeen*. Et si tous ces jeunes gens se rêvent encore en bourreaux ignobles, alors que le texte relègue invariablement leurs victimes au statut d'objet contingent de leur désir de domination, l'évolution de la situation et de la vision personnelle de l'auteur le conduisent à inverser la perspective, inversion dont *Kojintekina taiken* et son bébé malformé ballotté entre les désirs et les angoisses de l'habituel héros velléitaire qui rêve au grand saut sans en trouver le courage, montre une première occurrence. Il convient à présent d'étudier les modalités de cette inversion de perspective, et de voir comment ce passage de relais des bourreaux aux victimes bouleverse, ou non, l'œuvre romanesque d'Ôé à partir de la « découverte » de celles-ci en 1963.

QUATRIÈME PARTIE/

LES PÉNITENTS

*Give me crack and anal sex
Take the only tree that's left
and stuff it up the hole
in your culture*

*Give me back the Berlin wall
give me Stalin and St Paul
Give me Christ
or give me Hiroshima*

*I've seen the future, brother:
it is murder.*

*Things are going to slide, slide in all directions
Won't be nothing
Nothing you can measure anymore
The blizzard, the blizzard of the world
has crossed the threshold
and it has overturned
the order of the soul*

*When they said REPENT REPENT
I wonder what they meant*

Leonard Cohen, *The Future*

CHAPITRE I/ Des bourreaux aux victimes.

1/ Prise de vue : la pensée des victimes.

Après *Seventeen*⁸⁷⁷ et son apothéose meurtrière, les romans suivants de la première période de l'œuvre d'Ôé que nous avons traités, tels *Okuretekita seinen*⁸⁷⁸, *Sakebigoe*⁸⁷⁹ ou *Seiteki ningen*⁸⁸⁰, n'offrent plus que des formes dégradées d'affirmation de soi par la domination ou l'agression. L'auteur semble avoir fait le tour de la question, confronté qui plus est au contrecoup des pressions subies à l'occasion de la parution de la seconde partie de *Seventeen*. Ce sentiment d'impasse, il le décrira en 1964 dans *Nichijô seikatsu no bôken*⁸⁸¹, narré par un jeune romancier impuissant et dépressif condamné à observer un flamboyant compère déployer une « morale du risque » qui ne semble, à tout prendre, qu'un pâle reflet du désir d'autodestruction flamboyant des héros précédents. Comme le remarque Kataoka Keiji, Ôé est alors déjà en train de passer à autre chose, et ces œuvres ne sont plus que des auto-caricatures des outrances qui ont fait le « style Ôé » à la fin des années 1950. Laissons Kataoka conclure sur cette période de l'œuvre ôésienne.

にもかかわらず、「真の祭り」が希求され、〈オブセッションとしての生〉がもとめられるかぎり、救済への願いの止むことはありえない。にもかかわらず、自然がもはや救済でありえず、天皇制的共同幻想がもはや救済でありえず、しかも「真の祭り」がただ「集団的な想像力のコミュニケーション」、その「昂揚感と想像力の解放」のなかでのみありうるとするなら、救済はただ、〈人間の関係〉、人間との共同性のなかにもとめる以外にはない。しかし、空間と時間へのあらゆる〈脱出〉の試みがすべて徒勞であり、いわば〈にせの祭り〉への仮想であって、ついに「真の祭り」にいたる道は〈いま〉・〈ここ〉の直下にもとめる以外にないという存在拘束性が最後にのこるとき、日常性は救済にいたるべく耐えねばならぬたえまない「匍匐前進」となる。「現実の恐怖から眼をそらさず、現実の汚辱から飛びたつて脱がれず、豚

⁸⁷⁷ ÔE K., *Seventeen* 「セヴンティーン」 (1961), [OKZ1:3], *op. cit.*

⁸⁷⁸ ÔE K., [Un jeune retardataire] 『遅れてきた青年』 (1962), [OKZ1:4], *op. cit.*

⁸⁷⁹ ÔE K., [Hurllements] 『叫び声』 (1963), [OKZ1:5], *op. cit.*

⁸⁸⁰ ÔE K., [Homo sexualis] 『性的人間』 (1963), [OKZ1:6], *op. cit.*

⁸⁸¹ ÔE K., [Les aventures de la vie quotidienne] 『日常生活の冒険』 (1964), [OKZ1:5], *op. cit.*

みたいに現実の醜く臭い泥に密着した腹をひきず」つての「匍匐前進」のなかで、救済への願いは、ほとんど〈祈り〉に似たものとなるであろう。(…)それだけの思いを〈^{ニヒリスト}厳粛に〉のべたあと、〈^{ファルス}脱出〉の主題はすでに、自己模倣の笑劇でしかない。「叫び声」、あるいは「日常生活の冒険」といった作品は、いわばそうした束の間のやすらぎであるだろう。

Dans la mesure où « la vraie fête » est toujours désirée, de même que la fuite de la *vie [quotidienne] conçue comme obsession*, le désir de salut ne saurait disparaître. Pourtant, la nature ne peut plus être ce salut, ni l'illusion collective du tennôisme, et dans la mesure où « la vraie fête » n'est possible que dans la « communication de l'imagination collective » et la « libération de l'excitation et de l'imaginaire », ce salut ne peut être cherché que dans les *relations humaines*, dans la vie en commun avec les hommes. Mais si toutes les tentatives de *fuite* dans le temps et l'espace ont échoué, ne sont que des suppositions de *fêtes factices*, qu'il ne reste que la contrainte d'avoir à chercher la voie vers la « vraie fête » *ici et maintenant*, la vie quotidienne devient un champ de boue dans lequel il faut se traîner jusqu'au salut, (...) celui-ci n'étant plus dès lors guère qu'une *prière*. (...)

Après avoir déroulé ce raisonnement vers des conclusions aussi *nihilistes*, le thème de la *fuite* ne saurait être plus qu'une farce faite d'auto imitation. Ainsi, *Sakebigoe* ou *Nichijô seikatsu no bôken* représentent-ils de telles plages de repos illusoire.⁸⁸²

Ce qui détourne progressivement Ôé de ces fantasmes de fuite, on l'a vu, c'est tout d'abord la découverte des victimes innocentes de l'action politique : leurs dépouilles jettent une ombre gênante sur les fantaisies escapistes et/ou dominatrices de ses héros, de moins en moins justifiables dans la mesure où, pour reprendre Noguchi Takehiko, la preuve est faite désormais que même dans le Japon d'après-guerre, « on peut mourir pour la chimère politique du présent »⁸⁸³. La naissance de l'enfant handicapé, la redécouverte de Hiroshima et du drame des *hibakusha* en 1963, achèvent alors de « convertir » Ôé, lui faisant tourner le dos à cette période de son œuvre, marquée par la frustration face à la stagnation du présent et le désir de la compenser par la violence et la fuite. Si l'auteur ne renie pas les romans cités plus haut, il porte un regard sans concession sur leurs limites et les complexes qu'ils dévoilent, et il est

⁸⁸² KATAOKA K., [Ôé Kenzaburô – Celui qui marche dans l'enfer de l'esprit] 『大江健三郎論—精神の地獄をゆく者』, *op. cit.*, p. 271.

⁸⁸³ NOGUCHI T., [Aboiements, *Sakebigoe*, silence~] 『吠え声・叫び声・沈黙~』, *op. cit.*, p. 133.

significatif qu'à part la première partie de *Seventeen*, aucun ne figure dans l'anthologie en dix volumes qu'il fait paraître en 1996 comme « testament littéraire »⁸⁸⁴.

Pourtant, l'œuvre ultérieure d'Ôé reste marquée du sceau de la violence, et ses héros poursuivent bien souvent volontairement un cheminement mortel, entourés d'illuminés, de terroristes et de fanatiques de la gâchette (ou de bombes atomiques artisanales). Qu'est-ce donc qui a changé ? Qu'est-ce qui différencie ces personnages des précédents ? Selon nous, il s'agit avant tout du fait qu'à l'image de l'intérêt de l'auteur pour la violence, basculant de ceux qui l'infligent à ceux qui la subissent, les expériences-limites qui ponctuent les récits impliquant ces héros les voient désormais « passer de la conscience d'être corps infligeant la violence à celle de corps la subissant »⁸⁸⁵.

En d'autres termes, avec en pivot l'expérience fondatrice de 1963, Ôé fait tourner l'expression et les enjeux de la violence décrite en fiction sur son axe, pour passer de récits de bourreaux aux récits de victimes.

Cette nouvelle éthique dont nous avons longuement suivi la formation dans la première partie de cette étude, est résumée par un personnage de roman dans une « profession de foi » célèbre : il s'agit de Tarrou dans *La peste* de Camus. Il est dès lors tout naturel que ce texte soit cité dans *Hiroshima nôto*⁸⁸⁶, œuvre qui constitue elle-même la profession de foi d'Ôé actant sa volonté de se placer au côté des victimes de la violence humaine dans son expression la plus paroxystique. Lisons Tarrou qui semble résumer ici la position éthique d'Ôé, alors qu'il exprime sa honte d'avoir été complice, à travers son père avocat, de l'exécution de

⁸⁸⁴ ÔE K., [Œuvres romanesques d'Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎小説』, 10 volumes, Shinchôsha, 1996-1997.

⁸⁸⁵ ÔE K., [L'homme, attention fragile] 『壊れものとしての人間』, *op. cit.*, p. 97.

⁸⁸⁶ ÔE K., *Notes de Hiroshima* 『ヒロシマ・ノート』 (1965), *op. cit.*

criminels, ou en d'autres termes, d'avoir participé, pour ne pas l'avoir empêchée, à la mort de toute l'humanité.

J'ai appris que j'avais indirectement souscrit à la mort de milliers d'hommes, que j'avais même provoqué cette mort en trouvant bons les actions et les principes qui l'avaient fatalement entraînée. (...) Cela fait longtemps que j'ai honte, honte à en mourir d'avoir été, fût-ce de loin, fût-ce dans la bonne volonté, un meurtrier à mon tour. (...)

Oui, j'ai continué d'avoir honte, j'ai appris cela, que nous étions tous dans la peste, et j'ai perdu la paix. (...) Je dis seulement qu'il y a sur cette terre des fléaux et des victimes et qu'il faut, autant qu'il est possible, refuser d'être avec le fléau. (...) J'ai décidé de me mettre du côté des victimes, en toute occasion, pour limiter les dégâts. (...)

- En somme, dit Tarrou avec simplicité, ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment on devient un saint.

- Mais vous ne croyez pas en Dieu.

- Justement. Peut-on être un saint sans Dieu, c'est le seul problème que je connaisse aujourd'hui.⁸⁸⁷

La découverte, ou la redécouverte dans les nouvelles circonstances que nous avons énoncées de ce texte fut sans doute un choc fondateur pour Ôé, qui bien des années plus tard exprime devant Philippe Forest le regret de n'avoir pas su lire Camus assez tôt, lui dont la pensée exprime si parfaitement ce passage d'Ôé, à cette période cruciale, d'un espace de discours à un autre.

Quand j'étais en deuxième année de licence de français, j'ai dû choisir entre Sartre et Camus...(...)

J'ai choisi Sartre alors pour lui consacrer mon mémoire de fin d'études. C'était peut-être une erreur, et peut-être même l'une des plus graves erreurs que j'ai commises dans ma vie. Je sentais Camus proche de moi et Sartre m'attirait parce qu'il était différent. Je pensais que sa lecture pouvait me transformer, m'ouvrir des horizons inconnus. J'ai donc choisi Sartre et pour

⁸⁸⁷ CAMUS A., *La Peste*, op. cit., p. 228-230.

ne pas être obligé de reconnaître mon erreur, pendant longtemps, j'ai refusé de relire Camus. Au fond, j'aime énormément Camus, son écriture, sa pensée, sa sensibilité.⁸⁸⁸

Le premier espace était celui de Sartre, de l'affirmation de soi dans l'acte libre, poussé à la caricature par les héros les plus aliénés des premières œuvres. Le second est celui de l'univers camusien de la révolte (et) de la raison : celle qui combat l'injustice de la violence et refuse de cautionner toute initiative qui l'intégrerait fût-ce à des fins nobles, dans la mesure où celles-ci doivent être, selon la formule fameuse de l'*Homme révolté*⁸⁸⁹, justifiées par les moyens.

On a pu relever la contradiction du personnage de Tarrou, homme « sans Dieu » mais prisonnier d'une conception du péché originel empruntée à la sphère du discours chrétien. Cette conception du péché, du Mal dans l'homme qu'il faut s'efforcer de « soigner », ou de réprimer en soi (par une « concentration » et une « tension » de chaque instant, dirait le personnage de Camus⁸⁹⁰), Ôé la partage dès lors qu'il choisit de poser les victimes en *ultima ratio* de son horizon éthique. S'il y a des victimes, c'est qu'il doit y avoir des bourreaux, fussent-ils « involontaires ». Ainsi prenait-il conscience, à la naissance de son fils vagissant dans son ambulance, de sa complicité en tant qu'homme à la souffrance qu'il endurait. Sa culpabilité, en l'occurrence, conformément à ce qu'on a pu lire dans *Kojintekina taiken*⁸⁹¹, résidait dans sa propre responsabilité de père, dans le fait d'avoir mis au monde cet enfant monstrueux dont la vie s'annonçait un enfer gouverné par la souffrance, la violence, le mépris et la condamnation à mort, à plus ou moins brève échéance. Edgar Morin a montré que si le péché originel du christianisme est indissoluble du rapport sexuel, c'est pour l'unique raison que celui-ci ne prodigue pas tant la vie que la mortalité, son ennemi intime et absolu⁸⁹². Il

⁸⁸⁸ FOREST P., *Ôé Kenzaburô - Légendes d'un romancier japonais*, op. cit., p. 232.

⁸⁸⁹ CAMUS Albert, *L'homme révolté*, op. cit., p. 361.

⁸⁹⁰ CAMUS A., *La peste*, op. cit., p. 228.

⁸⁹¹ ÔE K., *Une affaire personnelle* 『個人的な体験』 (1964), [OKZ1:6], op. cit.

⁸⁹² MORIN E., *L'homme et la mort*, op. cit., p. 253.

n'est pas question chez Ôé de désir d'immortalité au sens chrétien, même si on connaît la peur panique de la mort qui l'a poursuivi depuis les expériences traumatiques de son enfance. Le problème, depuis la naissance de son fils et la prise de conscience de la tragédie des *hibakusha*, réside plutôt dans la découverte du *produit* de la violence indissociable du rapport de force qui fonde la vision du monde de l'auteur.

On l'a vu, l'enfant Ôé rêvait de mourir à la guerre pour vivre éternellement dans le giron de l'empereur. Plus tard, les temps ayant changé, il rêverait à d'autres guerres menées pour de plus justes causes, et à la vie éternelle dans les témoignages des survivants, tels les contes et légendes du rebelle héroïque de la vallée, ou les romans épiques des auteurs résistants.

Ainsi, la vie accomplie, la véritable humanité ne s'acquerrait que dans la lutte à mort, dans la démonstration faite devant la communauté déifiée de la détermination à mourir pour elle, puis, la paix revenue, contre elle ou pour une cause jugée plus pure et infalsifiable. Au fil des essais, on a vu Ôé faire l'éloge d'hommes tuant pour prouver leur authenticité, pour protester contre l'oppression du pouvoir ou de la discrimination, de femmes se suicidant pour refuser un ordre fondé sur la complicité silencieuse de la barbarie de l'atome.

Le problème qui se pose semble dès lors insoluble : Ôé veut témoigner aux côtés des faibles contre la violence qu'on leur inflige, mais la violence est le seul mode d'affirmation auquel il ait cru, fondant constamment son identité sur un positionnement clair à l'un des deux bords d'un rapport de force binaire, bien fidèle en cela, affirmait Hasumi Shigehiko, à l'ère d'équilibre bipolaire qui l'a construit⁸⁹³. Ses romans lui ont jusqu'alors permis de sublimer cette obsession et ce désir de violence en faisant tuer à sa place (ou le désirer) par des jeunes dont il dissimule la sympathie qu'ils lui inspirent sous l'ironie et l'exagération d'un discours

⁸⁹³ HASUMI Shigehiko 蓮實重彦, SHIMADA Masahiko 島田雅彦, « A la recherche d'Ôé Kenzaburô » 「大江健三郎を求めて」, débat, in *Kokubungaku* 『國文学』, février 1997, p. 12.

existentialiste volontairement réduit à sa plus simple expression. Ainsi pouvait-il concilier l'image publique du démocrate pacifiste avec ses obsessions morbides de confrontation.

L'œuvre romanesque d'Ôé après 1963 n'a pas engendré de romans à thèse aussi purs dans leur exposition de la pensée des victimes que *La peste* (l'ouvrage d'Ôé qui s'en rapproche le plus est celui qui le cite, *Hiroshima Nôto*), et n'a pas non plus débouché sur une littérature édifiante et moralisatrice comme on aurait pu le craindre. Elle s'est au contraire éloignée des allégories frontales de la première période alors même que la position idéologique de l'auteur atteignait sa forme définitive de radicalité ou du moins d'univocité dans la défense unilatérale des victimes. Nous posons que la spécificité et l'un des intérêts majeurs des œuvres d'Ôé après 1963 résident dans leur aptitude à présenter de front et de manière fusionnelle cette exigence morale qu'il a faite sienne, et cette fascination pour la mort comme expérience-limite fondant l'affirmation de soi, qu'il n'a jamais abandonnée et qui n'a jamais faibli.

Comment ces romans parviennent-ils à concilier condamnation et fascination de la violence ? C'est ce que nous nous proposons d'étudier à présent au travers, en premier lieu, de la mise en scène de la mort volontaire des héros qui constitue un apex indépassable du parcours narratif chez Ôé. Nous allons voir que s'ils continuent de courir à une fin tragique, qu'ils appellent le plus souvent, il ne s'agit plus pour eux de défier ou de nier une communauté dont ils se considèrent méprisés ou aliénés, mais avant tout d'expier un péché présenté comme crime violent – sexuel souvent – auquel les personnages des romans de la première période accordaient justement la valeur privilégiée d'un rituel fondateur. En ce sens, on peut dire que les personnages suicidaires des romans d'Ôé après 1963 expient la violence de leurs prédécesseurs des années précédentes, et cherchent en même temps à donner à leur mort un caractère positif, à la rendre compatible avec les nouvelles valeurs morales de l'auteur. En

cela, la notion de culpabilité se révèle pour l'auteur un véritable don du ciel : elle lui permet de laisser libre cours à ses obsessions d'auto-affirmation par la mort, tout en lui attribuant un caractère moral absolu.

Ainsi, si cette rédemption dans la mort semble un négatif symétrique de l'auto-affirmation qu'elle pouvait constituer pour les héros précédents, et n'est pas en ce sens dépourvue d'égoïsme, elle n'en reste pas moins distincte : tournée vers la communauté prise à témoin dont elle permet parfois de déjouer les mécanismes d'agression, elle fait de son auteur un bouc émissaire efficace, ou un guide lorsqu'elle permet aux survivants d'engager une réflexion sur leurs propres désirs morbides ou leurs complexes et de les dépasser. Enfin, lorsque le sacrifié volontaire est innocent du péché originel de la violence, comme c'est le cas pour l'enfant idiot, sa mort fait de lui un martyr prenant valeur de symbole, aux yeux de la communauté rassemblée, de ce qui fonde sa culpabilité, et pointant du doigt les bénéficiaires et les formes les plus radicales de la violence (le pouvoir, l'atome, etc.). L'évolution de l'œuvre romanesque d'Ôé à partir de 1964 peut ainsi être retracée à travers ce lent cheminement des bourreaux (qu'ils le soient ou se contentent de rêver d'en être) aux martyrs : les apprentis bourreaux passent ainsi au second plan, deviennent les avatars de ce désir de violence brut qu'Ôé s'efforce de réprimer et que tout dans la fiction vient à présent condamner. Les anciens bourreaux repentants s'efforcent de se changer en saints adorateurs d'une violence qu'ils retournent désormais contre eux, alors que les innocents se sacrifient pour montrer aux hommes la voie vers un salut problématique qui en appelle à la nécessaire accommodation au réel sur laquelle se fermait *Kojintekina taiken*, pour la première fois dans l'œuvre d'Ôé. Toutes ces morts se déroulent cependant sur le fond commun des nouvelles formes d'engagement de l'auteur : pour la périphérie, les minorités, les faibles et ceux qui cherchent le salut dans un monde absurde, contre le pouvoir, les prédateurs, l'atome. Ces valeurs fournissent aux « repentants » le cadre nécessaire pour faire de leur mort un geste

dépassant le simple suicide, et leur fournit des témoins survivants pour en conter le souvenir. C'est ainsi que nous étudierons ces œuvres : d'abord les épigones de la violence à travers le phénomène de la mort volontaire (violente), des derniers représentants de la première « génération » nihiliste aux repentants et aux martyrs innocents, puis le cadre idéologique dans lequel ils inscrivent (faudrait-il écrire « mettent en scène ») leur geste, et enfin, la façon dont le récit s'organise pour témoigner de leur Passion.

2/ Généalogie sacrificielle.

La notion de sacrifice est présente dès les premières œuvres littéraires d'Ôé. Ainsi, dans *Ningen no hitsuji*, l'enseignant progressiste qui regarde sans intervenir le jeune héros se faire humilier dans un bus par des soldats américains éméchés le conjure de porter plainte et, face au peu d'empressement de la police à impliquer des G.I's, d'avertir les médias. « sois l'agneau du sacrifice », lui demande-t-il maladroitement⁸⁹⁴. Mais il ne s'agit ici que de l'expression d'une ironie mordante : ce qui est demandé en fait au jeune homme, c'est de racheter par le sacrifice de son estime de soi (le supplice était bénin, mais fort humiliant) la lâcheté de l'enseignant qui n'est pas intervenu. On a vu que la notion de rachat se retrouvait, sous une forme quelque peu altérée, dans les œuvres mettant en scène les désaxés ayant prémédité et accompli des actes criminels envisagés comme autant de rituels d'auto-affirmation. Mais si Takao dans *Sakebigoe* ou J dans *Seiteki ningen* finissent par désirer la punition que la société leur inflige, c'est simplement parce qu'ils ont fait en dernier recours le constat d'échec de leur incapacité à être les monstres ou les marginaux parfaits qu'ils s'imaginaient. Quant au suicide de l'adolescent de *Seventeen*, nous avons vu que loin d'une

⁸⁹⁴ ÔE K., *Tribu bëlante* 「人間の羊」 (1958), [OKZ1:1], *op. cit.*, p. 153.

expiation, il n'était que la conclusion inévitable de la fuite en avant du héros dans la logique incrémentale de la pensée extrême.

La notion de sacrifice de soi, ou au moins de suicide pour l'expiation d'une faute, semble présente dans sa forme la plus archétypale dès le premier récit qu'Ôé consacre en 1964 à la question de la naissance du fils handicapé, *Sora no kaibutsu Agu.î*⁸⁹⁵.

Le narrateur de la nouvelle est un étudiant payé pour tenir compagnie à D, compositeur fantasque et dépressif vivant avec l'hallucination d'un bébé géant flottant dans les airs depuis qu'il a laissé un docteur tuer son nourrisson né avec une tumeur à la tête, avant d'apprendre que cette tumeur n'était qu'un bloc de chair sans incidence vitale. Au cours d'une promenade à la veille de Noël, D, accompagné du narrateur et de l'ectoplasme géant, se jette soudain sur la chaussée en hurlant « comme pour se porter au secours de quelqu'un »⁸⁹⁶, est percuté par un camion et meurt peu après à l'hôpital. Si la date et la « grandiose lumière de peinture religieuse espagnole »⁸⁹⁷ donnent à la scène une connotation christique, le récit reste cependant ambigu, le narrateur s'avérant incapable de déterminer si le geste du compositeur est l'aboutissement d'un processus prémédité, et si D est allé jusqu'à endormir sa vigilance en inventant la créature, ou s'il s'agit d'une impulsion soudaine résultant de l'illusion compensatoire présidant à la douce torpeur dans laquelle ce dernier s'est réfugié pour sublimer sa culpabilité.

Ce n'est que dix ans plus tard que le narrateur, éborgné par une pierre lancée par une bande d'enfants transformés par un accès de peur irraisonnée en « abominables agresseurs »⁸⁹⁸, parvient à une certaine forme de compréhension de la perte et de la souffrance de D. Sentant

⁸⁹⁵ ÔE K., *Agwîî, le monstre des nuages* 『空の怪物アグイー』 (1964), [OKZ1:6]. Nous employons la traduction de Marc Mécréant in *Dites-nous comment survivre à notre folie*, Gallimard, 1982.

⁸⁹⁶ [OKZ1:6], p. 152.

⁸⁹⁷ *Ibid.*

⁸⁹⁸ *Ibid.*, p. 154.

alors se détacher de lui un ectoplasme de la taille d'un kangourou, il fait ses adieux à Agwî. L'expérience de la douleur et de la perte permet au narrateur de s'éveiller à une nouvelle forme de partage du sensible, et la réminiscence énigmatique qui clôt la nouvelle laisse entendre qu'Ôé fait ici référence à une expérience de la douleur bien plus large.

(...)この十年間《時間》がぼくの空の高みを浮遊するアイヴォリー・ホワイトのものでいっぱいにしたことをも知った。それらは単に無邪気な輝きをはなつものだけではないだろう。ぼくが子供らに傷つけられてまさに無償の犠牲をはらったとき、一瞬だけにしても、ぼくにはぼくの空の高みから降りてきた存在を感じとる力があたえられたのだった。

(...) pendant les dix ans écoulés, le « temps » pour moi avait été peuplé de créatures ivoirines flottant dans les hauteurs de mon ciel. Oh ! Sans doute n'irradiaient-elles pas toutes du seul éclat de l'innocence ! Mais quand, blessé par les gamins, j'eus gracieusement consenti un authentique sacrifice, pendant un instant bref certes, mais pendant un instant, je fus doté du pouvoir d'embrasser du regard un être descendu des hauteurs de mon firmament.⁸⁹⁹

Matsubara Shin.ichi voit dans le fantôme nuageux d'Agwî le spectre discret de la bombe et de ses victimes⁹⁰⁰, ces « créatures ivoirines » qui hantent Ôé depuis 1963. Cette lecture se conçoit d'autant mieux si l'on pose en parallèle à cette scène décrivant la violence gratuite d'un œil arraché le texte curieusement similaire proposé par Ôé en 1969 pour illustrer sa réflexion sur la violence⁹⁰¹, alors que les luttes étudiantes basculent dans une escalade que rien ne semble pouvoir enrayer. Ce texte, qui montrait un homme touché à l'œil au cours d'une manifestation, ne sachant plus dans quel camp il se trouvait mais tout entier tendu vers la vérité nue de sa douleur, était ponctué du commentaire optimiste d'Ôé : l'expérience de la douleur ne pourrait-elle pas constituer un déclic fondant une imagination nouvelle ? Il semble en tout cas que cette expérience ait profité au narrateur d'Agwî, comme l'expérience de la

⁸⁹⁹ *Ibid.*, p. 155. (Tr. modif.)

⁹⁰⁰ MATSUBARA S., [Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎論』, *op. cit.*, p. 207.

⁹⁰¹ Voir première partie, p. 121.

douleur de l'enfant et de sa responsabilité vécue par Ôé l'ouvre à celle de ses semblables, de Hiroshima ou d'ailleurs.

L'expérience fondatrice de communion dans la douleur décrite dans *Sora no kaibutsu agu.i* ouvre la voie vers une réconciliation possible avec les jeunes avides de violence de la première période de l'œuvre d'Ôé. *Man.en gannen no futtobôru*, publié en 1967⁹⁰², montre en effet comment un homme peut mettre son obsession de l'auto-affirmation dans la violence au service de sa rédemption, en la retournant contre lui-même. Ainsi, si la remarque suivante d'Ôé ne s'applique pas à son personnage, elle semble avoir été écrite pour lui :

Pour ce jeune homme, l'expérience qui l'a vu passer de la conscience d'être corps infligeant la violence à celle de corps la subissant fut comme une fenêtre s'ouvrant, comme une lucarne inédite, sur la perspective de toutes choses (...).⁹⁰³

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre Suga Hidemi, qui a pu lire dans *Man.en gannen no futtobôru* une œuvre prémonitoire des dérives violentes puis terroristes des mouvements étudiants, et c'est dans ce sens que nous allons à présent nous attacher au parcours mortel de Takashi, le frère cadet du narrateur, Mitsusaburô.

⁹⁰² ÔE K., *Le jeu du siècle* 『万延元年のフットボール』 (1967), [OKZ2:1], *op. cit.* Nous employons la traduction de René de Ceccatty et Nakamura Ryôji, Gallimard, 1985.

⁹⁰³ ÔE K., [L'homme, attention fragile] 『壊れものとしての人間』, *op. cit.*, p. 97. Cf. première partie, p. 123.

CHAPITRE II/ Exploser : *Man.en gannen no futtobôru*.

1 Takashi, une histoire de violence.

Le narrateur de *Man.en gannen no futtobôru* est un enseignant démissionnaire désormais traducteur d'une trentaine d'années, Nedokoro Mitsusaburô⁹⁰⁴. A l'instar de Bird, le héros de *Kojintekina taiken*, il est le père d'un enfant handicapé né avec une tumeur. Incapables de surmonter cet événement, sa femme et lui ont confié l'enfant à une clinique, et sombrent dans la dépression et l'alcoolisme. Le début du récit voit Mitsusaburô allongé dans la fosse septique creusée devant sa maison, abasourdi par la mort d'un ami, retrouvé pendu, complètement nu, le visage teint en noir et un concombre fiché dans l'anus. Alors qu'il se laisse aller à la mélancolie tout en berçant un sentiment diffus d'« attente », Mitsusaburô réalise que sa main, indépendamment de sa volonté, creusait seule comme pour l'enterrer vivant. Cette « attente »⁹⁰⁵ exprimait-elle un tel désir de mort, lié à celle de son ami ou sa propre culpabilité, ou s'attachait-elle au retour prochain de son frère cadet Takashi, parti aux États-Unis ? L'épouse du héros, qui vient au petit matin le tirer de sa torpeur, penche pour la première hypothèse, alors qu'elle lui confie sa crainte de le voir un jour se suicider, « tout nu, après s'être peint le visage en noir »⁹⁰⁶.

Ce qui effraie Mitsusaburô, c'est bien la mort de cet ami dont il était si proche. Cet homme souffrait de dépression chronique depuis qu'il avait été frappé à la tête par des policiers en voulant protéger sa jeune épouse lors d'une manifestation contre l'Anpo. Il était traité dans un

⁹⁰⁴ Avec *Man.en gannen no futtobôru*, Ôé inaugure la tradition des noms et prénoms de personnages vigoureusement irréalistes, à haute portée allégorique. Les caractères composant le patronyme Nedokoro 根所 signifient « le lieu des racines ». Mitsusaburô 蜜三郎 renvoie au prénom de l'auteur, mais désigne également le troisième mâle d'une fratrie ; par ailleurs, le caractère *Mitsu* 蜜 signifie « miel ». Quant à Takashi 鷹四, le prénom désigne le « quatrième » (fils, en l'occurrence), et le caractère Taka 鷹 signifie « faucon ». Les deux frères usent entre eux des diminutifs « Taka » et « Mitsu », et nous en feront de même ici.

⁹⁰⁵ [OKZ2:1], p. 7.

⁹⁰⁶ *Ibidem*, p. 15.

établissement de soins qu'il avait dû quitter après avoir frappé l'infirmier, à la cruauté connue de tous les pensionnaires, qui lui administrait ses calmants. Plus loin, on apprend ses penchants masochistes, et Mitsusaburô interprète le geste de sa mère qui refuse de laisser laver le cadavre, comme un geste de reconnaissance du message laissé par son fils, mort ainsi en exprimant la vérité de ce qu'il fut⁹⁰⁷. « Dire la vérité », c'est là l'un des grands thèmes du roman : cet ami avait rencontré peu avant sa mort le frère de Mitsu durant son séjour aux États-Unis, qui en manière de plaisanterie, après avoir annoncé d'un ton mystérieux qu'il allait lui « dire la vérité »⁹⁰⁸, lui avait finalement avoué une maladie vénérienne contractée auprès d'une prostituée. Mais Mitsusaburô, au sujet de son frère comme de son ami, imagine que la vérité lui est cachée, et c'est cette vérité qui l'effraie.

秋の夜明けに穴ぼこの底で膝に犬をのせり座りこんでいる僕にとって、友人の頭のうちに日々増大してついには奇怪な扮装での死を生みだしたあるものがいったいどういうものであったかわからないと同じく、すくなくとも友人がその存在感にだけは接することのできた、弟の頭のなかのあるものについてもまた、それがいったいどういうものであるかはわからない。

Assis au fond de mon trou, avec un chien sur les genoux, en cette aube d'automne, je n'ai aucun moyen de savoir ce qu'était ce *quelque chose* qui s'était développé de jour en jour dans la tête de mon ami jusqu'à causer sa mort dans cet accoutrement grotesque, ni ce *quelque chose* niché dans la tête de mon frère et dont mon ami avait du moins saisi l'existence.⁹⁰⁹

Ce *quelque chose* que son ami a touché du doigt, qu'il partageait avec son frère Takashi et que Mitsusaburô a si peur de trouver en lui, a incontestablement partie liée avec la violence. Cette violence subie par l'ami mort qui a fait basculer sa vie, le précipitant dans les rapports sadomasochistes pour tenter de l'appriivoiser jusqu'à ne plus pouvoir la supporter, et mourir peu après en avoir fait lui-même usage en désignant, en quelque sorte, la coupable,

⁹⁰⁷ *Ibid.*, p. 10.

⁹⁰⁸ *Ibid.*, p. 24.

⁹⁰⁹ *Ibid.* (Tr. modif.)

Mitsusaburô la connaît bien. Non seulement par le biais de son fils dont il s'est détourné, mais parce qu'il en fût lui aussi une victime : comme le héros de *Sora no kaibutsu agu.î*, Mitsusaburô a perdu la vue de son œil droit, frappé par une pierre lancée par des enfants paniqués. « Quand comprendrai-je ce qui se cache sous les circonstances de ce qui est arrivé à mon œil ? »⁹¹⁰, se demande-t-il au fond de son trou où il rêve à son ami mort. Il est clair que dans son esprit, cet événement est lié à la « vérité » sous le suicide de ce dernier, tout comme l'étonnant présent laissé par son frère à celui-ci lorsqu'il l'avait rencontré en Amérique laisse entendre que le « dire vrai » de Takashi serait bien éloigné du simple inconfort d'une maladie vénérienne. Il lui avait glissé, au moment du départ, une brochure.

それは公民権運動の記録だ。最初の見開きページに、焼けただれてふくらんだために細部があいまいになって稚拙な木彫り人形のように見える黒人と、それをかこんでいるそまつな服装の白人たちの写真がのっていた。それは滑稽で悲惨でいやらしく、まことに赤裸々に暴力そのものを提示して、ひとつの恐ろしい幻のように見るものの心をとらえる。その幻のもとでは、自分がつねづねどっしりした恐怖の圧力に卑しく屈伏していることをあらためて思い出さざるをえない。友人の感情の世界で、幻はすぐさま、二つの水滴がひきあうようになめらかに、かれ自身の頭のなかの正体不明な煩悶にむすびついた。(…)鷹四もまた、友人の核心にふれたのである。

C'était un reportage sur le mouvement des droits civiques. En page de garde se trouvait la photo d'un Noir brûlé vif, le corps calciné, gonflé, les membres déformés lui donnant l'air d'un pantin de bois, entouré de Blancs habillés pauvrement. Elle exposait la violence telle quelle, ridicule, triste, odieuse, soulevant le cœur de celui qui la regardait comme une vision d'horreur. Un tel spectacle rappelait qu'on ne fait qu'obéir lâchement à la loi du silence qu'impose une peur écrasante. Dans le monde intérieur de mon ami, cette vision s'associa immédiatement à l'angoisse insaisissable qui habitait son esprit, comme deux gouttes d'eau tendent à s'absorber l'une l'autre. (...) Takashi avait, à sa manière, touché au noyau de mon ami.⁹¹¹

⁹¹⁰ *Ibid.*, p. 8.

⁹¹¹ *Ibid.*, p. 23. (Tr. modif.)

La « loi du silence », n'est-ce pas la complicité de l'homme à l'économie de la violence qui préside, toujours et partout, à sa destinée⁹¹² ? Ô Shinshin⁹¹³ a pu écrire que Mitsu parlait, dans le roman, pour l'Ôé d'après 1963, Taka s'inscrivant dans la lignée des héros de la période précédente. Mitsu, ainsi, relativise l'argument de son épouse qui suppose que le masochisme est à l'origine du suicide de son ami.

La perversion sexuelle, lui répond-il, « n'est qu'une des distorsions que produit la part vraiment monstrueuse qui se love au fond de chacun : la force motrice de cette folie énorme, irrésistible, se cache dans l'âme. (...) Ce germe incurable de folie, je l'ai moi aussi... »⁹¹⁴.

C'est ce « germe de folie », qui n'est autre que la peur panique de l'irréductibilité de la violence, qui rend Mitsu « jaloux »⁹¹⁵ du geste de son ami, mort avant lui et définitivement libéré. Quand Takashi, présenté comme un agité qui semble en toute occasion vouloir prendre à bras-le-corps cette violence qui terrorise son frère, rentre des États-Unis et lui propose de retourner dans la vallée de leur enfance, le roman engage à travers la relation des deux frères, comme l'écrit Michiko Wilson⁹¹⁶, un « débat sous forme de thèses et d'antithèses » opposées. Mais ce débat ne porte pas tant sur le secret passé du village qui obsède les deux personnages, que sur la manipulation de la violence. Mitsu, on l'a dit, l'abhorre et la craint : il est en cela le digne représentant du personnage public d'Ôé et le successeur de Bird. Pour assurer l'univocité de son type, Ôé est allé jusqu'à supprimer un passage présent dans la version prépubliée en feuilleton du roman, qui le voyait achever son chat agonisant heurté par une

⁹¹² Sur la pulsion d'agression, que la société et le surmoi s'efforcent de réprimer, cf. FREUD S., *Malaise dans la civilisation* (1929), PUF, collection Bibliothèque de psychanalyse, 1971, p. 60 et suivantes. René Girard, pour qui cette violence est issue des rivalités mimétiques, récuse cependant le terme de pulsion. Nous présenterons et mettrons sa théorie à profit un peu plus loin.

⁹¹³ Ô Shinshin 王新新, [Du donneur de leçons à la critique culturelle~] 『啓蒙家から文化批評へ〜』, *op. cit.*, p. 188.

⁹¹⁴ [OKZ2:1], p. 16.

⁹¹⁵ *Ibidem*, p. 10.

⁹¹⁶ WILSON M., *The marginal world of Ôé Kenzaburô*, *op. cit.*, p. 50.

voiture⁹¹⁷. Taka, quant à lui, semble avide de manipuler cette violence, clef d'accès à son « dire vrai » dont l'ami suicidé de Mitsu avait déjà soupçonné la gravité.

Taka projette de vendre l'annexe et le terrain accotés à la maison familiale sise dans l'habituelle Vallée perdue de l'enfance au cœur du Shikoku à un entrepreneur local croisé par hasard aux États-Unis, surnommé sarcastiquement par les villageois du cru « l'empereur du supermarché », qui désormais « contrôle la vallée »⁹¹⁸ et souhaite démonter le bâtiment pour le transplanter à Tôkyô et en faire un restaurant traditionnel. Il propose alors à Mitsu de se rendre sur place pour liquider les dernières affaires familiales. Mitsu accepte la proposition, désireux de retrouver une hypothétique identité perdue, ou au moins de donner un nouvel élan à sa vie égarée sur une voie de garage. Mais comme l'a remarqué Kasai Kiyoshi⁹¹⁹, Mitsu, dont la névrose se manifeste par une fuite non pas vers des ailleurs fantasmatiques mais une plongée régressive dans sa propre intériorité et son angoisse, à l'image de son œil aveugle qui lui semble « s'ouv[rir] sur les ténèbres intérieures au cerveau »⁹²⁰, ne fait qu'échanger, en passant de la fosse septique au village reclus entouré de forêts, une intériorité par une autre. Figé dans sa négativité, jaloux de son frère cadet vigoureux et déterminé dont sa mère avait déjà affirmé la supériorité dès leur enfance, et fidèle à son statut d'intellectuel passif, Mitsu ne semble éprouver d'intérêt que pour le commentaire et la critique des actes de Taka. L'image de ce dernier que Mitsu livre au lecteur est donc, tout naturellement, celle d'un homme entièrement caractérisé par ce qu'il abhorre par-dessus tout : la tendance à la violence et à la manifestation des instincts primitifs.

⁹¹⁷ SATÔ H., [*Man.en gannen no futtobôru* – La violence en mouvement] 「『万延元年のフットボール』一転移する暴力」, in *Kokubungaku* 『國文学』, février 1997, *op. cit.*, p. 65.

⁹¹⁸ [OKZ2:1], p. 44.

⁹¹⁹ KASAI K., [La sphère et la déchirure] 『球体と亀裂』, *op. cit.*, p. 43.

⁹²⁰ [OKZ2:1], p. 8.

Les deux frères sont orphelins, et si Mitsu, en sa qualité d'aîné – deux autres frères plus âgés sont morts dans des circonstances que nous détaillerons plus loin –, a pu grandir dans la maison familiale aux bons soins d'une obligée de la famille, puis partir étudier à Tôkyô en usant des dernières réserves financières parentales, Takashi a été élevé ailleurs par son oncle, en compagnie de sa jeune sœur attardée. La distance entre les deux, ainsi que la jalousie évoquée plus haut, rend Mitsu très circonspect alors qu'il écoute un jeune ami de Taka vanter son courage intrépide pendant qu'ils attendent à l'aéroport l'arrivée du vol de ce dernier.

« Taka redoute par-dessus tout la souffrance physique », il est le genre d'homme « constamment paralysé par la peur »⁹²¹, explique Mitsu, qui prend un plaisir vicieux à détailler à l'admirateur de son frère comment, enfant, celui-ci s'est évanoui à la vue d'une infime gouttelette de son propre sang. Mais l'autre, inflexible, ne démord pas de l'image idéalisée d'un risque-tout sublime. Certes, Mitsu se souvient que son frère a toujours été fasciné par les histoires mettant en scène leur arrière grand-père et son frère cadet, figures centrales d'une révolte ayant secoué la région en 1860, mais l'a toujours perçu comme un velléitaire espérant sans y parvenir « appartenir à cette race d'hommes brutaux pour qui la violence aurait valeur de norme »⁹²². Or, les événements qui surviendront dans la vallée, qui verront Taka tenter, avec un certain succès, de déclencher une émeute singeant la fameuse insurrection du siècle précédent, vont forcer Mitsu à reconsidérer cette image de son frère, certes de manière exclusivement négative jusqu'à la révélation qui clôt le roman, car si Taka passe de la fascination à l'action, il s'agit toujours de violence. A plusieurs reprises, Mitsu s'interroge sur les raisons profondes de ce changement, s'interrogeant sur cette « vérité » que son frère avait semblé si proche de confier à son ami suicidé. Celle-ci, lui expliquera plus tard Taka, est « une vérité absolue qui, une fois dite, ne laisserait à celui qui l'a prononcée d'autre issue que d'être tué, de se tuer, de sombrer dans la folie ou de devenir un monstre inhumain ».

⁹²¹ *Ibidem*, p. 29.

⁹²² *Ibid.*, p. 30.

Le jeune frère, qui doute de la capacité du langage à exprimer la vérité, poursuit : « si un homme survit à l'énoncé de sa vérité, sans être tué, sans se tuer, sans devenir un être abominable, hors de toute norme, c'est que sa vérité est sans rapport avec celle à laquelle je pense et qui ressemble à une bombe sur le point d'exploser. »⁹²³

Cette bombe perpétuellement au bord de l'explosion, c'est celle du péché originel qui conduit Taka à ériger sa culpabilité en valeur absolue, et le précipite sur la voie périlleuse de l'auto-punition, un parcours « pendulaire »⁹²⁴ qui le voit enchaîner violence, pénitence puis violence plus décisive, dans une escalade constante vers le moment absolu où se rejoindront son désir de violence à l'égard d'autrui et de lui-même : son suicide. Cette escalade psychotique dans la violence rapproche Taka du jeune extrémiste de *Seventeen*, la culpabilité venant remplacer la figure impériale dans le rôle de signifiant flottant objet du surinvestissement symbolique du héros. Il n'est d'ailleurs pas anodin que les deux éprouvent le besoin de laisser une trace du signe désormais rempli au nom duquel ils meurent : le « j'ai dit la vérité » de Taka répond ainsi au « sept vies pour servir la patrie, gloire à sa Majesté Impériale » de son tristement célèbre prédécesseur torturé par la honte d'un péché véniel (sexuel, encore) qui n'était que la manifestation compensatoire d'un complexe d'infériorité. Comme lui, Takashi était un enfant peureux, en proie à une peur panique de la mort depuis celle de son frère aîné S. en 1945, et qui, comme le rappelle Kasai Kiyoshi, se jette dans la violence aussi pour surmonter la peur qu'elle lui inspire, et se punir par celle-ci de son « crime »⁹²⁵.

De fait, la « vérité » de Takashi est ici à double, voire triple sens comme nous allons le voir plus loin, mais tous se rejoignent pour exprimer ce qui l'a conduit à la mort : la culpabilité érigée en principe de vie.

⁹²³ *Ibid.*, p. 154

⁹²⁴ WILSON M., *The marginal world of Ôe Kenzaburô*, *op. cit.*, p. 151.

⁹²⁵ KASAI K., [La sphère et la déchirure] 『球体と亀裂』, *op. cit.*, p. 70.

Ainsi, pour Shibata Shôji, le « dire vrai » de Takashi n'est qu'une prophétie auto-réalisatrice : Taka prend ce « tabou intérieur » comme sa personnalité, et la valeur du fait réel auquel il se rapporte ne réside pas tant dans l'horreur de l'acte lui-même que dans la douleur qu'il éprouve à le raconter⁹²⁶.

Tout le parcours de Takashi constituera de fait une mise en condition méticuleuse, voire une mise en scène, qui lui permettra d'exprimer, en paroles comme en actes, les deux venant mutuellement s'étayer pour faire émerger, dans une logique dialectique toute personnelle, sa vérité. Le fait lui-même est confessé, dans la grande tradition du roman d'investigation (ce qu'est aussi *Man.en gannen no futtobôru*), par Taka à Mitsu avant son suicide.⁹²⁷

Taka a vécu chez son oncle, avec sa sœur attardée, après la mort de leurs parents. Après une soirée trop arrosée, il couche avec sa sœur dont les jeunes du village enviaient la pureté virgine⁹²⁸, et malgré ses réticences initiales, poursuit avec elle une relation charnelle qu'il justifie en s'inventant une histoire de « nobles exilés », lui faisant miroiter une vie pseudo-maritale isolée du monde extérieur, fantaisie à laquelle il finit lui-même par croire puisqu'il affirme à Mitsu n'avoir « jamais été aussi heureux qu'à cette époque ». Taka prend soin de convaincre sa sœur que leur relation est tout à fait naturelle, tout en lui faisant jurer le silence en lui montrant l'image d'un bûcher, le sort qui l'attend si elle rompt le secret. Mais la fille tombe enceinte, et l'oncle la fait avorter puis stériliser, avalant l'histoire soufflée à la jeune fille par Taka d'un viol par un jeune villageois. Alors que de retour, la sœur réclame à Taka le réconfort de la chair auquel il lui a appris à prendre goût, celui-ci la repousse violemment,

⁹²⁶ SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 138.

⁹²⁷ [OKZ2:1], pp. 229-234.

⁹²⁸ Enfant idiote, innocente mais aussi hypersensible au son et qui paraît à Taka touchée par la grâce lorsqu'elle écoute de la musique, elle est un autre avatar de l'idiot saint inspiré à Ôé par son fils, que nous retrouverons sous les traits de Jin dans *Kôzui ha waga namida ni oyobi* [Les eaux ont atteint mon âme] 『洪水はわが魂に及び』 (1973), [OKZ2:4,5], *op. cit.*, roman dont nous traiterons plus loin.

écoeuré par la perspective de ses organes désormais souillés, une crainte du sexe féminin commune à bien des personnages d'Ôé. La sœur cependant réalise alors que l'inceste n'était pas aussi « pur » que ce que Taka en avait dit : « tu as menti, ce qu'on faisait n'était pas bien »⁹²⁹, lui dit-elle avant de se suicider en ingurgitant des pesticides.

Taka, d'abord ravi de se débarrasser d'une partenaire devenue gênante, réalise peu après l'horreur du geste. C'est son mensonge qui a tué sa sœur, et c'est donc la vérité qu'il rêvera ensuite de rétablir, rongé par la culpabilité et la conscience de son Mal.

Cette jeune fille simplette poussée au suicide par un (apprenti) artiste du Mal renvoie bien entendu au crime confessé par Stavroguine dans le dernier chapitre des *Démons*, mais également, plus prosaïquement, aux obsessions bien connues de jeunes romantiques familiaux. En effet, ces faits scabreux auraient sans conteste pu constituer l'un de ces acmé fantasmatiques auxquels rêvaient les héros des récits que nous avons traités dans la seconde partie de cette étude. Dans un retournement spectaculaire, ils ne viennent pas ici fermer le récit dans la réalisation stérile du fantasme, mais l'ouvrent en précipitant Taka sur la voie douloureuse de la culpabilité et du désir de punition. Mais la logique du renversement semble ici opérer un tour complet sur elle-même pour offrir en fait à Taka une motivation symétrique à celle des héros précédents. Comme eux, Taka est un romantique qui désire un fétiche dont la quête le conduit à sa propre destruction : il s'agit ici de sa propre culpabilité.

Dès lors, le parcours de Taka n'a rien à envier à celui du jeune adolescent de *Seventeen*. Il se plonge dans la violence en espérant parvenir à l'extase, extinction non pas dans la communion avec le « cosmos » impérial, mais dans une expiation absolue. D'une certaine manière, l'idéal est toujours de mourir au combat, mais au nom de la Culpabilité et non de l'Empereur.

⁹²⁹ [OKZ2:1], p. 234.

Car dans la mesure où cette expiation est le climax d'un désir d'auto-affirmation romantique similaire à celui qui habitait les héros de la période précédente, elle ne peut s'envisager que dans les mêmes conditions : dans la lutte héroïque pour l'affirmation de soi.

Takashi ne veut pas dominer les autres en les massacrant, mais en leur imposant une supériorité à l'envers, celle de celui qui a osé se dévoiler totalement, en confessant son crime aussi ignoble soit-il, tout en s'offrant dans le même mouvement à la communauté qui le juge dans une mort qui doit être fondatrice, pour qu'elle prenne acte de la vérité de son être.

Or, depuis son enfance, Takashi dispose du modèle d'un tel sacrifice héroïque pour la communauté, qui a vraisemblablement beaucoup contribué à façonner le romantique névrosé qu'il est devenu : la fameuse révolte pour laquelle il éprouvait dans son enfance une fascination fiévreuse, s'identifiant au frère cadet de l'arrière grand-père qui l'avait menée et à l'issue de laquelle, d'après sa compréhension des événements, il était mort pour concentrer sur lui le courroux des autorités, et en épargner ses semblables. Dans son esprit, cette révolte s'est ensuite fondue avec un autre événement auquel il a assisté directement : l'expédition punitive menée dans son village contre le ghetto coréen à l'été 1945, au cours de laquelle son frère aîné S., futur *kamikaze* fraîchement revenu du front, a trouvé la mort à son tour, se sacrifiant, selon Taka, pour mettre fin au cycle de la vengeance.

C'est le désir d'expiation auquel est en proie Taka, à travers la vision idéalisée d'un sacrifice héroïque au cours d'une révolte, qui permet à Ôé de lier les trois temporalités qui tissent le fil de son roman : 1960 et la lutte contre l'Anpo, 1945 et le soulèvement contre le ghetto coréen, et enfin, 1860 et l'insurrection contre le pouvoir du fief local.

Ce retour au passé est conditionné, pour Taka, par les expériences de violence fondatrice et d'auto-punition qu'il traverse, et qui se révèlent invariablement incomplètes. La lutte contre l'Anpo, le seul événement historique du Japon d'après-guerre pouvant être assimilé à la

grande insurrection populaire à laquelle il rêve, se révèle un échec. Takashi a beau s'y démener comme un diable, y combattre dans les deux camps, allant jusqu'à intégrer un gang pour cogner « ses alliés d'hier et de demain »⁹³⁰, l'opération est stérile. Il s'embarque alors pour les États-Unis et participe à une série de représentations d'une pièce intitulée *Notre propre honte*⁹³¹, destinée à présenter des excuses au peuple américain pour le désagrément causé par les manifestants, ayant abouti à l'annulation de la visite prévue du président Eisenhower. Déjà se révèle la volonté de Taka de mettre en scène sa culpabilité. Il « se dévoile », écrit Shibata Shôji, « comme l'acteur de théâtre qu'il est, et cette mise en scène de soi dans la confession fait sa personnalité », comme si le dire vrai auquel il aspire équivalait à exprimer cette idée à la fois simple et indicible, « je suis une tragédie »⁹³². Ainsi se confie-t-il, à l'approche du dénouement du récit, à l'épouse de Mitsui.

考えてみればおれはいつも暴力的な人間としての自分を正当化したいという欲求と、そのような自己を処罰したいという欲求に、引き裂かれて生きてきたんだよ。そのような自分が存在する以上、そのような自分のままで行き続けたいという希望を持つのは当然だろう？しかし、同時にその希望が強くなれば強くなるほど、逆に、そのようなおぞましい自分を抹消したいと願う欲求も強まって、おれはなおさら激しく引き裂かれた。安保の間、おれがわざわざ暴力の場に入りこむことを引き受けたのは、しかも学生運動家として、不当な暴力にやむなく反撃する弱者としての暴力との関わり方から、逆に暴力団に参加して、どんな意味でも不当な暴力をふるう立場に立ったりしたのは、このような自分をそのまま引き受けて生きたいと、暴力てきな人間としての自分をそのまま正当化したいと望んでいたからなんだよ...

A bien y réfléchir, j'ai toujours vécu en étant déchiré entre le désir de me justifier comme homme violent et celui de me punir pour ça. Mais si la violence est ma nature, c'est normal de vouloir vivre en y restant fidèle, n'est-ce pas ? Plus cet espoir s'affirmait, plus l'autre désir d'effacer ce moi horrible s'accroissait, et j'en sortais encore plus déchiré. Je me suis engagé activement dans la violence pendant l'Anpo, mais à partir de cette position de faiblesse, d'un étudiant militant qui contre-attaque malgré lui une violence injustifiée, j'ai renversé mon rôle

⁹³⁰ *Ibid.*, p. 34.

⁹³¹ *Ibid.*, p. 18.

⁹³² SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 138.

pour infliger une violence injustifiable du côté des gangs : parce que j'espérais m'assumer, et me justifier en tant que violent.⁹³³

Taka, ici, évite d'évoquer son péché originel, préférant justifier son désir de punition par son désir d'affirmation de soi par la violence, typique des héros précédents d'Ôé. Sa névrose est d'ailleurs du même ordre ; le « désir d'auto-punition » génère un manque s'il n'est pas constamment ravivé : « quand je suis resté trop longtemps plongé dans la torpeur de la vie ordinaire, j'ai besoin de me secouer pour m'assurer que je suis encore déchiré ! C'est comme pour un drogué : il faut que la stimulation soit de plus en plus aiguë »⁹³⁴. La pièce de théâtre n'est qu'un prétexte pour rejoindre les États-Unis, ce père castrateur lointain qui promet d'alléchantes perspectives de châtement. Taka n'y contracte qu'une maladie vénérienne bénigne, et bien qu'il « s'aventur[e] dans des cours d'immeubles », s'imagine « fusillé et le front éclatant sous les balles »⁹³⁵, ou comme ce Japonais malheureux tombé du douzième étage, rien n'y fait. Il finit par raconter à une prostituée son « secret le plus honteux »⁹³⁶, et la supplie de le punir : « fais-moi mal comme un géant noir qui violerait une petite Asiatique ! »⁹³⁷. Mais cette punition tarifée et cette confession mal exprimée et mal comprise par cette inconnue, ne sauraient évidemment constituer la vérité ontologique à laquelle Takashi aspire. C'est alors que la rencontre providentielle avec l'« empereur du supermarché » lui ouvre une nouvelle perspective : mettre en scène son châtement là où tout a commencé, sous le regard du dernier membre de la famille encore en vie. Ainsi conjure-t-il son frère, alors que les deux sont rentrés dans la vallée, après avoir évoqué avec lui ce concept de vérité absolue et indicible : « si l'occasion doit se présenter pour moi, j'aimerais que tu entendes ma vérité, Mits. Elle n'acquerra sa pleine force qu'une fois que je te l'aurai dite.

⁹³³ [OKZ2:1], p. 206.

⁹³⁴ *Ibidem*.

⁹³⁵ *Ibid.*, p. 207.

⁹³⁶ *Ibid.*

⁹³⁷ *Ibid.*, p. 209

(...) Si je t'ai fait venir dans la vallée, (...) c'est que quand je dirai la vérité, j'aimerais que tu en sois le témoin. J'espère que le moment viendra en ta présence. »⁹³⁸

Ce moment, Taka l'organise en calquant son projet sur la révolte de 1860 et les affrontements de 1945 conclus sur la mort de son frère aîné. De fait, il a très bien saisi ce qui caractérise ce genre d'évènement collectif : la libération explosive d'une violence indifférenciée, et sa canalisation vers une victime émissaire dont il espère incarner le nouvel avatar. Cette explosion programmée de violence grégaire horrifie Mitsu, auquel les évènements historiques de la vallée, s'ils ont pu l'intéresser par le passé, n'inspirent plus que du dégoût, bien qu'il n'ait cessé d'en débattre avec son frère pour condamner sa vision positive et proactive, rongé par sa jalousie malade à son égard et sa peur de la violence sous toutes ses formes, par laquelle il justifie son apathie. Il convient à présent de se pencher sur la manière dont son frère va mobiliser cet héritage historique pour entraîner la communauté villageoise dans « l'insurrection de l'imagination »⁹³⁹ qu'il projette.

La communauté délitée.

L'état de délitement de la communauté villageoise de la vallée est sans doute pour beaucoup dans la décision prise par Takashi d'y jouer sa tragédie personnelle sous l'apparence d'une comédie collective, mobilisant pour ce faire la communauté « à la manière d'un chœur antique »⁹⁴⁰.

Ôé revisite en effet la vallée des pastorales de son enfance pour dresser un constat désabusé de l'intrusion de la modernité et de l'économie de marché dans l'environnement rural de l'après-guerre, et le personnage de Mitsusaburô, qui espérait vaguement retrouver tel quel le

⁹³⁸ *Ibid.*, p. 156.

⁹³⁹ *Ibid.*, p. 192.

⁹⁴⁰ WATANABE H., [Ôe Kenzaburô] 『大江健三郎』, *op. cit.*, p. 105.

« paysage originel » de son enfance, est un médiateur idéal pour exprimer cette angoisse dont lui-même souffre en tant qu'exilé volontaire dans l'anomie urbaine, exil décrit, comme le soutient Suga Hidemi, sur le mode de l'ironie romantique à l'instar des œuvres urbaines de la première période⁹⁴¹. Mais Mitsu est plus moderne que les romantiques précédents : il ne désire plus guère et prétend ainsi affirmer son autonomie sur ses semblables, à commencer par son frère conduit par ses pulsions et ses rêves, bien que l'apathie qui manifeste cette absence de désir encourage sa dépression en le vrillant sur lui-même. Il n'y avait dès lors aucune chance que la vallée lui permette de trouver la « chaumière » aux accents nostalgiques des ermites lettrés d'antan à laquelle il rêvasse furtivement quand Taka lui fait miroiter la perspective d'une vie nouvelle. Conformément à la structure des récits mythiques de résurrection, l'aventure de Mitsu et Taka commence par une plongée dans l'espace obscur de la vallée, un enfer vert dans lequel les deux héros vont s'enfermer, à l'image de l'abîme qu'ils portent en eux-mêmes, illustré par le tableau des enfers conservé au sanctuaire qu'ils vont contempler dès leur arrivée et qui terrifiait Taka « depuis son enfance »⁹⁴².

L'inquiétude qui saisit Mitsu au moment de pénétrer dans le goulet ombragé, entre les masses d'arbres sombres et menaçants, qui le conduit au village où Taka l'attend, est accentuée par la rencontre inopinée avec une autochtone barrant la route à l'autobus au côté de son enfant nu déféquant à même le sol ; ce motif du couple marginal constituant un signe classique du passage du seuil vers le monde surnaturel. Mais cette sensation de basculer dans le mythe inquiétant de l'enfance, quand le monstre Chôsokabe rôdait aux lisières de la forêt, qui déclenche chez Mitsu une réminiscence de son bébé atrocement malformé abandonné à la clinique, s'efface immédiatement quand l'apparition inopinée de la paysanne montée dans l'autobus fait part de préoccupations bien de ce monde. S'indignant du prix du billet, elle

⁹⁴¹ SUGA H., [Révolutionnaires, trop révolutionnaires~] 『革命的な、あまりに革命的な~』, *op. cit.*, p. 89.

⁹⁴² [OKZ2:1], p. 73.

tente de marchander, pour finalement révéler qu'elle n'a pas un sou. La receveuse lui explique les raisons du nouveau tarif : les voyageurs se font rares, la route est mal entretenue et ce n'est qu'à ce prix que la compagnie de transports daigne maintenir la liaison. Une fois sur place, les signes du déclin s'enchaînent : le pont reliant le village à l'extérieur a été emportée par une crue des mois auparavant, et n'est toujours pas réparé. On explique plus tard à Mitsu qu'il s'agirait d'un effort trop lourd et inutile, car le village va bientôt disparaître, annexé par la commune voisine. De toutes les manières, la vie semble l'avoir déjà quitté : les commerçants ont presque tous fait faillite, incapables de résister à la concurrence du nouveau supermarché qui détient un quasi monopole commercial sur la vallée. La plupart des villageois ont d'ailleurs contracté des dettes envers Monsieur Paek, « l'empereur du supermarché ». Les jeunes ont bien tenté de redynamiser la zone en lançant avec son aide un élevage de poulets de batterie, mais leur mauvaise organisation et leur dépendance envers des grossistes trop exigeants ont tôt fait de couler l'affaire. Ils finissent par ne plus pouvoir acheter le grain qui nourrit les poulets, qui crient famine nuit et jour dans un vacarme apocalyptique jusqu'à ce que les premiers frimas de l'hiver les achèvent. Culturellement, la situation n'est guère plus réjouissante : les traditions du village, à commencer par la Procession des morts carnavalesque que Taka aimait tant, ont disparu, remplacées par la loterie et les soldes au supermarché, voire la télévision pour les familles les plus fortunées à même de s'acquitter de la licence exorbitante réclamée par l'empereur pour bénéficier du raccordement à l'antenne qu'il a fait ériger. Les villageois, se lamente le prêtre légèrement réactionnaire du sanctuaire local, ne confectionnent plus les traditionnels *mochi* (gâteaux à la pâte de riz) du nouvel an mais les achètent au supermarché, et l'usage de l'ail comme assaisonnement, jadis tabou car réservé aux Coréens amenés pendant la guerre pour l'exploitation forcée de la forêt, s'est répandu largement. Tout cela au grand dam du jeune prêtre, nostalgique d'un ordre traditionnel qui assurait sans doute à son prédécesseur une autorité moins symbolique que la

sienne. « Il est dangereux pour la vallée que les éléments fondamentaux deviennent un à un amorphes »⁹⁴³, affirme-t-il à Mitsu après lui avoir dressé le tableau de l'aculturation locale, avant de conclure, désabusé, « la vallée en est au stade terminal »⁹⁴⁴.

Ce processus de mutation, largement conditionné par l'évolution de l'économie de marché, n'est pas forcément perçu comme négatif par tous les habitants du village, qui accèdent aux commodités modernes, mais il déplaît par-dessus tout aux élites locales qui n'ont pas su ou voulu prendre acte de cette nouvelle donne, et désespère les jeunes laissés sur le carreau par l'incapacité de l'économie locale, qui reposait sur des activités ou des régimes privilégiés liés au système précédent (telles l'extraction de bois à l'aide des travailleurs forcés coréens, des regroupements de terres cultivables démantelées et redistribuées suite à la réforme agraire de 1945, etc.), à se réinventer.

C'est ainsi que Takashi, en exploitant les nostalgies, les rancoeurs et les convoitises de la population, va la mener à l'« insurrection de l'imagination » qu'il échafaude sur la base du modèle de révoltes anciennes, modèle lui aussi largement imaginaire puisque le « mode d'emploi » que constitue ces dernières est tissé de souvenirs, de rêves et d'interprétations spécieuses ou contradictoires des quelques traces conservées dans le village ou la mémoire de ses habitants. Outre les révoltes dont il utilise le récit idéalisé pour fédérer les jeunes du village et que nous aborderons plus loin, Taka se réfère également à une autre figure mythifiée, son frère aîné S. mort à l'été 1945 lors du conflit ayant opposé les jeunes du village aux habitants du ghetto coréen.

2/ S., l'Asie et la « lignée des fous » : la violence de l'Histoire.

⁹⁴³ *Ibid.*, p. 91.

⁹⁴⁴ *Ibid.*, p. 92.

Taka convoque la figure de S. pour deux raisons, l'une personnelle, l'autre collective. A titre personnel, S. lui fournit la figure du héros sacrificiel à laquelle il souhaite s'identifier. Au niveau collectif, les circonstances de sa mort lui permettent de réveiller chez les membres de la communauté villageoise la haine latente à l'égard des Coréens érigés en nouveau pouvoir nécessaire à la focalisation d'une révolte.

Comme sur la question de la révolte de 1860 et de la figure de l'oncle rebelle, des différences de point de vue opposent Mitsu à Taka concernant la figure et la mort de S., non pas tant sur les faits que sur la valeur de son sacrifice. Mitsu juge lui aussi que S. a été sacrifié, mais pense que ce geste lui a été imposé. Il ne s'y serait pas résolu parce qu'il était le « chef » comme le pense Taka⁹⁴⁵, le plus beau et le plus charismatique des jeunes de la vallée, mais au contraire, parce qu'il était « petit », « timide » et « faiblard », et avait donc été « désigné volontaire »⁹⁴⁶ par les autres jeunes appelés désœuvrés qui avaient perpétré le premier assaut. Cet assaut s'était en effet soldé par la mort d'un Coréen, qu'il avait été convenu de « racheter » par une mort japonaise pour solder les comptes et éviter de porter l'affaire devant la police, le différent originel portant sur la vente au marché noir par les Coréens de riz non déclaré cultivé par les paysans.

La distinction est cependant importante : pour Taka, il est essentiel que S se soit sacrifié volontairement, en tant que « chef » donnant l'exemple. Car cette figure doit unifier pour lui ses désirs de punition et d'héroïsme. Ainsi Taka re peint-il son frère aîné en soldat idéal, dont la mort constitue le pinacle glorieux de l'expérience de guerre sans cela incomplète puisqu'il avait volontairement intégré l'aéronavale, et était destiné à ce titre au sort des *kamikaze*. Son

⁹⁴⁵ [OKZ2:1], p. 79.

⁹⁴⁶ *Ibidem*, p. 80.

retour à la vallée après la capitulation, réimaginé par Taka, dit bien quels fantasmes familiaux sont ici à l'œuvre.

S 兄さんは、夏の盛りに、紺の冬服を着て軍刀を持ち、飛行士の皮の半長靴をはいて敷石道を登って来た。そして谷間の人間に会うたびに、ナチスの軍人がやったような半長靴の踵を音をたてうちつけて敬礼するんだ。硬い皮の踵のたてるカツンという音と、根所 S 次、ただいま復員してまいりました！という勇ましい声が、いまでも谷間に鳴りひびいているように感じるよ。

S. portait en plein été l'uniforme d'hiver bleu foncé avec un sabre, et des bottes de cuir d'aviateur. C'est ainsi qu'il remontait le sentier. Et chaque fois qu'il tombait sur un villageois, il le saluait d'un claquement de talon, comme un nazi. J'entends encore résonner dans la vallée, en même temps que ce claquement de talons, sa voix vaillante qui clamait : « Nedokoro S., de retour du front ! »⁹⁴⁷

Sa mort héroïque pour la défense de la communauté est donc aussi celle du soldat, ce miracle auquel rêvait l'enfant Ôé en voyant les guerriers revenir du front sous forme de petites boîtes d'ossements et de cendres, transmutés en « âmes héroïques ». Il est dès lors tout naturel qu'à peine Taka de retour dans la vallée, il s'empresse d'aller recueillir au temple du village, plein d'« exaltation »⁹⁴⁸, les cendres de son frère.

Pour Mitsu, S n'est qu'un pauvre « bouc émissaire »⁹⁴⁹, sa mort est absurde, pitoyable et triste. Fidèle à sa nature pacifiste, il répugne par-dessus tout à voir Taka recouvrir son souvenir du vernis héroïque qui lui évoque le pire de la propagande militariste.

Or, c'est bien dans cet espace idéologique que s'inscrit le projet de Taka. Il prétend organiser sa troupe de jeunes paysans en rebelles contre le pouvoir, mais au travers du modèle dont il s'inspire et de l'identité de l'ennemi présumé, il pourrait aussi bien figurer l'un de ces officiers d'avant-guerre mécontents de la mollesse du pouvoir et préparant un coup d'État avec ses fidèles.

⁹⁴⁷ *Ibid.*, p. 74. (Tr. modif.).

⁹⁴⁸ *Ibid.*, p. 73.

⁹⁴⁹ *Ibid.*, p. 80.

De fait, c'est probablement S. qui inspire à Taka l'idée de réveiller la rancœur latente des habitants de la vallée à l'égard des Coréens, et de la diriger vers l'empereur du supermarché avec qui il est pourtant en affaires. La révolte a besoin d'un exploiteur, et Taka rejoint ainsi ses aînés de la « lignée des violents » dans ce qu'ils ont de plus sulfureux : leur lien à l'Asie.

単純な話だが、おれが暴力的なるものについて考えるといつも、自分の先祖たちがかれらをめぐる暴力的なるものに対抗してよくも生きのびることができ、おれという子孫に生命をつたえ得たものだと思議に思うよ。かれらは恐ろしい暴力の時代を生きただからね。ここにおれが生きている事実の背後に、おれにつながる人間がいったいどれだけの量の暴力的なるものに対抗しなければならなかったんだろうと考えると気が遠くなるなあ。

Ca peut paraître bête, (...) mais à chaque fois que je pense à la violence, je trouve miraculeux que mes ancêtres soient parvenus à en réchapper et à transmettre la vie au descendant que je suis, d'autant plus qu'ils ont traversé une époque de terrible violence. J'ai le vertige quand je pense à la résistance que tous ces hommes ont dû opposer à la violence pour permettre mon existence.⁹⁵⁰

Cette réflexion de Takashi apparaît comme une justification en creux de la violence de la lignée dans laquelle il s'inscrit : cette violence est tantôt celle de l'époque, tantôt une violence qui impose la résistance pour la survie de la lignée.

Or, comme l'a remarqué Karatani Kôjin, cette violence représentée dans *Man.en gannen no futtobôru* à travers les événements de la vallée est marquée d'une spécificité historique : le lien à l'Asie, et plus précisément, à « l'idéologie panasiatique »⁹⁵¹ ayant présidé à l'expansion colonialiste de l'empire japonais.

⁹⁵⁰ *Ibid.*, p. 141. (Tr. modif.).

⁹⁵¹ KARATANI K., [Allégorie d'Ôé Kenzaburô] 「大江健三郎のアレゴリー」, in [Autour de la fin] 『終焉をめぐって』 (1990), Kôdansha, collection Kôdansha gakujutsu bunko 講談社学術文庫 (poche), 1995, p. 75, 84.

Selon Taka, la lignée Nedokoro est séparée en deux groupes : les pragmatiques placides, dont font partie l'arrière-grand-père et bien entendu Mitsu, et les « fous » dont il serait le dernier représentant. Il détaille ainsi le parcours de ces « fous » : après l'arrière-grand-oncle ayant incendié la demeure familiale, le père a vendu les champs de la famille dans les années 1930 pour aller s'occuper en Mandchourie d'affaires « louches » et peu « florissantes »⁹⁵². Trois mois après le début de la guerre du Pacifique, il aurait abandonné son affaire pour rejoindre le Japon, mais aurait été retrouvé mort à Shimonoseki dans des circonstances suspectes peu après avoir annoncé son retour. S. a intégré volontairement l'aéronavale et a fini dans le fameux combat d'arrière-garde face aux Coréens. Par ailleurs, même le plus âgé des frères aînés, qui semblait selon Taka avoir été épargné par la « folie » de la lignée et n'a pas rejoint volontairement l'armée, trouvant néanmoins une fin funeste sur un champ de bataille chinois, laisse dans un cahier que Mitsu transmettra à Taka des propos édifiants qui rendent ce dernier fou d' « excitation »⁹⁵³ :

《実際今の日本はどうだ、混沌そのものだ、非科学的、不準備そのものだ。且つ煮えきらない。(…)願わくばソ連よ、我に爆弾の雨を降らせろ。日本人は泰平の夢に毒され、このドタン場にきてはまだ、右センカ左センカ血迷っている》と書いている。(…)《海南島の〇〇隊では隊長自ら、Fräulein の virgin を汚してもよいが、後片付けをしっかりとやっておけと云うそう。後片付けとは to kill の意味なること勿論なり》などとするしてある(…)。そしてレイテ島の原住民の密偵という男を、《つかまへた隊長は(…)生まれて初めて日本刀をふるって土民の首を切る》という情景が詳しく記録してあるんだ(…)。

« Mais enfin, écrit-il, dans quel état se trouve le Japon d'aujourd'hui ? C'est le chaos à la lettre : absolument antiscientifique, sans la moindre trace de conscience ! En plus, il est indécis. (...) Pourvu que l'Union soviétique nous arrose sous une pluie de bombes ! Emprisonnés dans un rêve de paix, les Japonais, même en cet ultime moment, sont incapables de reconnaître leur droite de leur gauche. » (...) Ailleurs, il a écrit :

« Dans la compagnie X de l'île de Hainan, le commandant lui-même dit qu'on peut souiller des *Fräuleins virgins*, mais à condition de ne pas négliger les soins ultérieurs. Les soins

⁹⁵² [OKZ2:1], p. 97.

⁹⁵³ *Ibidem*, p. 119.

ultérieurs, ça signifie bien évidemment *to kill*. » Et il décrit très précisément la scène de l'exécution d'un espion, un natif de l'île de Leyte : « Le commandant (...) a brandit son épée pour la première fois de sa vie, et il a tranché la tête de l'indigène ». ⁹⁵⁴

Taka redécouvre alors dans ce frère aîné un « parent proche » qui s'est révélé « un habile exécuteur du mal », considérant que cette découverte allait lui « donner sur le monde une toute autre perspective » ⁹⁵⁵. En effet, c'est peu après cette lecture édifiante que Taka commence à chauffer à blanc les esprits de ses jeunes affidés en leur contant les histoires d'extrême violence des jeunes voyous dirigés par l'oncle durant la révolte de 1860, et que le groupe se met à fabriquer des armes contondantes en modifiant des outils traditionnels de la vallée.

La résistance, en fait agression, contre l'empereur du supermarché, censée aboutir à l'auto-libération de la communauté, renvoie ainsi aux justifications d'une guerre de libération dont la famille Nedokoro porte les séquelles, et que Taka s'emploie à réhabiliter tout en défendant la légitimité de l'insurrection populaire.

Après avoir souligné cette tentative de réhabilitation, Karatani rappelle à travers l'exemple de Saigô Takamori, que l'idéal « populaire » des révoltes de Meiji portait déjà en germe le panasiatisme de Shôwa. de même que la révolte de l'arrière-grand-oncle Nedokoro contre sa propre famille devait permettre la victoire ultérieure de ses idées, la « mise à la raison de la Corée » réclamée par Saigô révolté sera réalisée plus tard par Ôkubo Toshimichi, originaire du même fief, celui-la même qui l'aura réprimé ⁹⁵⁶. De même, la médiation de l'arrière-grand-oncle dans la « deuxième révolte », celle de 1871, n'aura-t-elle pas justement pour effet de

⁹⁵⁴ *Ibid.* (Tr. modif.).

⁹⁵⁵ *Ibid.*

⁹⁵⁶ KARATANI K., [Allégorie d'Ôé Kenzaburô] 「大江健三郎のアレゴリー」, *op. cit.*, p. 88. Sur Saigô Takamori, ‘

faire accepter à la communauté villageoise la conscription obligatoire contre laquelle elle s'était soulevée ?

Shinohara Shigeru rappelle qu'Ôé a rédigé *Man.en gannen no futtobôru* dans la perspective des commémorations du centenaire de la Restauration de Meiji organisées par le pouvoir conservateur, dans le but d'opposer un regard critique à cette célébration patriotique exaltant « l'esprit de Meiji »⁹⁵⁷, ce même esprit que, selon Karatani, Mishima appelait à ressusciter tout en sachant pertinemment l'opération impossible⁹⁵⁸. En 1860, le Japon féodal envoyait une délégation aux États-Unis négocier les termes du traité d'amitié imposé par Perry à la force des canonniers. Cent ans plus tard, l'Anpo faisait bégayer l'histoire. En reliant ces deux dates dans un faisceau centré sur le nexus de 1945 et le cortège d'atrocités qu'il vient conclure, Ôé convoque une réalité gênante que tout le monde, en 1967, veut oublier : la violence inhérente à la modernité japonaise.

S. et la haine des Coréens.

En utilisant la mort de S. et l'« empereur du supermarché », Taka touche une corde sensible de la communauté villageoise.

Le ghetto coréen qui trône comme une « verrue » à la lisière du village a été formé durant la guerre quand des ouvriers ont été amenés et forcés à participer à l'exploitation de la forêt, pour le plus grand profit du village. Après la guerre, les Coréens ont prospéré grâce au marché noir, suscitant la jalousie des villageois culminant dans la crise ayant mené à la mort de l'un d'entre eux puis de S. Plus tard, leur ghetto leur fut concédé en dédommagement des

⁹⁵⁷ SHINOHARA Shigeru 篠原茂, [Dictionnaire de l'œuvre littéraire d'Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎文学事典』, Studio VIC, 1984, p. 130.

⁹⁵⁸ KARATANI K., [Allégorie d'Ôé Kenzaburô] 「大江健三郎のアレゴリー」, *op. cit.*, p. 88.

préjudices subis, ghetto dont M. Paek, le futur « empereur » naturalisé japonais⁹⁵⁹, a racheté au rabais les parcelles à ses compatriotes, prospérant jusqu'à se trouver à la tête du supermarché. Son surnom est un trait d'ironie inspiré aux villageois par la frustration de leur dépendance à son égard.

Les villageois ne considèrent pas les Coréens pour les victimes qu'ils sont, mais comme des esclaves ayant outrepassé leurs droits, élevés au dessus de leur condition grâce à la défaite du Japon puisque enrichis par le marché noir. Ironiquement, l'empereur du supermarché, dans la mesure où il a fusionné sous sa direction les terres de tous ses compatriotes, devient à l'instar de son modèle originel le symbole de tous les Coréens.

Si ces derniers sont passés, aux yeux des villageois, d'esclaves à maîtres, la révolte instiguée par Taka offre une chance aux Japonais frustrés de retrouver pour un temps leur ancienne suprématie. Ainsi, Taka a beau jeu de flatter les plus bas instincts de la communauté, et Mitsu perçoit bien l'atroce efficacité du procédé lorsqu'il constate, au plus fort de l'émeute, que même un enfant né bien après la guerre déborde désormais de haine pour cet empereur « coréen » dont il ignorait encore l'origine la semaine précédente.

Jin, son ancienne nourrice, réécrit l'histoire et rend les Coréens responsables de tous les maux de la vallée. « Il faudrait tous les tuer ! »⁹⁶⁰, éructe-t-elle, et quand Mitsu essaie de lui faire prendre conscience du fait que les Coréens sont avant tout les victimes, et qu'elle brandit triomphalement leur responsabilité dans le meurtre de S., il ne peut que constater le succès de Taka, qui a mobilisé son frère mort dont il pressentait la place dans l'imagination collective de la vallée. Taka ne fait pas mystère du procédé :

⁹⁵⁹ Ce qui ne manque pas de sel lorsqu'on songe à la théorie controversée de l'origine péninsulaire de la dynastie impériale japonaise.

⁹⁶⁰ [OKZ2:1], p. 182.

いまや特にスーパー・マーケットの天皇が朝鮮人だということが、もっとも大きいなファクターだ。(…)かれらはスーパー・マーケットの天皇(…)が、ああいう憐れな朝鮮人にすぎないと、具体的にさとした瞬間、みんな突如として国士になった。

Pour l'instant, l'origine coréenne de l'empereur est le facteur qui compte le plus.

Dès l'instant où [les villageois] se sont rendu compte que (...) l'empereur n'était rien qu'un pauvre bougre de Coréen, ils ont tous ressenti en eux la fibre nationaliste.⁹⁶¹

Comme le souligne Ô Shinshin⁹⁶², le renversement qui est ici à l'œuvre est comparable à celui qui voyait le jeune extrémiste de *Seventeen* se réinventer en élu toisant les « rouges » du haut de sa « forteresse de droite ».

Au plus fort du délire identitaire propagé par Taka, les notables du village qu'il a forcés à prendre position en faveur de la révolte, « commencent à penser qu'il faut que l'économie de la vallée repasse aux mains d'un Japonais. »⁹⁶³

Ainsi se révèle la véritable nature du projet « révolutionnaire » de Takashi, ou plutôt de son absence. Taka épouse en effet l'idée soufflée par un jeune camarade d'expulser l'empereur et de faire racheter son supermarché par « quelques familles riches de la ville »⁹⁶⁴. La généreuse révolte contre l'injustice se mue en communautarisme réactionnaire. Mais Taka, en définitive, n'éprouve aucun intérêt pour la finalité politique du mouvement. En réalité, il méprise les villageois, ces « misérables petites mouches »⁹⁶⁵. Ce qui l'intéresse, c'est de leur faire ressentir « l'excitation de faire à nouveau l'expérience de la révolte paysanne de 1860 en sautant un siècle ». C'est cela, dit-il, « l'insurrection de l'imagination »⁹⁶⁶, qui s'inscrit dans un projet bien plus personnel affleurant à la lecture détaillée de l'évènement.

⁹⁶¹ *Ibidem*, p. 215.

⁹⁶² Ô S., [Du donneur de leçons à la critique culturelle~] 『啓蒙家から文化批評へ~』, *op. cit.*, p. 202.

⁹⁶³ [OKZ2:1], p. 216.

⁹⁶⁴ *Ibidem*, p. 245.

⁹⁶⁵ *Ibid.*, p. 215.

⁹⁶⁶ *Ibid.*, p. 192.

3/ « La fête dans la neige », reprise : la violence communautaire.

La neige qui vient refermer la vallée sur elle-même est le signe que Taka attendait : traditionnellement, elle amène au village, pendant un temps, la « fièvre », l'« ivresse » et « l'excitation »⁹⁶⁷ de la *fête*, et l'étrange démonstration de force de Taka dans la neige qui renvoie à la fête de *Memushiri ko.uchi*⁹⁶⁸, semble invoquer, dans cet univers désormais isolé, l'atemporalité du mythe qui conjuguera au présent la révolte ancienne.

前庭に降り積もった雪の上を、素裸の鷹四が輪をえがいて駈けているのが見えた。(…)雪はなおも降りしきっている。この一秒間のすべての雪片のえがく線條が、谷間の空間に雪の降りしきるあいだそのままずっと維持されるのであって、他に雪の動きはありえないという不思議な固定観念が生まれる。一秒間の実質が無限にひきのばされる。雪の層に音が吸収されつくしているように、時の方向性もまた降りしきる雪に吸いこまれて失われた。偏在する「時」。素裸で駈けている鷹四は、曾祖父の弟であり、僕の弟だ。百年間のすべての瞬間がこの一瞬間にびっしり重なっている。

J'aperçus Takashi qui courait en rond, entièrement nu, sur la neige amoncelée dans la cour. (...). La neige tombait toujours. Je fus saisi par une étrange obsession : celle de la durée éternelle de ces lignes, tracées par les flocons en l'espace d'une seconde, tant qu'il neigerait dans la zone de la vallée, et de l'absence de tout autre mouvement opéré par la neige. La substance d'une seconde se dilatait à l'infini. de même que les sons étaient étouffés par la neige, la neige incessante semblait absorber la linéarité du temps. Ubiquité du « temps ». Le Takashi que je voyais courir nu était à la fois le frère de mon arrière-grand-père et mon frère. Ce seul instant englobait, dans son intensité, un siècle entier.⁹⁶⁹

Alors que le téléphone est coupé, que l'unique policier est parti et que la neige recouvre tout, la révolte peut commencer.

⁹⁶⁷ *Ibid.*, p. 145.

⁹⁶⁸ ÔE K., *Arrachez les bourgeons, tirez sur les enfants* 『芽むしり仔撃ち』 (1958), [OKZ1:1], *op. cit.*

⁹⁶⁹ ÔE K., [OKZ2:1], p. 143. (Tr. modif.).

« Efficace exécutant du mal »⁹⁷⁰, considéré par ses séides comme un « véritable révolutionnaire professionnel »⁹⁷¹, Takashi a tout organisé pour générer la révolte, cette reconstitution festive de la crise sacrificielle qu'il a bien perçue dans la trajectoire fatale de ses prédécesseurs. Il a, on l'a vu, ravivé chez les villageois la haine séculaire et le ressentiment éprouvés envers les Coréens, en particulier chez les jeunes pleins de rancœur du fait de l'échec de leur projet volailler. En mobilisant ces jeunes, il a aussi privé les vieux de l'« exutoire » traditionnel sur lequel « ils se déchargeaient de leurs querelles ». Ainsi les aînés sont-ils désormais « obligés de se battre de leurs propres mains »⁹⁷², et les bagarres se font nombreuses dans la vallée, accentuées par le désœuvrement et l'alcoolisation du congé du nouvel an.

Profitant de la promotion de nouvel an du supermarché, il utilise les jeunes qu'il y a infiltrés pour générer encore davantage de confusion : en autorisant les clients à emporter chacun gratuitement un article de leur choix, il porte au paroxysme le désir mimétique des villageois. Ainsi, pour un turban, l'épouse de Mitsu doit « [se] battre au point de manquer [s'] évanouir »⁹⁷³. Taka en profite pour distribuer insidieusement de l'alcool, la « promotion » dégénère en pillage et le lendemain, alors que la musique lancinante de la Procession des morts achève d'échauffer les esprits, l'insurrection atteint l'état de fête dionysiaque, dans l'effacement généralisé des différences. Les portes des maisons sont ouvertes, « tous les habitants » sont « gais et excités », les groupes sociaux se mélangent dans une « liberté »⁹⁷⁴ que Mitsu n'a jamais vue même au plus fort des fêtes anciennes, alors qu'en parallèle, « la haine contre le supermarché atteint son paroxysme »⁹⁷⁵. Quand Mitsu aperçoit le directeur de l'établissement, « poursuivi par les injures des enfants », fuir en hurlant « avec la frénésie d'un porc traqué par

⁹⁷⁰ *Ibidem*, p. 215.

⁹⁷¹ *Ibid.*, p. 225.

⁹⁷² *Ibid.*, p. 170.

⁹⁷³ *Ibid.*, p. 168.

⁹⁷⁴ *Ibid.*, p. 185.

⁹⁷⁵ *Ibid.*, p. 180.

les fermiers »⁹⁷⁶ sous une avalanche de boules de neiges, il obtient la réponse à la question qu'il s'était posée depuis si longtemps, et qu'il avait liée, dans la fosse, à ce « quelque chose » qu'il pressentait chez son ami mort et son frère : pourquoi des enfants lui avaient-ils lancé des cailloux ?

Mitsu semble ici toucher du doigt l'énigme de la violence, et le pourquoi de sa haine envers les émeutes que son frère idéalisait tant. Taka, quand à lui, a compris instinctivement le mécanisme à l'œuvre dans de telles circonstances : « Le chaos qui précède la violence collective est une décomposition réelle des communautés humaines, le fruit des rivalités mimétiques auxquelles tous les hommes sont enclins. »⁹⁷⁷

Taka a bien vu la décrépitude de la communauté, ainsi que la disparition des rites agissant comme paratonnerres contre la violence générée par les interactions sociales, et a soigneusement attisé le feu des jalousies et des rancœurs qui couvait pour faire éclater la crise. La démission de l'autorité (la police), la suppression des inhibitions (l'alcool), et l'atmosphère d'excitation entretenue par Taka par le souvenir constamment ravivé des révoltes anciennes achèvent de la précipiter avec l'arrivée de la neige et la nouvelle année.

« Pendant la crise, (...) il s'agit toujours, pour chacun, de proférer le dernier mot de la violence en réduisant au silence l'antagoniste le plus direct, chacun désire frapper le coup décisif », écrit Girard⁹⁷⁸. Dans l'explosion de violence indifférenciée qui caractérise la crise, l'objet de discorde disparaît, il n'est plus qu'un « simple prétexte à l'exaspération du conflit.

⁹⁷⁶ *Ibid.*, p. 186.

⁹⁷⁷ GIRARD R., *Celui par qui le scandale arrive*, Hachette, collection Pluriel, 2001, p. 68.

⁹⁷⁸ GIRARD R., *La violence et le sacré*, Grasset, 1972, p. 176.

Les rivaux sont de plus en plus identiques : des *doubles* »⁹⁷⁹. Au début de la fête, Mitsu assiste justement à un bien étrange spectacle.

(...)すぐ目の前の男たちが、激烈に殴り合っている。僕は(...)立ちすくんで、約束事ながら秩序だっているその沈黙しての殴り合いを見まもるほかない。(...)固まっていない雪の深みに踏み込んで足をとられることを怖れているというよりは、もっと確実な意志の力をこめて、かれらはまったく下肢を動かすことがない。そして交互に一撃ずつ、相手の耳や、顎それに頸を、握りしめた拳で殴りつけているのである。それは訓練された闘犬同士の絶対的に忍耐強く愚かしい、黙りこんでの咬み合いのようだ。

(...) Deux hommes qui se battaient violemment juste devant moi. (...) Je restai cloué sur place, contraint d'assister à cette querelle silencieuse, rigoureuse comme un rite. (...) Leurs membres inférieurs ne remuaient pas, non pas de crainte de s'enfoncer dans la neige qui n'était pas très solide, mais par un pouvoir de volonté très fort. Ils se frappaient tour à tour les oreilles, le menton, le cou. Leur dispute avait le rythme obstiné, patient et lent d'une bataille de chiens bien entraînés.⁹⁸⁰

Cette apparition des doubles montre que la crise est sur le point d'atteindre son paroxysme. Avec l'extension de la violence, chaque participant devient alors le *double monstrueux* de tous les autres. « Dans la folie de cette violence mimétique, un point de convergence apparaît, sous la forme d'un membre de la communauté qui passe pour la cause unique du désordre. Il est isolé et finalement massacré par tous. »⁹⁸¹

Mais en l'occurrence, de par son caractère ritualisé, cette révolte festive est avant tout un jeu mimant le mécanisme originel de perte de différences et la crise sacrificielle, et le meurtre final du bouc émissaire n'est ici qu'un simulacre comique, à l'image de la fuite éperdue du directeur du supermarché sous les boules de neiges et les insultes des enfants.

⁹⁷⁹ GIRARD R., *Les origines de la culture*, Desclée de Brouwer, 2004, p. 63.

⁹⁸⁰ [OKZ2:1], p. 163. (Tr. modif.).

⁹⁸¹ GIRARD R., *Les origines de la culture*, op. cit., p. 76.

Bien entendu, cela ne suffit pas à Takashi : il a besoin d'attiser encore la violence pour générer le meurtre fondateur. D'abord, il ravive la révolte déjà languissante en ressuscitant la tradition de la Procession des morts, y incluant pour les ridiculiser l'empereur du supermarché et son épouse. La jeune villageoise jouant le rôle de l'épouse porte par ailleurs une robe de cérémonie ayant appartenu à l'origine à une jeune coréenne vraisemblablement violée par les émeutiers de 1945 lors de l'assaut contre le ghetto coréen.

Taka, en violant et en tuant cette villageoise peu après la procession, rejoue donc la scène originelle, qui a abouti à la mort sacrificielle de son frère S. Il espère ainsi attirer sur lui le courroux de la communauté villageoise.

Mais son frère ne croit pas à la réalité du crime : pour lui, les doigts déchiquetés de Taka qui doivent constituer la preuve ultime de sa culpabilité sont le fruit d'une mutilation volontaire, et la mort de la jeune fille n'est qu'un banal accident maquillé en meurtre.

Pour Taka, comme on le voit, il s'agit toujours de (re)jouer la tragicomédie de l'histoire, en espérant que la conviction suffise, avec l'aide de l'imagination, à transformer le faux en vrai, à remonter à la force du poignet aux origines de la tragédie.

Dans son obsession d'auto-destruction, Taka veut devenir un avatar réel du *sparagmos* des *Bacchantes*⁹⁸², victime dépecée par la communauté hystérique au plus fort de la crise sacrificielle, comme il l'affirme sans détour à Mitsui.

連中はそろそろ暴動も、それに加担した自分たち自身にも厭気がさしているんだ、そこで暴動のすべての悪をおれに封じこめてそれからおれを叩き殺せば、すべては償われると考えるやつもいるだろう。そして実際、それはそのとおりなんだ。S 兄さんの時と同様に、おれが贖罪羊になればかなり多くのことが単純化されるよ。

(...)実際おれは、自分自身を救助することを望んでいない。リンチされるか、死刑になるかを希望しているんだよ、蜜。

[Les villageois] commencent à être lassés de l'insurrection et ils sont dégoûtés d'eux-mêmes d'y avoir participé. Certains doivent penser qu'il suffit d'enfermer en moi tout le mal de

⁹⁸² Cf. GIRARD R., *La violence et le sacré*, op. cit., p. 187.

l'insurrection et de m'éliminer ensuite pour que tout soit réparé. Et au fond, c'est la vérité. Comme dans le cas de notre frère S., si je joue le bouc émissaire, cela simplifiera bien des choses. (...)

En réalité, je n'espère pas me sauver. C'est bien un lynchage ou une condamnation à mort que je souhaite, Mitsu.⁹⁸³

Taka entreprend alors de confesser à Mitsu son péché originel, espérant ensuite faire de lui le « spectateur de [son] lynchage ».⁹⁸⁴ Comme l'écrit Karl Jaspers, en matière de culpabilité, « l'instance compétente, c'est la conscience individuelle, c'est la communication avec l'ami et le prochain, avec le frère humain capable d'aimer et de s'intéresser à mon âme »⁹⁸⁵. Mais Mitsu, jusqu'au bout, refuse de croire à la sincérité du désir d'expiation de son frère. Taka en est réduit à se tuer lui-même, non pas parce que Mitsu le hait, mais parce que dans sa haine, il se refuse à l'écouter. Il ne lui reste alors qu'à exécuter lui-même la sentence qu'il espérait se voir infliger : il se tire une cartouche de fusil de chasse dans la tête. Semblable à une grenade explosée, elle renvoie alors à l'image qu'il s'était composée en rêve du cadavre de son frère S., ce « héros sacrificiel » dans les traces duquel il avait souhaité marcher.

Pour comprendre le sens de cette mort dans la logique de l'œuvre et avant de conclure sur les effets qu'elle génère, il est nécessaire de faire un détour par le débat opposant Mitsu et Taka concernant l'interprétation historique de la révolte que ce dernier convoque pour animer son projet d'insurrection devant mener à son sacrifice.

4/ Le mythe du révolté.

A l'arrivée de Mitsu dans la vallée, Takashi lui avait expliqué avoir entendu lors de son séjour aux États-Unis l'expression *up-rooted*, et s'être imaginé lui aussi sans racines. Il affirme avoir

⁹⁸³ [OKZ2:1], p. 227, 229.

⁹⁸⁴ *Ibidem*, p. 230.

⁹⁸⁵ Cité in RICOEUR P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, 2000, p. 616.

pris la décision de rentrer dans la vallée natale pour « vérifier [s]es racines », en vain, et réalisé qu'il lui faudrait en forger de nouvelles, et qu'il lui faudrait pour cela « accomplir une action qui leur soit conforme »⁹⁸⁶.

Prenant alors la tête des jeunes de la vallée subjugués par son charisme et son volontarisme tranchant avec l'atmosphère de marasme ambiante, il avait organisé sous couvert d'une équipe de football (américain : le mythe de 1960 est celui du vainqueur) une milice bien entraînée, et commencé auprès d'eux une opération de propagande qui visait à déclencher la révolte décrite ci-dessus. Pour exciter leur imagination, il a fait constamment allusion à celle de 1860, d'où son intérêt particulier pour les événements, lui qui, au dire de Mitsu, « avait toujours été passionné par le conflit ayant opposé leur arrière grand-père et son frère cadet »⁹⁸⁷, le leader de l'insurrection. Taka s'identifie au leader qu'il a de tout temps idéalisé en l'assimilant à un « résistant héroïque »⁹⁸⁸, ce que Mitsu conteste énergiquement. L'intrigue du roman se construit ainsi sur la base d'un jeu de pistes mimant les codes du roman policier, dans lequel les deux frères opposent leurs « preuves » concernant l'interprétation des événements, pendant que Taka contamine progressivement les villageois en leur infusant le souvenir du « bon vieux temps » des révoltes.

Les preuves, cependant, ne sont pas du même ordre : si Taka laisse courir son imagination pour pousser l'interprétation dans un sens lui permettant d'alimenter son projet, Mitsu, en bon universitaire, est adepte de l'« objectivité »⁹⁸⁹, de la méthode scientifique, et ses informations se basent sur des témoignages ou des documents.

⁹⁸⁶ [OKZ2:1], p. 64.

⁹⁸⁷ *Ibidem*, p. 43.

⁹⁸⁸ *Ibid.*, p. 70.

⁹⁸⁹ *Ibid.*, p. 236.

Les faits communément admis des deux parties sont les suivants : en 1860, une insurrection s'est déclenchée dans le village, a pris de l'envergure en descendant le long du fleuve jusqu'à la capitale du fief local. Le leader de la révolte était le frère cadet de l'arrière-grand-père Nedokoro, assisté de sa troupe de jeunes « voyous » qu'il avait lui-même formés. Au cours de l'émeute, il a attaqué et brûlé le bâtiment principal du domaine familial et assiégé le pavillon annexe défendu par l'arrière grand-père, administrateur du village. A la fin de la révolte, les « voyous » retranchés dans le dit pavillon furent arrêtés et exécutés à titre d'exemple par les autorités du fief, comme le voulait la coutume.

La controverse porte principalement sur les motivations de l'oncle, les raisons qui l'ont poussé à donner l'assaut à sa propre demeure, et son sort à la fin de l'insurrection.

Selon Taka, l'oncle est un justicier qui n'a pas hésité à prendre fait et cause pour les paysans exploités contre son frère aîné administrateur du village, les a menés à la révolte, et selon une rumeur en laquelle il veut croire (et qui correspond à une scène d'une pièce de théâtre vue enfant), aurait finalement été exécuté par son propre frère aîné qui aurait ensuite été jusqu'à manger un bout de sa cuisse pour prouver aux inspecteurs du fief qu'il n'avait rien à voir avec les événements. Selon lui, la violence effroyable dont auraient fait preuve ses jeunes « voyous » aurait eu pour objectif initial de dédouaner les paysans entraînés avec eux, sachant que le gros des violences serait mené par ces cadets. Les voyous auraient forcé les villages environnants à participer à la révolte en tuant les récalcitrants et en brûlant leurs maisons, tout en recrutant les jeunes du cru pour former de nouveaux « noyaux révolutionnaires ». Taka insiste sur le fait que ce soit le « rapport de violence »⁹⁹⁰ instauré par les jeunes qui aurait lié les paysans de force à la révolte, et constitué la clef de son ampleur et son efficacité.

⁹⁹⁰ *Ibid.*, p. 146.

Les demeures des riches, les temples et jusqu'à la capitale du fief furent mises à sac par ces jeunes disciples de Netchaïev, qui de moins que rien finissent par devenir les maîtres des villages alentours. Une fois les événements terminés, ils acquièrent le statut de « héros populaires » dans la province, et passent du bon temps de retour dans la vallée, concluant avec les paysans un pacte en vertu duquel une nouvelle insurrection serait déclenchée si les inspecteurs du fief venaient réclamer la tête des responsables, ce qui ne manque pas d'arriver. Les villageois lâchent alors les jeunes, qui sont exécutés.

Certains détails contés par Taka pour amuser ses jeunes partisans irritent particulièrement Mitsu : lors de la progression, les jeunes auraient forcé les administrateurs de villages à s'agenouiller devant leurs maisons, laissant chacun des paysans leur mettre une bonne claque sur la tête. de plus, une fois rendus à la capitale du fief, les jeunes voyous qui n'étaient de fait que des paysans mal dégrossis, auraient tenté sans succès de violer la fille d'un marchand. Pour Mitsu, les administrateurs de village ont bien plutôt eu « le crâne fracassé par des milliers de paysans », sans compter les « vieillards morts devant leurs meubles couverts de merde »⁹⁹¹, et sans parler de la ou les demoiselle(s) susnommée(s).

Pour Taka, plus encore que la figure problématique de l'arrière-grand-oncle, c'est la violence de la jeunesse révoltée qu'il importe d'exalter et de transmettre au groupe de jeunes qu'il tient sous sa coupe à travers des anecdotes insistant sur le rôle positif de celle-ci. Comme nous l'avons vu plus haut, son objectif est de générer un maximum de violence, pour mieux la concentrer ensuite sur lui-même.

Mitsu oppose à celle de son frère une toute autre vision, qu'il tient de sa mère : selon elle, la révolte avait été fomentée par des paysans avides et incapables qui auraient demandé un prêt au seigneur du fief, et devant le refus de ce dernier, ils se seraient tournés vers l'arrière-grand-

⁹⁹¹ *Ibid.*

père Nedokoro. Mais devant les intérêts réclamés, ils auraient déclenché une émeute armée de lances de bambous, et auraient incendié la maison principale avant de voler de l'alcool et de célébrer leur triomphe en poussant jusqu'à l'embouchure du fleuve. L'oncle, idiot impressionnable berné par les paysans, serait allé lui-même négocier le prêt refusé, puis, devant son échec, aurait instigué les violences contre sa propre famille. En somme, un fou furieux, qui de surcroît ne serait pas mort exécuté avec tous ses jeunes voyous, mais serait parvenu à s'enfuir, devenant plus tard, selon la rumeur, un haut fonctionnaire du nouveau régime de Meiji.

Ce qui se joue dans cette bataille d'interprétations autour d'événements à la lisière de l'histoire et des légendes, c'est la question du sens de l'action politique. Pour des raisons différentes, Taka et Mitsu n'y croient pas. Taka parce qu'il a déjà connu l'échec de l'Anpo, et que comme le montrent ses réactions à l'égard de ses jeunes séides (des « crétins »⁹⁹²) ou des villageois (des « lâches », des « mouches »⁹⁹³), il ne se fait aucune illusion sur la portée de son action. Pour lui, il s'agit simplement de mobiliser les forces de l'imagination pour se réaliser devant les témoins privilégiés qu'il a choisis dans un acte paroxystique de rédemption : en mourant sous les coups des villageois dont il aura lui-même attisé la vindicte, après avoir avoué à son frère la « vérité » de son péché, il laisserait enfin à la postérité la « vérité » de ce qu'il fut.

Mitsu, quant à lui, est l'héritier des héros les plus passifs d'Ôé. Il est seul, totalement autocentré : le politique n'a plus de sens pour lui, encore moins depuis qu'il a saisi la violence inextinguible qu'il engage irrémédiablement, source de la folie qui a suicidé son ami et menace sa raison et celle de son jeune frère pour autant qu'il puisse en juger.

⁹⁹² *Ibid.*, p. 86.

⁹⁹³ *Ibid.*, p. 215.

En somme, Mitsu rejette unilatéralement les actes débattus car impliquant la violence, alors que Taka leur accorde une valeur d'inspiration lorsque transposés dans la réalité du présent. Si l'on traite l'opposition des deux frères en termes d'allégorie, comme le fait Karatani Kôjin⁹⁹⁴, on pourrait dire plus largement que Mitsu rejette l'histoire même du Japon moderne, alors que Taka souhaite, comme on l'a vu plus haut, la réhabiliter y compris dans ce qu'elle a de plus violent et contestable, pour nourrir l'imaginaire nécessaire à tout élan vers l'avenir. Même si le sien, on le sait, a pour horizon la mort.

L'homme révolté.

Au cours du récit, Mitsu apprend la théorie d'un ancien instituteur du village devenu historien de la région. Selon lui, la cause de la révolte fut la surabondance de taxes exceptionnelles imposées aux paysans une dizaine d'années auparavant par l'administrateur du fief local pour renflouer ses caisses mal gérées. Une discussion ultérieure avec le jeune prêtre du village apporte un nouvel éclairage sur le rôle de l'oncle : pour le prêtre, il aurait fomenté le soulèvement de concert avec l'arrière grand-père et un intermédiaire du fief de Tosa⁹⁹⁵ cherchant à déstabiliser l'équilibre local dans la perspective d'un futur changement de régime. Les deux frères, bien que responsables de l'administration du village, auraient décidé de provoquer le soulèvement pour soulager les paysans écrasés de taxes. Mais pour limiter la violence et la concentrer sur la ville seigneuriale, il fut décidé de recourir au groupe de jeunes dirigé par l'oncle, sachant qu'ils seraient *in fine* irrémédiablement exécutés en tant que responsables.

Un mal pour un bien si l'on songe que ces jeunes, généralement cadets de leur famille et ne pouvant donc hériter de l'exploitation familiale, étaient considérés comme des bouches à

⁹⁹⁴ KARATANI K., [Allégorie d'Ôé Kenzaburô] 「大江健三郎のアレゴリー」, *op. cit.*, p. 72.

⁹⁹⁵ L'un des principaux fiefs instigateurs de l'évolution politique vers la Restauration de Meiji.

nourrir superflues. L'oncle, pour sa part, aurait obtenu de l'intermédiaire l'assurance de pouvoir fuir au moment fatidique. de plus, pour éviter tout soupçon de participation de l'administrateur du village à l'émeute, il fut décidé que les émeutiers brûleraient d'abord le bâtiment principal du domaine Nedokoro avant de poursuivre vers la vallée. La révolte fut couronnée de succès, aboutissant à l'abolition des impôts extraordinaires, mais les jeunes finalement retranchés dans le pavillon furent lâchés par les villageois et exécutés, tandis que l'arrière grand-oncle s'enfuit sans demander son reste.

Cette version réhabilite quelque peu la figure de l'oncle, sans pour autant excuser sa « trahison » finale. Ainsi, le récit progresse en contrebalançant la négativité de l'entreprise autodestructrice de Taka et sa dérive « nationaliste » par une revalorisation graduelle de la figure mythique de l'ancêtre et de sa révolte sur lesquelles il fonde son action.

Or, après le suicide de Taka, Mitsu découvre un nouvel élément qui bouleverse sa lecture des événements, alors que les hommes de l'empereur du supermarché démontent le pavillon qu'ils s'appêtent à déménager à Tôkyô. Celui-ci recèle une cave dans laquelle, selon toute vraisemblance, aurait vécu caché l'arrière-grand-oncle Nedokoro après l'émeute de 1860. D'après Mitsu, si l'oncle n'avait pu empêcher l'exécution de ses fidèles, il se serait ensuite enterré vivant pour l'expier, se cultiver et méditer. Mitsu réalise alors que l'oncle n'est autre que le mystérieux leader d'une seconde insurrection ayant éclaté en 1871 contre la conscription et le redécoupage administratif imposés par le nouvel État Meiji, insurrection qui se serait achevée sans une goutte de sang versé, grâce aux talents de négociateur du mystérieux maître dans « l'art de l'éloquence »⁹⁹⁶, qui aurait ensuite disparu pour revenir se terrer dans la cave jusqu'à sa mort.

⁹⁹⁶ [OKZ2:1], p. 257.

Cette découverte bouleverse Mitsu : ainsi, son frère qu'il considérait comme emprisonné dans un imaginaire enfiévré où tout était bon pour alimenter la violence, avait donc concernant l'arrière-grand-oncle eu raison sur le plan de la connaissance des faits, le seul qu'il ait pensé de tout temps maîtriser.

Mais l'oncle, s'il est bien le personnage héroïque que voulait voir en lui Takashi, a suivi sur ce plan une trajectoire distincte de la sienne et de celle de S : sans chercher à tout prix le sacrifice héroïque aux yeux de la communauté, il a préféré expier consciencieusement dans l'ombre, étudier et progresser pour pouvoir mettre à profit ses erreurs et continuer à servir la communauté, non pas en attisant la violence mais en évitant qu'elle n'explose. Ce personnage de légende, qui représente en quelque sorte une fusion des caractères de Taka et Mitsu dans ce qu'ils ont de meilleur aux yeux de l'auteur, est sans conteste l'activiste le plus positif de toute son œuvre romanesque. Il n'est ni le rebelle héroïque auquel l'auteur rêvait dans son enfance, combattant indifféremment pour ou contre le pouvoir en vertu du suprême vertige du risque, ni l'intellectuel passif et sentencieux sous les traits duquel il aimera plus tard se mettre en scène en romans : il est l'homme d'action idéal auquel rêve l'Ôé adulte ; celui qui n'hésite pas à agir, mais animé en toutes choses par la conscience des victimes. Il va de soi que ce rebelle magistral ne peut être qu'un mythe, écrit à quatre mains par ses deux descendants.

On comprend alors que la révolte ne peut se passer d'un étrange amour. Ceux qui ne trouvent de repos ni en Dieu ni en l'histoire se condamnent à vivre pour ceux qui, comme eux, ne peuvent pas vivre : pour les humiliés.⁹⁹⁷

La mort féconde.

⁹⁹⁷ CAMUS A., *L'homme révolté*, op. cit., p. 375.

En définitive, même si le faisceau de présomptions semble accréditer la thèse de Mitsu, il s'agit toujours d'une interprétation personnelle des documents et informations à sa disposition. C'est la mort de Taka qui encourage son frère à réévaluer la fécondité de l'imagination, et à construire cette figure de rebelle idéal qui est sans doute, si l'on en juge au caractère quasi-miraculeux du dénouement de la seconde révolte, aussi éloignée de la réalité historique que pouvait l'être celle du justicier fou et sanguinolent qui fascinait son frère. Ce n'est pas la moindre des réalisations à mettre à l'actif de la mort de Takashi que d'avoir fait renaître, dans l'esprit de son frère, le résistant mythique dont il avait voulu suivre la trace.

Comme le remarque Noguchi Takehiko, Mitsu, narrateur du récit, prend la place de l'apprenti conteur de la vallée occupée jadis par l'enfant Ôé⁹⁹⁸. Mais dans *Man.en gannen no futtobôru*, il conte l'histoire du rebelle héroïque ultra-violent en tentant de l'exorciser de ses aspects les plus problématiques au travers du regard critique de l'Ôé d'après 1963. Finalement, cette opération d'exorcisme fonctionne en recomposant, guidé par l'ancienne, une nouvelle figure du rebelle conforme à ses nouveaux idéaux.

Au niveau du récit, la passion (aux deux sens du terme) de Taka dessille les yeux de son frère et vient déchirer la bulle solipsiste dans laquelle il s'était enfermé. Ainsi faut-il comprendre la révélation de Mitsu à la toute fin du roman, alors qu'il referme le cercle narratif en méditant à nouveau dans une fosse, celle de la cave familiale, d'où il aperçoit, comme « sur une scène de théâtre », son frère et son arrière-grand-oncle qui le jugent comme lui a prétendu plus tôt les juger, et le somment de prendre acte des événements.

⁹⁹⁸ NOGUCHI T., [Aboiements, *Sakebigoe*, silence~] 『吠え声・叫び声・沈黙~』, *op. cit.*, p. 32

Mitsu avait refusé de comprendre la détresse de son frère, et l'avait laissé « surmonter seul son enfer »⁹⁹⁹ personnel. Repris un moment du même désir morbide de suicide, sa rumination s'inscrit dans le même espace discursif que celle de l'adolescent de *Seventeen* qui regrettait lui aussi son absence de « certitude » :

(...)僕はいかに曖昧で不確実な気の滅入る日々を、いかなる積極的な意志もなく生き延びつづけてゆかねばならないか、それを放棄してもっと気楽な暗闇に逃れさる道はないのか？(...)
—おれは首を縊るにあたって、生き残り続ける者らに向かって叫ぶべき「本当の事」をなお見きわめていない！

(...) je devais survivre, sans volonté positive, dans des jours de désolation, d'ambiguïté, d'incertitude. N'y a-t-il pas moyen de les abandonner et de m'enfuir, dans une obscurité plus plaisante ? (...)

Mais sa révélation est celle d'une absence :

- Pour me pendre, je n'ai pas encore trouvé la vérité que je dois crier à la face des « survivants » !¹⁰⁰⁰

Or, si Taka a bien « réalisé sa propre unité », celle-ci n'existe que pour ces derniers.

Comme le rappelle Shibata Shôji, « l'histoire et les personnages historiques n'existent que dans l'imaginaire des générations suivantes, des autres »¹⁰⁰¹. Il en va de même, pour paraphraser Sartre, de la mort¹⁰⁰². Si l'insurrection de l'imagination menée par Taka n'avait d'autre but que de lui permettre de réaliser son unité dans l'autodestruction, la filiation imaginaire qu'il s'est choisie pour l'accomplir a produit des résultats tangibles pour ces autres mobilisés comme témoins, et le récit peut ainsi s'achever sur une série de « résurrections » conformes à la structure du mythe qu'il épousait.

Par sa mort, Takashi ranime politiquement la vallée : l'un de ses affidés s'assurant, grâce à l'éveil de la conscience collective des jeunes de la communauté, d'un siège à l'assemblée

⁹⁹⁹ [OKZ2:1], p. 261.

¹⁰⁰⁰ *Ibidem*, p. 262.

¹⁰⁰¹ SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 143.

¹⁰⁰² Cf. SARTRE J.-P., *L'être et le néant*, Gallimard, 1943, p. 624.

municipale après l'annexion du village. Par sa mort, Takashi réactive la tradition : alors que Mitsu quitte la vallée, un homme lui montre le masque semblable « à une grenade écrasée » qu'il a confectionné pour honorer le fantôme de son frère à la prochaine Procession des morts, et que « les gars se disputent déjà pour porter »¹⁰⁰³.

Takashi ressuscite symboliquement par l'intermédiaire de l'épouse de Mitsu, enceinte des œuvres de son beau-frère, dont la mort réunit le couple et les convainc d'élever eux-mêmes leur autre enfant handicapé. L'épouse de Mitsu, en lui enjoignant d'assumer ce qu'il partage avec son frère, le pousse à choisir la plus périlleuse des deux propositions qui s'offrent à lui : refusant un emploi stable à l'université, il décide de répondre à la demande d'un zoologue cherchant un interprète pour une expédition en Afrique. Mais comme le souligne justement Suga Hidemi, cette Afrique n'est plus l'ailleurs « authentique » auquel rêvaient Bird et les héros névrosés des romans précédents¹⁰⁰⁴. Mitsu est bien conscient que cette « vie nouvelle » n'offrira plus « l'attente »¹⁰⁰⁵ de l'insaisissable petit objet du manque.

Ce *happy end* renvoyant à celui de *Kojintekina taiken* qui s'achevait sur la même substitution terme à terme (d'« espoir » à « patience » pour l'un, d'« attente » à « chaumière » pour l'autre), a été critiqué de la même manière par les mêmes adversaires politiques d'Ôé (principalement Mishima Yukio et Etô Jun)¹⁰⁰⁶.

Il était pourtant le seul à même de transmettre l'ambivalence des désirs d'Ôé qui parvient ici, à travers le personnage de Takashi, à composer entre l'obsession de la mort idéalisée et l'idéal de compassion, entre ceux qui regardent et ceux qui sautent. En ce sens, *Man.en gannen no*

¹⁰⁰³ [OKZ2:1], p. 266.

¹⁰⁰⁴ SUGA H., [Révolutionnaires, trop révolutionnaires~] 『革命的な、あまりに革命的な~』, *op. cit.*, p. 89.

¹⁰⁰⁵ [OKZ2:1], p. 266.

¹⁰⁰⁶ Cf. SUGA H., [Révolutionnaires, trop révolutionnaires~] 『革命的な、あまりに革命的な~』, *op. cit.*, p. 90.

futtobôru est la clef de voûte qui scelle ensemble les deux pans de l'œuvre romanesque et du discours public d'Ôé.

Comme l'écrit Suga, *Man.en gannen no futtobôru* constitue la représentation ultime du thème de la perte de l'authenticité poursuivi par Ôé dans ses premières œuvres : « son héros a beau essayer de "dire vrai", il se heurte à l'impossible car ce qu'il cherche à exprimer n'existe pas ». Celui qui doit raconter sa tentative ne la reconstruit que pour finalement fuir ce que Suga qualifie, à la suite de Hasumi Shigehiko, de « champ magnétique » paranoïaque de l'authenticité désirée.¹⁰⁰⁷

Le discours de chacun des deux frères ne se construit que pour laisser à l'autre le soin de le nier, fusse à titre posthume. Le roman fait œuvre de reconnaissance de la trahison perpétuelle du langage, de son échec perpétuel à dire le vrai, et entre dès lors dans une logique de fuite manifestée par le rejet de la responsabilité du discours, abandonnée au lecteur.

Suga exprime bien le malaise des dits lecteurs en 1967 : alors que le roman paraît en septembre et se hisse immédiatement au sommet des ventes, « l'insurrection de l'imagination » qu'il décrit apparaît comme une prémonition de la manifestation violente du huit octobre contre le départ du premier ministre Satô pour le Vietnam. Selon Suga, cet évènement qui voit l'apparition en masse des militants étudiants casqués et armés de bâtons et se solde par la mort d'un manifestant, se conçoit comme une répétition générale des mouvements étudiants de 1968-1970. Dans le même temps, les penseurs les plus proches de la sensibilité étudiante (à commencer par Yoshimoto Taka.aki) conspuent la position publique des « intellectuels progressistes », au premier rang desquels figure évidemment Ôé, qui se contentent de protester symboliquement par leurs pétitions ou leurs articles.¹⁰⁰⁸ Pour Suga, ce

¹⁰⁰⁷ *Ibidem*, p. 88.

¹⁰⁰⁸ *Ibid.*, p. 91.

hiatus illustre, au niveau du discours, « l'irresponsabilité » d'Ôé par ailleurs inscrite au cœur du système narratif de *Man.en gannen no futtobôru*.

Mais nous avons vu que cette irresponsabilité correspond bien plutôt à un refus de *juger* qui tente de transcrire la position impossible du révolté camusien, à la croisée des deux désirs contradictoires d'Ôé.

Publié cinq ans plus tard, *Mizukara waga namida o nuguitamau hi*¹⁰⁰⁹, variation sur les thèmes de *Man.en gannen no futtobôru* au prisme de l'idéologie **tennôïste**, que lui inspire la mort de Mishima, traduit la même ambivalence. De même, lorsque l'auteur s'efforce, dans des compositions mythiques inspirées des théories de l'anthropologie structurale, d'opposer à la centralité du pouvoir et du mythe impérial celui d'une périphérie dotée de mythes alternatifs : dans *Dôjidai gêmu*¹⁰¹⁰ comme sa réécriture simplifiée qu'est *M/T to mori no fushigi no monogatari*¹⁰¹¹, l'histoire devient un « procès sans sujet » dans lequel la violence fondatrice, officiellement rejetée par le pacifiste Ôé et ses doubles narrateurs, est retirée du champ synchronique pour batifoler librement dans le champ (de bataille) mythique. Dès lors, les hommes « réels » ne sont plus que des conteurs, à l'image des deux narrateurs qui s'échangent les lettres contenant le récit du mythe dans le Jeu de la contemporanéité : jumeaux aux noms presque identiques, ils sont le conteur dédoublé puisque le rôle de l'actif violent est relégué ici au champ mythique. Alors, pour préserver l'opposition motrice qui animait *Man.en gannen no futtobôru*, Ôé la transfère à ses figures mythiques. Le « M/T » ne désigne pas simplement la « Matriarche » et le « Trickster » inspirés des travaux d'anthropologie culturelle de Yamaguchi Masao. « M/T », c'est aussi Mitsu et Takashi, la mère castratrice et l'enfant turbulent.

¹⁰⁰⁹ ÔE K., *Le jour où il daignera essayer lui-même mes larmes* 『みずから我が涙をぬぐいたまう日』 (1972), [OKZ2:3], *op. cit.*

¹⁰¹⁰ ÔE K., [Le jeu de la contemporanéité] 『同時代ゲーム』, Shinchôsha, 1979.

¹⁰¹¹ ÔE K., *M/T et l'histoire des merveilles de la forêt* 『M/T と森のフシギの物語』, Iwanami, 1986. Traduction par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji, Gallimard, 1989.

En 1967, Ôé investit l'un de ses « anciens » personnages de la notion « nouvelle » de culpabilité à l'égard de la violence infligée aux victimes innocentes. Le monstre ainsi créé s'empresse de s'emparer du fétiche pour entamer la course à l'échalote désormais familière qui le conduit à l'autodestruction, saisissant au passage le tabouret de la révolte pour accrocher sa corde au plafond de la verte vallée/cellule de l'adolescent angoissé de *Seventeen*.

Or, dans la critique de l'histoire du Japon moderne relue sous l'angle de la violence à laquelle Ôé se livre par son intermédiaire, l'intuition se révèle prémonitoire : dès l'année suivante, pour les étudiants en lutte, la « révolution de l'imagination » se met au service de l'autonégation, puisqu'il s'agira pour eux comme pour Taka de retourner contre soi toute la violence de l'histoire. L'Anpo de 1970 et ses dérives violentes n'est-elle pas à l'Anpo de 1960 ce que « l'insurrection de l'imagination » de Taka était à la révolte de 1860 ? L'aboutissement logique d'un tel processus est l'autocritique poussée jusqu'au lynchage des membres de l'Armée Rouge Japonaise, dont l'épilogue en février 1972 dessine dans le sang une autre « fête dans la neige ». Alors, une fois encore, dans sa fascination et son dégoût pour la violence, Ôé précèdera l'histoire.

CHAPITRE III/ Imploder : *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi.*

1/ Prologue : L'Histoire en miettes.

Alors que *Man.en gannen no futtobôru* venait dresser le bilan des luttes civiques du début des années 1960 et les réinscrire dans la perspective plus vaste de la modernité japonaise, *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi*¹⁰¹², publié en 1973, constitue la réponse d'Ôé à la radicalisation des mouvements étudiants de la fin de la décennie, avec en épilogue l'affaire du siège du chalet Asama (あさま山荘事件) par la police japonaise du 19 au 28 février 1972, au pied de la montagne éponyme dans la préfecture de Nagano, où s'étaient retranchés les membres de l'Armée Rouge Unifiée¹⁰¹³ avec une otage après avoir abandonné leur camp d'entraînement. On y découvrira les corps d'une douzaine d'entre eux victimes d'un lynchage interne considéré par ces militants comme la forme ultime d'« autocritique ». L'autodestruction de ce noyau révolutionnaire apparaissait comme le modèle réduit d'un phénomène plus large, qui avait vu la mouvance la plus radicale des militants d'extrême gauche issue des mouvements étudiants basculer dans la lutte inter-factions voire le terrorisme anti-japonais¹⁰¹⁴ au tournant des années 1970, dans le sillage de l'échec de la mobilisation contre le renouvellement de l'Anpo.

Ainsi, le processus d'autonégation engagé par les étudiants en lutte s'achevait-il sur une *implosion*, du corps collectif au corps physique des militants. Ôé avait jusque là toujours soutenu les mouvements étudiants malgré le mépris que ces derniers éprouvaient à son égard, le considérant à juste titre comme l'un des défenseurs les plus acharnés de la Démocratie d'Après-guerre, qu'ils posaient comme la manifestation la plus éclatante de l'hypocrisie et du

¹⁰¹² ÔE K., [Les eaux ont atteint mon âme] 『洪水はわが魂に及び』 (1973), [OKZ2:4,5], *op. cit.* Le titre du roman est une adaptation par Ôé d'un extrait du *Livre de Jonas* (2:6) : « Elles m'entourent, les eaux, jusqu'à la gorge » ; ainsi que des *Psaumes* (69:2) « Oh Dieu sauve-moi, l'eau arrive jusqu'à moi ».

¹⁰¹³ Voir première partie, p. 118.

¹⁰¹⁴ Voir première partie p. 135, note 245.

déni de responsabilité ayant caractérisé le Japon d'après 1945. Ôé savait gré cependant aux étudiants de maintenir allumée la flamme de la lutte contre l'Anpo et contre la collaboration avec l'impérialisme américain en cette période de durcissement du conflit vietnamien, et se reconnaissait, on l'a vu, dans leur volonté de réaffirmer la culpabilité du Japon à l'égard de ses voisins et de leurs concitoyens. Mais s'il partage avec les étudiants ce sentiment de culpabilité, la dérive violente du mouvement le laisse désemparé, alors même qu'il s'interrogeait encore dans *Kowaremono toshite no ningen*, en 1969, sur l'éventuelle prise de conscience positive qui pourrait émerger de la violence volontairement subie par les manifestants¹⁰¹⁵. En 1972, après le siège du chalet d'Asama et la découverte des corps des militants (comptant plusieurs jeunes femmes, dont l'une enceinte), Ôé ajoute une postface en forme de *mea culpa* à l'édition de poche du recueil.

もしあの事件が『壊れものとしての人間』を執筆しているあいだにおこったなら、ぼくはどのように考えてもそこにこの事件についての一章をもうけずに避けて通ることはできなかつたにちがいない。(…)

死者たちのことを考えるとなおさらに、あの事件をぼくらが人類の問題としても担い得るかどうか、人間の条件における意味あいを十分に汲みとりえるかどうかは、それは事件の当事者自体の人的豊かさ、貧しさだけの問題だけではなくて、われわれ自身の人的豊かさ、貧しさを照らしだすインパクトとしてかぶさってくると思うのです。(…)かれらは、事件が終わればわれわれの視界から死者としてあるいは刑務所に消えていくのですから、その点で病痕は切除できたようだけれども、じつはテレビで見ていたわれわれの人類史的貧しさはみんながそれをさらして毎日生きているのですから、すくなくともそれについて考え、自覚しはじめるほどのことはしなければならぬまいと思うのです。

Si cette affaire avait eu lieu au moment où je rédigeais *Kowaremono toshite no ningen*, il est absolument certain que je n'aurais pas pu faire autrement que de lui consacrer un chapitre. (…)

Lorsque je pense à ces morts, la question est de savoir si nous sommes capables de considérer cette affaire comme relevant d'un problème universel, d'en tirer réellement le sens qu'elle recèle au niveau de notre condition humaine, car il me semble que son

¹⁰¹⁵ Voir première partie, p. 121.

impact ne pose pas simplement le problème de la richesse ou de la pauvreté humaine des personnes impliquées, mais qu'il éclaire également la nôtre.(...) [Les personnes impliquées] disparaîtront de notre vue avec l'affaire, qu'elles soient mortes ou emprisonnées, et nous aurons ainsi l'impression d'avoir pu nous débarrasser du mal, mais dans la mesure où nous tous, qui avons suivi l'affaire devant nos télévisions, vivons chaque jour avec notre pauvreté humaine, j'ai la conviction qu'il me faut au moins y réfléchir, et commencer par en prendre conscience.¹⁰¹⁶

On peut considérer *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi* comme l'expression d'une telle prise de conscience, dans le discours proposé par le roman comme dans sa genèse complexe, marquée par les événements de février 1972. Tanaka Reigi retrace le processus de création de l'œuvre, citant plusieurs déclarations de l'auteur à ce sujet.

Entamée l'année de la parution de *Man.en gannen no futtobôru*, en 1967, la réflexion aboutissant au roman tourne autour de la volonté d'Ôé de mettre en scène « un groupe de jeunes gens rejetés par la société et la rejetant en retour, commettant des délits minables pour s'assurer leur minimum de liberté », et de « décrire les deux faces de ce rejet »¹⁰¹⁷.

Plus tard, l'auteur affirmera que cette volonté s'est précisée et a pris des contours plus politiques en 1970 après la participation à un débat avec Takahashi Kazumi¹⁰¹⁸ au cours duquel ce dernier aurait longuement évoqué les luttes inter-factions entre les militants d'extrême-gauche. Ôé décide alors de « décrire des jeunes qui se livrent corps et âme à la violence »¹⁰¹⁹.

¹⁰¹⁶ ÔÉ K., [Remarque et supplément – Les démons de l'âge atomique, ou l'affaire de l'Armée Rouge Unifiée et mon expérience de Dostoïevski] 「自註と付録—核時代の『悪霊』、または連合赤軍事件とドストエフスキー経験」, décembre 1972. Cité par KUROKO K., [Ôé Kenzaburô~] 『大江健三郎論~』, *op. cit.*, p. 47.

¹⁰¹⁷ Débat avec Noma Hiroshi, 1968. Cité par TANAKA Reigi 田中勸儀, [*Kôzui ha waga tamashii ni oyobi* – la genèse du récit] 「『洪水はわが魂に及び』—物語の成立に向けて」, in *Kokubungaku* 『国文学』, février 1997, p. 72.

¹⁰¹⁸ 高橋和巳 (1931-1971). Romancier japonais sympathisant d'extrême gauche, ses romans politiques s'inscrivent dans la veine des premiers récits urbains d'Ôé et sont particulièrement appréciés des étudiants engagés à la fin des années 1960.

¹⁰¹⁹ Entretien avec Watanabe Hiroshi, cité par WATANABE H., [L'enfant saint et la prière de la fin des temps] 「聖なる子供と終末の祈り」, in [Œuvres complètes d'Ôé Kenzaburô - Appendice] 『大江健三郎全作品・付録』 (période 2) appendice 5, p. 3.

La même année, la rencontre avec le militant écologiste Scott McVay, qui offre à l'auteur une cassette contenant des chants de cétacés et « connecte la fin de l'humanité à celle des baleines » lui inspire le personnage central de son roman, un original « à la Don Quichotte » qui se considère comme « le représentant des arbres et des baleines »¹⁰²⁰. C'est au cours du processus de rédaction que survient l'incident du chalet Asama, qui oriente l'auteur lors de sa révision conséquente du manuscrit, passant de mille sept-cent à mille feuillets dans sa forme définitive¹⁰²¹. A l'occasion de la parution du roman, il résume ainsi la teneur des modifications engagées sur ce point.

結局僕は、あの雪の浅間山麓の事件にであうことによって、自分の主題から政治的なものはらいおとした。より根底的なところでの暴力的なるものの解放をめざす若者たちを描くことで、主題はいつそう明瞭になるという発見に僕はいたったのである。

Finalement, en étant confronté à cette affaire au pied du mont Asama enneigé, j'ai retiré de mon sujet ce qui relevait du politique. Et j'ai réalisé qu'en décrivant des jeunes cherchant à exprimer leur violence à un niveau plus fondamental, celui-ci s'en trouvait clarifié d'autant.

¹⁰²²

Par ailleurs, cette épuration du sujet correspond au sentiment que lui inspirent les extraits bibliques qui lui fournissent son titre : la passion des rédacteurs des psaumes faisant écho à celle de Jonas criant sa colère à Dieu qui pardonne aux habitants de Ninive, dont Ôé redécouvre le récit alors qu'il rédige les dernières pages du roman, fin 1971.¹⁰²³ Il s'agit alors, pour lui, de « décrire la Passion (受難) d'hommes passionnés (情熱) », l'objet de leur passion étant, « pour ainsi dire, secondaire »¹⁰²⁴.

¹⁰²⁰ Cité par TANAKA R., [*Kôzui ha waga tamashii ni oyobi* – la genèse du récit] 「『洪水はわが魂に及び』 —物語の成立に向けて」, *op. cit.* p. 73.

¹⁰²¹ *Ibidem.*

¹⁰²² ÔE K, [L'imagination post-rédaction] 「かいたあとの想像力」(1973), cité par WATANABE H., [L'enfant saint et la prière de la fin des temps] 「聖なる子供と終末の祈り」, *op. cit.*, p. 3.

¹⁰²³ Cf. TANAKA R., [*Kôzui ha waga tamashii ni oyobi* – la genèse du récit] 「『洪水はわが魂に及び』 —物語の成立に向けて」, *op. cit.* p. 76.

¹⁰²⁴ Cité par TANAKA R., *Ibidem*, p. 77.

Si l'on résume les intentions de l'auteur, *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi* se présente donc comme un récit de la Passion vécue par un groupe de jeunes asociaux violents et un original porte-parole des arbres et des baleines, ainsi que de l'objet, ou de l'absence d'objet de leur passion, marqué par la nécessaire introspection imposée par les événements de l'hiver 1972 sur ce qui fait l'humanité et l'inhumanité de l'homme.

Certains critiques, tels Susan Napier, ont pu voir dans l'œuvre un roman à thèse à travers lequel l'auteur désignerait, via ses personnages, une juste cause pour laquelle il conviendrait de mourir, fût-ce inutilement : en l'occurrence, la dénonciation de la responsabilité de l'homme dans la destruction de la nature. En s'attachant au parcours de ces personnages et à la cause en question, nous verrons qu'il n'en est rien, et que l'œuvre dresse avant tout le procès du nihilisme maquillé par la croyance. Dans la mesure où celle-ci correspond à une obsession de l'auteur lui-même fournie à ses personnages et montrée pour telle, l'œuvre prend également valeur d'autocritique.

Car dans ce roman, tout est tourné vers l'*implosion*. A l'instar de Takashi dans *Man.en gannen no futtobôru*, les personnages sont tous, à un degré ou un autre, projetés sur une trajectoire d'autodestruction, jusqu'à l'enfant idiot familial qui, à cinq ans, présente déjà des pulsions suicidaires et des tendances à l'automutilation. Hantés par le spectre de la bombe atomique, obsédés par la survenue de l'apocalypse qu'ils semblent appeler de leurs vœux, les héros d'Ôé répondent ici à leur auteur, dont nous avons longuement évoqué cette terreur de la bombe, que Miura Masashi a liée au sentiment d'impuissance¹⁰²⁵. Mais la sensation que tout s'apprête à finir n'est pas, au début des années 1970, propre à Ôé, même si elle atteint chez lui un niveau paroxystique.

Les échecs des luttes civiques de la décennie précédente, l'indifférence d'une population satisfaite de la prospérité économique, l'impossibilité de peser sur un système politique

¹⁰²⁵ Voir première partie, p. 145.

verrouillé, la disqualification définitive de l'image du modèle soviétique en 1968, poussent les jeunes militants d'extrême gauche vers une radicalité qui traduit leur frustration à influencer sur une réalité qu'ils rejettent en bloc. Avant le choc pétrolier de 1973, les grandes affaires de pollution viennent déjà relativiser le sentiment de prospérité en montrant le tribut que la haute croissance ne cesse de prélever sur la population et l'environnement de l'archipel, qui sert de base arrière pour la guerre du Vietnam, portant un coup supplémentaire à l'illusion du pacifisme que le pays s'efforçait de maintenir. Chez les intellectuels, le mot de « fin » est dans toutes les bouches et tous les titres, on ne compte plus les œuvres traitant de la « fin » sous toutes ses formes (終わり, 終末, 終焉), du « sentiment de fin » (終末観), et l'année 1972, avec la triste affaire du chalet Asama en ouverture, est considérée par beaucoup comme « le commencement de la fin »¹⁰²⁶ de l'histoire du Japon moderne.

Le roman d'Ôé épouse le pessimisme ambiant et tente de décoder la poussée vers l'implosion qui anime cette jeunesse qui interpelle tant l'auteur, d'abord, on l'a vu, parce qu'il y est lui-même sujet. En ce sens, *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi* peut être considéré comme l'épilogue de la première période de son œuvre, dans laquelle elle s'inscrit à bien des égards. Une différence de taille sépare cependant les jeunes romantiques de *Warera no jidai*¹⁰²⁷ ou *Sakebigoe* de leurs homologues de 1973, même si les deux sont tout aussi passifs, ou presque : si les premiers se débattaient avec la sensation d'être nés trop tard pour le grand événement fondateur de la guerre, et s'efforçaient de supporter leur névrose par divers fantasmes compensatoires, les seconds sont bien trop jeunes pour avoir vécu ou baigné dans l'exaltation de ce passé et de sa gloire présumée. Nés après la guerre, trop jeunes même pour avoir vécu l'Anpo de 1960, le Grand Récit sur la trame duquel ils inscrivent leurs rêves n'est

¹⁰²⁶ Cf. TSUBO.UCHI Yûzô 坪内雄三, [1972 : la « fin du commencement » et le « commencement de la fin »] 『一九七二：「はじまりのおわり」と「おわりのはじまり」』 (2003), Bungeishunjû, collection Bunshun bunko 文春文庫 (poche), 2006.

¹⁰²⁷ ÔE K., [Notre époque] 『われらの時代』 (1959), [OKZ1:2], *op. cit.*

pas derrière mais devant : c'est le récit par défaut de l'apocalypse à venir, la grande implosion que tout un monde attend. Car dans ce monde évidé et borduré, quelque chose doit bien finir par arriver ; ou quand l'absence de Grand Récit devient celui-ci. Qu'il s'agisse de vivre avec la sensation que tout est déjà fini, ou que tout va bientôt finir, le constat est le même pour tous ces jeunes gens : à tout prendre, mieux vaut mourir. Ainsi *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi* accomplit-il l'exploit non négligeable de se hisser au rang des romans les plus négatifs d'Ôé, puisque l'auteur n'hésite pas à mettre au service du désir de mort de ses personnages ses fétiches les plus positifs : la nature, et même l'enfant idiot deviennent ainsi des causes au nom desquelles se faire sauter. Car tel est bien le message que l'auteur semble adresser aux partisans de l'Armée Rouge Unifiée : « déclencher une révolution ne servirait à rien ; si elle n'est pas capable de produire un dieu à même de nous infliger une punition telle que le monde entier serait anéanti, l'humanité ne pourra jamais progresser vraiment. »¹⁰²⁸ La violence infligée et subie dont Ôé pensait qu'elle pourrait libérer les étudiants comme elle lui avait ouvert les yeux, les a simplement tués. Ce n'était donc pas assez, et c'est à ce dieu de destruction que ses personnages vont désormais rêver. Mais faut-il vraiment croire, avec Susan Napier, qu'il s'agit là du véritable message du roman d'Ôé ? Que « les lecteurs doivent être choqués et écoeurés par des scènes de violence pour prendre conscience de la nécessité d'une violence purificatrice apocalyptique »¹⁰²⁹ ?

Nous allons voir à présent qu'il n'en est rien, et qu'au contraire, c'est ce désir de violence paroxystique que l'auteur s'efforce ici, à grand peine, d'exorciser.

2/ Voyageurs de la Liberté : la mort pour l'être-ensemble.

¹⁰²⁸ Débat avec Haniya Yutaka, 1972. Cité par SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 162.

¹⁰²⁹ NAPIER S. J., *Escape from the wasteland*, *op. cit.*, p. 141.

Les Voyageurs de la Liberté (自由航海団) sont constitués d'un petit groupe de jeunes ayant pour la plupart rejoint la capitale après leur éducation secondaire dans le cadre des « embauches groupées », ce système de recrutement de masse largement employé par les grands groupes industriels durant la période de haute croissance. Les jeunes en milieu rural ayant achevé leur éducation secondaire constituaient un vivier important pour ce type d'embauche, les usines étant leur principale destination. Le fait que les adolescents du groupe correspondent vraisemblablement à cette catégorie, et aient quitté ou refusé de tels emplois pour sombrer dans la petite délinquance et intégrer les Voyageurs, constitue déjà une première indication sur le malaise qui les habite. Ayant investi un studio de cinéma désaffecté en lointaine banlieue où ils ont disposé la partie supérieure d'un voilier volé débarrassé de sa coque, ils font la connaissance d'un original vivant dans un abri anti-atomique construit à proximité. Ôki Isana (大木勇魚 : « Grand-Arbre Brave-Poisson ») s'y terre avec son fils handicapé mental âgé de cinq ans, Jin, en attendant la fin du monde, et « ne s'intéresse qu'aux arbres et aux baleines », dont il se présente comme le « porte-parole »¹⁰³⁰. Après quelques péripéties, il finit par sympathiser avec le groupe et son leader Takaki. Lors d'une virée à la campagne, après avoir abandonné leur voiture volée au beau milieu d'un tunnel pour bloquer la circulation, les deux agités du groupe, Bôy et Tamakichi lui expliquent leur projet. Comme leurs aïeux violents ont accusé de tous les maux et persécuté les Coréens lors du grand tremblement de terre de Tôkyô de 1923, il ne fait aucun doute pour eux que lors d'un prochain séisme de grande ampleur, les jeunes délinquants qu'ils sont, ces « faibles détestés de tous »¹⁰³¹ seront les premières victimes. Il s'agit donc de fuir jusqu'à la mer et au bateau salvateur qu'ils rêvent d'acquérir. Mais il n'est pas moins certain, selon eux, que s'ils laissent toute liberté d'action à leurs « ennemis » de la police et des Forces d'Auto Défense, ces derniers les précéderont sur les berges pour les y attendre et les massacrer. Il s'agit donc

¹⁰³⁰ [OKZ2:4], p. 59.

¹⁰³¹ *Ibidem*, p. 165.

d' « arrêter toutes les voitures » pour éliminer les « privilèges »¹⁰³² et assurer une étonnante égalité des chances dans la perspective de fuite en cas de cataclysme. Si Tamakichi évoque l'idée de faire ainsi des routes des « quartiers libérés »¹⁰³³ à l'image des zones libérées à coups de barricades par les étudiants de 1968, il va de soi que ce projet grotesque n'est guère plus qu'une parodie d'acte politique.

Le discours des Voyageurs relève avant tout du délire de persécution. De fait, leurs menus larcins ne justifient absolument pas l'attention démesurée des autorités qu'ils pensent, ou plutôt désirent attirer sur eux. L'évènement apocalyptique qu'ils redoutent et attendent et qui doit signer leur arrêt de mort sociale, leur désignation comme boucs émissaires, et le signal de la fuite vers la mer sur ce fameux voilier que convoitaient déjà les jeunes névrosés de *Sakebigoe*, de par son caractère hypothétique, semble n'avoir pour autre but que de reléguer le passage aux actes envisagé dans un avenir indéfini. Ainsi, les Voyageurs peuvent continuer à savourer leur rêve de fuite et d'égalitarisme piéton, et entretenir leur délire paranoïaque qui leur confère une identité et unit leur groupe contre la persécution fantasmée de la majorité des « honnêtes gens »¹⁰³⁴ (comprendre, ceux qui se reposent sur le pouvoir policier). Sur le plan de la passivité et de la mobilisation identitaire de leurs névroses, ces jeunes n'ont donc rien à envier aux personnages précités. Tout juste peut-on leur adjoindre la notion de collectif, qui manquait aux précédents en mal de solidarité.

De fait, ces jeunes ne sont que trop conscients de la légèreté de leur doctrine : leur attente commune de la fin du monde les rapproche d'Isana, mais ils sont incapables de lui donner un sens, alors que lui la considère comme une punition inévitable à la violence des hommes sur la nature et souhaite la contempler pour annoncer, une fois toute vie éteinte, « à ceux qui

¹⁰³² *Ibid.*, p. 166.

¹⁰³³ *Ibid.*

¹⁰³⁴ [OKZ2:5], p. 61.

viendront après »¹⁰³⁵ que les plus grandioses créatures n'étaient pas les hommes, mais les arbres et les baleines. Ce n'est pas tant la nature de la vision d'Isana qui leur importe, mais sa capacité à manier l'imaginaire. Ils décident ainsi de l'employer comme « spécialiste des mots » (言葉の専門家)¹⁰³⁶, Takaki en ayant professé la nécessité du fait que personne, au sein du groupe, ne soit capable d'exprimer l'objectif des Voyageurs. « Si on se fait arrêter par la police, qu'est-ce qu'on leur dira ? » Si possible rien, bien entendu, mais pour avoir une raison de garder le silence, « il faut avoir des mots qui fassent le poids »¹⁰³⁷.

Il leur faut, en d'autres termes, une raison de se taire, une cause pour être persécutés, et peu importe au fond ce qu'elle recouvre. L'objectif n'est rien d'autre que ce qui soude les Voyageurs dans l'adversité, et comme on va le voir, la grande cause pour laquelle ces jeunes finiront presque tous par mourir n'est rien d'autre que l'être-ensemble du groupe uni pour la réaliser.

Tamakichi, le préposé à l'équipement du groupe, procure armes et munitions. Une scène aussi comique que révélatrice voit les apprentis conjurés s'attaquer à un fourgon de boucherie et combattre les convoyeurs à main nue (par souci d'« égalité »¹⁰³⁸), puis à coups de queues de bœuf, pour s'emparer du chargement. Parodie des cambriolages menés par l'Armée Rouge Unifiée pour financer ses opérations, la conclusion en est néanmoins édifiante : Tamakichi échange, dans un relais routier, la viande volée contre de la dynamite. Métaphore tragicomique de l'économie de la violence qui anime le récit : les héros échangent de la chair morte contre les outils qui tueront la leur. Car le groupe est déjà lancé sur sa trajectoire d'implosion : Inago (イナゴ : « sauterelle »), jeune fille libérée, a séduit un soldat des Forces d'Auto Défense (FAD) en organisant son propre viol, et l'a convaincu de rejoindre les

¹⁰³⁵ [OKZ2:4], p. 114.

¹⁰³⁶ *Ibid.*, p. 151.

¹⁰³⁷ *Ibid.*, p. 133.

¹⁰³⁸ *Ibid.*, p. 172.

Voyageurs pour les former au combat. Comme l'Armée Rouge Unifiée, le groupe investit une maison de campagne et s'entraîne en forêt à la lutte armée. Officiellement pour être prêts à se défendre le jour du cataclysme, officieusement pour se préparer à le déclencher eux-mêmes, comme le souhaitent les militants les plus agités.

A nouveau, le texte mime l'histoire puisque le séjour champêtre se solde par le lynchage d'un membre du groupe par ses semblables. Mais dans la mesure où l'auteur a pris soin d'exciser de son récit toute justification ouvertement politique, cet événement se manifeste comme l'expression, certes distordue, de la vérité la plus nue du mécanisme victimaire : le lynché lui-même appelle sur lui la violence fondatrice, et l'investit d'un sens que sa vie ne lui donnait plus. Ce lynché est peut-être le personnage le plus énigmatique du roman : ancien photographe professionnel, il est bien plus âgé que ses petits camarades, qui le surnomment « l'homme qui rabougrit » (縮む男). Celui-ci est en effet persuadé de voir sa taille diminuer régulièrement, du fait de l'implosion progressive de ses os. Une impression qui l'aurait saisi à trente-cinq ans, un soir qu'il ressentait, en sus des vertiges de l'alcool, « la fin de sa jeunesse ». Cette réduction progressive, qui lui semble toucher « son corps et son âme »¹⁰³⁹, lui paraît en contrecoup concentrer tout son sang et son énergie vitale dans son sexe, et l'homme dès lors enchaîne les conquêtes, jusqu'à un étrange rêve érotique : une fille dotée d'un faux pénis, qui lui apparaît comme une « divinité », le sodomise, et la sensation procurée par cette « fille / mère » le réduit « à l'état de bébé », « dans l'utérus, avant la grande solitude du monde »¹⁰⁴⁰. Il est difficile de ne pas songer ici à la figure de Mishima Yukio : cette image d'un homme à femmes qui, à partir de trente-cinq ans, « rabougrit » en songeant à la fin de sa jeunesse, et se laisse posséder par une divinité fantasmatique dans une image dont *Warera no jidai* et évidemment *Seventeen* ont illustré la fonction métaphorique chez Ôé, ne correspond que trop

¹⁰³⁹ *Ibid.*, p. 124.

¹⁰⁴⁰ *Ibid.*, p. 128.

bien à celle qu'il entend donner de son meilleur ennemi. Le parallèle se laisse d'ailleurs tirer jusqu'à la mort du personnage : l'homme qui rabougrit met la sienne en scène, dont il est, comme le remarque bien son camarade Takaki, « le réalisateur et le rôle principal »¹⁰⁴¹. Cette mort semble en effet volontairement planifiée : l'homme transmet à un périodique des photographies du groupe posant avec leurs armes autour du soldat des Forces d'Auto Défense. Laisse auprès d'Isana après un premier interrogatoire musclé, il explique à ce dernier le sens de son acte.

おれが「自由航海団」をまきこんだ。ソレデカレヲ、ハッキリ前へ進マセタンダ。これからおれが引きかえしできない曲がり角の向うへ、彼らを通過させるんだ。「自由航海団」は、それではじめてほんとうの結社になるんだ。

J'ai impliqué les Voyageurs. *Comme ça, je les ai fait avancer de façon décisive*. Maintenant, je vais leur faire passer un tournant, et ils ne pourront plus revenir en arrière. Grâce à ça, les Voyageurs vont enfin devenir une vraie société [secrète].¹⁰⁴²

A Isana interdit, l'Homme qui rabougrit pose la question rhétorique qui taraudait le lecteur : « crois-tu vraiment qu'il suffira d'une parodie d'entraînement militaire pour que les Voyageurs passent naturellement d'un petit groupe de délinquants à une véritable organisation ? » Pour Isana, il est clair que non : « mais est-ce bien nécessaire ? ils vont vieillir sans changer d'un iota, et c'est très bien comme ça, non ? Pourquoi vouloir absolument leur faire sauter le pas vers une véritable organisation ? »¹⁰⁴³. La réponse de l'Homme qui rabougrit constitue le pivot théorique du récit : il s'agit, affirme-t-il, d'accomplir la « prédiction » que voici.

おれの予言というのはな。まず当のおれが縮みに縮んでな、その収縮圧が内蔵を活動不能にして、ある日おれは苦しみながら死ぬことに始まるんだ。その時おれはこの世界に、誕生か

¹⁰⁴¹ [OKZ2:5], p. 34.

¹⁰⁴² [OKZ2:4], p. 200.

¹⁰⁴³ *Ibid.*

ら死にいたる自然な道すじの混乱、逆転が生じはじめたことを、全人類にむけて告知させることができるわけだろう？ソレこそオレガ苦シミナガラ「縮む男」デアルコトノ、アラワシテイル予言ジャナイカ？予言ノ達成ジャナイカ？しかしその縮みに縮んでの縮み死によって、おれのあらかず予言が実現されるには、まだずいぶん時がかかりそうなんだよ。おれは急がなければならないと感じはじめたんだ。それも「自由航海団」がなしくずしに崩壊しないうちに、やりとげなければならない。「自由航海団」ノ若者タチコソガ、オレノ実現シタ予言ヲヒロメル者タチナンダカラナ！そこでおれは新しく、連中がおれを憎悪から殴り殺し、それによって「縮む男」の予言が実現するように構想したんだ！(...)

陽が昇ったらあらためて訊問がはじまって、そしてかんずく若い連中がおれを殺さずにはおかないだろう。そして「縮む男」の予言が実現されて、同時に「自由航海団」は、権力が叩きつぶす根絶やしにするほかには消滅しない真の団体になるよ。

Ma prédiction, elle commence comme ça : d'abord je vais me rabougir encore et encore, la pression va bloquer mes organes, et un jour je vais mourir dans la douleur. Ce jour-là, je montrerai à toute l'humanité que la confusion a commencé dans le parcours naturel qui va de la vie à la mort, et qu'il commence à s'inverser ! C'est ça, la prophétie pour laquelle je vais souffrir en tant qu' « Homme qui rabougrit » ! Tu ne crois pas que ça accomplira la prophétie ? Mais pour qu'elle se réalise grâce à ma mort par rabougrissement au bout du bout du processus, ça risque de prendre encore pas mal de temps. Alors, j'ai commencé à me dire qu'il fallait que je me dépêche. Je dois passer à l'action avant que les Voyageurs ne partent en sucette, *parce que ce sont les jeunes Voyageurs qui vont diffuser la prophétie que j'aurai réalisée !* C'est pour ça que j'ai eu l'idée de leur faire réaliser la prophétie de l' « Homme qui rabougrit » en me cognant à mort sous l'effet de la haine ! (...)

Quand le jour se lèvera, l'interrogatoire recommencera, et les jeunes ne pourront pas s'empêcher de me tuer. Alors, la prophétie s'accomplira et en même temps, les Voyageurs deviendront un vrai groupe qui ne disparaîtra que quand le pouvoir les aura tous massacrés jusqu'au dernier.¹⁰⁴⁴

En somme, la croyance soutenant la « prophétie » de l'Homme qui rabougrit n'est rien d'autre que la pulsion de mort élevée au rang d'idéologie¹⁰⁴⁵. Le roman laisse le lecteur libre d'interpréter la maladie du personnage en termes physiques ou psychologiques, mais cela n'a guère d'importance : le personnage souhaite élargir au niveau universel une obsession

¹⁰⁴⁴ *Ibid.*

¹⁰⁴⁵ La pulsion de mort désignant, dans sa première occurrence chez Freud, la tendance fondamentale de tout être vivant à retourner à l'état anorganique. Cf. FREUD S., « Au-delà du principe de plaisir » (1929), in *Essais de psychanalyse*, Payot, collection Petite bibliothèque Payot, 1976, p. 55. Le discours régressif de l'Homme qui rabougrit cité plus bas illustre à merveille cette conception.

régressive personnelle que nous percevions déjà dans le rêve décrit plus haut. Cette logique, on le verra, caractérise également mais pour des raisons différentes les deux protagonistes majeurs, les Voyageurs et Isana.

Poussant à la caricature l'image de Mishima et de son geste nihiliste mis en scène avec sa milice privée de jeunes éphèbes et face à cette autre milice que sont les Forces d'Auto Défense, l'Homme qui rabougrit souhaite transmettre son message de gloire au néant aux générations futures, et lui assurer au moins une audience plus vaste en organisant l'implosion collective des Voyageurs de la Liberté. Le Tout auquel il se soumet n'est pas celui de l'Empereur qui animait le jeune adolescent de *Seventeen*, et dont Mishima se servait comme d'un « papier cadeau »¹⁰⁴⁶, mais directement le néant que celui-ci enveloppait délicatement.

Après avoir critiqué les Voyageurs en leur rappelant qu'ils n'étaient « même pas un groupuscule politique, mais juste une bande de gamins qui jouent à la guerre »¹⁰⁴⁷, l'Homme qui rabougrit leur énonce son dernier message avant de les pousser au lynchage, son discours rejoignant alors une obsession bien connue de l'auteur.

オレハ「縮む男」ナンダヨ！ (...)核爆発の用語でいえばな、インプロージョンすることができるんだ。内側へ向けて爆発して死ぬことができるんだよ。ソノ日ガクレバ、オレハ核時代ニモマタフサワシイ予言者ニナレルンダヨ！人類がな、全歴史規模の逆行をはじめてしまって、それも人間ひとりひとりの肉体に、進化・成長とは逆の遺伝子がすみついてしまったことを、世界にむけて第一番目に告知できるんだよ。

Je suis l' « Homme qui rabougrit » ! (...) Pour utiliser le vocabulaire des bombes atomiques, je peux implorer, crever en explosant vers l'intérieur. *Quand ça arrivera, ça fera de moi un vrai prophète digne de l'âge atomique !* Je serai le premier à annoncer au monde que l'humanité a commencé un retour en arrière à l'échelle de l'histoire, et que les gènes inverses de celles de l'évolution et de la croissance se sont collés dans le corps de chaque humain.¹⁰⁴⁸

¹⁰⁴⁶ NAPIER S.J., *Escape from the wasteland*, *op. cit.*, p. 174.

¹⁰⁴⁷ [OKZ2:5], p. 23.

¹⁰⁴⁸ *Ibidem.*

Empalé sur un bâton dans une parodie de sodomie, frappé à mort, lynché rituellement à coups de pierres puis achevé d'une balle dans la tête, l'Homme qui rabougrit obtient ce qu'il souhaitait puisque les Voyageurs qui refusent de participer au massacre sont sommés de quitter le groupe. « Il meurt pour nous servir »¹⁰⁴⁹, conclut Takaki. Mais le soldat des Forces d'Auto Défense, horrifié, fuit la scène et se réfugie dans un village des environs. Poursuivi par les Voyageurs, contaminé par leur délire paranoïaque, il se suicide à son tour de peur d'être lynché par les villageois après que Tamakichi ait jeté, pour s'amuser, une grenade sur un bateau à quai, ce qui les a fort irrités. La parution des photographies dans la presse lie le groupe à cette nouvelle mort absurde, et les Voyageurs sont bientôt contraints de se retrancher dans l'abri antinucléaire d'Isana, encerclés par une marée de policiers. Tandis que Bôy, le cadet de la troupe, est bastonné et laissé pour mort par des ouvriers qu'il tente d'empêcher de détruire le hangar et le demi voilier qui symbolise le rêve de fuite des Voyageurs, Tamakichi abat un policier pour se choisir *via* un acte libre dans une rhétorique calquée sur celle de Mathieu dans *La mort dans l'âme*, juché sur le toit d'une église dans un village encerclé par les Allemands et cherchant à tout prix à tuer pour se sentir enfin *exister*¹⁰⁵⁰. Tamakichi se fera sauter à la grenade quelques heures plus tard, rejoignant « Ecrevisse » (赤面) qui utilise à bon escient les bâtons de dynamite troqués tantôt. Ainsi, les masques tombent. « Ecrevisse », grand timide dont les parents se sont tous deux suicidés, s'était ainsi confié à Isana : « même si les Voyageurs restaient seuls survivants sur terre après le cataclysme, je crois que ça signifierait la fin de la civilisation humaine. Parce qu'on n'a pas de mémoire. ... Moi je crois que tous les hommes vont bientôt choisir librement le suicide, et que les Voyageurs sont un symbole de cet avenir de l'humanité. (...) Parmi les Voyageurs, il n'y en a pas un qui pense évoluer ; ils croient tous que la fin du monde va arriver avant qu'ils deviennent des adultes ou

¹⁰⁴⁹ *Ibid.*, p. 39.

¹⁰⁵⁰ Cf. SARTRE J.-P., *La mort dans l'âme*, in *Œuvres romanesques*, *op. cit.*, p. 1344.

des vieux, qu'ils n'ont aucun avenir, et en tout cas ils ne font aucun préparatif pour l'avenir ». Ils sont, conclut-il, « comme des lycéens qui n'auront jamais leur diplôme ». ¹⁰⁵¹

Cette incapacité à se projeter dans l'avenir est une pathologie courante chez l'adolescent en situation de crise identitaire, comme l'ont montré les travaux d'Erik Erikson. « Il est essentiel, écrit-il, que les civilisations fournissent aux jeunes une perspective temporelle sentimentalement convaincante et compatible avec une image du monde cohérente » ¹⁰⁵². L'absence d'une telle perspective engendre une « régression », une « méfiance à l'égard du temps » dont ils souhaitent « arrêter la marche ». L'adolescence est aussi l'expérience du deuil nécessaire de celle-ci ¹⁰⁵³, mais tout ce passe comme si ces jeunes, freinant des quatre fers face à l'horizon d'attente borduré que leur annonce la société et son incapacité à leur proposer une « perspective temporelle » viable, refusaient le leur pour lui substituer le moratoire de leur petit groupe d'asociaux. Cette puérité se manifeste dans les quelques mots rageurs que Tamakichi adresse aux représentants de la police venus négocier leur reddition : « Je vais continuer à tirer comme un dingue ! (...) Je vais empiler les crimes jusqu'à plus soif, parce que de toute façon, vous ne pouvez pas me punir, vu que je suis mineur, vous ne pouvez pas m'exécuter ! Vous allez me condamner à perpette, et ça ne sert à rien parce que la fin du monde est pour bientôt. Je vais crever avec vous, bande d'idiots ! » ¹⁰⁵⁴. Comme le remarque Shibata Shôji, « ces jeunes ne sont pas vraiment en rébellion face au système, ils le reconnaissent dans le sens où il leur permet de laisser libre cours à leur violence. (...) Il ne s'agit pour eux que de justifier leur isolation par un récit de fin du monde » ¹⁰⁵⁵. Leurs actes d'agression et d'autodestruction relèvent donc davantage d'une *conduite ordalique*, à

¹⁰⁵¹ [OKZ2:4], p. 191.

¹⁰⁵² ERIKSON Erik H., *Adolescence et crise, la quête de l'identité*, Flammarion, collection Champs, 1972, p. 190-191.

¹⁰⁵³ *Ibidem*, p. 178.

¹⁰⁵⁴ [OKZ2:5], p. 155.

¹⁰⁵⁵ SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 161.

« fonction de restauration de l'identité ou d'intégration sociale »¹⁰⁵⁶. C'est ce qui semble émerger des discours des jeunes assiégés.

Inago expliquait ainsi à Isana que les Voyageurs savaient bien que même une fois enfuis sur leur voilier, ils finiraient par se faire écraser, et qu'ils prévoyaient de truffer le bateau de dynamite en espérant attirer la sympathie des gens devant leur désespoir. Isana avait dès lors bien perçu le problème, pressentant leur fin à venir.

勇魚はかれの周り(...)の若者らのいちいちの^{ヴィジョン} 幻 と、かれらの現実世界のいちいちが、いずれまぢかなうちに粗暴な自己破壊によって血の闇に消えることを考えた。かれらの死の寂しさがまざまざと予感された。堂々めぐりになるが、その深い寂しさに抵抗するためになら、どのように粗暴な自己破壊もやむをえないかもしれない。

Isana se dit que les visions et le monde réel de ces jeunes autour de lui disparaîtraient bientôt, jusque dans leur moindre détail, dans les ténèbres sanglantes d'une autodestruction brutale. Il ne pressentait que trop clairement la solitude de leur mort à venir. On tourne en rond, mais pour résister à cette profonde solitude, peut-être l'autodestruction, aussi brutale qu'elle soit, était-elle inévitable.¹⁰⁵⁷

C'est bien pour concrétiser leur désir de collectif que les Voyageurs se tuent en son nom¹⁰⁵⁸. Selon l'idée vieille comme le monde qui veut que toute cause qui mérite qu'on meure pour elle est, sinon respectable, au moins digne d'attention¹⁰⁵⁹. Takaki, le leader du groupe que ses camarades convainquent de se rendre avec Inago et l'enfant peu avant l'assaut final, ne disait pas autre chose lorsqu'il refusait d'abord de dissoudre et disperser le groupe en se justifiant

¹⁰⁵⁶ BIDEAUD Jacqueline, HOUDE Olivier, PEDINIELLI Jean-Louis, *L'homme en développement*, PUF, collection Quadrige – Manuels, 1993, p. 471.

¹⁰⁵⁷ [OKZ2:5], p. 87.

¹⁰⁵⁸ En ce sens, ils sont différents des jeunes militants d'extrême gauche décrits par Shimada Masahiko 島田雅彦 dans *Yasashii Sayoku no tame no kiyûkyoku* ([Divertimento pour une gentille « gauche »] 『優しいサヨクのための嬉遊曲』, éditions Fukutake 福武書店, 1983) ou des deux frères décrits par Murakami Ryû 村上龍 dans *Coin locker babies* (*Les bébés de la consigne automatique* 『コインロッカー・ベイビーズ』, 2 volumes, Kôdansha, 1980 ; traduction par Corinne Atlan, Philippe Picquier, 1997), qui perpètrent des actes terroristes par ressentiment et sadisme, et représentent une « nouvelle génération » de terroristes de fiction agissant après la mise à mort définitive des Grands Récits révolutionnaires dans les années 1970.

¹⁰⁵⁹ Voir PINGUET M., *La mort volontaire au Japon*, op. cit., p. 239-240.

ainsi : « la seule chose qu'on ait, c'est d'être ensemble ».¹⁰⁶⁰ Cet être-ensemble enfin confirmé par la société aux yeux braqués sur l'abri assiégé, il peut partir en paix :

これまでおれが「自由航海団」の先ゆきをまるごと信じていたかどうかというと、それはそうじゃなかったんだがな。しかしいまはそれも信じないわけにはゆかないよ。現に「自由航海団」がこんなに確実に実在しているんだからな。しかもそれを信じている者はいまやおれたちだけじゃないんだ。その避難所の外の厩大な数の他人どもが、みんなそれを信じはじめているのじゃないか？

Jusque là, je ne pouvais pas dire que je croyais vraiment à l'avenir des Voyageurs. Mais maintenant, je suis bien obligé d'y croire, parce qu'ils existent réellement là, sous mes yeux. Et maintenant, on n'est plus les seuls à croire à notre existence : il y a plein de gens à l'extérieur de l'abri qui commencent à y croire, eux aussi !¹⁰⁶¹

Mais qu'y a-t-il à croire dans ce conte délétère ? *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi* est l'histoire d'un groupe qui, résume Shibata, « n'acquière une identité concrète que dans et par sa destruction »¹⁰⁶². Susan Napier voulait voir dans ces personnages les hérauts d'une « cause juste », les sacrifiés d'un « combat moral »¹⁰⁶³. Il n'en est rien : la cause est empruntée pour fournir un prétexte à l'autodestruction de ces fausses victimes parodiant le sacrifice fondateur, comme celui de l'Homme qui rabougrit, en soudant le groupe et en lui fournissant l'occasion de s'affirmer par sa mort, parodiait le sacrifice rituel de la victime émissaire générant le sacré. « La recherche délibérée du risque, écrit David Le Breton, répond à la même nécessité anthropologique de fabriquer du sens, de s'immerger dans un sacré intime par le côtoiement symbolique de la mort »¹⁰⁶⁴. Ce sens fabriqué n'est ici rien d'autre que la notion de groupe élevée au rang de « sacré intime ». Les Voyageurs, ainsi, ne font que répéter, en l'ornant

¹⁰⁶⁰ [OKZ2:5], p. 90.

¹⁰⁶¹ *Ibidem*, p. 189.

¹⁰⁶² SHIBATA S., [Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà] 『大江健三郎論—地上と彼岸』, *op. cit.*, p. 163.

¹⁰⁶³ NAPIER Susan J., *Escape from the wasteland*, *op. cit.*, p. 138, 132.

¹⁰⁶⁴ LE BRETON David, *Anthropologie de la douleur*, Métailié, 1995, p. 219.

d'une légère couche de théorie, la logique du risque qui avait conduit les Unlucky Young Men de *Warera no jidai* à la mort.

Le projet de Takashi dans *Man.en gannen no futtobôru*, s'il était motivé par un désir d'expiation tout personnel, n'en était pas moins tourné vers la communauté. Ainsi aura-t-il réussi à incarner la victime fondatrice, et les dernières pages de son odyssée attestent qu'il serait dûment remémoré pour tel, à commencer par son frère qui *témoigne* pour lui. Qui témoignera pour les Voyageurs ? Le roman s'achève sur la mort d'Isana, au fond du noyau cellulaire de l'abri, point originel et dernier du récit et de son implosion. Conté à la troisième personne par un narrateur externe, il se présente comme la recension froide de la stérilité de celle-ci. En prêtant ses idées à ces jeunes en quête d'identité collective et de reconnaissance négative, l'auteur fait ainsi, après le massacre de l'hiver 1972, son propre procès et celui de toutes les idéologies. Car la logique est toujours plus forte que l'Idée : il est dans sa nature même « que le contenu réel de l'idéologie soit dévoré par la "logique" avec laquelle l' "idée" est mise à exécution ». ¹⁰⁶⁵

Il est peut-être cavalier de qualifier le délire apocalyptique d'Isana adopté par les Voyageurs d'idéologie, même s'il s'apparente au mouvement de la *deep ecology* ¹⁰⁶⁶. Les Voyageurs n'ont pas compris, ou peut-être l'ont-ils compris, auquel cas leur geste, dans son ironie, est encore plus absurde, que le discours d'Isana revêtait la même fonction que celui de la révolte pour Takashi : un fantasme compensatoire canalisant un sentiment de culpabilité inextinguible.

3/ Isana : l'extinction de soi et des autres.

¹⁰⁶⁵ ARENDT Hannah, *Le système totalitaire*, Seuil, 1972, p. 222.

¹⁰⁶⁶ Idéologie dont les tenants les plus radicaux « proposent l'éradication de l'humanité considérée comme un cancer de Gaïa, la personnification de la planète Terre. » Le terme est exhumé à la fin des années 1970 par des militants écologistes radicaux pour « inciter l'opinion publique à considérer la Terre comme un être vivant et souffrant ». BRONNER G., *La pensée extrême*, *op. cit.*, p. 100.

Avec le personnage d'Ôki Isana, Ôé propose une variation du modèle du héros pénitent développé dans *Man.en gannen no futtobôru*. A travers Isana, *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi* peut en effet être lu comme une tentative d'appliquer pour la première fois ce schéma au type de l'intellectuel passif dont Bird dans *Kojintekina taiken* ou Mitsusaburô dans *Man.en gannen no futtobôru* représentaient les exemples les plus canoniques. Seule l'idée du péché originel permet en effet de justifier sur le plan narratif à la fois la réclusion volontaire d'Isana dans son abri antiatomique, les tendances à l'auto-agression de son fils handicapé, et sa conversion à la cause des arbres et des baleines, lui qui se décrit, à travers sa « confession »¹⁰⁶⁷ de ses jeunes années, comme le digne héritier du *jeune retardataire* du roman éponyme.

Tout comme lui, Isana avait planifié son ascension sociale en jouant la lamproie d'un politicien conservateur pervers, dominateur et sans scrupule s'inscrivant dans la longue lignée d'ogres de contes de fées que leur a ménagée l'œuvre d'Ôé. Dans une première mouture du roman, Isana poussait le mimétisme avec le jeune retardataire jusqu'à épouser la fille du politicien après qu'elle ait avorté du fruit de leur union d'un soir dans des conditions atroces¹⁰⁶⁸. Dans la version définitive, si le mariage reste, le péché originel est d'une toute autre gravité : secrétaire particulier du « Monstre » (怪物, son surnom), Isana joue également le rôle de rabatteur pour cet amateur de jeunes garçons qui, lors de ses voyages dans les pays sous-développés, les appâte avec des transistors. Image renversée, d'une atrocité appliquée, de la technologie que le Japon s'enorgueillit alors d'exporter pour asseoir sa prospérité. Même application dans la déclaration lapidaire du Monstre, dans une chambre d'hôtel d'un pays socialiste de la péninsule balkanique, après avoir profité des services tarifés d'un jeune homme : « moi, un type du vieux système, je baise des jeunes qui sont nés de la révolution ».

¹⁰⁶⁷ [OKZ2:4], p. 135.

¹⁰⁶⁸ Cf. ÔE K., [Cahier de littérature] 『文学ノート』, Shinchôsha, 1974, p. 232.

Pour Isana, c'est « l'avenir de l'humanité que le Monstre insulte »¹⁰⁶⁹, ce qui ne l'empêche pas de participer au crime qui va suivre. Sur le bord extérieur de la fenêtre de la chambre d'hôtel du Monstre les attend un enfant d'une insoutenable beauté, âgé de huit ou neuf ans, alléché par le transistor offert à son camarade plus âgé. Isana quitte la chambre, est rappelé quelques minutes plus tard par le Monstre, trouvant l'enfant nu et sans connaissance sur le sol de la salle de bain. « Une malformation cardiaque, ou une attaque »¹⁰⁷⁰, lui dit le Monstre, qui lui demande de se débarrasser du corps. Isana, qui voit là une occasion de se rapprocher définitivement du maître, obtempère. Mais au moment précis où il jette l'enfant par la fenêtre d'où il est apparu, ce dernier se réveille et pousse un grand cri.

Nous avons vu tout au long de cette étude qu'Ôé reculait rarement au moment d'exprimer par l'excès la thèse qu'il souhaitait transmettre par le biais de la fiction, et cet épisode ne déroge pas à la règle. Comme son maître, Isana a assassiné l'enfance, a « insulté l'avenir », et fera pénitence avec son fils handicapé, replié dans le confort spartiate de son abri, en rêvant au jour où la Terre serait rendue à l'innocence de la nature. Certains critiques, tels Susan Napier ou Kuroko Kazuo, ont préféré passer sous silence cet épisode gênant pour ne retenir du personnage d'Isana que l'image d'un double de l'auteur travesti en illuminé romantique et tragique de la cause animale et végétale contre l'incurie des hommes, sorte de Novalis de l'ère atomique. La positivité d'Isana est en effet constamment rehaussée par la présence à ses côtés des Voyageurs dont il observe d'un regard critique la dérive nihiliste, et qui paraissent en comparaison bien sauvages, notamment à partir du passage du lynchage auquel il ne prend évidemment pas part.

L'auteur a pourtant pris soin de revenir, quelques pages avant la fin du roman et la mort d'Isana, sur l'épisode fondateur de son péché originel, pour un complément décisif :

¹⁰⁶⁹ [OKZ2:4], p. 147.

¹⁰⁷⁰ *Ibid.*, p. 148.

バルカン半島の少年が蘇生したのを感じとった時、勇魚がはじめに感じたのは湯玉のはじけるような恐怖心だった。つづいてかれは両腕をあげたままぶらさがっている人間がいかに無力であるかを、たとえ微細なそれであれ酷たらしい優越感とともに自覚して、やりかけた作業をやりとおしたのであった。

Quand il sentit que l'enfant des Balkans était revenu à la vie, Isana éprouva d'abord une peur panique, comme une bulle qui éclate dans l'eau bouillante. Ensuite, il pris conscience avec un imperceptible mais non moins immonde sentiment de supériorité de l'impuissance d'un être humain pendu les deux bras en l'air, et termina la tâche qu'il avait commencée.¹⁰⁷¹

Expurgé de la notion de culpabilité personnelle, le discours apocalyptique d'Isana peut certes apparaître comme une nouvelle itération de l'hyper-responsabilité morale que Kasai Kiyoshi dénonçait dans les essais de l'auteur¹⁰⁷². Mais ce discours, dans la mesure où il émane d'un névrosé qui s'en sert explicitement pour supporter sa culpabilité en y associant toute l'humanité dénoncée dans sa violence, n'est pas aussi univoque qu'il y paraît.

Isana, fidèle à la lignée des intellectuels passifs de l'œuvre d'Ôé, ne peut exprimer son angoisse qu'au travers d'une pensée et non de l'action. Son repli sur et en lui-même, à l'écoute de l'âme des baleines et des arbres, n'exprime pas tant le rejet de l'humanité que de sa propre identité de bourreau. « A un certain moment, il avait rejeté autant que faire se peut tout ce qui constituait son identité », à commencer par son nom, « et s'était retiré avec son fils »¹⁰⁷³ de la société. Inscrit lui aussi sur une trajectoire d'implosion programmée mais constamment ajournée du fait de la présence de son fils, Isana évoque à de nombreuses reprises son désir de mourir, n'attendant pour passer à l'acte que le « signe » adéquat¹⁰⁷⁴. Penser à sa mort est son « seul plaisir »¹⁰⁷⁵, et la rencontre avec les Voyageurs, grâce à Inago qui s'entend à merveille avec l'enfant, lui apporte le signe attendu : « Si je ne suis plus

¹⁰⁷¹ [OKZ2:5], p. 187.

¹⁰⁷² Voir première partie p. 134-136.

¹⁰⁷³ [OKZ2:4], p. 8.

¹⁰⁷⁴ *Ibid.*, p. 10.

¹⁰⁷⁵ *Ibid.*, p. 97.

indispensable à Jin, ça veut dire que je suis complètement libre. Je vais enfin pouvoir savourer ma mort ! »¹⁰⁷⁶

Car la naissance du fils handicapé est pour lui inséparable de sa culpabilité, à tel point qu'il se demande si ce n'est pas « à cause de ça que son fils est né avec une tumeur »¹⁰⁷⁷. « Ça », c'est le crime commis par le père, toujours aux ordres du Monstre et marié à sa fille. Son enfant fait très tôt des « tentatives de suicide », se jette par terre, tente de se noyer dans la baignoire, finit par refuser de s'alimenter, un comportement vécu par le père comme une « punition » ou une « vengeance » envers sa faute passée. L'enfermement dans l'abri est lui-même conçu comme le « pari » d'une « condamnation à mort avec sursis »¹⁰⁷⁸ commuée en réclusion volontaire à perpétuité. de fait, le pari est gagné : quittant son épouse et son emploi auprès du Monstre qui continue à l'entretenir pour services rendus, Isana trouve dans la quiétude de l'abri une certaine forme de paix intérieure, de même que son enfant avec qui il croit communiquer par « télépathie »¹⁰⁷⁹.

L'abri en lui-même une sorte de maison-témoin d'un genre particulier construit par la compagnie du beau-père. Isana finira par supposer que l'angoisse qu'il avait ressentie au moment où il rédigeait les prospectus de publicité pour l'abri, déployant tout l'arsenal des menaces de guerre atomique forcément imminente et inéluctable, avait sans doute déteint sur son enfant et était à l'origine de sa compulsion d'auto-agression.

On le voit, la crainte d'Isana est circulaire, allant du singulier à l'universel pour revenir alimenter le singulier. La culpabilité liée au plaisir pris à dominer par la violence embrasée sur la violence absolue de l'atome, qui renvoie à l'innocence absolue de la nature et de l'enfant qu'il a foulée au pied. La logique d'Isana est maximaliste : s'il a été capable d'infliger la

¹⁰⁷⁶ *Ibid.*, p. 111.

¹⁰⁷⁷ *Ibid.*, p. 136.

¹⁰⁷⁸ *Ibid.*, p. 137.

¹⁰⁷⁹ *Ibid.*, p. 39.

violence et d'y prendre plaisir, alors cette tendance est inscrite dans l'homme, et l'apocalypse est inévitable.¹⁰⁸⁰ Pour Ôé, l'enfant idiot est vierge du péché de l'atome, et arbres et baleines n'en sont pas moins innocents. C'est donc auprès d'eux qu'Isana priera, à travers le trou de trente centimètres carrés ouvert sur la terre au fond de son abri, pour expier son péché et celui des hommes, et en protéger son fils.

Tout juste s'autorise-t-il quelques escapades mortificatoires. Ainsi se rend-il régulièrement au chevet de son beau-père alité mourant d'un cancer pour le défier laconiquement au nom des innocents en lui hurlant de « planter [ses] racines dans le sol comme un arbre »¹⁰⁸¹, et pour le plaisir d'être ensuite battu par ses gardes du corps.

Cette obsession de la violence, désir ambivalent de l'employer pour en être puni qui taraudait également Takashi dans *Man.en gannen no futtobôru*, apparaît dans toute sa nudité dès les premières pages du récit, quand Isana s'imagine défier les Voyageurs qu'il rencontre par hasard dans un parc d'attraction déserté et qui lui apparaissent d'abord comme les simples délinquants qu'ils sont, pour se voir en retour bastonné avec son fils.

暴力的な肉体の築を構成しているかれらに殴りつけられ、蹴りたてられれば、そのばで犬のようにくたばらないまでも、しばらくは身動きひとつできないだろう。暗く冷たい共同便所のなかで、頬と鼻をコンクリートにおしつけられるようにして、意識をうしなった人間の、それ自体の重さにおいていかにも重い肉体がよこたわっている。やはり殴られたジーンが、かれ自身には了解不可能な恐怖のうずまきに、しだいに遠くしだいに深く巻きこまれてゆく。その幼児の恐怖について想像すると、新しい恐怖の感覚は、しばしば自分と息子とが内蔵を共有しているように感じる勇魚に、酸っぱくねばねばした胃液のようなものをあじあわせ、眼球の底が痛んでくるほどだった。

¹⁰⁸⁰ Pour René Girard, qui partage l'obsession de la violence d'Ôé dans la mesure où il a fondé et articulé tout son système anthropologique sur elle, « l'apocalypse n'est pas une métaphore », mais le règne du tous contre tous ramené, paradoxalement, par la maîtrise de l'homme sur lui-même et l'effondrement des systèmes paratonnerres de détournement dans le sacré de la violence. Cf. GIRARD R., *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, op. cit., p. 342-354.

¹⁰⁸¹ [OKZ2:4], p. 34.

(Une fois) Cogné par ces jeunes qui formaient comme une nasse de chair violente, copieusement roué de coups de pieds, même s'il ne crèverait pas sur place comme un chien, il resterait là un bon moment sans pouvoir bouger. Dans les toilettes publiques sombres et glaciales, les joues et le nez collés au sol cimenté, repose le corps d'un homme qui a perdu connaissance, comme écrasé sous le poids de sa propre chair. Jin, frappé lui aussi, est emporté de plus en plus loin, de plus en plus profondément dans le tourbillon d'une peur qui lui est totalement incompréhensible. Il suffit à Isana, qui avait souvent l'impression de partager avec son fils les mêmes entrailles, d'imaginer la peur de l'enfant, pour qu'un sentiment de terreur tout neuf lui fasse goûter une substance acre semblable à de la bile, au point d'en avoir mal jusqu'aux tréfonds des orbites.¹⁰⁸²

De retour à l'abri, Isana rêve que son fils, devenu adulte, se fait massacrer par des policiers, incapable de réaliser ce qui lui arrive, pleurant d'une petite voix « comme les baleines dont il possède une cassette de sons enregistrés »¹⁰⁸³. Il songe vaguement à se déguiser pour l'agresser lui-même, et l'entraîner ainsi à la réalité humaine. On le voit, la passivité d'Isana, son enfermement volontaire et jusqu'au choix des baleines et des arbres comme valeur suprême sont dictés par son obsession de la violence potentiellement infligée à l'innocent absolu qu'est son fils par les hommes dont il est le complice, et à jamais le premier coupable.

Le siège final de l'abri par les forces de police, dans lequel Isana se laisse volontairement entraîner, ravive son désir d'autodestruction à mesure que les Voyageurs courent à la leur. Le message radiodiffusé qu'ils ont fait transmettre, par lequel ils réclament l'immunité ainsi qu'un bateau pour s'enfuir en échange de leurs « otages » (Isana et Jin), met en furie « le Japon entier »¹⁰⁸⁴, et en particulier les assiégeants dont Tamakichi vient d'abattre un officier. Rendus fous de rage par la puérilité des revendications de leurs opposants, les policiers

¹⁰⁸² *Ibidem*, p. 27. Isana rêve alors de régresser « à l'état de mère portant en elle l'embryon de son fils ».

¹⁰⁸³ *Ibid.*, p. 32.

¹⁰⁸⁴ [OKZ2:5], p. 155.

forment « un bloc compact de fureur »¹⁰⁸⁵, qu'Isana perçoit comme le modèle métonymique de la violence de toute l'espèce humaine, lui compris, comme en atteste sa « vision » :

銃眼の白い闇の向う湿地帯全体に、憤怒した機動隊員の大群の^{ヴィジョン} 幻 が起きあがった。その^{ヴィジョン} 幻 の照りかえしによって輪郭のあきらかとなる自分自身は、かれらの熱い頭にとらえられたとおりの、暴力的な泥人形だった。ひたすら暴力的なだけの暗い肉体だった。それが自分だ、と勇魚は認めそれをひきうけた。

Il eut la vision d'une masse de policiers en furie qui couvrait toute la zone marécageuse au delà des ténèbres blanches de l'autre côté du judas. Lui-même, dont la silhouette se découpait nettement dans la lueur de cette vision, était une poupée d'argile violente comme elle devait leur apparaître dans leurs têtes échauffées. Une masse de chair obscure, faite de violence pure ; voilà ce qu'il était. Isana réalisa ceci, et l'accepta.¹⁰⁸⁶

Abandonnant son fils aux mains d'Inago, il est alors libre d'assumer cette part du diable qui aura marqué le début et la fin de sa vie d'homme. C'est aussi le moment où son récit consolatoire rejoint enfin la réalité qu'il devait permettre de supporter : alors qu'il demande pardon à l'âme d'un jeune arbre éclaté par une grenade lancée depuis l'abri, Isana se remémore précisément la sensation de supériorité sadique qu'il avait ressentie en tenant entre ses mains la vie de l'enfant des Balkans, et qu'il avait jusque là forclosé. Il ne lui est alors plus possible de nier le néant qu'aura été sa vie et la réalité qu'il a construite autour de lui pour le supporter.

オレノ生涯ハ^{アモルフ}無定形ダッタとかれは「樹木の魂」「鯨の魂」に訴えた。ナントカ定マッタ形ヲトロウトシナガライツモ崩レテシマウ^{アモルフ}無定形ノ自分ノ、ソノヨウナ^{アモルフ}無定形ノレンズニ映ッタモノトシテ、コノ現実世界ガアル。ソシテコノ世界ハ、オレ自身ノ死トトモニ^{アモルフ}無定形ナママ爆発スル、ソシテ無ダ。(…)ナニモカモ宙ブラリンデ、ソノママ無ダ……

¹⁰⁸⁵ *Ibid.*, p. 149.

¹⁰⁸⁶ *Ibid.*

*Ma vie aura été amorphe, dit-il aux « âmes des arbres » et aux « âmes des baleines ». Ce monde est là comme reflété à travers la lentille amorphe de ce moi amorphe, qui finit toujours par s'écrouler malgré toutes mes tentatives pour me fixer. Et ce monde explosera, amorphe, avec ma mort, et alors le néant. (...) Tout est contingent, et tout sera néant.*¹⁰⁸⁷

Retranché au tréfonds de l'abri, alors que les troupes au dehors arrosent au canon à eau comme le firent les policiers au chalet du chalet Asama contre les militants de l'Armée Rouge Unifiée, Isana trouve dans une bible ouverte au hasard les mots qu'il attendait pour enluminer sa mort du Grand Récit expiatoire qu'il s'est construit. A ce stade, le moindre signe est bon pour inscrire sa culpabilité dans celle, plus vaste, de toute l'humanité, et s'imaginer en martyr plutôt qu'en assassin d'enfant complice d'un politicien pédophile.

....., yet you seek to kill me, because my word hath not free course in you. 勇魚はそれが「樹木の魂」「鯨の魂」からの最後の通信であることを直感した。(...)されどわが言葉、なんじらのうちにとどまらぬが故に、われを殺さんと謀る。「樹木の魂」「鯨の魂」によって、なんじと呼ばれる者らのうちには、いうまでもなく、樹木と鯨の代理人を僭称してきた勇魚自身もはいるだろう。 (...)ソレヲ考エツメルカギリ、ジンガソウセザルヲエナカッタヨウニ、オレモ食ッタモノヲ吐キ、立テバ顛倒シテ、体ジュウ生傷ダラケニナリ衰弱死スルホカナカッタダロウ。

... , yet you seek to kill me, because my word hath not free course in you. Isana comprit que c'était là le dernier message des « âmes des arbres » et des « âmes des baleines ». (...) Mais vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole ne pénètre pas en vous. Pour les « âmes des arbres » et les « âmes des baleines », il ne faisait aucun doute qu'Isana, leur porte-parole autoproclamé, comptait parmi ce « vous ». (...) *Si j'y réfléchis bien, ça signifie que comme Jin qui n'avait pu faire autrement, j'aurais dû vomir ce que j'avalais, ne me lever que pour tomber, me couvrir de plaies, et mourir de faiblesse.*¹⁰⁸⁸

オレハ樹木ト鯨ヘノ、人類ノ兇暴ヲ告発スルコトヲ望ンデキタ。ソノヨウナ者トシテ、モットモ人間ラシク生得ノ兇暴サヲアラワシ、永年ノ考エノ正シサヲ証明シナケレバナラナイ。兇暴ナ抵抗ヲオコナウナカデ、最後ノ人類タルオレノ肉体＝意識ハ、宙ブラリンノママ爆発シ、ソシテ無ダ。ソノトキコソ、鯨ヨ、キミタチハ、樹木ヨ、ホカナラヌキミタチニムケテ、

¹⁰⁸⁷ *Ibid.*, p. 187.

¹⁰⁸⁸ [OKZ2:5], p. 199. La citation de la bible est extraite de l'*Evangile de Jean* (8:37).

スベテヨシノ大合唱ヲオクルダロウ。アリトアル葉ムラハ身ヲフルワセテ唱和スルダロウ、スベテヨシ！

*J'ai voulu dénoncer aux arbres et aux baleines la brutalité de l'homme. Et c'est en tant que tel, en manifestant la brutalité inhérente à l'humain, qu'il me faut à présent prouver la justesse de la pensée qui m'habite depuis toutes ces années. A travers ma résistance brutale, mon corps / ma conscience de dernier homme va exploser, contingent jusqu'au bout, jusqu'au néant. Alors, mes chères baleines, vous chanterez à vous, mes chers arbres, un cantique de **réjouissance**. Et tous vos feuillages en frémissant le reprendront en chœur : **tout est bien** !¹⁰⁸⁹*

Alors qu'il tire ses dernières cartouches, Isana croit voir sur les parois de l'abri « une ombre bleue comme la peau d'une baleine », puis « ce qui advient à tous lui advient enfin »¹⁰⁹⁰.

Ainsi, dans le rejet de sa vie au nom d'une cause qui justifie son implosion par l'annonce évangélique de celle de tous les hommes, il entrevoit un instant le Tout hallucinatoire que l'adolescent de *Seventeen* avait épousé dans l'extase. Les eaux du déluge qui le recouvrent sont aussi celles d'un baptême, mais la conversion finale n'appelle aucune promesse de salut : au contraire, le Royaume n'est autre que l'apocalypse elle-même.

Comme Jonas, Isana refuse le pardon de Dieu, et réclame le fléau pour les autres, mais avant tout pour lui. C'est ce désir d'autodestruction singulière justifiée par un récit de châtement universel qui aura attiré les Voyageurs de la Liberté, cousins tiédis et idéologiquement amputés de l'Armée Rouge Unifiée. En effet, selon Kuroko Kazuo, c'est bien d'elle que traite Ôé dans le roman, mais en substituant à la lutte des classes la peur de l'atome¹⁰⁹¹ qui nourrit le discours apocalyptique d'Isana adopté par les jeunes Voyageurs. Pour qui conçoit la dimension eschatologique du marxisme, l'ironie de la substitution n'apparaît que trop clairement. Ainsi les personnages de *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi*, des Voyageurs à Isana en passant par l'Homme qui rabougrit, peuvent-ils mettre en scène leur désir de mort en se

¹⁰⁸⁹ [OKZ2:5], p. 200-201. L'exclamation finale est probablement dérivée du jugement de Dieu sur la Création qu'il vient d'achever, cf. *Genèse* (1:31).

¹⁰⁹⁰ [OKZ2:5], p. 201.

¹⁰⁹¹ KUROKO K., [Ôé Kenzaburô~] 『大江健三郎論~』, *op. cit.*, p. 51.

réimaginant en « héros sacrificiels. (...) Car dans la version terroriste de [l'eschatologie ôésienne], l'écart entre la pseudo-science de l'histoire et la réalité est si grand, le degré de vraisemblance de la prédiction idéologique si faible, que l'engagement militant manifeste le plus clairement sa dimension gratuite de rachat du monde réel par l'action du héros. La science ne possède un pareil pouvoir de séduire de jeunes existences que parce qu'elle joue, en l'occurrence, un rôle substitutif de la morale, à travers l'idée que le salut de l'humanité dépend de l'action individuelle de chacun »¹⁰⁹². La science, ici, est celle de l'atome, et le désir est celui de la destruction qu'il inscrit désormais à l'horizon de l'humain.

Dans son universalité et sa négativité, ce Grand Récit dans lequel Isana inscrit sa mort est à la fois plus abstrait et moins fécond que celui de Takashi dans *Man.en gannen no futtobôru*. En effet, Takashi lisait dans la geste de ses ancêtres celui d'un sacrifice fondateur de l'homme pour l'homme, et non *contre* lui.

Aussi belle soit la prière finale du repentant, aussi séduisante la cause que lui prête l'auteur, il n'est pas possible de les dissocier de leur fonction : celle d'un « encouragement »¹⁰⁹³ auto-hypnotique à l'acte ultime et stérile d'expiation, par Isana, des péchés du *jeune retardataire*. Isana lui-même est d'ailleurs conscient de la bouffonnerie du personnage de porte-parole qu'il s'est forgé. N'affirme-t-il pas être bien conscient que « même les arbres et les baleines ne croient pas qu'il soit leur porte-parole »¹⁰⁹⁴ ? Plus loin, il admet à demi mot l'arbitraire de son choix des baleines et des arbres pour destinataires de la Terre libérée du fléau des hommes :

¹⁰⁹² FURET François, LINIERS Antoine, RAYNAUD Philippe, *Terrorisme et démocratie*, Fayard, 1985, p. 31. Il n'est évidemment pas question dans le texte original de [l'eschatologie ôésienne] mais de « la version terroriste du marxisme-léninisme » et de sa conception du déterminisme historique. Que l'on veuille bien nous pardonner ce détournement quelque peu « terroriste ».

¹⁰⁹³ Le terme est omniprésent dans *Kôzui ha waga namida ni oyobi*, où il désigne la plupart du temps le sentiment apaisant ressenti par les personnages au contact de Jin, l'enfant idiot. Le terme est très fréquemment employé par Ôé à partir de la fin des années 1960 dans ses essais et fictions. Pour Miura Masashi, il est révélateur de cette « sensation d'impuissance » d'Ôé (cf. première partie, p. 146) qui doit trouver, dans son fils et les Lettres, à « s'encourager » pour supporter le poids de la Bombe qui pèse tant sur ses épaules.

¹⁰⁹⁴ [OKZ2:4], p. 112

ils sont tout de même bien plus gracieux que les « cloportes » dont les savants prédisent qu'ils « posséderont la Terre »¹⁰⁹⁵ en cas d'apocalypse nucléaire.

Ainsi, il apparaît que l'acte le plus positif accompli par Isana au cours du récit (de sa vie ?) ne soit pas la protection et l'éducation de son fils, mais son abandon.

4/ L'idiot sain, victime et martyr.

Jin, le fils idiot qui ne s'exprime qu'en renvoyant ses propres mots à l'interlocuteur (dans un jeu de miroir tout socratique), qui prend sur lui la souffrance du père et tente de mourir à sa place, qui purifie symboliquement la souillure du lynchage en somatisant une crise de varicelle, et dont l'oreille absolue distingue les chants d'oiseaux qu'il nomme pour le ravissement de tous dans une simplicité démiurgique, est la divinité du roman. Dans son innocence et sa vulnérabilité, il est la « victime ultime », le « marginal ultime », et le « sauveur ultime »¹⁰⁹⁶. L'enfant divin est ici, plus que jamais, « métaphore du désir primaire toujours naissant car jamais assouvi, servant d'aliment à la vie mystique »¹⁰⁹⁷, en l'occurrence celle d'Isana, qui échafaude à travers lui le culte des baleines et des arbres qui ne sont à tout prendre que les équivalents de l'enfant-dieu dans les autres règnes de la nature, et qui lui permet de vivre puis de mourir en son nom. Pour que le roman échappe à la force de gravité du trou noir morbide qui tient lieu d'idéal aux personnages de l'auteur qui les juge et se juge, il fallait que le « djinn » soit sauvé, avec la très peu sainte Mère dévergondée que l'auteur lui adjoint dans un ultime pied de nez aux Ecritures dont il s'inspire.

¹⁰⁹⁵ *Ibidem*, p. 115.

¹⁰⁹⁶ NAPIER Susan J., *Escape from the wasteland*, *op. cit.*, p. 137.

¹⁰⁹⁷ TARDAN-MASQUELIER Ysé, « Le dieu enfant », in *Encyclopédie des religions*, Bayard, nouvelle édition revue et augmentée (poche), 2000, volume 2, p. 2322.

Présent depuis 1964, l'enfant idiot se détache dans *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi* de la poche du « père-kangourou » dont il apparaissait jusqu'alors comme une extension énigmatique pour acquérir une dimension mystique qu'il ne va dès lors plus quitter.

Le sot, écrit Bakhtine dont Ôé s'inspirera énormément dans ses œuvres des années 1970, n'est « pas de ce monde », et dispose de ce fait « de droits et des privilèges spéciaux »¹⁰⁹⁸. Chez Ôé, à l'instar des marginaux dans la culture populaire étudiée par les anthropologues dont il s'inspire, l'enfant idiot joue le rôle d'intermédiaire entre Dieu et les hommes. Etant entendu que dans la conception spinoziste qu'Ôé se fait du religieux, « Dieu » ne désigne rien d'autre que la Création elle-même¹⁰⁹⁹.

Comme l'avait déjà remarqué Jung dans son étude sur les mythes de l'enfant, l'archétype en question renvoie toujours à « un état psychologique originel de non-connaissance, (...) de non-différenciation du sujet de l'objet, d'identité inconsciente de l'homme et du monde »¹¹⁰⁰.

Cette image de l'enfant idiot comme catalyseur d'une volonté cachée ou simplement de l'expression de la nature cosmique devient de plus en plus prégnante dans les récits ultérieurs d'Ôé, notamment dans les romans les plus attachés à la question du fait religieux que nous traiterons pour clore cette étude. Ainsi, dans *Moeagaru midori no ki*¹¹⁰¹, un personnage rapporte-t-il ces réflexions de K., double romanesque de l'auteur, sur la musique composée par son fils handicapé :

¹⁰⁹⁸ BAKHTINE Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Gallimard, collection Tel, 1970, p. 306.

¹⁰⁹⁹ Lors d'un débat avec Karatani Kôjin en 1996, Ôé évoque ainsi sa conception du divin : « Dieu est la totalité de l'existence du monde », « la nature, tout ce qui est dans la nature, la substance de mon être et mon existence, tout cela fait partie de la grande existence qu'est Dieu : la nature = Dieu ». Cité par TOMIOKA Kôichirô 富岡幸一郎, [*Jinsei no shinseki* – Images du salut] 「『人生の親戚』—救済のイメージ」, in *Kokubungaku* 『國文学』, février 1997, p. 137.

¹¹⁰⁰ JUNG Carl Gustav, « Contribution à la psychologie de l'archétype de l'enfant » (1941), in JUNG C.G., KERENYI Charles, *Introduction à l'essence de la mythologie*, Payot, collection Petite bibliothèque Payot, 2001, p. 150.

¹¹⁰¹ ÔE K., [L'arbre vert en flammes] 『燃えあがる緑の木』, Shinchôsha, 1993-1995, *op. cit.* La trilogie compte trois volumes : « *Sukuinushi* » *ga nagurareru made* [Jusqu'à ce que le Sauveur soit frappé] 『「救い主」が殴られるまで』 (1993), *Yureugoku (Vacillation)* [Vacillation] 『揺れ動く (ヴァシレーション)』 (1994), *Ôi naru hi ni* [Au jour de gloire] 『大いなる日に』 (1995). Notre édition de référence est celle reprenant les trois volumes dans la collection Shinchô bunko (poche), 1998.

《僕は信仰を持たない人間ですが、恩寵ということを音楽に見出すといわずにはいられません。この言葉を、品の良さと美質とも、感謝の祈りともとらえたい思いで、僕はヒカリの音楽とその背後にある現世を越えたものに耳を澄ませているのです。》 337

Je ne suis pas croyant, mais je dois avouer qu'à travers la musique, je ressens la grâce. J'entends ici le terme de grâce dans ses trois sens d'élégance, de beauté et de prière de gratitude, et dans la musique de Hikari et ce qu'elle recèle, je perçois quelque chose qui transcende la réalité.¹¹⁰²

Dans *Chûgaeri*¹¹⁰³, variation sur les thèmes de *Moeagaru midori no ki* au révélateur de l'affaire Aum¹¹⁰⁴, la musique de Morio, nouvel avatar du fils idiot, devient l'hymne de la secte millénariste appelant à la repentance de la multitude à l'approche de l'apocalypse imminente. Sa musique est comparée aux « paroles des prophètes ». « Est-il absurde de penser que Dieu pourrait se révéler, non par les mots, mais directement, au travers de la musique ? »¹¹⁰⁵, demande la sœur de Morio au gourou de la secte, qui la conforte en ce sens.

Mais depuis les *récits du moi* des années 1980 qui voient l'auteur interroger directement le sens de sa vie avec son fils, le questionnement sur la divinité de l'enfant idiot ne s'effectue plus qu'à un niveau métaphysique, dans le discours et l'interprétation par les personnages de ses faits, gestes et créations artistiques. L'une des héroïnes de *Suishi*¹¹⁰⁶, le dernier roman publié à ce jour par Ôé ira jusqu'à se faire imprimer une compilation de toutes les phrases prononcées par le fils et rapportées par le père dans ses œuvres, lues comme autant d'aphorismes de l'innocence.

¹¹⁰² ÔE K., [L'arbre vert en flammes] 『燃えあがる緑の木』, *op. cit.*, (volume 2), p. 337.

¹¹⁰³ ÔE K., [Saut périlleux] 『宙返り』, 2 volumes, Kôdansha, 1999.

¹¹⁰⁴ Cf. *infra*, p. 513, note 1182.

¹¹⁰⁵ *Ibidem*, (volume 1), p. 148.

¹¹⁰⁶ ÔE K., [Noyade] 『水死』 (2009), *op. cit.*.

Dans les années 1970, cependant, c'est bien dans sa chair que l'enfant idiot incarne la suture entre le séculier et cet au-delà qui n'est autre que le monde déifié. Dans *Pinchi Rannâ chôsho*¹¹⁰⁷, publié trois ans après *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi*, l'auteur met en scène un Jin vieilli d'autant et rebaptisé Mori (la mort ou l'idiot en latin, comme le précise son père, mais aussi la forêt en japonais). Le père, ex-ingénieur concepteur de centrales nucléaires, est irradié alors qu'il tente avec succès de dissuader des terroristes d'opérette de dérober un chargement de combustible radioactif. Inactif depuis, il vit à l'instar d'Isana aux crochets d'un gros bonnet pour qui il rédige des rapports sur l'évolution mondiale du nucléaire militaire et civil, et s'interroge sur le rapport entre son irradiation et la malformation de son enfant.

Par une intervention de la « volonté cosmique », le père « échange »¹¹⁰⁸ de place avec son enfant. Cet échange, seul élément du récit relevant ouvertement du registre fantastique, se traduit par une formule toute mathématique : le père, âgé de trente-huit ans, rajeunit de vingt ans, tandis que le fils vieillit d'autant.

Pinchi Rannâ chôsho se présente dès lors comme une relecture par Ôé des thèmes cristallisés dans *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi* au prisme des théories bakhtiniennes du réalisme grotesque. Le rire, le carnaval, la corporéité dans toute sa bassesse, ce bas qui est « le véritable avenir de l'humanité »¹¹⁰⁹, viennent animer ce récit d'une lutte à mort contre des ennemis de la Nature clairement identifiés : le Patron A, politicien obsédé par la maîtrise de l'arme nucléaire, que lui disputent des groupuscules d'extrême gauche nettement plus proactifs que les Voyageurs de la Liberté.

Dans la jubilation presque hystérique avec laquelle l'auteur applique les procédés du réalisme grotesque, on perçoit le soulagement d'une réponse entrevue à l'aporie de *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi*. Face à la terreur de l'atome, aux catastrophes écologiques et aux dérives

¹¹⁰⁷ ÔE K., [Le procès-verbal du coureur suppléant] 『ピンチランナー調書』 (1976), [OKZ2:6], *op. cit.*

¹¹⁰⁸ *Ibidem*, p. 85, 82. *Tenkan* 転換, jeu de mot par homophonie avec *tenkan* 癲癇, « attaque », crises d'épilepsie dont souffre l'enfant.

¹¹⁰⁹ BAKHTINE M., *L'œuvre de François Rabelais*, *op. cit.*, p. 376.

terroristes des mouvements révolutionnaires, la tentation était grande de basculer à nouveau dans la délectation névrotique de l'impuissance qui caractérisait les premières œuvres. Le *renversement* du grotesque permet alors de dénoncer, par l'absurdité du récit, celle de l'époque, en opposant au nihilisme de l'intellectuel passif le rire sain du fou et du petit peuple. Mais si Ôé se réinvente alors, comme Céline qu'il admire tant, en « Rabelais de l'âge atomique »¹¹¹⁰, son récit ne s'inscrit pas moins dans la logique sacrificielle qui caractérise ses œuvres ultérieures à 1963.

En réalité, l'*inversion* apparaît avant tout comme un procédé pour faire enfin agir l'enfant idiot et le faire dépasser son statut d'icône, comme une mise en pratique de la formule de Saint Christophe parvenu sur la rive, le Christ enfant sur ses épaules : « plus petit que petit, mais plus grand que grand »¹¹¹¹. Une fois le miracle accompli, l'enfant idiot transmuté en vigoureux adolescent peut désormais jouer son rôle divin de plein droit : bras armé de la « volonté cosmique » qu'il transmet à son père par télépathie, Mori s'en va lutter contre le Mal incarné par le politicien, dont le complot grotesque vise à fournir secrètement aux révolutionnaires des armes atomiques pour encourager le chaos, puis à les éliminer avec l'aide de l'armée américaine et favoriser finalement un coup d'État remettant la famille impériale (« *Tennô family* » 天皇ファミリー¹¹¹²) au centre du pouvoir.

Ôé superpose alors à l'enfant la figure du rebelle idéal que Taka et Mitsu avaient élaboré à grand peine dans *Man.en gannen no futtobôru*. En effet, appliquant à la lettre la règle d'or du *révolté* selon Camus, le fils qui s'attaque au Patron A prend bien soin, après lui avoir assené un coup de marteau sur le crâne, de lui céder celui-ci pour être frappé à son tour.

¹¹¹⁰ L'expression est de Jean-Louis Bory.

¹¹¹¹ Cf. JUNG Carl Gustav., « Contribution à la psychologie de l'archétype de l'enfant », *op. cit.*, p. 129. Cette scène de la rivière dans la légende de Saint Christophe figure également dans *Moeagaru midori no ki*.

¹¹¹² [OKZ2:6], p. 166.

Le registre grotesque apparaît ainsi comme le seul permettant à l'auteur de céder sans retenue à la tentation de faire de l'enfant divin la figure idéale à laquelle les héros précédents, du fait de leur culpabilité première, n'étaient pas parvenus à s'élever : celle du martyr.

Après avoir écouté le Patron A déclamer son plan et exhiber la somme colossale qu'il compte fournir aux révolutionnaires pour leur permettre de fabriquer la Bombe, Mori bat à mort le vieillard (déjà mourant d'un cancer : en somme, il tue un *mort en puissance*), s'empare de l'argent et se jette par la fenêtre pour atterrir au milieu des « bouffons » déguisés venus de la campagne prier pour le rétablissement du maître de leur circonscription, et se précipite avec l'argent dans le bûcher rituel allumé pour l'occasion au grand dam de la maréchaussée.

« Une vie est alors payée par une autre vie et, de ces deux holocaustes, surgit la promesse d'une valeur »¹¹¹³, écrivait Camus au sujet des jeunes terroristes russes, torturés par la morale et prêts à tout pour éviter de faire couler le sang des innocents, qu'il avait mis en scène dans *Les justes*. Le sacrifice rédempteur de Mori est celui de la victime absolue, innocente, face à la foule bigarrée du carnaval qu'il prend à témoin, et dont les costumes singent les grandes figures du Japon d'après-guerre.

Ôé ne réitérera jamais cette expérience-limite du sacrifice du fils innocent.

Celui-ci renaîtra quelques années plus tard sous la forme mythique du *trickster* dans les légendes de la forêt au travers desquelles l'auteur tisse, avec *Dôjidai gêmu*, le récit polyphonique d'un Japon alternatif à l'histoire et aux mythes officiels.

Mais, comme le pressentaient Kataoka Keiji et Miura Masashi, l'utopie d'un Japon alternatif, d'une périphérie mythifiée pour sublimer la haine de la centralité impériale, ne saurait seule

¹¹¹³ CAMUS A., *L'Homme révolté*, *op. cit.*, p. 212.

suffire à apaiser les obsessions de l'auteur. Aussi, le sentiment religieux déjà perceptible dans *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi* se fait-il de plus en plus prégnant à mesure que l'utopie politique s'efface dans les vertiges du mythe. Les œuvres des années 1980 sont guidées par les grands mystiques chrétiens, tels William Blake (*Atarashii hito yo mezameyo*¹¹¹⁴) ou Dante (*Natsukashii toshi he no tegami*¹¹¹⁵), et les motifs du « salut » et de la « prière » vers lesquels Kataoka voyait, au début des années 1970, évoluer l'œuvre d'Ôé, culminent avec la trilogie *Moeagaru midori no ki* qui devait constituer son « dernier roman »¹¹¹⁶. A travers le parcours de son protagoniste en quête de foi, nous verrons que le salut, chez Ôé est définitivement inséparable de l'expiation du péché (*i.e.* de la violence). Toujours et partout, le dieu d'Ôé réclame le sang.

Takashi avait poussé la violence jusqu'à l'explosion personnelle, et sa mort avait été fondatrice *malgré lui*. Isana avait voulu faire de son implosion personnelle une doctrine universelle : sa mort stérile, entièrement tournée sur lui-même, n'aura rien laissé. En s'offrant unilatéralement à la violence, Gii tentera de faire de sa mort un message de paix.

¹¹¹⁴ ÔE K., [Levez-vous, hommes nouveaux] 『新しい人よ眼ざめよ』, Kôdansha, 1983.

¹¹¹⁵ ÔE K., *Lettres aux années de nostalgie* 『懐かしい年への手紙』, Kôdansha, 1987. Traduction par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji, Gallimard, 1993.

¹¹¹⁶ La mention figurait d'ailleurs sur les bandeaux des premières éditions du premier volume. Quant au dernier, paru après l'attribution du Prix Nobel, il portait en bandeau l'accroche suivante : « Enfin, la conclusion du dernier roman du lauréat du Nobel ».

CHAPITRE IV/ « Ceci est mon corps » : *Moeagaru midori no ki*.

1/ Prologue : vers le religieux.

« Etre démocrate a toujours été l'idéal de ma vie », écrivait Ôé en 1988. « Je souhaite vivre autant que possible à l'écart des autorités de la terre et du ciel (...). Mais en même temps, j'éprouve aussi le désir d'offrir en holocauste, en dernier ressort, mon âme et mon corps de démocrate à quelque chose. »¹¹¹⁷ On connaît les origines lointaines de ce désir, et en ce qui concerne la fiction, ses mutations dans les œuvres de l'après-1963. Quand le « quelque chose », cet absolu ici innommé, devient la victime, la culpabilité devient le moteur d'une inextinguible soif d'expiation qui précipite les héros d'Ôé vers leur destruction. Isana, dans *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi*, rêvait d'une rencontre, en Inde, avec un pèlerin réclamant aux passants des oboles en échange desquelles il s'engageait à faire acte de pénitence pour les libérer de leurs péchés. « Comment peut-on croire qu'il soit possible d'expier les péchés d'un autre ? », se demandait-il alors en imaginant l'homme une allumette à la main, prêt à s'immoler pour lui par le feu. « Ce sont toujours les autres qui expient pour le condamné, lui n'est plus là pour voir »¹¹¹⁸, lui répondait l'Indien. On sait qu'Isana n'écouterait pas cette mise en garde salutaire proférée par son moi. Le désir de sacrifice est trop grand. Dans les œuvres des années 1980, le thème se fait toujours plus prégnant, notamment dans les récits qui semblent a priori les plus apaisés, que sa présence rend d'autant plus inquiétants. *Atarashii hito yo mezameyo* et *Shizukana seikatsu*¹¹¹⁹ semblent ainsi décrire la « vie tranquille » de la

¹¹¹⁷ Cf. [Ôé Kenzaburô et *Kirupu no gundan*] 「大江健三郎と『キルプの軍団』」(1988), entretien, cité par SATÔ Yasumasa 佐藤康正, [La religiosité chez Ôé Kenzaburô] 「大江健三郎—その宗教性を軸として」, *Kokubungaku* 『國文学』, juillet 1991, p. 34.

¹¹¹⁸ [OKZ2:5], p. 55.

¹¹¹⁹ ÔE K., *Une existence tranquille* 『静かな生活』, Kôdansha, 1990. Traduction française par Anne Bayard-Sakai, Gallimard, 1995.

« sainte famille »¹¹²⁰ de l'auteur à peine masqué, soudée autour de la figure du fils handicapé. Mais ces récits sont aussi ceux de la crainte ultime du père : et si l'innocence du fils désormais adolescent, cette innocence qui constitue pour lui le plus grand « encouragement »¹¹²¹, était emportée à jamais, en un instant, par l'appel irrésistible d'une pulsion d'agression ou de désir sexuel qui le verrait commettre un délit dont le caractère criminel lui échapperait du fait de son handicap ? Mais sous cette angoisse du père perce le désir de voir le pire arriver : ne serait-ce pas alors pour lui l'occasion rêvée de se tuer pour expier à sa place le crime du fils ?

De fait, le désir de se donner pour expier les torts faits aux victimes devient au fil des œuvres si prégnant que certaines d'entre elles sont entièrement consacrées à la mise en scène d'un tel fantasme.

Le narrateur de la nouvelle *Oyogu otoko*¹¹²², un romancier d'âge mûr, décrit la relation triangulaire qui l'unit, dans la moiteur d'un sauna, à un jeune nageur d'élite (M. Tamari) et une *office lady* d'une trentaine d'années (Mlle Inokuchi). Cette dernière exhibe généreusement son corps au romancier et lui narre avec force détails ses expériences de viols subis à l'étranger, dans le but évident d'exciter le troisième larron du trio. Elle finit par le convaincre de céder à ses désirs pervers, et de l'attacher nue sur le banc d'un parc. C'est ainsi du moins qu'elle est retrouvée morte étranglée quelques semaines plus tard. A la grande surprise du narrateur, les soupçons ne se portent pourtant pas sur le jeune nageur mais sur un professeur d'anglais retrouvé pendu dans un pigeonnier à proximité, dont la police identifie le sperme sur le corps de la victime. Le comportement étrange du nageur visiblement marqué,

¹¹²⁰ ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎—作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 173. Le terme n'est pas employé par Ôé mais par Ozaki Mariko, qui conduit l'entretien.

¹¹²¹ ÔE K., [L'actualité de Watanabe Kazuo] 「渡辺一夫の今日性」, cité par TOMIOKA K., [*Jinsei no shinseki* – Images du salut] 「『人生の親戚』—救済のイメージ」, *op. cit.*, p. 136.

¹¹²² ÔE K., *Oyogu otoko – Mizu no naka no ame no ki* [Le nageur – l'Abre de Pluie dans l'eau] 「泳ぐ男—水のなかの「雨の木」」, in *Rein tsurî o kiku onnatachi* [Les femmes qui écoutent le *Rain Tree*] 『「雨の木」を聴く女たち』 (1982), Shinchôsha, collection Shinchô bunko (poche), 1986.

ainsi que les confidences de la veuve du professeur, conduisent le narrateur à échafauder une nouvelle version des événements : Tamari aurait bien tenté de violer la demoiselle qui prenait plaisir à l'exciter tout en lui interdisant tout contact, mais incapable de passer à l'acte, il l'aurait étranglée avant de fuir la scène. Le professeur, qui passait par là complètement saoul, et dont la veuve confie au narrateur le désir obsessionnel de sacrifice, aurait ensuite violé la morte avant de se pendre pour prendre sur lui le péché du nageur.

そのようにして僕と同年の高校教師は、(...)後戻り不可能の窮地にある青年を—そのやってしまったことを帳消しにして—救助してやったのではなかったか？ つづいて自分の生命を犠牲にし、汚辱のなかでわれとわが身を破壊する仕方です……

Ce professeur de lycée, qui avait le même âge que moi, en annulant l'acte du jeune homme, ne l'avait-il pas secouru d'une impasse sans retour ? Pour cela, il avait donné sa vie en sacrifice, en se détruisant de la plus humiliante des manières...¹¹²³

Dans sa première publication en magazine, la nouvelle s'achève peu après ces conclusions, alors que le narrateur observe le nageur, qui se remet peu à peu, aligner les longueurs en vue d'une compétition à venir et l'imagine regretter simplement de ne pas avoir pu assouvir son désir sexuel auprès de Mlle Inokuchi¹¹²⁴. Il semble s'inscrire alors consciencieusement dans son type d'intellectuel passif, s'identifiant au jeune homme actif qui accomplit les fantasmes dont lui-même n'a pu que rêver.

Mais l'édition finale de la nouvelle au sein du recueil *Rein Tsurî o kiku onna tachi* modifie légèrement ce dénouement. Le narrateur enchaîne les longueurs de bassin en pensant à la jeune admiratrice de Tamari qui l'encourage fiévreusement pour la compétition à venir. Une lueur perçue dans l'œil de ce dernier l'a remis alors face à la vérité de son fantasme.

¹¹²³ *Ibidem*, p. 307.

¹¹²⁴ Cette première conclusion est citée in SHINOHARA S., [Dictionnaire de l'œuvre littéraire d'Ôé Kenzaburô] 『大江健三郎文学事典』, *op. cit.*, p. 190.

そこで僕は実際はなにひとつ映していないのであろう玉利君の、驚いている幼児のように—それも全身に発現した邪悪の意志をみずから制御できぬまま驚いている幼児のように—見開かれたアンズの形の眼を見つめ、深く震撼されたのだ。(…)

玉利君の肉体は復調した以上のものをあらわしているが、危機はむしろかれの精神を覆いつくしている。あのように挑発されながら、猪之口さんのむき出した性器のなかに精液を放出できなかったこと。それへの遺恨が、再び鍛えあげられた玉利君の肉体を、ただそのやりなおしに向けて、まっしぐらに押しやろうとしている。迫った競技会など、すでになにもものもないだろう。かれの心底驚いているように大きく見開いた眼は、すぐにも強姦して扼殺すべき娘の幻のみを、遺恨の炎のなかに見すえているのだから。その玉利君が明日にも犯罪へと向かう時、もう一度救助がありうるとして、あの高校教師の役割は誰のものだろうか？³⁰⁸

Alors, j'ai vu les yeux de Tamari, ces yeux qui, sans doute, ne reflétaient en fait absolument rien, ses yeux en forme d'abricot ouvert, comme ceux d'un bébé surpris, surpris et incapable de contrôler la volonté maléfique qui s'emparait de tout son corps, et j'ai été profondément choqué. (…)

Pour ce qui est de son corps, Tamari a plus que récupéré, mais le danger concerne plutôt son esprit. Etre provoqué de la sorte, alors qu'il n'a pas pu éjaculer dans le sexe de Mlle Inokuchi... Le ressentiment veut précipiter le corps retaillé à neuf de Tamari pour le faire replonger. La compétition qui approche, elle ne représente sans doute déjà plus rien pour lui, car dans le feu de sa rancœur, ses yeux grands ouverts, comme monstrueusement surpris, ne voient déjà plus rien d'autre que l'image de cette fille qu'il s'appête à violer et à étrangler d'un moment à l'autre. Quand Tamari ira commettre son crime, demain peut-être, et en admettant qu'il puisse être sauvé à nouveau, qui jouera le rôle du professeur de lycée ?¹¹²⁵

Ainsi, la modification du dénouement de la nouvelle met-elle l'accent sur l'évolution des obsessions de l'auteur concernant la valeur fondatrice du meurtre et du suicide. Conscient que le narrateur, dans la première version de la nouvelle, s'identifiait encore trop au criminel et masquait ainsi l'importance du véritable personnage central du récit, l'auteur le modifie pour le rééquilibrer vers celui-ci, alors que le jeune nageur n'inspire désormais plus que le dégoût au narrateur, possédé par la perspective de pouvoir à son tour se sacrifier pour « annuler » le péché d'autrui. L'ambivalence, cependant, apparaît ici dans l'amorce d'un retour à un état antérieur de l'œuvre d'Ôé : pour les besoins de la démonstration, la victime est ici décrite

¹¹²⁵ ÔE K., [Le nageur – l'Abre de Pluie dans l'eau] 「泳ぐ男—水のなかの「雨の木」」, *op. cit.*, p. 308.

comme une exhibitionniste perverse ayant attiré sur elle son sort funeste, et le narrateur, obnubilé par la question du sacrifice, ne lui accorde guère d'attention. Dans les dernières lignes du roman, on peut lire son désir de voir le jeune nageur commettre un nouveau crime, pour lui offrir à son tour l'opportunité d'un acte gratuit d'expiation qui n'a rien à envier, dans la possibilité d'auto-affirmation qui lui est associée, au meurtre de Takao dans *Sakebigoe*.

Est-ce la raison qui pousse l'auteur à revenir, huit ans plus tard, sur cette nouvelle ?

Dans *Shizukana seikatsu*, il introduit le personnage d'un instructeur de natation dispensant un cours au fils handicapé confié aux bons soins de sa sœur (promue narratrice du récit) par leurs parents partis pour un séjour en Californie. L'homme en question s'avère être le modèle du *Nageur* de la nouvelle éponyme, qui aurait accepté d'autoriser l'auteur à mettre en fiction un fait divers analogue auquel il aurait été mêlé. Le moment est venu pour le nageur de réaliser le fantasme du narrateur, et de passer à nouveau à l'acte, en tentant, cette fois, de violer la fille de l'auteur.

Significativement, c'est le fils handicapé, dont l'innocence avait été questionnée plus tôt pour se voir finalement reconfirmée triomphalement, qui empêche le nageur de commettre le crime en mettant à profit sa passion du *sumô* lors d'un duel vite expédié. Ainsi, le fils innocent sauve-t-il symboliquement le narrateur de la nouvelle précédente en lui évitant l'occasion de réaliser son fantasme sacrificiel, par ailleurs longuement discuté par les personnages du récit.

Cette obsession de l'expiation, nouveau moteur des personnages d'Ôé dans les œuvres ultérieures à 1963, rejoint naturellement à la fin des années 1980 un discours religieux que l'auteur avait d'abord mobilisé à titre poétique. Ainsi, si les personnages d'*Atarashii hito yo mezameyo* ou *Natsukashii toshi he no tegami* lisaient et commentaient les œuvres de Blake ou Dante, et cherchaient éventuellement, en tirant des parallèles entre celles-ci et leurs propres

expériences, à en dégager des enseignements ou orientations pour leur vie quotidienne, ces œuvres ne s’inscrivaient pas pour autant dans la perspective d’une quête de salut religieux *stricto sensu*. de même, si l’auteur a intégré très tôt des motifs bibliques à ses œuvres¹¹²⁶, tel celui du bouc émissaire dans *Ningen no hitsuji*, ou de la Passion voire de la trinité dans *Seventeen*, qui par ailleurs cite Dante pour la première fois, ces inserts et analogies ont avant tout pour fonction de véhiculer une lourde charge ironique.

Ainsi, si *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi* multipliait les références bibliques, ses personnages n’étaient pas mus par une conviction religieuse, comme en atteste l’usage très libre du terme et de la pratique de la « prière » qu’Isana enseigne aux jeunes Voyageurs dans le cadre d’un cours d’anglais, sur la base d’un extrait des Frères Karamazov¹¹²⁷. Pour ces jeunes qui s’approprient les mots de Dostoïevski dans leur traduction anglaise, il ne s’agit pas de prier un Dieu rédempteur, mais de vider ces signes de leur signifié pour faire d’eux des *shibboleth* marqueurs de leur identité collective. Ainsi insèrent-ils force « *new meaning* » et « *new feeling* » dans leurs conversations, et font précéder, lors du siège final de l’abri antiatomique, chacun de leurs messages de revendication radiodiffusés d’un extrait du texte tant apprécié : « *Young man be not forgetful of prayer*, ceci est la station de diffusion des Voyageurs de la Liberté, (...) *Young man be not forgetful of prayer* »¹¹²⁸. Les termes sont alors pratiquement réduits à leur fonction phatique.

Mais à la fin des années 1980, le fait religieux n’est plus cantonné au champ poétique, et intègre le parcours de vie des personnages, reflétant ainsi le questionnement personnel de

¹¹²⁶ Ôé affirme avoir lu la Bible pour la première fois peu après la guerre, et s’y être toujours intéressé depuis, avant tout dans une perspective littéraire. Cf. ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎－作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 207.

¹¹²⁷ « Jeune homme, n’oublie pas la prière. Si ta prière est sincère, chaque fois un nouveau sentiment y passera, et en lui une pensée nouvelle, que tu ne connaissais pas encore et qui te redonnera du courage ; et tu comprendras que la prière est une éducation. » DOSTOÏEVSKI F., *Les frères Karamazov*, Fernand Hazan, 1967, volume 1, p. 409.

¹¹²⁸ [OKZ2:5], p. 142.

l'auteur à cette période. Publié en 1989, *Jinsei no shinseki*¹¹²⁹ constitue le « galop d'essai » d'Ôé en la matière. Le narrateur, un romancier père d'un enfant handicapé, est contacté pour rédiger le scénario d'un film sur la vie de Kuraki Marie, mère de deux enfants handicapés qui se sont suicidés en se jetant d'une falaise. Ce suicide a partie liée avec la violence : Michio, le cadet, avait perdu l'usage de ses jambes dans un accident causé par la peur panique que lui avait inspiré la vue du camarade de classe qui le maltraitait. Paraplégique, il s'était ensuite efforcé secrètement de convaincre son frère aîné handicapé mental, « Moo », que la vie qui leur était réservée ne pouvait être qu'une longue suite de souffrances et d'humiliation.

Si le père des enfants sombre dans la dépression et l'alcoolisme, Marie tente de faire front et intègre plusieurs groupes évangélistes, cherchant désespérément à donner un sens à l'évènement. Il va sans dire que cette quête se solde par un échec : comme l'auteur, Marie n'est pas croyante et ne peut accepter un dieu permettant la mort de ses enfants. La culpabilité et le désir d'expiation se métabolisent en cancer, et Marie, refusant les soins, termine sa vie dans une petite communauté rurale mexicaine où elle se consacre aux enfants, adorée comme une « sainte »¹¹³⁰ par les locaux. C'est la première fois, dans l'œuvre d'Ôé, qu'une quête d'expiation ne se solde pas par la mort violente du personnage qui l'entreprend. de fait, si Marie se considère coupable de la mort de ses enfants, pour le narrateur et les personnages qui l'entourent, il va de soi qu'elle est bien plutôt victime de celle-ci. La passion de Marie apparaît ainsi comme permettant à l'auteur d'interroger la théologie chrétienne au travers des divers ouvrages et groupes évangélistes auxquels elle se confronte, donnant un autre sens à la phrase qui vient clore le récit, le narrateur affirmant avoir écrit le roman « pour pouvoir comprendre son récit comme si c'était le [sien] »¹¹³¹.

¹¹²⁹ ÔÉ K., [Parente de la vie] 『人生の親戚』 (1989), Shinchôsha, collection Shinchô bunko (poche), 1994.

¹¹³⁰ *Ibidem*, p. 250.

¹¹³¹ *Ibid.*, p. 259.

Ainsi, *Jinsei no shinseki* apparaît-il comme un croquis préparatoire pour la grande trilogie qui doit clore l'œuvre romanesque de l'auteur, et proposer sa vision du religieux, de la prière au salut de l'âme. Il convient tout d'abord de noter que cette vision ne s'intéresse, en dehors de quelques rares allusions au bouddhisme, au manichéisme ainsi qu'aux croyances locales qui apparaissaient déjà dans des œuvres antérieures, qu'à un espace religieux déterminé : celui du christianisme. La trilogie *Moeagaru midori no ki* apparaît ainsi comme la dernière étape du compagnonnage ayant uni indirectement l'auteur à la tradition chrétienne par le biais des poètes mystiques au côté desquels il avait parcouru la décennie précédente. Cependant, il ne s'agit plus ici d'affinité poétique mais d'une tentative de proposer, dans un roman, la possibilité d'une pratique religieuse telle qu'elle répondrait aux interrogations de l'auteur. Il est révélateur qu'Ôé ait choisi pour ce faire son personnage le plus archétypal, celui du pénitent hanté par la culpabilité d'un péché originel, dont le désir d'expiation va constituer le moteur même du parcours de foi.

Mais la rencontre n'est-elle pas l'aboutissement logique du parcours des personnages d'Ôé, voire de leur auteur ? Avec son martyr héroïque, innocent sacrifié volontairement pour les péchés des coupables, qui témoigne pour toutes les victimes passées et à venir et dont témoigne le Livre composé par les survivants, le christianisme propose en condensé toutes les obsessions qui animent ou ont animé l'auteur depuis sa « conversion » de 1963.

« L'apologétique chrétienne est une obsession nécrophage »¹¹³², écrivait Edgar Morin. Religion de la mort par excellence, le christianisme offre au pénitent en quête de rachat l'ultime modèle de mort féconde. Voyons comment Gii, notre dernier repentant, se l'approprie.

¹¹³² MORIN E., *L'homme et la mort*, op. cit., p. 256.

2/ Frère Gî, martyr volontaire.

Le dispositif narratif de *Moeagaru midori no ki* est le suivant : le récit est conté à la première personne par Satchan, une jeune femme hermaphrodite vivant dans la Vallée, où elle est d'abord au service de la mère du romancier K. qui l'a recueillie après la mort de ses parents. Satchan affirme raconter le récit de « Frère Gî » (ギー兄さん) et le sien sur le conseil de K., en se basant sur la multitude de témoignages et de documents recueillis au cours de la prédication de Gî. Il s'agit pour elle d'écrire sa « légende dorée », son « évangile », mais aussi de « prétendre », d'affirmer sa vérité par delà les faits, de tout dire dans un processus cathartique qui doit la « guérir »¹¹³³ des blessures subies au cours des événements.

Gî est le surnom attribué traditionnellement à l'original de la vallée. Le premier d'entre eux est d'ailleurs le fou du village de *Man.en ganen no futtobôru* que Takashi avait pris à témoin de son viol et de son meurtre supposé. Prénommé Takashi (隆) lui aussi, Le Gî de *Moeagaru midori no ki* succède en fait au personnage de *Natsukashii toshi he no tegami*. Cet ami intime du romancier avait tenté de redynamiser la vallée, mais son projet avait fini par lui aliéner les villageois qui l'avaient vraisemblablement assassiné en le noyant dans le lac artificiel qu'il y avait fait creuser. Ce Gî se vantait par ailleurs d'être le modèle du personnage de Takashi dans *Man.en ganen no futtobôru*, dont il reprenait le type de l'actif flamboyant au côté du romancier passif voué à l'observation et la recension de son parcours d'autodestruction.

Le « nouveau » Gî a été baptisé ainsi par la grand-mère, gardienne de la tradition et des légendes du village qu'elle lui a consciencieusement transmises.

Il est le fils d'un diplomate surnommé affectueusement le « consul », ami d'enfance du romancier, et a grandi à l'étranger. Son arrivée dans la vallée est la conséquence indirecte de

¹¹³³ ÔE K., [L'arbre vert en flammes] 『燃えあがる緑の木』, *op. cit.*, (volume 1), p. 20.

son « péché originel », dont la teneur n'est évidemment révélée que dans le dernier volume de la trilogie. Gî est retourné au lycée au Japon suite au divorce de son père, et a intégré une université où il a rejoint « l'une des deux factions d'extrême gauche »¹¹³⁴ se livrant une guerre sans merci depuis le début des années 1970. Ayant quitté en catastrophe l'organisation et l'université au bout d'une année, il rejoint une communauté paysanne au nord de Tôkyô, et intègre quatre ans plus tard l'Université de Tôkyô dont il ressort diplômé en études agricoles, après avoir changé de nom pour couper définitivement tout contact avec son passé de militant. Il s'ouvre à K. de son désir de « s'occuper de son âme » (魂のことをする)¹¹³⁵, affirmant avoir été animé dès l'enfance par un désir de « conversion » qui expliquerait son engagement peu réfléchi dans une faction politique¹¹³⁶. Celui-ci lui conseille de séjourner dans la Vallée auprès de sa mère, où il crée une « Association de la forêt » au sein de laquelle il enseigne aux enfants, cultive des légumes et gère une petite coopérative fabriquant des meubles artisanaux.

Son activité spirituelle se limite d'abord à écouter et assimiler les légendes de la « vieille », mais la mort de celle-ci va tout changer. Gî organise en effet pour elle (à sa demande, comme il apparaîtra ensuite) des funérailles traditionnelles du village : il enterre en secret son corps sous un arbre de la forêt. Lors des funérailles officielles qui suivent, un « miracle » se produit alors qu'on brûle le cercueil (vide) de la vieille au crématorium : un faucon danse dans la volute de fumée qui s'élève, ouvre son bec comme pour recueillir l'âme de la vieille, et fonce sur Gî qui se tenait sur une colline à proximité. Celui-ci expliquera plus tard qu'un mulot lui était grimpé dessus, ce qui avait dû attirer le rapace¹¹³⁷. Quoi qu'il en soit, pour la

¹¹³⁴ *Ibidem*, p. 53.

¹¹³⁵ *Ibid.*, p. 56.

¹¹³⁶ *Ibid.*, p. 58.

¹¹³⁷ Comme dans *Man.en gannen no futtobôru*, il s'agit d'invoquer à nouveau la figure d'un « révolté idéal » en unissant l'esprit du Takashi 鷹-faucon au Mitsusaburô-mulot (le « totem » de Mitsu était en effet le rat, ainsi que le brocardaient les séides de Takashi, qualificatif qu'il finira par assumer lui-même).

communauté villageoise prompte à ranimer les vieilles superstitions, Gî est officiellement adoubé successeur de la vieille, héritant des « pouvoirs de guérison » qui lui étaient attribués. Une femme du village supplie Gî de bien vouloir imposer les mains sur son fils malade du cœur, qui bientôt guérit. Cette succession de « miracles » dont la narratrice prend bien soin de préserver l'ambiguïté confère à Gî, bien malgré lui, un statut de guérisseur maniant la « force de la forêt »¹¹³⁸.

Attirant les curieux et les villageois désireux de faire guérir leurs « écrouelles », il s'occupe plus particulièrement d'un jeune cancéreux dont il s'efforce d'apaiser la souffrance tant physique que psychique, livrant ce qui sera ensuite remémoré comme son premier « sermon ». L'enfant lui énonce sa peur panique de la mort, dans des termes similaires à ceux du *Jeune retardataire*, de l'adolescent de *Seventeen*, ou d'Ôé lui-même si l'on en croit les essais que nous avons évoqués en première partie de cette étude : la peur de disparaître de ce monde continuant à l'infini sans lui. La réponse de Gî, vivre chaque moment comme l'éternité, car chaque moment est « infiniment plus long qu'un instant »¹¹³⁹, est reçue par les disciples en larmes rassemblés autour du lit de l'enfant comme l'expression d'une profonde sagesse, à tel point que l'une d'entre eux fera de la formule le titre du bulletin dans lequel elle narrera les exploits du prophète, qui livre enfin son premier sermon « officiel » dans le pavillon reconverti en centre de prière libre. La teneur de son message est limpide, de même que son origine à peine voilée : « la vie de mon prochain est plus importante que la mienne »¹¹⁴⁰.

Ainsi se développe la communauté, entre les soins de Gî, les séances de prière, qualifiée par les membres de « concentration » (集中), et le développement des activités commerciales et agricoles.

¹¹³⁸ ÔE K., [L'arbre vert en flammes] 『燃えあがる緑の木』, *op. cit.*, (volume 1), p. 88.

¹¹³⁹ *Ibidem*, p. 171.

¹¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 238.

Si Gî ne parvient pas à sauver le jeune Kaji, son « pouvoir » redonne la vue au vieux bonze du village après un accident, et les adeptes viennent de plus en plus loin, tandis que la communauté accueille des jeunes à la recherche d'un nouveau mode de vie.

Mais le « sauveur » (「救い主」)¹¹⁴¹, comme on l'appelle désormais, parfois avec un soupçon d'ironie, n'est pas convaincu : il doute de ses pouvoirs, de la foi (il admet prier « vers le vide »¹¹⁴²), de la direction à imprimer au mouvement, et ne peut que répondre à un adepte qui lui demande si « franchement, il y a vraiment un Dieu ? » :

(...)神はあるかと問われてね、私がどのように答えたとしても、きみを満足させはしないと思うよ(...).

神がいる、神はあると感じることは、信仰のある人たちの側からすると、こちらがそのように発見する、ということじゃないよなんだよ。神の方からこちらを捕らえる、ということらしいんだね。一方、まだ信仰に至っていない人間としていえば、つまり私からいえば、神があるかどうか、というようなことを考えてみる余裕はないように感じているよ。仮に神と呼ぶものに向けて悲鳴をあげるようにして、救いをもとめているんだとしかいえない。

Sur la question de l'existence de Dieu, je crois que quelle que soit ma réponse, elle ne te satisferait pas. (...)

Du point de vue des croyants, sentir qu'il y a un dieu, que Dieu existe, ce n'est pas quelque chose qui puisse se découvrir comme ça. Ils diraient que c'est Dieu qui nous trouve. Mais si je me place du côté des gens qui n'ont pas encore la foi, c'est-à-dire de mon point de vue, le fait que Dieu existe ou pas, c'est le genre de chose auquel je ne peux pas vraiment me permettre de penser. Tout ce que je peux te dire, c'est que je crie en direction de ce que j'appelle Dieu faite de mieux pour lui demander de me sauver.¹¹⁴³

Que Dieu le « trouve », c'est tout ce que souhaite Gî. Et qu'il lui dise comment mener son église, c'est tout ce que souhaitent ses adeptes en mal de chef charismatique, et de certitudes qu'il se refuse obstinément à leur livrer. Car Gî ne croit pas. Il n'est même pas certain qu'il croit à la « force de la forêt », cet autre nom de Dieu qu'Ôé a forgé pour désigner ici sa

¹¹⁴¹ *Ibid.*, p. 245.

¹¹⁴² *Ibid.*, (volume 2), p. 86.

¹¹⁴³ *Ibid.*, (volume 2), p. 152.

conception spinoziste de la divinité. Comme Tarrou dans *La peste*, il est voué à être un « saint sans dieu », et comme lui, il traîne son péché originel, celui du « complice »¹¹⁴⁴. Certes, sa complicité est bien plus grave que celle du jeune Tarrou coupable d'avoir respecté son avocat de père qui envoyait de pauvres diables sur l'échafaud. Gî est coupable d'avoir, lors de sa funeste année d'engagement politique, fait le guet devant un appartement pendant que ses deux compagnons allaient bastonner à mort un membre du camp d'en face.

Or, incapable de faire confiance à son « pouvoir » ni de voir quoi que ce soit dans le « cocon vide »¹¹⁴⁵ qu'il visualise dans ses prières, Gî va obtenir des réponses autrement plus concrètes dès lors qu'il lui sera permis de revivre en victime son expérience originelle de bourreau : ce n'est pas en sauveur qu'il est frappé, mais c'est parce qu'il est frappé qu'il peut, enfin, s'inscrire dans la lignée du sauveur, et affirmer son message de paix.

La Passion de Saint Gî.

En effet, tout le parcours de Gî semble dès lors voué à l'accomplissement de soi par le sacrifice, comme l'avait déjà bien pressenti l'infirmière peu amène qui lui avait rétorqué, alors qu'il lui expliquait son désir de transmettre aux malades l'idée qu'il considérait leur vie comme plus importante que la sienne, que dans ce cas, le seul acte possible était de se tuer pour offrir ses organes à ceux qui en avaient besoin. L'objection lui avait été réitérée plus tard, au chevet de l'enfant mourant : « tu prêches que la vie des autres est plus importante que la tienne, mais es-tu capable de mettre l'idée en pratique ? »¹¹⁴⁶. Après y avoir réfléchi toute la nuit, Gî répond à ses proches que pour résorber le cancer de l'enfant, il « se sacrifierait avec joie »¹¹⁴⁷.

¹¹⁴⁴ Cf. *supra*, p. 401.

¹¹⁴⁵ *Ibid.*, (volume 2), p. 83.

¹¹⁴⁶ *Ibid.*, (volume 1), p. 305.

¹¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 306.

Il ne fait dès lors plus de doute que nous avons affaire, avec Gî, au type désormais classique du repentant. Tout juste se différencie-t-il de ses prédécesseurs par la sincérité de sa démarche empathique : Gî cherche à se sacrifier pour expier la mort à laquelle il a participé, mais ce sacrifice doit être en accord avec son éthique qui, on l'aura compris, est aussi celle de l'auteur. Type de l'intellectuel passif, Gî n'a pas participé activement au lynchage de son adversaire politique mais a fait le guet, autrement dit, observé alors que d'autres agissaient. De même, il accepte de soigner ses semblables pour répondre à une demande de la communauté, et non pour satisfaire une volonté propre. Il refuse d'imposer un dogme quelconque, ni même une orientation générale à une église qui ne prendra ce nom que sur l'impulsion de la narratrice, qui croit en lui après avoir été initiée à des mystères résolument terrestres. Gî souhaite servir les victimes au prix de sa vie, et refuse catégoriquement la violence. Dès lors, la seule voie qui lui est offerte est celle du Christ : s'offrir à la violence des autres pour la dénoncer, et en préserver les siens.

Une première occasion de mettre en pratique ses principes lui est offerte peu après la mort du jeune malade du cancer. Un journaliste mal intentionné multiplie les articles hostiles à la communauté, alors que des villageois découvrent que la vieille n'a pas été incinérée mais enterrée par Gî dans la forêt, et que la légende du faucon est donc doublement fallacieuse. Sommé de s'expliquer, Gî est appelé sur la berge du lac artificiel, à l'endroit même où son prédécesseur de *Natsukashii toshi he no tegami* a expiré. Gî admet tous les griefs qui lui sont reprochés, et est battu consciencieusement par l'assemblée, jusqu'aux enfants, Gî ayant pris soin d'interdire à ses fidèles de s'interposer.

Les déclarations ultérieures de Gî montrent la valeur qu'il accorde à l'évènement fondateur, qui lui a permis de ressentir enfin la « réalité »¹¹⁴⁸. C'est là, affirme-t-il à de nouvelles recrues, qu'il a saisi pour la première fois le sens du mot « sauveur »¹¹⁴⁹. Sous les coups, il réalise qu'il n'a jamais vécu la moindre « expérience mystique », que son « pouvoir de guérison est bien douteux »¹¹⁵⁰, mais qu'il y a du sens à être frappé là, où le Gî précédent avait avant lui été tué par la communauté en furie. Ainsi a-t-il la sensation de « marcher dans ses traces, et de paver la voie pour le Gî suivant, qui sera peut-être, qui sait, le vrai Sauveur ». « Tel est le mystère que j'ai ressenti là »¹¹⁵¹.

Pour nous qui avons suivi l'expérience de la crise sacrificielle rejouée par Takashi dans *Man.en gannen no futtobôru*, le « mystère » en question se laisse aisément percevoir : c'est l'expérience originelle du sacré généré par la violence que revit Gî, celle que le bouc émissaire précédent, devenu légende de la vallée, a faite avant lui.

Cette expérience ne tarde d'ailleurs pas à porter ses fruits : Kamei, le meneur des opposants à Gî, rejoint son église peu après, son bras en écharpe coupé dans une scie circulaire, dans un acte manqué qui laisse penser que le désir d'expiation est, chez Ôé, une maladie fort contagieuse. En application stricte de la thèse développée par l'auteur dans *Kowaremono toshite no ningen*¹¹⁵², la souffrance de Kamei a réveillé chez lui des forces d'imagination qui lui ont permis de compatir à celle de Gî. Il vend immédiatement tous ses biens et consacre ses gains à la construction d'un lieu de culte pour l'église de celui-ci.

Comme le déclare tout net un adepte, le lynchage de Gî est la véritable fondation de l'église¹¹⁵³ : alors que les malades en attente de traitement miraculeux s'en détournent après

¹¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 352.

¹¹⁴⁹ *Ibid.*, (volume 2), p. 54.

¹¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 55.

¹¹⁵¹ *Ibid.*, p. 56.

¹¹⁵² Voir première partie, p. 123.

¹¹⁵³ *Ibid.*, p. 204.

que Gî lui-même ait admis l'incertitude de son pouvoir, des jeunes rejoignent le mouvement désormais tourné vers la spiritualité.

Mais Gî, même s'il ne se départit guère de son indécision, sait désormais quel est le parcours qu'il doit arpenter. Conscient que l'absence de doctrine et la liberté du mouvement vont générer du « factionnalisme »¹¹⁵⁴, il laisse néanmoins un groupe de jeunes agités prendre les rennes de l'exploitation agricole, où ils accueillent des étudiants en rupture de ban venus d'un peu partout qu'ils « entraînent au combat »¹¹⁵⁵ dans le but de constituer une milice de protection « pour le jour où Gî entamera ses activités d'évangélisme vers l'extérieur »¹¹⁵⁶.

Ces jeunes ne sont guère intéressés par le contenu du message spirituel de Gî. Calquant ouvertement leur mouvement sur celui de Takashi dans *Man.en gannen no futtobôru*, ils voient en Gî un chef charismatique à même de leur fournir l'identité collective qui s'obtiendra, à l'instar de celle après laquelle couraient les Voyageurs de la Liberté de *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi*, dans la lutte avec l'extérieur qu'ils appellent de leurs vœux.

Ainsi, on presse Gî de donner une orientation à l'église, alors que vient le temps du premier sermon dans le sanctuaire enfin achevé.

Mais le prêcheur, incapable de proférer une parole, s'écroule, bientôt entouré par ses adeptes. S'il apparaît à la narratrice, qui décide alors de quitter l'église, que Gî est écrasé par son indécision et ses doutes concernant sa foi, il semble bien plus vraisemblable, dans la mesure où ces doutes ne dévient pas tout au long de la trilogie, que la discussion ayant précédé la scène, alors que les jeunes se sont expliqués sur leur milice armée et qu'a été évoqué pour la première fois le risque de scission, est à l'origine du trouble du futur martyr, qui y a pris conscience de la trajectoire naturelle dans laquelle il s'inscrit. Le mouvement, dans sa liberté même, génère des frictions internes et externes qui exacerbent les tensions et présagent de l'inévitable crise sacrificielle à venir.

¹¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 58.

¹¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 328.

¹¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 332.

L'écroulement de Gî apparaît comme la manifestation du doute du martyr face à l'inéluctable dénouement, comme une supplique adressée au dieu de violence qu'il sait finalement seul habilité à fonder l'Eglise à venir : « éloigne de moi cette coupe »¹¹⁵⁷, semble-t-il ainsi le supplier.

Après l'écroulement de Gî, se remémorant le lynchage, Kamei exprime sa honte d'y avoir participé sans réaliser l'ironie de son propos :

このようにして自分らの「救い主」やったはずの人間を糾弾して、抹殺してしまうことは、世界のありとあらゆる土地で、いつの時代にも行われてきたのやないか？

わたしらはそれも凡庸なやり方でやって、自分らの「救い主」であったかも知れん若者を滅ぼしてしもうたところやないか、と.....

Accuser celui qui devait être notre Sauveur et l'éliminer comme ça, c'est quelque chose qui a dû se passer un peu partout dans le monde, et à toutes les époques, non ?

Ce qu'on a fait, c'est tellement banal... Et à cause de ça, si ça se trouve, on a anéanti le jeunot qui était peut-être notre Sauveur...¹¹⁵⁸

Au contraire, sans mise à mort, il n'est point de Sauveur. Celle-ci, dès lors, ne saurait tarder. Gî est d'abord frappé à coups de barre de fer par les adversaires de son ancienne faction révolutionnaire qui ont retrouvé sa trace. Les deux jambes brisées, il trouve la force de se lever pour faire signe à ses fidèles de ne pas s'acharner en retour sur les agresseurs. « Alors qu'ils me démolissaient les jambes, j'ai senti que mon cœur brûlait ardemment »¹¹⁵⁹, explique Gî qui confesse à ses fidèles avoir commis un meurtre, et porter depuis son « âme souillée par le sang d'un autre », ayant « juré de ne plus jamais blesser quiconque »¹¹⁶⁰.

Sous les coups, il atteint une forme de révélation : s'il n'est pas le sauveur, il est au moins « celui qui doit combler le vide jusqu'à l'arrivée du prochain Gî », « jusqu'à celui qui sera le

¹¹⁵⁷ *Évangile de Luc* (22:42).

¹¹⁵⁸ ÔE K., [L'arbre vert en flammes] 『燃えあがる緑の木』, *op. cit.*, (volume 2), p. 356.

¹¹⁵⁹ *Ibidem*, (volume 3), p. 151.

¹¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 257.

substitut de quelque chose qui nous dépasse », « c'est-à-dire jusqu'au Sauveur »¹¹⁶¹. Pour ses disciples, y compris les plus agités qui ont assisté à l'agression, son comportement a fait forte impression : « il a agi conformément à ses sermons, quand il disait que la vie de son prochain était plus importante que la sienne »¹¹⁶².

La première action d'évangélisation a des allures de pique-nique bon enfant : il s'agit d'aller prier devant la centrale nucléaire d'Agawa pour que cesse l'utilisation de l'énergie atomique, cette « gigantesque insulte faite à Dieu ». Il s'agit, dit Gî, du « fond »¹¹⁶³ de la doctrine de l'église. L'apparition soudaine de ce motif de la lutte contre l'énergie nucléaire et la bombe interpelle le lecteur que rien n'y prépare.

On sait cependant que dans l'univers moral d'Ôé, l'atome est la manifestation ultime de la violence humaine. Pour un prêcheur voué à lutter contre elle, il s'agit donc d'un aboutissement naturel, et le lien est confirmé lorsque dans son unique prêche public, livré peu après dans la ville la plus proche de la Vallée, il résume de manière laconique ce qu'il a pu ressentir en étant lynché à deux reprises : « ce que j'ai pensé alors, c'est que l'homme fait du mal à l'homme »¹¹⁶⁴.

Mais au cours de la prière collective devant la centrale, deux réacteurs s'arrêtent. La tension monte vis-à-vis de l'extérieur qui s'interroge sur les motivations de l'église de Gî en la matière, tandis que les parents de certaines adeptes cherchent à récupérer leurs enfants qui refusent de quitter la communauté. Un bâtiment est la cible d'un incendie criminel, les frictions augmentent au sein de l'église alors que la faction la plus agitée propose de fortifier la zone et de se prémunir ainsi contre les éventuels agresseurs extérieurs. La paranoïa gagne les rangs des adeptes, dont certains sont trop heureux de pouvoir faire le coup de poing avec des nervis envoyés par des parents inquiets pour « kidnapper » leurs enfants.

¹¹⁶¹ *Ibid.*, p. 258.

¹¹⁶² *Ibid.*, p. 266.

¹¹⁶³ *Ibid.*, p. 293.

¹¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 305.

Lors d'un dernier sermon, Gî qui a soigneusement évité de prendre parti, face aux menaces de ses adversaires « révolutionnaires » qui jurent de venir lui régler son compte, décide de dissoudre l'église, de retourner à sa forme originelle, la recherche individuelle du salut, et de rejoindre le petit groupe de pèlerins déjà partis pour une tournée nationale. Partageant les biens et activités de la communauté entre les diverses factions, il se déclare farouchement opposé à l'idée que la vallée devienne « une sorte de Mecque »¹¹⁶⁵.

Les jeunes du groupe laissent éclater leur colère et leur déception, et font ainsi l'étalage de leur véritable aspiration : « tu nous abandonnes maintenant ? Alors qu'on est si forts ! »

Mais le vieux rêve de force n'est plus celui de Gî, dont l'idéal est la faiblesse. « A bout, pressé par ce qui ne saurait être appelé que Dieu »¹¹⁶⁶, il quitte la vallée. Arrêté par une manifestation de parents en colère, il est lynché par un groupe de révolutionnaires qui profitent de la situation, dans un *anticlimax* tragicomique : les militants aux tempes grisonnantes lui jettent des pierres qu'ils tirent de sacs en plastique, certains se luxent l'épaule ou trébuchent en les lançant. Gî, qui avait vu ses adversaires et s'était volontairement éloigné des manifestants pour éviter qu'ils ne soient blessés, s'affaisse au sol, la tête éclatée, et rejoint ainsi le Takashi de *Man.en gannen no futtobôru*.

Comme dans le cas de Takashi, la mort sacrificielle de Gî apaise toutes les tensions. Ses adeptes prennent conscience que leur volonté de faire de lui le Sauveur l'a conduit à la mort, et qu'il s'agit à présent pour eux de porter ce « péché »¹¹⁶⁷ et son message. Les jeunes agités sont consternés, font acte de pénitence en maintenant la coopérative agricole, alors qu'on organise, conformément au message miséricordieux de Gî, un comité de soutien aux révolutionnaires qui l'ont lynché comme un « baroud d'honneur » pour en finir avec leurs

¹¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 351.

¹¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 376.

¹¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 403.

activités, leurs rêves définitivement achevés par « la fin de la guerre froide »¹¹⁶⁸. Comme il se doit, Satchan, l'hermaphrodite que l'intensité de l'expérience sexuelle vécue avec Gî avait convaincu du sens de sa vie et, par là, de la validité du message du prêcheur, porte son enfant. Dans le roman suivant, *Chûgaeri*, ce « nouveau Gî » (âgé de quatorze ans) sera présenté comme un successeur jusqu'au-boutiste du Takashi de *Man.en gannen no futtobôru*, prônant la lutte armée pour l'indépendance de la vallée contre l'État japonais. Il faudra la mort d'un autre prophète pour apaiser temporairement ses velléités. Ainsi le cycle est-il voué à se poursuivre indéfiniment, dans cette vallée éternellement livrée à la crise sacrificielle.

Moeagaru midori no ki s'achève donc sur une nouvelle résolution temporaire de celle-ci. « Le fait que Jésus ait été voué à la mort est ce qui lui donne sens dans l'histoire de l'humanité »¹¹⁶⁹, avait dit le Consul, plus perspicace que le vieux Kamei.

L'œuvre parachève ainsi l'évolution d'Ôé vers une morale des victimes que le christianisme aura portée plus que toute autre tradition religieuse. Mais d'un désir d'être bourreau à celui d'être martyr, c'est toujours la perspective de la violence infligée ou subie qui meut les héros d'Ôé. Comme le résume Kaga Otohiko, romancier et psychologue chrétien, dans son étude délirante d'enthousiasme, « ses funérailles se déroulent dans la joie, car par sa Passion, il a donné un sens achevé à sa vie, et le récit de celle-ci constitue la meilleure réponse à ceux qui l'ont méprisé »¹¹⁷⁰. A l'image de ce tableau de Salvador Dali qui plaît tant aux membres de son église, sur lequel Jésus semble soutenir sa croix, c'est par son lynchage que Gî aura porté sa foi. C'est tout le paradoxe du système « religieux » forgé par Ôé : fondé sur la compassion aux victimes et le refus de la violence, il ne fonctionne qu'alimenté par celle-ci. Aux deux extrémités de la sanctification, le crime. Celui qu'il faut expier, et celui par lequel on expie, et

¹¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 400.

¹¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 408.

¹¹⁷⁰ KAGA Otohiko 加賀乙彦, [Naissance d'une littérature de l'âme : *Moeagaru midori no ki*] 「魂の文学の誕生—『燃えあがる緑の木』論」, in [*Gunzô* édition spéciale - Ôé Kenzaburô] 『群像特別編集・大江健三郎』, *op. cit.*, p. 49.

qui transmet au bourreau la précieuse infection du péché. Ce péché, écrivait Freud, « indispensable pour jouir de toutes les félicités de la grâce divine, (...) est donc au fond une œuvre agréable à Dieu »¹¹⁷¹. Indispensable, du moins, au démiurge romancier.

Finalement, l'« évangile de citations »¹¹⁷² recueilli par Satchan témoigne pour Gî, et la pluralité des sources convoquées lui assure cette forme d'éternité à laquelle les plus nihilistes des sacrifiés volontaires, tels Isana ou les Voyageurs, ne sauraient prétendre, et qui est la seule en laquelle puisse croire Ôé : la mémoire des survivants.

Quant aux citations d'œuvres qui composent le palimpseste utilisé par les personnages dans leur quête de salut, celles-là mêmes qui « doivent aider l'auteur à trouver le salut de l'âme »¹¹⁷³, elles laissent le lecteur perplexe. La Bible, les soutras bouddhiques, Yeats, Lowry, Borges, Dostoïevski, Dante, Saint Augustin, Thomas d'Aquin, Jean de la Croix, Simone Weil et bien d'autres – dont les romans d'Ôé – sont ainsi convoqués et discutés par les personnages du roman pour former cette étrange religion au second degré de Gî, qui évacue les questions de la résurrection et de l'au-delà pour se résumer finalement au message d'amour du Christ dans une relecture laïcisée. Mais il est frappant de constater l'incapacité totale de ces sources à influencer sur l'enseignement, les convictions et le parcours de Gî, mû par les seules vérités de la souffrance, de sa culpabilité, et de son désir de l'expier.

L'énorme corpus de références semble dès lors voué à la même fonction que les légendes des ancêtres révoltés dans *Man.en gannen no futtobôru*, ou la Nature hypostasiée en arbres et baleines dans *Kôzui ha waga tamashii ni oyobi* : celle d'écrin et de justification pour la Passion des repentants.

¹¹⁷¹ FREUD S., *L'avenir d'une illusion* (1927), PUF, collection Quadrige – Grands textes, 1995, p. 39.

¹¹⁷² ÔE K., [L'arbre vert en flammes] 『燃えあがる緑の木』, *op. cit.*, (volume 3), p. 162.

¹¹⁷³ KAGA O., [Naissance d'une littérature de l'âme~] 「魂の文学の誕生~」, *op. cit.*, p. 45.

Car pour ce qui est du discours religieux, des interrogations sur la prière et ses fonctions, le jugement de l'auteur sur son œuvre est sans appel alors qu'il se remémore, une dizaine d'années plus tard, les circonstances de sa création : « en tant que romancier, j'étais dans une impasse. J'étais complètement impuissant face à l'évolution drastique de la société. Tel était mon sentiment à la fin des années 1980. » Conformément à ce que pressentait Kataoka, Ôé se tourne alors vers le motif de la prière. « Je ne sais pas où est Dieu, mais je voulais savoir comment lier ces mots semblables à des prières qui me venaient de l'âme, du corps, à ma littérature. Ainsi est née l'histoire de ces jeunes qui fondent un groupe pour prier avec leurs propres mots, à l'écart des groupes religieux existants. (...) Mais la conclusion à laquelle j'ai abouti lorsque j'ai achevé l'écriture du roman, c'est que "les mots de la littérature ne peuvent pas être ceux de la prière". A grand peine, j'avais écrit l'histoire de gens qui ont essayé de créer des mots pour prier, mais qui ont échoué sur toute la ligne »¹¹⁷⁴.

L'évangile de citations proposé par *Moeagaru midori no ki*, avec ses œuvres littéraires que les personnages citent à tout propos pour illustrer leur pensée, commenter un événement, et plus généralement s'efforcer d'inscrire l'expérience séculière de leur vie commune dans l'espace du sacré, esquisse cependant le portrait d'une autre divinité, à laquelle l'auteur est voué corps et âme.

Dans le premier volume de la trilogie, une scène décrit Kaji, le petit cancéreux que Gi s'efforce de soigner, à quelques semaines de sa mort, alité et entouré d'une dizaine de livres ouverts qu'il compulse nerveusement.

この世界で、もうあまり時間がないからね。僕には(...)。幾冊もの本に転々と泊まり歩くようにしないことには、どうにもこなせないんだよ、数が...

¹¹⁷⁴ ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎 作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 213, 215-216.

Il ne me reste plus beaucoup de temps sur cette terre. Si je ne picore pas entre plein de livres, je n'arriverai jamais à faire le nombre...¹¹⁷⁵

La narratrice esquisse alors un geste pour ranger les livres qu'il a déjà lus et les ramener à la bibliothèque de la communauté d'où il les réclame en masse sans jamais les rendre.

それに対して、カジはまっすぐな怒りで涙目になってしまい、
これだけの数の読んだ本にしか、自分が生きた証拠はないのに！と両腕を広げて本を護ろうとするすぶりをしめした。

Kaji réagit par un accès de colère soudaine, et les larmes aux yeux, étendit les bras pour protéger ses livres, comme pour dire que tous ces livres qu'il avait lus seraient la seule preuve qu'il avait vécu !¹¹⁷⁶

C'est une autre religion du Livre, en somme, que prêche ici l'auteur. Plus généralement, Kawamura Minato remarque que les « citations des grands auteurs sont adorées comme paroles sacrées »¹¹⁷⁷ par les personnages de *Moeagaru midori no ki*. Chacun de leurs livres, et plus généralement le Livre, semble en effet adoré comme une relique, y compris dans sa matérialité, dont il est fait grand cas – jusqu'aux traducteurs, et aux maisons d'édition des œuvres originales sont cités –. Le personnage du romancier, adorateur des notes de bas de page, apparaît comme le grand prêtre de cette religion au troisième degré, dont la narratrice vante par ailleurs la capacité à choisir les bons ouvrages à conseiller aux âmes en détresse.

Il faut examiner la communauté imaginaire de la vallée composée par l'auteur pour saisir l'essence de la divinité. Dans la coopérative agricole, des jeunes adeptes de Yeats produisent du pain, du vin et du jambon, sous la direction d'érudits diplômés de la prestigieuse

¹¹⁷⁵ ÔE K., [L'arbre vert en flammes] 『燃えあがる緑の木』, *op. cit.*, (volume 1), p. 266.

¹¹⁷⁶ *Ibidem.*

¹¹⁷⁷ KAWAMURA M., [La trilogie *Moeagaru midori no ki* : un monde ambigu] 「『燃えあがる緑の木』 — アムビギュアスな世界」, in *Kokubungaku* 『國文学』, juillet 1990, p. 160.

Université de Tôkyô, alors que plus loin, d'illustres intellectuels et d'importants diplomates dissertent doctement de littérature et autres sciences humaines, assistés de jeunes anthropologues étrangers, tantôt poètes et musiciens, venus étudier le *topos* de l'œuvre du romancier local, que tous les habitants des environs, jusqu'aux infirmières de l'hôpital, semblent connaître sur le bout des doigts. Aux rustauds de la Vallée, on laisse la superstition et les légendes locales, le rôle ingrat de suiveurs, de malades ou de lyncheurs, tandis que la communauté se réserve pour les exilés, moins bourrus, et éventuellement les quelques autochtones qui auront fait l'effort de s'amender et d'embrasser le Livre sacré, quitte à se faire aider pour cela par les maîtres assermentés en haute culture mondialisée.

Cette utopie n'est plus celle des paysans révoltés, ni des marginaux en lutte contre l'État. C'est une nouvelle Castalie, cette Arcadie de lettrés, qui assiste désolée et ravie à la Passion de son sauveur, triste mutant infusé du sang du Christ et des *Merveilles de la forêt*.

« *Rejoice !* », hurlent ses fidèles citant Yeats (en anglais dans le texte), dont le poème *Vacillation* avait également donné son nom à leur église, alors que s'achèvent ses funérailles¹¹⁷⁸.

Mais lui sera resté jusqu'au bout insensible à la greffe apologétique. Comme les sacrifiés précédents, Gî n'a que faire du Dieu des Lettres. Il rend compte à une autre divinité venue du fond des âges, que la nouvelle a bien du mal à supplanter dans le panthéon de l'auteur : celle de la violence. Les messies d'Ôé transmettent toujours le même message : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive »¹¹⁷⁹. Pour eux, la violence est le sacré.

3/ Après Aum.

¹¹⁷⁸ « L'arbre vert en flammes » dont il est question dans le second verset du poème, à moitié couvert de feuilles et à moitié en flammes, est une métaphore de l'âme humaine partagée entre la corporéité et son aspiration au divin.

¹¹⁷⁹ *Evangile de Matthieu* (10:34).

Conformément à la « prédiction » de Miura Masashi¹¹⁸⁰, l'angoisse du *désaide*¹¹⁸¹ de l'homme moderne aura mené Ôé aux frontières du sacré religieux. Au début des années 1990, il est cependant loin d'être le seul à se tourner dans cette direction. Face à l'éclatement de l'Histoire, des Grands Récits et du réel fragmenté et recomposé en multitude de signes, de nombreux Japonais désemparés se tournent vers les mouvements religieux pour retrouver la perspective d'une valeur absolue que le présent est bien en peine de proposer. La secte Aum Shinrikyô, dont le gourou Asahara Shôkô propose un bricolage bien dans l'air du temps de ce réel éclaté, incorporant figure messianique, attente millénariste, réincarnation, science-fiction, yoga et culture *new age*, et prétend ainsi *interpréter* la réalité pour ses adeptes et leur en dévoiler la vérité cachée, s'inscrit parfaitement dans son temps. Mais pour ses adeptes et leurs victimes, le processus d'accès à cette vérité passe par l'empoisonnement au gaz sarin de civils innocents.¹¹⁸²

En mars 1995, alors même qu'Ôé met la dernière main à sa trilogie qui voit son héros se laisser tuer pour sauver les autres et se prouver ainsi qu'il *croit*, à deux pas de chez lui, les cadres d'Aum tuent ces mêmes autres pour l'exacte même raison.

Ôé croyait avoir achevé son œuvre romanesque avec la Passion de ce bourreau devenu martyr, au parcours symétrique à celui du jeune adolescent de *Seventeen* dont il semble ici expier les péchés.

Mais a-t-il alors réalisé que sous le discours de « prière » et de « salut de l'âme » par lequel il expliquait son intérêt pour le fait religieux, se cachait la même obsession qui habitait tous ses héros névrosés nostalgiques de l'Empire ? L'Eglise de Gii n'est qu'une excuse pour attirer sur

¹¹⁸⁰ Cf. première partie, p. 149.

¹¹⁸¹ FREUD S., *L'avenir d'une illusion*, op. cit., p. 30.

¹¹⁸² Du gaz sarin est diffusé dans le métro de Tôkyô par des cadres de la secte Aum Shinrikyô le 20 mars 1995. L'attentat fera 13 morts et plus de 6000 blessés. Asahara Shôkô, de son vrai nom Matsumoto Chizuo, instigateur des attentats, est en attente d'exécution depuis la confirmation de sa condamnation à mort par la Cour Suprême en 2006. La secte poursuit ses activités sous d'autres noms.

lui la violence sacrificielle, c'est par elle seule qu'il semble enfin atteindre à la foi, non pas en Dieu mais en la fécondité de sa souffrance, et sa mort glorieuse pour le salut de sa communauté n'a rien à envier à celle des jeunes soldats à laquelle rêvaient Yasuo ou le *jeune retardataire*.

Après Aum, Ôé entreprend une réécriture courageuse de *Moeagaru midori no ki* en insistant sur la violence latente de la secte millénariste qu'il y décrivait. Dans *Chûgaeri*, les adeptes ne se contentent plus de prier pour l'arrêt des centrales nucléaires, ils cherchent à les faire exploser pour appeler leurs concitoyens à la repentance de la multitude à l'approche de la fin des temps. Déclencher soi-même l'apocalypse pour éviter la déception d'une croyance trop impatiente, ou se tuer avant celle-ci pour montrer la confiance éperdue en son imminence annoncée par le gourou, tels sont les idéaux des deux principales factions de la secte décrite dans *Chûgaeri*. L'auteur convoque alors à nouveau le Sauveur : le fondateur de la secte, qui l'a déjà dissoute dix ans auparavant pour éviter qu'elle « ne finisse comme Aum »¹¹⁸³, et la refonde en espérant apporter du sens aux jeunes déboussolés que le récit millénariste d'Asahara avait pu séduire, constate l'incurie de ses fidèles et organise son sacrifice pour en finir définitivement avec leurs stratégies fatales. Patron (パトロン), le gourou, se brûle ainsi au pied de l'arbre vert que Gî et Satchan avaient choisi pour symbole de leur église dans la trilogie éponyme, et referme sur lui la longue parenthèse religieuse de l'œuvre d'Ôé.

L'« historien » de la secte désormais réduite à l'inoffensive communauté agricole ayant subsisté sur les lieux après la mort de Gî, conclut ainsi en interpellant, depuis son lit de mort, son jeune ami Ikuo qui avait voulu croire en la voix intérieure qu'il avait, comme l'adolescent de *Seventeen*, cru lui venir de Dieu, et qui l'appelait à l'action violente auto-affirmatrice :

¹¹⁸³ ÔE K., [Saut périlleux] 『宙返り』, *op. cit.*, (volume 1), p. 379.

育雄、ヤハリ、神ノ声ハ聞コエナクテハ、イケナイカネ？神ノ声ハ、イラナイジャナイカ？
人間ハ、自由デアル方ガ、イイヨ。

« *Ikuo, c'est vraiment si grave que ça, de ne pas pouvoir entendre la voix de Dieu ? Tu n'as pas besoin de sa voix, n'est-ce pas ? Pour les hommes, c'est bien mieux d'être libre.* »¹¹⁸⁴

Ainsi s'achève la période mystique débutée dans les années 1980, sur un retour aux premières amours sartriennes de l'auteur.

Après avoir tué ses héros au nom de toutes les causes susceptibles de leur apporter, dans la mémoire des survivants, la glorieuse éternité de l'assassin patriote, du repentant ou du martyr, l'auteur se retrouve face à la question que ces meurtres de substitution lui avaient permis d'éviter de poser : quelle sera sa propre éternité ?

Les années 1990 sont celles de la mort des proches : sa mère, puis Takemitsu Tôru¹¹⁸⁵ à qui il dédie *Chûgaeri*, et enfin Itami Jûzô¹¹⁸⁶, son beau-frère, à qui il consacre le roman *Changeling*¹¹⁸⁷.

Ces deuils appellent une autre vérité, qu'il ne cesse depuis de rappeler : obsédé par sa propre mort, c'est à elle qu'il entend désormais se consacrer.¹¹⁸⁸

Ainsi, la seule perspective d'éternité qui subsiste, inviolable, sera celle de l'écrivain. Dans les cinq romans des années 2000, Ôé se consacre à la tâche que les œuvres des années 1980 avaient déjà largement entamée : affiner sa propre légende de romancier. Révisant et recombinaut ses œuvres antérieures, consacrant une part conséquente de ses romans à les faire discuter par ses personnages de fiction, à en fournir un appareil critique en les adossant aux théories de son temps et aux grandes œuvres littéraires qui les ont inspirées, Ôé s'efforce de

¹¹⁸⁴ ÔE K., [Saut périlleux] 『宙返り』, *op. cit.*, (volume 2), p. 476.

¹¹⁸⁵ 武満徹(1930-1996). Compositeur, ami intime d'Ôé.

¹¹⁸⁶ Voir page 65, note 122.

¹¹⁸⁷ ÔE K., [Changeling] 『取り替え子』 (2000), *op. cit.*

¹¹⁸⁸ Voir par exemple ÔE K., [Ôé par lui-même] 『大江健三郎 作家自身を語る』, *op. cit.*, p. 239.

construire une rampe de lancement vers sa postérité. Ses personnages y discutent de ses œuvres, mais aussi de la figure de l'écrivain. Ils font leur éloge sous les critiques affectueuses qu'ils leur adressent¹¹⁸⁹, écrivent des suites à ses romans (le consul dans *Moeagaru midori no ki*) ou des thèses sur ces derniers (Zacharie et le professeur Hara, toujours dans *Moeagaru midori no ki*), composent avec les journalistes mesquins qui cherchent à ternir son image (Hanada, double maléfique de Honda Shôichi¹¹⁹⁰ dans *Moeagaru midori no ki* et *Chûgaeri*, Katô Norihiro dans *Ureigao no dôji*¹¹⁹¹), tournent des films ou mettent en scène des pièces de théâtre basées sur ses romans (dans *Rôtashi annaberu rii sôkedachitsu mimakaritsu*¹¹⁹² et *Suishi*), s'en servent pour orienter leurs vies (les jeunes adeptes dans *Moeagaru midori no ki*, qui s'inspirent de *Man.en gannen no futtobôru*, Shima Ura dans *Changeling* qui décide de garder son enfant après avoir lu un essai d'Ôé), ou demandent au double de l'auteur des conseils de lecture pour surmonter leurs soucis (Satchan dans *Moeagaru midori ni ki*)...

De temps à autres, Ôé y tue encore un personnage, comme en souvenir du bon vieux temps, et parce que la violence demeurera à jamais l'ultime ressort narratif de ses récits.

Mais l'essentiel, en cette décennie 2000, est désormais ailleurs. En équilibre précaire au sommet de la montagne de cadavres sacrifiés pour que vive l'auteur, il se tient seul, couvert de sang, et couteau en main, procède soigneusement au sacrifice ultime qui doit lui assurer la seule vie éternelle qu'il sait pouvoir désirer : celui du roman.

¹¹⁸⁹ Une forme d'autocritique, au sujet de laquelle Maurice Blanchot a pu écrire : « l'autocritique n'est évidemment que le refus de se soumettre à la critique de l'autre, une manière de s'autosuffire en se réservant le droit à l'insuffisance, l'abaissement devant soi qui ainsi se surélève ». BLANCHOT Maurice, *La communauté inavouable*, *op. cit.*, p. 20. Pour une étude de la mise en scène de l'autocritique dans les romans récents d'Ôé, voir BECHLER A., « Autofrictions : Ôé Kenzaburô dans sa trilogie des pseudo-couples », in BERLINGUEZ-KÔNO Noriko, THOMANN Bernard (dir.), *Japon pluriel* 8, Philippe Picquier 2011, pp. 209-217.

¹¹⁹⁰ Honda Shôichi 本田勝一 a tenu dans les années 1990 une colonne dans les pages culturelles du quotidien *Asahi Shinbun* 『朝日新聞』 dans laquelle il attaquait constamment et copieusement Ôé.

¹¹⁹¹ ÔE K. [L'enfant à la triste figure] 『憂い顔の童子』 (2002), *op. cit.*

¹¹⁹² ÔE K. [Ma belle et glacée Annabel Lee] 『臆たしアナベル・ライ 総毛立ちつ身まかりつ』, Shinchôsha, 2007.

CONCLUSION

*Suishi*¹¹⁹³, le dernier roman publié à ce jour par Ôé, s'achève sur un exemplaire cas de suicide d'expiation. Daiô, ultranationaliste repent, s'apprête à se noyer après avoir abattu un autre ultranationaliste, certes plus discret ; il s'agit d'un haut fonctionnaire du Ministère de l'Education, coupable d'avoir violé il y a de nombreuses années sa jeune nièce dont il avait la garde. Celle-ci est depuis lors une démocrate convaincue qui participe à la mise en scène de pièces de théâtre d'avant-garde basées sur les romans de Chôkô Kogito, nouvelle métamorphose d'Ôé dans les récits des années 2000. Le discours politique qu'elle développe dans ses pièces est résumable à sa formule lapidaire : « Les hommes violent, l'État aussi. »¹¹⁹⁴. Pour ce qui restera peut-être comme la dernière incarnation romanesque de son message politique, l'auteur n'a plus de goût pour les subtilités.

Les femmes de réconfort¹¹⁹⁵, le sanctuaire Yasukuni¹¹⁹⁶, les manuels scolaires révisionnistes¹¹⁹⁷ : il s'agit de tout dénoncer, sans ambiguïté ; c'est le baroud d'honneur de la Démocratie d'Après-guerre.

Pour nous, l'essentiel est ailleurs. Le vieil écrivain est en effet de retour dans la Vallée pour écrire un roman sur la mort par noyade de son père dans des circonstances troubles peu avant la défaite de 1945. Un retour, donc, à l'évènement fondateur.

A l'instar du personnage de *Mizukara waga namida o nuguitamau hi*¹¹⁹⁸, le père, chef d'un groupe ultranationaliste local, aurait été lié à un complot visant à ressouder la nation autour de

¹¹⁹³ ÔE K., [Noyade] 『水死』 (2009), *op. cit.*

¹¹⁹⁴ *Ibidem*, p. 409.

¹¹⁹⁵ Voir p. 268, note 556.

¹¹⁹⁶ Sanctuaire Shintô fondé en 1868 à Tôkyô, où sont honorées les « âmes héroïques » des soldats morts pour la patrie depuis l'ère Meiji. Le sanctuaire est l'objet de nombreuses polémiques, notamment depuis l'ajout au registre des âmes, en 1978, de criminels de guerre de catégorie A condamnés à mort à l'issue du Procès de Tôkyô.

¹¹⁹⁷ Voir NANTA Arnaud, « Débats et enjeux autour des manuels scolaires », in BOUYSSOU J.-M (dir.), *Le Japon contemporain*, *op. cit.*, p. 202-206.

la figure impériale, en tuant l'empereur humain au nom de l'empereur dieu, et l'échec du complot l'aurait poussé au suicide.

La révélation finale boucle cette fois la boucle autour du grand thème qui nous a suivi tout au long de cette étude, tout en lui associant celui de la primauté divinisée des Lettres caractéristique des dernières œuvres d'Ôé.

En effet, il apparaît, dans les dernières pages du roman, qu'un livre est à l'origine de l'acte fatal du père. Il s'agit du *Rameau d'or*¹¹⁹⁹ de James-George Frazer, l'étude anthropologique fondatrice sur la question du sacrifice.

D'après ce livre qu'il lit en anglais à grand peine et auquel il voue un véritable culte, le père décide, à l'instar des rois de cultes primitifs qu'il décrit, de se sacrifier pour transmettre rituellement son âme à son fils qu'il espère voir prendre ainsi sa relève, comme l'explique Daiô avant d'aller lui aussi se tuer pour que vive une autre.

先生御自身は、死なれる気やが、そのあと自分に憑いておった物の怪が古儀人さんに移動して、古儀人さんを本物の跡継ぎにすると考えておられたのやろう。あの大水に親子で短艇に乗り込んで出て行かれたのは、物の怪の「よしまし」を自分から古儀人さんへと取り替えてもらうための儀式やった(...).

Le maître souhaitait mourir, mais il voulait probablement que l'*esprit* qui le possédait se transfère à Kogito, pour faire de lui son véritable successeur. S'embarquer avec lui dans ce déluge, c'était un rituel pour faire passer cette possession par l'*esprit* de lui-même à Kogito.¹²⁰⁰

Le thème du sacrifice *pour l'autre*, auquel aboutit l'œuvre romanesque d'Ôé, rejoint ici le moment de son origine, alors que l'auteur relit à sa lumière, par l'intermédiaire de Frazer,

¹¹⁹⁸ ÔE K., *Le jour où il daignera essuyer lui-même ses larmes* 『みずから我が涙をぬぐいたまう日』 (1972), [OKZ2:3], *op. cit.*

¹¹⁹⁹ FRAZER James-George, *Le rameau d'or (The Golden Bough, A Study in Magic and Religion)* (1906-1915), Robert Laffont, collection Bouquins, 3 volumes, 1983-1984.

¹²⁰⁰ ÔE K., [Noyade] 『水死』, *op. cit.*, p. 433.

l'évènement fondateur de la mort du père. Comme s'il devait à tout prix faire sens, et que ce sens devait à tout prix correspondre à l'éthique compassionnelle qui a soutenu l'auteur depuis lors. Il ne s'agit plus ici d'*insurrection*, mais de *conversion de l'imagination*, tandis que le père ne se tue plus au nom du dieu impérial (comme dans *Mizukara waga namida o nuguitamau hi*), mais du Livre. Une conclusion trop idéale, mais qui nous permet du moins d'introduire la nôtre.

C'est en effet par l'année 1945, l'omniprésence de la mort, celle du père et celle à la fois repoussante et attirante, réclamée par la patrie au nom de l'empereur, que nous avons débuté cette étude. Bien d'autres moments-charnières ont suivi ceux de la fin de la guerre. Le retournement vers la démocratie qu'Ôé embrasse à corps perdu, avant de déchanter à mesure que les faits vident les mots de leur sens, mais sans pour autant les renier. Le baroud d'honneur de l'Anpo, qui lui laisse croire un instant que son pari de la démocratie est gagné, qu'elle pourrait être ce substitut éthiquement positif à la guerre héroïque, elle-même forme atténuée de la vraie fête fondatrice à laquelle il rêve. Mais de 1960 à 1963, la prise de conscience progressive de la réalité de la violence immanente au politique et à la vie elle-même, avec les morts successives de Kamba Michiko et d'Asanuma Inejirô, puis la naissance de son fils handicapé et sa rencontre décisive avec les irradiés de Hiroshima, l'ancre définitivement du côté des victimes.

Mais en 1957, quand Ôé débute sa carrière littéraire, la perspective de lier en actes son attachement pour la démocratie et sa fascination pour la guerre n'est pas encore d'actualité, et il n'en est encore qu'à déplorer la dissolution progressive des idéaux qu'il a embrassés, et à souffrir de la sensation d'inertie et d'être né trop tard. Trop tard pour la guerre, trop tard pour avoir pu vivre en adulte l'âge de la démocratie qui l'a suivie. La sensation d'aliénation est

également accentuée par le fait qu'il vit désormais déraciné à Tôkyô, loin de l'écrin rassurant de la vallée fantasmagorique de son enfance.

Du même coup, puisque sa fascination première pour la rébellion et l'héroïsme guerrier restent toujours présente à l'état latent, l'œuvre romanesque elle-même va devenir progressivement le lieu privilégié du retour du refoulé, et va s'y développer sans discontinuer le théâtre de la violence que nous avons tenté d'analyser ici.

Ses jeunes héros évoluent d'abord dans un univers verrouillé, sans illusions sauf celles d'un dialogue avec les fantômes du passé, ces fameux morts à la guerre qui inspirent à Ôé des sentiments si ambivalents.

Puisqu'il faut bien secouer les barreaux, Ôé s'attache alors à imaginer des échappatoires, comme l'idée de démocratie en fut temporairement une pour lui avant la grande inflexion de la Guerre Froide. La plus évidente, si l'avenir est bloqué, c'est encore de revenir à cet âge d'or de l'enfance où la guerre elle-même était jeu héroïque, épiphanie de la « fête » imaginaire exaltant les valeurs du courage et de la solidarité, jusqu'à la trahison des adultes.

Mais l'auteur réalise lui-même que cette nostalgie pastorale, aussi belle et conforme à l'imaginaire de son enfance qu'elle fût, ne résout pas les problèmes du temps. Il s'agit de s'y atteler, d'explorer les recoins de la prison, quitte à se servir de lanternes inédites, comme le sexe. Et de rêver sans y toucher à des sorties de secours, qui sont toutes plus ou moins des replâtrages de la grande fête de la guerre héroïque, relue à la lumière du désir de démocratie comme dans les romans des auteurs occidentaux qu'il découvre alors : mouvements de résistance ou de terrorisme au Japon, fuites à l'étranger pour combattre dans les guerres d'indépendance, ou simplement se retrouver enfin *quelque part ailleurs*.

Ôé constate alors que certains jeunes ne se satisfont pas d'éternellement regarder sans jamais sauter. Mais pour passer de spectateur à acteur de leur vie, ils doivent s'écrire eux-mêmes un scénario que la société n'est plus à même de leur proposer, et se persuader qu'il est plus qu'une simple fiction. Ces scénarii reposent toujours sur la même trame : un rapport de domination violente qu'il convient de plier à son profit. Peu importe comment, il faut souffrir et surtout faire souffrir, se faire criminel pour s'autoréaliser, et si possible mourir avant que quelqu'un, ou la morne banalité du fait, ne vienne démonter la fiction.

Mais les morts héroïques fictives, et la fiction de la démocratie elle-même, font-elles encore le poids quand la réalité s'en mêle? Le rêve de l'action démocratique non-violente s'étouffe dans le sang de Kamba Michiko, puis d'Asanuma Inejirô quelques mois plus tard.

En 1963, la naissance du fils handicapé puis sa visite à Hiroshima achèvent de convaincre Ôé que si dans l'univers des fantasmes, on peut rêver de bourreaux, la réalité est celle des victimes. Il s'agit alors de reconnaître qu'il n'est pas besoin de rêver à la guerre ou au lointain pour jouer une épique tragédie autoréalisatrice : elle est dans le réel, ici et maintenant.

Mais le réel ne suffit pas. Ôé ne peut décidément s'empêcher de rêver en romans à la mort, au passé, à une guerre de résistance héroïque. Est-il seulement possible de concilier les deux ? Oui, à condition de dédoubler son héros : le rôle du scribe créé pour *Nichijô seikatsu no bôken*¹²⁰¹ sera désormais celui du père indigne d'un enfant handicapé mental, d'un homme du quotidien qui accompagne et critique son frère, toujours en proie au rêve d'autoréalisation épique, même si celle-ci est désormais motivée par l'expiation nécessaire d'un péché originel.

¹²⁰¹ ÔE K., [Les aventures de la vie quotidienne] 『日常生活の冒険』 (1964), [OKZ1:5], *op. cit.*

Dans ce qui reste considéré comme l'un des chefs d'œuvres de la littérature japonaise moderne, Ôé accomplit le tour de force de justifier l'aventurisme de son personnage... en ce qu'il redonne à son frère la volonté d'affronter le quotidien, et engendre la figure du rebelle idéal écrite à quatre mains à coups d'imaginaire.

C'est ici que l'œuvre d'Ôé achève le « retournement » entamé avec *Kojintekina taiken*¹²⁰²:

Le héros fabrique encore son scénario de courageux leader d'une guerre livrée au nom d'une certaine idée du Japon (ici, la communauté villageoise dont il prend la tête, miniature renversée du Japon et de son empereur), mais ce n'est plus pour elle qu'il meurt. Cette mise en scène n'a pour but que de lui permettre d'expié son péché, et c'est une identité de coupable et non plus de héros – mais pas encore de martyr – qu'il se forge ici. Dans son orgueil et sa volonté de destruction et d'autodestruction, il est à mi-chemin entre Takao, le tueur coréen de *Sakebigoe* et le jeune extrémiste de *Seventeen*, mais le moteur de cet orgueil est bien la culpabilité.

A partir de l'explosion de *Man.en gannen no futtobôru*, l'œuvre d'Ôé poursuit son cheminement au côté des faibles, des marginaux, des fous, des oubliés du mythe de la prospérité et de l'urbanisation, toujours rassemblés autour de la figure tragique du coupable en quête d'expiation. Peut-on être un « saint sans Dieu », se demandait Tarrou. Dans l'œuvre d'Ôé, la figure du saint se confond avec celle de dieu sur le visage, dans les mots et la musique de l'enfant. Pour les autres, il s'agira au mieux d'être un « meurtrier innocent »¹²⁰³, même s'il faut mourir pour cela. A charge ensuite pour la communauté des survivants d'attester de leur sincérité.

Ainsi se réinvente, au fil de l'œuvre, l'obsession originelle du *sacrifice*.

¹²⁰² ÔE K., *Une affaire personnelle* 『個人的な体験』 (1964), [OKZ1:6], *op. cit.*

¹²⁰³ CAMUS A., *La peste*, *op. cit.*, p. 229.

En étudiant ce thème du sacrifice et plus généralement l'économie de la violence dans l'œuvre romanesque et le discours public d'Ôé Kenzaburô, nous espérons avoir démontré son importance capitale dans l'articulation de sa pensée et la tension fondatrice qu'elle engendre dans ses créations. Réinventé et réorienté au fil de l'évolution éthique de l'auteur, et ce jusque dans des œuvres qui a priori semblaient les plus pacifiées, le moyen sacrificiel est inséparable de sa création et de l'histoire qui lui a donné une place si fondamentale dans son imaginaire.

Le choix de l'analyse thématique nous a semblé le plus apte à décomposer et traquer la pensée articulée par l'auteur sous des formes textuelles distinctes. Nous avons jugé qu'elle était la plus à même d'englober des formes aussi différentes que l'essai, l'entretien et le roman.

Les limites de ce type d'approche sont connues : en se concentrant sur la poursuite et l'éclairage d'un faisceau de motifs et d'idées, l'analyse thématique laisse de côté tout ce qui ne relève pas directement du champ déterminé, et court le risque de proposer des textes une lecture pré-orientée. Toute approche, cependant, est vouée à être en partie exclusive, et nous espérons être parvenus, en élargissant autant que possible le panel des sources convoquées – sans toutefois nous disperser au risque de la noyade dans l'océan des écrits de l'auteur et du *Grand Non-lu* –, à démontrer que la problématique choisie était, par l'omniprésence des thèmes qu'elle mobilise, pertinente pour une lecture globale de l'œuvre et de la pensée d'Ôé Kenzaburô.

Ce choix méthodologique a cependant fait ses victimes : la délicate question de l'autofiction, incontournable à partir des œuvres romanesques des années 1980, reste ici en suspens en raison du parti pris qui fut le nôtre de traiter indifféremment par la même approche thématique tout le corpus sélectionné, afin d'étudier la permanence et les variations du thème central de la

violence. Nous ne pouvons que renvoyer ici aux ébauches d'études que nous avons déjà consacrées à cette question de l'écriture du moi chez Ôé¹²⁰⁴.

De la même manière, la littéarité du texte romanesque aurait mérité une attention plus soutenue que notre approche n'a pu lui consacrer, de même que la passionnante question de l'intertextualité dans toutes ses dimensions, là encore indissociable de l'entreprise romanesque d'Ôé, surtout à partir des années 1980.

D'autre part, si nous nous sommes efforcés, en toute occasion, de replacer le discours de l'auteur et le cadre de ses œuvres romanesques dans leur contexte historique, il eut également été judicieux de les remettre en perspective au regard de l'histoire littéraire qui leur est contemporaine, en les confrontant à d'autres auteurs et d'autres œuvres littéraires produites au Japon à la même période. Cette approche comparatiste et historiciste offrirait à n'en pas douter des pistes de réflexion nouvelles, que nous serions heureux d'explorer à l'avenir pour une remise en perspective plus vaste de la place d'Ôé et de son œuvre dans l'histoire de la littérature japonaise.

Mais notre thèse est avant tout consacrée à l'obsession de la violence qui caractérise le « personnage » Ôé, construction monstrueuse qui émerge de la masse protéiforme de ses écrits, seule voie par lesquels nous pouvons, lecteurs, l'appréhender. Après l'avoir identifiée chez lui, il nous est apparu souhaitable de la traquer dans les avatars de fiction qu'il a inventés pour vivre à sa place cette obsession, jusqu'à en mourir.

Par ailleurs, tout choix bibliographique est aussi exclusion, et nous avons laissé de côté des pans entiers de l'œuvre romanesque de l'auteur, nous concentrant sur celles que nous avons

¹²⁰⁴ BECHLER A., « Autofrictions : Ôé Kenzaburô dans sa trilogie des pseudo-couples », *op. cit.* BECHLER A., [Ôé Kenzaburô et la déconstruction du roman-je] 「大江健三郎と私小説の解体」 [Ôé Kenzaburô et la déconstruction du roman-je] 「大江健三郎と私小説の解体」, OTA Junko, MORI Kôichi (dir.), *Anais do XX encontro nacional de professores universitarios de lingua, literatura e cultura japonesa*, Universidade de Sao Paulo, 2009, pp. 118-143.

jugées les plus exemplaires de l'évolution de l'obsession que nous avons dégagée, au fil des espoirs et des désillusions qui ont marqué sa vie intellectuelle et son rapport intime et problématique à l'histoire du Japon. C'est parce qu'elles se situent toutes au carrefour d'étapes charnières de la vie intellectuelle de l'auteur et de l'histoire du Japon d'après-guerre que nous avons choisi de traiter en particulier les œuvres romanesques étudiées ici.

A travers elles et les nombreux essais présentés, nous espérons avoir démontré que l'auteur est resté, tout au long de sa carrière de romancier et d'essayiste, prisonnier d'une logique binaire selon laquelle l'homme ne saurait exister comme tel que dans la tension d'un rapport de force paroxystique. Ses moyens sont la violence et la mort, et sa fin, l'acquisition d'une identité aux yeux de la communauté, et par là, l'accès à une forme d'autoréalisation de soi.

Cette conception dont l'auteur est prisonnier et qui le conduit, ces dernières années, à endosser la posture tragicomique du Don Quichotte démocrate contre les moulins usés du nationalisme d'antan, est aussi le moteur de son œuvre romanesque : déchiré entre le désir de violence et la haine qu'elle lui inspire au regard des victimes qu'elle cause, Ôé a tenté une entreprise de conciliation désespérée dont chaque mort dans chaque roman est la manifestation de l'échec. Autant de *perdants magnifiques*.

Ce boulet de la guerre et de son idée fixe d'un absolu à incarner à tout prix, tennôïste puis démocratique, qu'Ôé garde au pied tout au long d'une histoire de l'après-guerre appliquée au broyage consciencieux de tous les Grands Récits qui l'ont engendrée, est l'étrange *vademecum* de sa vie.

L'extraordinaire longévité et la vitalité de sa carrière littéraire, l'opiniâtreté avec laquelle il défend une morale politique adoptée à douze ans et dont il ne déviara jamais, font d'Ôé un

anachronisme bien vivant unique dans le milieu littéraire japonais. Plus que quiconque, Ôé *incarne* le Japon d'après-guerre, avec toutes ses contradictions, tous ses espoirs, et toutes ses désillusions.

Chez lui, tout s'est joué dans ce grand début et cette grande fin que fut 1945. En cela, la grande Histoire a conditionné la sienne, et tout ce qui fut vécu alors a basculé dans le mythe pour façonner plus tard son œuvre : l'enfance, la forêt, les contes, les morts, la guerre, l'empereur.

Jusqu'aux drames personnels qui jalonnent sa vie et informeront son œuvre, tout est compté est conté à l'aune de cette grande fin, apocalypse de la défaite et de l'atome, dont il éprouvera ensuite la douloureuse nostalgie, s'efforçant d'en réactiver le mythe, quitte à projeter dans l'avenir, pour en conserver encore le souffle, ce vertige de l'anéantissement à la fois craint et désiré. Image-miroir du passé, la guerre nucléaire à venir vient clore la vision spéculaire qu'Ôé projette sur l'avenir, avec en son milieu la pliure si nette de 1963. D'un soleil l'autre, en somme.

Ainsi les obsessions d'Ôé apparaissent-elles comme générées par son rapport à l'histoire, et ses romans comme autant de projections de celles-ci sur celle-là.

Voilà bien l'intérêt d'étudier un écrivain *vivant* : quel autre romancier japonais que lui, qui a tout vécu, tout lu et tout écrit depuis la guerre qui l'a engendré, peut convoquer si viscéralement le passé dans sa lecture du présent ? Alors, même erronée, elle nous parle.

Prétendre que l'on pourrait accéder à la « vérité » de l'histoire du Japon moderne à partir des œuvres d'Ôé semble illusoire. Mais son œuvre permet, à tout le moins, d'appréhender ce que l'Histoire peut faire à un enfant, et de le voir, devenu homme, s'efforcer de le comprendre.

En conclusion, nous proposons de lire l'œuvre romanesque d'Ôé Kenzaburô comme un témoignage fascinant de la manière dont un « paysage originel »¹²⁰⁵ influe sur l'imaginaire d'un écrivain. En l'occurrence, si l'œuvre d'Ôé Kenzaburô témoigne de tous les soubresauts du Japon d'après-guerre, épouse son histoire au creux de ses zones d'ombre et de ses blessures, c'est toujours au regard d'un *paysage originel* façonné par d'autres au coin de la mort érigée en critère d'appréciation ultime de la valeur d'une vie. En ce sens, l'Histoire du Japon et l'histoire personnelle racontée par les romans d'Ôé sera toujours conditionnée par ce qualificatif que l'auteur a fait sien et qui gouverne sa vie, son œuvre et sa pensée. Pas « ambigu », non : « d'après-guerre ».

¹²⁰⁵ Cf. KARATANI K., [L'homme craignant] 『畏怖する人間』, *op. cit.*, p. 312, 318.

BIBLIOGRAPHIE

1/ ŒUVRES D'ŌE KENZABURŌ.

1.1/ FICTIONS.

1.1.1/ Œuvres complètes.

Ōe Kenzaburō 大江健三郎, 『大江健三郎全作品』 第一期 [Œuvres complètes d'Ōe Kenzaburō] (période 1), éditions Shinchōsha 新潮社, 6 volumes, 1966-1967, 1 : 387 p., 2 : 366 p., 3 : 386 p., 4 : 361 p., 5 : 398 p., 6 : 382 p.

Œuvres de la collection citées dans la thèse :

-Volume 1 :

「奇妙な仕事」[Un curieux travail] (1957)

『死者の奢り』 *Le faste des morts* (1958)

「他人の足」 [Les jambes des autres] (1957)

「偽証の時」 [Le temps des faux témoins] (1957)

「飼育」 *Gibier d'élevage* (1958)

「鳩」 *Le ramier* (1958)

『芽むしり仔撃ち』 *Arrachez les bourgeons, tirez sur les enfants* (1958)

『見るまえに飛べ』 [Saute avant de regarder] (1958)

-Volume 2 :

「暗い川、おもい懼」 [Sombre rivière, lourde pagaie] (1958)

「喝采」 [Applaudissements] (1958)

「戦いの今日」 [Le combat d'aujourd'hui] (1958)

「共同生活」 (Vie commune) (1959)

「ここより他の場所」 *Quelque part ailleurs* (1959)

『われらの時代』 [Notre époque] (1959)

-Volume 3 :

『青年の汚名』 [Le déshonneur d'un jeune] (1960)

「セヴンティーン」 *Seventeen* (1961)

-Volume 4 :

「後退青年研究所」 *Le centre de recherche sur la jeunesse en déroute* (1960)

『遅れてきた青年』 [Un jeune retardataire] (1960-1962)

-Volume 5 :

『叫び声』 [Hurlements] (1963)

『日常生活の冒険』 [Les aventures de la vie quotidienne] (1964)

-Volume 6 :

『性的人間』 [Homo sexualis] (1963)

『空の怪物アグイー』 *Agwî, le monstre des nuages* (1964)

『個人的な体験』 *Une affaire personnelle* (1964)

ÔE K., 『大江健三郎全作品』 第二期 [Œuvres complètes d'Ôé Kenzaburô] (période 2), Shinchôsha, 6 volumes, 1977-1978, 1 : 283 p., 2 : 227 p., 3 : 267 p., 4 : 217 p., 5 : 217 p., 6 : 325 p.

Œuvres de la collection citées dans la thèse :

-Volume 1 :

『万延元年のフットボール』 *Le jeu du siècle* (1967)

-Volume 3 :

『われらの狂気を生き延びる道を教えよ』 *Dites-nous comment survivre à notre folie* (1969)

『みずから我が涙をぬぐいたまう日』 *Le jour où il daignera essuyer lui-même mes larmes* (1972)

-Volume 4, 5 :

『洪水はわが魂に及び』 [Les eaux ont atteint mon âme] (1973)

-Volume 6 :

『ピンチランナー調書』 [Le procès-verbal du coureur suppléant] (1976)

1.1.2/ Œuvres de fiction d'Ôé Kenzaburô non incluses dans les Œuvres complètes.

ÔE K., 「政治少年死す」 [Mort d'un jeune militant], *Bungakukai* 『文学界』, février 1961, pp. 8-47.

ÔE K., 『同時代ゲーム』 [Le jeu de la contemporanéité] (1979), Shinchôsha, collection Shincho bunko, 1984, 592 p.

ÔE K., 『「^{レインツリー}雨の木」を聴く女たち』 [Les femmes qui écoutent le *Rain Tree*] (1982), Shinchôsha, collection Shinchô bunko (poche), 1986, 315 p.

ÔE K., 『新しい人よ眼ざめよ』 [Levez-vous, hommes nouveaux] (1983), Kôdansha 講談社, collection Kôdansha bunko 講談社文庫 (poche), 1986, 325 p.

ÔE K., 『いかに木を殺すか』 [Comment tuer un arbre], Bungeishunjû, 1984, 349 p.

ÔE K., 『河馬に噛まれる』 [Mordu par un hippopotame], Bungeishunjû, 1985, 315 p.

ÔE K., 『M/T と森のフシギの物語』 *M/T et l'histoire des merveilles de la forêt* (1986, Iwanami 岩波書店), Kôdansha, collection Kôdansha bunko (poche), 2007, 466 p.

ÔE K., 『懐かしい年への手紙』 *Lettres aux années de nostalgie* (1987), Kôdansha, collection Kôdansha bungei bunko 講談社文芸文庫 (poche), 1992, 640 p.

ÔE K., 『キルプの軍団』 [La brigade de Quilp], Iwanami, 1988, 314 p.

ÔE K., 『人生の親戚』 [Parente de la vie] (1989), Shinchôsha, collection Shinchô bunko 新潮文庫 (poche), 1994, 267 p.

ÔE K., 『治療塔』 [La tour fortifiante], Iwanami, 1990, 240 p.

ÔE K., 『静かな生活』 *Une existence tranquille*, Kôdansha, 1990, 267 p.

ÔE K., 『燃えあがる緑の木』 [L'arbre vert en flammes], Shinchôsha, 1993-1995 :
Tome 1 : 『「救い主」が殴られるまで』 [Jusqu'à ce que le Sauveur soit frappé] (1993),
collection Shinchô bunko (poche), 1998, 368 p.
Tome 2 : 『揺れ動く (ヴァシレーション)』 [Vacillation] (1994), collection Shinchô
bunko (poche), 1998, 361 p.
Tome 3 : 『大いなる日に』 [Au jour de gloire] (1995), collection Shinchô bunko (poche),
1998, 422 p.

ÔE K., 『宙返り』 [Saut périlleux], Kôdansha, 2 volumes, 1999, 454, 477 p.

ÔE K., 『取り替え子』 [Changeling] (2000), Kôdansha, collection Kôdansha bunko (poche),
2004, 388 p.

ÔE K., 『憂い顔の童子』 [L'enfant à la triste figure] (2002), Kôdansha, collection
Kôdansha bunko (poche), 2005, 606 p.

ÔE K., 『さようなら、私の本よ!』 [Adieu, mes livres !], Kôdansha, 2005, 467 p.

ÔE K. 『臆たしアナベル・ライ□総毛立ちつ身まかりつ』 [Ma belle et glacée Annabel
Lee], Shinchôsha, 2007, 218 p.

ÔE K., 『水死』 [Noyade], Kôdansha, 2009, 435 p.

1.1.3/ Traductions citées dans la thèse.

ÔE K., *Dites-nous comment survivre à notre folie*, (1982), Gallimard, collection Folio, 1996,
373 p., incluant les nouvelles *Gibier d'élevage*, *Agwîi*, *le monstre des nuages*. Traduction par
Marc Mécréant.

ÔE K., *Le jeu du siècle* (1985), Gallimard, collection Folio, 2000, 461 p. Traduction par René
de Ceccatty et Nakamura Ryôji.

ÔE K., *Arrachez les bourgeois, tirez sur les enfants*, Gallimard, collection Haute enfance,
1996, 235 p. Traduction par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji.

ÔE K., *Le faste des morts* (2005), Gallimard, collection Folio, 2007, 197 p., incluant les
nouvelles *Le faste des morts*, *Le ramier*, *Seventeen*. Traduction par René de Ceccatty et
Nakamura Ryôji.

1.2/ ESSAIS, ARTICLES, ENTRETIENS.

1.2.1/ Recueils d'essais et d'entretiens d'Ôé Kenzaburô en langue japonaise.

ÔE K., 『ヒロシマ・ノート』 *Notes de Hiroshima*, Iwanami, collection Iwanami shinsho 岩波新書, 1965, 186 p.

ÔE K., 『厳粛な綱渡り』 [Solennel funambule], Bungeishunjû 文芸春秋, 1965, 507 p.

ÔE K., 『持続する志』 [Volonté continue], Bungeishunjû, 1968, 543 p.

ÔE K., 『壊れものとしての人間』 [L'homme, attention fragile] (1970), Kôdansha, collection Kôdansha bungei bunko (poche), 1993, 250 p.

ÔE K., 『沖縄ノート』 [Notes d'Okinawa], Iwanami, collection Iwanami Shinsho, 1970, 228 p.

ÔE K., 『核時代の想像力』 [L'imagination à l'âge atomique] (1970), Shinchô, collection Shinchô sensho 新潮選書, 2007, 327 p.

ÔE K., 『鯨の死滅する日』 [Le jour où les baleines s'éteindront] (1972, Bungeishunjû), Kôdansha, collection Kôdansha bungei bunko (poche), 1992, 692 p.

ÔE K., 『文学ノート』 [Cahier de littérature], éditions Shinchôsha, 1974, 235 p.

ÔE K., 『小説の方法』 [La méthode du roman] (1978), Iwanami, collection Dôjidai Raiburari 同時代ライブラリー vol. 140, 1993, 245 p.

ÔE K., 『小説のたくらみ、知の楽しみ』 [Les astuces du roman, les plaisirs de la connaissance], Shinchô, collection Shinchô bunko, 1985, 259 p.

ÔE K., 『あいまいな日本の私』 *Moi, d'un Japon ambigu*, Iwanami, 1995, 232 p.

ÔE K., 『私という小説家の作り方』 [Comment s'est construit le romancier que je suis], Shinchô, collection Shinchô bunko, 1998, 196 p.

ÔE K., 『暴力に逆らって書く』 [Ecrire contre la violence] (2003), Asahi shinbunsha 朝日新聞社, collection Asahi bunko 朝日文庫 (poche), 2006, 385 p.

ÔE Kenzaburô 大江健三郎, 『大江健三郎－作家自身を語る』 [Ôé par lui-même], Shinchôsha, 2007, 317 p.

1.2.2/ Autres essais, articles et entretiens en langue japonaise.

ÔE K., ABE Kôbô, MISHIMA Yukio, 「文学者とは」 [Qu'est-ce qu'un écrivain] (1959), in *Gunzô* 『群像』, novembre 1959, pp. 180-194.

ÔE K., entretien, in AKIYAMA Hayao 秋山駿, 『対談・私の文学』 [Entretiens : ma littérature], Kôdansha, 1969, pp. 45-65.

ÔE K., 「現実の停滞と文学」 [La stagnation du réel et la littérature], *Mita Bungaku* 『三田文学』, octobre 1959, pp. 24-29.

ÔE K., 「遅れてきた青年と僕自身」 [*Okuretekita seinen* et moi-même], 『遅れてきた青年』 [Un jeune retardataire], Shinchôsha, collection Shinchô bunko (poche), 1970, 560 p.

ÔE K., entretien, *Kokubungaku* 『國文学』, janvier 1971, pp. 8-19.

ÔE K., 「死者たち・最終のヴィジジョンとわれら生き延びつづける者」 [Les morts ; ultime vision, et nous qui devons vivre] (1973), 『戦後文学者—大江健三郎同時代論集 6』 [Ecrivain d'après-guerre – Ôé Kenzaburô : recueil d'essais contemporains, volume 6], Iwanami, 1981, 332 p.

ÔE K., INO.UE Hisashi 井上ひさし, KOMORI K., table ronde : 「大江健三郎の文学—作家前夜から最新作『取り替え子』まで」 [La littérature d'Ôé Kenzaburô : de la veille d'embrasser la carrière d'écrivain jusqu'à *Changeling*], *Subaru* 『すばる』, numéro spécial, mars 2001, pp. 164-243.

1.2.3/ Traductions d'essais citées dans la thèse, ouvrages et articles parus en français :

ÔE K., *Notes de Hiroshima*, Gallimard, 1996, 231 p. Traduction par Dominique Palmé.

ÔE K., *Moi, d'un Japon ambigu*, Gallimard, collection Hors série, 2001, 96 p. Traduction par René de Ceccatty et Nakamura Ryôji.

ÔE K., *Nostalgies et autres labyrinthes – Entretiens avec André Siganos et Philippe Forest*, éditions cécile default, 2005, p. 99
181p

ÔE K., « Nous sommes sous le regard des victimes », entretien accordé au quotidien *Le Monde*, 17 mars 2011, cahier spécial, p. 8.

2/ OUVRAGES ET ARTICLES CRITIQUES SUR ÔE KENZABURÔ.

2.1/ Ouvrages et articles en langue japonaise :

BECHLER A., 「大江健三郎と私小説の解体」 [Ôé Kenzaburô et la déconstruction du roman-je], OTA Junko, MORI Kôichi (dir.), *Anais do XX encontro nacional de professores universitarios de lingua, literatura e cultura japonesa*, Universidade de Sao Paulo, 2009, pp. 118-143.

ETÔ Jun 江藤淳, HONDA Shûgo 本田秋五, TAKEDA Taijun 武田泰淳, 「創作合評」 [Synthèse critique], *Gunzô* 『群像』, mars 1962, pp. 220-235.

ETÔ J., 「《新しい作家達》5より」 [« Les nouveaux écrivains » : 5 (extrait)], 『大江健三郎全作品・付録』 [Œuvres complètes d'Ôé Kenzaburô - Appendice] (période 1) appendice 4, 1966, pp. 5-6.

ETÔ J., 「文芸批評」 [critique littéraire] (extrait), 『大江健三郎全作品・付録』 [Œuvres complètes d'Ôé Kenzaburô - Appendice] (période 1) appendice 4, 1966, p. 20.

IGUCHI Tokio 井口時男, 「座談会・大江健三郎作品ガイド」 [Table ronde : Guide des œuvres d'Ôé Kenzaburô], 『群像特別編集・大江健三郎』 [Gunzô édition spéciale - Ôé Kenzaburô], Kôdansha, collection Kôdansha MOOK 講談社 MOOK, 1995, pp. 104-197.

HASUMI Shigehiko 蓮實重彦, 『大江健三郎論』 [Ôé Kenzaburô], Seidosha 青土社, 1980, 265 p.

HASUMI S., SHIMADA Masahiko 島田雅彦, 「大江健三郎を求めて」 [A la recherche d'Ôé Kenzaburô], débat, *Kokubungaku* 『國文学』, février 1997, pp. 6-23.

HIRANO Ken 平野謙, 「解説」 [commentaire], 『大江健三郎全作品・付録』 [Œuvres complètes d'Ôé Kenzaburô - Appendice] (période 1) appendice 3, 16 p.

HIRAOKA Toshio 平岡敏夫, 「大江健三郎における敗戦と民主教育」 [La défaite et l'éducation démocratique chez Ôé Kenzaburô], *Kokubungaku* 『國文学』, février 1979, pp. 26-31.

ICHIJÔ Takao 一条孝夫, 『大江健三郎—その文学世界と背景』 [Ôé Kenzaburô – son univers littéraire et son contexte], Izumi sho.in 和泉書院, 1997, 286 p.

KAGA Otohiko 加賀乙彦, 「魂の文学の誕生—『燃えあがる緑の木』論」 [Naissance d'une littérature de l'âme : *Moeagaru midori no ki*], 『群像特別編集・大江健三郎』 [Gunzô édition spéciale - Ôé Kenzaburô], Kôdansha, collection Kôdansha MOOK, 1995, pp. 40-50.

KARATANI Kôjin 柄谷行人, 『畏怖する人間』 [L'homme craignant], Kôdansha, collection Kôdansha Bungei Bunko (poche), 1990, 398 p.

KARATANI K., 『終焉をめぐる』 [Autour de la fin] (1990), Kôdansha, collection Kôdansha gakujutsu bunko 講談社学術文庫 (poche), 1995, 292 p.

KASAI Kiyoshi 笠井潔, 『球体と亀裂』 [La sphère et la déchirure], Jôkyô Shuppan 状況出版, 1995, 348 p.

KATAOKA Keiji 片岡啓治, 『大江健三郎論—精神の地獄をゆく者』 [Ôé Kenzaburô – Celui qui marche dans l'enfer de l'esprit], Rippû shobô 立風書房, 1973, 267 p.

KAWAMURA Minato 川村湊, 「『燃えあがる緑の木』—アムビギユアスな世界」 [La trilogie *Moeagaru midori no ki* : un monde ambigu], *Kokubungaku* 『國文学』, juillet 1990, pp. 154-160.

KOMORI Yôichi 小森陽一, 『歴史認識と小説—大江健三郎論』 [Conscience historique et roman – étude d'Ôé Kenzaburô], Kôdansha, 2002, 310 p.

KUROKO Kazuo 黒古一夫, 『大江健三郎論—森の思想と生き方の原理』 [Ôé Kenzaburô – Pensée de la forêt et principes de vie], Sairyûsha 彩流社, 1989, 238 p.

KUROKO K., 『大江健三郎とこの時代の文学』 [Ôé Kenzaburô et la littérature de notre temps], Benseisha 勉誠社, 1997, 300 p.

MATSUBARA Shin.ichi 松原新一, 『大江健三郎論』 [Ôé Kenzaburô], Kôdansha, 1967, 268 p.

MIURA Masashi 三浦雅士, 「無力感について」, [Sur le sentiment d'impuissance], 『群像—日本の作家 23 大江健三郎』 [Gunzô – Les écrivains japonais n° 23 - Ôé Kenzaburô], Shogakukan 小学館, 1992, pp. 36-44.

NOGUCHI Takehiko 野口武彦, 『吠え声・叫び声・沈黙—大江健三郎の世界—』 [Aboiements, hurlements, silence – l'univers d'Ôé Kenzaburô], Shinchôsha, 1971, 247 p.

ODA Makoto 小田実, 「大江健三郎『厳粛な綱渡り』」 [Genshukuna nawawatari d'Ôé Kenzaburô], 『小田実全仕事』 [Travaux complets d'Oda Makoto] volume 8, Kawade Shobô Shinsha 河出書房新社, 1970, 423 p.

OGUMA Eiji 小熊英二, 「『戦後民主主義』とナショナリズム—初期の大江健三郎を事例にして」 [Démocratie d'Après-guerre et nationalisme – l'exemple des débuts d'Ôé Kenzaburô], 『ネイションの軌跡—20 世紀を考える(I)』 [Formation d'une nation : penser le XX^e siècle 1], Shinseisha 新世社, 2001, pp. 29-50.

OKETANI Hideaki 桶谷秀昭, 「大江と江藤における政治意識」 [La conscience politique d'Ôé et Etô], *Kokubungaku* 『國文学』, janvier 1971, pp. 76-82.

OKUNO Takeo 奥野健男, 「大江健三郎文学における性」 [Le sexe dans l'œuvre d'Ôé Kenzaburô], 『大江健三郎全作品・付録』 [Œuvres complètes d'Ôé Kenzaburô - Appendice] (période 1) appendice 4, 1966, 20 p.

Ô Shinshin 王新新, 『啓蒙家から文化批評へ—大江健三郎の 1957~1967』 [Du donneur de leçons à la critique culturelle – Ôé Kenzaburô de 1957 à 1967], Tôhoku daigaku shuppankai 東北大学出版会, 2007, 255 p.

TANAKA Reigi 田中励儀, 「『洪水はわが魂に及び』—物語の成立に向けて」 [Kôzui ha waga tamashii ni oyobi – la genèse du récit], *Kokubungaku* 『國文学』, février 1997, pp. 72-78.

TOMIOKA Kôichirô 富岡幸一郎, 「『人生の親戚』—救済のイメージ」 [Jinsei no shinseki – Images du salut], *Kokubungaku* 『國文学』, février 1997, pp. 134-139.

SATÔ Hideaki 佐藤秀明, 「『万延元年のフットボール』 — 転移する暴力」 [*Man.en gannen no futtobôru – La violence en mouvement*], in *Kokubungaku* 『国文学』, février 1997, pp. 59-65.

SATÔ Yasumasa 佐藤康正, 「大江健三郎—その宗教性を軸として」 [*La religiosité chez Ôé Kenzaburô*], *Kokubungaku* 『国文学』, juillet 1991, pp. 29-37.

SHIBATA Shôji 柴田勝二, 『大江健三郎論—地上と彼岸』 [*Ôé Kenzaburô – La terre et l'au-delà*], éditions Yûseidô 有精堂, 1992, 273 p.

SHINOHARA Shigeru 篠原茂, 『大江健三郎』 [*Ôé Kenzaburô*], Tôhō shuppan 東邦出版社, 1973, 321 p.

SHINOHARA S., 『大江健三郎文学事典』 [*Dictionnaire de l'œuvre littéraire d'Ôé Kenzaburô*], Studio VIC, 1984, 310 p.

WATANABE Hiroshi 渡辺広士, 『大江健三郎』 [*Ôé Kenzaburô*], Shinbisha 審美社, collection Shinbi Bunko (poche), 1973, 112 p.

WATANABE H., 「聖なる子供と終末の祈り」 [*L'enfant saint et la prière de la fin des temps*], 『大江健三郎全作品・付録』 [*Œuvres complètes d'Ôé Kenzaburô - Appendice*] (période 2) appendice 5, 8 p.

2.2/ Ouvrages et articles en langues occidentales :

BECHLER A., « Un jeune retardataire : la marginalité fantasmée de Kenzaburô Ôé », *ABIRACHED Naoum* (dir.), *Normes et marginalités à l'épreuve*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2010, pp. 101-109.

BECHLER A., « Autofrictions : Ôé Kenzaburô dans sa trilogie des pseudo-couples », in BERLINGUEZ-KÔNO Noriko, THOMANN Bernard (dir.), *Japon pluriel* 8, Philippe Picquier 2011, pp. 209-217

BECHLER A., « Ôé Kenzaburô et *Seventeen* : Passion d'un antéchrist », *Actes du quatrième colloque d'études japonaises de l'Université de Strasbourg : Censure et tabous*, à paraître.

FOREST Philippe, *Ôé Kenzaburô - Légendes d'un romancier japonais*, Editions Pleins Feux, 2001, 251 p.

NAPIER Susan J., *Escape from the wasteland – Romanticism and Realism in the Fiction of Mishima Yukio and Oe Kenzaburo*, Harvard University Press, 1995, 258 p.

SNYDER Stephen, GABRIEL Philip., *Ôe and beyond : Fiction in contemporary Japan*, University of Hawaii Press, 1999, 323 p.

WILSON M., *The marginal world of Ôé Kenzaburô – A study in themes and techniques*, M.E. Sharpe, 1986, 160 p.

3/ OUVRAGES ET ARTICLES GÉNÉRAUX.

3.1/ Ouvrages en langue japonaise.

AMINO Yoshihiko 網野善彦, Kawamura Minato, Yoshimoto Taka.aki 吉本隆明, 『歴史としての天皇制』 [Le système impérial dans sa dimension historique], Sakuhinsha 作品社, 2005, 290 p.

ARAHARA Bokusui 荒原朴水, 『大右翼史』 [Grande histoire de l'extrême droite], Dainihonkokumintô 大日本国民党, 1966, 945 p.

AYUKAWA Nobuo 鮎川信夫, YOSHIMOTO T., 『対談文学の戦後』 [Entretien : L'après-guerre de la littérature] (1979), Kôdansha, collection Kôdansha bungei bunko (poche), 2009, 195 p.

DOÏ Takeo 土居健郎, 『「甘え」の構造』 *Le jeu de l'indulgence*, Kôbundô 弘文堂, 1971, 241 p. Traduction par E. Dale Saunders, L'Asiathèque, 1988, 135 p.

HAYASHI Fusao 林房雄, 「テロリズムの幻想」 [L'illusion terroriste], *Shinchô* 『新潮』, février 1961, pp. 22-23.

HIRABAYASHI Taiko 平林たい子, 「テロリズムの背後」 [L'arrière-plan du terrorisme], in *Shinchô* 『新潮』, décembre 1960, p. 30-31.

HORI Yukio 堀幸雄, 『戦後の右翼勢力』 [Les forces d'extrême droite dans l'après-guerre], Keisô Shobô 勁草書房, édition révisée et augmentée, 1993, 366 p.

IDE Magoroku 井出孫六, 「小松川女子高生殺人事件の暗部」 [Les dessous de l'affaire de l'assassinat de la lycéenne de Komatsugawa], *Ekonomisuto* 『エコノミスト』, août 1986, pp. 86-91.

INO Kenji 猪野建治, 『日本の右翼』 [L'extrême droite japonaise], Chikuma, collection Chikuma Bunko ちくま文庫 (poche), 2005, 377 p.

ISHIKAWA Masumi 石川真澄, 『戦後政治史』 [Histoire politique de l'après-guerre], Iwanami, collection Iwanami shinsho, 1995, 263 p.

KARATANI Kôjin 柄谷行人, 『日本近代文学の起源』 [Les origines de la littérature japonaise moderne] (1980), Kôdansha, Kôdansha bungei bunko, 1988, 270 p.

KAWAMURA Minato 川村湊 『戦後文学を問う』 [La littérature d'après-guerre en question], Iwanami, collection Iwanami shinsho, 1995, 243 p.

KOMORI Yôichi 小森陽一, 『ポストコロニアル』 [Postcolonial], éditions Iwanami, 2001, 143 p.

MARUYAMA Masao 丸山眞男, 『日本の思想』 [La pensée japonaise], Iwanami, collection Iwanami shinsho, 1961, 192 p.

MARUYAMA M., 「病床からの感想」 [Impressions depuis mon lit de malade], 『丸山眞男集』 [Maruyama Masao – recueil], Iwanami, 1995-1997, volume 5, 379 p.

MURASAKI Toshio 村崎俊男, 「ラジオ・テレビにみる右翼問題」 [Le problème de l'extrême droite vu de la radio et de la télévision], *Sekai* 『世界』, décembre 1960, pp. 132-137.

OGUMA Eiji. 小熊英二, 『〈民主〉と〈愛国〉・戦後日本のナショナリズムと公共性』 ["Démocratie" et "Patriotisme" – Nationalisme et chose publique dans le Japon d'après-guerre], Shinyôsha 新曜社, 2002, 966 p.

ÔSAWA Masachi 大澤真幸, 『戦後の思想空間』 [L'espace intellectuel de l'après-guerre], Chikuma, collection Chikuma shinsho, 1998, 251 p.

ÔTSUKA Eiji 大塚英志, 『サブカルチャー文学論』 [La littérature de la sous-culture], Asahi shinbunsha 朝日新聞社, collection Asahi bunko (poche) 朝日文庫, 2007, 757 p.

SAWAKI Kôtarô 沢木耕太郎, 『テロルの決算』 [Le solde de la terreur], Bungeishunjû, 1978, 324 p.

SUGA Hidemi 結秀実, 『革命的な、あまりに革命的な—「1968年の革命」史論』 [Révolutionnaires, trop révolutionnaires – Sur l'histoire de la « révolution de 1968 »], Sakuhinsha, 2003, 395 p.

SUGA H., 『1968年』 [1968], Chikuma Shobô 筑摩書房, collection Chikuma Shinsho ちくま新書, 2006, 302 p.

TANIGUCHI Masaharu 谷口雅春 (1893-1985), 『天皇絶対論とその影響』 [L'absolutisme impérial et son influence], Kômei shisô fukyûkai 光明思想普及会, 1941, 374 p.

TSUBO.UCHI Yûzô 坪内雄三, 『一九七二：「はじまりのおわり」と「おわりのはじまり」』 [1972 : la « fin du commencement » et le « commencement de la fin »] (2003), Bungeishunjû, collection Bunshun bunko 文春文庫 (poche), 2006, 487 p.

TSUKUI Tatsuo 津久井龍雄, 「黒い不死鳥の恐怖」 [La peur du phénix noir], *Bungeishunjû* 『文芸春秋』, décembre 1960, pp. 108-116.

YAMAGUCHI Masao 山口昌男, 『文化と両義性』 [Culture et ambivalence] (1975), Iwanami, collection Iwanami gendai bunko – gakujutsu 16 岩波現代文庫・学術 16 (poche), 2000, 303 p.

Yamaguchi Otoyô Kenshokai 山口二矢顕彰会, 『山口二矢供述調書』 [Procès-verbal des dépositions de Yamaguchi Otoyô], Tentensha 展転社, 2010, 151 p.

3.2/ Quotidiens japonais.

Asahi Shimbun 『朝日新聞』, 13 octobre, 4, novembre, 5 novembre, 5 novembre - édition du soir, 1960.

Mainichi Shimbun 『毎日新聞』, 13 octobre 1960.

Yomiuri Shimbun 『読売新聞』, 13 et 18 octobre 1960.

3.3/ Ouvrages et articles en langue occidentale.

ARENDRT Hannah, *Le système totalitaire*, Seuil, collection Points – politique, 1972, 313 p.

BACHELARD Gaston, *L’Air et les Songes : Essai sur l’imagination en mouvement* (1943), Librairie Générale Française, biblio essais, 1992, 350 p.

BAKHTINE Mikhaïl, *L’œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Gallimard, collection Tel, 1970, 471 p.

BAKHTINE M., *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, collection Tel, 1978. 489 p.

BATAILLE Georges, *L’érotisme*, éditions de Minuit (1957), collection Reprise, 2011, 284 p.

BAUDRILLARD Jean, *Simulacres et simulation*, Galilée, collection débats, 1981, 237 p.

BAYARD-SAKAI Anne, LOZERAND Emmanuel, LUCKEN Michael (dir.), *Le Japon après la guerre*, Philippe Picquier, 2007, 406 p.

BIDEAUD Jacqueline, HOUDÉ Olivier, PEDINIELLI Jean-Louis, *L’homme en développement*, PUF, collection Quadrige – Manuels, 1993, 522 p.

BLANCHOT Maurice, *La communauté inavouable*, éditions de Minuit, 1983, 92 p.

BOUISSOU Jean-Marie (dir.), *Le Japon contemporain*, Fayard/CERI, 2007, 623 p.

BOURIAU Christophe, *Qu’est-ce que l’imagination ?*, Vrin, collection Chemins Philosophiques, 128 p.

BRONNER Géraud, *La pensée extrême*, Denoël, collection Impacts, 2009, 348 p.

CAMUS A., *L’homme révolté*, Gallimard, 1951, 382 p.

COMPAGNON Antoine, *Le démon de la théorie*, Seuil, collection Points – essais, 1998, 341 p.

DE VOS Patrick (dir.), *Littérature contemporaine : essais*, Philippe Picquier, 1989, 276 p.

DOWER John, *Embracing Defeat*, Norton / The new press, 1999, 676 p.

Encyclopaedia Universalis, édition digitale DVD-ROM, 2009 : articles « Croyance », « Romantisme ».

ERIKSON Erik H., *Adolescence et crise, la quête de l'identité*, Flammarion, collection Champs, 1972, 348 p.

FRAZER James-George, *Le rameau d'or* (The Golden Bough, A Study in Magic and Religion) (1906-1915), Robert Laffont, collection Bouquins, 4 volumes, 1983-1984, 1004, 749, 877, 698 p.

FREUD Sigmund., « Au-delà du principe de plaisir » (1929), in *Essais de psychanalyse*, Payot, collection Petite bibliothèque Payot, 1976, 280 p.

FREUD S., *L'avenir d'une illusion* (1927), PUF, collection Quadrige – Grands textes, 1995, 61 p.

FREUD S., *Malaise dans la civilisation* (1929), PUF, collection Bibliothèque de psychanalyse, 1971, 107 p.

FURET François, LINIERS Antoine, RAYNAUD Philippe, *Terrorisme et démocratie*, Fayard, 1985, 226 p.

GAUCHET Marcel, *L'avènement de la démocratie III : à l'épreuve des totalitarismes, 1914-1974*, Gallimard, collection Bibliothèque des sciences humaines, 2010, 661 p.

GIRARD René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, (1961), Hachette, collection Pluriel, 2004, 351 p.

GIRARD R., *La violence et le sacré*, Grasset, 1972, 451 p.

GIRARD R., *Des choses cachées depuis la fondation du monde* (1978), Librairie générale française, collection Biblio essais, 1983, 605 p.

GIRARD R., *Celui par qui le scandale arrive*, Hachette, collection Pluriel, 2001, 196 p.

GIRARD R., *Les origines de la culture*, Desclée de Brouwer, 2004, 288 p.

HABERMAS Jürgen, *Profilis philosophiques et politiques*, Gallimard, 1974, 292 p.

JAMES William, *Les formes multiples de l'expérience religieuse : essai de psychologie descriptive*, Exergue, collection Les essentiels de la métapsychique, 2001, 487 p.

JUNG Carl Gustav, « Contribution à la psychologie de l'archétype de l'enfant » (1941), in JUNG C.G., KERENYI Charles, *Introduction à l'essence de la mythologie*, Payot, collection Petite bibliothèque Payot, 2001, 285 p.

KOJEVE ALEXANDRE, *Introduction à la lecture de Hegel* (1947), Gallimard, collection Tel, 1979, 599 p.

La bible : nouvelle traduction, Bayard (2001), poche, 2005.

La sainte bible, Berger-Levréau, 1958.

- LACOUÉ-LABARTHE Philippe, NANCY Jean-Luc, *L'absolu littéraire – Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Seuil, collection Poétique, 1978, 447 p.
- LACOUÉ LABARTHE Ph., NANCY J.-L., *Le mythe nazi*, éditions de l'Aube, 1990, 74 p.
- LAVELLE Pierre, *La pensée politique du Japon contemporain*, P.U.F., collection Que sais-je ?, 1990, 128 p.
- LE BRETON David, *Anthropologie de la douleur*, Métailié, 1995, 234 p.
- LEVINAS Emmanuel, *Ethique et infini*, Fayard/France culture, collection biblio essais, 1982, 123 p.
- LUKÁCS Georg, *La théorie du roman (1920)*, Gallimard, collection Tel, 1968, 196 p.
- LYOTARD Jean-François, *La condition postmoderne*, éditions de Minuit, collection « Critique », 1979, 109 p.
- MICHAUD Yves, *La violence (1986)*, PUF, collection Que sais-je ?, 2007, 127 p.
- MORIN Edgar, *L'homme et la mort*, Seuil, collection Points – Essais, 1970, p. 417 p.
- PINGUET Maurice, *La mort volontaire au Japon*, Gallimard, 1984, 381 p.
- RICOEUR Paul, *Lectures I – autour du politique*, Seuil, 1991, 407 p.
- RICOEUR P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, collection Points - essais 2000, 695 p.
- SANCHEZ Pascal, *Les croyances collectives*, PUF, collection Que sais-je ?, 2009, 127 p.
- SARTRE Jean-Paul, *L'imaginaire (1940)*, Gallimard, collection folio essais, 2005, 380 p.
- SARTRE J.-P., *L'être et le néant : essai d'ontologie phénoménologique*, Gallimard, collection Bibliothèque des idées, 1943, 722 p.
- SARTRE J.-P., *L'existentialisme est un humanisme (1946)*, Gallimard, collection folio, 1996, 111 p.
- SARTRE Jean-Paul, *Qu'est ce que la littérature ? (1948)*, Gallimard, collection folio essais, 2008, 321 p.
- SEIZELET Eric, *Monarchie et démocratie dans le Japon d'après-guerre*, Maisonneuve et Larose, 1990, 421 p.
- SHILLONY Ben-Ami, « Divinity and gender : the riddle of the japanese emperors », in *Nissan occasional papers n°30*, 1999, 20 p.
- SIGANOS André, « Ôé Kenzaburô, M/T et l'histoire des merveilles de la forêt », *Mythe et écriture : la nostalgie de l'archaïque*, PUF, 2000, pp. 147-157.

SIGANOS A., « Définitions du mythe », CHAUVIN Danièle, SIGANOS A., WALTER Philippe (dir.), *Questions de mythocritique : dictionnaire*, Imago, 2005, p. 85-100.

TARDAN-MASQUELIER Ysé, « Le dieu enfant », in *Encyclopédie des religions*, Bayard, nouvelle édition revue et augmentée (poche), 2000, volume 2, p. 2319-2324.

TAROT Camille, *Le symbolique et le sacré : théories de la religion*, La découverte, collection Textes à l'appui / Bibliothèque du m.a.u.s.s., 2008, 911 p.

THOMAS Louis-Vincent, *La mort* (1988), PUF, collection Que sais-je ?, 2008, 128 p.

VOLLMANN, William T., *Rising up and rising down*, McSweeney's, 7 volumes, 2003. Edition française abrégée : *Le livre des violences*, Tristram, 2009, 944 p.

ZIZEK Slavoj, *Violence : six sideways reflections*, Profile books, collection Big ideas, 2009, 218 p.

4/ AUTRES ŒUVRES LITTÉRAIRES.

4.1/ Œuvres en langue japonaise.

FUKAZAWA Shichirô 深沢七郎, 「風流夢譚」 [Conte d'un rêve fantasque] (1960), *Chûôkôron* 『中央公論』, décembre 1960, pp. 158-170.

IHARA Saikaku 井原西鶴, 『好色一代男』 *L'homme qui ne vécut que pour aimer* (1682) Shinchôsha, collection Shinchô nihon koten shûsei 新潮日本古典集成 volume 48, 1982, 315 p. Traduction par Gérard Siary et Mieko Nakajima-Siary, Philippe Picquier, 2001.

ISHIHARA Shintarô 石原慎太郎, 「太陽の季節」 *La saison du soleil* (1955), Shinchôsha, 1956, 275 p. Traduction par Kuni Matsuo, René Julliard, 1958.

ITABASHI Sei.ichi 舟橋聖一, 『エネルギー』 [Energie], Bungeishunjû, 1960, 249 p.

KAWABATA Yasunari 川端康成, 『眠れる美女』 *Les belles endormies* (1961), 『川端康成全集』 [Œuvres complètes de Kawabata Yasunari], volume 11, Shinchôsha, 1969, 398 p. Traduction par René Sieffert, Albin Michel, 1997.

KURAHASHI Yumiko 倉橋由美子, 「パルタイ」 [Partei], Bungeishunjû, 1960, 215 p.

MISHIMA Yukio 三島由紀夫, 「憂国」 [Patriotisme], 『決定版－三島由紀夫全集』 [Œuvres complètes de Mishima Yukio : édition définitive], volume 20, Shinchôsha, 2002, 825 p.

MISHIMA Yukio., 『豊饒の海』 *La mer de la fertilité* (1965-1970), Shinchôsha, 4 volumes, 1969-1971, 369, 402, 341, 271 p. Traduction française (de l'anglais) par Tanguy Kenec'hdu, Gallimard, 1988.

MORI Ôgai 森鷗外, 『キタ・セクスアリス』 *Vita sexualis* (1909), 『日本文学全集』 [Anthologie de littérature japonaise] volume 3, Shinchôsha, 1969, 520 p. Traduction par Okada Amina, Gallimard / UNESCO, collection Connaissance de l'Orient, 1988.

MURAKAMI Ryû 村上龍, 『コインロッカー・ベイビーズ』 *Les bébés de la consigne automatique*, 2 volumes, Kôdansha, 1980, 257, 228 p. Traduction par Corinne Atlan, Philippe Picquier, 1997.

NAKANO Shigeharu 中野重治, 「春さきの風」 [Une brise printanière] (1928), 『中野重治集・小林多喜二集』 [Nakano Shigeharu – Kobayashi Tagiji : recueil], Kôdansha, collection Nihon gendai bungaku zenshû 日本現代文学全集, volume 70, 1963, 478 p.

NOMA Hiroshi 野間宏, 「暗い絵」 [Sombre tableau] (1946), 『昭和文学全集』 [Anthologie de la littérature de l'ère Shôwa], Shôgakukan 小学館, 1987, pp. 527-567.

NOSAKA Akiyuki 野坂昭如, 『エロ事師たち』 *Les pornographes* (1963), Kôdansha, 1968, 205 p. Traduction par Jacques Laloz, Philippe Picquier, 1996.

SHIMADA Masahiko 島田雅彦, 『優しいサヨクのための嬉遊曲』 [Divertimento pour une gentille « gauche »], Fukutake 福武書店, 1983, 218 p.

SHIMAZAKI Tôson 島崎藤村, 「破戒」 *La transgression* (1906), 『日本文学全集』 [Anthologie de littérature japonaise] volume 4, Shinchôsha, 1969, 570 p. Traduction par Suzanne Rosset, You Feng, 1999.

TAYAMA Katai 田山花袋, 「蒲団」 *Futon* (1908), 『日本文学全集』 [Anthologie de littérature japonaise] volume 2, Shinchôsha, 1967, 545 p. Traduction par Okada Amina, POF, 2000.

TANIZAKI Jun.ichirô 谷崎潤一郎, 「鍵」 *La clef* (1956), 『谷崎潤一郎集 2』 [Recueil : Tanizaki Jun.ichirô volume 2], Kôdansha, collection Nihon gendai bungaku zenshû 日本現代文学全集, volume 44, 1963, 512 p. Traduction par Anne Bayard-Sakai, Gallimard, collection Folio, 2003.

4.2/ Œuvres en langues occidentales.

AUDEN W.H., *Collected poems*, Vintage International, 1991, p. 313. 926 p.

CAMUS Albert, *La Peste*, éditions Gallimard, 1947, collection Folio, 1972, 279 p.

CAMUS A. *Noces suivi de L'été* (1959), Gallimard, collection Folio, 1970, 190 p.

DOSTOÏEVSKI F., *Les démons (Les possédés)* (1871), Gallimard, collection Folio, 1997, 759 p.

DOSTOÏEVSKI F., *Les frères Karamazov* (1880), Fernand Hazan, 1967, volume 1, p. 409. 421 p.

GARY Romain, *Chien blanc* (1970), in *Légendes du je – Récits, romans*, Gallimard, collection Quarto, 2009, 1418 p.

GASCAR Pierre, *Les bêtes – suivi de : Le temps des morts*, Gallimard, 1953, 289 p.

LAWRENCE D.H., *L'amant de lady Chatterley* (1928), Gallimard, 1932, 428 p.

MAILER Norman, *Le parc aux cerfs* (1955), Denoël, 2004, 460 p.

MILLER Henry, *La crucifixion en rose* (1953-1960) : tome 1 : *Sexus*, tome 2 : *Plexus*, tome 3 : *Nexus*, Librairie Générale française, collection Littérature et documents, 1987, 697, 670, 511 p.

SARTRE Jean-Paul, *Œuvres romanesques*, Gallimard, collection Bibliothèque de la Pléiade, 1981, 2174 p., contenant les œuvres suivantes citées dans la thèse : *L'enfance d'un chef* (1939), *L'âge de raison* (1945), *Le sursis* (1945), *La mort dans l'âme* (1949).

SARTRE J.-P., *Théâtre complet*, Gallimard, collection Bibliothèque de la Pléiade, 2005, 1601 p.

SEMANCOUR Etienne Pivert de, *Obermann*, Charpentier, 1840, 526 p.

ANNEXES

ÔE Kenzaburô, *Seiji shônen shisu* [Mort d'un jeune militant : *Seventeen* Deuxième partie – Fin] 「政治少年死す・セヴンティーン第二部・完」, *Bungakukai* 『文学界』, février 1961, pp. 8-47.

1

L'été arrivait, dans le ciel, dans les lointaines forêts, dans la mer, dans mon corps d'adolescent, l'été allait jaillir en masse sur les pavés desséchés comme l'eau d'une bouche d'incendie dévissée...

Ce matin-là après la pluie, j'étais venu sur la place devant la Diète encerclée par les groupes de gauchistes, pour boire des bières avec les camarades de la section des jeunes, et fêter la victoire.

J'étais un peu éméché par la victoire, et couvais une belle mélancolie qui s'emparait de mon esprit, de mon cœur, de mes muscles, comme une démangeaison aigue.

Les gauchistes étaient comme des hommes de l'âge de pierre. Pour s'en servir comme d'armes, ils retiraient celles que la technologie moderne avait alignées dans la rue, et sur ce sol pelé, j'ai eu une vision : le cadavre d'une fille piétinée.

Il y aurait dû y avoir beaucoup plus de cadavres étendus sur ce sol ; on aurait dû prendre les armes pour l'Empereur et continuer à combattre l'insurrection des gauchistes et leur guérilla urbaine, combattre jusque dans les bourrasques de neige, comme le vingt-six février¹²⁰⁶.

Bizarrement, je me sentais terriblement triste, j'avais des frissons comme si on m'avait trahi, et contemplais la Diète qui reposait, imposante et hautaine, dans sa tranquillité retrouvée. C'était la forteresse des autres, dans toute son horreur.

[9]¹²⁰⁷ Alors, j'ai senti que la politique, qui pendant les combats de ce mois de mai m'avait semblée si proche que je pouvais la toucher du doigt, s'était éloignée à nouveau, était repartie se terrer dans la forteresse des autres. J'ai craché et jeté ma cannette sur le sol défoncé. Tous les autres ont fait pareil. J'ai compris que je n'étais pas le seul à ressentir cette tristesse d'après la fête ; le son creux et désagréable des cannettes qui s'écrasaient par terre ne laissait guère de doute.

Le moral n'a pas monté d'un pouce quand on a descendu la pente pour aller prier devant le palais impérial. Même dans les aubes sombres de mai, quand on avançait épuisés dans le parfum entêtant des jeunes pousses, jamais la marche n'avait été aussi déprimante. Dans les

¹²⁰⁶ 26 février 1936. Coup d'état avorté réalisé par de jeunes officiers de la Faction de la Voie Impériale (*Kôdôha*) mécontents de la modération du gouvernement en matière militaire, réalisé « au nom » de l'empereur et sévèrement réprimé après que ce dernier ait exprimé (chose rare) son dissentiment.

¹²⁰⁷ Ce chiffre indique le numéro de la page correspondante dans l'édition originale.

vitres des voitures qui passaient, dans les flaques et les vitrines des boutiques, je voyais le reflet de mon corps devenu si robuste au cours de ces derniers mois, et je pouvais sentir, quand je fermais les yeux et concentrais mon énergie, l'épaisseur et la dureté de mes muscles dans ma poitrine et jusqu'aux extrémités de tous mes membres, même si cette sensation ne suffisait pas à me déridier.

Mais une fois arrivé sur la place du palais, l'exaltation et la félicité se sont emparées de moi, et j'ai été emporté par les vagues de l'extase. J'ai senti que ma vie au quartier général de l'Action Impériale¹²⁰⁸ était constamment rédimée, comblée et illuminée par l'Empereur, de la lecture matinale du Rescrit Impérial sur l'Education à ce moment de plaisir si fort que j'en perdais momentanément la vue, quand le soir venu je priais face au portrait impérial. Je peux bien avoir des moments d'angoisse dans la vie réelle : comme ma seule vérité est la succession de moments d'extase que je ressens en tant que fils de l'Empereur, ce monde grisâtre n'est rien qu'une illusion. Ce qui n'a pas trait à l'Empereur ne vaut pas la peine que je m'en préoccupe, et d'ailleurs je n'ai pas à percevoir le monde autrement qu'à travers les yeux et les oreilles de l'Empereur, car ce serait faire preuve d'esprit individuel, et je dois m'astreindre à la loyauté en abandonnant l'esprit individuel !

Je dois devenir un jeune complètement indifférent aux affaires du monde réel qui n'a rien à voir avec l'Empereur, un jeune paresseux et indolent, et pas la peine de trop traîner dans ce lycée bourré de profs gauchistes, vu que l'Empereur est mon vrai soleil, un beau soleil d'été, et que le soleil de l'Empereur m'a apporté l'été dans mon cœur bien avant que l'été du dehors n'arrive, et que du coup j'ai droit aux vacances d'été impériales. Il faut que je stocke de l'énergie pour pouvoir foncer à plein tube avec le moteur à plein régime pour l'Empereur, et seulement pour l'Empereur...

Dans le journal du parti, il y a une rubrique qui présente les nouveaux membres, et à mon sujet, voilà ce que ça dit – c'est un vrai miracle, ce que je pense à l'intérieur correspond exactement à la « vision de moi » qui apparaît à l'extérieur : c'est la première fois que ça m'arrive, à part quand j'étais tout petit et heureux. Je pensais qu'il n'y avait vraiment aucune chance pour que ça arrive à nouveau, surtout depuis que je suis possédé par cette saloperie de démon de la conscience de soi ; mais pourtant le rédacteur du journal l'a écrit :

¹²⁰⁸ *Kôdôtô* (皇道党). Dans *Seventeen*, le titre du Parti était *K.ôdôha*, « Faction de la Voie Impériale », traduit dans l'édition française par « Action Impériale ». Le changement du nom en « Parti » ~*tô* 党 dans *Seiji shônen shisu* est sans doute destiné à le rapprocher du *dainippon aikokutô* (大日本愛国党), Parti Patriotique du Grand Japon d'Akao Bin (sur lequel est basé le personnage de Sakakibara Kunihiko). Nous avons conservé la traduction originelle pour faciliter la lecture continue de l'œuvre.

« A tout juste dix-sept ans, il est intrépide lorsqu'il s'agit de passer à l'action et de botter les fesses des rouges. C'est un guerrier vaillant qui ne connaît pas la peur et ne se dérobe jamais. Il est le seul à qui on ait permis de rejoindre le parti aussi jeune, et à dix-sept ans, il poursuit son apprentissage au milieu de ses camarades sans dévier d'une semelle. Son ardeur à l'étude et ses progrès rapides suscitent de fortes attentes, qui ne l'empêchent pas de faire preuve d'une parfaite docilité, de silence, de respect et d'attention dans la vie quotidienne, tel le jeune faucon auquel l'instinct dicte de cacher ses serres jusqu'au jour où il fondra sur ses proies. Jeunes de la Fédération étudiante¹²⁰⁹, numérotez vos abattis ! »

C'est comme ça que je vivais et qu'on me voyait au quartier général de l'Action Impériale. Comme un type avec un « caractère de paysan », le genre qu'on ne verrait jamais sortir d'une famille petit-bourge à père intello comme le mien.

[10] A ce moment-là, l'opinion publique avait complètement basculé, juste parce que le cabinet conservateur avait changé pour un autre cabinet conservateur qui venait d'une autre faction du même parti. Le traité militaire qui était la cause de tout ça était bien signé, mais les gauchistes s'estimaient heureux d'avoir eu la peau d'une des têtes d'un clan conservateur : ils avaient levé le siège de la Diète, et l'un des étudiants qui y participaient avait publié un genre de poème pleurnichard intitulé « J'en ai marre du Japon ». Pendant ce temps, avec du retard sur l'été dans mon cœur, étincelant comme les casques du parti que j'astiquais au chiffon après l'action, l'été du dehors allait venir.

¹²⁰⁹ *Zengakuren* 全学連 (ab. de 全日本学生自治会総連合), Fédération japonaise des associations étudiantes autogérées, créée en 1948 et dominée par les communistes jusqu'à son « éclatement » en factions multiples autour de 1960, elle joue un rôle majeur dans les mouvements de contestation de la période.

Pendant une réunion des jeunes du parti, il y a eu un débat, ce qui est plutôt rare. Je méditais dans un coin de la salle, et la discussion fusait autour de moi comme le script d'une pièce de théâtre. Ces jeunes – le plus âgé avait trente-cinq ans – avaient pris confiance en eux grâce à nos activités, et maintenant, ils s'exprimaient volontiers. En plus, suite à ces actions, certains ont fini par se mettre à douter de la « mollesse » des anciens, en particulier de Sakakibara Kunihiko, ce qui pimentait les débats. Les plus théoriciens échangeaient ce genre de discours : **Membre A** (Vingt-cinq ans, sorti d'une université liée au *shintô*. L'un des rares sceptiques du parti. Fils d'un prêtre de la préfecture de Kôchi) : « Je ne suis pas convaincu qu'on puisse hurler à la victoire dans cette affaire. Est-ce que nous, les membres de l'Action Impériale, on a gagné ; vraiment gagné ? Je me pose des questions. »

Membre B (Trente ans, réaliste, toujours habillé à la japonaise avec la veste et le pantalon traditionnels – d'ailleurs, ça m'a inspiré et je suis allé en cours comme ça, et j'ai entendu le prof de maths me traiter de « salaud de droite » dans mon dos, ce qui m'a fait encore plus plaisir. Ce réaliste est aussi un sacré bosseur : il s'occupe de toutes les négociations avec la section des jeunes du parti conservateur. Son surnom, c'est « le politicien », il est juste diplômé du collège mais c'est un lecteur compulsif. Il est né dans une famille de commerçants de Numazu) : « On n'a donc pas perdu ! Le général ennemi a admis sa défaite, j'ai même lu dans un magazine qu'il avait chialé comme un gosse devant la Diète au moment de la débâcle. Paraît même que cet intello pensait que les types de la Fédération étudiante allaient pouvoir pénétrer dans l'Assemblée et déclencher une révolution. Réfléchissez-y un peu : sous l'ancien traité de sécurité que ce type ne voulait pas amender, on pouvait carrément faire appel à l'armée américaine, et dans ce cas, tu parles d'une révolution ! Les gauchistes se seraient tous fait massacrer, oui ! C'est bien grâce au bon sens des conservateurs qu'on a évité ça, et pareil pour le système du traité de sécurité : c'est du bon sens, et c'est bien pour ça qu'il est utile au Japon. Mais l'autre intello de gauche, il pleurniche parce qu'une fille est morte, et quand cent mille personnes échappent au risque d'un massacre, il chiale de nouveau. Un type pareil, j'aurais voulu le prendre par le cou pendant qu'il chialait et l'écrabouiller, tiens. Une bonne *droite* dans ta gueule de geignard ! C'est Lénine lui-même qui l'a dit ! Enfin bon, tu lui dis ça et il rentre chez lui fourrer son nez dans l'intégrale de Lénine... c'est ça les chercheurs. J'aurais bien aimé lui en mettre une, tiens. »

Membre A : « Tu penses avoir gagné, tu te vantes... Tu veux cogner et massacrer un intello en pleurs ? Tu crois vraiment qu'on a gagné ? »

Membre B : « Et alors, en quoi c'est mal de penser qu'on a gagné ? Les journaux qui ont du poison de gauche jusque dans le cul nous traitent de mafieux à tire-larigot, mais le peuple nous soutient, et tu crois peut-être qu'il va faire gagner les gauchistes aux prochaines élections ? Les conservateurs vont gagner, comme d'habitude, et ça, ça veut dire que nous aussi on aura enfin droit à la reconnaissance du peuple. »

Membre A : « Voilà, t'as tout compris ! Ceux qui ont gagné, c'est ces sales chaude-pisseux pleins de pus du parti conservateur ; c'est eux qui vont gagner les élections, c'est pas nous qui avons gagné, [11] et c'est évident que le président Sakakibara va encore les perdre, ces élections. T'as pas mal fricoté avec les porcs de la section des jeunes du parti conservateur, et t'avais pas encore compris que ces porcelets sont déjà vautés jusqu'au cou dans la merde de ces politiciens pourris de fric, à glousser et à plisser les yeux de bonheur ? Pour moi, les types du parti conservateur sont aussi nos ennemis, au moins autant que les gauchistes. »

Membre B : « Ces ennemis du parti conservateur ont donné deux cent mille yen à l'Action Impériale pour ce mois de juin, rien qu'avec les donations officielles. Et on a aussi reçu cent cinquante mille de l'association de soutien du nouveau premier ministre. C'est grâce à ça qu'on a pu mener à bien nos actions, et toi tu lèches le sel refile par tes ennemis avec un grand sourire, et ensuite tu les mords ? »

Membre A (Tout bleu et tremblant d'excitation, se met à crier) : « C'est eux qui nous ont fait bosser comme des mafieux avec ces deux cent mille et ces cent cinquante mille, c'est eux qui ont gagné ! Si ça continue comme ça, le Parti de l'Action Impériale va finir en "groupe de sympathisants extraparlamentaire", comme les porcelets nous appellent en croyant nous faire plaisir. On va devenir un sale petit groupe sympathisant du parti conservateur, et notre boulot ce sera de faire le coup de poing pour lui ! »

Membre B (lui aussi bleu d'excitation) : « Alors qu'est-ce qu'on aurait dû faire ? »

Membre C (commence à lire à haute voix le manifeste sur le mur, comme pour le faire bien entendre aux deux excités qui se toisent, au bord d'en venir aux mains. Tout le monde se calme instantanément et écoute) :

« Les nuages sombres s'amoncellent.

Le raz-de-marée rouge approche du Nord, de l'Est, pour ne faire qu'une bouchée de nous.

Le pays est si peu protégé qu'il ne peut même pas répondre aux provocations d'un Rhee Syngman¹²¹⁰.

¹²¹⁰ Homme politique coréen. Pro-américain, il est le premier président de la Corée du Sud, de 1948 à 1960. Très autoritaire, il est contraint par la pression populaire à quitter le pays en 1960. Sa haine farouche du Japon s'est manifestée par d'innombrables déclarations, provocations, et mesures politiques visant à discréditer et empêcher

Les truands rouges du parti communiste, des partis progressistes, de la Confédération Syndicale, du Syndicat des Enseignants, de la Fédération étudiante et de ceux qui se prétendent intellectuels forment une cinquième colonne grouillante qui fomente complot sur complot.

La politique est pourrie, ses déchirures béantes lâchent du pus de tous les côtés, et leurs relents nauséabonds recouvrent tout le pays.

Voilà la réalité toute nue de ce qu'est le Japon d'aujourd'hui.

Qui exprimera son amour sincère de la patrie ?

Japon ! Tu es en danger !

Ne faut-il pas sonner l'alarme ?

C'est maintenant ou jamais. Le Japon est dans une situation semblable à la veille de l'affaire du quinze mai¹²¹¹ ou du vingt-six février.

Voyez. L'apathie, la frivolité, la paresse et l'immoralité règnent dans le pays, les gens profitent de l'oisiveté ambiante pour abuser du pouvoir, s'enivrent du vin de l'avidité, se comportent comme des bêtes sauvages, se remplissent la panse à en exploser, tout ça le plus paisiblement du monde, au point d'en oublier le précipice de l'anéantissement éternel qui s'étend à leurs pieds.

Il est temps que s'élèvent les voix des jeunes gens au cœur pur pour en appeler à la Restauration et au sauvetage de la patrie. »¹²¹²

Membre A : « Voilà, je pense qu'on devrait aussi demander des comptes aux politiciens du parti conservateur, et c'est pour ça que ça ne me plaît pas de leur devoir quelque chose sous prétexte qu'ils nous donnent de l'argent. Si c'est juste pour cogner les gauchistes qui encerclaient la Diète, on n'est rien d'autre que des flics, non ? Je voudrais que monsieur Sakakibara ait une attitude plus ferme à l'égard du parti conservateur. »

Membre C : « Ce serait quoi, « une attitude plus ferme » ? Par exemple, il a écrit une lettre de protestation à ce dirigeant conservateur qui a visité les pays du bloc communiste. C'est de ce genre de choses dont tu parles ? »

Membre A : « Si on pouvait faire quelque chose de plus percutant... »

Membre C : « Un coup d'état ? »

Membre A : « Si possible... »

toute importation de la culture japonaise en Corée. Ce texte est la copie conforme d'un avis lancé par les organisations ultranationalistes

¹²¹¹ 1932. Coup d'état manqué de jeunes officiers de la « Faction de la Voie Impériale ».

¹²¹² Ce passage reprend mot pour mot la déclaration ouvrant la Conférence Nationale des Organisations Patriotiques de 1959, destinée à unifier les groupes d'extrême droite à l'approche de l'Anpo.

[12] **Membre C** : « Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est possible, mais il y a des gens dans la droite japonaise actuelle qui ont écrit sur ce sujet. C'est la thèse de la "nécessité d'un coup d'état". Les forces d'autodéfense japonaises sont quatre ou cinq fois mieux équipées qu'avant-guerre, et elles sont sous contrôle civil, pas sous celui de l'empereur comme l'était l'armée impériale. Sous la direction d'un pouvoir politique qui n'a pas la confiance du peuple, certains se demanderaient si marcher à la mort aveuglément sous leurs ordres est dans l'intérêt de la nation ou du pouvoir en place, et il est bien possible que certains finissent par voir d'un mauvais œil la soumission de l'armée à un pouvoir pareil. Peut-être que certains d'entre eux se rendront compte qu'il vaudrait mieux changer d'organisation politique dans l'intérêt supérieur de la nation, plutôt que d'obéir aux ordres d'un pouvoir en qui les forces d'autodéfense ne peuvent pas avoir confiance. De toute façon, s'il y a un coup d'état, il vaut mieux que ça aille vers une idéologie nationaliste typiquement japonaise plutôt qu'une logique communiste. En gros, c'est ça l'idée, et je trouve qu'elle est absolument excellente. Le président Sakakibara pense que c'est encore trop tôt, mais pour moi, dire que c'est prématuré en ne gardant à l'esprit que la conclusion et alors qu'on n'a pas entamé le moindre préparatif pour y arriver, c'est juste de la faiblesse, et au final, on se fait utiliser par les vampires assoiffés de fric du parti conservateur. « Demain, on s'attelle aux préparatifs de base pour le coup d'état. » On se dit ça tous les jours, et au final, un soir, on finit par se décider, « cette fois, c'est pour demain ! », et on crève avant même le lever du jour : ça, c'est la même attitude que les intellos de gauche ont envers la révolution. Moi, je n'ai pas envie de crever comme ça. Cette fois, la Fédération étudiante a essayé de prendre la Diète, en se disant qu'avec un peu de chance ça tournerait en coup d'état à sa sauce, et là je me suis dit qu'il fallait vraiment qu'on arrête de tourner en rond. Si au sein de la droite, personne ne se dit « avec un peu de chance, on peut faire un coup d'état nationaliste ! », on n'arrivera jamais à battre la Fédération. Je ne suis pas l'intello dont vous avez causé, mais quand le calme est revenu sur la place devant la Diète, moi aussi, je me suis dit que le germe d'un coup d'état nationaliste venait de se faire piétiner, et j'en aurais chialé. J'ai eu envie de chialer quand j'ai réalisé qu'on n'allait pas pouvoir liquider tous ces politiciens qui n'arrivent à survivre que dans leur puanteur moisie, et les laisser à pourrir dans le parfum des fleurs pures. Un coup d'état nationaliste, rendre le pouvoir absolu à Sa Majesté Impériale, c'est ça le véritable visage du Japon et des Japonais. Ce programme idéal, cette « image du futur » comme disent les gauchistes, ceux qui n'arrivent pas à la visualiser, ils peuvent bien être de vrais gars de droite, mais ils ne pourront jamais être de vrais patriotes. Ils ne pourront jamais être de vrais patriotes comme ceux qui sont morts à la guerre. Si monsieur Sakakibara ne se range pas à

cette idée, je quitterai l'Action Impériale, et je commencerai les préparatifs pour un coup d'état. Ca ne vous dirait pas de vous joindre à moi ?

Membre A : Pourquoi pas.

Moi (Dès le moment où les mots de « pouvoir absolu à l'Empereur » avaient été prononcés, j'avais été pris soudainement d'un intérêt passionné, et tout en m'étonnant d'être en fait déjà convaincu que si je pouvais emprunter une voie plus proche de l'Empereur, j'étais prêt à quitter Sakakibara Kunihiko sans la moindre hésitation, je dis) : Moi aussi, ce jour-là, je quitterai le parti avec vous. Je voudrais rejoindre l'Académie de la Défense, et travailler de l'intérieur à la préparation du coup d'état.

Membre C (Serrant ma main et celle du membre A) : Parfait. Alors, vous êtes avec moi.

C'était le premier programme proposant une perspective politique concrète que j'avais pu entendre, comprendre et avoir envie de réaliser depuis que j'avais rejoint le parti, et du coup, j'y avais enfin trouvé un dirigeant proche de moi. Sakakibara Kunihiko commençait à m'apparaître davantage comme une « idole de la droite » que comme un dirigeant, et j'en voulais un qui ait plus de chair et de sang, plus humain, qui soit tout proche de moi. [13] Mon idole, c'était l'Empereur, et je n'avais pas besoin d'une idole de droite comme Sakakibara. Comme les croyants du mouvement des sans église¹²¹³ qu'on avait étudié en histoire, sur le plan de la foi, je voulais un Dieu qui se manifeste seul, sans accessoires ni intermédiaires : un Dieu nommé l'Empereur ! Pour ça, C était le camarade de droite idéal, et un pratiquant capable et intelligent agenouillé à mes côtés aux pieds de Sa Majesté notre Dieu, et il m'avait tendu la main. Je voudrais en dire davantage au sujet de cet homme que j'ai appelé « le membre C », parce qu'il était complètement différent de ces caricatures de militants de droite de bande dessinée dont j'avais l'image avant de rejoindre le Parti, et avec qui j'avais pu discuter après.

Yasunishi Shigeru a trente-cinq ans, il était au combat au moment de la défaite, en tant qu'étudiant appelé. Il est de la génération de la guerre¹²¹⁴, le seul dans la direction du parti qui dégage une atmosphère particulière, et son livre fétiche est *Les voix qui nous viennent de la mer*¹²¹⁵, édité par les gauchistes ; rien que pour ça, il est différent des autres militants. Il faut

¹²¹³ *Mukyôkaiha* (無教会派). Chrétiens japonais non affiliés à une branche instituée de l'église. Mouvement fondé en 1901, centré autour de son fondateur Uchimura Kanzô 内村鑑三 (1861-1930).

¹²¹⁴ *Senchûha* (戦中派). Personnes nés dans les années 1910 et 1920, adolescents ou jeunes adultes pendant la Seconde guerre mondiale.

¹²¹⁵ Comité pour l'édition des écrits des étudiants tombés à la guerre 日本戦歿学生手記編集委員会, *Kike wadatsumi no koe* 『きけわだつみのこえ』, Département des publications de la coopérative de l'Université de

dire aussi que pour nous autres les plus jeunes, il a un côté difficile à comprendre, et la plupart préfèrent garder leurs distances, même s'il les intrigue tous autant qu'ils sont. Il n'est pas très grand, mais vraiment gros. La masse sur ses épaules, son centre de gravité très bas, son attitude – comme s'il marchait en essayant de canaliser son énergie qui cherchait tout le temps à foncer en avant –, sa peau mate : tout chez lui fait penser à un taureau. Il le cache derrière d'épaisses lunettes, mais son œil droit trop grand louche violemment, alors que son œil gauche, énorme lui aussi, voit normalement, mais la charge qui pèse dessus l'a rendu presbyte, et il a besoin d'un verre de plus en plus arrondi. Quant à son visage, s'il existe un caméléon obèse, il lui ressemblerait sûrement, même s'il n'est pas dépourvu d'attrait. Quand je le regarde lire son journal, qu'il tient à une hauteur inhabituelle, en ajustant à grand peine son œil normal et celui qui louche, j'ai l'impression qu'il renferme des vérités complexes et profondes sur la vie, que je suis bien en peine de lire. Et quand il m'observe de la même façon, ma poitrine me fait mal comme si elle était bourrée d'une farce épaisse, je comprends à quel point je suis superficiel la plupart du temps, et j'ai l'impression que ma sueur se change en gras. Dans un hebdomadaire, quelqu'un a écrit qu'il était l'homme le plus fanatique du parti, mais parmi les vieux dirigeants, il y en a aussi qui disent des trucs de ce genre : « ce type est du genre à rejoindre le Parti Communiste du jour au lendemain, et sans remords, pour peu que l'envie lui prenne de virer à gauche. Il a plus de considération pour ses camarades de promo morts à la guerre que pour le Japon d'aujourd'hui, et il paraîtrait qu'il en veut à Sa Majesté : d'après ce que j'ai entendu, il aurait cherché à se suicider devant le palais impérial, mais finalement il ne serait pas passé à l'acte. »

Une fois devenu plus proche de Yasunishi, j'ai appris qu'il avait suivi avec attention mes prouesses sur la place de la Diète. Tout en me fixant de son regard insistant et mal fichu, il me dit, d'une voix étrangement douce :

« Tu as été courageux comme un chien aux abois. Intrépide même, au point que je voulais te crier dessus pour que tu t'arrêtes. Tu te jetais bravement dans la mêlée, encore et encore, comme une femme rendue dingue d'hystérie. Au Moyen Âge, on t'aurait pendu après un procès en sorcellerie, comme un possédé ».

Je me suis dit « Si l'Empereur est le diable, alors j'étais vraiment un possédé, une sorcière des temps modernes », et pendant les cérémoniaux comme les « rites de purification », les

Tôkyô 東大協同組合出版部, 1949. Edition française : Gallimard, 1954. Ce recueil d'écrits posthumes de jeunes appelés aura un très large retentissement à sa parution, parmi les progressistes comme les nostalgiques du régime militariste.

« vœux à l'Empereur » ou les présentations des branches sacrées, je me représentais cette idée du diable, comme une plaisanterie sans conséquence.

Un jour, j'ai été préposé avec Yasunishi à la tournée des entreprises pour ramasser des donations. Il s'agit d'aller faire du porte à porte en demandant cinq mille yen de donation à telle entreprise commerciale, dix mille yen à tel éditeur d'illustrés, et ainsi de suite, [14] pour rassembler des fonds en vue de nos actions de l'été. Yasunishi, qui se promenait toujours avec *Les voix qui nous viennent de la mer* dans la poche, le lisait dans le train en s'accrochant à la poignée. Il le tenait quasiment au niveau du filet à bagages, et quand, debout à côté, j'ai jeté un œil dessus, j'ai lu un poème entouré à l'encre rouge, en même temps que Yasunishi qui l'a lu et relu pendant un bon moment, en remuant les lèvres. Pendant au moins quatre zones, il l'a lu comme un gamin solitaire, en faisant rouler et trembloter les gouttes de sueur qui se formaient au coin de sa bouche épaisse :

.....

O tristes démons défenseurs de la patrie !

Dans le terrible grondement des nuits printanières,

Reprenez vous vos fusils,

Nous appellerez-vous, nous qui nous dérobons ?

L'un au crâne éclaté,

L'autre à la poitrine transpercée,

Vos voix qui hurlent et chancellent,

M'atteignent en pleine poitrine,

Font couler sur mon front des gouttes glacées.

.....

J'ai pensé : « Yasunishi est peut-être un de ces types de droite qui ne s'intéressent pratiquement pas à l'Empereur », mais je me suis aussi rendu compte que ça ne m'empêchait pas de l'admirer profondément. Cela dit, ça ne diminuait en rien la félicité que je ressentais grâce à l'Empereur. Je me suis dit : « c'est parce que Yasunishi est un contemporain de la guerre, et moi un jeune de droite de dix-sept ans de l'après-guerre. Et en plus, ah... je préfère que l'Empereur soit mon Dieu, à moi tout seul, sinon je finirais par être jaloux de Yasunishi ! »

Au quartier général du Parti, je me suis efforcé de me rapprocher de lui. Finalement, j'ai fini par m'arranger pour qu'on se partage une chambre. Sakakibara Kunihiko était comme un lac, grand certes, mais à sec, le vent en raclait le fond desséché et soulevait des nuages de poussière hystériques, alors qu'il n'y restait plus une goutte de passion. Je ne voulais pas voir

le fantôme de l'Empereur à travers le corps d'un vieillard, mais le porter dans mon corps de dix-sept ans. Yasunishi ne parasitait pas l'Empereur dans mon cœur, et les fantômes des étudiants morts à la guerre auxquels il tenait tant ne m'atteignaient pas en pleine poitrine, ne faisaient pas couler de gouttes glacées sur mon front. Ma vie au quartier général avec Yasunishi, je la trouvais adulte, libre, et je l'aimais. J'entendais parfois des rumeurs comme quoi, lassé de l'indécision de Sakakibara, il allait quitter le parti, et ça renforçait à chaque fois un peu plus ma décision de partir avec lui le cas échéant.

En ce moment, Sakakibara et les autres vieillards ne montraient pas beaucoup d'intérêt pour les activités du quartier général, pris qu'ils étaient par la préparation des prochaines élections. Il m'arrivait parfois de passer une journée entière assis devant le portrait impérial, à baigner dans une félicité totale, et la nuit qui suivait, haletant d'épuisement comme si je m'étais branlé une dizaine de fois, je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Mais la peur intime de la mort ne venait plus infecter mes nuits de son poison mortel.

3.

L'été est arrivé furieusement, comme le fantôme doré de l'Empereur à l'intérieur de moi.

Au cœur de l'été, j'ai quitté Tôkyô pour aller combattre, bâton à la main, sous un casque brûlant, ma sueur et ma peau irritée empaquetées dans l'uniforme de combat de la section des jeunes, [15] dans les coins les plus secs de la ville de province la plus étouffante. C'est le mois d'août à Hiroshima : protégez des sales gauchistes le jour mémorial de la bombe atomique !

Dès la descente du train, dans la gare, il faisait chaud à Hiroshima. Le ciel dégagé, d'un bleu artificiel, et les nuages – artificiels – d'été qui le traversent soudainement. Tout a un goût artificiel : les bâtiments, les rivières nombreuses, le sol, et l'été lui-même. Les humains seuls, qui courent dans tous les sens en lâchant de la vapeur comme des locomotives enragées, sont autant d'organismes couverts de sueur. Mais les humains irradient aussi de tous leurs pores, en même temps que les projections de suées, le prodige d'avoir survécu. Une conversation dans le train de nuit entre deux jeunes membres du parti : « Hiroshima... On va pouvoir bouffer des huîtres ! » ; « Pauvre paysan. Pas la peine de jouer au gourmet si t'y connais rien ! Même si t'es qu'un pauvre militant de droite ignorant, personne te laissera bouffer des huîtres en août. Si les gens d'Hiroshima ont survécu après le massacre de la bombe atomique, c'est parce qu'ils ont fait gaffe à pas bouffer d'huîtres en août ! ». A la gare, j'ai jeté un œil dehors dans les rues, et quand en fait de types qui survivent, j'ai vu cette foule et sa vitalité frénétique,

je me suis demandé si c'était ça, des « survivants », et j'en ai eu l'estomac retourné à en gerber. J'ai fini par en avoir le vertige, et je me suis assis, la tête dans les mains, à l'ombre de la pancarte « A bas la pseudo conférence pour la paix! Repoussons l'invasion de la culture japonaise par les rouges ! », jusqu'au départ du premier cortège du parti de devant la gare.

Mais une fois la marche vers la ville commencée, je me suis tout de suite fondu dans cette excitation toute estivale, et quand des ennemis sont apparus devant nous, l'excitation a dépassé le niveau de la mer en été. Nous autres de la section des jeunes, on marche à pied avec le drapeau japonais et celui de notre parti, précédés par trois voitures qui transportent les cadres. Depuis les voitures, la sono crache à plein tube la *Marche militaire*, le *Chant des patriotes*, le *Chant de la jeunesse* et *Par delà les mers*, et dans un autre haut-parleur, le chef de la section du parti du Chûgoku¹²¹⁶ vocifère ses harangues : « J'en appelle à tous les citoyens de Hiroshima, la conférence pour la paix est noyauté par les rouges, c'est une réunion politique orchestrée par les rouges qui veulent la ruine de la patrie, c'est un gigantesque complot des rouges, ils viennent ici déguisés en pacifistes pour colorer en rouge les prières pures du peuple japonais et les détourner à gauche pour préparer l'invasion des soviets et des Chinois ! Vous tous, citoyens de Hiroshima, écoutez nos voix de patriotes sincères ! ». Nous, la section à pied, on avance en distribuant des tracts. Ils sont en papier recyclé rouge et bleu, avec imprimé en gros caractères noirs « A bas la pseudo conférence pour la paix! Repoussons l'invasion de la culture japonaise par les rouges ! ». Comme les passants curieux qui s'amassent et piaillent en nous regardant passer ont trop peur pour les prendre, on se contente de les balancer. Ils s'envolent, flottent dans le vent, et finissent piétinés par nos propres godasses. « A bas la pseudo conférence pour la paix! Repoussons l'invasion de la culture japonaise par les rouges ! »

Tout d'un coup, on sent la présence des gauchistes, on se contracte, on balance tous nos tracts d'un coup en prévision du combat. Devant, on voit un grand bâtiment. Le haut-parleur arrête ses appels et se met à nous haranguer directement, nous autres de la section des jeunes : « Attention à la place entre le terrain de baseball et le centre culturel des enfants ! Les rouges de la Fédération étudiante y ont mis leurs sales pancartes, ils se préparent pour la conférence de demain. Jeunes patriotes, prenez garde à la place là-devant, les gauchistes vous attendent ! ». On avance devant les voitures ; devant le centre culturel, une cinquantaine d'étudiants de la Fédération sont agglutinés et nous insultent. Avant même que leurs injures n'arrivent à nos oreilles, elles sont emportées par les vociférations du haut-parleur. Les

¹²¹⁶ Région dans laquelle se trouve la préfecture de Hiroshima, à l'extrémité ouest de l'île du Honshû.

hurlements de furie apoplectiques qui s'en échappent nous prennent par derrière et nous assourdissent en un instant : « Ils nous traitent de réacs, de mafieux ! Jeunes patriotes ! Ces crapules de la Fédération osent nous traiter de mafieux impudents ! Jeunes patriotes, [16] ces racailles rouges osent nous traiter de réactionnaires ! ». Fous de rage, on attaque. Défoncez leurs pancartes ! Merde alors ! Renverser le cabinet ? Merde ! Contre l'évaluation des enseignants ? Merde ! Abattre l'impérialisme américain ? Merde et merde ! On n'acceptera pas le traité militaire ? Putain de merde ! Repoussez-les à l'intérieur ! Massacrez les quatre mille étudiants de la Fédération ! Merde ! Pardonnez la Bombe, vraiment ? Putain, ne refaisons jamais la même erreur ? Putain de merde ! On ne veut plus des cendres de mort ? Déchirez leurs tracts, merde ! Rossez les rouges ! Ma réalité s'efface et mon **film** commence, avec moi dans le rôle principal du type violent qui me jette contre le *grand écran* dans l'œil des étudiants morts de trouille, je fonce avec dans la main une touffe de cheveux d'une étudiante que j'ai attrapée par la tignasse, derrière moi un cri : gnyaaa, aahhh, je trouve un type qui me tient en joue avec un appareil photo, je le poursuis jusque dans un recoin du bâtiment, je défonce son appareil à coups de bâton, il le protège avec sa tête, l'imbécile ; je tape dessus jusqu'à ce qu'il perde conscience et lâche l'appareil et l'écrase sous son poids, ça fait crac, je fonce vers l'estrade, les étudiants de la Fédération ont décoré la salle avec des motifs de colombes et de bouquets de fleurs qui pendent des poutres au plafond ; je découpe les fils au couteau, tout d'un coup les colombes et les fleurs entament un hymne à la joie métallique et tombent sur la tête des étudiants apeurés acculés en une masse sombre en faisant clong, clong ; les sirènes des voitures de flics arrivent de partout comme une inondation dans le quartier au beau milieu de la journée, je cours vers la sortie du bâtiment, par-ci par là je croise des militants entourés d'étudiants en train de cogner et de se prendre des coups de pieds. C'est la contre attaque des étudiants, il y en a trois qui me bloquent le passage et j'essaie de les contourner, mais je vois qu'ils arborent *bien soigneusement* le badge de l'Université de Tôkyô même sur leur blouson de travail, alors je fonce sur eux en hurlant et en faisant tourner mon bâton de toutes mes forces. Paf ! paf ! crac !, le bâton se casse en deux et une brume cramoisie me souffle dessus, je me précipite sur le gros plan saturé d'une troupe d'étudiants rouges de colère et de terreur, je cogne on me cogne je donne des coups de pied j'en prends, je me jette comme un enragé, on me re-traîne dedans je me relève, je me jette je cogne ils me cognent, en gémissant je les fais gémir et je m'écroule de nouveau. Gros plan sur le troupeau de visages qui me cernent ; mais l'image se fige un instant comme si le zoom était cassé, et soudain la masse de visages des étudiants disparaît en fondu ; ah, Majesté, on va me tuer ; ahh, Majesté, et sur l'écran qui s'éclaire de nouveau un groupe de visages de flics qui

m'observent, ils se rapprochent en gros plan exagéré, et une face olivâtre si proche qu'on pourrait se toucher dit avec une voix de flic « Tu peux te lever ? Ils t'ont bien amoché, ces sales brutes d'étudiants ! », tout l'écran se remplit d'un seul œil plein de la compassion affectueuse du flic, et hors écran, ma propre voix-off : « Majesté, vous ne m'avez pas abandonné, ah, Majesté ! »

La chaleur, la douleur, la sensation métallique des rayons du soleil, l'odeur de sueur, le bruit, les cris, l'air vicié qui vient buter dans mes narines, tout ça est revenu, a repoussé *mon film* de ma tête, et le Hiroshima réel d'août m'a repris. Je vois du sang et des cheveux dans mon poing, « le sang des autres, les cheveux des autres » ; j'ai mis ce poing dans la poche de mon pantalon, doucement, et j'ai pris une voix de *jeune homme de bonne famille* pour dire :

- Je pense pouvoir marcher seul, merci beaucoup. Ils m'ont agressé, mais je me vengerai moi-même. Je ne me servirai pas de vous pour jouer les victimes comme le parti communiste ; laissez-moi rejoindre mon cortège, s'il vous plaît.

Mon accent de Tôkyô fait balbutier un instant le jeune flic de province, mais il me répond en souriant, le rouge aux joues :

- Vas-y, si tu peux marcher tout seul. Ils t'ont vraiment salement amoché, ces tarés de la Fédération !

[17] Je passe tranquillement, triomphalement, au milieu des étudiants de la Fédération alignés, et sors en prenant leurs injures proférées à mi-voix comme autant d'applaudissements. Le cortège s'est reformé dans un déluge de chaleur et de lumière, et les hurlements fanatiques du public qui assiste au match Giants contre Carps au stade de baseball font frémir les troupes comme à l'arrivée soudaine d'une averse. Les étudiants se sont tus, comme en léthargie, et regardent nos troupes depuis le porche de leur centre de réunion démoli. Le soleil brille à son zénith sans bouger d'un pouce, comme l'Empereur, « Citoyens de Hiroshimaaa-aah, je vous l'assuu-ure, la violence rouge de la Fédératiooon, nous a provoquéé-ée, c'est une technique classii-ique des groupes terroristes communistes ; protégeoo-ons, Hiroshima de la violence rouuuge ; ce jour paisible de réconfort des esprits, où les citoyens d'Hiroshima prient dans la tristesse pour le repos des âmes de leurs parents défuu-unts, la Fédération en a faaaait, un champ de bataille pour la lutte des claa-asses ; nous venons participer aux cérémonies solennelles d'Hiroshima, pour nous il s'agit des prières pleines de pureté du peuple japonais, et quand les rouges parlent de « faire tomber le gouvernement », il les piétinent en ajoutant une coloration politique qui n'a rien à faire là ! Les rouges s'imagiinent-iiinent, que notre groupe patriote est venu faire le coup de poing à la conférence pour la paix ! Ils se font manipuler par des journaux partisans qui parlent de lutte finale ou de confrontation, mais

quand on nous provoo-oque, on ne peut pas rester sans rien faaaire ! Vous tous, citoyens d'Hiroshimaaa, priooons pour le repos des défuuunts-uuunts! Priooons-ooons ! »

Un avion tourne dans le ciel à basse altitude, et pousse des rugissements menaçants ; des rugissements amis : il lâche des tracts, rouges et bleus, ces fameux tracts « A bas la pseudo conférence pour la paix ! Repoussons l'invasion de la culture japonaise par les rouges ! ». En grondant dans la chaleur, on encourage l'avion qui tourne là haut en remuant nos drapeaux ; l'avion nous répond en faisant vibrer ses ailes dans le ciel d'azur métallique. Les yeux souffrent sous la lumière trop forte, le ciel passe de bleu à azur, puis au noir. Dans le quartier commerçant, on tombe sur un groupe de gauchistes qui font de la retape, et une bagarre éclate. Un militant qui a essayé de pénétrer dans une voiture de réclame ennemie se fait défoncer, je vais pour l'aider, une sirène retentit et revoilà une voiture de flics. Là, on apprend qu'une manif en zigzag non autorisée de la Fédération avance en direction de la préfecture. L'excitation est à son comble, on se met en route à marche forcée vers la place de la préfecture ; c'est un été de huées, de violence et de fureur, jamais on ne reculera ! On est déterminés à protéger cette cérémonie où transpire la pureté du peuple japonais de l'invasion rouge ! La brigade des jeunes de l'Action Impériale est plus chaude, plus tendue que l'été, que le soleil ; prête à exploser. En même temps que le bâtiment de la préfecture apparaît, on commence à entendre les cris de la manif, en un instant, je suis pris d'une extase comme je n'en avais plus ressentie depuis les scènes de violence sur la place devant la Diète, pris d'un orgasme de violeur magnifiquement brûlant, douloureux qui me prend dans tout l'esprit, tout le corps, et je fonce en gémissant et en grinçant des dents, « Ah, Majesté, ah, aah ! ».

4.

A la tombée de la nuit, un calme désespérant de chaleur et d'humidité est revenu, les hostilités ont cessé, et les dirigeants sont allés retrouver d'autres groupes patriotes dans un restaurant pour discuter du programme de la commémoration du lendemain. Je les ai accompagnés jusque là-bas, et j'ai vu un homme entre deux âges, l'air déprimé, se pencher pour entrer dans le même restaurant. Il avait l'air sévèrement, lourdement contracté, comme si tout son corps était pris dans du fil de fer barbelé, et drapé dans une ombre morose. Il s'est retourné et m'a regardé avec ses yeux morts d'oiseau de proie, ses yeux profondément, tristement mornes.

Je lui ai fait un signe, j'ai accompagné les cadres et je suis rentré à la pension en me disant que ce type était un démon, [18] un démon sorti tout droit d'un marécage sombre et verdâtre de l'enfer. C'est là que le téléphone a sonné. C'était un des cadres que je venais d'amener au

restaurant, il m'a dit : « le gars que tu as salué as dit que pour ton âge, t'avais la tête sur les épaules, et que tu ferais sûrement de grandes choses » ; et il m'a donné son nom, le nom de cet assassin légendaire. J'ai frissonné, la bouche sèche, et j'ai poussé un soupir. Ca m'a rappelé l'excitation que je ressentais quand j'avais obtenu une bonne note à un examen ; ma main tremblait quand j'ai reposé le combiné : « Ce type entre deux âges, morne et hypertendu comme un démon, ce type qui a déjà commis des actions terroristes, qui a déjà tué, ce type m'a... »

Le médecin venu nous voir à la pension m'a trouvé une vingtaine de contusions, et parmi les camarades, certains avaient des fractures ; mais la pension était calme, on a écouté le rapport de notre dirigeant quand il est revenu (ne pas chercher à empêcher le rassemblement gauchiste par la force, mais participer à la cérémonie pour les morts organisée par la ville, sans faire d'histoires ou gêner les dignes prières des citoyens), on a rendu grâce à l'Empereur et on s'est couchés. Quelqu'un m'avait dit qu'à Hiroshima, les chiens passaient la nuit à aboyer, excités par la présence des morts, mais je n'ai rien entendu de tel, et la seule chose qui m'ait empêché de dormir un bon moment, c'est la sensation que la ville toute entière, dans cette nuit brûlante, dégageait une légère odeur. Cette « odeur » m'a paru de plus en plus réelle, et j'ai imaginé cet assassin, allongé dans un coin sombre de la nuit, les yeux ouverts, en train de la sentir lui aussi : « ce démon l'a prédit, je suis sûr que cette prédiction est cent pour cent exacte, pour ton âge, tu as la tête sur les épaules, tu feras sûrement de grandes choses... »

Le matin, on a fait nos ablutions purificatrices et on est partis pour la cérémonie, avec à notre tête le drapeau du Parti et un drapeau japonais à moitié en berne auquel on a noué un tissu noir. Vu le rapport du chef, on savait qu'on n'aurait pas l'occasion de combattre les rouges aujourd'hui, et du coup, j'ai perdu tout intérêt pour Hiroshima, pour le Dôme de la Bombe A, pour les passants surpris qui regardaient passer notre colonne avec une curiosité démesurée. Finalement, pour moi, cette ville pouvait bien être Hiroshima, Sapporo ou Sendai : ce n'était rien d'autre qu'une simple ville de province en plein été, remplie de gens couverts de sueur. Je suis un jeune de droite, ma passion ne s'éveille que quand il s'agit de défendre la gloire de l'Empereur et de combattre les sales rouges. La bombe atomique, les souffrances de la guerre, le désir de paix, l'humanisme, tout ça ne me concerne pas. Pendant la deuxième guerre mondiale, j'étais à peine né, et je n'ai strictement rien à voir ni avec ses triomphes, ni avec ses tragédies, avec la bombe atomique en chœur pour le final. Au contraire, pour protéger l'Empereur, je suis prêt à en balancer une sur New York, sur Moscou ou sur Pékin ; si Hiroshima devenait le repère des rouges, je balancerais moi-même une deuxième bombe atomique pour tous les massacrer, c'est ça la justice. Si le Japon finissait rempli de rouges, si

ça devenait la république populaire du Japon, je transfèrerais l'Empereur à Cannes, je détruirais le pays tout entier avec une bombe à neutrons cent mille fois plus puissante que celle d'Hiroshima : c'est ça la justice des fils de l'Empereur. Ce matin là, de toute la foule concentrée sur ce sol consacré, y compris les groupes de Philippins avec leurs appareils photos, j'étais sans doute le moins intéressé de tous par les morts de la bombe atomique. « L'explosion de la bombe atomique, les trois cent mille morts, qu'est-ce que ça peut bien leur foutre, à ce troupeau qui sue à grosses gouttes et s'envoie sans trêve cet air brûlant dans les poumons ! Il n'y en a pas un parmi toute cette masse de morts qui puisse nous dire quoi que ce soit, à nous les vivants. Alors qu'est-ce que ça peut bien nous foutre, hein ? »

Pendant les trois minutes de silence imposé en direction de l'ossuaire, un vrai nid à phtisie vu le brouillard sale de fumée d'encens et le tas de bouquets de fleurs qui y cramait au soleil, je pensais à l'énorme pont en béton de Noguchi Isamu. D'après un cacique du parti de la section d'Hiroshima, [19] les grosses « protubérances » qui parsèment ce pont représentent des sexes masculins et féminins, et dans cette ville inanimée d'après-guerre dévorée par un soleil de plomb, cette bonne centaine d'organes génitaux de trois mètres bandent et hurlent à qui mieux mieux : « On s'est tous fait massacrer par la bombe atomiiiique ! Allez-y, les survivants, baisez, baisez jour et nuit, baisez tout ce que vous pouvez, et pondez, pondez tout ce que vous pouvez ! ». Mon frère m'avait appris cette chanson, il disait que c'était une chanteuse qui était venue avec un conteur au village où il avait été évacué pendant la guerre qui l'avait chantée. C'était ça, la chanson que gueulait ce grand pont que Noguchi Isamu avait construit à Hiroshima comme message d'espoir contre l'anéantissement de la race humaine : « Alors ? Tu l'as fait, hein ? Fais-le, mais fais-le bien ! Alors, tu l'as pondu, hein ? Ponds-le, mais ponds-le bien ! ».

Soudain, une main tremblante s'est posée sur ma tête comme pour s'y raccrocher, je me suis raidi et retourné, et j'ai vu des yeux injectés de sang, sombres et tellement gonflés de chagrin qu'on les aurait cru fondus, ceux d'une femme hideuse et sans âge, qui m'observaient en pleurnichant. J'ai détaché mon visage noirci par la colère, comme s'il avait été tâté par un intouchable, des doigts de cette femme, et alors que j'allais la dégager à coups de pied, j'ai entendu les lamentations qu'elle proférait en geignant :

« Ah, si seulement il était encore en vie ! Ah, si seulement il avait pu grandir quelque part ! », ah, la voilà qui bave !

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me retenir, et j'ai reculé d'un pas, le plus délicatement possible. La femme a essayé de s'accrocher à moi, avant de prendre peur et de s'immobiliser tout d'un coup. J'ai compris qu'elle venait de lire les lettres sur mon brassard, « Parti de

l'Action Impériale », et que le problème était réglé. J'ai craché un paquet de fois en courant pour retrouver mes camarades, et au moment où je suis arrivé au bout de l'interminable enchaînement, au faste bon marché, de stands d'encens et de fleurs, la foule sur la place s'est immobilisée comme si tout le monde avait été frappé par la foudre. Je me suis retourné, et j'ai vu tous ces gens qui fermaient les yeux d'un air stupide comme s'ils se remémoraient le massacre commis il y a une bonne quinzaine d'années. Il était huit heures et quart, et j'ai eu une révélation à cet instant « déplacé », je me suis dit qu'il fallait que j'envoie un télégramme à Noguchi Hisamu pour qu'il complète ses travaux : « prière d'ajouter aux phallus géants sur le grand pont de la paix un système pour qu'ils éjaculent deux centilitres de lait chaque année, à huit heures et quart le jour de la bombe, même style que les fontaines devant l'immeuble des Nations Unies O.K., attends proposition concernant vulves géantes », et je garderai un de ces phallus en béton spécialement pour moi, j'en ferai jaillir un litre de bave du conduit...

L'après-midi était libre, ennuyeuse et vide. Je suis allé tout seul voir un film au cinéma ; la scène où Alain Delon avec son regard énervant comme s'il venait de sentir l'odeur d'un bon petit plat poignardait tout à coup son gros copain en plein cœur n'était pas mal, mais le cinéma était plein d'habitants d'Hiroshima tous guillerets. Je me suis échappé juste avant d'étouffer, et sauvé de justesse, suis allé voir le musée de la bombe atomique. Mais là-bas non plus, rien pour se changer un peu les idées. Je me suis senti supérieur en voyant les photos des humains décrépis par la bombe en me disant que j'en savais plus qu'eux sur elle, j'ai eu les larmes aux yeux devant la photo d'un cheval avec des chéloïdes qu'on tuait pour faire des expériences, j'ai vu que les spécimens de véronique et de morgeline qui avaient poussé sur le sol après la chute de la bombe étaient de bien jolies plantes malgré leurs cellules détruites. Ce sont les seuls trucs qui m'ont un peu détendu, et à la fin du tour, j'étais quasiment fou de dégoût et d'irritation, au point d'en gerber pendant vingt minutes dans les toilettes dégueulasses du musée. Ensuite, j'ai acheté une carte avec la photo d'un jeune soldat nu et mort au stand de cartes postales, j'ai écrit un message au crayon pour Yasunishi Shigeru qui était censé s'occuper des membres restés au quartier général de Tôkyô, et je lui ai envoyée.

« A Hiroshima, il fait chaud et c'est nul. Les chefs sont des poltrons, ils regardent la pseudo conférence pour la paix des rouges sans bouger le petit doigt. Ca ne valait pas la peine de venir. On a juste pu nous battre un peu hier, c'était bien pour se rafraîchir les idées. Plus on est violent, plus on se rapproche de Son Esprit, n'est-ce pas ?

[20] Au musée de la bombe atomique, en voyant ces photos et autres objets monstrueux qui font honte au peuple japonais, j'ai décidé qu'il fallait à tout prix empêcher Sa Majesté de voir de telles horreurs, et que je devrais tout faire pour empêcher qu'Elle ne visite Hiroshima.

*On a beau se languir de la gloire de Son Altesse Meiji, le Trône est désormais en ruines.
Qu'il m'irrite ce monde qui marche sur la tête. »*

J'ai posté la carte sur le chemin de la pension, où les chefs qui étaient restés devant la TV étaient tout excités. Elle diffusait une émission spéciale en direct de Hiroshima depuis midi ; un « spécial jour de la bombe atomique ». Dedans, il y avait une table ronde entre de jeunes auteurs invités de Tôkyô, et au cours de cette émission, Nanbara Seishirô, le plus jeune d'entre eux, encore étudiant, aurait dit spécialement à l'attention des spectateurs de la capitale que le Parti de l'Action Impériale commettait à Hiroshima des violences dignes de barbares. Les dirigeants s'occupent de protester auprès de la chaîne, mais la section des jeunes doit envoyer des membres s'occuper de ce jeune Nanbara et lui faire cracher des excuses ; il est sûrement encore en train de traîner au studio de TV.

J'étais le seul membre de la section des jeunes à être rentré. Les autres étaient sans doute encore au cinéma en train de lutter contre les maladies véhiculées par l'air vicié. Je me suis rappelé que ma sœur avait des livres de ce Nanbara, et je me suis souvenu de sa photo. Il avait insulté les étudiants de l'Académie de la Défense dans un journal, ça avait énervé ma sœur et j'étais allé revendre au rabais à sa place trois de ses livres dans une librairie d'occasion. « Le salaud, il a encore raconté n'importe quoi pour faire son malin ! Putain de chimpanzé savant rouge ! » J'ai dit au chef que je m'en occupais. Tu t'en sortiras, tout seul ? Oui, ça ira. C'est juste un scribouillard, il suffira que je lui montre le brassard du parti pour qu'il se mette à trembler et qu'il s'excuse en chialant et en se pissant dessus !

Résolu, j'ai pris un taxi dont la boîte appartient à la section d'Hiroshima du parti pour rejoindre le studio. Nanbara était assis tout seul, comme s'il m'attendait, au fond d'un salon de thé bien en vue au rez-de-chaussée de l'immeuble du studio, séparé de la rue par une simple vitrine, et il dégustait un sorbet à la pêche avec un air mélancolique. Je suis entré en silence dans le salon de thé, je me suis assis sur la chaise en résine synthétique en face de lui, et je l'ai interpellé d'une voix bien grave de jeune militant de droite :

« Je suis du Parti de l'Action Impériale. Je suis venu pour protester. »

Nanbara a relevé lentement la tête et m'a lancé un regard surpris de derrière ses lunettes, ses yeux fins d'un brun foncé farouches comme ceux d'une fille. J'ai vu l'expression de ses yeux changer, d'abord tout doucement, puis de plus en plus violemment. « Il s'est assis à l'endroit le plus visible depuis la rue parce qu'il attend quelqu'un, et c'est moi qui suis venu à la place. C'est un de ces types dont on peut deviner tous les sentiments à travers l'expression des yeux. Un intello, du genre à geindre et à cracher tout ce qu'il sait avant même de se faire torturer. Si le PCJ utilise des types comme ça pour ses activités illégales, il a perdu d'avance. » J'ai

attendu que les yeux perdus de Nanbara arrivent à « faire le point » entre les miens pour lui porter le deuxième coup.

« Tu as traité l'Action Impériale de barbares à la télé. Tu as dit qu'on multipliait les actes de violence. Je suis venu protester en tant que militant du parti. Maintenant, tu vas devoir assumer. »

La peur, une peur comme un énorme incendie a inondé les yeux de Nanbara, elle a coulé comme un liquide du fond de ses yeux, dans son iris marron, dans ses pupilles couleur raisin, qui se sont élargies comme dans la nuit, mais dans la pleine lumière du jour, baignant dans la terreur. Ses joues ont blanchi, toutes raides, des convulsions ont agité ses tempes, et sa bouche s'est ouverte sur ses gencives roses et baveuses. [21] J'ai craint un instant qu'il se mette à crier, mais non. Je me suis dit que c'était la première fois que je voyais un homme aussi complètement emporté par sa peur. Ce type venait de verser pour au moins cent personnes d'essence dans son *réservoir à trouille*. J'ai retiré le cran d'arrêt du couteau que j'avais dans la poche de mon pantalon, et j'ai pressé avec l'intérieur de l'index. Un bruit sec retentit, et deux centimètres de pointe argentée sortent à l'air moite en déchirant le tissu du pantalon, bien visibles sous la table transparente. Nanbara, terrorisé, les épaules affaissées, a regardé un instant de ses yeux remplis d'effroi avant de tout de suite les refermer. Ses paupières larges et pâles tremblotaient, et en un rien de temps, son visage s'est retrouvé piqueté de gouttes de sueur. Tout pâle et dégoulinant de transpiration, Nanbara Seishirô a plongé dans une mer de trouille. J'étais comme le chasseur qui a coincé le lièvre dans son terrier. Pas la peine de se presser, j'ai le temps de faire une pause. C'est comme de regarder un film d'épouvante ; le plaisir de regarder les spectateurs transis de trouille à travers un trou dans la toile. Alors, j'ai été surpris de voir une ou deux larmes couler de ses yeux fermés, comme la chassie qui sort de ceux d'un chat qu'on a cogné trop fort. Avec ça, j'étais au comble du plaisir, j'avais toutes les peines du monde à me retenir de rigoler, alors qu'en même temps la sensation violente de haine et de mépris sadiques que j'éprouvais envers ce poltron de traître de gauchiste m'aurait fait gerber. J'avais envie de sortir mon couteau comme dans la scène où ce jeune Américain joué par un acteur français se fait poignarder sur son yacht, au milieu d'une mer d'un bleu transparent pleine de plancton, dans le sud de la France. Mais pas comme Alain Delon et son regard ténébreux, non. J'avais envie de le poignarder comme à la boucherie, avec un rire gras de dictateur sanguinaire, en me pliant en deux comme si on m'avait cogné dans le bide.

« Je vais te planter. Au nom des actions de notre parti à Hiroshima que tu as dénigrées, je vais te planter, et j'irai ensuite me justifier auprès des dirigeants de l'Action Impériale, à

commencer par le président Sakakibara. Je ne vais pas te tuer, mais seulement te poignarder dans le ventre, ensuite j'appellerai tout de suite une ambulance. »

Les yeux toujours fermés, Nanbara Shigeru a tressauté, mais il est resté silencieux. J'étais de plus en plus gonflé d'assurance et d'excitation : une citerne pleine d'énergie de droite. Je pouvais même lire dans la tête trempée d'eau de trouille de Nanbara. Je pouvais parce que les fils élus de l'Empereur sont tout-puissants. « Tu es déjà enfoncé jusqu'à la gueule dans cet étang de trouille, déjà tu n'y vois plus rien. Tu as la bouche toute sèche, et tu as mal à la racine de la langue. La lumière du jour est trop forte, le soleil tape trop fort, tu le sens dans tout ton corps, tout d'un coup, et tu te sens anémique, comme si tu allais être aspiré par ce ciel bleu étincelant. La cacophonie du quartier commerçant te tape sur le système : au milieu de tous ces gens qui vivent sans éprouver la moindre peur, affairés à leurs occupations débiles, toi seul dois la combattre. Tu es seul. Tu as des frissons, tu te pisses dessus tout doucement, tu pleures, la morve te coule du nez, tu as mal à la gorge comme si tu couvais un rhume... Ah, tu n'aurais pas dû venir dans cette ville de province étouffante, ça n'avait aucun sens. Tu pries pour que tout ça ne soit pas réel, mais tu étouffes bien réellement, et tu ne peux pas ne pas réaliser que tu existes, et ça te déçoit. Dans ton cœur, c'est l'inondation d'une même phrase qui tourne en boucle : si seulement je n'avais pas dit ça à la télé. Si seulement tes amis écrivains t'avaient dit de te corriger pendant l'émission, si seulement ils ne t'avaient pas laissé tout seul ? Tu leur en veux. La chaleur, la transpiration, la sensation désagréable sur ta peau après le maquillage pour la télé, ta chemise et ta cravate qui te serrent la gorge, *tu as grosses derniers temps, pourtant tu es jeune*, si tu continues comme ça tu vas devenir un gros lard, non ? La table est en résine synthétique, la chaise, et jusqu'à la petite cuillère qui fait comme un petit clitoris tout rose, avec laquelle tu dégustais ton sorbet bien frais et sucré il y a encore un instant, toutes sont en résine synthétique, légère et cassante. Tu en veux à la terre entière, tout t'énerve, tout est injuste, tu voudrais hurler, [22] mais la peur est toujours là, assise devant toi avec son visage bien propre et sec. Allez, tes lèvres palpitent, tes paupières tremblent, tu vas t'agenouiller devant moi et me supplier en geignant. Allez ! »

Nanbara a légèrement entrouvert ses yeux rougis de larmes, comme ébloui. Il m'a fixé, les traits toujours aussi raides, et très sérieusement, lentement, il m'a dit :

« Je n'ai pas l'intention de me laisser poignarder sans rien dire. Si tu as vraiment l'intention de faire ça, alors je vais résister. »

J'étais éberlué. Ca faisait une demi-heure que ce type se débattait, englouti dans une mer de trouille, et finalement, il me dit ça. A moi, qui tiens le couteau. Après une demi-heure passée à fermer les yeux, défait, sans la moindre résistance. C'est n'importe quoi, ce type ! Mais

effectivement, je sentais que Nanbara s'était quelque peu remis de sa trouille, et j'en étais abasourdi. C'était vraiment n'importe quoi, ce type. Mais il n'en restait pas moins que j'allais devoir changer de stratégie.

« Il y a un téléphone public là, au fond. Tu vas appeler le studio télé et leur demander de te laisser te rétracter. Dis-leur de diffuser ça : tu t'es trompé en croyant que l'Action Impériale a commis des actes de violence, tu as utilisé le mot barbare sans réfléchir et tu t'en excuses. »

Nanbara a un peu froncé les sourcils, ses yeux rougis sont partis vadrouiller très loin d'ici, et j'ai senti, en même temps que cette misère indécente des perdants, une sorte d'étrange résistance à la peur que je n'arrivais pas à comprendre. Je me suis dit que je n'avais jamais rencontré un type pareil. Alors, Nanbara a émis un petit toussotement et a commencé à bégayer : « Je ne retirerai pas ce que j'ai dit. L'Action Impériale a commis des actes de violence, j'ai des preuves et des témoins en ce sens. Et quant au mot de barbare, je l'ai employé après mûre réflexion. Il est banal, mais je pense qu'il convient parfaitement. » Tout d'un coup, c'est moi qui étais coincé. J'étais hors de moi. J'avais l'impression de buter pour la première fois contre cette *impudence* de Nanbara. « Tu es un lâche, ça, c'est clair. Tu avais peur au point d'en chialer, et même maintenant, tu n'es pas encore libéré de cette trouille viscérale : tes lèvres tremblent, ton corps entier est rabougri et trempé de sueur, des gouttes coulent de ton nez sur la table, et tu n'arrives même pas à t'essuyer le visage. » Mais Nanbara se coltinait posément à cette peur, il la dominait peu à peu, et on aurait dit qu'il ne voulait plus céder le moindre pouce du terrain reconquis. En plus, il ne profitait même pas de son avantage : il avançait en rampant, avec peine, en s'efforçant de supporter sa peur. Drôle de type ; on n'en n'avait pas des comme lui à l'Action Impériale. J'ai ressenti un malaise indéfinissable, comme ça ne m'était jamais arrivé depuis que j'avais rejoint le parti. J'étais pris d'impatience.

« C'est vrai qu'on a été violents, mais la Fédération aussi, non ? »

Les yeux rouges et souillés de larmes de Nanbara se sont ouverts un peu, et moi qui m'y reflétais, j'y ai vu passer comme une étincelle de sarcasme, mais rien de vraiment perceptible. J'ai eu l'impression d'avoir révélé ma vraie nature de simple jeune idiot de dix-sept ans. Mon armure de droite n'était plus d'aucun pouvoir. « Merde ! J'ai attendu une demi-heure pendant que ce type chialait, emporté par le vent de sa trouille. » Je me suis levé de ma chaise tout d'un coup. Nanbara a pris peur et a esquissé un geste de défense, ça devait être ça qu'il entendait par ne pas se laisser poignarder sans rien faire. J'ai lâché une dernière menace et suis sorti dans la canicule. Je le remarquais seulement maintenant, mais l'air conditionné tournait inutilement à plein régime dans le salon de thé.

[23] « Tu peux être sûr qu'un jour, je te planterai. On ne doit pas épargner les traîtres gauchistes. »

Je suis monté dans le taxi que j'avais fait attendre. En me retournant, j'ai vu Nanbara Seishirô, toujours assis, qui respirait la bouche ouverte comme les gens qui ont une faiblesse cardiaque. J'ai compris que les braises de la trouille couvaient encore.

« Eh ben, frangin, tu lui en as donné pour son argent ! », m'a soufflé le chauffeur encarté au parti, dans le plus pur style truand, mais je n'ai rien répondu. J'étais pris d'un doute de mauvais augure. « Ce type est un lâche, mais pendant une demi-heure, il a sué, chialé et rampé dans les ténèbres du tunnel de sa trouille, et il s'en est sorti petit à petit, patiemment. Il y a donc des jeunes qui vivent comme ça, sans détourner les yeux de la peur du réel, sans fuir à tire d'aile les humiliations du monde, en rampant comme des pores, centimètre par centimètre, le bide bien collé à la boue puante et dégueulasse de la réalité. Alors que moi, j'ai fui à tire d'aile la crainte du réel, pour venir me poser dans la vallée étincelante de rose du culte de l'Empereur ! Si ça se trouve, c'est lui qui a raison ? » J'ai eu un frisson de stupeur, puis j'ai chassé ce nuage noir de ma tête et, d'une voix forte, j'ai interpellé le chauffeur.

« Il paraît que ce soir, ton patron nous invite au cabaret ? C'est quel genre d'endroit ? »

« Ca lui appartient. Il a un groupe de jazz de Tôkyô, c'est vraiment quelque chose. J'espère juste que ça plaira à un jeunot comme toi ! », a gueulé le chauffeur avec une pointe d'ironie.

« T'auras qu'à boire un bon coup de gnôle d'Hiroshima pour oublier ta tristesse d'avoir laissé passer la conférence pour la paix, frangin ! »

La nuit où on a terminé notre action à Hiroshima pour le jour de la bombe A, on a bien profité de l'invitation du chef de la section locale. Le cabaret était ouvert aux clients, mais c'était nous qui contrôlions la place. Le musicien de jazz de Tôkyô était un jeune mélancolique dont la lourde masse de cheveux gras lui faisait comme un chapeau, et en fait de jazz, il a joué ce qu'on lui demandait : chants patriotiques, marches militaires, etc. Quand on lui a fait jouer la *Lune sur le château en ruines* et qu'on la reprenait tous en chœur, j'étais déjà saoul d'avoir picolé comme un trou, et sa tête marquée et bleuâtre de toxico dépressif commençait à me sortir par les trous de nez. Mais si je me saoulais, ce n'était pas par dépit comme avait dit le chauffeur, mais peut-être plutôt pour noyer dans l'alcool le germe du doute qui s'était planté profondément en moi. Du coup, quand je suis allé vomir aux toilettes pour récupérer et que j'ai vu, derrière une porte ouverte avec l'écriteau « loge des musiciens », Nanbara Seishirô qui somnolait sur un canapé sale, une bouteille de whisky à la main, et grommelait en écoutant un morceau de jazz au piano sur un magnétophone posé par terre, j'ai d'abord cru à une illusion provoquée par l'alcool. Mais c'était bien réel, c'était bien le jeune écrivain borné qui était

affalé là, complètement bourré, à remuer la tête et à grogner des encouragements à la musique qui s'échappait du magnéto. Et sur la cassette, on entendait aussi sa propre voix, mêlée à la musique : « C'est ça, comme ça, c'est tout toi ça, c'est original, voilà, encore une fois, allez, je vois ce que tu veux dire, c'est ça... », à quoi s'ajoutaient les murmures et les grognements du type sur le canapé. « C'est ça, c'est toi, ça, ouais ouais, t'es un mec bien, un mec super ; ouais, allez, reprends-toi, t'es original. » Je m'apprêtais à entrer dans la pièce [24] quand la serveuse semblable à une ourse qui m'avait montré les toilettes m'a interpellé à voix basse pour me faire redescendre, « Arrête donc, viens donc plutôt chez moi ; ce type est un pervers, il est venu avec le musicien, c'est un sale homo, laisse tomber et viens donc chez moi... Allez, arrête. »

Nanbara Seishirô a fait un effort pour soulever son visage nu sans ses lunettes, congestionné, enflammé et suppurant sous l'effet du poison de l'alcool, et il m'a regardé en écarquillant les yeux. Je venais d'éteindre la musique en envoyant valser le magnétophone d'un bon coup de pied. Il lui a fallu une bonne minute pour enfin me reconnaître. Alors, d'une voix confite dans l'alcool, entrecoupée, il m'a lancé :

« C'est vous qui faites jouer des marches militaires à cet excellent pianiste ? Alors, petit facho, on se fait un petit *Kimi ga yo*¹²¹⁷ avec l'énergie de la jeunesse, hein ? »

Je me suis contenté de toiser ce poivrot à mes pieds, sans répondre. La serveuse qui s'accrochait à moi me murmurait d'une voix enrouée : « Hier soir, jusque tard dans la nuit, ils se sont piqués et ont enregistré des trucs tous les deux. C'est des homos. Ils devraient sortir un disque, tiens. Hi hi hi, allez, laisse tomber cet alcoolo pervers et viens te coucher ! ». Ensuite, elle a eu un petit rire obscène. J'ai ressenti un sentiment de supériorité totale envers le poivrot qui appliquait sa bouche en cul de poule à la bouteille de whisky. « Ainsi, tu ne peux pas échapper à ta peur. Quand tu ne rampes pas dedans, tu soignes tes plaies à la nuit tombée en t'enfonçant dans la boue, avec whisky, drogue, sodomie et piano débile. Tu ne te caches pas derrière des illusions, mais tu te sens mal dès que tu ne baignes pas dans ta fange pourrie. Tu es un *pessimiste*. L'*optimisme* comme un orgasme étincelant, il est de mon côté. »

« Oh, jeunot, tu devais me planter, non ? Fais-le maintenant, allez. Ca me fera pas mal, vu que je suis bourré. Mais demain, ça va être une sacrée gueule de bois, ha ha ha ! », le porc continuait à me provoquer.

« Je ne vais pas poignarder un déchet comme toi. De toute façon, tu vas pourrir et crever. Je poignarderai un gros poisson, un de ces types qui bradent le pays. », j'ai répondu.

¹²¹⁷ L'hymne national japonais depuis 1880, ode à la longévité de la lignée impériale.

« Et de quel droit tu ferais ça, petit facho ? », dit le porc, redevenu sérieux un instant.

« Je le ferai au péril de ma vie. Ce n'est pas un droit, c'est mon devoir. Poignarder le type qui empoisonne le plus le Japon, au péril de ma vie. C'est ça, mon devoir ! », j'ai hurlé, sentant mon doute disparaître, et le nuage rose bienveillant m'envelopper à nouveau : « j'ai gagné ! ». Le porc m'a regardé m'exciter, il a remué faiblement la tête puis il a baillé, avant de tomber du canapé sur le sol couvert de saletés et de s'endormir comme une masse, la tête sur le magnétophone.

Je lui ai craché à la gueule et suis sorti dans le couloir, toujours collé par la serveuse, qui m'a donné un grand coup entre les cuisses en braillant sur un ton soupçonneux : « t'es puceau, c'est ça ? ». Au moment où je me suis dit que j'avais vaincu ce porc, je me suis soudain senti saoul au point d'avoir du mal à tenir debout. Je me suis écroulé quelque part dans un endroit sombre et douillet qui sentait bon. Ensuite, je me suis fait arracher mes vêtements par la serveuse fruste et poilue comme un troll, elle m'a enfourché sans façon, j'ai beuglé un grand coup et je n'étais plus puceau...

5.

Dans l'express qui nous ramenait à Tôkyô, j'ai réfléchi à ce mot de devoir qui avait rejoint mon écurie comme un magnifique taureau reproducteur. Le devoir, un devoir à accomplir au péril de ma vie. J'étais parti, assis sur la banquette dure comme une arête de pierre, à sentir ça brûler au tréfonds de mon corps comme une flamme incandescente. [25] « Mon devoir, est-ce que c'est ce dont j'avais parlé à Sakakibara Kunihiro quand je lui ai expliqué ce que je voulais faire ? Rentrer à l'Académie de la Défense, rassembler des camarades et déclencher un coup d'état ? ». Depuis juin, je n'avais quasiment plus étudié. C'était impossible de travailler tout seul pour préparer les examens d'entrée, mais les professeurs m'évitaient, et les autres élèves me regardaient de loin, figés par la curiosité, l'hostilité et la peur. Dans ces conditions, impossible de trouver quelqu'un qui puisse m'aider à bûcher. De plus en plus de candidats se présentent chaque année à l'examen d'entrée de l'Académie, il devient de plus en plus difficile, et il y a même des saloperies de génies qui préparent à la fois cet examen et celui de l'Université de Tôkyô, donc le niveau des candidats doit être assez élevé. En plus, question cours, l'Académie est centrée sur les sciences, alors les épreuves mettent surtout l'accent sur les maths, la physique et la chimie, c'est-à-dire les matières dans lesquelles j'ai enchaîné les échecs à l'école. J'ai senti une vague crainte m'envahir, et prendre des contours

de plus en plus précis pour finir par me serrer le cœur : « Ah, il n'y a vraiment aucune chance que j'arrive à rentrer à l'académie ! »

Mais je suis un « fils élu de la droite », Sakakibara Kunihiko a témoigné que je possédais « une vraie âme de droite », et un tueur légendaire a trouvé que j'étais déterminé malgré mon jeune âge avant de prédire que je ferais sûrement de grandes choses, alors se pourrait-il vraiment que je n'accomplisse pas mon devoir d'homme de la droite ? C'est absolument impossible, ça ne doit absolument pas pouvoir se produire, c'est complètement absurde.

J'avais la tête embrouillée, j'aurais voulu me confier à quelqu'un de l'Action Impériale, et j'ai regardé autour de moi. Ils étaient tous en train de dormir, douloureusement pliés sur leurs sièges, épuisés par les combats et les plaisirs. J'ai regardé par la fenêtre le paysage qui défilait, j'ai eu l'impression que le mur grossier de galets et d'ocre rouge s'imprimait inconfortablement sur mes yeux, ça tirait sur la matière grise qui trempait au fond de mes orbites comme du mercure lourd. J'ai fermé les yeux, et j'ai pensé à l'époque où l'idée que j'étais un simple lycéen médiocre et impotent ne me quittait jamais. Le sentiment d'infériorité insupportable, le regard des autres, l'absence de confiance en soi, la déprime. « Est-ce que j'ai vraiment changé fondamentalement en rejoignant la droite ? Est-ce que je suis juste devenu de droite, et à l'intérieur, je ne suis toujours qu'un lycéen médiocre et impotent ? Où est la preuve que je suis un jeune élu, avec une vraie âme de droite ? Est-ce que je ne serais pas une merde insignifiante, un minable petit barbare comme disait ce porc d'écrivain, lui qui était prêt à se faire poignarder plutôt que de revenir sur l'expression ? Je me suis souvenu de ma cuite de cochon, de ma stupeur ce matin quand j'ai découvert que je dormais dans les bras de cette serveuse qui faisait penser à une sale chienne malade, de ses longs poils de nez noirs qui m'avaient chatouillé la bouche un instant avant mon réveil, et j'ai été intoxiqué par le poison de la haine de soi... J'ai peut-être chopé la syphilis ! Hier, j'ai été provoqué par ce porc d'écrivain, et j'ai douté pour la première fois depuis que j'ai rejoint l'Action Impériale, et aujourd'hui, voilà que je déguste le poison sombre, gluant et foudroyant de la haine de soi, pour la première fois depuis que j'ai rejoint le parti. « Ah, la paix, ça craint ! », ai-je dit à haute voix. La paix, ça craint... Je me suis rappelé la solitude et chair de poule bizarre que j'avais ressenti sur la place de la Diète à la fin du combat, en buvant les bières offertes par un député conservateur, à contempler le parlement qui baignait dans la tranquillité. Je me suis rappelé le mécontentement et le désintérêt quand ils ont décidé de ne pas empêcher la conférence pour la paix. Je me suis rappelé l'Empereur radieux que je voyais toujours apparaître dans sa splendeur dorée pendant les combats nocturnes, et l'orgasme de tout mon esprit, de tout mon corps que j'avais pu vivre grâce à lui au moment de passer à l'action à

Hiroshima. « Ah, vraiment, la paix ça craint ! Majesté, dites-moi ce que je dois faire. Majesté, Majesté ! »

Une très forte odeur de sel a contracté un instant mes narines fatiguées ; [26] j'ai ouvert les yeux, regardé la mer dans le soir qui s'étendait sur toute la largeur de la fenêtre, et j'ai crié : « Ah, Majesté ! »

Vraiment, j'ai cru voir l'Empereur. Il portait un grand collier de pourpre aux éclatantes parures d'or comme en avaient les souverains d'Europe au dix-huitième siècle. J'ai cru voir le visage de l'Empereur dans sa blancheur d'albâtre, et une radieuse lueur violette qui dans laquelle il était nimbé, des joues aux oreilles et aux cheveux. C'était le soleil en train de s'enfoncer dans la mer. Mais le soleil, n'est-ce pas l'Empereur ? L'essence de l'Empereur absolu, absolu comme l'univers ? J'ai reçu une **révélation** du soleil d'été qui s'enfonçait dans la mer, de l'Empereur lui-même. Juste au moment où j'ai prié Majesté, Majesté, dites-moi ce que je dois faire ! « J'ai eu une **révélation** ! »

Les camarades réveillés par mes cris ont commencé à s'agiter, à la recherche du coupable. J'ai fermé les yeux et fait semblant de dormir, et, au comble du bonheur, j'ai déplié la révélation dans mon cœur pour bien m'en assurer : « La **révélation**, c'est ça : je rejoindrai l'Empereur en détruisant cette paix empoisonnée de mes propres mains. La **révélation** : je forgerai de mes propres mains la preuve que je suis un jeune élu, que j'ai la véritable âme de droite. La **révélation** : je construirai de mes mains un sanctuaire à ma gloire, une forteresse de droite pour me protéger. », j'ai senti que les mots que j'avais balancés à ce porc d'ivrogne quand j'étais moi-même saoul hier soir me revenaient d'eux-mêmes empreints d'exigence et d'autorité. Je poignarderai celui qui empoisonne le plus le Japon, au péril de ma vie : tel est mon **devoir** !

La pensée née de ce nouveau mot avait fait un tour sur elle-même avant d'y revenir, la boucle s'est refermée autour de la révélation, et dans un soulèvement d'extase, j'ai entendu une voix douce, gentille et sucrée : « Tu poignarderas celui qui empoisonne le plus le Japon, voilà la loyauté, **la loyauté sans pensée individuelle**, tu vas abandonner ta pensée individuelle, rejeter ton corps de chair, et atteindre l'extase en accomplissant la vraie loyauté, à n'en pas douter. Ce sera comme un mariage divin. », je me suis endormi, d'un sommeil satisfait et paisible...

Une fois arrivé à Tôkyô, je me suis dépêché de rentrer au quartier général pour raconter ma révélation à Yasunishi Shigeru, mais il avait quitté le parti pendant notre opération à Hiroshima. Sakakibara Kunihiko a fait un discours spécial au *dôjô* pour apaiser le trouble des jeunes militants qui ont appris la nouvelle. Ce discours n'abordait pas directement le départ de

Yasunishi, mais traitait des quatorze jeunes aspirants de droite qui s'étaient fait *seppuku* au matin du vingt-cinq août mille neuf cent quarante cinq, conformément à la tradition.

Au moment de la défaite, ces patriotes se sont lamentés, ont présenté leurs excuses à l'empereur, ont débattu de l'opportunité de passer à l'action ou mourir, et ont finalement opté à l'unisson pour le suicide. L'un d'entre eux a lu, au dernier banquet, le poème d'adieu de Matsumoto Keidô¹²¹⁸, « *Puise le vent dans les pins, là-haut sur la montagne, conter aux hommes que je suis mort pour toi* ». Ils ont laissé un testament commun, « *Par notre pur sacrifice, nous autres quatorze âmes dévouées à Sa Majesté jurons de protéger à jamais le palais impérial* ». A l'aube, ils se sont fait *seppuku* dans un coin de l'ancien champ de manœuvres de Yoyogi, à côté du lieu-dit des dix-neuf keyaki. Aucun des participants directs n'a survécu, mais selon le carnet de préparatifs à l'exécution, après la lecture des *Norito*¹²¹⁹, ils se sont assis en cercle sur le pré où poussaient les premières herbes de l'automne, ont enroulé leurs lames d'un tissu blanc après avoir soulevé leur vêtement, puis :

« - Le maître :

« Vous êtes prêts ? Un dernier mot ? »

Tous :

« Nous nous joignons à votre prière. »

Le maître :

« Nous nous rendons au sanctuaire en ce jour où nous y apparaissent clairement les âmes héroïques, et veillerons pour toujours les fils de l'Impériale Lignée. »

[27] Tous :

« *Banzai !* »

Le maître :

« Allons. »

- Tous s'ouvrent simultanément le ventre au sabre, le coup de grâce sera donné une fois le ventre ouvert. »

Comme le prévoyait le carnet de préparatifs, ils sont tous morts par *seppuku* et sont devenus des démons patriotes. L'inspecteur chargé de l'affaire aurait déclaré « on n'a sans doute jamais vu de suicide de groupe aussi exemplaire, que ce soit avant ou après la guerre, et ce sera certainement le dernier. ». Comme l'ancien terrain de manœuvres de Yoyogi, où se trouvait le lieu du suicide, est devenu la résidence « Washington Heights », pour les officiers

¹²¹⁸ Matsumoto Keidô 松本奎堂 (1832-1863). Guerrier de la fin de l'ère Edo, farouchement pro-impérial.

¹²¹⁹ Prières dans les rites *shintô* de vénération de la maison impériale.

des troupes d'occupation, on a enfui profondément deux pierres de deux cent et cent kilos sur le lieu du suicide en prévision de jours meilleurs.

« Ce suicide par *seppuku*, ils devaient d'abord le faire à quinze, mais il y en a un qui s'est dégonflé », a rugi Sakakibara Kunihiro, les yeux écarquillés quasiment sortis de leurs orbites. « L'un des conjurés a déserté, figurez-vous, il s'est enfui alors qu'on lui avait confié le rôle d'assistant à l'exécution, mais les quatorze héros sont restés impassibles, ils n'ont pas fait la moindre vague. Et ce salaud, il doit être en train de se planquer, encore aujourd'hui, de se terrer comme un rat dans un coin du Japon, en tremblant de honte. Vous autres, vous ne voulez pas devenir des rats, non ? Hein ? Le plus jeune des quatorze héros, tenez vous bien, dans la manière de compter actuelle¹²²⁰, il avait dix-sept ans. Hein, dix-sept ans, comme toi ! »

Sakakibara avait ajouté cette dernière phrase spécialement pour moi, car tout le monde savait que j'étais proche de Yasunishi. Je ne pensais pas que Yasunishi s'était enfui par peur comme ce rat, mais le fait d'apprendre qu'un jeune militant de droite de dix-sept ans s'était suicidé par *seppuku* m'a fait forte impression. J'en ai eu les larmes aux yeux, et j'ai senti que j'avais eu une nouvelle **révélation**.

Sakakibara a senti mon émotion, et à partir de là, il ne parlait plus que pour moi, et personne d'autre. Il me fixait du regard, et comme pour m'envoyer au sommet de l'escalator aux émotions : « Ce jeune patriote de dix-sept ans, j'ai vu son testament, il l'a écrit à l'encre sur un rouleau. Il l'avait dans sa poche sur place, et il était plein de taches de sang, ça m'a touché. J'en ai pleuré, j'en ai pleuré et j'ai suffoqué en pensant au jeune homme extraordinaire qu'il avait dû être. Je m'en souviens encore, *« En rendant visite à Son Altesse, je me permets de verser des larmes, par respect et révérence. »*, ça commençait par cette phrase. *« Quelle tristesse! Lorsque je prie vers le Palais où siège Sa Majesté, mes larmes ne cessent de couler. Tel un nourrisson, sans voix, je ne puis que pleurer en levant les yeux au ciel. »*, voilà. Magnifique, hein. Et il n'avait que dix-sept ans. C'était un génie... un genre de génie. Un génie de droite. *« Quelle tristesse. Ce peuple infidèle qui méprise son Dieu et oublie les ancestrales prières qui Lui sont dues, angoisse Son cœur et s'attire Ses mots tristes et sévères. Que pourrais-je encore dire à présent. »*, et ensuite, il y a un passage où il déclare sa confiance dans les patriotes d'aujourd'hui qui lui ont survécu, en toute simplicité, comme le jeune garçon qu'il était : *« Je suis à présent convaincu qu'un jour viendra l'occasion divine du grand retournement, je prie de mon sang la gloire du grand Empereur divin. »* Et ensuite,

¹²²⁰ Dans le décompte traditionnel de l'âge, on ajoutait un an à la naissance, le décompte débutant à la conception.

le poème d'adieu : « *Que je me défasse prestement de mon corps d'ici-bas, et devienne un dieu protecteur du Règne de l'Empereur* ». Il a signé "Sômô no Shin", ça veut dire un homme de Sano. S'il avait vécu, il serait au moins devenu ministre. Alors que tout était en train de s'écrouler dans le chaos à la fin de la guerre, comment est-ce qu'il a pu écrire « je suis convaincu », à dix-sept ans à peine ? Parce que ce mot, il l'a crié en le payant de sa vie, ce jeune patriote. Ce jeune qui allait s'ouvrir le ventre, il lui a été donné la certitude divine. Et il y a encore un autre poème d'adieu : « *Comment supporter la vue du Palais dans la verdure, habité par la profonde douleur de Sa Majesté ?* »

[28] Je n'y tenais plus, j'ai éclaté en sanglots. Je ne comprenais quasiment rien à ce magnifique testament bourré de termes chinois, mais je pouvais entendre cette voix de tristesse, pure et juvénile, comme une douce herbe aux bourgeons bleu pâle entre deux majestueux rochers, et j'en étais triste, tellement triste, je n'en pouvais plus. J'ai pleuré tout mon saoul, comme un grondement, puis, mes sanglots apaisés, quelque chose a jailli, et j'ai pensé, en proie à un sentiment de pur héroïsme baigné de tristesse, « Voilà, le droit de ce garçon à la certitude, il est garanti par son suicide héroïque. Ou plutôt, par son suicide, il a fait de sa certitude son devoir ! Moi aussi, je suis pareil, moi aussi, je peux construire un sanctuaire à ma gloire, une forteresse de droite qui me protège, comme lui. **La certitude, l'action, le suicide**, et moi aussi, je pourrai devenir un jeune avec une vraie âme de droite, un autre jeune fils de l'Empereur ! » J'ai été purifié par les vagues des larmes et de la révélation. C'était aussi des vagues d'extase...

Sakakibara a fini son discours en me prêtant, spécialement à moi, le livre *Chronique du suicide*. Son discours spécial m'avait ému, mais pas comme il l'avait prévu. Du début à la fin, mon émotion n'appartenait qu'à moi. Cette nuit-là, je suis retourné, tout seul, à la chambre que je partageais avec Yasunishi, et j'ai trouvé un message de lui dans mon bureau, une simple note :

« J'ai quitté le parti par désaccord avec sa stratégie passive. Je vais m'efforcer d'en fonder un nouveau. Si tu es dans le même état d'esprit, je peux te proposer la ferme d'Ashiyaoka comme pied à terre temporaire. Tu peux y aller, ils sont prévenus, et j'ai dessiné un plan au verso. Yasunishi Shigeru. »

Le lendemain, j'ai rassemblé mes affaires et j'ai quitté le quartier général du parti. J'ai ressenti une vive émotion. Je comptais me rendre à la ferme d'Ashiyaoka, mais j'avais aussi envie d'aller voir le lieu du suicide à Washington Heights, qui était toujours une résidence pour les troupes américaines. J'ai pris le train pour Yoyogi.

Assis sur ma valise, j'ai regardé les bosses formées par les collines aux belles pelouses de l'autre côté du grillage. Le lieu du suicide était visiblement devenu l'aire de jeu de l'école maternelle pour les familles des officiers. De jeunes enfants blondinets y jouaient, parmi les jardinières de fleurs et une musique relaxante. Je me sentais d'humeur indulgente et aimable, et je prenais plaisir au bonheur de ces enfants étrangers si mignons. La lumière pure du soleil dans ce ciel allègre de fin d'été éclairait mon sourire de solitaire, les gouttes d'eau argentées qui piquetaient la pelouse verte, et les frêles petites épaules palpitantes des enfants blonds qui y jouaient. Alors, j'ai pensé au jeune de dix-sept ans mort ici, une aube d'été quinze ans auparavant, à ce garçon qui s'était ouvert « à environ six centimètres sous le nombril, sur quinze centimètres de côté et zéro virgule cinq centimètres de profondeur, c'est-à-dire uniquement l'épaisseur de la peau », et avait reçu le coup de grâce « un peu en dessous du milieu du cou, découpé entre la cinquième et la sixième vertèbre cervicale, ne laissant qu'une fine couche pellicule de peau sur la partie avant de la gorge », et à moi, jeune garçon qui quittait maintenant son parti pour construire lui-même son sanctuaire et sa forteresse de droite, *comme à une seule et même personne.*

6.

A la ferme d'Ashiyaoka, j'ai eu pour la première fois de ma vie l'occasion de faire un travail manuel, et de vivre la vie d'un paysan. Je pense que tous les hommes devraient passer une partie de leur vie sous le soleil, à travailler la terre. Avant de réaliser le projet pour lequel j'allais risquer ma vie, ces jours de travail comme fermier m'ont paru indispensables. On travaillait la terre en attendant bien sagement, bien tranquillement notre *moment*, comme des moutons le soir. [29] Et la sueur qui perle sur le front et sèche naturellement, la boue qui salit et purifie à la fois les tendres articulations et la chair des orteils, la fatigue qui tombe comme la neige sur les muscles chauffés à blanc, sous la garde bienveillante du soleil dans le ciel, accueilli comme aux origines par la terre à nu, comme le corps dénudé du sol, sans hâte et sans idées noires. Planter dans cette terre, parfois utilisée comme cimetière, des graines fragiles et fraîches, frêles comme l'homme lui-même, avec la confiance qu'elles passeront l'hiver, la croissance miraculeuse du grand cycle qui va du bourgeon au fruit mûr, dans cette vie de paysans qu'on vit en travaillant, en gardant et en faisant fructifier dans son cœur tout cela, on finit par entendre la voix céleste tant attendue : « Allez, ça suffit. A présent, va ! », et à cet instant, on abandonne tout, et léger comme le saumon après la fécondation, on fonce droit devant !

A la ferme d'Ashigaoka, j'ai d'abord passé une semaine à construire, à raison de dix heures par jour du matin au soir, une clôture pour empêcher les veaux d'atteindre le verger, et durant cette semaine, les kakis avaient prodigieusement mûri. J'ai réalisé que ça ne faisait que ça, les fruits : mûrir à toute vitesse, de toutes leurs forces. Et je sentais que dans ma tête, dans mes muscles, quelque chose était aussi en train de mûrir, monstrueusement vite...

A la ferme, je me suis aussi occupé des animaux durant deux semaines, après en avoir fini avec le verger. Dans l'étable, ceux qui m'ont fait la plus forte impression, c'était les femelles enceintes. Il y avait une vache, une truie, et dehors, sur la paille, une chienne bâtarde qui somnolait à l'ombre. Les bêtes enceintes ne se déplacent que très lentement, elles sont très calmes, elles ont un regard placide, plein de bonté, comme totalement résigné, et de tout leur corps émane une lassitude sans nuances, comme de la lumière du soleil. Quand je les regardais, une profonde émotion envahissait mon corps et mon esprit. Et là encore, je sentais que je commençais à montrer les mêmes signes que ces bêtes enceintes. J'étais d'un calme paisible, presque bovin, je marchais d'un pas lourd et égal, comme si j'avais peur de tomber et de faire une fausse couche, avec aux lèvres le sourire maternel particulier de qui attend tranquillement la douleur et la joie de l'accouchement à venir, tout en prenant soin de ses membres, de son corps et sa tête...

Pour autant, je ne savais pas clairement quel était le fruit que je faisais mûrir, quel était l'embryon que je portais en moi. Mais j'attendais simplement la naissance, avec sur mon visage brûlé par le soleil, qui ne laissait plus guère apparaître d'émotions, ce sourire permanent, à la fois vague comme celui d'un vieux bouddha et d'une netteté parfaite, que Matsuoka Gengorô, le chef de l'exploitation, aimait tant. Car la **révélation** s'était déjà donnée clairement, et j'avais le net pressentiment qu'une voix allait bientôt m'appeler : « Allez, ça suffit. A présent, va ! », dira-t-elle, comme à tous les êtres vivants qui attendent d'enfanter...

La belle-fille du propriétaire était elle aussi dans le cercle solidaire des créatures enceintes de la ferme d'Ashiyaoka. Depuis mon arrivée, j'étais devenu un garçon silencieux, mais il m'arrivait parfois de deviser tranquillement avec cette belle jeune femme. Comme moi, elle aimait regarder les bêtes enceintes, et venait souvent à l'étable où je travaillais.

Matsuoka Gengorô, comme la plupart des intellectuels d'extrême-droite, était shintoïste, et il y avait même un sanctuaire d'Ashiyaoka à la ferme, mais sa belle-fille était bouddhiste. Quand la nuit tombait sur la ferme, [30] j'aimais observer l'expression de sainte vierge qu'avait cette jeune femme quand elle souriait en tendant l'oreille au souffle régulier de la truie enceinte qui reposait, immobile, sur la masse de paille fraîche que je venais de changer,

dans l'étable déjà assombrie. J'aimais aussi écouter sa voix, pas brillante mais lourde et mouillée. Comme j'étais un jeune shintoïste, je réveillais sans doute en elle un esprit de contradiction un peu espiègle, et elle me parlait tout le temps du bouddhisme.

- Tu connais le *nengemishô*¹²²¹? C'est une expression qu'on trouve dans l'enseignement du bouddhisme.

C'était des choses de ce genre-là.

Tout en remplissant l'auge des vaches de nourriture, je fais celui qui n'y comprend rien. De toute façon, mes réponses au hasard tombent toujours complètement à côté.

- Ca ne te dit rien, n'est-ce pas ? Tu es plutôt du côté *Takamanohara*¹²²², comme beau-papa.

- Oui, dans le shintô, on a juste besoin d'élever son esprit. Faire de son mieux pour étudier comme si on apprenait une langue étrangère, comme dans le bouddhisme, ce n'est pas fait pour l'extrême droite.

- C'est juste que vous êtes paresseux. Elle a l'air ravi, et savoure sa victoire avec un sourire qui m'évoque ce fameux *nengemishô*. « Ca veut dire communiquer de cœur à cœur. »

- C'est de la télépathie, alors. C'est la version bouddhiste des romans de science-fiction. Bouddha était sûrement un martien.

- On dit qu'il a atteint l'éveil en regardant une étoile filante, dit ma jolie aînée. En tout cas, quand je regarde la truie dormir avec son petit dans son ventre, le sourire me vient naturellement, et là, je comprends ce qu'elle pense.

- Et elle pense quoi, la truie ? Qu'elle n'a pas assez de paille, ou qu'elle voudrait bien croquer du blé ?

- « Elle sourit, elle aussi. Exactement comme moi. » C'est vrai que sa façon de se retrousser les babines peut faire penser à ça. « Ce n'est pas magnifique comme expression, *nengemishô* ? »

Moi aussi, je sens qu'entre moi et cette jeune femme enceinte de quatre mois, nos cœurs se touchent, qu'il y a ce *nengemishô*, et aussi qu'elle voudrait me convertir.

- Tu n'es encore qu'un enfant, mais tu as quelque chose d'un saint bouddhique. Tu devrais étudier le bouddhisme, je te donnerai un livre facile à comprendre.

- Non, je veux un enterrement shintoïste, avec un nom en *~no Mikoto*¹²²³, je réponds, réalisant que sans bien savoir quand, j'ai acquis la certitude que j'allais mourir prochainement. « Mais avant ça, j'obéirai à ma révélation ».

¹²²¹ Enseignement du bouddhisme Zen : « communication cœur à cœur » (litt. « La fleur au subtil sourire »). A l'origine, désigne un enseignement direct hors de la doctrine officielle.

¹²²² « Champs célestes », équivalent *shintô* du paradis.

- Moi, je veux être enterrée selon le rite bouddhiste. Le rite *shintô* a quelque chose de bien trop sauvage, il me fait peur, continue placidement cette jeune fille qui va avoir un enfant dans moins de six mois. « Je pense que tu es le seul à pouvoir me comprendre, mais depuis que je suis enceinte, je pense à mon enterrement au moins aussi souvent que j'ai envie de manger des choses acides. »

Je la comprends, et je rêve à mon tour à l'accouchement et à la mort de ma révélation, à mon enterrement *shintô*, on ne peut plus sauvage en effet. Je ne sens rien d'autre que la montée de la pression qui s'affole dans ma poitrine, et pas l'ombre d'un commencement de crainte, ni en moi ni au dehors. Nous nous sourions, nous *communiquons cœur à cœur*, et réalisons que la nuit est déjà tombée, puis, comme un frère et une sœur, épaulé contre épaulé, contemplons à nouveau l'intérieur de l'étable, avant de nous en retourner vers le bâtiment où se trouve la salle à manger. A cette heure-ci, la ferme embaume comme un four l'odeur de l'automne qui commence...

[31] A travers cette future mère bouddhiste, je crois que j'ai pu concevoir, pour la première fois depuis mon arrivée à l'Action Impériale, l'image d'une femme qui ne serait pas de celles qu'il convenait de piétiner en sadique, mais d'une vraie femme qui inspire de l'amour et une intimité légèrement érotique. Alors que je bandais mon arc vers l'action le plus intensément, même si ça peut sembler contradictoire, pour la première fois depuis que j'avais commencé à ressentir cette saleté de mauvaise foi dans ma conscience, je communiquais avec une femme plus âgée, avec une attitude d'honnêteté et d'ouverture sincères. J'avais oublié Sugi Emiko, et même quand j'allais parfois voir Yasunishi à Tôkyô, je n'en profitais plus pour m'offrir mon plaisir de roi avec les esclaves des bains turcs. En fait, je n'en ressentais même plus le désir, et désormais, je méprisais les petites érections et orgasmes particuliers. Je préservais sans doute mon sperme et mon énergie sexuelle pour la grande érection, le grand orgasme qui mettrait toute ma vie en jeu, conformément à ma révélation. J'avais perdu mon pucelage avec cette course échouée dans ce cabaret de province qui s'était présentée comme une « femme », mais depuis, je n'avais plus jamais eu envie de « baiser » une femme, et en même temps que le travail à la ferme permettait de sublimer le désir sexuel, grâce à ma communication cœur à cœur avec la belle épouse bouddhiste du fils aîné du maître de la ferme, j'étais redevenu plus pur encore qu'un puceau. Le sourire était ma nouvelle nature, il m'arrivait parfois de penser à des poèmes sur ce motif du « sourire », et je me demandais si j'en ferais mes **poèmes d'adieu**. La campagne s'était révélée magnifique pour moi, dans cette période de maturation

¹²²³ Suffixe honorifique, désignait dans l'antiquité les divinités *shintô* ou les personnages illustres.

accélérée de ma vie qui serait sans doute bien courte. La ferme d'Ashiyaoka, les arbres fruitiers que j'aimais tant, mes bêtes chéries... L'aîné de la ferme était un vieux paysan dont la « haine de l'extrême droite » était bien connue, mais il me témoignait une affection particulière, comme une bête qui se serait laissée apprivoiser, et il m'avait dit : « Allez, arrête avec ton patriotisme et ton chauvinisme, et regarde-moi cette terre, regarde-moi cette herbe et ces plantes, sens sous tes pieds la douceur et l'humidité des champs : tu es né avec des mains et une tête de paysan, c'est trop dommage de gâcher ça en te bourrant le crâne avec la politique. »

Je crois que cette ferme d'Ashiyaoka, où ce vieux était la personne la plus influente pour ce qui concernait le travail, était un endroit où chacun pouvait vraiment se forger sa propre pensée. La présence du chef Matsuoka Gengorô attirait pas mal de gens d'extrême-droite, mais je n'y ai jamais entendu de discours politique proprement dit, et je n'ai jamais discuté politique avec d'autres travailleurs. Quand j'entendais une discussion de ce genre, je passais mon chemin en silence, en me disant à part moi : « ils ne font tous que discuter du monde extérieur et parler des autres, alors que moi, la seule chose à laquelle je sois liée, pour laquelle j'éprouve un intérêt, elle est en moi : c'est l'arbre *de ma révélation* que je cultive et qui pousse en moi, et moi seul. »

Le tronc de mon arbre s'étendait à vue d'œil et se parait de feuilles, je m'en rendais compte à chaque fois que je montais à Tôkyô pour voir Yasunishi. Il était en train de créer une nouvelle association, et il était aussi occupé qu'une star de la télévision. Quand on se voyait, il n'avait pas la disponibilité d'esprit suffisante pour percevoir ce qui m'habitait. Il me scrutait en silence, puis lâchait, après un soupir fatigué :

- Tu es comme un loup solitaire dans la forêt, de plus en plus fanatique, de plus en plus extrême : tu fais monter ta tension tout seul, dans ton corps tu as une centrale électrique à mouvement perpétuel reliée à une batterie, et tu augmentes la tension sans arrêt. Tu t'es recouvert de caoutchouc pour couper le contact avec l'extérieur, et du coup la tension ne fait que monter à l'infini. Tu es vraiment comme un loup qui se prépare à bondir tout d'un coup vers la lune avec une énergie de fou.

A chaque fois que je voyais Yasunishi, je lui proposais de rejoindre son association, [32] et à chaque fois il me regardait de l'autre côté de cette membrane de caoutchouc dont il avait parlé, et secouait la tête vaguement. Moi aussi, je réalisais que je n'avais pas du tout l'intention de m'impliquer sérieusement dans son association. J'étais comme une bête bien grasse en train d'hiberner : je devais tout faire moi-même, et j'en étais arrivé à la conviction inconsciente, comme instinctive, que c'était possible. En fait, je préférais écouter Yasunishi me parler de

son association en tant que spectateur extérieur, avant de m'en retourner satisfait à la ferme d'Ashiyaoka, ma ferme bucolique, pleine de sourires et de silence...

Le fondement théorique de la nouvelle association de Yasunishi me semblait aussi fanatique et extrémiste que ce qu'il disait de moi, sinon plus. En y réfléchissant, lui aussi était un loup solitaire qui avait quitté le troupeau d'hommes de l'Action Impériale pour écumer la grande toundra tokyoïte. De temps en temps, il me faisait forte impression, lui qui malgré son épuisement s'agitait comme un possédé pour mettre sur pied l'organisation de sa nouvelle association. Quand on se voyait, il était toujours complètement épuisé, dans cette sorte d'état de suspension qui survient après la combustion extrême des passions. Alors, il me parlait d'elle, mais ça n'avancait pas, et il donnait l'impression de piétiner perpétuellement au pied du mur. Quand il trouvait deux nouveaux membres, la plupart du temps il en expulsait deux anciens, et quand je dis « anciens », ça signifie qu'ils étaient là depuis deux ou trois semaines au grand maximum. En l'écoutant attentivement, j'ai compris qu'en dehors de lui, aucun de ceux qui avaient rejoint son association n'y était resté plus de trois semaines. En fait, le seul membre permanent, c'était lui.

J'ai fini par comprendre. Yasunishi voulait fonder une union pour ses anciens camarades de combat, ces étudiants morts à la guerre, mais les seuls membres qu'il était prêts à accepter à ses côtés, c'était justement les victimes de la guerre, les morts. Les loups solitaires absolus dans le genre de Yasunishi ne devaient pas être bien nombreux à courir les steppes de Tôkyô. Quel fanatisme, quel extrémisme, et quel désespoir chez cet homme d'extrême-droite encore jeune qui cherchait à fonder une alliance pour les morts, et qui n'accepte qu'eux : quand on suit bien le fil de sa pensée, on comprend que les seuls camarades qu'il veuille, ce sont les étudiants morts à la guerre, et que l'association qu'il cherche à fonder ne s'adresse qu'à eux seuls.

En cet après midi du début de l'automne, alors qu'il vitupérait ardemment sur la lenteur avec laquelle son association progressait, et sa tendance à stagner, je lui ai dit la chose suivante, même si j'aurais peut-être mieux fait de me taire :

- Mais vous croyez qu'ils sont où, vos camarades, à la fin ? Pourquoi est-ce que vous ne pouvez pas agir seul ? Si vous êtes tellement content de courir partout tout seul comme ça, pourquoi vous échinez à trouver des camarades ?

- Tout seul, il n'y a plus qu'à se suicider, non ? a-t-il répondu. « Seul, pas besoin de patriotisme, un homme seul n'a pas de patrie. »

- Dans ce cas, vous n'avez plus de patrie, elle a disparu il y a quinze ans. Il ne vous reste qu'à trouver une machine à remonter le temps pour rejoindre vos amis étudiants morts à la guerre, dis-je.

- Et ta patrie à toi, elle est où ? Dans l'avenir ? Toi aussi, tu es tout seul, [33] et pourtant ce n'est pas comme si tes amis étaient morts.

- J'ai Sa Majesté Impériale. A la limite, pour moi, il n'y a pas de Japonais, ni de Japon, ni de monde, ni de voie lactée...

On a échangé un sourire, puis on est restés un moment assis en silence. Je ne pensais qu'à l'Empereur, et lui, sûrement, ne pensait qu'aux étudiants morts à la guerre. Il y a une chose dont je peux témoigner aux sujets des hommes de la génération de Yasunishi : ils cherchent à tout prix à s'enterrer eux-mêmes avec leurs camarades morts. Ils sont comme ça, dans la génération de la guerre, et ça me plaît.

Je me suis levé, et j'ai serré la main de Yasunishi qui avait fait de même. Il m'a dit :

« Je voudrais mettre mon alliance sur pied d'ici mai prochain. »

Je l'ai regardé, sans cesser de sourire, pendant environ cinq secondes, après quoi nous nous sommes quittés. Le soir, assis sur le banc d'une gare à attendre ma correspondance pour regagner la ferme, je regardais la télévision qu'il y avait sur la place. Le président d'un parti progressiste discourait d'un air désabusé, de sa voix cassée qui émanait du sac à viande de sa gorge. Il avait un drôle de visage, pas très net, qui manquait de présence, et sa petite voix qui luttait contre le vent semblait complètement détachée de ce visage solitaire. « L'homme à qui appartient ce visage qui se reflète là-bas dans ce tube cathodique, en fait, il a une maison à Tôkyô, il vit ici, et moi je peux détruire tout ça, je peux le toucher de ma main, je peux le poignarder, ce visage à la bouche grande ouverte comme un poisson, qui se reflète en noir et blanc comme un tableau abstrait sur cette TV couleur... »

J'ai pris le train dans la direction inverse de celle de la ferme et suis rentré à la maison. Ma famille m'a accueilli avec une certaine curiosité, de la froideur, mais aussi une courtoisie étonnante. J'ai dit que j'étais rentré parce que c'était l'anniversaire de mes dix-sept ans, et même ma sœur a fait semblant de me croire. J'ai fait promettre à mon père de m'envoyer un manuel de chinois pour les cours radiophoniques. J'ai senti que mes dernières particules de lâcheté étaient en train de bourgeonner. J'ai vu que mon frère, avec toujours cet air intimidé de chien borné qui vient encore de se faire battre, regardait un « guide de voyage », et j'ai pensé lui proposer d'aller faire une randonnée en montagne pendant les congés de fin d'année, mais c'était sûrement encore un accès de lâcheté pour retarder mon passage à l'acte. En voyant une enquête d'opinion en prévision des élections imprimée dans le journal en gros

caractères, j'ai réalisé que je trouvais ces choses là complètement ridicules, parce que je pouvais agir sur la politique par d'autres moyens, et que ce moment approchait à grands pas. Ce bourgeon-là provenait de la pousse issue de la partie courageuse de moi-même.

La cabine de bateau de l'appentis, où je n'avais pas dormi depuis si longtemps, renfermait une odeur familière sous celle de moisi. J'ai tout de suite trouvé ce que je cherchais. J'ai sorti du tiroir le poignard *Rai Kokuga*, et me suis rappelé de la nuit où j'avais poignardé avec à tort et à travers, la nuit du vrai anniversaire de mes dix-sept ans. A présent, j'avais acquis la technique pour me servir de *Rai kokuga* comme d'une arme. J'ai visualisé, dans les ténèbres, le gros tas déprimé, mais je n'étais pas encore certain de me décider pour lui. Le type du Syndicat des enseignants, celui du Parti Communiste, celui de la Confédération Syndicale... J'ai posé le poignard au pied du lit et me suis allongé. Bandit est tout de suite entré par le hublot, il s'est posé lourdement sur la couverture, sans un bruit. Je l'ai appelé en claquant la langue, il est venu sur mon torse pour boire ma salive, et je l'ai attrapé. Il ne s'est pas débattu. J'ai attrapé sa tête pour lui cogner sur le nez, deux grammes de sang ont fait un caillot au bout de ses poils blancs, mais il est resté immobile à faire le mort, bien sagement.

Dans le froid léger de cette nuit d'automne, tout d'un coup, [34] je me suis mis à trembler et à suer sang et eau, mais je n'avais encore rien décidé, et en y réfléchissant, ce n'était pas à la révélation de choisir pour moi, mais à moi de le faire, et pour le moment je n'avais encore rien décidé...

Mais comme un fruit dans un film enregistré avec une caméra à basse vitesse, j'avais mûri à vue d'œil, et comme la vache de l'étable qui arrivait à terme, je commençais à pousser mes premiers gémissements à l'approche de l'accouchement. Il me semblait que je ne pourrais plus résister à la marée qui poussait de l'intérieur, et l'hélice de la perceuse de la trouille m'a transpercé de part en part, du sommet du crâne jusqu'à mon tendre fondement. J'ai cherché une branche à laquelle me raccrocher, mais depuis les profondeurs où je me noyais, je ne voyais pas l'ombre d'un morceau de bois, juste la surface de l'étang de ma peur, lisse à en devenir fou. J'étais stupéfait face à ce retour de la peur que je croyais avoir surmontée. J'ai pensé à ce jeune intrépide de dix-sept ans lui aussi, sûrement un nerveux, qui s'était ouvert le ventre il y a quinze ans dans le parc sur la pelouse de Washington Heights, « mais à cette époque, le Japon était en plein bouleversement, en pleine confusion, il était secoué, la situation était critique, je suis sûr qu'il n'a pas eu à ressentir la peur de celui qui, comme moi, caresse le projet de détruire ce monde entier, qui porte le poids de la terre entière sur ses épaules. En plus, il n'a pas eu à supporter la peur de celui qui s'apprête à tuer quelqu'un. Ah, les sales rouges vont peut-être me lyncher de façon atroce ! » A cet instant, j'étais prêt à croire

à tous ces contes illustrés de « pauvres Coréens du nord subissant la violence des rouges » qui étaient publiés en partenariat avec des associations américaines. Ils me cloueront à un saule, me sortiront les tripes à l'air et les remplaceront par de la ferraille chauffée à blanc, et si je me plains de la soif, ils me feront avaler ma propre cervelle. Ah, ils me passeront la bite à la meule, ces tarés de tortionnaires rouges sadiques !

Je chialais par à coups, en tenant Bandit dans mes bras, et le féroce chat de gouttière, libéré soudain du boulet de la peur, s'est mis à griffer à la vitesse de la lumière, comme une tornade, et m'a laissé derrière lui, couvert de cicatrices sur toute la surface des bras et de la poitrine, comme un cadavre mort de terreur, pour bondir dans les profondeurs de la nuit. J'avais envie de m'enfuir, comme ce traître qui avait abandonné ses quatorze camarades et vivait reclus dans l'humiliation et la misère depuis la fin de la guerre. J'avais envie de désertir sans rien dire, « mais jusqu'à quand ? Eternellement ? Jusqu'au jour de la révolution où on lynchera l'Empereur ? Bah, ce jour-là ne viendra jamais, les gauchistes ne sont même pas capables de penser sérieusement à faire la révolution. »

Je voulais sortir du débarras et hurler un bon coup, c'était comme si j'étais poursuivi par un démon en plein cauchemar, « à l'aide, à l'aide, c'est pas moi, non, j'ai rien fait, à l'aide », j'ai tendu l'oreille, toujours allongé : si mon frère était toujours debout à écouter son jazz, je pourrais le rejoindre et lui avouer que je m'étais trompé sur toute la ligne, qu'il n'y avait pas d'extase là-dedans mais seulement de la peur. Mais maintenant que j'étais rentré à la maison, par crainte de me réveiller, il avait dû enfoncer dans ses tympan roses ses écouteurs en plastique évidemment roses, et bullait comme un poisson dans l'eau, parce que je n'entendais pas de jazz. J'ai pensé à mon père, ce libéral à l'américaine, avec un mélange de haine et de mépris. Tu vas laisser crever ton fils comme ça sans rien faire, tu n'as pas honte ?

J'aurais voulu que mon lit devienne une fusée qui me transporte quelque part dans ce ciel nocturne, et que tout le monde m'oublie. Si seulement j'étais encore un petit bébé d'un an tout juste, ou un nomade sans Empereur, sans roi et sans patrie.

[35] Mais tous ces souhaits sonnaient creux. Je le savais bien, qu'il n'y avait qu'une seule solution. Il ne me restait qu'à redevenir un jeune de dix-sept ans, terrorisé par la mort et le regard des autres, amaigri par ses chimères et la masturbation, brûlant d'impuissance et de dégoût de soi, et à fredonner timidement *Oh, Carol, tu es cruelle avec moi*, pendant qu'on me traînerait à la barre du tribunal des démons du monde réel. Mais au point où j'en étais, y vivre ne serait plus ni facile ni évident, mais une aventure perverse, compliquée, où je risquais ma peau. En plus, dans ce cas, la lumière impériale ne dardera plus sur moi ses rayons ardents.

Ah ! Je ne pourrai jamais vivre dans ce monde de ténèbres sans la lumière de l'Empereur, ou je dessècherai et mourrai en un instant...

Je me suis mis à jouer avec mon sexe en pensant me masturber, mais il ne voulait pas s'animer, il ne grossissait pas, ne durcissait pas, ne rougissait pas, comme s'il avait été épuisé par une centaine de séances de branlette. Il était là, noirâtre, tout mou, tout honteux entre mes cuisses. Affolé, je me suis baissé au point de poser la tête sur mes genoux, je l'ai pressé, trituré, malaxé, étiré, mais il ne voulait pas bander et dégager cet éclat chatoyant du phallus. J'étais impuissant, et un vrai impuissant en plus. J'avais mal à la tête, j'avais la nausée et les griffures du chat commençaient à me brûler. J'étais vraiment nul, et cette soirée ressemblait à celle de mes dix-sept ans. J'étais un jeune de dix-sept ans, mort de trouille et impuissant, et peu après m'être endormi d'un sommeil léger, douloureux, j'ai rêvé que j'étais Michiko, la nuit d'avant les noces, que je sanglotais, morte de trouille devant mon père et ma mère, et je me suis réveillé en hurlant. Ensuite j'ai rêvé que j'étais Tajimamori¹²²⁴, que je ramenaient le fruit du bout du monde après avoir bravé mille dangers, et que l'Empereur, habillé d'une robe de chambre à la Balzac, l'ignorait royalement l'air de dire « mais enfin, c'est dégoûtant ». Finalement, dans l'obscurité blanche et la fraîcheur du débarras, il ne me restait même plus l'énergie pour pleurer, je me sentais juste morose et souillé, assis sur le lit les mains autour des genoux comme une fille violée, à ruminer cette phrase dorée qui m'était revenue maintenant que je m'étais complètement lâché : **Dans la loyauté, il ne peut y avoir d'esprit individuel.** Un *Empereur Pur* imaginaire qui ressemblait à un mélange entre un démon et l'Empereur Meiji me la récitait, avec les bruits qui annonçaient l'arrivée du matin dans la cabine – pépiements d'oiseaux et sirènes des premiers trains. Si l'*Empereur Pur* existait vraiment, et qu'il braquait son regard omniscient sur la cabine du débarras du jeune de dix-sept ans qu'il avait choisi, son œil divin verrait, dans la tête de ce garçon recroquevillé, au visage jauni par la chassie et le manque de sommeil, ces mots comme une misérable couronne de fleurs desséchées enchevêtrées, restée coincée là, « je dois le faire, je n'ai plus la force de supporter la moindre *once* d'esprit individuel ». Ensuite je suis quand même sorti dans le jardin réchauffé par le soleil du matin, j'ai piétiné plusieurs sortes de chrysanthèmes, j'ai dressé mon piquet tressé de corde, j'ai fait mes exercices de karaté et ça allait déjà bien mieux, c'était comme une fièvre qui baisse progressivement. J'ai gratté le piquet et au feutre indélébile, j'ai écrit « 2620^{ème} année du calendrier impérial », et de l'autre côté « Le Pays des

¹²²⁴ Personnage d'une légende du *Kojiki* ([Chronique des faits anciens] 『古事記』, 712) : l'empereur Suinin lui aurait demandé de lui ramener un fruit légendaire du royaume éternel. Quand après bien des péripéties, Tajimamori serait revenu avec celui-ci, le souverain était mort. Mortifié de ne pas avoir pu mener sa mission à bien, Tajimamori se serait alors suicidé.

Dieux est immortel », après quoi j'ai cogné les espaces entre la corde jusqu'à ce que la transpiration fraîche vienne recouvrir la mauvaise sueur de la nuit. Je sentais ce jour décisif se lever, avec passion, tout autour de mon corps trempé de sueur, et je me suis dit que si j'arrivais à le faire, la mauvaise, si mauvaise nuit d'hier serait emportée dans les ténèbres, et s'écoulerait quelque part dans une bouche d'égout lointaine avec ce même bruit que font les chats avec leur gorge. [36] Ey, ya ! Ey, ya ! Et je sentais que mon poème d'adieu sur le motif du sourire était presque complet, Ey, ya ! Ey, ya ! « Pour la patrie, le cœur léger et le sourire aux lèvres, les jeunes du Pays des Dieux s'en vont vers la mort. » D'abord, la fin ne collait pas très bien, alors finalement, j'ai mis « à la mort ». Je me suis mis à réciter mon poème en même temps que je poussais mes cris de karaté. Ca m'a tout de suite mis d'une humeur héroïque, et peu à peu j'ai été aspiré, comme dans un brouillard, dans une illusion éblouissante comme le soleil impérial. Ey, ya ! Pour la patrie, pour la patrie, ey ! Le cœur léger et le sourire aux lèvres, ey, ya ! Les jeunes du pays des dieux s'en vont à la mort, Ei ! Yaa ! à la mort...

7.

Ton meurtre, répété en boucle par la bande vidéo, les films d'actualité, les reproductions de la photo prise par ce photographe dont on parle déjà pour le Pulitzer, a comme intoxiqué l'œil de tous les Japonais. Comme l'éternel retour d'une tragédie meurtrière, les écrans des télévisions, les haut-parleurs des radios, les journaux, les hebdomadaires, les mensuels, tous les écrans de cinéma, ils sont tous devenus fous, et consacrent à *ton meurtre* l'énergie d'une bombe atomique. Le poison de *ton meurtre* a intoxiqué tous les Japonais, ses cendres empoisonnées sont comme un nuage qui recouvre toute la surface des îles de tout l'archipel. Et toi seul es libre, loin de ce poison violent. Toi seul. Depuis le début, tu avais les vêtements de protection contre les particules de ce poison scandaleux. Le seul qui n'a pas eu à voir *ton meurtre* depuis les rangs du public à la conférence tripartite, c'était toi qui passait à l'acte, et tu n'as pas vu ce que la vidéo enregistrée s'est mise recracher en boucle par le tube cathodique l'instant d'après, jusqu'aux confins du Japon. En ce moment, détenu tout seul dans ta cellule, tu es sûrement très loin de ce meurtre grotesque et insensé, de ce massacre inopiné d'un politicien faiblard. Si j'ai décidé de t'écrire cette lettre, c'est parce que tu es bien trop éloigné de ton meurtre. Prends-la comme une petite télévision portable.

1^{ère} Chaîne Comment *ton meurtre* a été perpétré. La vidéo enregistrée en direct et des photographies. Le président prononce son discours, sa voix est fatiguée, grave et exagérée, ses

mots parlent défi, accusations, carburant à rébellion et amitié aux boutefeux, mais la passion du président s'étirole avec la fatigue, tout ça manque de colère, la voix et ce qu'elle dit, ce qu'elle transmet à la foule de l'auditoire derrière la caméra et des téléspectateurs derrière leur TV, on sent du doute et de la méfiance derrière tout ça. C'est comme si lui-même n'avait pas confiance en son propre discours. Il parle comme si l'âme d'un nain timide s'était soudain retrouvée par hasard à lire le discours étalé sur le pupitre, dans le corps massif et avec la grosse voix du président : ça sonne creux. Comme si le président pensait plutôt : « On va perdre ces élections comme d'habitude, on va encore être complètement impuissants à la Diète, les entrepreneurs sont bourrés de convoitise et d'arrogance, ils supportent l'économie japonaise, les dizaines de millions de paysans et de *salary men* sont bien appliqués, stupides, impuissants et passifs, ils ne rêvent que d'électroménager ; les conservateurs ont les handicaps du clientélisme et des querelles internes, ils ne pensent qu'à une seule chose, ne pas dévier d'un pouce des rails du *statu quo*, et pour le reste, ils laissent des fonctionnaires habiles, arrivistes et sans aucun sens de l'actualité s'occuper de tout ; l'opposition sait qu'elle a perdu d'avance, elle fait des *sit-in* dans l'hémicycle en tendant vaguement l'oreille aux encouragements des manifestants à l'extérieur de la Diète. Quant aux intellos, ils se contentent de nous soutenir de loin sans se salir les mains, et on sait qu'on ne peut pas leur faire confiance ni compter sur eux quand ça va vraiment mal. [37] Personne n'a vraiment une âme de gauche, on n'a aucun véritable allié, et je le sais parce que moi-même, après des décennies d'engagement, bien souvent je n'arrive plus à sentir que j'ai vraiment le cœur à gauche, comme en ce moment d'ailleurs, je ne ressens pas une colère de gauche. Ah, la République Populaire de Chine ! Là-bas, il y a six cent millions de citoyens qui se sentent vraiment de gauche, et cette passion quand j'ai déclaré avec leurs dirigeants que l'impérialisme américain était l'ennemi commun du Japon et de la Chine, elle n'est plus dans ma voix aujourd'hui, aussi violente soit-elle. Ah, dans ce borbier japonais, je suis là tout seul, à m'époumoner dans le vent avec mon discours atrocement populiste, médiocre et banal ! Sur les quatre-vingt dix millions de Japonais, il n'y en a pas un qui m'écoute sérieusement. » Dans la salle résonnent huées, cris, injures et rugissements, on dirait que les militants de droite, qui veulent gêner le discours du président, sont les seuls à faire preuve d'une véritable ardeur. Le président s'est tu pendant que le présentateur essayait de ramener le calme, baissant un instant son visage vieillissant recouvert d'une peau insensible et épaisse comme de l'argile, ruisselante et blanchâtre, montrant un instant d'irritation imbécile, et pendant ce temps son visage a semblé plus « synthétique » encore que ses lunettes de celluloid, comme si sa peau ne respirait plus. Il a repris tout de suite son discours : « Nous

empêcherons toutes ces mesures qui vont contre la volonté du peuple, et une fois la majorité acquise, nous... », ensuite un jeune homme en noir s'est mis à courir sur l'estrade de manière pas très élégante vers le président, il y a eu un choc puis un autre, le président s'est effondré, le jeune s'est fait plaquer au sol de façon pitoyable, et les photographes ont gardé la pose tout du long sans en perdre une miette. « Il semble qu'il ait été blessé, je vous prie de bien vouloir patienter. » Mais on dirait que le gros président, transporté dans la confusion, a été tué sur le coup, et la vidéo va bientôt passer à un gros plan sur une cravate ensanglantée, posée au coin d'un lit dans une salle d'opération vide, alors que dans l'auditorium, personne ne pleure, il n'y a que la curiosité et le choc. Si ça se trouve, le jeune en noir jeté à terre est le seul à avoir versé quelques larmes de peur et de souffrance ?

Une photo montre l'instant où le jeune donne le premier coup. Le président, tourné vers lui, a une expression équivoque, il est comme figé, et sa tête est un peu floue. Le jeune se jette avec l'air d'une bête féroce, le dos arrondi, tendu comme un arc, les cheveux rejetés en arrière, en tenant fermement sa lame devant lui. La deuxième et la troisième photographie sont prises juste après. Le jeune n'a plus ses lunettes, il ferme les yeux, le président est penché en avant pour protéger son corps, et c'est sur cette photo que son expression montre le mieux la souffrance. La troisième photo est prise de derrière le jeune, au même moment. Elle montre bien la ligne de force toute droite qui va de sa tête à sa jambe gauche, tendue comme un bâton pris dans son gros godillot et son pantalon en sac. De cet angle, le visage du président, les yeux baissés, qui semble gémir « urgl ! », le visage de profil du jeune homme qui s'accroche désespérément à son arme que les muscles du ventre risquent de retenir, et le grand chrysanthème sur la poitrine du président forment un parfait petit triangle équilatéral. De là, le jeune homme a sans doute entendu le râle d'agonie du président. La photo quatre montre de face, de la manière la plus nette, le jeune homme qui assène le deuxième coup, et le président qui s'écroule sous la douleur tout en essayant misérablement de se protéger de l'attaque. Après le coup, le jeune homme agit encore avec l'assurance écoeurante d'un tueur professionnel. Les deux pieds engoncés dans ses grosses chaussures, les genoux écartés pour prendre son élan, les bras tendus au point que sa chemise trop courte sort de sa veste d'étudiant et de son paletot, la main droite tenant fermement la lame, le pouce bien orienté vers son tranchant, et la gauche, le pouce orienté dans l'autre sens, agrippant elle aussi le manche. Frapper avec la droite, retirer la lame avec la gauche, chaque main comme un gouvernail qui guide l'autre au point d'impact fatal. [38] De plus, comme l'a fait remarquer un homme d'une organisation de droite, ce tueur monomaniac qui avait vraiment tout prévu attaque dans cette position, l'épaule gauche en avant. Les batteurs au baseball se répètent

toujours ces mots, au moment de se mettre en position : « surtout ne quitte pas la balle des yeux ». Le jeune aussi garde l'œil fixé sur la gauche de la poitrine du président. Son visage est comme le masque *nô* du démon, tordu dans une férocité irréaliste, imaginaire. Il serre les dents, les muscles de son cou juvénile tendus, avec dans les yeux l'expression obscure de ceux qui ont contemplé l'abîme de la tristesse et du malheur, mais on pense aussi à celle de l'orgasme chez les jeunes gens dans les gravures érotiques de l'époque d'Edo. Sa posture générale évoque l'attitude et l'expression des démons affamés des tableaux des enfers de l'époque Muromachi ou d'avant. Le président est penché en avant, ses lunettes sont tombées sous son nez, ses yeux ont l'expression de qui ne saurait supporter davantage un tel embarras, et tout confus, il tend les mains pour parer l'attaque de ce démon surgi soudainement, avec son torse tout gras et sans défense, comme s'il attendait un enfant, et de tout son corps émane l'odeur de l'homme. Mais le premier coup lui a déjà infligé une blessure mortelle, et on dirait qu'il n'a plus conscience de la douleur. Il vacille sur ses jambes. L'ombre de la lame se détache nettement sur le paletot du jeune homme. Elle est produite par la lumière des projecteurs TV. Plusieurs hommes se précipitent, mais ils n'ont pas l'air d'avoir vraiment envie de protéger le président. A gauche de la photo, un autre photographe se tient là, l'air très calme, relax, ses doigts seuls sont tendus, obsédé qu'il est de prendre le plus beau cliché du tueur et de sa victime.

2^{ème} Chaîne Des enregistrements vidéo et audio de gens au sujet de *ton meurtre*.

« Les *mass media* parlent de la violence de l'extrême droite, ils s'acharnent sur ce pauvre jeune patriote. Moi, je dis que ce qu'il a fait, c'est magnifique. Je pense qu'à travers lui, c'est le sang du peuple japonais qui hurle, c'est la vitalité japonaise qui se manifeste, c'est la preuve que le souffle de la justice suprême peut se lever quand il le faut. » (Un dirigeant de droite)

« Après avoir vu les événements au fil des actualités, ma conclusion est que cette affaire a été planifiée, et que ce jeune homme a été entraîné pour tuer. Je peux le dire parce que j'appartiens à la génération de la guerre, et qu'à l'armée, j'ai été entraîné à me servir d'un poignard. » (Komatsu Shigeo)

« Apparemment, les assassins d'hommes politiques tuent toujours parce qu'il pensent que dans l'intérêt du Japon, la personne en question doit mourir. Dans le tas, il y en a qui font ça pour se faire un nom ou pour d'autres raisons pas très glorieuses, mais apparemment, il y en a aussi qui commettent des actes terroristes parce qu'ils pensent réellement comme ça. » (Hirotsu Kazuo)

« Ben, c'que j'ai préféré, c'est qu'il l'a fait comme ça là, d'un coup, avec un poignard. Moi j'pensais faire ça avec un sabre classique, mais son truc à lui, c'est plus précis. Ben, c'est clair qu'il a pensé efficacité avant tout, euh, j'pense que c'est sûrement qu'il a, euh, pas mal étudié la question, hein. » (Un militant d'une organisation de droite)

« Tuer un salaud pareil, il l'a pas fait pour lui, c'est que c'était un salaud, voyez-vous, n'est-ce pas. C'est comme le diable, un type pareil. En tout cas, c'est ce que je pense. Alors pour moi, il a fait quelque chose de bien, c'est un gars bien ce jeune homme. » (Un militant d'une organisation de droite)

« Quand j'ai appris qu'il avait été assassiné, cela m'a désespéré. » (Uramatsu Samitarô)

« Un étudiant avait écrit un poème ou un *waka*¹²²⁵ ou je ne sais quoi intitulé "*J'en ai marre du Japon*", n'est-ce pas ? Si on le compare à des jeunes pareils, je trouve que ce garçon est plus sain – mis à part ce qu'il a fait bien entendu. Il paraît qu'il aurait écrit "*Les jeunes d'aujourd'hui grandissent à l'ombre de ceux qui sont tombés pour la patrie*". Je m'intéresse à l'art et je lis beaucoup de poésie et de *waka*. [39] Il paraît que ce garçon remplissait ses carnets de poèmes sur Sa Majesté, en employant l'expression "Son Altesse", je trouve ça admirable. Il n'avait vraiment rien d'un barbare. Ce sont plutôt les intellectuels qui l'appellent comme ça les vrais barbares, on ne peut pas appeler barbare quelqu'un qui compose des *waka*. Au sujet de Sa Majesté, l'autre jour dans un magazine, il y avait un poème écrit par un certain Fujimori Yasukazu, un gamin à peu près du même âge que ce petit.

*Ça ne se fait pas, tu vas te faire gronder par la police,
C'est pas bien, c'est pas bien, c'est vraiment pas bien,
Tout ça parce que sa majesté est passée sur son destrier,
Sa majesté aussi fait ça, il le fait, il le fait. Il le fait mémé,
L'empereur c'est un homme, alors il fait ça aussi,
Il fait ça quoi, enfin mémé,
Il fait ça,
Mais c'est quoi ça à la fin,
C'est ça, tu sais,
Ça, là, le funky jump.¹²²⁶*

Comparez-moi ce poème dégoûtant et "*Les jeunes dévoués à Son Altesse, d'hier ou d'aujourd'hui, sont animés d'un même esprit.*" » (Une mère de famille)

¹²²⁵ Poésie japonaise traditionnelle.

¹²²⁶ Fujimori Yasukazu 藤森安和 (1940-). Le poète et l'œuvre sont authentiques.

8.

J'ai été interrogé par les agents de la préfecture de police et les services du procureur de Tôkyô, pendant que la deuxième section de la sécurité publique, la quatrième section d'enquête, le commissariat de Marunouchi et tout ce que Tôkyô comptait de policiers devaient être en train d'écumer la ville en soufflant leur haleine bien chargée. Ils font leur travail d'hommes avec passion, et le vieux de la ferme d'Ashiyaoka doit sûrement soupirer, tout en répondant à leurs questions, « Ah, ces gens-là sont vraiment nés avec une tête et des mains de paysan, c'est tellement dommage ». En plus, ces policiers, comme s'il s'agissait d'obéir aux racines communes qui unissent chaleureusement les âmes de toute l'humanité, avec une passion extrême, font tout pour établir une relation avec ce jeune de dix-sept ans avec qui ils se sont retrouvés liés complètement par hasard. En écoutant silencieusement l'un d'entre eux qui m'interrogeait m'abreuver généreusement de mots aimables et compréhensifs, plein d'une sollicitude amicale, c'est tout juste si je n'ai pas eu l'impression de discuter avec un représentant en assurances ou en électroménager, qui me taperait sur l'épaule une fois la conversation terminée, me remercierait pour mon temps précieux et repartirait en ville sa valise à la main. J'ai été touché quand j'ai perçu l'ombre d'une expression épuisée et déçue chez ce policier au doux sourire, et je me suis demandé si cet homme qui avait déjà lié des dizaines de milliers de ces relations amicales n'était pas complètement épuisé, sur le point de s'effondrer sous le poids de cette immense amitié. Je voudrais donner un conseil aux hommes d'aujourd'hui et de demain qui verront le vingt-et-unième siècle : « Quand vous enverrez un émissaire dans le pays des créatures de Mars et des autres planètes, prenez un policier, ce sont les plus à même de dispenser le plus largement à des inconnus l'énergie d'amitié bienveillante de l'humanité. En plus, ils connaissent déjà par cœur les malfaiteurs de la Terre, donc il n'y a aucune raison qu'ils se montrent injustement durs envers les créatures extraterrestres. Les policiers forment l'Armée du Salut d'une nouvelle ère ». Mais pour des raisons qui n'appartenaient qu'à moi, je ne me suis pas lié d'amitié avec les policiers. Ou plutôt, il serait plus juste de dire que je n'ai pas cherché à lier de relations humaines avec eux. [40] Je ne voulais plus avoir de relation avec qui que ce soit. Pour ça, la cellule dans laquelle je m'enfermais entre les interrogatoires était vraiment l'endroit parfait. J'aurais pu chercher dans tout Tôkyô que je n'aurais pas pu trouver meilleur endroit vu mon état d'esprit actuel. J'ai bien dit la cellule « où je m'enfermais », pas « où j'étais enfermé », parce qu'après mon acte, il n'y a rien que je ne fasse autrement que selon ma propre volonté. Je veux m'isoler des hommes, et je suis isolé d'eux et du misérable monde extérieur par la grâce des meilleurs

éléments de la police japonaise. Je veux être seul pour me consacrer à la méditation ascétique, et dans ma cellule où personne ne vient me déranger, je peux rester assis sans qu'on me force à fournir le moindre travail. Je suis libre, et je n'ai même pas à bouger le petit doigt, ce sont les autres qui m'amènent tout ce dont j'ai besoin. Libre ? Tu peux sortir ? Je vais répondre à cette question : je n'ai pas envie de sortir. En ce moment, il n'y a rien qui ne m'effraie autant que la perspective de sortir. Et dans ce cas là, ne pas sortir, qu'est-ce que c'est sinon la liberté ? Une liberté pareille, la plupart des *salary men* ne l'atteindront jamais au cours de leur vie. Je me rappelle quand j'étais gamin et que je m'amusais tout seul dans le jardin, je traçais un carré d'un mètre de long à la craie, je m'asseyais à l'intérieur et je me jurais de ne pas en sortir jusqu'au soir. C'était encore le matin, il y en avait encore pour longtemps, j'avais peur quand un chien errant venait m'aboyer dessus, ma mère m'appelait pour le repas de midi, j'en avais marre, j'avais faim et envie de pisser, c'était vraiment trop long. Mais j'étais resté là jusqu'au soir, alors que j'aurais pu sortir n'importe quand de mon mince enclos blanc tracé à la craie. Je ne sens pas la moindre différence entre cette journée d'excitation un peu triste passée dans mon enclos de craie, et le temps que je passe maintenant dans ma cellule. Là au fond de mon âme, dans la verte vallée au fond de mon âme où je peux voyager librement dans mon passé et mon avenir...

Les gardiens et même les policiers de service avaient compris que je passais des jours de liberté dans ma cellule. Ces gardiens étaient généralement tellement vieux, ces policiers tellement jeunes, on aurait dit des nouveaux nés, mais ils me comprenaient tous, pas en réfléchissant, mais plutôt par les sensations, comme s'ils le sentaient sur le bout de la langue. La sensibilité de leur peau, sous leurs uniformes, est tellement aiguisée que j'en aurais pitié pour eux. Je suis assis en tailleur par terre au milieu de ma cellule, eux restent un moment à m'observer, puis s'éloignent en silence de la petite ouverture sur la porte. « Hé, tu peux te reposer si tu veux, tu vas t'affaiblir si tu te fatigues trop, ne reste pas planté là comme ça... » Non, jamais ils ne disent des choses pareilles, et quand parfois je peux distinguer leurs yeux, voilà ce que j'y lis : « Je vois, tu es d'humeur à t'asseoir comme ça en tailleur, tu t'assieds librement, à ta guise, et s'il te prend l'envie de courir un marathon, tu fonceras à ta guise sur la Nationale 20, n'est-ce pas ? »

Quand j'étais petit, j'étais fasciné par un livre pour enfants dont le héros était un phoque ou une otarie, que mon grand frère avait reçu d'un prêtre américain. Ce mammifère des mers du nord s'appelait Ollie, et le dessinateur, qui était vraiment très doué, réalisait ses illustrations avec passion, en se servant exclusivement de dégradés de noir. Ce que je préférais, c'était la carte du monde où des pointillés marquaient le trajet d'Ollie au fil de ses voyages, qui était

imprimé au dos de la couverture cartonnée. Après avoir travaillé dans un cirque, ou quelque chose comme ça (à cette époque, je ne comprenais pas un mot d'anglais, et ma mémoire n'est plus très claire donc je ne suis plus vraiment sûr de moi), Ollie était relâché dans la région des grands lacs, dans l'Ontario ou l'Erié et de là, il remontait une rivière et ensuite voyageait dans plusieurs océans, et il finissait par revenir dans sa mer du nord natale après avoir fait pratiquement le tour du monde, et le livre racontait son périple. [41] A présent, assis dans ma cellule, je sens que pour peu que j'en éprouve le désir, je pourrais vivre la même épopée que ce mammifère marin zélé et un peu fou. Mais dans mon cœur d'enfant fasciné par ce livre, j'étais accablé d'une sensation de résignation telle que j'en aurais pleuré toutes les larmes de mon corps, parce que je savais bien que de toute ma vie, jamais je n'aurais la chance de faire un voyage pareil...

En voyant que je ne mangeais que les repas règlementaires de la police, et que je refusais les plats que m'achetaient les enquêteurs sur leur maigre salaire, ou les paniers repas que m'apportaient mon père ou Sakakibara Kunihiko, un vieux gardien m'a dit :

- Toi, tu ne comptes pas sur les autres dans la vie, mais seulement sur toi-même. C'est un sacré talent que tu as là, c'est vraiment bien. Des gens comme toi, il y en a de moins en moins. Je suis certain que le gardien me voyait comme un homme libre, et quand j'apercevais son regard sérieux derrière la petite ouverture où venaient s'encadrer ses sourcils, son nez, ses joues et ses oreilles, il me semblait que c'était ce gardien qui n'était pas libre. A tout moment, il pouvait laisser son uniforme, son képi, son trousseau de clef et le reste et partir rejoindre l'extérieur et la lumière du grand soleil, mais pourtant, il n'avait pas la plus infime *particule* de liberté. En plus, ce qui est très amusant, c'est que pour les gardiens je suis quelqu'un de très important, alors que pour moi, les gardiens sont des êtres zéro qui n'ont pas la plus microscopique once d'importance, exactement comme le *salary man* qui marche de l'autre côté de la rue, parmi ses innombrables congénères, en regardant du côté de la prison à travers la haie d'arbre qui fait comme une forêt, n'est rien d'autre pour moi qu'un insignifiant être zéro. Et évidemment, au risque de paraître prétentieux, il est bien possible que ce soit moi, le terroriste, qui occupe toutes les pensées de ce *salary man*. Alors que moi, je ne laisserais jamais rien d'autre venir encombrer l'espace libre dans mon grenier intérieur, consacré uniquement à moi-même et à *l'Empereur Pur*...

Je n'étais pas libre seulement quand j'étais dans ma cellule, je pense que je l'étais aussi pendant les interrogatoires. J'ai déjà parlé de l'attitude profondément humaine, dans le meilleur sens du terme, du policier qui m'interrogeait, et de mon côté, je me suis efforcé de ne rien faire qui puisse trahir sa bienveillance. Je lui ai dit toute la vérité, le plus honnêtement

possible, comme par exemple le fait que c'était Shin Tôhô qui m'avait emmené à mon premier meeting de l'Action Impériale, que c'était le lendemain de mes dix-sept ans, et quand je lui ai parlé du caractère et des activités de Shin Tôhô, il a fini par rire tellement fort que les larmes ont perlé sur son visage rougi et brûlant. Mais mes dépositions ne le satisfaisaient pas. Il avait à la fois une attitude amicale et humaine, et le caractère d'une machine obnubilée par son travail, et il m'interrogeait encore et encore. Je pense que ce qui posait principalement problème, c'était d'abord la question de mes complices. Je disais toujours que j'avais agi seul, tout simplement parce que c'était la vérité. « Il est vrai que j'ai résidé dans le *dôjô* du président Sakakibara en tant que membre de l'Action Impériale, que j'y ai été formé, et que j'ai été profondément influencé par Yasunishi Shigeru. Mais je n'étais pas satisfait par la mollesse de l'action du président Sakakibara, c'est pour ça que j'ai quitté le parti. Yasunishi cherche à fonder une organisation pour les étudiants morts à la guerre avec leurs fantômes. Sa nouvelle organisation ne m'intéressait pas. Par ailleurs, j'ai travaillé à la ferme de Matsuoka Gengorô cet été, mais il ne m'a jamais directement parlé de politique. Je n'ai jamais parlé concrètement à qui que ce soit de mon projet d'un homme – un meurtre, et personne ne m'en a soufflé l'idée. J'ai fait ça *tout seul*, et le fait de l'avoir fait tout seul, c'est très important pour moi. Mais seulement pour moi. »

[42] Et la deuxième chose, c'était mon mobile. C'était dur à expliquer de manière convaincante. En tout cas au début, ça me semblait très difficile, et finalement j'ai réalisé que c'était impossible. Alors que pour moi, c'était ce qu'il y avait de plus clair. Je l'ai fait pour la gloire de l'Empereur. Poignarder un traître à la nation qui cherche à humilier l'Empereur, n'est-ce pas travailler à sa gloire ? A ce moment là, le policier entre deux âges a eu une réaction qui m'a intriguée. Quand j'ai parlé de l'honneur de l'Empereur, il a compris l'honneur du Japon, et il a dit « c'est pour ça que tu écris souvent le mot patrie dans tes carnets, non ? La patrie des dieux est immortelle, et tout ça ». Je me suis dépêché de tout de suite dissiper son erreur. Même pour une simple nuance au sujet d'un mot, je ne voulais pas que ce brave policier comprenne de travers : « c'est sans doute parce que j'ai été élevé avec l'éducation démocratique d'après-guerre, mais je ne fais pas vraiment de lien entre l'empereur, la nation et le peuple quand j'y réfléchis, je ne le ressens pas comme ça. Quand je parle des fils du pays des dieux, de la patrie immortelle, ce sont juste des mots que j'utilise pour écrire des genres de *waka*. Je veux donner ma vie pour l'empereur, c'est tout. Le Japon, les Japonais, c'est loin derrière. Tout ce qui m'intéresse, c'est l'empereur. C'est pour lui que j'ai tué, je ne me suis jamais dit que ça pourrait améliorer la politique ou augmenter le salaire des policiers. La seule chose qui importe, c'est le *lien* entre moi et l'empereur. »

Un instant, le policier a eu l'air horriblement irrité, mais il s'est tout de suite repris et a poursuivi : « et alors, pourquoi avoir choisi le président ? ». J'ai réfléchi un moment, j'ai sondé mon cœur et j'ai répondu sans la moindre hésitation : « ça aurait pu être quelqu'un d'autre. Quelqu'un du syndicat des enseignants, ou du parti communiste. A la limite, ça aurait pu être n'importe qui pour peu qu'il œuvre contre la gloire de l'empereur, parce que l'important ce n'était pas qui j'allais tuer, mais le fait que moi je tue ». Soudain, le visage du policier a pris une expression glaciale, et d'une voix basse et méchante, il a dit « on dirait un pervers du métro ». Je me suis contenu pour lui répondre : « retirez le mot pervers. Sinon, je garderai le silence comme la loi m'y autorise ». Mais le policier n'a pas retiré ce qu'il a dit, et l'interrogatoire s'est arrêté là pour ce jour-là.

Pendant l'interrogatoire, il est aussi arrivé que ce ne soit pas moi mais le policier qui s'énerve. Quand il m'a cuisiné pour savoir pourquoi je m'étais décidé à passer à l'acte au début de l'automne, je lui ai dit : « cet été, dans le train en rentrant d'Hiroshima, j'ai admiré le scintillement divin sur la mer au moment où le soleil se couche, j'ai crié Ah, Majesté !, et j'ai eu une révélation. En y réfléchissant, je crois que c'est au moment où j'ai eu cette révélation que j'ai dû décider grosso modo de la date à laquelle j'allais passer à l'action ». Là le policier s'est énervé et il m'a tout de suite repris : « concrètement, tu as vu le fantôme de l'empereur, c'est bien ça ? ». J'ai avoué très franchement la vérité de ce que j'avais vu et ressenti : « oui, le fantôme de l'empereur, si j'ose dire, c'est mon seul complice, je suis toujours guidé par lui. Quand je parle du fantôme de l'empereur, je pense que ça doit être un peu difficile à comprendre, alors pour faire plus simple, disons que l'empereur est mon complice. Si on remonte le fil pour trouver les connexions, il n'y a que lui ». L'instant d'après, le visage tordu par la fureur du policier s'est collé contre le mien, et il s'est mis à hurler alors que je m'attendais à un coup de tête : « L'empereur est ton complice ? C'est l'empereur qui est derrière tout ça ? Tu l'as déjà rencontré, l'empereur ? Il t'a payé, peut-être ? C'était bien la peine de rester poli, non mais pour qui tu te prends, petit merdeux ? Et ça joue les ingénus, petit con ! ». A partir de ce moment là, j'ai décidé de me cantonner à des réponses simples et banales sur les faits et à corriger les erreurs, et je suis resté parfaitement calme en observant le visage couleur de terre cuite du policier surexcité...

[43] Effectivement, même si j'explique tout sans rien cacher, le plus franchement du monde, ça n'a pas d'autre effet que de détériorer nos relations. Après m'être dit ça, je suis devenu silencieux en salle d'interrogatoire. De toute façon, j'avais déjà à peu près tout dit, et on en était déjà au quinzième interrogatoire. Ils me pardonneront sans doute d'en avoir assez.

« J'ai dit que j'avais eu une révélation en voyant le soleil se coucher sur la mer au crépuscule, mais comment le policier pourrait croire ça ? J'aurais beau lui dire que j'avais voulu fabriquer une preuve que j'étais bien un enfant élu doté d'une âme de droite, que je voulais bâtir un sanctuaire de droite à ma gloire, une forteresse de droite pour me défendre, il n'y a aucune raison pour que le policier arrive à comprendre ça. Je ferais mieux de me taire, parce qu'après tout ce n'est pas grave si on ne me comprend pas, vu que j'ai déjà bâti ma forteresse et mon sanctuaire, que j'ai déjà eu la preuve que j'étais un fils de la droite, et maintenant, tout ce qui reste c'est la gloire de l'Empereur et mon extase. »

Il a suffi que je pense ça pour que tout autour de la cellule obscure où j'étais assis, tous les bâtiments et tous les policiers de la préfecture de police, tous les employés du procureur de Tôkyô et leur bâtiments disparaissent en fumée comme dans ce dessin animé avec la lampe d'Aladin que j'avais vu. Je n'étais plus seulement libre, mais en plus j'étais seul. Et alors, j'ai enfin pu commencer à réfléchir tranquillement au meurtrier que j'étais, à *l'assassin* que j'étais. Un *assassin*, je me suis remémoré le visage sombre et mélancolique de l'assassin légendaire que j'avais vu à Hiroshima, il m'avait fait penser à un démon. Est-ce que je suis un jeune démon, avec mes petits muscles ? Et là, j'ai réalisé que ça faisait bien trente ans que cet assassin de légende avait tué un politicien au pistolet, et qu'à l'époque il était sûrement très jeune, il devait avoir moins de vingt-cinq ans, ou moins de vingt ans comme moi, si ça se trouve, ce n'était encore qu'un petit démon. Ensuite, pendant trente ans, il avait vécu avec ce visage sombre et éteint, toujours courbé sous son fardeau pesant et invisible. Cet *assassin*, il avait vécu dans l'ombre pendant trente ans. Depuis qu'il avait tué trente auparavant, il avait dû supporter de continuer à vivre en enfer, en tant qu'*assassin*. « Pendant trente ans, il a du passer chaque nuit à se demander ce qu'il ferait le lendemain ». A force de penser à cet homme, j'ai fini par rêver que j'avais discuté avec lui, dans cette ville de province, par une chaude journée d'été. Dans le rêve, je lui ai demandé : « qu'est-ce qui vous a fait souffrir pendant ces trente ans ? » Et mon triste démon d'aîné m'a répondu : « j'ai souffert pour ne pas perdre mon badge d'*assassin*, c'est tellement facile de se ramollir et de le perdre. Il y a ce juif, là, Kafka, qui a écrit ce roman où un type se réveille un matin et se retrouve transformé en scarabée. Moi aussi j'avais la trouille de me réveiller un matin et de ne plus être un *assassin*. Tuer, c'est une fois et pas deux, alors une fois que tu as perdu le badge, c'est fini. Il suffit qu'on dise que tu es un lâche, que tu n'es pas loyal, que tu n'es pas fidèle, une seule critique comme ça et c'est fini, tu n'es plus un *assassin*, alors fais bien attention ! » Ensuite j'ai rêvé d'un entretien d'orientation juste après avoir été admis à l'Université de Tôkyô, on m'avait mis à la faculté des *assassins*, un fonctionnaire s'est approché de moi et m'a dit : « j'ai vu ta

copie à la télévision, c'était vraiment très bien. Ca ne va pas être facile de garder ce niveau toute ta vie ». Je me suis réveillé, je me suis imaginé en vieux démon mélancolique et je me suis dépêché de penser à autre chose...

[44] Les jours ont passé, et un matin je me suis réveillé en tremblant de froid. C'était le début de l'hiver. Dehors, il faisait sûrement encore nuit. J'étais comme une bête dans son trou, je savais instinctivement l'heure qu'il était. J'avais la chair de poule, j'ai passé les bras autour de mon corps pour sentir mon sang chaud, et j'ai interpellé l'*assassin* que j'étais : « Toi le jeune saint de dix-sept ans, tu adorais les paysages de l'aube à la tombée de l'hiver que tu voyais dans les films sur la conquête de l'Ouest, avec ce ciel pathétique de tempête et sa lumière un peu humide couleur rose et ventre de pigeon, ces plaines enfouies dans un brouillard d'encre, ces cordes de chanvre auxquelles on pendait les sorcières, attachées aux branches des chênes dénudés et qui se balançaient au vent... » J'ai remonté ma couverture et je me suis rendormi, pendant un instant, j'ai pensé que cette jeune bouddhiste enceinte de la ferme d'Ashiyaoka risquait de faire une fausse couche par ma faute sous l'effet du choc, et que les animaux au moins étaient tranquilles de ce côté-là, et ensuite j'ai rêvé de la ferme en hiver.

Ce matin-là, quand je suis entré dans la salle d'interrogatoire à dix heures, le poêle chauffait pour la première fois. Et le policier, qui avait les joues pâlies par la tension autant que par le froid, m'a dit :

- On en a fini hier soir avec l'interrogatoire, merci pour ton aide. Au point où on en est actuellement, notre conclusion c'est que tu as agi seul. Je pense qu'on a aussi bien compris tes sentiments d'inquiétude – partagés par beaucoup de jeunes – par rapport à la situation politique actuelle et à la gauche. C'est ton dernier jour ici, alors s'il y a quelque chose que tu as oublié de nous dire, c'est le moment.

- J'ai accompli mon devoir au prix de ma vie, je me sens soulagé maintenant que j'ai rempli mon objectif, ai-je répondu, mais à cet instant, je me suis dit qu'ils allaient m'emmener à l'échafaud, et j'ai revu bien nettement les chênes de potence pour les sorcières qui m'étaient apparus à l'aube.

- Vous avez arrêté monsieur Sakakibara et monsieur Yasunishi ? J'espère que je ne leur ai pas causé du tort.

- Je ne peux rien te dire à ce sujet. Par contre, ta soeur a démissionné de l'hôpital des forces d'autodéfense, a dit le policier.

J'ai eu de la peine en imaginant ma soeur, misérable et bourrée de complexes, qui avait quitté son emploi d'infirmière et allait devoir vivre toute seule sans pouvoir se marier. « Ma soeur est la seule personne à s'être rappelée de l'anniversaire de mes dix-sept ans, et pourtant je l'ai

cognée, j'ai été un mauvais frère, je voudrais bien pouvoir lui présenter mes excuses », j'ai vu nettement l'image d'un type (moi en fait) pendu à un grand arbre dans un de ces coins sauvages d'Amérique où la chasse aux sorcières battait son plein, qui s'excusait auprès de sa sœur...

A deux heures de l'après-midi, on m'a emmené, mais pas à l'échafaud. Le procureur de Tôkyô m'a renvoyé au tribunal des affaires familiales avec une recommandation de « peine appropriée », et j'ai été transféré au centre de détention pour mineurs de Tôkyô. « Le centre pour mineurs ! Là où les petites frappes chantent le blues », voilà ce que je me suis dit en descendant de la voiture, sûrement en contrecoup de l'idée que j'allais être exécuté, et j'ai pensé que désormais, je n'aurais plus droit à un traitement de faveur, qu'on allait me coller avec les jeunes délinquants, et j'ai été pris de panique. « Mes ennemis les sales gosses, ceux qui me cognent et me maltraitent depuis que je suis tout petit, il y en a tout plein qui vivent ici, c'est une vraie fourmilière, ils vont me bastonner, me jeter par terre et me piétiner dans la seconde, ces petits sauvages vont m'humilier, vu qu'ils sont insensibles à la *magie de droite*, et l'Empereur, ils l'appellent empounet et il s'en foutent complètement ! » J'ai eu l'impression que c'était seulement la deuxième fois depuis le meurtre que je tremblais de peur, depuis le moment où on m'avait pris par la nuque et écrasé contre le sol où gisait le président entouré d'un groupe de types en costume et de photographes. [45] Pour la première fois, j'ai eu envie de me débattre et de m'enfuir. Mais j'ai tout de suite compris que les adultes – toujours proie à la magie de droite – n'avaient pas l'intention d'en finir avec le traitement de faveur. Le sous-directeur est venu s'occuper de mon entretien d'admission, je lui ai répondu et le type à côté de lui prenait des notes d'une plume tellement molle qu'on aurait dit de la boue. J'avais les yeux baissés et j'ai pu lire : « Réponses spontanées et distinctes, excellente attitude : aucune raison d'envisager une tentative de fuite ou de suicide. »

Ensuite, on m'a tout de suite installé dans la cellule individuelle numéro 1 du bâtiment Est. La cellule numéro 1 : il faut croire que le traitement de faveur est de rigueur chez les adultes ensorcelés par la *magie de droite*. Je pouvais m'asseoir en tailleur dans la cellule comme je le faisais à la préfecture de police, à l'abri du monde extérieur et des autres. Quand j'étais petit et que l'un de ces sales gosses qui font des allers-retours au centre pour mineurs m'avait pris en grippe, il ne me lâchait plus et me maltraitait sans arrêt, comme dans ces cauchemars où on n'arrive jamais à semer le démon qui nous poursuit. J'étais désespéré parce que j'étais petit et faible. Mais maintenant j'étais assis là tout seul, bien tranquille, au milieu de la fourmilière des sales gosses, et dans la meilleure cellule, la numéro 1. Je me sentais heureux et serein. Toutes les dix ou quinze minutes, un gardien passait jeter un œil, mais il devait

sûrement écrire dans son carnet « absolument rien à signaler » après avoir poussé un petit soupir de soulagement. A trois heures quarante-cinq de l'après-midi, on m'a amené mon repas, et j'ai pratiquement tout fini. L'après-midi s'est écoulée lentement, tranquillement, comme une rivière d'huile, et je sentais la même paix intérieure que quand j'étais à la ferme d'Ashiyaoka : « A cette époque, j'étais en pleine grossesse, j'attendais l'accouchement et savourais la tranquillité, si paisible, comme dans ce tableau, *l'Angélu*s de Millet que mon père aimait tant. Maintenant, ma dépouille d'après l'accouchement baigne dans la rivière de la sérénité. C'est l'heure la plus tranquille du jour le plus tranquille de toute ma vie ». Le canoë du soir remonte lentement la rivière d'huile...

L'homme serein, le jeune rêveur, l'*assassin*, assis en tailleur dans la cellule numéro 1 du bâtiment Est du centre de rétention pour mineurs de Tôkyô, où le soir s'avancait doucement, contemplait une *pensée* qui flottait vaguement, étincelante comme une nébuleuse de gaz dans l'obscurité de plus en plus épaisse : « Avant le meurtre, pendant et après, je n'ai jamais réfléchi sérieusement à *ce qui allait m'arriver ensuite*. Qu'est-ce que je pouvais bien m'imaginer comme avenir ? **La mort**, *la mort sans crainte de celui qui s'est abandonné lui-même*, *la mort dans l'extase*, et **l'Empereur** pour *transcender la mort*, pour *en arracher les griffes de la peur*, lui qui *change la peur en plaisir pour en orner la mort* ! J'ai tué comme on se retourne un instant sur le seuil pour saluer, avant d'entrer dans cette maison, celle de la mort sucrée comme une friandise, parfumée comme une fleur. Tout est clair à présent : la phrase de droite qui m'est venue spontanément ce matin, **donner ma vie pour le devoir suprême**, elle veut dire la même chose que **dans la loyauté, il ne peut y avoir d'esprit individuel**. Je dois abandonner mon âme personnelle pleine de crainte, et plonger dans l'immense brasier de *l'Empereur Pur* ; et alors viendra l'extase des élus sans peur ; l'orgasme perpétuel, la jouissance sans fin, l'orgasme continu comme un état normal, pour un instant et l'éternité, et la mort engloutie là-dedans, réduite à une variation zéro. A l'instant où j'ai poignardé le président, j'ai plongé dans cette quatrième dimension de la félicité ! Je suis peut-être déjà un cadavre, ou peut-être que dans deux cent ans j'aurais toujours *le même corps*. La cellule de la préfecture était comme l'enfer. Celle-là, c'est peut-être le purgatoire. Dans un livre de poche de ma sœur, il y avait cette phrase, « vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance », soulignée en rouge. Il paraît que c'est ce qu'il y a d'écrit sur la porte du royaume de la mort. J'ai transpercé avec le poignard de l'assassin, mais c'était juste une formalité pour passer la porte ; [46] un rite de passage hors d'ici, une danse du sabre, et maintenant me voilà dans la cité du bonheur. »

Quelqu'un chantait loin d'ici, dans le même bâtiment, et tout d'un coup j'ai réalisé quelle mélodie c'était, c'était celle que je fredonnais tout le temps, *Oh, Carol ! Tu me fais mal, tu me fais pleurer, mais si tu m'abandonnes, je mourrai sûrement. Oh, oh, Carol ! Tu es si cruelle avec moi !* « Des types qui chantent la même chanson que moi à l'époque, des ados comme moi, il y en a un paquet ici. Je peux déjà les entendre chanter, et peut-être que demain j'aurai déjà quelques contacts avec eux, et un de ces jours, on me relâchera avec eux dans la foule des hommes ! » J'écoutais la chanson, et je sentais que la peur revenait me prendre aux tripes. *Oh, oh, Carol ! Tu es si cruelle avec moi !* Je suis un démon de l'enfer, je dois vivre en démon, en préservant ma dignité d'*assassin*. Mais je remonte peu à peu des profondeurs de l'enfer, vers la lumière. J'entends déjà les « *Oh, Carol !* » qui me parviennent de la clarté du monde réel. Alors que je devrais être en train d'écouter une voix digne et caverneuse déclamer solennellement « *Je vais monter au Palais en ce jour où mon âme s'est dessertie de ses brumes, pour me vouer éternellement aux affaires sacrées des héritiers de la Lignée* », j'ai droit à « *Oh, oh, Carol !* », mais là, la chanson s'est interrompue brusquement, le type a dû se faire engueuler par un surveillant. C'est comme le monde extérieur ici, des types qui chantent, des types qui les engueulent, et moi on va bientôt me relâcher dans un bordel pas possible, sous les cris et les insultes de la foule qui va m'attaquer avec les médias et leurs milliers de tonnes de caméras de télé, de ciné, de micros, d'appareils photo et de stylos ; et je vais vieillir, ah, finir comme un démon mélancolique à bout de forces. Je suis retombé la tête la première dans la trouille qui m'avait glacé le sang du rêve que j'avais fait l'autre nuit quand j'avais réfléchi aux trente ans de l'assassin légendaire. Je vais gaffer et perdre mon badge d'*assassin* à la première occasion ! On va me virer de ma forteresse de droite, me jeter à bas de mon sanctuaire de droite, et à la place de la preuve que je suis un fils élu de la droite, je vais donner cent fois plus de preuves que je suis un merdeux minable de branleur impuissant de chialeur attardé de chien battu débile...

C'est comme si j'avais eu dans le bide une métropole en panique, je me suis mis à faire des bonds en hurlant, je me jetais contre les murs et me cambrais par terre avec des râles sauvages et retombais en gémissant **non ! non !** Je veux pas qu'on me force, sinon j'aurais fait ça pour rien et l'Empereur me laissera tomber pour toujours ! Ils vont me forcer, me forcer, me balancer de force dans cette saloperie de monde là-dehors, **non, non, non !** Tuez-moi, allez chercher le bourreau et exécutez-moi tout de suite !

La lampe s'est allumée, le crépuscule s'est dissipé sous la lueur artificielle. Immédiatement, j'ai réalisé que le support de la lampe était en aluminium bien solide, et que le drap en coton pourrait faire une corde. L'instant d'après, ma peur avait fondu à la vitesse de la lumière

comme une boule de neige jetée dans l'eau bouillante, et il n'en restait qu'un léger résidu d'effluve minéral. Dans le couloir, quelqu'un arrive en courant. Je me relève, m'assieds en tailleur en direction de la porte et souris paisiblement. Le regard d'honnête homme du gardien balaie la pièce et apaise son expression soupçonneuse. Je respire régulièrement pour dissimuler mon souffle encore trop court, et je savoure la dernière révélation de ma courte vie : « Je vais me suicider, je vais trahir une dernière fois cette sale foule des hommes, [47] je suis un bourgeon fraîchement éclos, tendre et bleuté, du grand arbre éternel de Sa Majesté Impériale, je n'ai pas peur de la mort, le vrai supplice serait qu'on m'oblige à vivre, je vais me suicider, si ma vraie âme de droite tient le coup dignement encore dix minutes, je m'accomplirai, pour toujours je serai un fils élu de la droite. Dans dix minutes, aucune pression aussi forte soit-elle, aucune peur aussi monstrueuse soit-elle ne me fera plus vaciller. Ma forteresse de droite, mon sanctuaire de droite, ils ne s'effondreront jamais. Parce qu'à présent je flotte, *pas encore né*, zéro et inconscient dans l'océan amniotique de Sa Majesté Impériale, dans l'océan sombre comme un grand cosmos de l'utérus de l'*Empereur Pur*, et ah, mes yeux s'emplissent d'une lumière dorée rose et mauve, de 10 000 000 *lx* de puissance ! Majesté, Majesté ! »

Par rapport à ses rondes espacées jusque là de dix à quinze minutes, le gardien est beaucoup plus zélé maintenant, mes yeux ont des hallucinations d'extase hystériques et derrière mes paupières fermées c'est une splendeur lumineuse¹²²⁷ comme dans la grotte sacrée, je ne peux pas les ouvrir mais à un moment je sens le regard du gardien se poser sur moi, dans ma tête tout est terriblement clair et ça tourne à plein régime, il va se passer quelque chose et la prochaine ronde aura du retard, il va falloir être très précis, le gardien regardait, l'air un peu craintif, mon visage aux yeux fermés irradié d'une pâle lueur rose, trempé de sueur, et la goutte qui tremblait au bout de mon nez et mon air de bonheur extatique, puis il a poursuivi son chemin d'un pas lourd, j'ouvre grand les yeux d'un coup et je passe à l'action avec agilité, je déchire le drap en deux – quel bruit gratifiant –, je noue les deux morceaux et je fais un noeud étroit. C'est sûr que je mourrais plus vite avec du fil de fer mais qu'il est bon pour moi ce pauvre tissu, et le support en alu de la lampe est solide et juste à la bonne hauteur, sûr que demain, des ouvriers avec des bras musclés vont devoir se battre dans toutes les chambres avec ces crochets solides comme le roc. Je dilue de la pâte dentifrice dans de l'eau et j'écris sur le mur avec mon doigt, mon corps entier gonfle furieusement sous l'effet de la passion, je vais exploser, mon corps pèse dix fois son poids, il fait dix fois sa taille, je suis un géant et

¹²²⁷ *Kôki kenran* (光輝絢爛). Allusion à la grotte où la déesse du soleil Amaterasu s'est enfermée dans les mythes des origines du *shintô*.

j'écris en lettres dorées de toutes mes forces, tout au fond à l'autre bout du couloir une voix humaine épelle des noms humains et des voix de jeunes lui répondent, Horiguchi, présent, Yasukawa, présent, Ômoto, présent, Miyake, présent, l'autre Miyake, présent, Sakata, présent...

Gloire à Sa Majesté Impériale, Sept vies pour servir la Patrie, mes yeux me brûlent, je n'arrive même plus à voir les lettres, tout ce que je vois c'est le jet supersonique tonitruant de Sa Majesté Impériale qui fend les cieux, gigantesque comme le siège de l'ONU. A l'intérieur sombre et vaste comme le cosmos je dérive au fil du jaillissement des vagues de liquide amniotique, et ma forme sera celle d'un virus. Dans mes yeux pleins de larmes de jouissance et de joie, l'Empereur doré brille tellement fort qu'il se réverbère en un million d'exemplaires, huit heures cinq, dans ces dix minutes, j'aurai atteint la perfection en tant que jeune élu à la vraie âme de droite. Ma forteresse de droite, mon sanctuaire de droite ! Oh, oh, oh, Votre Altesse ! Ah, ah, aah, Majesté, Majesté ! Majesté ! Oh, oh, aah...

9. Avis de décès

A huit heures dix-huit, quand le mouvement perpétuel descendu de la nébuleuse obscure dégoulinante de liquide amniotique de l'empereur pur a pris le jeune de dix-sept ans au visage si triste, l'adolescent de la cellule voisine détenu au centre pour agression sexuelle sur mineure aurait versé une larme en entendant d'imperceptibles gémissements d'orgasme.

Oh, comme c'est bon...

Mon joli, mon joli *seventeen*.

Le policier entre deux âges qui a détaché le pendu aurait senti l'odeur du sperme...

Liste avec traduction des titres d'œuvres d'Ôé Kenzaburô citées.

Titre japonais	Titre en français	Année	OKZ
Atarashii hito yo mezameyo	Levez-vous, hommes nouveaux	1983	
Chûgaeri	Saut périlleux	1999	
Dôjidai gêmu	Le jeu de la contemporanéité	1979	
Gishô no toki	Le temps des faux témoins	1957	1:1
Hato	<i>Le ramier</i>	1958	1:1
Hiroshima nôto	<i>Notes de Hiroshima</i>	1965	
Jinsei no shinseki	Parente de la vie	1989	
Kassai	Applaudissements	1958	1:2
Kimyô na shigoto	Un curieux travail	1957	1:1
Kojintekina taïken	<i>Une affaire personnelle</i>	1964	1:6
Koko yori hoka no basho	Quelque part ailleurs	1959	1:2
Kôtai seinen kenkyûjo	Le centre de recherche sur la jeunesse en déroute	1960	1:4
Kowaremono toshite no ningen	L'homme, attention fragile	1970	
Kôzui ha waga tamashii ni oyobi	Les eaux ont atteint mon âme	1973	2:4,5
Kurai kawa, omoi kai	Sombre rivière, lourde pagaie	1958	1:2
Kyôdô seikatu	Vie commune	1959	1:2
M/T to mori no fushigi no monogatari	<i>M/T et l'histoire des merveilles de la forêt</i>	1986	
Man.en gannen no futtobôru	<i>Le jeu du siècle</i>	1967	2:1
Memushiri ko.uchi	<i>Arrachez les bourgeons, tirez sur les enfants</i>	1958	1:1
Miru mae ni tobe	Saute avant de regarder	1958	1:1
Mizukara waga namida o nuguitamau hi	<i>Le jour où il daignera essuyer lui-même ses larmes</i>	1972	2:3
Moeagaru midori no ki	L'arbre vert en flammes	1995	
Natsukashii toshi he no tegami	<i>Lettres aux années de nostalgie</i>	1987	
Nichijô seikatsu no bôken	Les aventures de la vie quotidienne	1964	1:5
Okinawa nôto	Notes d'Okinawa	1970	
Okuretekita seinen	Un jeune retardataire	1962	1:4
Oyogu otoku	Le nageur	1982	
Pinchi rannâ chôsho	Le procès-verbal du coureur suppléant	1976	2:6
<i>Rein tsurî o kiku onnatachi</i>	Les femmes qui écoutent le Rain tree	1982	
Rôtashi annaberu lii sôkedachitsu mimakaretsu	Ma belle et glacée Annabel Lee	2007	
Sakebigoe	Hurlements	1963	1:5
Seiji shônén shisu	Mort d'un jeune militant	1961	
Seinen no omeï	Le déshonneur d'un jeune	1960	1:3
Seiteki ningen	Homo sexualis	1963	1:6
Shiiku	<i>Gibier d'élevage</i>	1958	1:1
Shisha no ogori	<i>Le faste des morts</i>	1958	1:1
Shizuka na seikatsu	<i>Une existence tranquille</i>	1990	
Sora no kaibutsu agu.ii	<i>Agwîl, le monstre des nuages</i>	1964	1:6
Suishi	Noyade	2009	
Tanin no ashi	Les jambes des autres	1957	1:1
Tatakaï no kyô	Le combat d'aujourd'hui	1958	1:2
Urei gao no dôji	L'enfant à la triste figure	2002	
Warera no jidai	Notre époque	1959	1:2
Note sur la lecture des titres japonais : chaque voyelle se lit distinctement ; [e] se lit [é] ; [u] se lit [ou] ; [r] se lit [l].			